

LA

DIVINE COMÉDIE

DE DANTE ALIGHIERI

(ENFER — PURGATOIRE — PARADIS)

traduite en vers français

PAR J. A. DE MONGIS

Procureur général près la Cour impériale de Dijon, ancien président
de la Société Philotechnique de Paris, membre des Académies de Dijon,
de l'Aube, etc., etc.

Onorate l'altissimo poeta.
(Inferno, cant. IV.)

DIJON

PEUTET-POMMEY, ÉDITEUR, RUE DES GODRANS, 41

PARIS

L. HACHETTE et Cie, libraires, rue Pierre-Sarrazin, 14
LEDENTU, libraire, au Palais-Royal, galerie d'Orléans

1857

LA

DIVINE COMÉDIE.

DIJON. IMP. PEUTET-POMMEY.

LA

DIVINE COMÉDIE

DE DANTE ALIGHIERI

(ENFER — PURGATOIRE — PARADIS)

traduite en vers français

PAR J. A. DE MONGIS

Procureur général près la Cour impériale de Dijon, ancien président de la Société Philotechnique de Paris, membre des Académies de Dijon, de l'Aube, etc., etc.

Onorate l'altissimo poeta.
(INFERNO, cant. IV.)

DIJON

PEUTET-POMMEY, LIBRAIRE-ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE, RUE DES GODRANS, 41

PARIS

J. HACHETTE et Cie, libraires, rue Pierre-Sarrazin, 14
LEDENTU, libraire, au Palais-Royal, galerie d'Orléans

1857

AVERTISSEMENT.

Le traducteur ne doit tendre qu'à s'effacer. Quand, à l'aide d'un travail tout à la fois pénible et charmant, il est parvenu à faire revivre son modèle, à le faire admirer comme il l'admire, aimer comme il l'aime, sa tâche est remplie, son ambition satisfaite. Plus on l'oublie, plus il est heureux et fier; sa gloire est d'entendre dire en le lisant : *Dante était un grand poëte.*

J'ai donc été très-sobre de commentaires; ne prenant la parole dans quelques notes rejetées à la fin du poëme, que pour faire mieux ressortir quelque beauté cachée, éclaircir un passage obscur, hasarder parfois une critique respectueuse.

La vie de DANTE devait être comme le péristyle de ce magnifique palais élevé par son génie. Je l'ai tracée à l'aide des éléments puisés dans son œuvre même, simplement et sans esprit de système, mais heureux de repousser d'un mot les outrages dont on a cherché dans ces derniers temps à flétrir sa mémoire. Le génie est une calamité, quand il n'est pas animé par le souffle de la vertu. Des vers ne sauraient être beaux, à mon sens, s'ils expriment ou recèlent une pensée déshonnête. Si DANTE eût été hérétique, révolutionnaire et

socialiste, je ne l'aurais pas aimé, je ne l'aurais pas traduit.

Lorsque je laissai paraître, il y a vingt ans, un essai sur l'**Enfer**, la pensée de DANTE avait été déjà creusée par de savants commentaires; mais son œuvre, on peut le dire, était encore inconnue : le public était réduit à l'admirer sur parole; on s'accordait même à dire que Dante ne pouvait être traduit. Cependant, depuis cette époque, bien des tentatives ont été faites et de véritables succès ont été obtenus. La Divine Comédie presque tout entière, dégagée des bandelettes mystérieuses où les grands prêtres du temple la tenaient enveloppée, est apparue à tous les yeux dans sa grandeur. Si le peuple de nos villes n'en est pas encore arrivé à fredonner les tercets du Paradis comme les gondoliers de Venise, tout homme de goût l'a lu, du moins, et tous savent aujourd'hui que Dante n'est pas tout entier dans les épisodes d'Ugolin et de Francesca. Depuis dix ans, en France, comme en Angleterre, comme en Allemagne, on comprend Dante, on le lit, on l'admire.

Le moment m'a donc paru bien choisi pour tirer de la poussière un manuscrit qui, suivant le conseil d'Horace, y sommeillait depuis dix ans : car, à défaut d'autre mérite, il a du moins celui d'offrir le premier une traduction *complète et en vers* de la Divine Comédie.

Ce n'est pas que l'épreuve ne fût pour l'auteur bien rude et bien périlleuse.....

Ahi! quanto a dir qual' era è cosa dura...

Traduire un poëme en vers, c'est, je le sais, un crime devant notre époque. Déjà revenue, après bien des écarts, à la littérature sérieuse et honnête, elle ne l'est pas encore à l'harmonie du rhythme et de la cadence. De nos jours, on

ne tolère la poésie qu'en prose; et en travaillant vingt ans, j'ai dû avoir le courage de me dire chaque matin : *Je cours grand risque de n'être pas lu :* ce qui est triste pour un écrivain, autant au moins que pour son éditeur.

Mais la foi m'a soutenu. Puissé-je dire un jour qu'elle m'a sauvé! Quoi qu'il puisse en advenir, et malgré tout mon respect pour d'illustres contradicteurs, je ne comprends pas un poëme traduit autrement que par un poëme. Pour redresser mon erreur ou me confirmer dans ma croyance, j'ai essayé des deux systèmes, et je suis arrivé au résultat que nos professeurs nous faisaient jadis obtenir au Lycée en nous donnant à réduire en prose le récit de Théramène ou les imprécations de Julie.

Je ne m'en suis pas rapporté à mes faibles lumières. J'ai soumis le débat à des juges éminents, et dans leur balance, la prose a été trouvée légère. Ceux-là qui, plus haut placés, criaient plus haut anathème contre la rime, m'ont dit au début : *Continuez;* à la fin ils m'ont dit : *Publiez*. Et voilà pourquoi mon livre paraît aujourd'hui.

La grâce que je demande aux hommes de goût et d'intelligence pour qui j'ai travaillé, c'est de lire au hasard, avant de me condamner, deux chants de la *Divine Comédie*, tels que j'ai essayé de les reproduire; unissant, autant qu'il m'a été possible, une rigoureuse exactitude à une élégance sobre et sévère; laissant toujours sentir sous un vêtement emprunté les formes pures et les fiers contours du modèle; dissimulant, mais sans les effacer, sous les plis de sa robe nouvelle, les couleurs trop tranchées qui feraient tache aux yeux de notre époque; m'attachant à conserver dans l'ensemble les allures, l'accent, l'esprit, le parfum de l'œuvre,

ce je ne sais quoi qui s'appelle la physionomie et qui constitue la ressemblance, qui n'est pas dans les traits du visage, mais qui est à la régularité des formes ce que la grâce est à la beauté; cherchant enfin et surtout à n'oublier jamais que je devais faire admirer Dante non pas à des Italiens du XIVe siècle, mais à des Français du XIXe, et que, suivant un excellent précepte,

Sur le ton des Français il faut chanter en France.

Mais ceux qui, sous prétexte de respect et de scrupule, demandent qu'on leur livre, à la place d'un chef-d'œuvre, je ne sais quelle grossière copie, qui, ne tenant aucun compte de la différence des lieux et des temps, et méconnaissant les génies divers de deux langues, nous forcent à parler un italien barbare plutôt que de permettre à Dante de nous parler le français de Racine et de Corneille; ceux-là devront passer dédaigneux à côté de ce modeste essai : il n'est pas à la hauteur de leur superbe esclavage. Fier dans son humilité, il se croit plus intelligent dans une adoration moins servile. Certes, j'ai lu avec admiration comme tout le monde le *Génie du Christianisme* et l'*Indifférence en matière de religion;* mais je ne voudrais pas faire dire à Dante :

« Etaient chrétiens tous ses ennemis. »

Et moins encore :

« Tu sauras combien est dur le degré du monter et du descendre de l'escalier d'autrui. »

Est-ce donc la peine de se donner les libres allures de la prose pour comprendre ainsi l'exactitude? Traduire ainsi Dante Alighieri, est-ce lui faire honneur, ou le profaner?

Onorate l' altissimo poeta.

Si j'attache un grand prix à me défendre devant les sa-

vants et les hommes de lettres, je tiens plus encore à me rendre favorable ce monde de la magistrature et du Palais auquel toute ma vie j'ai eu l'honneur d'appartenir.

Là surtout, l'amour des lettres est sévèrement jugé, parce qu'on le croit incompatible avec l'étude du droit; et, pour me réhabiliter, j'aurais dû peut-être, comme Cante de' Gabrielli, condamner Dante au feu; mais les hommes, comme les livres, ont leur destinée, et j'accepte celle que l'opinion a pu me faire. Je crois seulement qu'il y a rigueur extrême, sinon injustice, à rejeter, même en la couronnant de fleurs, la littérature du sein de l'empire où ont trôné tour à tour les Démosthènes et les Cicéron, les l'Hospital et les d'Aguesseau : ceux-là, composant d'admirables livres, voire même des fables légères où la loi des Douze Tables n'était pour rien; ceux-ci, charmant les ennuis de l'exil ou allégeant le fardeau des affaires par des chants et des rimes dont leur mémoire n'a point à rougir.

Il me semble même que la culture des lettres, que le secret de la versification, ont plus de part qu'on ne le suppose aux succès de l'orateur du ministère public. C'est par les vers que l'on apprend à faire de la prose; car on apprend par eux à châtier sa pensée, pour la rendre plus docile; à la resserrer, pour la faire mieux ressortir.

Et s'il arrivait qu'un magistrat eût été choisi pour tenir tête aux situations les plus difficiles, que par l'oreille du jury il fût arrivé à son cœur, que de solennelles assemblées lui eussent fait l'honneur de l'écouter avec bienveillance, peut-être devrait-il en grande partie ces faveurs à des instincts qui font sourire, à des penchants que l'on critique, à des études que l'on condamne.

Je n'ai pas, d'ailleurs, donné à ce travail une seule minute

du temps que réclamaient les devoirs de ma profession. l
livre que j'ai fait en dehors du Palais, je l'ai recueilli po
ainsi dire vers par vers, feuille par feuille, en vingt an
dans mes veilles, dans mes promenades, pendant les heur
de loisir que je dérobais aux distractions du monde que j'
trop négligé peut-être; en un mot, et pour placer l
l'humble liane sous l'abri du cèdre superbe, j'ai tradu
les 18,000 vers de la Divine Comédie dans ces minut
perdues pour tous, pendant lesquelles Montesquieu trou
moyen d'écrire la moitié de l'Esprit des lois.

On me pardonnera, j'espère, ces quelques lignes où
moi n'apparaît que pour s'excuser et se défendre. Je m'en
presse, d'ailleurs, de laisser la parole au maître, et c
m'effacer, comme je l'avais promis, derrière le rideau d
ce magnifique théâtre où va se jouer la Divine Comédie c
l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis.

FIN DE L'AVERTISSEMENT.

VIE DE DANTE ALIGHIERI.(1)

La vie de Dante appartient à l'histoire, comme son œuvre à l'immortalité. Il fut grand citoyen et grand poëte : on peut même soutenir qu'il fut l'un par l'autre, et que l'indignation de l'homme politique a fait les vers de la Divine Comédie. S'il est vrai que l'on naît poëte, on ne saurait méconnaître que cette grande faculté de l'âme ne se développe et ne se modifie suivant le milieu où la Providence nous a placés ; et peut-être Dante ne serait-il aujourd'hui connu que par quelques pâles compositions, si son génie ne se fût vigoureusement trempé au foyer des discordes civiles.

Nous ne saurions donc séparer l'histoire du poëte de celle du temps où il a écrit : tout se lie dans ce double drame. Le XIVe siècle, dernier fils de la barbarie, enfantait le siècle de Léon X, alors que Dante, rallumant le flambeau des lettres antiques, le faisait briller le premier sur le chaos du moyen âge.

C'était vers le milieu du XIIIe siècle : Philippe-Auguste régnait sur la France, Frédéric II était empereur d'Occident, et Innocent III tenait les clefs du Saint-Siége, quand éclata dans les murs de Florence cette obscure querelle des Guelfes et des Gibelins, qui devait ensanglanter l'Italie et mettre en émoi les plus hautes puissances de l'Europe. Un gentilhomme, nommé Buondelmonte, avait promis d'épouser une fille du sang des Amedei ; puis, manquant à sa parole, il avait donné son nom à une Donati. La famille outragée se réunit, et l'on délibérait depuis longtemps sur les moyens de se venger, quand le jeune Mosca degli Uberti s'écria brusquement : « *Cosa fatta capo ha!...* » (2) Il est

---

(1) Je me suis attaché ici à reproduire surtout les événements et les noms propres que l'on retrouve dans le poëme de l'*Enfer*. J'ai voulu que la vie de Dante servît à l'intelligence de son œuvre, que son œuvre servît à l'explication de sa vie.

(2) Enfer, ch. XXVIII, note 11.

compris. On se sépare, et, peu de temps après, Buondelmonte périt assassiné sur une place publique de la ville. Ses amis, ses parents, ne tardèrent pas à user de représailles. La terrible *Vendetta* se propagea comme un violent incendie, et bientôt non-seulement Florence, mais toute la Toscane, fut divisée en deux camps. On ne vit plus que des Guelfes et des Gibelins : ceux-là pour Buondelmonte, et représentant le peuple; ceux-ci pour les Amedei, attachés au parti de l'aristocratie.

Les coups cependant semblaient s'affaiblir par la perte du sang; mais Frédéric II ne pouvait laisser tomber ainsi l'occasion de susciter des entraves au pouvoir temporel du Pape. Il se déclara tout à coup pour les Gibelins, alors exilés de leur patrie, et rendit ainsi plus acharnées les luttes des deux factions. Les Guelfes, chassés à leur tour, obtinrent l'appui du Saint-Siége, par cela même qu'ils étaient ennemis de Frédéric. Frédéric fut excommunié, et la lutte recommença.

En 1250, Mainfroy, fils naturel de Frédéric, étouffe son père entre deux matelas, empoisonne son frère Conrad, et, par ce double crime, arrive à gouverner l'empire et la Sicile. Au bruit de ces attentats, qui affaiblissent toujours un pouvoir en le déshonorant, les Gibelins rappellent les Guelfes à Florence, mais pour les remplacer bientôt en exil : il n'y avait pas place sur le sol de la patrie pour ces deux factions à la fois. Les Gibelins, d'ailleurs, ne font pas attendre longtemps leur vengeance. Leurs ennemis, malgré les conseils de Tegghiaïo, se risquent à les attaquer dans le Val-d'Arbia, au pied de Monte-Aperto, où ils s'étaient réunis sous les ordres de Farinata. Pendant le combat, un traître, nommé Bocca (1), coupe la main du porte-étendard de la commune, et les Guelfes prennent la fuite. Telle fut alors l'irritation des vainqueurs, que, sans la magnanime résistance de Farinata (2), c'en était fait de Florence. Les Gibelins voulaient la réduire en cendres; ils se contentèrent d'y rentrer avec tout l'appareil du triomphe.

Les Gibelins, pour plaire au peuple qui ne les aimait pas, et concilier cependant ses exigences avec leur propre sûreté, dérogèrent à un antique usage. Au lieu de choisir parmi eux un podestat, ils en appelèrent deux de Bologne (3) : Catalano Catalani et Loderingo degli Andeli, tous deux, en apparence au moins, étrangers aux factions comme ils l'étaient au pays. Florence respira.

C'est pendant la durée de cette trève que Dante naquit, au mois de mai de l'année 1265, sous le pontificat de Clément IV.

---

(1) Enfer, ch. XXXIV, et notes.
(2) Enfer, ch. X, note 3.
(3) Enfer, ch. XXIII, note 6.

Il était d'une famille noble et ancienne, bien qu'attachée au parti populaire; lui-même fait remonter son origine à ces derniers Romains, soldats de Sylla, qui fondèrent la ville de Florence (1). Il est certain, au moins, que son trisaïeul (2), Cacciaguida, avait combattu glorieusement sous l'empereur Conrad. Ses ancêtres s'appelaient *Alighieri* degli Elisei, et lui-même *Durante :* l'usage fit de ces deux noms *Dante Alighieri*, que la postérité a consacrés.

La naissance de Dante fut accueillie avec transport par ses parents. S'il fallait même en croire certaines chroniques, Madonna Bella, sa mère, aurait été, comme la mère de saint Dominique (3), avertie en songe des hautes destinées réservées à son fils. Il avait un an à peine, quand de nouveaux troubles éclatèrent. Urbain et Clément IV avaient donné à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, l'investiture du royaume de Sicile. Mainfroy voulut en vain lutter contre la valeur française; il fut vaincu partout, et périt à la bataille de Ceperano, abandonné par ses alliés de la Pouille, dans la plaine même où César et Pompée s'étaient disputé l'empire du monde (4).

Conradin, fils de Conrad et petit-fils de Frédéric II, voulut à son tour prendre les armes des mains de son tuteur. Il fut défait comme lui, et finit par tomber entre les mains du prince français, qui le fit décapiter sur une place de Rome (5).

De tels événements devaient opérer une réaction fatale au parti Gibelin; les Guelfes ne se décourageaient pas : les deux podestats (6), déjà gagnés par eux, et jaloux d'ailleurs d'une autorité sans contrôle, s'arment tout à coup à la tête de la multitude, mettent à feu et à sang le quartier du Gardingo, habité par les Gibelins, et chassent de la ville ceux qu'ils n'ont pas massacrés. Les Guelfes restent, après cette trahison, paisibles maîtres du pouvoir.

L'éducation du jeune Dante se ressentit de cette paix si chèrement achetée. Libres des agitations du dehors, ses parents se donnèrent tout entiers à développer les étonnantes dispositions qu'il faisait paraître. Des professeurs de toutes sciences furent placés près de lui. Ser Brunetto Latini, le plus illustre de tous, lui tint lieu du père qu'il avait perdu fort jeune. Il a laissé un livre écrit en français, et intitulé : *le Trésor*. Il s'occupait d'astrologie, et son jeune élève dut à ses soins les

---

(1) Enfer, ch. XV, note 6.
(2) Paradis, ch. XV, note 4, et ch. XVI.
(3) Paradis, ch. XII, note 9.
(4) Enfer, ch. XVI, ch. XXVIII; — Purgatoire, ch. III.
(5) Purgatoire, ch. XX.
(6) Enfer, ch. XXIII.

connaissances astronomiques qu'il a semées si heureusement dans son poëme (1).

Dante avait dix ans à peine, que déjà il fixait l'attention de ses concitoyens. Sa précocité se faisait remarquer en toutes choses. Il semblait que, déjà homme par l'esprit, il dut l'être aussi par le cœur ; car, à cet âge, il s'éprit très-sérieusement d'une charmante jeune fille qu'il nomme dans ses écrits Béatrix, et dont le père s'appelait Folco Portinari (2).

Cet amour ne nuisit point à ses études. Il avait senti que ce qui charme surtout les femmes, c'est la supériorité ; et dans son âme comme dans toutes les âmes bien faites, s'étaient développés, avec le désir de plaire, les plus nobles moyens d'y parvenir. Il approfondit avec ardeur tout ce qu'à cet âge on effleure avec dégoût. Il s'appliqua surtout à l'étude des profanes grecs et latins, presque oubliés ou excommuniés de son temps. Il jeta sur les travaux les plus arides le charme de cette sensibilité rêveuse que l'on retrouve même dans ses plus amers souvenirs. Plus tard, sous les sèches controverses de la théologie, il se plut à poursuivre les mystères de l'infini. Supérieur aux mesquines dévotions de son siècle, il lut au fond des fictions de la mythologie les merveilles d'une civilisation perdue, et les trésors d'une haute philosophie lui apparurent à travers ce voile de poésie qui couvre les œuvres de l'antiquité. Déjà peut-être il rêvait que si la force des armes est une puissance qui dompte les hommes, la douceur des lettres a un charme qui les civilise ; que le temps était venu de les éclairer au lieu de les asservir, et qu'à tout prendre l'homme est le roi de la création, non comme la plus forte, mais comme la plus intelligente des créatures (3).

Les passions n'avaient donc dans cette âme énergique rien de ce qui énerve et amollit ; elles participaient de l'élévation de son esprit et de la fermeté de son caractère : « *Si di virtù come d' amore materiate.* » C'est ainsi qu'il se peint lui-même. Aussi Dante ne resta-t-il pas longtemps dans l'ombre. Au premier symptôme d'agitations renaissantes, il se jeta dans le forum, changea sa plume pour une épée, et ses rêveries de la solitude pour le tumulte des camps.

Les Vêpres siciliennes avaient sonné. Plus de vingt mille Français, tous, dit-on, moins un, avaient péri (4) ; et le contre-coup de ce grand massacre devait encore se ressentir jusqu'au sein de Florence. Les Gi-

---

(1) Enfer, ch. XIV.

(2) Purgatoire, ch. XXX ; mais surtout la *Vita nuova*.

(3) Enfer, ch. XXXI, page 171, le 1er vers.

(4) Enfer, ch. XIX.

belins relevèrent la tête, et ne cessèrent de harceler leurs heureux adversaires que pour se faire exterminer enfin dans deux batailles, à Campaldino, sous les murs d'Arezzo. Dante les combattit vaillamment dans ces deux rencontres; et, la première émotion passée, comme il l'avoue ingénument, il prit grand plaisir à ces vicissitudes que la guerre traîne après elle (1).

A dater de cette époque, il est permis de le dire, les Gibelins n'existaient plus, et les Guelfes n'eurent plus d'autres ennemis qu'eux-mêmes : bientôt ils allaient se diviser et s'égorger les uns les autres: c'est l'histoire de toutes les factions. Mais pendant que de nouveaux troubles menaçaient sa patrie, et en attendant qu'il en fût la plus noble victime, Dante était abreuvé de chagrins dans sa vie privée. Cette femme, objet d'une si pure affection, celle qui avait inspiré ses premiers chants, Béatrix, mourait à la fleur de l'âge. Les parents du jeune poëte, alarmés de sa profonde mélancolie, le contraignent à chercher des distractions dans un amour plus heureux, et le marient malgré lui à une fille de haute naissance nommée Gemma de' Donati. Ce nom semblait porter malheur. Les Donati mirent, avec leur fille, le trouble et le désordre dans la retraite du sage. *Gemma*, dit Costa, *était acariâtre et méchante*. Elle parut telle du moins à l'époux qui ne l'aimait pas. Après plusieurs années de patience et de résignation, il se sépara d'elle; et, bien qu'elle lui eût donné plusieurs enfants, il ne voulut plus la revoir.

C'est alors qu'il se jeta plus passionnément dans les affaires publiques. Les méditations de l'étude ne suffisaient plus, ni comme aliment à cette âme ardente, ni comme adoucissement à ses blessures. Il se fit connaître d'abord dans une mission qu'il remplit près de Charles II, roi de Naples; et bientôt il acquit tant de prépondérance parmi ses concitoyens, que l'on n'agitait plus une affaire importante sans qu'il eût été consulté.

Tant de divisions cependant déchiraient la cour de Rome, et la tiare devenait si lourde à porter, que les cardinaux étaient allés l'offrir à un bon ermite nommé Pierre de Moron, *qui, certes*, dit Bossuet, *ne s'attendait guère à un tel honneur*. Il en fut, du reste, peu flatté; car il abdiqua bientôt en faveur du cardinal Bénédict Cajetan, qui prit le nom de Boniface VIII. Ce *grand refus*, comme alors on appela cette soudaine abdication (2), fit grand bruit et fut jugé diversement. Mais, pendant que Rome en était tout émue, Florence, laissée sans tuteur, se livrait

(1) Enfer, ch. XXII; — *hic, infra*, p. XXI.
(2) Enfer, ch. IV, et *passim*.

de nouveau à son esprit turbulent. Focaccia, noble de Pistoie (1), ayant coupé la main à son neveu et tué un de ses oncles, deux partis s'étaient formés dans cette ville : les Blancs et les Noirs, à l'imitation des Guelfes et des Gibelins. Les Noirs, chassés les premiers, trouvèrent à Florence un asile d'abord, puis des amis, puis des partisans, et, par la même raison, des adversaires. On s'échauffa de part et d'autre : chaque membre de chaque famille prit parti pour ou contre les exilés. La guerre civile se ralluma plus ardente, plus sacrilége que jamais : car, cette fois, ce n'étaient plus seulement des citoyens contre des citoyens, des familles contre des familles; c'étaient des pères contre des fils, des frères contre des frères. La violence et la perfidie prirent la place des lois. Tous les liens de la nature furent rompus comme ceux de la cité, et Florence baigna ses pieds dans le sang de ses enfants.

Au milieu de ces désordres, Dante fut élu au Prieurat, en l'an 1300, par le libre suffrage de ses concitoyens. Le Prieurat était une sorte de Sénat, ou plutôt un conseil des *Six* élu alors par le peuple, plus tard par le podestat lui-même, qui en était le président et qui représentait le pouvoir exécutif.

C'est sans doute dans des temps de troubles que le nom d'*honneurs* a été donné aux charges publiques; car alors il faut une noble ambition pour y aspirer, un grand courage pour les remplir. Dante en fit l'expérience. Trop éclairé pour ne pas dominer parmi ses égaux, trop fier pour caresser les factions, trop ferme pour ménager les coupables, il devait s'exposer en butte aux intrigues des envieux et aux persécutions des méchants. Son début fut un coup d'éclat; et son début le perdit.

Charles de Valois, qui, en 1283, avait reçu du Pape l'investiture de l'Aragon, comme Charles d'Anjou celle de la Sicile, se trouvait à Rome prêt à marcher contre Frédéric, quand les Guelfes-Noirs de Florence s'assemblèrent dans l'église de la Sainte-Trinité, et résolurent de lui livrer la ville. Le complot fut découvert; et les Prieurs, saisissant cette occasion d'anéantir deux partis formidables, exilèrent les principaux chefs des Noirs et des Blancs : Corso Donati, homme d'une habileté remarquable, à la tête de ceux-là, et parmi ceux-ci Corregiano de' Cerchi et Guido Cavalcanti, ami intime de Dante (2); mais, les Blancs ayant été rappelés plus tard, on reprocha cet acte de justice à Dante comme un acte de partialité dont, au reste, il ne pouvait être responsable; car

(1) Enfer, ch. XXV et XXXII.
(2) Enfer, ch. X.

il avait alors quitté le Prieurat, et s'essayait à l'exil par une ambassade près le Saint-Siége.

Là, pendant qu'on l'amusait par des fêtes et des protestations, le souverain pontife écoutait les Noirs et favorisait sous main leurs projets. Il souffrait avec peine l'indépendance de la République Florentine; et, pour reconquérir l'influence que ses prédécesseurs avaient acquise dans les querelles des Guelfes, il envoya Charles de Valois avec le titre spécieux de médiateur. Mais le prince étendit ses pouvoirs, pour prouver sans doute qu'il les avait bien compris. Il abattit les Blancs, releva les Noirs, tira de l'argent de tous. Corso Donati, rentré à Florence avec les siens, fait élire podestat une de ses créatures, Cante de' Gabrielli; et pendant qu'à l'aide de cet instrument docile, il frappe d'une main ses ennemis les plus redoutables, de l'autre il caresse le peuple et parvient à enchaîner ce lion qui naguère rugissait contre lui. Il avait surtout à se venger de Dante. Il ameute la populace par l'appât du butin, fait piller les maisons de l'ambassadeur, briser ses meubles, dévaster ses champs; et, pour couronner ces attentats, il le fait condamner à l'exil, puis au feu, avec le père de Pétrarque et trente des plus illustres citoyens de Florence (1).

Dante cependant était à Rome, servant de tout son zèle l'ingrate patrie qui le condamnait au supplice.

Il apprend ce triste retour des choses d'ici-bas, et part en toute hâte; mais à Sienne des amis prudents l'arrêtent : on se rassemble à Arezzo. Quelques Gibelins rejoignent les mécontents; des hommes puissants de Bologne et de Pistoie les appuient. Le légat du pape, on ne sait comment, se trouve mêlé à toutes les réunions. Puis, après plus de deux ans passés en pourparlers stériles, en projets avortés, en vaines tentatives, une troupe nombreuse de cavaliers tente enfin la fortune, s'élance dans la campagne de Florence, force les portes, pénètre à grande course jusqu'à la place San-Giovanni. Mais « *le peuple et les flots sont changeants.* » Les anciens amis des Guelfes-Blancs s'arment contre eux et les rejettent hors de la ville.

Dante alors se réfugia près d'Albin della Scala (2), sire de Vérone, qui consacrait ses immenses richesses à secourir les exilés et les malheureux, quelle que fût leur bannière. Mais la magnifique hospitalité de ce baron ne put faire oublier à Dante sa patrie. Il écrivit des lettres suppliantes pour obtenir son rappel; une, entre autres, au peuple même de Florence, commençant par ces mots : « *Popule mee, quid feci*

---

(1) Paradis, ch. XVII, note 4.
(2) Enfer, ch. Ier. — Paradis, ch. XVII.

tibi? » Ces tentatives ayant échoué, le poëte quitta Vérone, et ne cessa d'errer, comme Homère avant lui, comme après lui Pétrarque et le Tasse, traînant partout ce regret de la patrie absente, ce mal dont on ne peut guérir, et qu'il faut avoir souffert pour le comprendre. Il parcourut l'Italie, revint à Can Grande della Scala, frère et digne héritier de son noble ami, visita la France, se fit recevoir, à Paris, docteur en théologie : ce qui alors voulait dire Sage parmi les Sages. Puis, on voit dans un poëme latin de Bocace qu'il fit un voyage en Angleterre.

L'empereur Albert venait de mourir assassiné, et Henry, comte de Luxembourg, avait été mis à sa place par les électeurs de l'Allemagne. Dante, comme Caton d'Utique, *allait partout cherchant la liberté* (1); mais il voyait ce que la République avait fait de sa chère Florence et de sa belle Italie : Dante, pour qui l'Empire signifiait l'antiquité de l'origine, la gloire des traditions, la légitimité du pouvoir établi de Dieu même; Dante, qui ne savait plus où se prendre dans ce chaos qui s'appelait tour à tour Blanc et Noir, Guelfe et Gibelin, Dante se tourna du côté de l'horizon où semblait se lever une aurore de paix et de gloire pour sa patrie : il se dévoua au prince Henry *Alto Arrigo* (2). Dante composa en son honneur son ouvrage *De Monarchia,* accepta sa protection, mais refusa de rentrer dans sa patrie les armes à la main. C'est là que devait s'évanouir sa dernière illusion. Henry, ayant mis le siége devant Florence, fut contraint de le lever après quarante jours d'une glorieuse résistance, et mourut empoisonné.

Toute espérance était perdue : le poëte, non content de rechercher l'appui d'un empereur, avait écrit des lettres injurieuses aux chefs de la République. De tels griefs ne pouvaient lui être pardonnés. Il renonça donc aux affaires publiques, repassa les Apennins, se retira dans la Romagne, à Ravenne, chez Guido da Polenta, et se consacra tout entier à l'achèvement de son grand poëme, au commerce des savants et des artistes les plus distingués de son temps.

Huit années s'étaient écoulées dans cette paisible obscurité, quand le sire de Ravenne confia au poëte une importante mission près de la République Vénitienne. Dante échoua. Il revint, l'âme profondément blessée de l'accueil hautain qu'il avait reçu, le corps brisé par les fatigues qu'il avait endurées. Il tomba malade en chemin, et mourut en rentrant à Ravenne, le 14 septembre 1321, dans la cinquante-sixième année de sa vie. Malheureux dans sa vie privée, il perdit la femme qu'il aimait, et vécut séparé de la mère de ses enfants. Malheureux dans

---

(1) *Libertà va cercando.* (Purg., ch. Ier.)
(2) Purg., ch. VI. — Paradis, ch. XXX, note 9.

sa vie publique, il revêtit les honneurs comme la robe de Nessus. Sa première ambassade le conduisit à l'exil, sa dernière au tombeau. Il dut la persécution à l'éclat de sa vie, et une gloire immortelle à son obscurité.

Sa mort jeta le deuil parmi tous ceux qui avaient entouré ses dernières années. Il fut pleuré par Guido da Polenta qui, sur sa tombe, exalta le génie et les vertus du poëte qu'il appelait son ami. Un riche mausolée commencé par ce prince a été achevé vers la fin du dernier siècle par le cardinal Valentini, sur les dessins de Camille Morigia ; et, comme si cette grande voix ne pouvait mourir, elle se fait entendre encore du fond de sa tombe sur laquelle ont été gravés ces deux vers composés par le poëte lui-même :

Hic claudor Dantes patriis extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Ce marbre est aujourd'hui vénéré des habitants de Ravenne, envié de toute l'Italie, visité par les voyageurs du monde entier.

Les traits et l'extérieur de Dante ont été parfaitement conservés d'après un tableau peint par Giotto, dans la chapelle du Podestat, à Florence. Il était de taille moyenne et légèrement courbé comme sous le poids de quelque grande pensée : sa démarche était grave et noble, son air bienveillant et doux. Il avait le nez aquilin, les yeux grands, la figure longue, la lèvre inférieure un peu avancée, les pommettes des joues saillantes, le menton fortement accusé, des traits, en un mot, qui semblaient coulés dans le bronze. Il avait le teint très-brun, la barbe et les cheveux noirs, épais et crépus, recouverts d'une sorte de chaperon collant avec deux pattes rabattues sur les oreilles. Il portait habituellement une longue toge rouge, peut-être en souvenir de sa chère Beatrix, qu'il avait vue, la première fois, vêtue d'une robe de cette couleur. Sa parole était lente, rare et sententieuse (1), sa repartie prompte ; il avait l'argumentation claire, incisive, trop empreinte de la couleur dogmatique des écoles, qui était la manie de son siècle. Il aimait, nous l'avons dit, les artistes autant que les savants : lui-même, il dessinait fort bien, chantait avec goût et jouait de plusieurs instruments. Il eut pour amis les hommes les plus illustres de l'Italie ; pour ennemis ses envieux et les hommes de parti trop médiocres pour le comprendre. Il fut avide de gloire, ardent au bien public, passionné dans la conception de ses desseins et de ses écrits, méthodique et régulier dans leur exécution ; dévoué dans ses affections, irréconciliable

---

(1) *Parlavan rado, con voci soavi.* (Infern., cant. IV.)

dans ses haines; sévère, mais presque toujours juste dans ses sentences.

S'il eut le tort grave de diriger contre le Saint-Siége ses plus âpres censures, lui si profondément religieux, lui catholique d'une orthodoxie irréprochable (1), qu'on ne l'oublie pas, c'est au pouvoir temporel des papes qu'il s'attaquait, et non à leur autorité pontificale. — Autant il avait de vénération pour les héritiers de saint Pierre, autant il avait de respect pour les droits imprescriptibles de Constantin et de ses successeurs. — C'est l'apanage des grands esprits, de se montrer peu soucieux de ce qui est, pour remonter par la pensée à ce qui fut et rechercher ce qui devrait être. Déjà, plus haut, nous l'avons fait remarquer : Dante, emporté par le vol de sa pensée, voyait toujours l'empire d'Italie fondé par Enée; l'aigle était son symbole, sa passion, sa foi politique. A ses yeux, les ailes de l'oiseau impérial pouvaient seules abriter la gloire et l'honneur de l'Italie. Il regardait comme une usurpation l'immixtion de la papauté dans les affaires politiques du temps; il voulait l'Eglise respectée, mais pauvre; dominante, mais isolée : il a foudroyé Constantin pour l'avoir enrichie (2); il a trouvé la cause de tous les malheurs publics dans cette confusion des pouvoirs (3) qui, depuis, a tant agité les esprits, et a de nos jours servi de prétexte aux révolutionnaires d'Italie.

Aujourd'hui que l'histoire de Dante est plus connue, que ses ouvrages sont mieux compris, on laisse de côté ces accusations banales d'inconstance et de trahison dont on a longtemps flétri sa mémoire. Qu'était-ce, après tout, que les Guelfes et les Gibelins? Moins que deux partis, deux factions brutales déchirant le sein de leur mère, luttant de violence, d'orgueil, d'intolérance et de faiblesse. Il importe donc assez peu de savoir si notre poëte a toujours été parmi les uns ou parmi les autres. Ce qui est certain, c'est que son grand cœur tenait en profond mépris les factions qui se le disputaient (4), qu'il se félicitait de former à lui seul son parti (5); qu'il était du côté de ceux qui aiment leur pays par-dessus toute chose, et que, mourant du mal de la patrie absente, il refusait d'y rentrer avec Henry, les armes à la main. Il écrivit d'amers reproches aux tyrans qui l'avaient injustement persécuté;

---

(1) Ozanam, Philosophie du XIII[e] siècle. — Paradis, ch. XXIV et suiv.

(2) Enfer, ch. XIX, note 12. — Purg., ch. XXXIII, note 5. — Paradis, ch. VI, note 1[re]; et *passim*.

(3) Purg., ch. XVI, note 8 importante. — Paradis, ch. VI, disc. de Justinien.

(4) Enfer, ch. XV, vers 66 et suiv.

(5) Paradis, ch. XVII, note 6.

mais pour le peuple de Florence, il n'eut que ce cri d'amour : — *Popule mee, quid feci tibi?* Il a flétri avec énergie les hommes de toute couleur qui ne se parent de l'amour du bien public que comme d'un masque : on doit le reconnaître cependant, il a gardé pour les Gibelins les plus cruels supplices de son Enfer et ses apostrophes les plus déchirantes (1). Il a fait sa réponse à Mosca (2)... il a frappé du pied le front de Bocca (3)..... il a stigmatisé l'inconstance politique de Pagani..... Il a eu raison de dire à la postérité que la fortune pouvait le frapper au cœur, qu'elle le trouverait toujours pur (4).

On reproche encore à Dante une excessive vanité. Bocace raconte que, quand il fut nommé ambassadeur près de Boniface, il s'écria : — « *Si je pars, qui restera? Qui partira, si je reste?* » Il y a peut-être dans ce mot moins d'orgueil que de patriotisme. Combien, d'ailleurs, l'orgueil serait excusable s'il ne se rencontrait que dans des hommes si dignes de se placer d'eux-mêmes au-dessus du vulgaire! Mais il existe une lettre de Dante, que je citerai, parce qu'elle renferme à la fois sur ce point une justification pour le poëte et un document pour l'histoire : — « Tous mes malheurs, dit-il, sont nés de mon Prieurat. *Sans doute je n'étais pas digne de ces hautes fonctions par mon mérite. Mes concitoyens n'ont considéré que mon zèle et mon âge*; car il s'était écoulé déjà dix ans depuis la bataille de Campaldino, qui fut si fatale aux Gibelins, et dans laquelle *j'eus grand'peur d'abord*, quoique je ne fusse déjà plus un enfant sous la cuirasse..... Je finis par prendre grand plaisir aux vicissitudes de ces combats. » Certes, ce n'est pas là le langage d'un orgueilleux. *Sa modestie* se révèle d'ailleurs avec une grâce charmante à chaque pas de sa Divine Comédie. — Il se prosterne devant Virgile; il refuse de dire son nom, trop obscur parmi les hommes; et quand il le place une seule fois dans la bouche de Béatrix, il en demande pardon au lecteur.

Dante laissa en mourant plusieurs fils, parmi lesquels François et Pierre furent ses premiers commentateurs.

Les écrits de Dante que l'on a conservés, sont des lettres fort intéressantes pour son histoire et pour celle de son temps, son *Convito* et sa *Vita nuova*, mêlés de prose et de vers où l'amour, dit Paul Costa, revêtit un caractère si noble et si élevé, que la jeunesse n'y peut puiser que de pures jouissances et de chastes émotions ; son traité *De Monar-*

(1) Paradis, ch. VI, note 12.— Ch. XVII, note 6.
(2) Enfer, ch. XXVIII, note 10.
(3) Enfer, ch. XXXII, note 8.
(4) Enfer, ch. XV : *Mia coscienza non mi garra.*

chia, où le républicain, entraîné par la logique de l'histoire, de l'expérience et du sens intime, établit que la monarchie est nécessaire à l'homme; un autre *De Vulgari Eloquentia,* qui fournit de précieuses lumières sur la nature et le caractère de l'idiome italien. Mais sa prose latine ou italienne est loin de valoir ses vers. Sa paraphrase des psaumes de David est pleine de pompe et de majesté. Ses églogues, quoique remarquables, sont au-dessous de ses stances, qui sont des modèles de goût et de grâce : on y retrouve partout cette Béatrix, qu'il choisit pour guide dans son voyage au ciel.

Era venuta nella mente mia
La gentil donna che per suo valore
Fu posta dall' altissimo signore
Nel ciel d'umiltà dov' è Maria.

Une autre commence par cette noble pensée :

Amor, che muovi tua virtù dal cielo,
Come il sol lo splendore.....

Mais le livre qui a fait oublier tous les autres, qui a fait la gloire du poëte et de sa patrie, l'admiration du monde et de la postérité, c'est la DIVINE COMÉDIE. On dirait, en le lisant, qu'il est allé chercher au ciel le langage et la pensée de Dieu même. Rien de plus neuf et de plus hardi que l'invention, rien de plus majestueux et de plus simple que le plan, rien de plus énergique et de plus original que le style. Dans ce miraculeux voyage, il suffit de quelques heures au poëte pour vous plonger avec lui dans les plus profonds abîmes de l'enfer, et vous enlever, à travers les douloureuses joies du purgatoire, aux plus hautes sphères du ciel. Sombre comme l'enfer, radieux comme le paradis, ailleurs fondant ensemble ces deux teintes extrêmes. Après avoir créé un monde que nul n'eût osé rêver avant lui, il lui fait une langue que nul après lui ne parlera jamais. Le premier, depuis les Grecs et les Latins, il a su revêtir sa pensée de formes à la fois déliées et palpables, étranges et naturelles, nobles et populaires. Sa pensée fut un prodige; son style, une révolution. Il avait d'abord, dit Léonard d'Arrezzo, commencé son poëme en vers héroïques; mais, ce rhythme s'appropriant mal à la variété des scènes qu'il voulait représenter, il le changea, prit le style tempéré, et donna le modeste nom de Comédie au sujet le plus élevé sans doute que l'imagination de l'homme puisse atteindre. Dante offre des modèles à tous les genres, à la tragédie et à la comédie, à l'épopée, à l'ode, à la satyre. Il peint les choses qu'il invente comme s'il les avait vues, et parmi les muses il invoque sa mémoire. Il n'est difficile à comprendre que pour vous obliger à rêver avec lui sur une pensée qui, par la méditation, en enfante mille autres. Il n'importe pas plus de savoir si l'idée de son chef-d'œuvre est tirée de je ne sais quel

Meschino d'un frère Albéric, que d'approfondir si vraiment les marionnettes d'un saltimbanque ont enfanté le Paradis perdu de Milton : ce qui est certain, c'est que Dante a fait cette idée sienne par son génie, et que son génie seul pouvait la traduire en 15,000 vers, où les inégalités mêmes portent le cachet d'une puissance supérieure. Là sont punis par les supplices les plus variés les crimes que les lois sociales flétrissent, et les péchés que la religion condamne. L'espérance prête un charme ineffable aux plus douloureuses épreuves; les béatitudes célestes revêtent les formes les plus éblouissantes et les plus variées. Là se rencontrent de déplorables infortunes et se produisent d'admirables enseignements. L'imagination du poëte y vient en aide au théologien, et la méthode du théologien y règle la fougue du poëte. La terreur, la pitié, l'amour, ces trois grands mobiles du drame, se partagent tour à tour l'âme du lecteur : au lieu de la fatigue, c'est l'intérêt qui grandit à mesure que l'on pénètre plus avant dans ces profondeurs ou que l'on gravit plus haut vers ces sommets qui se perdent dans le ciel même. L'historien Shlosser raconte qu'il a lu neuf fois la Divine Comédie, passant successivement de l'embarras à l'étonnement, de l'étonnement à l'admiration. — Ce chef-d'œuvre a ouvert au monde littéraire une ère nouvelle : il a fait élever à son auteur des statues de la main de ceux qui avaient brûlé son corps en effigie et voulu jeter ses cendres au vent. Il a excité des cris d'admiration, et glacé d'épouvante ceux qui se reconnaissaient dans ses peintures. Des volumes furent remplis pour laver tel ou tel pontife d'une allusion du poëte; on se crut obligé de graver sur le marbre l'apologie des saints qu'il avait damnés (1). Des chaires ont été créées dans toute l'Italie, à Berlin, à Paris, pour expliquer à la jeunesse studieuse les mystères de cette conception gigantesque. Les honneurs du commentaire lui ont été décernés jusqu'au martyre : on a formé toute une bibliothèque des interprétations que l'étude de ses ouvrages a enfantées, et sous le poids desquelles, il faut bien le dire, Dante lui-même a failli être écrasé (2).

De telles ovations ne sont pas seulement le triomphe de l'intelligence;

---

(1) Célestin V. Enfer, ch. III, note 4. — Anastase II, ch. X. — Nicolas III, ch. XIX. — Boniface VIII, ch. XIX, note 3. — Montefeltro, ch. XXVII.

(2) Sans compter les commentateurs italiens, anglais, allemands, qui sont presque innombrables, MM. Ozanam, Fauriel, Villemain, et beaucoup d'autres savants illustres, ont, en France, payé le tribut de leurs veilles au grand poëte florentin. Je ne nomme pas ceux qui ont profané Dante en prétendant le dévoiler, et qui d'un si grand politique, d'un chrétien si pur, ont fait un hérétique et un révolutionnaire.

elles révèlent aussi l'empire de la vertu : et la postérité, en rehaussant d'un magnifique surnom le titre du livre qu'elle admire, a moins voulu signaler le caractère religieux du poëme, que rendre hommage au divin génie du poëte.

FIN

DE LA VIE DE DANTE.

ANALYSE DE L'ENFER.

Parvenu au milieu du chemin de la vie, c'est-à-dire à l'âge de trente-cinq ans, Dante Alighieri s'est égaré dans la sombre forêt des vices. Tout à coup le soleil se lève devant lui, couronnant de ses rayons le faite d'une haute montagne.

Cette montagne, c'est le Calvaire; et le poëte se prépare à la gravir: mais les passions humaines lui barrent le passage sous la forme symbolique d'une panthère, d'un lion, d'une louve affamée.

Virgile apparait au poëte, et lui propose de revenir au jour par la nuit, à la vie par la mort, au Ciel par l'Enfer.

Dante accepte en tremblant; et les deux poëtes pénètrent dans la *Cité dolente* par un chemin large, sombre et profond.

C'est le vendredi saint de l'an 1300 que commence le mystérieux voyage, sous de tristes et douloureux auspices. C'est le jour de Pâques, au chant d'*alleluia* du Ciel et de la terre, que les deux poëtes reverront la lumière des étoiles. Eux aussi sembleront ressusciter pour glorifier la résurrection du Seigneur, et pour s'élever jusqu'au pied de son trône à travers les épreuves du Purgatoire.

L'Enfer a la forme d'un entonnoir : il est divisé en neuf cercles proprement dits, superposés et concentriques. Les supplices s'ag-

gravent à mesure que l'on descend et que les cercles se rétrécissent, jusqu'au neuvième et dernier, au centre duquel est enchaîné Lucifer.

Les deux poëtes ne parcourent pas chaque cercle en entier. Ils vont de droite à gauche, décrivant dans chaque enceinte un arc qui embrasse la 9e partie de son étendue. Arrivés à ce point, ils coupent le cercle dans sa largeur pour gagner le centre, où se trouvent toujours, sous des formes variées, le sentier, l'échelle, le puits qui communiquent avec les cercles inférieurs.

Par cette manière de procéder, quand ils arrivent au dernier cercle, à Satan, ils ont réellement parcouru tous les points de la circonférence. (*Voy.* Enfer, ch. VI, *in fine;* ch. XIV, v. 112 et suiv.)

Dans la première enceinte, qui ne figure pas au nombre des neuf cercles, et qui est comme le péristyle du douloureux monument, les poëtes rencontrent — au dessous du Ciel, au dessus de l'Enfer — les Ames de ceux qui vécurent sans vices et sans vertus.

Ils traversent ensuite l'Achéron, et entrent dans le premier cercle, dans les Limbes, où soupirent les Ames innocentes qui n'ont pas reçu le baptême.

Le second cercle est occupé par les *Gourmands,* qui croupissent dans la fange.

Le troisième cercle est réservé aux *Luxurieux,* qu'un vent violent promène dans les airs et jette contre des pointes de rochers.

Dans le quatrième sont tourmentés les *Avares* et les *Prodigues,* qui se heurtent éternellement les uns contre les autres.

Dans le cinquième, la *Colère,* l'*Orgueil,* la *Paresse* et l'*Envie.*

Dans le sixième, l'*Hérésie,* autre forme de l'*Orgueil.*

Ici la machine se complique. Le poëte chrétien, après avoir épuisé les classifications de l'Eglise, va diviser les autres régions du *Mal* suivant les principes d'Aristote. La *Violence* et la *Fraude* remplissent les trois derniers cercles de l'Enfer et les deux tiers du poëme.

Ainsi la *Violence,* sous trois aspects divers, *envers le prochain, envers soi-même, envers Dieu,* occupe le septième cercle, divisé en trois circuits.

Dix sortes de Fraudes occupent dix circuits distincts dans le huitième cercle : on y voit figurer les Flatteurs, les Hypocrites, les Simoniaques, les Concussionnaires, les Faussaires, les Voleurs.

Le neuvième cercle est divisé en quatre circuits appelés girons de Caïn, d'Anténor, de Ptolémée et de Judas, où sont punis successivement les *Traîtres* — envers la famille, — envers la patrie, — envers les amis et les bienfaiteurs, — envers le prince et envers Dieu.

Arrivés là, on le sent, les poëtes ont atteint le dernier degré de l'échelle; ils sont arrivés au plus profond de l'abîme, au centre de la terre. Ils franchissent ce point mystérieux *où tendent les corps graves,* et remontent par un âpre sentier à la surface du globe.

Ils sont à l'antipode du Calvaire, qui fut leur point de départ.

Ils ont posé le pied sur la terre du Purgatoire.

FIN DE L'ANALYSE DE L'ENFER.

L'ENFER.

. . . . . Non è 'mpresa da pigliare a gabbo
Descriver fondo a tutto l' universo.

(INFERNO, cant. XXXII.)

L'ENFER.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT. — Le poëte s'égare. Trois bêtes féroces lui barrent le passage. Virgile lui apparaît, et s'engage à le sauver s'il veut traverser les régions de l'Enfer.

Un jour, à la moitié du chemin de la vie, (1)
J'avais quitté la voie où le Ciel nous convie,
Et je me retrouvai dans une âpre forêt, (2)
Sauvage, ténébreuse, où le pied s'égarait.
Rien qu'à m'en souvenir ma peur se renouvelle.
O lecteur, en tracer une image fidèle,
C'est un labeur amer presque autant que la mort :
Mais si l'abîme égare, il peut conduire au port : (3)
Je redirai mon deuil pour redire ma joie.

Comment étais-je entré dans la fatale voie?
Je ne sais, tant, hélas! j'étais plein de sommeil,
Quand je quittai la route où luit le vrai soleil.
Mais dès que j'eus atteint le pied d'une colline (4)
Qui commence au point même où le val se termine,
(Ce val qui dans mon âme avait soufflé la peur)

Je regardai la cime, et vis dans la vapeur
Son dos déjà vêtu des rayons de l'étoile
Qui, parmi les écueils, dirige notre voile.
Le trouble alors fit place à la tranquillité
Dans le lac de mon cœur encor tout agité (5)
Par cette longue nuit, source de tant de peine.
Ainsi le matelot, pantelant, hors d'haleine,
Echappé par miracle aux flots tumultueux,
Se retourne et leur jette un sourire douteux :
Tel je me retournai, tout tremblant, vers la rive
Qui ne laissa jamais passer âme qui vive.

Quand je fus reposé, vers le bel horizon (7)
Je me remis en marche, et marchai de façon
Que le pied le plus bas fût toujours en arrière.
Mais dès les premiers pas tournés vers la lumière,
Voilà qu'une panthère au manteau tacheté, (6)
Légère, bondissante, accourt de mon côté,
Deçà, delà, toujours me barrant le passage....
Que de fois pour m'enfuir je tournai le visage !

C'était l'heure où le jour commence ; et le soleil,
Sorti des profondeurs de l'horizon vermeil,
Montait accompagné par les mêmes étoiles
Qui l'avaient escorté, quand, déchirant ses voiles
Et tiré du chaos par le *Divin Amour*,
Sur le premier mortel brilla le premier jour.
La peau de la panthère, — irrésistible amorce —
L'aurore, le printemps, tout ranimait ma force...
Mais non pas tellement que ma peur ne s'accrût,
Quand, près de la panthère, un lion m'apparut.
Il marchait contre moi, front haut, gueule béante,
Tel que l'air à l'entour en tremblait d'épouvante :
Une louve suivait, dont les flancs aplatis

Semblaient du monde entier porter les appétits...
Oh ! que de malheureux elle a faits dans ce monde !
Courbé sous le regard de l'animal immonde,
Fasciné par la peur qui sortait de ses yeux,
Je perdis tout espoir de gagner les hauts lieux.
Tel celui qu'ici-bas la soif de l'or domine :
S'il voit venir l'instant marqué pour sa ruine,
Il pleure, et tous ses jours ne sont qu'un long tourment :
Tel je me lamentais, dans ce fatal moment,
Où, venant droit à moi, la bête meurtrière,
Lentement, mais toujours, me chassait en arrière.

La peur m'avait fait fuir et me précipitait
Au fond de la vallée où le soleil se tait. (8)
Là je crus entrevoir une humaine apparence
Qu'on eût dite muette à force de silence. (9)
Dès que je l'aperçus, — pauvre désespéré —
Je lui criai de loin : — « A moi ! *Miserere !* (10)
« A moi ! qui que tu sois, Ombre ou vivant peut-être. »

Et lui : — « Je ne suis pas : je fus. Le ciel fit naître
» Mes parents à Mantoue, au beau pays lombard : (11)
» Moi je naquis sous Jule, encor bien qu'un peu tard.
» Je vécus à la cour du grand Auguste, à Rome,
» Lorsque l'homme adorait des dieux créés par l'homme.
» Vivant, je fus poëte, et chantai le héros
» Fils du pieux Anchise, et qui vint sur les flots
» Aux bords du Latium, quand le fer et la flamme
» Eurent mis au néant l'orgueilleuse Pergame....
» Mais pourquoi reviens-tu, toi, vers ces tristes lieux ?
» Pourquoi ne pas gravir le coteau radieux,
» Principe de tout bien, source de toute joie ? »

— « O Virgile, est-ce toi, toi que le Ciel m'envoie ?
Repris-je en m'inclinant ; » toi qui sur l'univers

» Répands à flots si purs le charme de tes vers !
» O source de clartés ! ô flambeau des poëtes !
» Puissent venir en aide à mes terreurs secrètes
» Et cette longue étude et cet immense amour
» Qui m'ont fait rechercher ton livre nuit et jour !
» Si tu fus mon seul maître et si tu l'es encore,
» Si j'ai pris de toi seul ce style qui m'honore, (12)
» Regarde : par pitié, vois l'immonde animal
» Qui me fait reculer pour me conduire à mal :
» Grande Ombre, sauve-moi de ses dents inhumaines ;
» Car elles font trembler mes fibres et mes veines. »

Quand il me vit pleurer, Virgile répondit :
— « Si tu veux échapper à ce vallon maudit,
» Il te faudra marcher par des routes nouvelles.
» La bête sans pitié, contre qui tu m'appelles,
» Ne laisse aller personne à travers son chemin :
» Elle enlace, elle tue, et vit de sang humain ;
» Et tel est le secret de sa basse nature,
» Que son avidité jamais ne se sature :
» Elle s'altère à boire ; et ses hideux repas (13)
» Alimentent sa faim, mais ne l'apaisent pas.
» Son impudeur s'accouple à vingt brutes ensemble,
» Que vingt autres suivront...mais un jour...qu'elle tremb
» Un jour le *Lévrier*, l'invincible coureur, (14)
» La fera dessécher et mourir de fureur.
» Celui-là, dédaignant les honneurs, la richesse,
» Se nourrira d'amour, de vertu, de sagesse.
» Entre Feltre et Feltro luira son premier jour.
» Il sera le salut de l'humble et beau séjour (15)
» Pour qui mourut Turnus si saintement rebelle,
» Euryale si tendre et Camille si belle.
» Il chassera le monstre et par vaux et par monts ;
» Il le fera rentrer dans l'antre des Démons,

» D'où l'Envie aux humains l'envoya la première.
» Tu dois passer par là pour revoir la lumière :
» Je le crois, je le sens, moi qui te veux du bien.
» Suis-moi donc : je serai ton guide, ton soutien ;
» Je te ramènerai par l'éternel asile
» Sourd aux clameurs sans fin d'une rage inutile ;
» Tu verras les damnés dont le lugubre accord
» Invoque le bienfait d'une seconde mort ; (16)
» Puis ceux-là qui, plus haut, sont contents dans les flammes,
» Par l'espoir de monter au rang des belles Ames.
» Si de ces bords — heureux, quoique au deuil asservis —
» Il te plaît de gravir aux célestes parvis,
» Nous nous séparerons : un but si haut exige
» Qu'une autre Ame que moi — plus pure — te dirige. (17)
» Le Roi de l'univers n'a point permis, hélas !
» Qu'aux marches de son trône on parvînt sur mes pas.
» Le monde est tout entier soumis à sa puissance ;
» Mais au Ciel seulement resplendit sa présence.
» Là, sa cour ; là, son trône et ses élus ?.. Mais moi !..
» Malheureux que je suis ! j'ai méconnu sa loi :
» Heureux ceux qu'il appelle à l'éternelle fête ! »

— « De grâce, (m'écriai-je) Ame de mon poëte !
» Au nom de ce Dieu saint que tu n'as pas connu,
» Pour me sauver du mal, fais-le moi voir à nu.
» Aux lieux que tu m'as dits j'irai sous ton escorte :
» De saint Pierre, avec toi, puissé-je voir la porte,
» Et ces bords désolés d'où l'espérance a fui ! »

L'Esprit se mit en marche, et moi derrière lui.

CHANT II.

ARGUMENT. — Dante hésite : Virgile le rassure en lui racontant comment Béatrix l'a envoyé pour le sauver.

Le jour allait finir ; et déjà l'air plus sombre
A tous les yeux versait le repos avec l'ombre.
Seul je me préparais — profane initié —
Aux assauts du voyage, à ceux de la pitié.
Que ma Muse du moins soit sincère et fidèle !
O saint Esprit de Dieu, planez au-dessus d'elle.
Et toi qui rediras tout ce qu'ont vu mes yeux,
Mémoire, montre-toi digne fille des Cieux. (1)

Je parlai le premier : — « Guide puissant et sage,
» Avant de me livrer au douloureux passage,
» Pèse bien si j'ai l'âme et le cœur assez forts.
» Enée est descendu vivant parmi les morts ;
» Ses yeux mortels ont vu des Ames immortelles :
» Tu l'as dit : mais un Dieu le couvrait de ses ailes.
» Pouvait-il succomber, lui que, dans ses desseins,
» Le Seigneur réservait à de si hauts destins ?
» Lui qui devait fonder Rome sainte et guerrière,
» Et préparer le trône à l'héritier de Pierre ?
» Lui qui, de ce voyage illustré par ta voix,
» Rapporta le secret de ses futurs exploits,
» La gloire des Césars et celle de l'Eglise ? (2)
» *Vase d'élection*, après le fils d'Anchise,

» Paul rapporta du Ciel — ainsi Dieu le voulut —
» Un soutien pour la foi qui nous mène au salut.
» Mais moi.... qui donc là haut veille à ma destinée?
» Je ne suis pas saint Paul; je ne suis pas Enée...
» Accepter un honneur qui n'est pas mérité,
» C'est montrer moins de foi que de témérité;
» Et la peur qui m'arrête est sagesse peut-être:
» Tu le sais mieux que moi, toi si sage, ô mon maître!

Tel désire d'abord, puis flotte irrésolu,
Et cesse de vouloir tout ce qu'il a voulu:
Ainsi, par la pensée embrassant ce voyage
Où je marchais d'abord avec tant de courage,
Je m'arrêtai... mais l'Ame aux généreux accents
Me dit: — « De ton discours si j'ai compris le sens,
» La lâcheté, mon fils, a soufflé sur ton âme;
» Et ce souffle fatal éteint souvent la flamme
» Que le Ciel alluma dans les cœurs courageux:
» Telle une ombre fait fuir le cheval ombrageux.
» Mais, pour te rassurer, je consens à te dire
» Qui daigna me parler, qui daigna me sourire,
» Dans le premier moment où j'eus pitié de toi.

» J'étais chez les Esprits suspendus comme moi: (3)
» Une dame du Ciel m'appela, mais si belle,
» Que je la suppliai de m'employer pour elle.
» L'étoile du matin brillait moins que ses yeux;
» Et sa voix angélique, en sons harmonieux,
» Laissa tomber ces mots: — « *Ame illustre et féconde*
» *Dont le grand nom vivra tant que vivra le monde!*
» *Un ami, qui de moi n'aima que ma vertu,*
» *Sur la plage déserte aujourd'hui s'est perdu.* (4)
» *Déjà, glacé de crainte, il regarde en arrière.*
» *Pour affermir ses pas dans l'étroite carrière,*

» *Je viens trop tard peut-être... on le dit dans le Ciel.*
» *Va donc! toi dont l'accent est plus doux que le miel;*
» *Va! que ta piété, que surtout ta parole*
» *Protége mon ami, le sauve et me console.*
» *Va! je suis Béatrix, et j'ai, pour t'émouvoir,*
» *Quitté l'heureux séjour que j'aspire à revoir;*
» *C'est l'amour qui m'amène, et l'amour qui t'implore.*
» *Va! souvent, dans le Ciel, au maître que j'adore*
» *Je dirai ta louange.* » — Elle ne parlait plus. (5)
» Je repris en ces mots : — « O reine des vertus!
» O sainte! par qui l'homme est roi de cette terre
» Qui décrit dans les cieux la plus étroite sphère, (6)
» T'obéir est si doux, si doux est ton regard,
» Que, déjà revenu, je serais en retard.
» Il n'est donc pas besoin d'essayer ton empire;
» Mais, dis-moi : de ce Ciel où ton ardeur aspire,
» As-tu pu sans effroi descendre aux sombres bords? »
— « *En deux mots* (répondit la sainte aux doux accords)
» *Je te dirai pourquoi je viens ici sans craindre.*
» *On ne craint que le mal : le mal ne peut m'atteindre;*
» *Car je suis faite ainsi, par la grâce des Cieux,*
» *Que l'Enfer est pour moi sans misère et sans feux.*
» *Une dame est là-haut — merveilleusement belle —* (7)
» *Qui gémit de l'obstacle où mon amour t'appelle.*
» *Ses pleurs ont de l'arrêt désarmé la rigueur;*
» *Elle a prié Lucie, en lui disant : « Ma sœur,*
» *Ton fidèle périt; je te le recommande.* »
» *Celle qui toujours donne à celui qui demande*
» *Se leva, vint à moi jusqu'au trône éternel*
» *Où je siége à côté de l'antique Rachel :*
» *O louange de Dieu! Béatrix, me dit-elle,*
» *Vois celui qui pour toi brûla d'une amour telle,*
» *Que des rangs du vulgaire il est sorti pour toi;*
» *N'entends-tu pas les cris de son mortel effroi?*

» *Ne vois-tu pas la mort qu'il combat sur la plage*
» *Plus que les flots perfide et féconde en naufrage?* »
» *Tel, quand il fuit sa perte ou court après son or,*
» *L'homme a le pied léger; telle, et plus prompte enc*
» *A ces mots, j'ai quitté l'éternelle auréole,*
» *Ami, pour faire appel à ta sage parole;*
» *Elle honore Virgile et ses imitateurs.* »

» Quand je n'entendis plus ces accents enchanteurs,
» L'Ame leva ses yeux en pleurant; mais ses larmes
» A ce divin regard prêtaient de nouveaux charmes. (8)
» Elle partit; je vins... et je t'ai délivré
» Du monstre qui défend l'accès du mont sacré.
» Qu'est-ce donc? qui t'arrête? Est-ce bien là ta place?
» As-tu peur? n'es-tu pas plein de force et d'audace,
» Quand ma voix te promet un sort si glorieux,
» Quand trois dames du Ciel baissent vers toi les yeux? »

Comme la fleur, pendant les froides nuits d'automne,
Tristement sur sa tige incline sa couronne;
Puis, dès qu'elle blanchit aux rayons du soleil,
Se redresse et leur ouvre un calice vermeil:
Tel je me ranimai; tel, relevant la tête,
Je dis d'une voix ferme au généreux poëte:
— « Gloire à celle d'en haut qui vient à mon secours!
» Gloire à toi si docile à ses pieux discours!
» Tel est le saint transport dont ta parole enivre,
» Que je me sens renaître au désir de te suivre;
» Je veux ce que tu veux: va, marche, guide-moi!
» Sois mon appui, mon chef, mon seigneur et mon roi.

Je dis; et, sur ses pas délaissant le rivage,
J'entrai dans un chemin profond, sombre, sauvage.

CHANT III.

ARGUMENT. — Dante lit l'inscription gravée sur la porte de l'Enfer. Il entre, et rencontre d'abord les Ames de ceux qui ont vécu sans vices et sans vertus. Il traverse l'Achéron, et tombe frappé d'un lourd sommeil.

« C'est par moi qu'on descend au royaume des pleurs ;
» C'est par moi qu'on descend aux suprêmes douleurs ;
» C'est par moi qu'on descend à la race proscrite ;
» La justice inspira celui qui m'a construite.
» Par l'Amour, la Sagesse et le Pouvoir divin,
» Je fus faite d'un mot, et n'aurai pas de fin ;
» Seule l'éternité dans les temps me devance :
» Vous qui passez mon seuil, laissez toute espérance. » [1].

Sur une porte, en noir, ces mots étaient écrits ;
— « Ou leur sens m'est funeste, ou je l'ai mal compris, »
M'écriai-je ; mais lui, l'Ame prudente et forte,
Répondit : — « Toute peur ici doit rester morte ;
» Viens, suis-moi : tu vas voir la race qui perdit
» Le vrai bien, le seul bien, le bien de l'âme. » [2].

Il dit :

Et, prenant dans sa main ma main, le bon Virgile
Aida par un sourire à ma vertu fragile... [3]
Au mystère infernal j'étais initié.....
Et d'abord je me pris à pleurer de pitié.
Enfer ! quel sombre aspect à mes yeux tu dévoiles !
Quel lugubre concert sous un ciel sans étoiles ! [4]
Mille confuses voix, mille affreux jurements.

Des soupirs étouffés, d'horribles hurlements,
Des cliquetis de mains contre des mains heurtées,
Ebranlant d'un long bruit ces rives attristées,
Dans l'éternel brouillard tournaient en s'élevant
Comme le sable impur sous le souffle du vent.
Et moi, qui d'épouvante avais la tête ceinte,
Je dis : — « D'où vient le bruit qui trouble cette enceinte?
» D'où sort ce peuple vil que le deuil a vaincu? »
— « Ces tristes exilés ont tristement vécu,
» (Répondit le Romain) sans blâme et sans louanges;
» Dieu les a confondus avec les mauvais Anges (5)
» Qui, de la sainte cause incertains déserteurs,
» Entre Satan et Dieu restèrent spectateurs.
» Le Ciel, pour eux trop pur, de son sein les exile,
» Et l'Enfer, trop souillé, leur refuse un asile. »
— « Mais ils souffrent donc bien, qu'ils se plaignent si haut? »
— « Un seul mot de réponse, et c'est plus qu'il ne faut :
» Tant de mépris s'attache à leur aveugle vie,
» Que tout autre destin excite leur envie;
» Ils n'ont pas même, hélas! espérance de mort.
» Le temps n'a conservé nul souci de leur sort;
» Et dans l'éternité, la Justice et la Grâce
» Les dédaignent... Assez sur eux!... regarde et passe. »

Et moi qui regardais, je vis au même instant
Un lambeau d'étendard qui volait en flottant,
Mais d'un vol si pressé, que ce maudit insigne
D'un moment de repos dut me paraître indigne.
Derrière se pressait une foule d'Esprits,
Plus nombreux que la mort ne semble en avoir pris.
Je vis ce qu'ils étaient, en reconnaissant l'homme (6)
Qui fit le *Grand Refus* si méprisé de Rome :
— Une tourbe sans nom, qui vécut à demi,
Désagréable à Dieu comme à son ennemi. —

Des essaims de frelons pressaient sans paix ni trève
Ces essaims d'êtres vils, errants nus sur la grève;
Leurs pleurs mêlés de sang coulaient en longs ruisseaux,
Recueillis à leurs pieds par d'impurs vermisseaux.

J'avais cherché des yeux une nouvelle épreuve,
Et je vis une foule au bord d'un large fleuve :
— « Et ceux-là, quels sont-ils? Maître, fais-moi savoir
» Quel secret aiguillon, autant que j'y puis voir,
» Semble les presser tant de franchir ce passage? »
— « Il n'est pas temps encor : (me répondit le Sage)
» A l'Achéron bientôt nos pas s'arrêteront; (7)
» Alors tu sauras tout. » — Et moi, baissant le front,
Craignant qu'un mot de plus n'offensât la grande Ombre,
Je m'abstins de parler jusqu'à la rive sombre.

Une barque approchait, du sein des flots pesants,
Sous la main d'un nocher tout blanchi par les ans. (8)
Il s'écria : — « Malheur! exécrable famille,
» N'espérez plus revoir le ciel où le jour brille;
» Malheur! à l'autre bord ma barque vous conduit
» Dans la glace et le feu de l'éternelle nuit.
» Et toi qui te tiens là, va-t-en! âme vivante,
» Sépare-toi des morts. » — Malgré mon épouvante
Je restais; il reprit : — « Va-t-en donc! cherche ailleurs
» Une nef plus légère et des abris meilleurs. » (9)
— « Où l'on peut tout, Caron, on le veut; (dit le Sage)
» On le veut. Calme donc cette impuissante rage. » (10)

Il dit : et le nocher du livide marais
N'agitait déjà plus sa barbe aux crins épais :
Son regard presque éteint ne lançait plus de flammes :
Mais, lasses de languir, les criminelles Ames,
Qui des mots solennels avaient compris le sens, (11)

Changèrent de couleur et grincèrent des dents.
Elles maudissaient Dieu, leurs pères, leur naissance,
Le temps, le lieu, le fruit des fruits de leur semence;
Puis leur foule, en pleurant, se pressa sur ces bords
Où tombera quiconque a péché sans remords.
Le démon, l'œil en feu, les appelle, les presse,
Et de son aviron stimule leur paresse.

Telles, quand vient l'hiver, les feuilles de l'ormeau (12)
Manquent, une par une, au paternel rameau,
Jusqu'à ce que la terre ait repris la dernière :
Tels ces mauvais fils d'Eve à la fangeuse ornière
Descendaient — un par un — au cri du nocher noir,
Faibles oiseaux charmés par le fatal miroir.
Et tous ils s'en allaient à travers l'onde brune ;
Et tous voguaient encor dans la barque commune,
Que mille autres déjà se pressaient sur les bords.
— « Mon fils, dit le poëte aux célestes accords,
» Ici, de tous les lieux que le soleil éclaire,
» Viennent ceux qui sont morts dans la sainte colère.
» Eux-mêmes de la barque ils hâtent le départ :
» Car le *Grand-Justicier* les presse de son dard,
» Et par sa volonté change en désir la crainte.
» Ces bords n'ont jamais vu passer une âme sainte.
» Donc, si le noir Caron s'irrite contre toi,
» Maintenant, ô mon fils, tu dois savoir pourquoi. »

Il dit : et tout à coup la funèbre campagne (13)
Trembla si fortement, que le frisson me gagne
Rien qu'à me rappeler ce terrible moment.
Il s'éleva de terre un long gémissement :
Une lueur sanglante illumina la plaine...
Je tombai, comme ceux qu'un lourd sommeil enchaîne.

CHANT IV.

ARGUMENT. — Dante pénètre dans les Limbes, où il s'entretient avec d'illustres personnages.

Un bruit majestueux fit tressaillir mon front,
Et me tira soudain de ce sommeil profond,
Comme un homme en sursaut arraché d'un long rêve.
Mon regard inquiet tout autour de la grève
Se promena longtemps, pour connaître en quel lieu
J'avais été conduit par l'envoyé de Dieu...
J'étais au bord du val d'éternelle infortune [1];
D'où cent et cent clameurs se confondant en une,
Tonnent par le cratère obscur, brumeux, profond.
Je plongeai vainement mes regards jusqu'au fond ;
Je ne distinguais rien. — « Descendons, (dit mon guide,
Dont le front se couvrit d'une pâleur livide)
» Descendons : nous voilà sur l'aveugle escalier.
» Tu viendras le second ; moi j'irai le premier. »

Mais j'avais trop bien vu qu'il changeait de visage :
— « O toi, qui fus toujours mon soutien, (dis-je au Sage)
» Si déjà tu pâlis, comment irai-je, moi ? »
— « Ma pâleur ne trahit qu'un douloureux émoi :
» L'Enfer tient tant d'Esprits sous sa terrible étreinte !
» Et tu prends, ô mon fils, la pitié pour la crainte.
» Marchons : le temps est court pour un si long chemin. »

Il dit, et s'avança, me tenant par la main.

Voici le premier cercle ! — Éternelle structure
Qui presse tout l'Enfer de sa vaste ceinture.
J'écoute... A mon oreille aucun cri n'est jeté ;
Mais l'air par des soupirs est sans cesse agité.
C'est un accent plaintif de douleur sans souffrance,
Echappé d'une foule où l'âge mûr, l'enfance,
Les femmes, les vieillards, se pressent par milliers.
Mon bon maître me dit : — « Ces fronts humiliés,
» Tu ne demandes pas s'ils portent quelques taches ?...
» Eh bien ! dès à présent je veux que tu le saches,
» Aucun d'eux n'a péché, tous avaient des vertus.
» Mais ce n'est point assez : dans la foi de Jésus
» Aucun d'eux n'est entré par le seuil du baptême.
» Dans leur nombre, mon fils, je suis compté moi-même
» Nous sommes, il est vrai, venus avant le Christ,
» Mais sans adorer Dieu comme il était prescrit. (2)
» Ce tort nous a perdus. Notre seule souffrance
» Est d'avoir le désir sans avoir l'espérance. » (3)

Je fus pris, à ces mots, d'une grande douleur.
Je voyais des Esprits d'une haute valeur
Suspendus dans ces lieux de tristesse profonde.
Je m'écriai : — « Dis-moi, brillant flambeau du monde,
» Pour me soumettre mieux au joug de cette loi
» Qui foule aux pieds l'erreur et qu'on nomme la foi :
» Nul, par sa vertu propre ou par celle des autres, (4)
» N'est-il monté d'ici jusqu'au Ciel des apôtres ? »

Ce langage couvert avait été compris :
— « J'habitais depuis peu ces Limbes, ô mon fils !
» Quand à nos yeux charmés apparut dans sa gloire
» Un Puissant couronné d'un signe de victoire.

» Il ravit sur ses pas notre premier parent,
» Son fils Abel, Noé — tous trois au même rang —
» Moïse, de ses lois le plus docile esclave,
» Le fidèle Abraham, David, roi sage et brave,
» Israël et celui dont il reçut le jour, (5)
» Et ses fils, et Rachel, qui lui dut tant d'amour,
» Et bien d'autres encor ; mais, avant eux, personne
» N'avait été sauvé par le Dieu qui pardonne. »

Nous allions cependant, traversant pas à pas
Cette forêt d'Esprits que le Ciel ne hait pas. (6)
Bientôt je vis de loin, sous les voûtes funèbres,
Un feu qui, triomphant du cercle des ténèbres,
Me permit d'entrevoir, aux lueurs d'un faux jour,
Qu'une race d'élite habitait ce séjour :
— « Maître, dont la sagesse et l'art font le cortége,
» Quels sont ceux que le Ciel même ici-bas protége? »
— « Ce que la terre honore est honoré des Cieux. »
(Me répondit le cygne aux chants harmonieux)
Une autre voix sortit de l'enceinte muette ;
Elle disait : — « Honneur à l'illustre poëte !
» Il nous avait quittés ; il revient parmi nous. »
Puis la voix fit silence ; et nous vîmes vers nous
Quatre Ombres s'avancer d'un air plein de noblesse :
Leur regard était pur, sans joie et sans tristesse :

— « Regarde : (ainsi parla l'honneur du nom romain)
» Celui qui le premier s'avance, un glaive en main,
» C'est notre prince à tous, c'est le divin Homère.
» Après lui vient Horace à la satire amère :
» Ovide est le troisième, et Lucain le dernier.
» Chacun d'eux, comme moi, peut se glorifier
» Du nom que m'a donné cette autre voix que j'aime.....
» Honorant un rival, on s'honore soi-même. »

Ainsi, mortel heureux, j'ai vu se réunir
Ces Esprits dont le nom remplira l'avenir,
Cette école sublime où le roi des poëtes
Semble un aigle qui plane au-dessus de leurs têtes.
Ils se parlaient entre eux : bientôt, de mon côté,
Ils firent un salut avec tant de bonté
Que cet accueil flatteur fit sourire mon maître.
C'était peu : dans leurs rangs ils daignèrent m'admett
Mon nom fut le sixième après de si grands noms.

Nous allâmes ensemble aux lumineux vallons,
Echangeant des secrets inconnus à la terre, (7)
Qui là devaient se dire et qu'ici je dois taire.
Un grand palais s'offrit à mon œil étonné, (8)
De murs majestueux sept fois environné.
D'un limpide ruisseau l'ondoyante ceinture
Fut franchie à pied sec comme une terre dure.
Sept portes devant nous s'ouvrirent tour à tour :
Là de riants gazons ornaient un frais séjour
Où d'illustres Esprits, au maintien noble et sage,
Mesuraient gravement un rare et doux langage :
Nous suivîmes ensuite un chemin écarté,
Jusqu'au sommet d'un mont rayonnant de clarté,
D'où mon œil, embrassant l'heureuse gémonie,
Planait avec orgueil sur ces fils du génie.

Electre était mêlée aux héros de son sang ; (9)
Enée, Hector, César, tenaient le premier rang,
César au regard d'aigle où la victoire brille ;
Plus loin Penthésilée et la fière Camille,
Le vieux roi Latinus près de sa fille assis ;
Brutus, qui des Tarquins délivra son pays ;
Et la chaste Lucrèce, et l'austère Julie,
La simple Marcia, la tendre Cornélie.....

Saladin, seul, rêveur, se tenait à l'écart.
Et comme un peu plus haut j'élevais mon regard,
Je vis *le maître* assis, sage parmi les sages
Qui tous l'environnaient de respects et d'hommages.
Plus près de lui, plus haut que le docte escadron,
Je vis le bon Socrate à côté de Platon,
Démocrite qui livre au hasard tous les mondes,
Diogène, Thalès aux sentences profondes ;
Près d'Anaxagoras le stoïcien Zénon,
Empédocle, Héraclite, et celui dont le nom
Dut sa gloire au grand art de classer la substance,
Dioscoride, en un mot ; puis, à quelque distance,
Orphée et Cicéron, Live l'historien,
Sénèque le penseur, le sage Galien,
Ptolomée, et non loin le géomètre Euclide,
Près du docte Avicenne, Hippocrate son guide,
Averroës enfin, le grand commentateur.
Cent autres avaient place à la même hauteur ;
Mais pour les nommer tous je manquerais d'haleine :
Ma carrière est si longue, et si vite m'entraîne,
Que bien souvent aux faits le récit manquera.

Le groupe où je comptais en deux se sépara : (10)
Virgile me restait... nous marchâmes ensemble,
De ce calme séjour à l'air brumeux qui tremble ;
Et j'atteignis bientôt, par mon maître conduit,
Je ne sais quel rivage où jamais rien ne luit.

CHANT V.

ARGUMENT. — Deuxième cercle, où sont punis les Luxurieux. Minos, juge de l'Enfer, cherche à retenir les deux poëtes. Episode de Françoise de Rimini.

— Ainsi du premier cercle au deuxième j'arrive :
Déjà plus à l'étroit la douleur est plus vive ;
Déjà ce ne sont plus des soupirs, mais des cris.
Là, l'horrible Minos arrête les proscrits, (1)
Les juge, les condamne, et les jette en pâture
Au cercle qu'il désigne en tournant sa ceinture.
Donc, sitôt qu'à ses pieds un pécheur est venu,
Il confesse sa vie, il la met tout à nu.
Le grand inquisiteur de la race proscrite
Voit du premier regard quel rang chacun mérite.
Il se ceint de sa queue, et forme autant d'anneaux
Que l'Ame doit franchir de degrés infernaux.
Ainsi, devant son juge, une innombrable foule
Toujours se renouvelle et sans repos s'écoule.
Chacun vient tour à tour au redoutable arrêt;
Tour à tour chacun parle, écoute et disparaît.

Minos, en me voyant, laissa son rude office :
— « Toi qui viens visiter l'infernal édifice,
» Prends garde, (me dit-il) et vois bien où tu vas :
» Sans peine on entre ici ; sans peine on n'en sort pas. » (2
— « Minos, pourquoi ces cris ? (interrompit le Sage)
» Oses-tu faire obstacle à son fatal message ?

» Qu'un seul mot te suffise : il va de par la loi.
» Où l'on peut tout, Minos, on le veut... et tais-toi. » [3]

Déjà j'entends grandir un bruit sourd qui me glace,
Puis des cris déchirants... enfin, voici la place
De tout rayon muette et qui gronde en tout temps [4]
Comme la mer livrée aux combats des autans.
L'infernal tourbillon qui jamais ne s'arrête,
Enlève les Esprits, les tourne, les rejette,
Les reprend et les brise aux pointes d'un écueil.
Quand ils sont venus là, ce sont des cris de deuil,
Des lamentations, des grincements, des plaintes;
C'est le blasphème, enfin, qui s'attaque aux lois saintes :
Voilà par quel tourment Dieu punit en Enfer
Le pécheur qui soumit sa raison à la chair.
Comme des étourneaux vont par grandes volées,
Dans la froide saison, fendant l'air des vallées :
Ainsi, jouet léger d'un souffle tout-puissant,
L'Esprit, deçà, delà, va, vient, monte, descend,
Et, frappé sans pitié, souffre sans espérance...
Il n'est, hélas! ni fin ni trève à sa souffrance.

Vous avez vu dans l'air, en bataillon léger,
Avec leur lai plaintif, des hérons s'allonger;
Telle, avec des cris sourds, venait à ma portée
La foule des Esprits par l'orage emportée :
— « Quels sont (dis-je au poëte en pâlissant d'horreur)
» Ceux que le vent châtie avec tant de fureur? »
— « Le premier, (répondit mon vénérable maître)
» Le premier de tous ceux que tu voudrais connaître,
» Imposa son empire à vingt peuples divers.
» Telle fut l'impudeur de ses instincts pervers,
» Que, pour se délivrer d'un blâme légitime,
» Elle a dit dans sa loi : *Ce qui plaît n'est pas crime;*

» C'est la Sémiramis, veuve du roi Ninus,
» Et maîtresse après lui de ces bords trop connus
» Où le fier Sarrasin domine sans partage.
» Celle qui vient après fut reine de Carthage : (5)
» Infidèle à Sychée et trahie à son tour,
» Didon, pour un ingrat, se tua par amour.
» Cléopâtre la suit — émule d'Aspasie —
» Hélène, qui poussa l'Europe sur l'Asie;
» Achille, qui, longtemps sous sa tente endormi,
» Combattit en amant pour venger un ami.
» Voici Pâris, Tristan. » Et mon glorieux maître (6)
M'en montra, m'en nomma plus de mille peut-être;
Tous illustres héros ou célèbres beautés,
Que l'amour avait tous vers la tombe emportés.

A ces mots, à l'aspect du funèbre cortége,
La pitié me saisit : — « Je voudrais (m'écriai-je)
» Parler à ces deux-là qui s'en vont s'élevant,
» Et semblent si légers s'abandonner au vent. »
— « Ils sont trop loin encor pour une voix humaine :
» Attends, tu les priras par l'amour qui les mène;
» Ils viendront. »

Quand le vent vers nous les eut ployés, (7)
Je dis : — « S'il plaît au Ciel qui vous a foudroyés,
» Venez, venez à moi. »

Comme deux tourterelles
S'en vont, du haut des airs, ouvrant leurs blanches ailes,
Au nid où les réclame un cri plaintif et doux :
Ainsi les deux Esprits, pour descendre vers nous,
Loin de la légion où Didon est mêlée,
Fendaient l'air malfaisant de la triste vallée...
D'une voix qui nous plaint tant le charme est puissant!

L'un d'eux me dit alors : — « Mortel compatissant [8]
» Qui viens nous visiter dans cette nuit profonde ;
» Nous, pécheurs dont le sang rougit un autre monde,
» Que le Ciel contre nous n'est-il moins irrité !
» Nous le prîrions tous deux pour ta félicité !
» Si notre mal t'inspire une pitié si tendre,
» Ordonne : te plaît-il de parler ou d'entendre ?
» Tant que le vent se tait, nous pouvons tour à tour
» T'écouter ou parler d'un trop coupable amour.

» La terre où je naquis touche à la mer tranquille [9]
» Où, contre ses rivaux, le Pô cherche un asile.
» Amour, qui se prend vite à tous les cœurs bien nés,
» Soumit Paul aux attraits qu'un autre a profanés...
» Et dont la plaie, hélas ! n'est pas encor fermée !...
» Amour (il veut qu'on aime alors qu'on est aimée)
» Fit battre nos deux cœurs, mais dans un tel accord
» Qu'ici même, en Enfer, ô Paul, je t'aime encor !
» Amour à la lumière avec Paul m'a ravie ;
» Caïn attend celui qui nous ôta la vie. » [10]

Dès que j'eus entendu ces malheureux Esprits
Et ce récit touchant d'un mal trop bien compris,
Je détournai la tête, et je la tins baissée
Si longtemps qu'à la fin : — « Quelle est donc ta pensée ? »
(Me demanda Virgile) — « Oh ! (lui dis-je tout bas)
» Quel invincible attrait, quels désirs, quels combats
» Les ont conduits ensemble au douloureux passage ! »
Puis, vers les deux amants relevant mon visage :
— « Françoise, tes tourments d'un triste et saint émoi
» Ont pénétré mes sens... je pleure ; mais dis-moi :
» Au temps des doux soupirs et des timides flammes,
» Comment se révéla le secret de vos âmes ? »

Elle alors : — « Il n'est pas de plus grande douleur (11)
» Que de se rappeler, au faîte du malheur,
» Les beaux jours disparus... j'en appelle à ton maître.
» Si tel est cependant ton désir de connaître
» Comment naquit un feu devenu si brûlant,
» Je ferai comme lui, qui pleure en te parlant. (12)
» Un jour, tout alanguis par une vie oisive,
» Nous lisions Lancelot, et comment il arrive
» Qu'un regard de Ginèvre a troublé sa raison.
» Nous étions ce jour-là seuls, sans peur, sans soupçon :
» Bien des fois il advint, en lisant, qu'un passage
» Fit rencontrer nos yeux, pâlir notre visage;
» Mais un seul mot, hélas! nous a perdus tous deux !
» Arrivés à la page où Lancelot heureux
» Couvre de ses baisers un caressant sourire,
» Paul... (qu'à mes bras jamais le Ciel ne le retire!) (13)
» Paul osa, tout tremblant, imiter Lancelot...
» Le livre fut pour nous un autre Gallehot... (14)
» Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage. »

Pendant qu'un des Esprits me tenait ce langage,
Le second sanglotait, sur sa sœur appuyé.
Moi, j'eus le cœur brisé d'une telle pitié,
Qu'il semblait que déjà j'eusse un pied dans la tombe :
Je pâlis... je tombai... comme un cadavre tombe.

CHANT VI.

UMENT. — Troisième cercle, gardé par le Démon Cerbère, et habité ar les *Gourmands*. Ciacco prédit à Dante l'exil des Guelfes Blancs et triomphe des Noirs.

Au réveil de mes sens fermés par la douleur
ont Françoise et son frère avaient navré mon cœur,
'Enfer de toutes parts à mes yeux ne révèle
ue nouveaux torturés et torture nouvelle.
'est le troisième cercle, où tombe — à flots épais,
t sans miséricorde, et sans trève et sans paix,
roide, lourde, maudite — une pluie éternelle,
élange glacial d'eau, de neige et de grêle.
e sol qui la reçoit exhale un air infect :
erbère est là qui tient les damnés en respect. [1]
émon impitoyable, aux monstrueuses formes,
ouvre incessamment ses trois gueules énormes,
t, comme un dogue, aboie en s'acharnant contre eux.
n feu sombre et sanglant jaillit de son œil creux;
on ventre est large et bas, sa barbe noire et dure;
t son ongle tranchant va, dans leur couche impure,
ecouer, déchirer, torturer les Esprits
ui pleurent en hurlant de lamentables cris,
t qui, pour moins sentir la grêle vengeresse,
'un flanc sur l'autre flanc se retournent sans cesse.

Le Grand-Ver, qui nous vit, roula des yeux ardents,

Ouvrit sa triple gueule et fit grincer ses dents.
Tous ses membres tremblaient; mais le fils de Mantoue
Se baissa, dans ses mains pétrit un peu de boue,
Et la jeta trois fois au Démon affamé.
Tel aboie avec rage, et soudain est calmé,
Le chien qu'avec un os le maître congédie:
Ainsi du noir Démon la mâchoire alourdie
Pour un instant fit trève aux triples hurlements
Qui des suppliciés redoublent les tourments.

Et nous foulions aux pieds toutes ces Ombres vaines
Qui souffrent cependant sous des formes humaines.
Toutes — confusément — gisaient dans le limon;
Un seul, se soulevant, m'appela par mon nom :
— « Toi qui vas traversant la brumeuse atmosphère,
» Arrête! et si tu peux, reconnais-moi, mon frère;
» Tu naquis, moi vivant. » — « Si je t'ai vu jamais,
» Mon frère, la souffrance a bien changé tes traits;
» Mais apprends-nous ton nom, toi dont la voix m'attire,
» Toi qui, dans cet Enfer, subis un tel martyre,
» Qu'il paraît le plus vil, s'il n'est le plus cruel. »
L'Ame ajouta ces mots : — « Dans le monde au doux ciel
» Mon berceau fut Florence, où tu reçus la vie,
» Florence, où coule à flots le poison de l'envie :
» On m'appelait Ciacco : regarde quels tourments [2]
» La froide pluie inflige aux Ames des *Gourmands*.
» Je ne suis pas le seul, et le même supplice
» Dans tous ceux que tu vois punit le même vice. »

Il cessa de parler; je repris : — « Tes douleurs
» M'oppressent d'un tel poids, que j'en verse des pleurs.
» Mais dis, si tu le sais, ô Ciacco! je te prie;
» Dis où les factions traîneront ma patrie.
» Dis s'il lui reste encor quelques citoyens purs.

» Dis pourquoi la discorde a soufflé sur ses murs. »
— « Après de longs débats et de sourdes menaces,
» Un sang pur de Florence inondera les places;
» L'une des factions, dont le nom vient des bois, (3)
» Chassera de vos murs sa rivale aux abois.
» Mais, avant trois hivers, j'en vois *Un* qui s'élance : (4)
» Il mettra pour les *Noirs* son fer dans la balance,
» Et, dans le sang des *Blancs* lavant de vieux affronts,
» Longtemps d'un pied superbe il pressera leurs fronts.
» Leur rage attestera ce que la paix leur coûte...
» Deux citoyens sont purs, mais nul ne les écoute...
» L'avarice, l'envie et l'orgueil, dans les cœurs
» Ont allumé ce feu fatal même aux vainqueurs. »

Le lamentable accent ne se fit plus entendre.
— « Il est d'autres secrets que je brûle d'apprendre :
» (M'écriai-je) Mosca, Tegghio, dans le Ciel (5)
» Boivent-ils le nectar, ou parmi vous le fiel?
» Henri, Farinata, si flétris par l'envie,
» Tous ceux qui pour le bien ont dévoué leur vie,
» Il me tarde, Ciacco, de connaître leur sort!
» Où sont-ils? » — « Tous tombés sur le terrible bord;
» Tous, au-dessous de moi, sont plongés dans l'abîme,
» A des degrés divers expiant plus d'un crime.
» Descends, tu les verras; mais écoute mes vœux :
» Si tu revois le jour, rappelle à mes neveux,
» Rappelle à mes amis ma mémoire oubliée.
» Ne m'interroge plus, va! ma langue est liée. »

Il détourne, à ces mots, un œil louche et hagard,
Baisse le front, sur moi jette un dernier regard;
Puis, parmi les damnés, retombe dans la fange :
— « Il n'en sortira plus qu'au dernier jour où l'Ange,
» Au son de la trompette éveillant l'univers,

» Annoncera le juge implacable aux pervers.
» Toute Ame alors ira, dans le grand cimetière,
» Vêtir ses os, ses traits et sa forme première,
» Pour entendre la voix dont l'accent irrité
» Remplira de terreur l'immense éternité. »

Ainsi parlait Virgile; et sur les pas du Sage,
Tandis que lentement je m'ouvrais un passage
Dans ce chaos impur de boue et de damnés,
Vers les temps à venir nos yeux étaient tournés :
— « Après l'arrêt fatal, et pour qu'il s'accomplisse,
» Maître, de ces maudits quel sera le supplice?
» Plus terrible, plus doux, ou tel que je le vois? »
— « Retourne au sage auteur que tu lus tant de fois : (6)
» Plus un être est parfait, (répondit le poëte)
» Plus il ressent la joie ou la douleur parfaite.
» Vers la perfection qui nous ouvre les Cieux,
» Nul ici, tu le sens, n'ose élever ses yeux;
» Mais tous savent qu'un jour la fatale sentence
» Doublera leur supplice avec leur existence. »

Tels étaient les sujets de nos graves discours.
Du chemin circulaire abrégeant les détours,
Nous gagnâmes au centre une pente escarpée,
Par le *Grand-Ennemi*, par Plutus occupée. (7)

CHANT VII.

ARGUMENT. — Quatrième cercle : Supplice des *Avares* et des *Prodigues*. Les deux poëtes côtoient un ruisseau, et pénètrent dans le cinquième cercle, où sont punis la *Colère* et l'*Orgueil*, la *Paresse* et l'*Envie*.

— « *Pappe! Pappe Satan!... ô Satan, Aleffe!* (1) »
(S'écria le Démon par la rage étouffé)
Mais le prince des vers, l'honneur de la science,
Dit, pour me rassurer : — « Mon fils, prends confiance.
» Quel que soit son pouvoir, il n'empêchera pas
» Que du haut de ce roc tu n'ailles jusqu'en bas. »
Puis, vers la *Lèvre-Enflée* abaissant son visage : (2)
— « Paix ! Loup maudit ! consume en toi-même ta rage.
» Ce voyage a sa cause : on le veut dans le Ciel
» Où le superbe Viol fut puni par Michel. » (3)

Comme une grande voile enflée à la bourrasque
Autour du mât rompu retombe vide et flasque :
Tel retombait vaincu le noir Démon du Mal.

Nous voilà descendant au quatrième val ;
Avançant pas à pas sur cette plage immonde
Où viennent échouer tous les péchés du monde.
Qui donc ici rassemble, ô Justice des Cieux,
Tant de tourments nouveaux dévoilés à mes yeux ?
Se peut-il que le crime égale un tel supplice ?

Comme on voit, des deux bords du sombre précipice,
Sylla contre Charybde en grondant se heurter :
Tels, plus nombreux cent fois que je n'en pus compter,
Divisés en deux camps, les damnés, hors d'haleine,
Sous des fardeaux pesants se partageaient la plaine,
Hurlaient, se rencontraient, frappaient, frappaient encor.
Tous criaient à la fois : — « *Que fais-tu de ton or ?* »
— « *Toi, qu'as-tu fait du tien ?* » Tous ensuite, en arrière,
Reprenaient lentement leur pénible carrière,
Répétant le cri sourd qui les peignait si bien :
« *Que fais-tu de ton or? — Toi, qu'as-tu fait du tien?* »
Arrivée aux deux buts, la foule criminelle
Revenait avec rage à la lutte éternelle.
J'avais le cœur navré : — « Ceux que je vois ici,
» Qui sont-ils ? (demandai-je) à ma gauche en voici
» Qui semblent tonsurés... Ont-ils servi l'Eglise ? »
— « Tous, bien qu'en deux partis ce cercle les divise,
» Frappés, quand ils vivaient, du même aveuglement,
» Tous des biens de la terre ont usé follement.
» Leurs cris sont assez clairs pour expliquer leur haine,
» Quand ils vont se heurtant au centre de l'arène,
» Où deux vices rivaux les tiennent séparés.
» Ceux que tu vois à gauche et qui sont tonsurés,
» Papes ou Cardinaux, Princes de l'Avarice, (4)
» N'ont que trop mérité l'horreur d'un tel supplice. »

Je repris : — « Parmi ceux que ce vice a flétris,
» Je devrais reconnaître au moins quelques Esprits. »
— « Non, mon fils : le péché qui perdit ces infâmes
» A dégradé leurs traits aussi bien que leurs âmes.
» Tu tenterais en vain d'en reconnaître un seul.
» Tous, au jour solennel, sortiront du linceul,
» Ceux-là le front rasé, ceux-ci les mains fermées. (5)
» La lutte sera longue entre les deux armées !

» Pour n'avoir su garder ni donner à propos,
» Au lieu du Ciel, au lieu de l'éternel repos,
» Une lutte éternelle et cet horrible gouffre
» Où je voudrais en vain te dire ce qu'on souffre !
» Ces biens que la *Fortune* à son gré fait mouvoir,
» Dont le monde à genoux encense le pouvoir,
» Tu peux en estimer le prix et la durée :
» Tout l'or accumulé sous la voûte azurée,
» Tout l'or dont votre monde a fait son paradis
» Ne saurait racheter un seul de ces maudits. »

— « Quelle est donc cette loi, fatale ou salutaire,
» Qui gouverne, as-tu dit, tous les biens de la terre ?
» Qu'est-ce que la Fortune ! » — « O vaine humanité !
» De la bouche d'une Ombre entends la vérité !
» Celui qui fit les cieux par sa Toute-Puissance,
» Confia chaque sphère au pouvoir d'une Essence
» Qui reçoit tour à tour et reflète en tout lieu
» L'immortelle clarté dont la source est en Dieu.
» Aux splendeurs de la terre une d'elles préside,
» Qui rit de vos calculs, les renverse ou les guide.
» Une famille, un nom grandit, tombe en un jour ;
» Un peuple est éclipsé, l'autre brille à son tour.
» Tout change à temps : tout cède à cette main superbe
» Qui se cache à vos yeux comme un serpent sous l'herbe.
» Mortels ! votre savoir contre Elle ne peut rien.
» Elle pèse, elle juge, et juge toujours bien ;
» Elle va, comme vont ses célestes rivales ;
» Ses évolutions tournent sans intervalles ;
» C'est la nécessité qui la force à courir,
» Tant il est d'insensés qu'elle aime à secourir !
» Ceux qui l'ont mise en croix sont souvent ceux-là même
» Qui lui devraient l'encens au lieu de l'anathème.
» Mais, par soi-même heureuse, elle ne l'entend pas ;

» Mêlée au chœur des Dieux, elle rit des ingrats ;
» Elle roule sa sphère et savoure sa joie.

» Descendons maintenant la ténébreuse voie ;
» Viens à des maux plus grands. Le soleil de la nuit,[6]
» Qui montait quand je vins, à l'occident s'enfuit.
» S'arrêter trop longtemps, mon fils, serait un crime. »

Donc, pour nous rapprocher du centre de l'abîme,
Nous suivions un ruisseau qui bouillonne et descend[7]
Par un fossé profond qu'il se creuse en passant.
Cette eau, lente, bourbeuse, et plus noire que verte,
Servit à nous guider sur la pente entr'ouverte
A travers des rochers qui me glaçaient de peur.
Les tristes flots voilés d'une sombre vapeur
Font un marais au pied de l'infernale côte :
C'est le Styx. Averti par un mot de mon hôte,
Je vis dans le marais des légions d'Esprits
Nus, fangeux, à l'œil dur, aux visages meurtris.
Ils se frappaient du pied, du poitrail, de la tête...
Le bras n'eût pas suffi pour cette horrible fête ;
Les dents même arrachaient les membres par lambeau

— « Mon fils, (dit mon Mentor) dans ces vivants tomb
» Tu vois les réprouvés vaincus par la *Colère*.
» Sache même (ajouta mon guide tutélaire)
» Que le fond de cette eau recèle un monde à part,[8]
» Qui soupire et sans bruit se révèle au regard
» Par ces globules noirs qui font bouillonner l'onde.
» Ils disent, enfoncés sous la vase profonde :
» *Nous fûmes, dans l'air doux qu'égayait le soleil,*
» *Tristes, traînant le poids d'un langoureux sommeil*
» *Les sens enveloppés d'une obscure fumée :*
» *Traînons encore ici notre âme inanimée.* »

» Tel est l'hymne qu'à peine ils semblent bégayer :
» Leur bouche veut se plaindre, et ne peut qu'essayer. » (9)

Entre la rive sèche et la fangeuse noue, (10)
Les yeux tournés vers ceux qui se gorgent de boue,
Je suivis la grande Ombre, et par un long détour
J'arrivai sans parler jusqu'au pied d'une tour.

— « Maître, (dis-je en pleurant) je t'en prie à genoux :
» Toi qui vingt fois déjà m'as rendu l'espérance,
» Toi par qui j'ai bravé les périls, la souffrance,
» Ne m'abandonne pas dans un si grand besoin;
» S'il nous est interdit, maître, d'aller plus loin,
» Fuyons, fuyons ensemble et retrouvons ma trace. » (9)
Mais lui qui jusqu'alors m'avait sauvé : — « De grâce,
» (Me dit-il) ne crains rien : nul au monde ne peut
» Troubler notre voyage... ô mon fils ! Dieu le veut.
» Attends-moi donc ici... que ton cœur se ranime!
» Nourris bonne espérance, et crois que dans l'abîme
» Ton guide, ton ami, ne te laissera pas. »
A ces mots, il s'éloigne, il m'abandonne, hélas!
Et moi, seul, sans défense, au seuil du noir repaire,
Je tremble, et ne sais plus si je crains, si j'espère.

Je ne pus, d'où j'étais, saisir ce qu'il leur dit;
Mais il s'arrêta peu dans le groupe maudit.
Sur les murs, en courant, nos ennemis s'armèrent,
Les portes sur mon guide, à grand bruit, se fermèrent.
Il revint à pas lents de l'infernal manoir,
Triste, tenant baissés ses yeux sevrés d'espoir :
— « Eh! quoi! (murmurait-il) ces impures cohortes
» Oseraient de Dité nous disputer les portes!
» Ne te désole pas, mon fils, si je frémis :
» Quels que soient les apprêts de nos fiers ennemis,
» Je vaincrai les fureurs que tout ce bruit révèle;
» Cette rébellion, d'ailleurs, n'est pas nouvelle.
» Sur le seuil où tu lus la sentence de mort,
» Ils ont, presque au grand jour, tenté le même effort;
» Et la porte aujourd'hui reste encor sans serrures. (10)
» C'est par là que nous vient, des sphères les plus pures
» Sans escorte, à travers la vaste obscurité,
» *Tel* qui nous ouvrira les portes de Dité. »

CHANT IX.

ARGUMENT. — Un Ange descend du Ciel et ouvre aux deux poëtes la porte de Dité. Ils visitent les tombes enflammées où sont enfermés les Hérésiarques.

Quand il vit que la peur blanchissait mon visage,
Virgile parut calme autant qu'il était sage;
Puis il prêta l'oreille à je ne sais quel bruit...
(L'œil ne peut aller loin dans l'éternelle nuit.)
— « Nous vaincrons (disait-il), pourvu que sa présence...
» Oh! qu'*IL* tarde à venir! » Malgré sa réticence, (1)
Je l'avais bien compris : sa bonté n'avait pu
Changer de son discours le sens interrompu.
Ce mot mystérieux retenu par mon maître,
Ma terreur l'expliquait, l'exagérait peut-être.
— « Du cercle où le seul mal est de n'espérer plus, (2)
» Descendit-on jamais jusqu'aux derniers reclus? »
Par ces mots j'exprimais ma peur la plus secrète :
— « Rarement on quitta ma paisible retraite
» Pour aller où je vais : une fois seulement,
» Moi, je fus évoqué par un commandement (3)
» Qui rappelait d'en bas les morts à la lumière.
» Mon corps était à peine une froide poussière,
» Quand, à travers ces murs, Erycto me guida,
» Pour arracher une Ame au cercle de Juda.
» C'est le dernier circuit, où la nuit plus profonde

» Est le plus loin du ciel qui brille autour du monde.
» Je connais le chemin; j'ai déjà visité
» Et ce lac, et cette ile, et l'ardente cité...
» Où nous n'entrerons pas cependant sans colère, [4]
» Sans l'appui de ce Ciel qui t'aime et qui t'éclaire. »

Il me dit d'autres mots qui me sont échappés.
Mon âme avait suivi mes yeux préoccupés
Au faite du rempart enveloppé de flammes,
Où trois Démons sanglants. avec des traits de femmes,
Se dressant tout à coup sur les créneaux de fer,
M'offrirent un tableau bien digne de l'Enfer.
Des hydres les serraient de leurs vertes ceintures;
Des serpents enlacés, au lieu de chevelures,
En sifflant sur leurs fronts se dressaient vers les cieux;
Du sang, au lieu de pleurs, dégouttait de leurs yeux.

Virgile reconnut les suivantes livides
De la Reine des pleurs. — « Voici les Euménides, (5)
» Les trois sœurs sans merci!... Regarde : (me dit-il)
» A gauche, c'est Mégère, au venin si subtil;
» A droite, Alecto pleure; au milieu, Tysiphone,
» Qui des plus noirs aspics a tressé sa couronne. »

Leurs ongles acérés s'enfonçaient dans leurs seins;
Elles se meurtrissaient de leurs hideuses mains,
Et jetaient de tels cris, — pour m'effrayer peut-être —
Que je m'enfuis, tremblant, dans les bras de mon maitre:
— « A nous, Méduse, à nous! qu'il soit pétrifié! (6)
» Thésée eut trop d'audace, et nous trop de pitié. »
(Vociférait en chœur l'abominable engeance)
Puis, se penchant vers moi : — « Malheur à lui! vengeance! »
— « Détourne-toi, mon fils, et tiens les yeux fermés :
» Tu ne sortiras plus de ces murs enflammés,

Si tu vois la Gorgone. » — Ainsi dit le poëte;
t lui-même, en parlant, il détournait ma tête,
t, pour mieux amortir l'homicide regard,
e ses mains à mes yeux il faisait un rempart...
éfléchis, ô lecteur! car ces étranges rimes (7)
ıchent un sens profond et des leçons sublimes.

Mais qui trouble des flots la monotone horreur?
ıel bruit majestueux vole avec la terreur,
. fait trembler au loin l'écho des deux rivages?
ɪl, par la résistance accroissant ses ravages,
ıand l'ardent Syrius dévore nos guérets,
ı vent impétueux gronde au fond des forêts,
ɜs chênes mugissants brise la tête altière,
ɜs roule sous ses pieds dans des flots de poussière,
ı superbe... et du haut du coteau dévasté
ıasse avec le troupeau le pâtre épouvanté.

Mes yeux m'étaient rendus : — « Mon fils, (dit la grande Ombre)
Regarde sur l'écume, où la nuit est plus sombre. »

Ainsi, quand un serpent glisse au bord d'un marais,
grenouille s'élance au sein des roseaux frais,
ıyant son ennemi sous la vase profonde :
même, au fond du lac je vis la race immonde
ir, plonger à l'aspect d'un Etre éblouissant
ıi foulait à pied sec le flot obéissant.
uvent de sa main gauche il semblait au passage
arter l'air impur de son brillant visage:
était le seul tourment qui parût l'assiéger.
ıvais reconnu vite un divin messager:
regardai mon maître, et son doigt me fit signe
u'en silence il fallait baisser ma tête indigne.
Ih! que ses yeux brillaient d'un noble et saint orgueil!

De sa baguette à peine il a touché le seuil,
La porte s'ouvre; et lui, le front haut, il s'écrie:
— « Lâches, maudits du Ciel qui fut votre patrie,
» D'où vous revient au cœur tant de témérité?
» A quoi bon vous raidir contre une autorité
» Devant qui, tôt ou tard, il faut que tout fléchisse,
» Et qui déjà vingt fois doubla votre supplice?
» N'armez plus, croyez-moi, le Ciel contre l'Enfer...
» Votre Cerbère est là, qui d'un collier de fer (8)
» Porte encore à son cou l'empreinte ineffaçable. »

Il dit; et, sans laisser de trace sur le sable,
Sans paraître nous voir, il passa dédaigneux:
D'autres soins appelaient sa pensée et ses yeux.

Rassurés cependant par la parole sainte,
Nous franchîmes le seuil de la fatale enceinte.
Rien n'arrêta nos pas: ma curiosité
Pénétra librement le secret de Dité...
Secret terrible, hélas! qu'une immense prairie
Dévoilait tout à coup à ma vue attendrie.
Tel, dans les plaines d'Arle, où le Rhône s'endort; (9)
Tel, à Pola, — non loin du golfe aux vagues d'or
Qui ferme l'Italie et baigne ses frontières —
Le sol est soulevé par de grands cimetières:
Tel s'offrit le spectacle à mes yeux déployé.
Mais combien il était plus digne de pitié!
Chaque tombeau brûlait, cerné par une flamme,
Telle que pour forger l'artisan la réclame;
Et du faîte entr'ouvert sortaient d'horribles cris
Qui révélaient trop bien un peuple de proscrits.
— « Quels morts dois-je connaître à de si tristes marq
» O mon bon maître? » — « Là sont les Hérésiarques
» Et ces tombeaux sont pleins plus que tu ne le crois

Chacun d'eux dévore une secte à la fois;
...mme, au crime égale, est plus âpre ou moins vive. »

Si parla mon maître, et, sans quitter la rive,
te il se tourna; je suivis à pas lents
le haut rempart et les tombeaux brûlants.

CHANT X.

ARGUMENT. — Suite du sixième cercle. Farinata, capitaine gibelin, se dresse sur son tombeau, et prédit au poëte son exil.

Par un sentier tracé sous les hautes murailles,
Nous voilà de Dité scrutant les funérailles,
Mon guide au premier rang, et moi derrière lui :
— « Virgile, (m'écriai-je) ô paternel appui !
» Toi dont la main puissante à son gré me dirige,
» Daigne combler mes vœux ; dis-moi, maître, ne puis-je
» Dans leur sépulcre même entrevoir les pervers ?
» Nul ne veille autour d'eux ; tous sont encore ouverts. »
— « Ils seront tous fermés, quand au sombre domaine
» Chacun rapportera son corps, sa forme humaine.
» Epicure et les siens sont là, parmi les morts,
» Pour avoir dit que l'âme expire avec le corps.
» Ton désir est de voir... Entre donc : cette terre
» Répondra même aux vœux dont tu me fais mystère. »
Je répliquai : « Pour toi je n'ai pas de secret ;
» Mais tes sages conseils m'ont rendu plus discret. » (1)

— « Toi dont le doux langage à parler nous convie !
» Dans la cité de feu toi qui vas plein de vie ! (2)
» Toscan, daigne m'entendre et parler à ton tour.
» Ton accent dit assez que tu reçus le jour
» Aux rives que ce bras a longtemps désolées. »

Ces mots étaient partis de l'un des mausolées ;
Je tressaillis de peur, et je pressai le pas.

— « Tourne-toi : que fais-tu, mon fils? ne vois-tu pas
» Farinata dressé hors de sa sépulture?
» Regarde : il est debout jusques à la ceinture. »
Et je fixais déjà son œil qui me fixait :
Tout son buste au-dessus des flammes se dressait,
Comme pour défier l'Enfer... Soudain Virgile,
A travers les tombeaux, et d'une main agile,
Me poussa près de lui, disant : — « Pèse tes mots. »

Quand j'eus atteint la tombe où vivaient tant de maux,
L'Ombre me regarda; puis, d'une voix hautaine :
— « Quels furent tes aïeux? » (dit le fier capitaine)
Empressé d'obéir et de mon nom jaloux,
Je répondis sans feinte, et je les nommai tous.
D'un air moins dédaigneux relevant sa paupière :
— « Bien! c'étaient là des gens de race rude et fière, (3)
» Redoutables pour moi, pour les miens, (reprit-il)
» Et j'ai dû par deux fois les jeter en exil. »
— « Si vous avez deux fois chassé ceux de ma race,
» Deux fois ils ont fait voir comme on reprend sa place;
» Les vôtres sont, je crois, moins versés dans cet art. »

Je vis en ce moment apparaître un vieillard,
Jusqu'au menton à peine et près de la grande Ame. (4)
Il semblait se tenir à genoux dans la flamme,
Et me parut longtemps, d'un regard inquiet,
Chercher autour de moi quelqu'un qui me manquait.
Puis il dit en pleurant : — « Si, par droit de génie,
» On est admis vivant chez la race bannie,
» Pourquoi, pourquoi mon fils n'est-il pas avec toi? »
— « Je me laisse conduire, et ne suis rien par moi.
» Celui qui m'attend là (répondis-je) est le maître
» Que votre fils Guido dédaigna trop peut-être. »
(Au genre du supplice, aux mots qu'il avait dits,
Je reconnus le père et pus nommer le fils.)

Lui, soudain se dressant comme un homme en délire :
— « *Que mon fils dédaigna !* mon fils !.. que veux-tu dire ?
» Mon fils ne voit-il plus le doux éclat du jour ? »
Ma réponse tardait au gré de son amour....
Il retomba muet sous la brûlante pierre....

L'autre avait conservé son attitude altière :
— « *Les miens sont moins versés dans cet art ?* (reprit-il,
Comme si d'un discours il renouait le fil)
» Ce mot m'est plus cruel que ma brûlante chaine :
» Mais, sans attendre l'heure où notre pâle reine (5)
» Aura cinquante fois rallumé son flambeau,
» Tu maudiras cet art que tu trouves si beau.
» Réponds ! et qu'à ce prix le jour encor t'éclaire !
» De ton peuple d'où vient contre nous la colère ?
» Dans ses cris, dans ses lois pourquoi tant de rigueur ? »
— « Contre vous (répondis-je) et devant le Seigneur,
» Le sang pur qui rougit l'Arbia crie encore. »
Mais l'Ombre en soupirant reprit : — « Ce sang m'honore.
» Ce sang était coupable, et je l'ai répandu...
» Et je n'étais pas seul !.. Mais quand j'ai défendu
» Vos murs que mon parti dévouait à la flamme,
» J'étais seul, seul alors ! »
— « Que la paix, ô grande Ame,
» (Repris-je en m'inclinant) soit avec vos neveux !
» Mais d'un doute, en passant, daignez rompre les nœuds.
» Vous semblez découvrir, dans la nature humaine, (6)
» Les objets éloignés que le temps nous amène :
» N'en est-il pas ainsi pour les objets présents ? »
— « Tel que l'homme dont l'œil s'affaiblit par les ans,
» Nous voyons, mais de loin : jusque dans sa justice,
» Le souverain Seigneur nous est encor propice.
» Quand les événements s'approchent, quand ils sont,
» L'ombre qui nous les cache est comme un puits sans fond.

» Toute chose accomplie est pour nous comme morte,
» Si quelqu'un de là-haut ici-bas ne l'apporte ;
» Et cette lueur même à nos yeux manquera,
» Le jour où du futur le seuil se fermera. » (7)

Contrit d'avoir blessé la tendresse d'un père, (8)
Je repris : — « En rentrant sous la brûlante pierre,
» Dites à ce vieillard que son fils n'est point mort.
» Si, lorsqu'il me parla, je fus muet d'abord,
» C'est que mon âme encore était enveloppée
» Dans l'erreur que d'un mot vous avez dissipée. »

Déjà mon protecteur m'appelait ; et pourtant
Je suppliais l'Esprit de dire, en se hâtant,
Quels étaient avec lui : — « Quels? (reprit l'ombre altièı
» Plus de mille avec moi brûlent sous cette pierre :
» C'est Frédéric Second ; c'est le Grand Cardinal... (9)
» Je me tais sur le reste » — Et le marbre infernal
Ressaisit le damné... Je revins près du Sage,
Troublé de quelques mots qui cachaient un présage. (10)
— « Qu'as-tu donc? » (me dit-il en marchant devant mo
Je lui dis ma pensée ; il reprit : — « Souviens-toi !
» L'Enfer t'a menacé... mais regarde et m'écoute.
(Son doigt s'était levé vers la céleste voûte.)
» Quand tu seras admis à contempler debout
» Le front éblouissant de celle qui voit tout,
» Tu sauras mieux, mon fils, le secret de ta vie. »

Il dit ; et, s'écartant de la route suivie,
A gauche, loin des murs, à travers les tombeaux,
Il dirigea mes pas dans des sentiers nouveaux,
Jusqu'au bord escarpé d'une pente rapide,
D'où s'exhalait vers nous une vapeur fétide.

CHANT XI.

ARGUMENT. — En descendant du sixième cercle au septième, Virgile explique à son élève comment la *Violence* et la *Fraude* remplissent les trois derniers cercles de l'Enfer.

Le centre de Dité forme un circuit profond,
Vaste amas de granits tout brisés jusqu'au fond
Qui, plus étroit, recèle un plus cruel supplice :
Nous vînmes près du bord ; mais l'affreux précipice
Exhale un air si noir, si chargé de poison,
Qu'il fallut reculer dans l'ardente prison.
Là, sur un grand tombeau nous lûmes cette phrase :
— « *Je garde dans le feu le pontife Anastase,* (1)
» *Qui loin du droit sentier par Photin fut conduit.* »
— « Descendons pas à pas dans la profonde nuit,
» Pour aguerrir tes sens à cet air homicide.
» Puis laisse-toi conduire. » Ainsi parla mon guide.
— « Que du moins tes leçons éclairent mes esprits,
» Et que ce temps pour moi porte encore ses fruits ! »
— « J'y pensais. » (répondit mon gracieux poëte)
Il parut méditer ; puis, relevant la tête :
— « Tu verras, mon cher fils, au pied de ces rochers,
» Trois cercles plus étroits l'un sous l'autre cachés,
» Et remplis de pécheurs comme ceux que tu quittes.
» Apprends donc le secret de ces voûtes maudites ;
» Puis il te suffira d'y promener tes yeux.

» Tout acte criminel dont s'irritent les Cieux,
» A pour but l'injustice : à grand bruit, en silence
» On y vient par la *Fraude* ou par la *Violence.*
» La Fraude — enfant maudit de notre humanité — (2)
» Attire aussi sur nous plus de sévérité,
» Et plus bas doit souffrir une plus rude atteinte.
» Les *Violents* sont tous dans la septième enceinte,
» Divisée elle-même en trois circuits divers
» Où le crime est classé, suivant que les pervers
» Ont violenté *Dieu,* le *prochain* ou *soi-même,*
» Soit dans ce que l'on est, soit dans ce que l'on aime.
» Je m'explique ; et d'abord : *Violence au prochain :*

» Que d'un fer homicide on lui perce le sein,
» Que l'on brûle ses biens, mon fils, ou qu'on les pille,
» Un seul circuit punit une triple famille :
» Le lâche incendiaire est mis au même rang
» Avec celui qui pille ou fait couler le sang.

» L'homme porte la main quelquefois sur soi-même,
» Quelquefois sur ses biens... Anathème ! anathème !
» Il se repentira, mais trop tard, le cruel,
» L'insensé qui s'arrache aux doux rayons du ciel,
» Qui dissipe ses biens et dans les pleurs se noie,
» Là, mon fils, où pour lui tout est bonheur et joie.
» Dans le second circuit il est précipité.

» L'homme fait violence à la Divinité,
» Quand son cœur la renie, ou que sa voix blasphème,
» Quand il souille en ses dons la nature elle-même.
» Le troisième circuit d'un sceau réprobateur
» Marque Cahors, Sodome, et le blasphémateur. (3)

» La *Fraude* — ver rongeur de toute conscience —

» Tantôt traîtreusement surprend la confiance,
» Tantôt fait succomber l'homme qui se défend.
» Sous ce dernier aspect, moins vile en triomphant, (4)
» La *Fraude* rompt les nœuds formés par la nature :
» C'est le huitième cercle, ô mon fils, qui torture
» Le Flatteur, l'Hypocrite et les fils de Simon, (5)
» Les Larrons, les Devins, les frères de Sinon,
» Et le vil Séducteur et le vil Proxénète.

» Sous le premier aspect, la *Fraude*, plus complète,
» Rompt les nœuds naturels et les nœuds plus étroits
» Que serre un doux penchant, que cimentent les lois.
» Tout homme qui fut Traître éternellement souffre
» Dans le plus petit cercle, au plus profond du gouffre,
» Au centre de ce monde, où pleure Lucifer. »

— « Maître, tes arguments font comprendre l'Enfer;
» (Répondis-je) oui : je vois jusqu'au fond de l'abîme
» Quels cercles sont ouverts, à quel peuple, à quel crime.
» Pourtant ceux que j'ai vus dans la fange meurtris, (6)
» Ceux qui vont dans la lice avec d'horribles cris,
» Ceux que frappe la pluie et ceux que le vent mène,
» Par quel secret motif, si Dieu les prit en haine,
» Ne sont-ils pas punis dans l'ardente cité?
» Pourquoi les frappe-t-il, s'il n'est pas irrité? »
— « Et pourquoi ta pensée (interrompit le Sage)
» S'égare-t-elle au loin et contre son usage?
» As-tu donc oublié par quel raisonnement
» Ton Ethique, ô mon fils, classe séparément
» Les dispositions dont le Seigneur s'offense?
» *Bestialité, Malice* et *folle Incontinence*. —
» Et si l'Incontinence a moins de gravité,
» Dieu ne lui doit-il pas moins de sévérité?
» Faut-il, pour voir le jour, un effort de génie?

» Quant à moi, rien qu'à voir quelle race est punie
» Au-dessus de Dité, je comprends sans débats
» Que ceux-là soient plus hauts, que ceux-ci soient plus l
» Et que, dans ses rigueurs, ce Ciel que je révère
» Pour un moindre péché se montre moins sévère. »

— « Soleil, qui dans ma nuit fais pénétrer le jour,
» Etre éclairé par toi plaît tant à mon amour,
» Qu'à l'égal du savoir je caresse le doute.
» Daigne de quelques pas revenir sur ta route :
» L'*Usure,* m'as-tu dit, l'Usure est un péché :
» Tu desserres le nœud ; fais qu'il soit détaché. »

Il répondit : — « Retourne à ta Philosophie :
» A ses enseignements pour peu que l'on se fie,
» On voit que la *Nature*, en son sublime essor, [7]
» Emane du Ciel même et du divin trésor.
» La Physique à son tour — s'il faut qu'on t'y ramène
» Enseigne, en débutant, que la science humaine
» Suit l'ordre naturel, comme toi tu me suis.
» Votre *Art* est donc de Dieu presque le petit-fils.
» Enfin, et pour tout dire en un mot, la Genèse
» Répond dès le principe au doute qui te pèse.
» Car elle dit que l'homme, en tout temps, en tout lieu
» Ne doit suivre et chercher que la Nature et Dieu.
» Or, comme l'Usurier marche par d'autres voies,
» Parce qu'il place ailleurs son espoir et ses joies,
» Il trahit la Nature et Dieu... Mais, avançons !
» A l'horizon déjà surnagent *les Poissons :*
» *Corus* couvre *le char* de sa clarté limpide. [8]
» Viens ! à deux pas d'ici la pente est moins rapide. »

CHANT XII.

ARGUMENT. — Les deux poëtes pénètrent dans le premier circuit du septième cercle, où sont punis ceux qui ont fait *violence au prochain*.

Quel mortel, sans pâlir, eût mesuré de l'œil
L'abime et l'être impur qui, couché sur le seuil,
Garde éternellement ses éternelles ombres?
Près de Trente, on connait les immenses décombres (1)
Qu'un tremblement de terre ou qu'un défaut d'appui
Fit rouler vers l'Adige, et si loin qu'aujourd'hui,
De la cime du mont jusqu'au fond de la plaine,
C'est un chaos informe où l'œil circule à peine,
Où le pied, sans faillir, ne se poserait pas :
Tel le noir précipice entr'ouvert sous mes pas ;
Et sur le bord (que Dieu, si je mens, me punisse!)
Le monstre issu des flancs d'une fausse génisse,
L'opprobre de la Crète avec ses yeux ardents. (2)
Sur lui-même, à ma vue, il retourna ses dents,
Comme ceux qu'aiguillonne une sourde colère :

— « Crois-tu voir (lui cria mon guide tutélaire)
» Le prince athénien qui te perça le cœur?
» Fuis, brute! Celui-ci ne doit rien à ta sœur :
» Il vient, guidé par moi, visiter vos tortures. »

Comme un taureau frappé de mortelles blessures
Tourne, écume, et ne va que par sauts et par bonds,
Tel je vis s'agiter le Minotaure : — « Allons!
» (Dit l'Ame, qui guettait le moment) cours et passe!
» Sa colère l'aveugle et te livre l'espace. »

Déjà nous descendions le rocher sombre et nu
Qui fuyait étonné sous un poids inconnu.
Je m'en allais rêvant. L'Ame aux notes divines
Me dit : — « Tu réfléchis peut-être à ces ruines
» Où veille la *Fureur* que j'ai mise aux abois? (3)
» Quand ici j'ai passé pour la première fois, (4)
» Ces rocs étaient debout : mais les temps étaient proches
» Où le Christ, appelant les Ames sans reproches,
» Ravit la grande proie aux *soupirs sans tourments*.
» L'Enfer alors trembla dans ses vieux fondements,
» Et je crus que soudain, dans toutes ses parties,
» Le monde avait senti ces sourdes sympathies (5)
» Qui, dit-on, confondant les éléments divers,
» Ont parfois au chaos rappelé l'univers.
» Ces antiques granits alors se renversèrent :
» De leurs débris épars ces bords se hérissèrent...
» Mais au-dessous de toi plonge un regard perçant :
» Elle approche, ô mon fils! la rivière de sang
» Où bouillent les Esprits qui, par la Violence,
» Là-haut, de leur prochain ont troublé l'existence.
» O folle, aveugle rage! aiguillon inhumain!
» Ne nous presses-tu tant dans notre court chemin
» Que pour nous immoler dans l'éternelle vie? »

Comme ceux que l'on creuse autour d'une prairie,
Je vis un grand fossé par les deux bouts tordu,
De la forme d'un arc légèrement tendu,
Et tel qu'en cheminant l'avait décrit mon hôte.

» Suspendit les accords d'une harpe céleste.
» Il n'est pas réprouvé : moi, je ne péchai pas;
» Au nom de la *Vertu* qui dirige nos pas,
» A travers les écueils d'un chemin si sauvage,
» Donne-nous un des tiens jusqu'à l'autre rivage.
» Qu'il nous enseigne un gué sur le fleuve de sang!
» Que sur sa croupe amie il reçoive, en passant,
» Ce mortel, qui ne peut fendre l'air comme une Ombre.

Détournant vers sa droite un œil déjà moins sombre
Chiron dit à Nessus : — « Toi, conduis-les : va ! pars;
» Mais évite avec soin nos compagnons épars. »

Nous suivîmes alors notre fidèle escorte
Le long des flots vermeils dont l'ardeur est si forte
Qu'elle arrache des pleurs même aux plus endurcis.
Je vis ceux qui bouillaient plongés jusqu'aux sourcils:
— « Ici (nous dit Nessus), la Violence amène
» Les Tyrans, les fléaux de la nature humaine;
» Ils ont aimé le sang : le sang les a punis.
» Ici brûle Alexandre, ici brûle Denis, (9)
» Qui d'un voile de deuil a couvert la Sicile.
» La tête brune, au joug maintenant si docile, (10)
» C'est le fier Azolin. La tête aux blonds cheveux,
» Fut de la maison d'Este (et j'en crois ses aveux)...
» Il tomba, le tyran, sous un fer parricide. »

Je fis signe au Romain : — « Que Nessus en décide!
» Notre guide à tous deux, (me dit-il) c'est Nessus. »
Le Centaure, à ces mots, fit halte; et j'aperçus
Ceux que le sang brûlait plongés jusqu'à la bouche.
Le Centaure nous dit : — « Solitaire et farouche,
» Voyez-vous ce pécheur? Il perça sur l'autel
» Un cœur à qui l'Anglais garde un culte immortel. » (11

D'autres souffraient plus loin une moindre torture :
Ils baignaient dans le sang jusques à la ceinture.
J'en reconnus plusieurs... Enfin, plus éloignés,
Les pieds seuls des maudits de sang étaient baignés :
Là seulement Nessus put tenter le passage.

— « Comme de ce côté (dit le Centaure sage)
» La fosse par degrés perd de sa profondeur,
» Telle, et bouillant toujours avec la même ardeur,
» Dans l'autre demi-cercle il faut que la même onde,
» De degrés en degrés, devienne plus profonde,
» Jusqu'au point le plus haut, où brûlent les tyrans.
» C'est là que le Ciel juste a varié les rangs
» De Pyrrhus, de Néron, et frappé d'anathème
» Celui qui fut nommé le fléau de Dieu même. (12)
» C'est là qu'en bouillonnant la source des douleurs
» Arrache incessamment d'intarissables pleurs
» Aux René de Cornet, aux Pazzi, qui naguère
» Firent aux grands chemins une si rude guerre. »

Il cessa de parler, se tourna vers le flot,
Et, repassant le gué, disparut au galop.

CHANT XIII.

ARGUMENT. — Deuxième circuit du septième cercle, où sont punis les *Suicides* et les *Dissipateurs*, c'est-à-dire ceux qui ont fait *violence à soi-même*.

Nessus avait à peine atteint l'autre rivage,
Que j'arrivais au seuil d'une forêt sauvage,
Où le moindre sentier ne fut jamais ouvert,
Où l'étrange feuillage était plus brun que vert.
Là, sur des troncs tordus, des branches épineuses;
Là, pour fruits, aux rameaux des tumeurs vénéneuses;
Certe, entre la Cécine et Cornet aux vieux murs, (1)
Le daim a, dans ses bois, des abris moins obscurs,
Moins âpres, moins touffus que ces ombres impies.
Là, gisent dans leurs nids ces hideuses Harpies (2)
Qui, des Troyens vaincus salissant les festins,
Prédirent à leur chef de si tristes destins;
Femmes par le visage, et vautours par les ailes,
Avec leurs larges flancs et leurs serres cruelles,
Du haut des rameaux noirs et des troncs rabougris,
Elles poussent sans fin de lamentables cris.

— « Nous voilà parvenus (dit la voix douce et sainte)
» Au deuxième circuit de la septième enceinte;
» Et nous y resterons, mon fils, tant que là-bas

» Aux sables douloureux nous n'arriverons pas. (3)
» Regarde! et tu verras des choses qu'à ma honte
» Tu ne croiras jamais si je te les raconte. »

Et déjà j'entendais gémir de toutes parts,
Sans qu'un être animé s'offrît à mes regards.
Je m'arrêtai tremblant... Virgile, je suppose, (4)
Pensa que de ce bruit j'attribuais la cause
A des Esprits cachés sous le sombre couvert.
— « Pour couper cours au doute où ton esprit se perd,
» (Me dit en soupirant le grand chantre d'Auguste)
» Cueille un de ces rameaux, n'importe à quel arbuste. »

Il dit : je détachai d'une tremblante main
Le plus petit rameau d'un grand arbre; et soudain:
— « Pourquoi me brises-tu? » (cria-t-il dans ses feuilles
Puis un sang noir coula. — « Dis pourquoi tu me cueilles.
» Es-tu donc sans pitié? (continua la voix)
» Vil arbuste aujourd'hui, je fus homme autrefois;
» Mais n'eussé-je animé qu'un immonde reptile,
» Devais-tu, m'infligeant un supplice inutile,
» Ajouter au tourment trop justement souffert? »

Tel, léché par la flamme, un tison de bois vert
Pleure par un des bouts pendant que l'autre brûle,
Et siffle avec le vent qui dans ses flancs circule :
Tel, séparé du tronc, le rameau languissant
Perdait par sa blessure et sa voix et son sang.
C'est par moi qu'il souffrait... je tremblais en revanche:
Je me tus; et ma main laissa tomber la branche.

Le Sage répondit : — « Si mon fils avait pu,
» Rien qu'en lisant mes vers, croire à ce qu'il a vu, (5)
» Mon fils n'eût pas porté la main sur toi, pauvre Ame.

» Seul (et j'en souffre bien), j'ai fait sa main infâme;
» Il fallait le convaincre, et j'ai poussé sa main.
» Mais dis-lui qui tu fus : et mon fils, dès demain, (6)
» En réparation d'une action cruelle,
» Fera chez les humains ta mémoire plus belle;
» Car il vit, et bientôt il reverra le jour. »

— « Avec ce doux parler (reprit l'arbre à son tour)
» Tu me séduis si bien, que je ne puis me taire.
» Ame, pardonne! Et toi, qui reverras la terre,
» Pardonne si ma bouche a des accents voilés. (7)

» Du cœur de Frédéric j'ai tenu les deux clefs, (8)
» Si douces à l'ouvrir, à le fermer si douces,
» Que bientôt j'éloignai sans bruit et sans secousses
» Les plus chers confidents des illustres époux;
» Mais j'en perdis bientôt les veines et le pouls,
» Car j'étais resté pur. — La courtisane immonde
» Qui veille au seuil des rois et gouverne le monde,
» Cette commune mort, cette lèpre des cours,
» Incendia les cœurs, et, grandissant toujours,
» Des valets jusqu'au maître elle étendit la flamme.
» Où j'avais été grand, l'on me tint pour infâme;
» Et je me fis moi-même, à force de dégoûts,
» Injuste contre moi, qui fus juste pour tous.
» Je crus fuir en mourant les dédains et l'injure...
» Mais, par ma jeune tige, ô mortel! je le jure :
» Je n'ai jamais trahi le maître que j'aimais;
» Aux devoirs de l'honneur je n'ai failli jamais.
» Puisque tu dois, dit-on, quitter la rive noire,
» Relève, par pitié, relève ma mémoire
» Gisante sous les traits de l'Envie. »

A ces mots,

La voix sembla s'éteindre en de muets sanglots :
— « Ne perds pas un instant (me dit le grand poëte);
» Demande, si tu veux obtenir... Qui t'arrête? »
— « La pitié. (répondis-je) Oh! je n'ai plus de voix...
» Daigne l'interroger, maître, encore une fois :
» Tu sais de quels secrets mon oreille est avide. »
— « Le mortel qui me suit (continua mon guide)
» Avec empressement fera ce que tu veux;
» Mais toi, pauvre captif, accueille aussi ses vœux :
» Apprends-lui comment l'âme à de tels nœuds s'enlace;
» Si même tu le peux, dis-lui, dis-lui, de grâce!
» En est-il qui jamais sortiront d'un tel corps? »

L'arbre fit un grand souffle; et le souffle au dehors
En ces mots se changea : — « Quand une âme barbare
» De ses liens mortels librement se sépare,
» Minos la précipite au septième fossé.
» Elle tombe au grand bois, non dans un lieu fixé,
» Mais où le sort la pousse, où le hasard la jette;
» Elle germe, elle croît comme un grain de navette,
» Se hérisse en grand arbre, en buisson s'arrondit.
» La Harpie, en broutant son feuillage maudit,
» Lui fait plaie, et la plaie ouvre aux pleurs une porte.
» Nous irons comme vous quérir notre chair morte;
» Mais aucune de nous ne s'en revêtira :
» Car si, de son plein gré, l'âme s'en retira,
» Elle perd justement le droit de la reprendre.
» Nous traînerons ici nos corps, mais pour les pendre
» Dans la triste forêt, au douloureux rameau
» Où chacune de nous gardera son fardeau. »

J'espérais que le tronc dirait d'autres merveilles,
Et j'écoutais... Soudain, voilà qu'à nos oreilles
Un grand bruit retentit : comme au fond des forêts,

Le chasseur attentif, plus près, toujours plus près,
Entend venir à lui, sous l'épaisse ramée,
Le sanglier suivi de la meute affamée.....
Voilà que sur la gauche, avec d'horribles cris,
Nus, sanglants, hors d'haleine, accouraient deux Esprits :
Ils brisaient les halliers sous leur pied sacrilége;
Et le premier disait : — « O mort!... viens, viens... protége! »
— « O Lano (criait l'autre, en le voyant sauvé),
» Tes pieds te servent mieux ici qu'à la Pievé. » (9)
Puis, le souffle manquant sans doute à sa poitrine,
Il se blottit tremblant dans un buisson d'épine.

Derrière eux cependant les taillis s'emplissaient
De monstres furieux, noirs, et qui bondissaient
Comme des lévriers qu'après le cerf on lâche.
Vainement le fuyard sous son abri se cache :
La meute le saisit, le tire, et sous ses dents
Traine au loin les lambeaux de ses membres pendants.
Me prenant par la main, le chantre aimé d'Auguste
M'entraina, sans parler, jusqu'au pied de l'arbuste
Qui pleurait, mais en vain, sur ses sanglants débris :
— « Jacques de Saint-André, que te sert d'avoir pris (10)
» Mes branches pour abri? (disait-il à son hôte)
» Est-ce à moi de porter la peine de ta faute? »

Nous étions là, debout, écoutant ce discours :
— « Ton nom? (dit mon tuteur) toi qui, par tant de jours,
» Souffles avec du sang un douloureux murmure? »
— « Vous (reprit le buisson), vous, témoin de l'injure (11)
» Que l'Enfer implacable ajoute à tant de maux,
» Rendez-moi les débris de mes tristes rameaux...
» Je fus de la cité qui tous les jours s'attriste
» D'avoir sacrifié Mars à saint Jean-Baptiste;
» Car son premier patron est le Dieu des combats,

» Et l'art de se venger ne lui manquera pas.
» Si le beau fleuve Arno, dans une antique place,
» D'un culte délaissé n'eût gardé quelque trace,
» Nos aïeux vainement eussent relevé là
» Les remparts consumés par les feux d'Attila,
» Et déjà ma patrie eût subi sa sentence...
» De mon toit, pour mourir, j'ai fait une potence. »

CHANT XIV.

ARGUMENT. — Troisième circuit du septième cercle, où sont punis ceux qui ont fait *violence à Dieu et à la Nature,* c'est-à-dire les Blasphémateurs, les Usuriers, et d'autres infâmes.

L'amour du sol natal me fit compâtissant :
J'assemblai les rameaux pour les rendre en passant
A celui dont la voix n'était plus qu'un vain râle.
Nous touchions cependant à la ligne fatale
Qui sépare le bois du troisième circuit,
Où le juge est si rude aux crimes qu'il poursuit.
Pour comprendre, ô lecteur! cette terre nouvelle,
Supposez qu'une lande à vos yeux se révèle,
Qui jamais n'a vu poindre une herbe, un rameau vert.
La forêt douloureuse entoure ce désert,
De même que la fosse où le sang noir bouillonne
Entoure la forêt de sa triste couronne.

Il fallut côtoyer les bords : de toutes parts,
L'espace calciné n'offrait à nos regards
Qu'un sol mouvant semblable à ces landes arides (1)
Où Caton se brûlait à chercher les Numides.
Qu'il doit vous redouter, ô vengeance des cieux,
Le pécheur qui lira tout ce qu'ont vu mes yeux!
Comme de vils troupeaux chassés loin de l'étable,

Les maudits frappaient l'air de leur cri lamentable;
Mais ils semblaient souffrir un inégal tourment.
Quelques-uns, sur le dos, gisaient sans mouvement; (2)
Des groupes accroupis se remuaient à peine;
D'autres allaient courant tout à travers la plaine,
Et l'on eût par milliers compté ces malheureux.
Ceux qui gisaient par terre étaient les moins nombreux ;
Mais des cris plus aigus échappaient à ces Ames.
Sur le sol embrasé tombaient de larges flammes,
— Lentement — comme on voit, quand Eole est en paix,
La neige sur les monts descendre à flots épais.
Tels ces feux dévorants que le grand Alexandre (3)
Dans les champs indiens des airs voyait descendre,
Et dont il prévenait les effets meurtriers,
En les faisant fouler aux pieds de ses guerriers :
Ainsi se déversait l'éternelle fournaise;
Et comme l'amadou s'allume sous la braise,
Par surcroît de douleur, le sable prenait feu.
De çà, de là, sans trève à cet horrible jeu,
Les maudits arrachaient, de leur main impuissante,
La flamme à peine éteinte et toujours renaissante.

— « Toi devant qui tout cède, (excepté les Démons
» Que seul a pu dompter l'Ange que nous aimons) —
» Quel est ce Grand si fier, qui sur son bras s'appuie,
» Peu disposé, je crois, à mûrir sous la pluie? »
Et lui que j'accusais de souffrir sans remords :
— « Ce que je fus vivant, je le suis chez les morts.
» (Dit-il) Que Jéhovah, du plus haut de son aire,
» Ranime le marteau qui forgea le tonnerre
» Dont je fus foudroyé, quand vint mon dernier jour!
» Aux flancs du Mont-Gibel qu'il lasse tour à tour
» Les cyclopes courbés sur l'enclume brûlante!
» Que le cri de Phlégra presse leur main trop lente! (4)

» Il peut frapper mon front, l'écraser, le salir...
» Je le défie au moins de me faire pâlir. »

Mon guide répondit (il n'avait pas encore
Fait entendre une voix si fière et si sonore) :
— « Un tel excès d'orgueil est pour ton cœur de fer
» Un tourment qui s'ajoute aux tourments de l'Enfer,
» Capanée! Oui, pour toi le plus cruel outrage,
» C'est de ronger ce frein qui résiste à ta rage. »
Puis, à moi s'adressant d'une plus douce voix :
— « Il marcha contre Thèbe, au nombre des sept Rois;
» Il blasphéma le Ciel, (me dit le grand poëte)
» Et tu vois si sa bouche à le bénir est prête.
» Mais, je l'ai dit, sa rage augmente son tourment.
» Laissons là l'orgueilleux : côtoyons prudemment
» Le bois; et que ton pied, mon fils, sur toute chose
» Ne touche pas le sol que cette pluie arrose. »

Nous vînmes, sans parler, jusqu'aux bords d'un ruisseau
Qui s'échappait du bois en mince filet d'eau :
J'ai toujours sous les yeux sa rougeur infernale.
Tel le *Bulicamé,* dont l'eau médicinale (5),
En secret se partage entre les débauchés :
Tels ces flots s'infiltraient dans le sable cachés.
Les bords s'étaient faits pierre, et je compris sans peine
Que c'était un chemin pour traverser la plaine :
— « Mon fils, depuis le seuil trop facile à franchir, (6)
» Je ne t'ai rien fait voir qui prête à réfléchir
» Autant que cette eau rouge où s'éteint toute flamme. »

Ainsi parla Virgile; et je lui dis : — « Grande Ame,
» Daigne apaiser ma soif, toi qui m'as altéré. »
— « Il est au sein des mers, triste, pauvre, ignoré,
» Un pays qui jadis, sous un sage et bon maître, (7)

CHANT XV.

ARGUMENT. — Suite du troisième circuit du septième cercle. Dante reconnaît parmi les Ames son ancien professeur Brunetto Latini.

Nous voilà pas à pas foulant la dure grève;
La funèbre vapeur qui du ruisseau s'élève,
L'enveloppe si bien, que la rive et les eaux
Sont à l'abri du feu sous d'humides réseaux.
Tel le Flamand paisible, entre Cadsant et Bruge,
Menacé par les flots dans son dernier refuge,
Oppose une barrière au fougueux Océan;
Tel, aux premiers beaux jours, le hardi Padouan,
Le long de la Brenta, protége son empire
Avant que Chiarentane ait senti le Zéphire : (1)
Tel par des murs moins hauts, moins épais, mais plus forts,
Dieu, de l'ardente pluie, a préservé ces bords.
Le bois si loin déjà se perdait dans l'espace,
Que je me retournai sans retrouver sa place.
Des Esprits cependant passaient sous le glacis, (2)
Nous jetant tour à tour ce regard indécis
Qu'on échange le soir, quand la lune est nouvelle.
Ils aiguisaient sur nous leur débile prunelle;
Comme le vieux tailleur, quand, sous ses doigts perclus,
L'aiguille échappe au fil, qu'il ne voit presque plus.
Tout à coup, du milieu de la triste famille,
Un d'eux me reconnaît; il saisit ma mantille,
Il s'écrie : — « O prodige ! » Et moi, les yeux en bas,
Je fixai le maudit qui me tendait les bras;

Et sous ses traits brûlés par l'éternel orage,
Je retrouvai l'ami cher à mon premier âge.
J'avais baissé mon front jusqu'à son front noirci :
— « Vous! vous, ser Brunetto! vous que je trouve ici? (3)
— « Oui, permets qu'un instant ton ami t'entretienne
» Et qu'il règle, ô mon fils! sa marche sur la tienne. »
— « Oh! je voudrais déjà m'asseoir à vos côtés,
» Si mon maître y consent, si vous y consentez. »
— « Un instant de repos, mon fils, expose une Ame
» A rester immobile un siècle sous la flamme. (4)
» Marche, et je te suivrai; puis j'irai tristement
» Me rallier aux miens sous l'éternel tourment. »

Il dit : et près de lui je n'osai pas descendre,
Mais, autant par respect que pour le mieux entendre,
Je marchai lentement sans relever mon front.
Latini commença : — « Dans ce gouffre profond
» Quel hasard, quel destin avant l'heure t'envoie?
» Et quel est celui-là qui te montre la voie? »
Je repris : « Sous le ciel de paix et de bonté,
» Mon dernier jour encor ne m'était pas compté,
» Lorsque je m'égarai dans une triste plaine;
» Hier matin j'en sortis : j'y rentrais, non sans peine,
» Quand ce sublime Esprit vint à moi par amour :
» A travers la nuit sombre il me ramène au jour. »

Brunetto répondit : — « Si tu suis ton étoile,
» Des signes constellés si j'ai percé le voile,
» Si, là-haut, j'ai su lire au grand livre du Sort,
» Va! ta nef glorieuse entrera dans le port!
» Que n'ai-je encor ma place au monde où l'on respire,
» Moi qui vis dans leur cours les astres te sourire!
» C'est par moi que mon fils eût monté vers le ciel.
» Mais ce peuple méchant, ingrat, et plein de fiel,

descend de Fiesole, et sur son doux rivage, (5)
ardé de ses rocs la rudesse sauvage,
persécutera pour prix de ta vertu.
st justice, ô mon fils! Où jamais verras-tu
doux figuier mûrir près de la ronce acerbe?
st une race avare, envieuse, superbe,
eugle... Un vieux récit le dit avec raison : (6)
rde-toi de ses mœurs autant que du poison.
destin te réserve une gloire si belle,
e toute faction voudra t'avoir pour elle.
! que l'herbe se tienne à l'abri de la dent!
pourceau de Fiesole à baver en mordant!
is qu'il ne souille pas de son impure haleine
fleur née un matin des fumiers de la plaine,
écieux rejeton de ces premiers Romains
i s'arrêtèrent là, quand de leurs nobles mains
bâtirent ce nid de boue et de malice! »

repris : — « Que le Ciel ne m'est-il plus propice!
us n'eussiez pas franchi l'irréméable seuil...
i gardé dans ce cœur, où vous jetez le deuil,
vénérable et chère image paternelle (7)
maître qui, là-haut, m'emportant sur son aile,
enseigna le chemin de l'immortalité.
is l'amour que vos soins ont si bien mérité,
veux jusqu'à ma mort le remettre en lumière.
que vous racontez de ma triste carrière,
l'écris, je le garde avec d'autres avis;
si j'arrive un jour aux célestes parvis,
répèterai tout à la dame qui m'aime. (8)
e pourtant on le sache, un jour... à l'instant même,
ini! nul remords ne m'agite en secret.
destin peut frapper; je l'attends, je suis prêt!...
autre prophétie à la vôtre pareille,

» Sans me faire pâlir, a frappé mon oreille.
» Que la Fortune passe insultant au banni! (9)
» Je suis prêt : je suis prêt, vous dis-je, Latini! »

A ces mots, me jetant un regard, le poëte
Fit à droite en arrière un mouvement de tête,
Et me dit : — « Bien appris ce qu'on cite à propos. »
Et moi, toujours penché, sans trève et sans repos,
J'allais interrogeant et cherchant à connaître
Quelques-uns des Esprits captifs avec mon maître...
— « *Quelques-uns!* (reprit-il) mon fils, je le veux bier
» Sur le reste permets que je ne dise rien...
» Le temps qui fuit, d'ailleurs, me défend de tout dire.
» Sache donc seulement que le même délire
» Les a tous aveuglés... que tous, illustres clercs,
» Ont fait, par leurs talents, grand bruit dans l'univers.
» Priscien conduit là-bas un pâle troupeau d'Ames : (10)
» Si tes yeux sont jaloux de suivre ces infâmes,
» Accurse est là; plus loin, inondé par le feu,
» Celui qu'un serviteur des serviteurs de Dieu
» Déporta de l'Arno sur le Bacchilione, (11)
» Où ses nerfs mal tendus sont gisants... Mais pardonne
» Je ne puis ni marcher, ni parler plus longtemps :
» Je vois là-bas surgir — des sables éclatants —
» Un nouveau tourbillon, ô mon fils, qui me montre
» Des pécheurs dont je dois éviter la rencontre.
» Je t'en prie en partant : veille sur mon *Trésor*.
» C'est par lui, par lui seul que je puis vivre encor. » (12)

Il dit, et disparut, semblable à ces athlètes (13)
Qui courent à Vérone, aux jours de grandes fêtes.
Il courait, et non pas comme celui qui perd,
Mais comme le vainqueur qui gagne le drap vert.

CHANT XVI.

ARGUMENT. — Suite du troisième circuit. Dante s'entretient, en marchant, avec d'illustres Florentins. Arrivé sur le bord du gouffre qui communique du septième au huitième cercle, et pendant qu'il visite les Usuriers, Virgile évoque le Démon de la *Fraude*.

L'onde, en tombant plus bas, portait à mes oreilles (1)
Comme un bourdonnement de mille essaims d'abeilles :
Le gouffre à chaque pas se rapprochait un peu;
Quand, d'une des tribus errantes sous le feu,
Trois Esprits, en courant, s'échappèrent ensemble.
Ils venaient vers la digue, et criaient : — « Reste; il semble,
» A voir tes vêtements, que tu sors, comme nous,
» Du pays dépravé que nous maudissons tous. »

Que de sillons fermés et de traces récentes
La flamme avait creusés dans ces chairs frémissantes! (2)
Moi-même je frémis, rien qu'à m'en souvenir.
Virgile avait fait halte, en les voyant venir;
Puis, se tournant vers moi : — « Mon fils, un peu moins vite!
» Il convient de rester, quand leur voix nous invite;
» Et même, crois-le bien, sans ces terribles feux,
» C'était notre devoir d'aller au-devant d'eux. »

Ainsi parla mon guide, et nous nous arrêtâmes.
Le cri recommença; puis, dès que les trois Ames

Furent tout près de nous, au-dessous du chemin,
Elles firent un cercle en se prenant la main.
Tels ces légers lutteurs qui, nus et frottés d'huile,
Avant de hasarder un seul coup inutile,
Avisent du regard où le coup doit porter :
Tels les trois Florentins tournaient sans s'arrêter;
Et, pendant que du pied ils effleuraient la terre,
Leurs têtes, pour me voir, allaient en sens contraire.
— « Si l'horreur attachée à ce sol dévorant,
» Si ces traits calcinés (dit l'un d'eux en pleurant)
» Condamnent au mépris nous et notre prière,
» En souvenir au moins d'une illustre carrière,
» Fais-toi connaître à nous, toi qui, le front serein,
» Marques ton pied vivant sur l'infernal terrain.
» Celui qui te salue et dont je suis la trace,
» Tu le vois nu, hideux, tout brûlé... mais sa race
» Tient sur la terre un rang plus haut que tu ne crois.
» Son aïeule parlait fièrement, même aux rois; [3]
» Elle avait nom Gualdrade, et lui fut Guidoguerre,
» Homme d'Etat profond et grand homme de guerre : [4]
» Celui qui, sur mes pas, presse le sable ardent,
» C'est Aldobrand Tegghio, guerrier brave et prudent,
» Dont on a dédaigné les sages remontrances.
» Moi qui de ces héros partage les souffrances,
» Je fus Rusticucci. Les soucis de l'hymen
» De ces sables brûlants m'ont ouvert le chemin. »

Il dit; et sans l'effroi que m'inspiraient les flammes,
Je me fusse à l'instant jeté parmi ces Ames,
Pour presser dans mes bras de si nobles amis;
Et — je le crois du moins — mon maître l'eût permis.
Mais c'était de mon corps faire un monceau de cendre!
La peur vainquit l'amour; et je dis sans descendre :
— « L'horreur de votre sort, ô généreux Esprits!

T'a mis le deuil au cœur et non pas le mépris,
Quand celui dont le monde admire la parole
T'eut appris d'un seul mot et vos droits et mon rôle.
Oui, déjà, quand de loin vous étiez attendus,
Nobles cœurs, je savais quels respects vous sont dus.
La ville où vous viviez est celle où je respire.
Il m'est doux d'écouter, il m'est doux de redire
Vos hauts faits, que du moins la Mort n'a pas détruits.
Je délaisse le *fiel* pour aller aux *doux fruits.*
Lui qui ne ment jamais, il l'a promis, mon maître!
Mais d'abord jusqu'au centre il faut que je pénètre. »

— « Puisse longtemps ton âme accompagner ton corps, (5)
Et ton nom ne jamais descendre chez les morts!
Dis : la valeur guerrière et la vertu civile
Tiennent-elles encor les clefs de notre ville?
Ou bien, comme on le dit, devons-nous croire, hélas!
Que l'exil plus que nous ne les épargne pas?
Descendu depuis peu dans l'ardente demeure,
Guillaume Borsieri — qui là-bas brûle et pleure, —
Aggrave, en nous parlant, les tourments que tu vois. »
— « Florence! (et j'élevais ma tête avec ma voix)
Les fortunes d'un jour, l'abus de la puissance, (6)
Ont engendré l'orgueil, le luxe et la licence
Qui, déjà tout-puissants, te déchirent le sein! »

Je vis qu'en m'écoutant les Esprits, à dessein,
Échangeaient un coup d'œil entre eux, comme il arrive
Quand une vérité perce soudaine et vive :
— « Honneur à toi, pour qui l'art de dire est un jeu!
» Honneur, honneur à toi, s'il t'en coûte si peu
» Pour répondre toujours avec tant de justesse!
» Si tu dois délaisser l'abîme de tristesse,
» S'il t'est donné de dire au monde : « *Je l'ai vu,* »

» Parle de nous... » Soudain, par un bond imprévu,
Leur cercle s'est brisé, leur pied muet s'envole,
Plus léger que l'oiseau, plus prompt que la parole...
Le temps de dire *Amen*, ils étaient disparus. (7)

Mon guide s'éloignait : sur ses pas je courus,
Déjà si près du gouffre où le ruisseau s'élance,
Que son mugissement nous forçait au silence.
Telle, vers l'orient se frayant un chemin,
L'acquaqueta bondit du haut de l'Apennin, (8)
Perd son nom symbolique en quittant les montagnes,
De loin, par un bruit sourd s'annonce à nos campagne
Couvre Forli d'écume, inonde saint Benoît,
Et s'abîme en grondant au fond du val étroit
Où son eau par cent mains devrait être reçue : (9)
Tel le ruisseau tombait par une abrupte issue,
En résonnant si haut, qu'après un temps bien court
Il eût fallu, je crois, ou fuir ou rester sourd.

J'étais ceint d'un cordon que j'avais, sur la terre,
Disposé pour saisir la brillante panthère. (10)
Virgile dit un mot : je dégageai mes reins,
Je roulai ma ceinture et la mis dans ses mains.
L'œil ardent, le front haut, l'Esprit au chant sublime,
A droite, loin du bord, la jeta dans l'abîme :
— « A l'étrange signal, (me disais-je tout bas)
» Quelque étrange tableau ne répondra-t-il pas?...
Oh! qu'il faut être habile, en présence d'un Sage (11)
Qui lit au fond du cœur comme sur le visage!
— « Oui, mon fils (me dit-il), j'attends ce que tu croi
» Il s'élève, il approche... il paraît à ma voix. »

Tout homme doit fermer la bouche, quand il songe
A quelque vérité qui ressemble au mensonge;

Sinon, et sans qu'il mente, on l'appelle menteur.
Mais je ne dois rien taire, et j'en jure, ô lecteur!
Par mes vers, — si mes vers ont droit à quelque gloire —
Une forme, à travers la brume épaisse et noire,
En nageant s'élevait, — fantôme merveilleux
Qui me glaçait le cœur, tout en charmant mes yeux.
Tel, quand il a plongé jusqu'au fond de l'abîme,
Le hardi matelot remonte vers la cime,
Opposant à la vague et ses bras et ses pieds
Ensemble ou tour à tour étendus ou pliés.

CHANT XVII.

ARGUMENT. — Géryon, Démon qui figure la *Fraude*, apparaît. Dante s'entretient un moment avec un groupe d'usuriers accroupis sur le bord du gouffre ; puis Géryon reçoit les deux poëtes sur sa croupe et plonge avec eux dans le huitième cercle.

— « Voici, voici le monstre à la queue acérée, (1)
» Qui rompt les escadrons en bataille serrée,
» Qui renverse les murs, qui traverse les mers,
» Et de ses noirs poisons infecte l'univers. »

Disant ces mots, l'Esprit ennemi de l'intrigue
Fit signe d'aborder au dessous de la digue ;
Et l'emblème effrayant de la *Fraude* arriva.
Sa tête, puis son buste, en dehors s'éleva...
Mais le reste du corps ne suivit pas le buste :
Ses traits calmes et doux étaient d'un homme juste :
Il avait ce regard où toute âme se prend...
Mais l'abime cachait la croupe d'un serpent.
Un doux et fin duvet, sans toucher au visage,
Peignait de mille anneaux ses bras et son corsage :
Les toiles d'Arachné, les tissus d'Orient,
N'ont jamais flatté l'œil d'un éclat si riant.
Tel se tient quelquefois un esquif solitaire,
A demi dans les flots, à demi sur la terre ;

Tel aussi le castor, chez les rudes Germains, [2]
Quand il guette sa proie, accroupi sur ses mains :
Telle nous apparut la bête meurtrière,
Sur le bord entouré par un ourlet de pierre.
Elle tournait dans l'air, autour de son croupion,
Un long dard — venimeux comme un dard de scorpion.
— « Il nous faut dévier un peu (dit le poëte)
» Jusqu'au sable où s'étend la redoutable bête. »

Vers la droite, à ces mots, je le suivis plus bas,
Avançant sur la pente environ de dix pas,
Pour nous mettre à l'abri de l'arène et des flammes.

Arrivé là, je vis un groupe d'autres Ames
Assises sur le sable, au bord du large puits :
— « Va : du septième cercle et de ses trois circuits
» Achève l'examen ; (me dit le grand poëte)
» Va, parle à ces damnés ; mais, je te le répète,
» Sois bref ! En attendant, je prîrai celui-ci
» De nous prêter son dos pour nous tirer d'ici. »

Il dit; et j'allai seul, longeant le cercle impie
Où la pâle tribu se tenait accroupie.
Oh ! comme sa douleur s'exhalait par ses yeux !
Tous, des deux mains, sans trève, ils s'aidaient de leur mieux
Contre le sol brûlant et la brûlante neige.
Du pauvre chien tel est, en été, le manége,
Lorsque, piqué, mordu sous un soleil ardent,
Il oppose à l'insecte et sa griffe et sa dent.
Vainement j'attachais mes regards au visage
Des maudits que le feu battait sur mon passage :
Je n'en reconnus point ; mais je vis tout à coup
Que tous portaient pendue une bourse à leur cou, [3]
Avec de beaux dessins brodés de main de maître,

Dont leurs yeux flamboyants me semblaient se repaître.
Je regarde à mon tour : ici, sur un fond d'or,
C'est un lion d'azur... mon œil suit son essor : (4)
Plus rouge que du sang un tissu se déploie
Où, blanche comme neige, est dessinée une oie.

Un d'eux (qui sur fond blanc pressait entre ses bras
Une laie azurée et prête à mettre bas)
Me dit : — « Que fais-tu là pensif et solitaire ?
» Va-t'en; et, puisqu'un jour tu reverras la terre,
» Sache que mon voisin Vitalien, un jour, (5)
» Sur ce sable, à ma gauche, aura place à son tour.
» Tu vois cent Florentins : seul je suis de Padoue.
» Entends comme leur voix m'assourdit et s'enroue
» En criant : *Quand viendra le puissant chevalier* (6)
» *Portant le triple bec en guise de collier !* »

Le cynique, à ces mots, suspendit sa harangue,
Et se tordit la bouche, en allongeant sa langue,
Comme un ignoble bœuf qui lèche ses naseaux.

Je laissai là bien vite et seigneurs et vassaux :
On m'avait dit : *Sois bref ;* et déjà mon absence
Pouvait de mon tuteur lasser la patience.
Je revins à grands pas : sur le monstre dompté
Le Favori d'Auguste était déjà monté :
— « Courage ! (me dit-il) sous ces lugubres voûtes
» On ne pénètre plus, mon fils, par d'autres routes.
» Tiens-toi — là — devant moi, ferme, pour empêcher
» Que sa queue en tournant ne te puisse toucher. »

Et moi je ressemblais au valétudinaire
Qui de sa fièvre attend le retour ordinaire,

Et qui, sentant le soir ses ongles déjà morts,
Rien qu'à penser au froid, tremble de tout son corps.
Mais, comme un serviteur à la voix d'un bon maître,
J'eus honte du courroux que ma peur ferait naître :
Je m'assis sur le monstre, et je voulus tout bas
Dire : *Retiens-moi bien*... la voix ne me vint pas. (7)
Lui qui m'avait cent fois sauvé de ma ruine,
Dès que je fus monté, me prit sur sa poitrine,
Me soutint dans ses bras, et dit : — « Pars, Géryon !
» Va lentement, et trace, en tournant, ton sillon.
» Respecte le fardeau dont je suis responsable. »

Tel l'esquif qu'en arrière on dégage du sable :
Tel s'en va Géryon, lentement, lentement :
Mais dès qu'il a repris son libre mouvement,
Soudain il se retourne, et, semblable à l'anguille,
Sa croupe se raidit, va, vient, tourne, frétille,
Cependant que ses bras, agités à l'entour,
Fendent l'air repoussé, ramené tour à tour.

Je tremblais : Phaéton égaré dans l'espace
Qui d'un vaste incendie a conservé la trace ;
Icare, — au haut des airs, puni de son dédain
Pour les cris paternels, quand il sentit soudain
Son dos se déplumer sous la cire mouvante —
Furent saisis, je crois, d'une moindre épouvante.
J'étais là, suspendu dans l'air, sans autre appui
Que le monstre... et partout ne voyant rien que lui.
Lui nageait en tournant, si prudemment habile,
Si lent à s'abaisser, qu'on l'eût dit immobile,
N'était que l'air pressé sifflait comme un serpent,
Et que, par les rochers repoussée en frappant,
La grande eau mugissait, de plus près entendue.
J'osai pencher en bas et ma tête et ma vue...

Ma peur en redoubla... dans un lointain affreux
J'entendais d'autres cris, je voyais d'autres feux...
Sur le dos du Démon en tremblant je me presse,
Et les feux et les cris plus rapprochés sans cesse
Me révèlent enfin ce circulaire essor
Que sa rapidité ne trahit pas encor.

Quand le hardi faucon — forcé de se soumettre —
A fatigué les airs sans profit pour son maître,
On a beau lui crier : — *Monte !.. ne reviens pas !..* —
Il suspend un moment ce vol dont il est las,
Par vingt cercles divers redescend, touche l'herbe,
Et se cache, honteux à la fois et superbe :
Tel Géryon dans l'ombre a posé son fardeau
Sous le roc escarpé, près de la chute d'eau;
Et, secouant le joug presque avant qu'il n'aborde,
Il part comme une flèche échappée à la corde.

CHANT XVIII.

ARGUMENT. — Huitième cercle, nommé *Malébolge*, et subdivisé en dix circuits, où sont punies les différentes espèces du premier genre de *Fraude*. Dans le premier circuit, plus rapproché de la circonférence du cercle, les poëtes visitent les *Séducteurs* et les *Proxénètes;* dans le deuxième, les *Flatteurs*.

Il est une vallée, au centre de l'Enfer,
Dont le sol rocailleux a la couleur du fer,
Comme le haut rempart qui de ses nœuds l'enchaîne.
Malébolge est son nom : c'est la huitième plaine. (1)
Un puits large et profond s'ouvre juste au milieu...
(J'en parlerai plus tard quand ce sera le lieu)
Du mur d'enceinte au puits, la divine colère
A rempli de pécheurs le vallon circulaire
Subdivisé lui-même en dix autres vallons
Dont l'aspect fait penser à ces fossés profonds
Creusés par la prudence autour des places fortes.
Là, comme autant de ponts jetés devant les portes,
Du pied du haut rempart, traversant les circuits,
Dix arches s'élevaient, s'abaissaient jusqu'au puits.
Géryon nous laissa loin de la première arche :
Virgile prit à gauche, et se remit en marche.

A droite je voyais des supplices nouveaux,
De plus vives douleurs,de plus cruels bourreaux.
Dans le premier fossé, nus et sanglants, nos frères
Allaient, venaient sans fin par deux routes contraires.
Les uns venaient à nous; les autres, effacés,
Avec nous s'en allaient, mais à pas plus pressés :

Tel le peuple romain, le long du pont Saint-Ange, [2]
Quand vient le jubilé, sur deux files se range.
Les uns, le front tourné vers le sacré castel,
De Saint-Pierre, à genoux, vont adorer l'autel ;
Les autres, se croisant, regagnent la montagne.
Deçà, delà, courant dans la sombre campagne,
Des Démons, tous armés de cornes et de fouets,
Frappaient ces malheureux comme de faibles jouets.
Ah ! comme aux premiers coups ils partaient dans l'enceint
Nul pécheur n'attendait une seconde atteinte.
L'un d'eux semblait courir au but d'où je venais;
Et du premier coup d'œil, je dis : « Je le connais. »
Je le suivais des yeux : Le poëte qui m'aime
Me laissa retourner et s'arrêta lui-même.
L'Ame, en baissant la tête, évitait mon regard :
— « Caccianimico, (criai-je) il est trop tard !
» Va ! je t'ai reconnu : c'est bien toi; mais quels vices
» T'ont conduit à goûter de si fortes épices? » [3]

Le flagellé reprit : — « J'obéis, il le faut !
» Quoique à regret, je cède à ce ton ferme et haut
» Qui me rappelle un monde où tu me fus affable.
» C'est moi, (le bruit public, hélas ! n'est qu'une fable !)
» Moi qui, de Ghisola séduisant la raison,
» Prostituai ma sœur au marquis d'Obison. [4]
» Je ne suis pas le seul de Bologne qui pleure :
» Tant de concitoyens partagent ma demeure,
» Que sur la Savena l'on entend moins qu'ici
» Le *Sipa* résonner à la place du *si*. [5]
» Et pour preuve à l'appui de ce que je déclare,
» Ami, rappelle-toi si Bologne est avare..... »
Comme il parlait encore, un des fils de Satan
Le frappe de sa verge en s'écriant : — « Va-t-en,
» Ruffien !.. Tu n'as ici ni sœur, ni femme à vendre. »

Je rejoignis mon maître arrêté pour m'attendre.
A droite, un peu plus loin, au-dessus des maudits,
Les rochers s'allongeaient en voûtes arrondis.
Quittant l'étroit sentier qu'avait suivi le Sage,
Je sautai lestement et gravis ce passage.
Quand je fus sur le faîte, où les blocs élevés
Ouvrent la première arche aux flots des réprouvés :
— « Attends, (me dit mon chef) fais que de cette place
» Tes yeux frappent aux yeux l'autre escadron qui passe; (6)
» Tu n'as pas vu leurs traits : ils marchaient avec nous. »
Et du haut du vieux pont, frappés des mêmes coups,
Je vis ceux qui vers nous couraient par l'autre ligne.
J'allais interroger Virgile : il me fit signe,
Et dit : — « Regarde bien ce Grand qui vient là-bas.
» S'il pleure de souffrance, on ne le dirait pas.
» Que son royal maintien a gardé de noblesse!
» C'est Jason, qui, joignant l'audace à la sagesse,
» Ravit la toison d'or aux jardins de Colchos.
» L'orage le poussa vers l'île de Lemnos,
» Où des femmes, un jour, l'exécrable vengeance
» Avait du sexe mâle exterminé l'engeance.
» Là, Jason par le fer ne fut plus triomphant :
» Il vainquit par *la Fraude* Isiphile — une enfant —
» Qui, la première, avait trompé tant d'autres femmes. (7)
» Il laissa l'innocente au rang des plus infâmes...
» Un tel crime voulait un tourment sans pardon,
» Qui venge aussi Médée et son lâche abandon!
» Avec lui vont tous ceux qui trompèrent de même...
» Assez sur ces Esprits trop dignes d'anathème!
» Vers la deuxième fosse il est temps de marcher. »

Nous étions parvenus au point où le rocher
S'accroche au second bord et contre lui s'adosse
Pour s'élancer plus loin et couvrir l'autre fosse.

De là montaient vers nous, avec peine échappés,
De sourds gémissements, des cris entrecoupés.
Là, de ses propres mains, le damné se déchire.
Une lourde vapeur... que je n'ose décrire,
Infecte à l'odorat, insupportable à l'œil,
Du fond de l'antre impur s'élève jusqu'au seuil,
Et verdit le rocher de sa fétide haleine.
Telle est l'obscurité de cette horrible plaine,
Que, du point le plus haut, mon œil, tombant à plomb,
Ne pouvait qu'à grand'peine en atteindre le fond.
Là pleurent les Esprits, gisants dans une fange
Qui de tous nos égouts semble un affreux mélange.

J'en vis un : d'excréments son crâne tout couvert
Me fit dire en moi-même : — « *Est-il laïque, ou clerc?* » [8]
Il me cria : — « D'où vient que ton regard s'obstine
» A me poursuivre seul dans la grande sentine? »
— « C'est que mon souvenir ne s'est pas affaibli.
» Je te connais : ton nom fut Interminelli, [9]
» Alexis ton prénom, et Lucques ta patrie.
» Ta couronne de fleurs me paraît bien flétrie :
» Ne t'étonne donc plus d'attirer mes regards. »
Lui, se frappant du poing, roulant des yeux hagards :
— « Ma bouche a sur la terre encensé la puissance;
» Tu vois comme à son tour Malébolge m'encense. »
Mon guide interrompit : — « Maintenant, (me dit-il)
» Cherche à lancer plus loin un regard si subtil,
» Qu'il atteigne cette Ombre aux cheveux pleins d'ordure, [10]
» Qui, de son ongle infect, en pleurant, se torture;
» Qui se tient accroupie et debout tour à tour.
» C'est l'infâme Thaïs, qui répondit un jour [11]
» A ce mot de Trason : *M'aimez-vous? — Je t'adore.* —
» Mais laissons les *Flatteurs*, et descendons encore. »

CHANT XIX.

ARGUMENT. — Troisième circuit du huitième cercle, où souffrent les Simoniaques. Dante rencontre parmi eux le pape Nicolas III, et lui adresse d'amers reproches.

Simon, vil magicien, prince des imposteurs, (1)
Et vous tous de Simon avares sectateurs,
Vous qui prostituez au méchant qui l'achète
Cette grâce que Dieu pour le juste avait faite :
Je marquerai vos fronts du cachet de mes vers;
Malébolge a pour vous une place aux Enfers.

Nous étions arrivés à la troisième tombe,
Jusqu'au point le plus haut où le rocher surplombe.
O sagesse de Dieu, quel équitable poids
De l'Enfer et du Ciel pèse les saintes lois!
Dans le fond, sur les bords qui la tenaient pressée,
La fosse, comme un crible, avait été percée
De trous ronds, tous égaux, rappelant assez bien
Ceux du beau baptistère où je fus fait chrétien.
(Pour sauver un enfant qui s'y noyait, naguère (2)
J'en ai brisé le marbre, et l'on m'a fait la guerre...
Je m'excuse en passant...) Hors de chacun des trous
Les jambes d'un pécheur sortaient jusqu'aux genoux :
Le corps, la tête en bas, se cachait sous la pierre.
Tels ces bois résineux, dont la sombre lumière

Va toujours s'élevant : tels ces vivants flambeaux!
La flamme monte aux pieds, du fond des noirs tombeaux,
Et les pieds, frissonnant sous l'éternel martyre,
Se froissent à briser les câbles d'un navire.
— « Maître, quel est là-bas celui-là qui se tord,
» Dont les pieds calcinés s'aiguisent le plus fort,
» Et que semble sucer une flamme plus vive? »
— « Si tu le veux, mon fils, en bas, par cette rive,
» Je te transporterai près de lui dans mes bras :
» Ce qu'il est, ce qu'il fit, de lui tu l'apprendras. »
— « Toi qui lis dans les cœurs, ordonne! (répondis-je)
» Ce que mon maître veut, la sagesse l'exige. »

Quand nous eûmes atteint le bout du pont maudit,
Mon guide, par la gauche, en tournant descendit
Dans l'étroite prison de mille trous percée.
Emporté dans ses bras pendant la traversée,
Je ne touchai le sol qu'au bord de ce cercueil
Où l'autre par les pieds disait si haut son deuil.
— « Qui que tu sois, (criai-je) ô toi malheureuse Ame!
» Toi qui, la tête en bas, as les pieds dans la flamme!
» Réponds, si tu m'entends, si tu le peux, ma sœur. »
Je dis; et j'écoutais comme le confesseur
Attentif aux aveux de l'assassin perfide,
Quand, déjà descendu dans la fosse homicide,[3]
Il veut temporiser — mourant — avec la mort.
— « Eh! quoi! déjà!... déjà descendu sur ce bord?[4]
» Est-ce toi, Boniface? est-ce que ma science
» Aurait menti d'un an à mon impatience?
» Es-tu donc, ô pontife, es-tu donc sitôt las
» De ces riches trésors pour qui tu violas,
» En la prostituant, la dame sainte et belle? »

Ainsi, quand on vous parle une langue nouvelle,

'ous demeurez muets et vous paraissez sourds :
'el, sans comprendre un mot, j'écoutais ce discours :
— « Vite! (me dit le maître habile en toutes choses)
Réponds : *Je ne suis pas celui que tu supposes.* »

J'obéis à Virgile, et d'abord le maudit,
'un air désespéré, sous le feu se tordit;
'uis, avec des soupirs et d'une voix plaintive :
— « Eh bien! que me veux-tu? N'as-tu franchi la rive
Que pour savoir mon nom? Sache donc, s'il le faut,
Que du manteau sacré je fus vêtu là-haut.
Mais j'étais bien le fils, le digne fils de l'Ourse! (5)
Pour enrichir mon sang, j'ai mis dans une bourse (6)
Là-haut des monceaux d'or, et moi-même ici-bas.
Au-dessous de ma tête, il en est mille, hélas!
Qui m'avaient précédé faisant la simonie;
Et je disparaîtrai dans cette gémonie,
Pressé par le Prélat pour qui je t'avais pris,
Lorsqu'au son de ta voix j'ai paru si surpris.
Mais pendant plus de temps cette pierre percée
A déjà recélé ma tête renversée,
Que lui n'y restera, planté là comme un pieu, (7)
Le corps dans le granit et les pieds dans le feu :
Car déjà du couchant s'avance sur sa trace
Un pontife sans loi, qui prendra notre place;
Plus coupable que nous, il nous recouvrira.
Le roi de France alors de ses pleurs se rira.
Que ce nouveau Jason exploite avec souplesse
D'un autre Antiochus l'orgueil et la faiblesse! »

e m'abandonnai trop peut-être à mon courroux :
— « Ah! maudit, (m'écriai-je avec force) dis-nous :
» Quel prix Notre-Seigneur exigea-t-il de Pierre,
» Pour lui livrer les clefs de la sainte barrière?

» Il lui dit seulement : *Suis-moi*. Pierre, à son tour,
» A-t-il reçu de l'or ou de l'argent, le jour
» Où Mathias prit le rang délaissé par un traître? (8)
» Souffre donc : ta souffrance est trop douce peut-être.
» Garde avec toi cet or, source de tant de deuil,
» Cet or qui près d'un roi t'inspira tant d'orgueil. (9)
» Je devrais... mais rends grâce au titre de saint-père.
» J'honore — même en toi — le successeur de Pierre.
» Ce nom seul me retient : sans lui, la vérité
» Prêterait à ma voix plus de sévérité.
» Oui, vous qui trafiquez jusqu'aux portes du Temple,
» Vous que tout l'Univers d'un œil triste contemple,
» Vous qui foulez les bons pour grandir les méchants,
» C'est bien vous qu'il flétrit, inspiré dans ses chants,
» L'Evangéliste saint, quand il dit : « *Je l'ai vue*, (10)
» *La Reine des cités sur les flots étendue,*
» *Prostituer aux rois ses vénales amours,*
» *Si belle à son berceau, si chaste aux premiers jours*
» *Alors qu'elle élevait sur nos têtes charmées*
» *Sept têtes au front pur de dix flambeaux armées.*
» La foi liait alors son époux trop changeant.
» Vous avez fait, depuis, des dieux d'or et d'argent...
» Prêtres ! l'Idolâtrie est-elle donc plus vile?
» Elle adore un seul dieu : vous en adorez mille ! (11)
» Que de maux n'as-tu pas créés, ô Constantin, (12)
» Sinon par ton baptême, au moins par le butin
» Que tu donnas en dot à l'Immortelle Dame ! »

Pendant que sur ce ton j'osais parler à l'Ame, (13)
Soit fureur, soit remords, froissés plus vivement,
Ses pieds semblaient trahir un plus cruel tourment.
J'avais été sincère; et je crois que mon maître
Fut content de mon zèle autant qu'il pouvait l'être :
Car il suivit longtemps, d'un regard attentif,

Ces traits qui frappaient juste et blessaient jusqu'au vif.
Il me prit dans ses bras : il m'enleva de terre;
Il gravit de nouveau la rampe solitaire,
Et ne me laissa pas, lui premier, moi second,
Avant d'avoir atteint le quatrième pont.
Là, le doux ravisseur posa sa douce proie
Au sommet escarpé de l'âpre et rude voie
Où la chèvre légère en tremblant eût passé...
De là mon œil plongea dans un autre fossé.

CHANT XX.

ARGUMENT. — Quatrième circuit du huitième cercle, où sont punis les Devins et les Sorciers. Virgile raconte à son élève l'histoire de Manto et l'origine de Mantoue.

Il me faut d'autres vers pour une autre souffrance.
Il faut donner carrière à la vingtième stance
De ce premier Cantique aux maudits réservé. (1)
Mes yeux, du haut de l'arche où j'étais élevé,
Plongeaient dans le vallon baigné de pleurs stériles.
Les pécheurs, alentour, cheminaient sur deux files,
— En pleurant — sans rien dire — et de l'air compassé
D'une procession derrière un trépassé.
Quand je voulus plus bas aventurer ma vue,
Chaque Ame me parut étrangement tordue :
Je ne sais quelle main avait ployé leurs os,
Mais ils avaient le front retourné sur le dos.
Rien pour eux en avant n'éclairant la carrière,
Ils étaient bien forcés de marcher en arrière.
Jamais paralysie, en torturant le corps,
Aussi complétement n'en rompit les ressorts :
Chez nous rien n'est contraire aux lois de la Nature.
Lecteur, si tu comprends cette horrible torture,
Et si Dieu t'a laissé quelque fruit de mes vers,
Dis : pouvais-je rester l'œil sec sur ces pervers,
Quand je vis à tel point dégrader notre image,

Que sur son dos mon frère abaissait son visage,
Et que son dos, hélas! se mouillait de ses pleurs? (2)
Je me penchai vers eux : mes larmes et les leurs
Se mêlèrent longtemps... Soudain, d'une voix forte :
— « Ici la piété vit de la pitié morte (3)
(S'écria mon tuteur) » O mortels insensés!
» Il pèche, celui-là, plus que vous ne pensez,
» Qui des arrêts du Ciel, même en secret, murmure.
» Lève, lève la tête! et regarde l'Augure (4)
» Qui vit les champs thébains s'entrouvrir sous ses pas.
» On lui criait en vain : — « *Qui t'entraîne là-bas?*
» *Noble Amphiaraüs, veux-tu donc fuir la lutte?* »
» Dans le gouffre béant rien n'arrêta sa chute,
» Jusqu'aux bords où Minos rive à chacun ses fers.
» Il voulut trop avant regarder, le pervers!
» Voilà que de son dos il a fait sa poitrine :
» En arrière il regarde, en arrière il chemine.
» Voici Tirésias, qui, puni par Junon, (5)
» Longtemps n'a conservé de l'homme que le nom,
» Tant il fut transformé par sa métamorphose!
» Et pour que son malheur cessât avec sa cause,
» Il fallut que, d'un coup de sa baguette, un jour,
» Il frappât deux serpents enlacés par l'amour.
» Après lui vient Aruns, appuyé sur son ventre : (6)
» Dans les monts de Luni son palais fut un antre,
» Sous ces blocs précieux où, du monde bannis,
» Les pâtres de Carare ont suspendu leurs nids.
» Du fond des marbres blancs, il voyait tout sans voiles
» Et lisait l'avenir sur le front des étoiles.
» Cette Ame dont le sein est recouvert, là-bas,
» Par ses longs cheveux noirs que tu n'aperçois pas,
» C'est Manto, qui, longtemps, de mers en mers flottante
» Aux lieux où je naquis un jour planta sa tente.
» Ecoute, en peu de mots, l'histoire de son sort :

» Quand elle vit son père emporté par la mort,
» Et les murs de Bacchus réduits en esclavage,
» La vierge alla longtemps de rivage en rivage.
» Il est, dans l'Italie, au-dessous du Tyrol,
» Au pied des monts où l'aigle aime à perdre son vol,
» Un lac dont les vapeurs fécondent la Limagne.
» C'est le lac Benaco : du haut de la montagne,(8)
» Dans les champs de Garda, mille et mille ruisseaux
» Portent au souverain le tribut de leurs eaux.
» C'est là que trois cités, Brescia, Trente et Vérone,
» Sur des confins douteux ont posé leur couronne :
» Plus loin, Peschiera, la reine des combats,
» Défend Brescia, Pergame et tout le pays-bas.
» Le trop-plein du grand lac franchit ses frais rivages,
» Couvre des champs fleuris et de verts pâturages,
» Prend le nom de Mincio; puis, dans le Mantouan,
» Va se mêler aux flots du superbe Eridan.
» Mais le fleuve est à peine échappé de sa source,
» Qu'un val marécageux embarrasse sa course.
» Le passant altéré fuit son funeste bord :
» Là, le fleuve s'étend dans son lit et s'endort.
» Au sein de ces marais, un humble coin de terre
» Apparut à Manto — sauvage et solitaire. —
» Elle en fit son séjour : avec ses serviteurs,
» Elle essaya son art et ses secrets menteurs,
» Jusqu'au jour où son corps ne fut plus que poussière.
» La race d'alentour, vagabonde et grossière,
» Plus tard se rassembla dans ce lieu protégé
» Par les grands amas d'eaux où le ciel l'a plongé.
» Sur de froids ossements on dressa des murailles;
» Et, sans interroger l'augure et les entrailles,
» On les nomma Mantoue, afin d'honorer mieux
» Celle qui la première était morte en ces lieux.
» Et chaque jour Mantoue a vu grandir sa gloire,

» Avant que Pinamont, par une fausse histoire,[9]
» N'eût pris dans ses filets le vieux Casaladis.
» La vérité, mon fils, c'est moi qui te la dis :
» Et si quelqu'un mêlait, en parlant de Mantoue,
» Le faux avec le vrai, l'or pur avec la boue,
» Protége mon berceau. »
Je repris à mon tour :
— « J'accueille tes récits avec un tel amour,
» Ils s'emparent si bien de ma foi tout entière,
» Que le reste pour moi n'est que cendre et poussière.
» Mais parmi les damnés qui passent sous nos yeux,
» Cherche s'il est encor quelques noms glorieux.
» Ces ombres, je l'avoue, absorbent ma pensée. »
— « Il en est des milliers dans leur foule insensée
» (Répliqua le poëte) : en voici d'abord un,
» Dont la barbe à grands flots tombe sur son dos brun.
» Il fut augure, au temps où les bras de l'enfance[10]
» Restaient seuls à garder la Grèce sans défense.
» Lui, pour couper le câble et voler aux combats,
» Le premier, en Aulide, il appuya Calchas.
» J'ai consacré deux vers au grand nom d'Eriphyle;
» Tu le sais, toi qui sais tous les vers de Virgile.
» L'autre, aux flancs décharnés, est l'Ecossais Michel :[1
» Nul ne fut plus versé dans cet art criminel.
» Vois Guido Bonatti; vois Asdenti de Parmes :
» Il donne au repentir de bien amères larmes,
» Et voudrait (mais, hélas! il n'est plus temps de fuir)
» N'avoir jamais quitté le tranchet et le cuir.
» Cette foule sans nom qui derrière eux fourmille,
» Dédaignant le fuseau, la navette et l'aiguille,
» A cherché les secrets du Ciel et de l'Enfer
» Dans une image en cire et des cercles en fer....[12]
» Mais viens : la pâle étoile (où Caïn se dessine[13]
» Péniblement courbé sous son fardeau d'épine)

Déjà d'un hémisphère a reçu les adieux,
Et derrière Séville éclaire d'autres cieux.
Mon fils, déjà la lune aujourd'hui n'est plus ronde :
Hier, pendant la nuit, dans la forêt profonde
Sans doute son flambleau t'a servi quelquefois. »

Il dit : et je suivais, attentif à sa voix.

CHANT XXI.

ARGUMENT. — Dans le cinquième circuit du huitième cercle, les poëtes sont arrêtés par des Démons. Là sont punis les *Barates* ou magistrats qui vendent la justice et les faveurs du prince.

Nous allions pas à pas, échangeant, d'arche en arche,
Quelques graves discours qui charmaient notre marche,
Et qui, bien malgré moi, dans l'oubli resteront.
Quand nous eûmes gravi sur le cinquième pont,
Je m'arrêtai pour voir la nouvelle vallée
Qui d'un épais nuage était comme voilée.
Ainsi pendant l'hiver, au fond du noir canal, (1)
Les vaisseaux de Venise encombrent l'arsenal :
Usés par la vieillesse ou brisés par l'orage,
Tous supportent du fer le salutaire outrage.
Ici la main tourmente un chanvre obéissant;
Là le rabot façonne un aviron puissant :
C'est le mât qu'on soutient, la voile qu'on dénoue;
On entend retentir de la poupe à la proue
Et la scie incisive à l'aigre grincement,
Et les pesants marteaux au grave mouvement.
Partout la poix bouillonne; et l'ombre qui surnage
Couvre ces mille bruits d'un lugubre nuage :
Tel un épais bitume, au fond du sombre lieu,
Bouillonnait allumé par le souffle de Dieu,

Et du fossé maudit engluait tout l'espace.
Je voyais bien la poix, mais rien à la surface,
Rien que de noirs bouillons, l'un sur l'autre pressés,
Soulevés brusquement, brusquement affaissés.

Pendant qu'autour de moi je promenais ma vue :
— « Gare ! » cria mon chef d'une voix éperdue ;
(Et d'un geste rapide il m'attirait à lui)
Je m'étais retourné tremblant, comme celui
Qui court éperonné par une peur subite,
Et veut voir ce qu'il fuit, sans ralentir sa fuite.
Je vis derrière nous un Démon noir et grand :
Par le haut de la roche il venait en courant...
Ah ! comme il traversait la sombre solitude ! (2)
Qu'il semblait dédaigneux dans sa fière attitude !
L'aile ouverte, effleurant les sentiers de l'Enfer,
Sur sa puissante épaule et sous ses doigts de fer,
Il serrait par les pieds une Ame pécheresse.
Du haut de notre pont, il cria : — « Qu'on se presse !
» A vous que notre chef contre *l'Autre* excita !
» J'apporte un des seigneurs chers à sainte Zita ! (3)
» Plongez-le sous la poix ! que je retourne vite
» Au sol hospitalier qui si souvent m'invite !
» Excepté Bonturo, là, tout homme est vénal. (4)
» L'or fait dire *oui* pour *non*. » Puis du roc infernal
Il jette l'Ame et part : jamais le chien qu'on lâche
Aux trousses d'un voleur n'a mieux rempli sa tâche.

L'Esprit plonge... et tout noir de poix il reparait.
Aussitôt les Démons que la voûte couvrait
De crier : — « Tu n'as pas ici la Sainte-Image ! (5)
» Et dans le Cerchio tout autrement l'on nage.
» Si tu ne veux tâter du croc une autre fois,
» Ne t'élève pas tant au-dessus de la poix. »

Puis, lui lardant le corps de mille coups de lance :
— « A l'ombre (disaient-ils) il vaut mieux que tu danses.
» Là, s'il est des trafics, au moins ils sont secrets. »
Tels, à la voix du chef, les aides toujours prêts,
Jusqu'au fond du bouillon qui frémit dans la fonte,
Repoussent de leurs crocs la viande qui remonte.
— « Au-devant d'eux, mon fils, je dois seul m'approcher.
» (Dit Virgile) Attends-moi blotti sous ce rocher;
» Mais, quoi qu'il me soit fait, ne crains aucune injure.
» Je les connais; je sais (c'est moi qui te le jure) (6)
» A quelle autorité leur orgueil se soumet. »
Et de l'arche, en parlant, il franchit le sommet;
Il avance; il atteint le sixième entourage. (7)
C'est alors que mon maître eut besoin de courage.
Comme, au soudain aspect d'un pauvre mendiant,
Tous les chiens du fermier courent en aboyant :
Tels, du dessous du pont, un noir essaim de diables
Sortait tournant sur lui leurs crocs impitoyables :
— « Arrière! (leur dit-il) qu'un seul pris entre tous
» M'écoute! et, s'il le faut, qu'il me livre à vos coups! »
— « Vas-y, Malacauda. » (criaient-ils tous ensemble)
Ils s'arrêtent : l'un d'eux se détache, et je tremble.
Il va droit à mon maître, il l'aborde, et lui dit :
— « Que veux-tu? qui t'amène? » Et le Sage au maudit :
— « Crois-tu, Malacauda, qu'à travers vos phalanges
» Je fusse venu seul, sans le concours des Anges,
» Et si nul ne veillait d'en haut à mon salut?
» Laisse-moi donc passer. Le Ciel veut et voulut
» Qu'un autre me suivît dans l'ombre où je m'engage.

L'orgueilleux laissa choir sa fourche, à ce langage...
On l'eût dit foudroyé pour la seconde fois.
— « Qu'on le laisse! (dit-il). Et, de sa douce voix,
Mon maître s'écria : — « Toi, maintenant, approche!

» Toi qui te tiens tapi derrière cette roche;
» Reviens à moi, mon fils : tu le peux sans danger. »
Je me dresse : vers lui je cours prompt et léger...
Mais voilà que l'armée en hurlant m'environne.
Moi, comme ces soldats qui, sortis de Capronne, (8)
Traversèrent le camp, prisonniers à demi,
Je craignais le parjure, et près de mon ami
Je me serrai, tenant à l'œil tous ces visages
Pleins de noire malice et de sombres présages.

Les fourches s'abaissaient : — « En veux-tu de sa chair?
(Se disaient-ils)... » Veux-tu que je l'accroche en l'air? »
D'autres répondaient : — « Oui, déchire! agile, agile! »
Mais celui qui tenait conseil avec Virgile,
A temps se retourna : — « Là! là! moins de courroux!
» Scarmiglione, un moment! » Puis, s'adressant à nous :
— « Si vous allez par là, vous ferez fausse route :
» Car le pont est brisé sur la sixième voûte.
» Suivez notre vallon : là-bas, dans le grand mur,
» Vous verrez une brèche où le passage est sûr.
» Depuis qu'il s'est rompu près de notre demeure,
» Hier, (un peu plus tard que cette huitième heure) (9)
» Hier, douze cents ans joints à soixante-six
» Ont grossi le trésor des siècles accomplis.
» Dix des miens vont veiller aux soins de notre empire,
» Et voir si quelque Esprit hors de la poix respire.
» Vous, suivez-les sans peur : ils ne trahiront pas.
» Vous, en avant! (dit-il haranguant ses soldats)
» Cagnazzo, Farfarel, Graffiacan, Calcabrine,
» Ciriatto le Dentu, Libicock, Alichine,
» Rubicant l'Insensé, compagnons belliqueux,
» Partez! Draguignazzo, je te laisse avec eux :
» Toi, Barbariccia, conduis la décurie.
» Autour du lac bouillant excite leur furie;

» Mais escorte ceux-là, sains et saufs, jusqu'au pont
» Qui passe... tu sais bien... sur le sixième fond. » (10)
— « Pitié! (dis-je à mon chef, d'une voix presque morte)
» Oh! de grâce, allons seuls! qu'ils gardent leur escorte!
» Si je puis m'en passer, toi, ne le peux-tu pas,
» Toi si prompt, ô mon maître, à fuir les mauvais pas?
» Vois-tu le rire affreux de cette horrible race?
» Comprends-tu ces signaux? Ne vois-tu pas, de grâce,
» Comme ils grincent des dents, comme ils clignent des yeux? »
Et lui : — « Tu n'as, mon fils, rien à redouter d'eux :
» Va! laisse-les grincer des dents tout à leur aise.
» Ceux qui doivent trembler bouillent dans la fournaise? »

Malacauda cria : — « *Volte à gauche!* » — A sa voix, (11)
Tous tirèrent la langue, et, faisant à la fois
Du côté de leur chef certains signes de tête,
Défilèrent au bruit d'une immonde trompette.

CHANT XXII.

ARGUMENT. — Suite du cinquième circuit (huitième cercle). Ciampolo, favori du roi Thibault, se tire des griffes des Démons par une ruse ingénieuse.

Dans les champs d'Arezzo j'ai vu plus d'une fois (1)
Des cavaliers courir au bruit de mille voix ;
Je les ai vus s'enfuir, s'attaquer, se défendre ;
J'ai vu les tirailleurs ramper, gravir, descendre ;
J'ai vu, dans les tournois, de vaillants chevaliers
Rompre, la dague au poing, casques et boucliers ;
La cloche a convié mon âme à la prière ;
Le clairon, le tambour, la trompette guerrière,
Les signaux des castels, par de mâles accents,
Ont fait battre mon cœur, ont enflammé mes sens :
Mais jamais cavalier, fantassin, ou navire,
Quand il touche l'écueil ou sous le vent chavire, (2)
N'ont été dirigés par de semblables sons...
Et pourtant je marchais entre les dix Démons !
Quels guides ! quels amis ! mais que nul n'en médise !
Au cabaret l'ivrogne ! et les saints à l'église !

Mes regards cependant s'attachaient à la poix.
J'étais impatient d'observer à la fois
Et cet étrange lac formé d'un noir bitume,
Et les noirs habitants que sa chaleur consume.

Là, comme les dauphins, quand, du milieu des flots,
Leur croupe, en forme d'arc, se montre aux matelots,
Présage accoutumé de mort et de tempête :
Ainsi, pour moins souffrir, et sans montrer la tête,
Quelques rares pécheurs mettaient le dos à l'air,
Puis ils disparaissaient aussi prompts que l'éclair.
Telle encore, au-dessus de quelque mare impure,
La grenouille — du bout du museau — s'aventure,
En cachant dans la vase et son corps et ses pieds :
Tels, les hôtes du lac se tenaient par milliers,
Et de même ils plongeaient sous la bouillante écume,
Quand Barbariccia s'approchait du bitume.
J'en vis un : — et mon cœur s'en épouvante encor —
Il avait tardé trop à prendre son essor,
Comme il advient parfois que sous la verte lie
Une grenouille plonge, et l'autre au bord s'oublie.
Graffiacan — qui plus près se trouvait par hasard —
Dans ses cheveux gluants roula son triple dard,
Et l'enleva de l'eau, comme on pêche une loutre.
(Les Démons s'appelaient entre eux; j'avais en outre,
Au moment de l'appel, observé les Démons :
Faut-il donc s'étonner que je cite leurs noms?)
— « *Rubicant ! Rubicant ! à l'œuvre ! qu'on te voie !*
» *Ouvre ta large griffe, et caresse ta proie !*
» *Mais si bien, entends-tu ? que les os soient à jour.*
C'est ainsi qu'ils parlaient : Après eux vint mon tour :
— « Maître, il me tarde bien de savoir (m'écriai-je)
» Quel est ce malheureux ainsi pris dans le piége ! »

Le poëte, à ces mots, s'approchant du maudit,
Lui demanda son nom ; celui-là répondit :
— « Je fus de la Navarre, et naquis d'une intrigue : [1]
» Ma mère, on le sait trop, m'avait eu d'un prodigue,
» D'un fou qui détruisit et lui-même et ses biens.

D'abord je fus laquais : puis, rompant mes liens,
Je grandis, je marchai loin des vulgaires traces :
Du sage roi Thibault j'obtins les bonnes grâces.
Je vendis à prix d'or ses faveurs, et tu vois
Comment je rends au Ciel les comptes que je dois. »

Il dit : Ciriatto, dont la mâchoire immense
Laissait voir, en s'ouvrant, une double défense,
Fit sentir au captif son arme de pourceau...
Parmi de mauvais chats tombait le souriceau !
Barbariccia le prit, et, d'une voix farouche :
— « Tant que je le tiendrai, malheur à qui le touche ! »
Puis il se retourna vers mon guide, et lui dit :
— « As-tu quelque autre chose à savoir du maudit?
» Parle-lui vite, avant qu'un autre le déchire. »
— « Sur les autres damnés ne peux-tu rien nous dire?
» Sais-tu si dans la poix il est quelque Latin? »
Demanda mon tuteur) — « J'en vis un ce matin.
» Que ne suis-je avec lui ! Là, malgré nos souffrances,
» Nous ne craignons au moins ni fourches ni défenses. »
Libicock s'écria : — « Par l'Enfer ! c'en est trop? »
Et, lui prenant un bras dans les dents de son croc,
Il arrache un lambeau qu'il brandit dans l'espace.
Draguignazzo, jaloux, aux jambes le menace...
Mais le Décurion, qui s'est fait son appui,
Promène fièrement ses yeux autour de lui,
Et rend au Navarrois une paix... bien fragile.

Celui-ci regardait ses blessures : Virgile
Ajouta, profitant d'un moment de repos :
— « Quel est donc ce Latin que, si mal à propos,
» Tu quittas pour venir à la rive moins chaude ! »
— « Gomite de Gallure, un vase plein de fraude. (4)
» Il tint les ennemis de son roi sous sa main,

» Et fit qu'ils bénissaient son nom le lendemain ;
» Car *s'il prit leur argent, il leur rendit... service*
» (Comme il le dit lui-même). A vendre la justice
» Il était passé maître, et se retrouve encor
» Avec un Don Michel Sanche de Logodor.
» Leurs langues, pour calmer un mal qui toujours saig
» Sans se lasser jamais, parlent de la Sardaigne...
» A moi!.. L'autre... Voyez comme il grince des dents
» Je parlerais encor ; mais j'ai peur des tridents.
» Celui-là va frapper. » — « Vil oiseau de malice,
» Hors d'ici ! » dit le chef de la noire milice
Au fougueux Farfarel, dont les yeux en courroux
Avaient déjà marqué la place de ses coups.

— « Voulez-vous voir (reprit l'Ombre un peu plus har
» Quelqu'un de la Toscane ou de la Lombardie?
» Le voulez-vous? parlez : je le ferai venir.
» Mais cachez ces harpons toujours prêts à punir :
» Ils en auraient trop peur, enfants de Malebranche. (5)
» Que l'escouade un instant à l'écart se retranche !
» Et moi, sans remuer, dans ce lieu même assis,
» Pour un que me voilà, je vous en livre six,
» Dès que j'aurai sifflé, comme c'est la coutume,
» Quand parfois un de nous se met hors du bitume. »

A cette motion, le rusé Cagnazzo
Dit en hochant la tête et levant son museau :
— « Excusez la malice ! amis, le bon apôtre
» Est tout prêt à plonger, si nous voulons. » — Mais l'au
Qui n'était pas à court de filets et de lacs :
— « Oui, la malice est grande ! et j'ai grand tort, hélas
» Moi qui prépare aux miens un surcroît de torture. »
Alichine céda, vaincu par l'imposture :
— « Maudit, s'écria-t-il, si tu ne dis pas vrai,

» Si tu veux fuir, c'est moi, moi qui te poursuivrai ;
» Et tu verras, maudit, si j'ai du chanvre aux ailes.
» Ces pierres sont bien là ! Frères, cachés par elles,
» Voyons, sans être vus, si ce fin Navarrois
» En sait plus à lui seul que nous tous à la fois. »

Soyez témoins, lecteurs, d'une scène incroyable.
Chacun tourna les yeux aux derniers mots du Diable ;
Cagnazzo le premier — si défiant d'abord. —
L'autre saisit l'instant, s'affermit sur le bord,
S'élance, et dans le lac il emporte la trame.
Chacun, frappé du coup, le sentait jusqu'à l'âme.
Celui qui perdit tout par sa crédulité,
Comme le plus honteux, fut le plus irrité.
Il prend son vol et crie : — « *Ah ! je te tiens !* »... mensonge !
Le damné disparaît : et pendant que l'un plonge,
L'autre s'élève en l'air volant dans la vapeur...
L'aile de l'oiseau cède à l'aile de la peur.
Ainsi, quand le faucon ouvre déjà la serre,
Le canard tout à coup plonge, et son adversaire,
Honteux, désespéré, remonte vers les cieux.

Calcabrine, à la fois confus et furieux,
Serrait l'Ame de près, mais brûlait, j'imagine,
Qu'elle fût à l'abri, pour saisir Alichine.
Dès que la poix bouillante eut couvert le damné,
Il sembla qu'aux Démons le signal fût donné.
Je vis des deux côtés les griffes infernales
Chercher, fuir, retrouver leurs terribles rivales.
Je vis s'entrelacer les combattants hideux ;
Je les vis dans la poix s'abîmer tous les deux.
Mais l'horrible chaleur les sépara bien vite,
Sans que ce caducée aidât beaucoup leur fuite :
Tant leurs ailes tenaient au liquide visqueux !

Tous les Démons hurlaient, et leur chef avec eux.
Soudain quatre, à sa voix, passent à l'autre rive.
On marche, on court, on vole, aux deux bords on arrive:
Tous tendent à l'envi le fer de leurs tridents
Aux frères déjà cuits dans les fourneaux ardents.
Quant à nous, dédaignant leur salut ou leur perte,
Nous suivîmes la route à notre gauche ouverte.

CHANT XXIII.

ARGUMENT. — Dans le sixième circuit du huitième cercle, Dante rencontre les Hypocrites, et s'entretient avec deux podestats de Florence.

Comme des Franciscains, un par un, le front bas,
Sans nous dire un seul mot, nous allions à grands pas.
Encor préoccupé de la terribe joûte,
Je me représentais, tout en suivant ma route, (1)
L'apologue où l'on voit la grenouille et le rat
Saisis par un milan qui met fin au combat.
Dans l'affaire du lac, comme dans cet emblème,
C'est le même début, et la fin est la même;
Et comme tout se tient dans le raisonnement,
Du premier découlait un second argument....
Ma peur en redoubla : — « C'est pour nous (me disais-je)
» Que ces rusés Démons sont tombés dans le piége.
» Profondément blessés d'un si cruel affront,
» Ils doivent bien souffrir; mais ils se vengeront.
» Sur la méchanceté s'ils greffent la vengeance,
» Nous serons poursuivis par leur maudite engeance,
» Plus terrible cent fois que le molosse ardent
» Quand le lièvre timide est tombé sous sa dent. »
Mes cheveux se dressaient : dans l'obscure carrière
Ma vue, à chaque pas, se portait en arrière :
— « Sauve-moi, sauve-nous, maître! Ils sont sur nos pas.

» Les Démons... j'ai si peur!... ne les entends-tu pas? »
— « Un cristal étamé (me répondit le Sage)
» Ne saurait mieux, mon fils, réfléchir ton visage
» Que je ne réfléchis tes vœux les plus secrets.
» Oui, sous la même forme, avec les mêmes traits,
» Nous n'avons, tous les deux, qu'une seule pensée.
» Je crains, quand par la peur ton âme est offensée.
» Si cet escarpement à ma droite abaissé
» Nous permet de descendre au sixième fossé,
» Nous fuirons le chasseur, fût-il imaginaire! »

Comme il parlait encor, du fond de leur tanière
Je les vis accourir par différents chemins,
Tous étendant vers nous leurs ailes et leurs mains.
Telle, à des cris confus, une mère s'éveille, (2)
Se redresse, regarde au loin, prête l'oreille;
Sur son fils au berceau tout à coup elle voit
Se refléter le feu qui dévore son toit :
Elle le prend, l'enlève, et, pâle, hors d'haleine,
Presque nue, elle fuit tout à travers la plaine ;
Elle n'a rien perdu... car son fils est sauvé :
De même, entre ses bras me tenant élevé,
Virgile s'élançait du haut de la colline
Qui vers l'autre fossé rapidement s'incline.
L'eau qui vient de la vanne à la roue en grondant,
Court moins vite, arrivée au plus près de la dent, (3)
Que ne courait mon guide... oh! disons mieux... mon père
A peine il m'eut posé tout tremblant sur la pierre,
Qu'au faîte du rocher parurent les Démons.
Je ne les craignais plus : le Dieu que nous aimons
A dit aux instruments de sa volonté sainte :
« *Vous ne sortirez pas de la cinquième enceinte.* » (1)

Les maudits étaient peints des plus riches couleurs ;

d'un air harassé, les yeux baignés de pleurs,
traînaient à peine autour de la carrière.
hapes qu'ils portaient, d'une forme grossière,
nt le capuchon leur tombait sur les yeux,
ppela Cologne et ses Religieux. (5)
f éclat de l'or leur surface étincelle ;
elles sont en plomb, et si lourdes, que celle
édéric serait une paille à côté...
gant manteau pour une éternité!

ır les observer mieux, je côtoyai la fosse,
outant les cris de leur voix douce et fausse.
ls avançaient peu, tant leurs pieds étaient las!
rais des voisins — nouveaux à chaque pas.
donc à mon chef : — « Dans cette foule immonde,
st-il dont le nom ait occupé le monde?
ne chercher des yeux, maître, tout en marchant. »

nt de la Toscane (il est doux au méchant)
rappé l'un d'eux, qui cria par derrière :
toi qui cours si vite, écoute ma prière!
ns tes pieds : bientôt, je t'en donne ma foi,
ue tu veux savoir, tu le sauras de moi. »
ttends-le, (dit mon guide) et, pour qu'il t'entretienne,
ıets-lui d'accorder sa marche avec la tienne. »

ı'arrêtai : vers moi se traînaient lentement
Esprits dont les yeux peignaient l'empressement. (6)
ils furent au but, avant d'ouvrir la bouche,
nèrent sur moi leur regard faux et louche ;
enchés l'un vers l'autre, ils se disaient tout bas :
son souffle il paraît vivant : s'il ne l'est pas,
privilége heureux tous les deux les exempte
oyer comme nous sous l'étole pesante?

Puis, s'adressant à moi : — « Toi qui parles toscan,
» Et que l'Hypocrisie a reçu dans son camp,
» Daigne apprendre ton nom au pécheur qui te prie. »
— « Sur les bords de l'Arno Dieu plaça ma patrie.
» Je suis né, j'ai grandi dans la noble cité;
» Je marche avec le corps que je n'ai pas quitté.
» Mais vous, quels sont vos noms, vous qui, sur cette r
» Distillez par les yeux une douleur si vive!
» Et quel est donc ce mal qui semble si profond? »
— « Ces beaux manteaux dorés (reprit-il) sont en plom
» Et si lourds, que le poids fait fléchir la balance. (7)
» A Bologne tous deux nous avons pris naissance.
» Il a nom Loderingue, et moi Catalano :
» Tous deux *Frères Joyeux,* aux rives de l'Arno (8)
» Nous fûmes appelés par les tiens, à ce titre
» Que l'on choisit souvent l'étranger pour arbitre.
» Ce que nous avons fait d'un glorieux pouvoir,
» Autour du Gardingo, Toscan, tu peux le voir. »
— « Frères, (dis-je à mon tour) c'est votre inexcusable.
Mais je n'achevai pas, remarquant sur le sable
Un maudit que trois pals tenaient crucifié.
Dès qu'il m'eut aperçu, l'humble supplicié
Se tordit, soupirant dans sa barbe touffue.
Catalan, comme moi s'arrêtant à sa vue,
Me dit : — « Il excita les pharisiens jaloux (9)
» A mettre un homme en croix pour le salut de tous.
» Tu le vois : en travers, nu, gisant sur la place,
» Il doit sentir le poids de tout damné qui passe.
» Là, dans la même fosse, un supplice pareil
» Torture le grand prêtre et tous ceux du conseil
» Qui furent pour les Juifs une semence infâme. » (10)

Virgile s'étonnait à l'aspect de cette Ame (11)
Qui, gisant sur sa croix, dans l'éternel exil

Souffre un double supplice — aussi cruel que vil.
— « Répondez ; (dit mon guide en s'adressant au Frère)
» Répondez — si le Ciel vous permet de le faire —
» A droite n'est-il pas quelque chemin caché
» Qui tous deux nous conduise au septième péché,
» Sans passer par les mains de la phalange noire? »
— « Oui, (dit l'autre) et plus près que tu ne peux le croire, (12)
» Le pont de Malébolge, à travers les circuits,
» Part du grand mur d'enceinte et descend jusqu'au puits :
» Et bien qu'il soit rompu sur la sixième enceinte,
» A travers ses débris on peut passer sans crainte. »
— « Ah! (dit à demi-voix le magnanime Esprit)
» Le Démon nous trompait! » Catalano reprit :
— « On enseigne à Bologne, à présent que j'y songe,
» Que le Diable est menteur et père du mensonge. »

Loin des chapes de plomb je suivis à grands pas
Le cher guide irrité, qui ne m'attendait pas.

CHANT XXIV.

RGUMENT. — Les poëtes parviennent au septième circuit, où les Brigands (Incendiaires, Assassins et Voleurs) sont piqués par des serpents, et subissent d'effrayantes métamorphoses.

Dans ces jours où l'année a repris sa carrière, (1)
Quand le jeune soleil retrempe sa crinière
Dans l'urne du Verseau; quand, égaux en leur cours,
Moins longues vont les nuits, plus longs viennent les jours;
Alors que sur les champs le givre étend son aile,
Aussi blanc que sa sœur, mais moins durable qu'elle;
Le pâtre, qui n'a plus ni litière ni foin,
Sort de son lit, regarde, et quand il voit au loin
La plaine toute blanche, il se bat avec rage :
Il rentre sous son toit, va, vient, perdant courage,
S'agitant comme un fou qui ne sait ce qu'il fait;
Il retourne, et promène un regard satisfait :
Peu d'instants ont changé l'aspect de la nature;
Troupeaux, chiens et berger courent à la pâture.
Tel mon maître et seigneur me fit prendre souci,
Quand l'indignation lui fronça le sourcil;
Tel il mit aussitôt le baume sur la plaie;
Car, à peine arrivé vers l'effroyable baie,
Il se tourna vers moi, de cet air doux et bon
Qui m'avait tant ému dans le dernier vallon.
Il tint quelques instants conseil avec lui-même,

Regarda la ruine avec un soin extrême,
Puis il m'ouvrit ses bras et sur son cœur me prit.
Comme un homme doué de sagesse et d'esprit,
Qui pense en agissant, qui, nuit et jour en garde,
A chaque pas qu'il fait, loin devant lui regarde :
Ainsi, de bloc en bloc m'élevant avec lui,
Mon bon maître d'avance avisait l'autre appui,
Me disant : — « Que ta main à ce fragment se prenne!
» Mais tente-le d'abord, de peur qu'il ne t'entraîne. »

Là, le porteur de chape eût-il pu faire un pas?
Virgile — ombre légère — et moi pris dans ses bras —
A peine pouvions-nous gravir de roche en roche.
A droite, heureusement, la rive était plus proche.
Autrement (je ne puis y songer sans effroi)
L'un de nous succombait; et celui-là c'est moi.
Mais — je l'ai déjà dit — de colline en colline,
Jusqu'au méat du puits Malébolge s'incline;
Et dans chaque vallon qui renferme un péché,
Un des bords est plus droit, et l'autre plus penché.
Tout militait pour moi; car la dernière côte
Etait tout à la fois moins rapide et moins haute.

Au bout d'un tel chemin, — bien fait pour des Démons —
Le souffle était, je crois, séché dans mes poumons,
Et je demandai grâce... et, rendu de fatigue,
Sans avancer d'un pas je tombai sur la digue :
— « On dompte la Paresse avec de tels combats : (2)
» (Me dit l'austère Esprit) la gloire ne vient pas
» A qui dort mollement dans la soie et la plume.
» Celui-là dans l'oubli lentement se consume,
» Et laisse moins de trace au seuil de son tombeau
» Que le zéphyr dans l'air, ou l'écume sur l'eau.
» Lève-toi donc! résiste au souffle qui t'entraîne.

« Quand l'esprit veut sortir triomphant de l'arêne,
» Il ne doit pas ployer sous le fardeau du corps.
» C'est peu du premier pas ! Par bien d'autres efforts
» Il faut gagner le prix qui dans le Ciel se donne.....
» Tu m'entends... Pour régner, mérite la couronne. »

Alors je me levai, montrant plus de vigueur
Que je ne m'en sentais, hélas ! au fond du cœur.
— « Je te suis (m'écriai-je) » Et lui suivait sa route,
En haut, par le rocher qui forme une autre voûte,
Escarpé, rude, étroit plus que les précédents. (3)
Pour cacher ma faiblesse à des yeux trop ardents,
Je parlais... quand du fond de la sombre vallée
Une voix s'éleva, rauque, inarticulée...
Que disait cette voix? Lecteur, je ne le sais,
Quoique au sommet du pont nous fussions bien placés. (4)
Mais celui qui parlait, parlait avec colère ;
J'avais beau me pencher : dans l'obscure atmosphère
Avec des yeux vivants on ne pénètre pas.
Je m'écriai : — « Permets que je double le pas,
» Maître : dans ce fossé j'ai hâte de descendre.
» Je vois sans distinguer, et j'entends sans comprendre. »
— « Voici (répliqua-t-il) ma réponse : — *Je vais.* —
» Quand la demande est sage, au lieu de mots, des faits ! »

Nous étions descendus par la pente sauvage
Qui rejoint le septième au huitième rivage.
De là je vis la fosse, et je lus dans son sein.
Je vis ramper, se tordre, un effroyable essaim
De serpents si divers de formes et de race,
Que d'y penser mon sang dans mes veines se glace.
Qu'on ne me parle plus des sables lybiens, (5)
Des reptiles nourris aux bords éthiopiens,
Des monstres venimeux dont l'Egypte foisonne !

Qu'on ne me parle plus du sang de la Gorgone!
Cérastes, scorpions, amphibènes, aspics,
Après ce que j'ai vu, que m'eussiez-vous appris?
A travers cet amas d'hydres et de reptiles,
Sans philtres, sans abris, (d'ailleurs bien inutiles) [6]
Les réprouvés couraient, nus, pâles et tremblants.
Des serpents se roulaient tout autour de leurs flancs,
Liaient leurs mains derrière, et, par surcroît de haine,
Leur scellaient dans les reins les deux bouts de la chaine.

Un lézard près de nous saute sur un banni,
Et le pique où le col à l'épaule est uni.
En moins de temps qu'une L ou qu'une S n'est écrite,
L'Ame s'allume, brûle, en cendres est réduite;
Puis je vois tout à coup les cendres s'animer,
De noirs débris s'unir, des membres se former...
Et debout devant moi l'Ame dresse la tête.
Tel le Phénix (au moins dans les chants du poëte) [7]
Après cinq fois cent ans meurt et renaît sans fin.
Il ne se nourrit pas d'herbe vile et de grain,
Mais des pleurs de l'encens, d'anémone, de myrrhe,
Et se fait un bûcher des parfums qu'il respire :
Tel encor celui-là qui tombe, sans savoir
Si le Démon le tient par terre en son pouvoir,
Ou si du mal caduc il sent l'horrible étreinte :
Quand il reprend ses sens, il regarde — avec crainte —
L'œil morne — tout troublé de ses grandes douleurs,
Et mêle à ses regards des soupirs et des pleurs :
Telle se relevait l'Ame, après son supplice...
Que vous êtes sévère, ô Divine Justice!
Qu'ils sont pesants les coups de votre bras vengeur!

Mon maître interrogeait cependant le pécheur
Qui lui dit : — « Depuis peu des champs de la Toscane

» Je fus précipité dans ce profond arcane.
» Vil mulet que j'étais, homme et brute à demi,
» J'ai vécu dans les bois ; je suis mort sans ami.
» Pistoie a vu dresser mon berceau, ma litière.
» Je fus Vanni Fucci. » — « Vérité tout entière ! (8)
» Maître, interroge-le ! qu'il ne nous cache pas
» Quelle *fraude*, en mourant, l'a fait tomber si bas.
» Là haut sa *violence* était partout citée. » (9)

L'Ame qui m'entendait ne fut pas irritée.
Elle dressa vers moi sa pensée et son front,
Où seul parut se peindre un désespoir profond :
— « Va ! je souffre à penser que cet affreux mystère
» Surpris par toi, par toi sera dit à la Terre,
» Plus que je ne souffris, mourant sur l'échafaud.
» Tu le veux, j'obéis, Maître, puisqu'il le faut. (10)
» Presque au fond de l'Enfer par Minos je fus mise,
» Pour avoir dérobé les vases d'une Eglise,
» Et chargé de mon crime un malheureux enfant...
» Mais, pour rabattre un peu de ton air triomphant,
» Si jamais des vivants tu retrouves la route,
» Toi qui voulus m'entendre, écoute encore, écoute !
» Pistoie expulse un jour tous les *Noirs* à la fois ; (11)
» Florence renouvelle et son peuple et ses lois ;
» Mars, des champs de Magra, souffle un sombre nuage
» Qui s'avance, grandit, se déchire... et l'orage
» Sur les champs de Picène éclate en rugissant.
» Le Blanc tombe noyé dans les flots de son sang.
» Retourne maintenant vers ta belle Florence...
» Et que ton désespoir soulage ma souffrance ! »

CHANT XXV.

ARGUMENT. — Suite du septième circuit : description de diverses métamorphoses.

Il dit; et, par un geste insultant, le pervers,(1)
Levant sa main fermée avec deux doigts ouverts,
S'écria : — « Dieu, prends-les! Prends, je brave ta haine. »
Mais alors un serpent lui mit au cou sa chaîne,
Comme pour dire : — « *Attends, tu ne diras plus rien.* »
Un second prit les bras, et les serra si bien,
Que les deux mains en l'air restèrent immobiles...
J'aime depuis ce jour la race des reptiles.

O berceau de Vanni! Pistoie, impur séjour,
Si ta perversité grandit de jour en jour,
Que ne disparais-tu sous tes propres ruines!
De tant d'Esprits voués aux vengeances divines,
Nul n'outragea le Ciel par de si fiers dédains,
Pas même le maudit tombé des murs thébains.(2)

Au silence réduit, le Voleur prit la fuite.
Je vis au même instant courir à sa poursuite
Un Centaure aux crins noirs qui criait furieux :
— « Où donc est-il? Où donc est-il, l'audacieux? »
Moins de serpents, je crois, infestent la Maremme
Qu'à l'entour de sa croupe il n'en traînait lui-même,
Jusqu'au point où la brute emprunte notre aspect.

Sur son dos un dragon, le cou dressé, rampait;
Et l'affreux cavalier, de là, l'aile étendue,
Dardait de larges feux sur la foule éperdue.

Mon protecteur me dit : — « Ce Centaure est Cacus; [3]
» Lui qui longtemps, du sang des voyageurs vaincus,
» Sur le Mont-Aventin, inonda son repaire.
» Séparé de sa race, il est là, solitaire,
» Pour avoir, dans la nuit, consommé le larcin
» Du superbe troupeau qu'il avait pour voisin.
» Sous la masse d'Hercule il expira, le traître,
» Et, frappé de cent coups, n'en sentit qu'un peut-être. » [4]

Il me parlait encore, et Cacus était loin.
Trois Esprits jusqu'à nous glissèrent dans un coin,
Sans être vus d'abord; puis tous, levant leurs têtes,
Crièrent brusquement : — « *Dites-nous qui vous êtes.* » [5]
Virgile resta court : sur les trois curieux
Nous ne songeâmes plus qu'à diriger nos yeux.
Tous m'étaient inconnus; mais, parlant d'autre chose,
L'un d'eux (comme parfois il advient quand on cause)
Nomma l'autre en disant : — « Cianfa n'est-il pas là? » [6]
Mon index à ma bouche aussitôt se colla,
Pour inviter mon maître à garder le silence.

Si maintenant, lecteur, tu te fais violence
Pour croire à ma parole, en puis-je être surpris?
Moi qui l'ai vu, je doute!... à travers les Esprits,
Un énorme serpent qui sur six pieds se traîne,
Bondit vers l'un des trois, le recouvre et l'enchaîne.
Dans l'une et l'autre joue il enfonce ses dents,
De ses deux pieds d'en haut presse les bras pendants;
Deux autres pieds plus bas autour des flancs s'enlacent ;
Ceux de derrière, enfin, dans les genoux s'effacent;

Puis la croupe se glisse entre ce double appui,
Remonte vers le dos et se perd avec lui.
Les replis vigoureux de l'horrible reptile
Serraient plus fortement la pauvre Ame immobile
Que le lierre — du nœud de ses souples rameaux —
N'a jamais enlacé la tige des ormeaux.
Je vis — comme une cire exposée à la flamme —
Se fondre lentement le serpent avec l'Ame;
D'une lente agonie échangeant les douleurs,
Je vis se mélanger leurs douteuses couleurs :
Tel, un papier bruni que la flamme dévore,
A cessé d'être blanc et n'est pas noir encore.

Les deux autres maudits regardaient; et tous deux :
—« Pauvre Angel, (disaient-ils) quel changement hideux! » (7)
» Eh quoi! ta forme est double, et pourtant n'en fait qu'une!»

Ce sont des traits divers, une tête commune;
C'est une double tête et des traits confondus...
C'est un bloc où la tête et les traits sont perdus.
Où se croisaient deux bras et deux griffes énormes,
Je ne vois se raidir que deux masses sans formes.
Le buste entier, les flancs, le reste des deux corps,
L'un sur l'autre roulés, tordus avec efforts,
Ne sont plus qu'un seul tronc, qu'un horrible mystère,
Sans nom dans le Tartare, et sans nom sur la terre...
Le monstre au double aspect s'en allait à pas lents.

Aux jours où Syrius darde ses feux brûlants,
Un lézard quelquefois, courant de pierre en pierre,
Comme un éclair qui luit traverse la clairière.
Tel, près des deux Esprits, un plus petit serpent
Noir, livide, enflammé, se glissait en rampant.
Vers ce point qui, neuf mois, dans le sein d'une mère

Puise les aliments du fœtus éphémère,
Il pique une ombre, et puis tombe sans mouvement.
Le blessé le regarde et se tait... Seulement,
A le voir bâiller tant, et sur ses pieds si raide,
On dirait que la fièvre ou le sommeil l'obsède.
Le serpent, le maudit, l'un vers l'autre inclinés,
Echangent lentement des regards fascinés;
Et l'un par ses naseaux, l'autre par sa blessure,
Exhalent confondue une vapeur obscure.
Lucain! ne vante plus tes serpents des déserts;
Laisse Nasidius se gonfler dans tes vers; (8)
Laisse Sabellion en cendres se réduire :
Ecoute en quelques vers quels tourments je vais dire.
Qu'Ovide chante encore — aimable en nous trompant —
Aréthuse en fontaine et Cadmus en serpent! (9)
Devant l'histoire ici pâlit la poésie.
Où nous a-t-il montré, libre en sa fantaisie,
Deux Etres enchaînés par des liens secrets,
Empruntant l'un à l'autre et leur forme et leurs traits?

Entre le ver gisant et l'âme appesantie,
Telle fut d'un regard l'horrible sympathie :
La croupe du serpent en fourche se fendit;
Sur deux pieds mis en un le Damné se raidit.
Les jambes ne sont plus : le nœud qui les enlace
Ensemble les confond sans en laisser la trace.
La croupe du serpent, par un affreux concert,
Reprend le double appui qui chez l'Ame se perd.
Sa peau devient plus douce, et l'autre plus rebelle.
Les bras de l'Etre humain rentrent sous chaque aisselle :
Deux des pieds du lézard aussitôt allongés
Par le même prodige en deux bras sont changés.
Deux autres pieds tordus se changent non moins vite
En ce que la pudeur à cacher nous invite,

Et qui chez le maudit en deux griffes se fend.
Cependant la vapeur au-dessus d'eux s'étend,
Les recouvre à la fois d'une couleur nouvelle,
Ote à l'un ses cheveux que l'autre tête appelle ;
L'un se dresse orgueilleux, l'autre tombe rampant.
Sous l'œil fascinateur, l'homme avec le serpent
N'a plus rien à changer que les traits du visage.
Celui qui s'est dressé, vers sa tempe sauvage,
D'une mâchoire aiguë attire la moitié,
Et l'oreille se forme... Avec soin replié,
Le reste, entre les yeux, va, s'allonge, s'abaisse,
Enferme l'odorat sous une voûte épaisse,
Et sur des dents d'ivoire en lèvres s'arrondit.
Celui qui va rampant sur le rocher maudit,
Allonge les contours de sa noble figure ;
Et, de même que l'œil de la limace impure
Echappe dans son tube au doigt qui l'effleurait,
Ainsi du réprouvé l'oreille disparaît.
Sa langue, qui fut prompte à peindre des pensées,
N'est plus qu'un double dard sous deux lèvres glacées.
Chez l'autre, un double dard en langue s'est formé.
La vapeur se dissipe... et l'œuvre est consommé.
Le serpent qui fut homme en sifflant prend la fuite ;
L'homme qui fut serpent le suit, parle, s'irrite ;
Et sa bouche étonnée — avec ses premiers mots —
De son dernier venin verse les derniers flots :
— « Que Buoso, (dit-il) puni du même crime,
» Aussi longtemps que moi rampe au fond de l'abîme ! »

Telles, à chaque pas, je voyais tour à tour
Les formes se changer dans ce sombre séjour.
Pardonnez à mes vers — étranges — mais fidèles : —
Un tableau si nouveau veut des couleurs nouvelles.
Je marchais au hasard, stupéfait, accablé.

Quoique affaibli par l'ombre et par les pleurs troublé,
Mon regard cependant avait pu reconnaître
Sciancato, que Florence ainsi que moi vit naître,
Le seul des trois Damnés qui conservât ses traits...
L'autre aux Enfers, Gaville, emporta tes regrets! (10)



CHANT XXVI.

[illegible] — Huitième circuit, où d'autres *Frauduleux* sont punis. Ulysse [illegible]omède apparaissent à Dante. Ulysse raconte son dernier voyage et [illegible]rt.

[illegible]re à Florence! Gloire à la ville éternelle
[illegible]nt la terre et l'eau sous l'abri de son aile!
[illegible]r même, ô Florence! arbore tes couleurs;
[illegible]mpté cinq des tiens au nombre des voleurs :
rougi pour toi; mais peut-être, ô Florence,
fondé sur eux ta plus fière espérance.
le vrai se mêle aux songes du matin, (1)
qu'il soit longtemps tu sauras quel destin,
ato comme ailleurs, le monde te souhaite.
[illegible]dre tarde bien à tomber sur ta tête!
[illegible]ue n'as-tu déjà le destin qui t'est dû!
sera plus lourd, plus longtemps attendu.

[illegible]s allions, remontant les degrés de l'échelle
ous avait conduits dans la sombre ruelle.
maître, pas à pas m'entraînant après lui,
comme toujours, mon guide et mon appui;
[illegible]s mains à nos pieds vinrent souvent en aide.
[illegible]ien je m'attristais sur la pente âpre et raide!
bien je pleure encore en dressant mes esprits
tout ce que j'ai vu, vers tout ce que j'écris!
[illegible]ue jour à mon cœur je serre mieux les rênes

Pour que seule, ô Sagesse, avec toi tu l'entraines.
Qu'une étoile ou Dieu même ait éclairé mes pas, (2)
Jouissons du bonheur, ne le profanons pas!

Aux jours où le soleil couvre le moins sa face,
Quand vient l'heure où la mouche au moucheron fait place,
Le villageois, assis sous le vert peuplier,
Voit au-dessous de lui les vers luisants briller
Dans le champ que peut-être il moissonne ou vendange:
Tels, mille feux — brillants, mais d'une flamme étrange —
M'apparurent au fond du nouveau réservoir,
Quand je fus sur le bord d'où je pouvais tout voir.
Rappelez-vous le Saint qui d'une foule impie (3)
Fut vengé par des ours : un jour il vit Elie
S'élever sur un char et monter vers les cieux.
Vainement dans les airs il le suivait des yeux;
Il ne distinguait rien qu'un tourbillon de flammes :
Tels mes yeux vainement erraient parmi les Ames.
Chaque flamme chemine en cachant son larcin;
Chaque flamme recèle un pécheur dans son sein.

Je me penchais si bas — pour mieux voir — que sans doute
Si je ne m'étais pris aux rochers de la voûte,
Je tombais, sans toucher, dans le fossé maudit.
Virgile cependant vit mon trouble, et me dit :
— « Mon fils, chacun des feux qui parcourent la plaine,
» Dans ses langes brûlants enferme une Ame en peine. »
— « Je l'avais soupçonné, maître ; et j'en fais l'aveu,
» J'allais te demander quelle Ame est dans ce feu
» Dont le double sommet lance deux jets contraires.
» On dirait le bûcher où Thèbes vit deux frères (4)
» Se diviser encore au delà du trépas. »
— « Là brûlent, dans un feu qui ne s'éteindra pas,
» Le fourbe Diomède avec le fourbe Ulysse.

ɪmpeurs ensemble, ensemble ils souffrent le supplice.
pleurent le cheval qui fut, entre leurs mains,
tombeau d'Ilion, le berceau des Romains. (5)
pleurent et le vol fait à Déidamie (6)
i se lamente encor dans sa tombe endormie,
le Palladium volé sur un autel. »
Si leur voix peut frapper l'oreille d'un mortel,
te prie, (et pour toi, lumière des lumières,
sse mon seul désir valoir mille prières !)
s que de quelques mots je puisse me saisir :
s comme je me penche à force de désir. »
Je cède à ta demande : elle est juste et sensée.
s laisse-moi, mon fils, exprimer ta pensée :
ıs les deux ils sont Grecs, et je puis seul, près d'eux,
ıs faire pardonner le sang de nos aïeux. » (7)

ıand le double flambeau fut près du pont, le Sage
a choir doucement ces mots sur son passage :
Vous qu'un seul feu consume, ombres de deux grands rois,
ır célébrer vos noms si j'ai su quelquefois
eindre à la hauteur d'une telle entreprise,
vous éloignez pas ! que l'un de vous nous dise (8
quels lieux de lui-même il courut à la mort. »

faîte le plus haut de la flamme, d'abord,
ne tout autre feu qu'un vent soudain torture)
it à s'agiter avec un long murmure.
ainsi qu'une langue, en tous sens balancé,
a des sons, et dit : — « J'avais quitté Circé (9)
, près de Gaëta, me tint plus d'une année,
nt que Gaëta reçût son nom d'Enée.
chaste Pénélope, objet de tant d'amour,
ınement dans les pleurs attendait mon retour :
s baisers dûs au fils, et les soins dûs au père,

CHANT XXVII.

ARGUMENT. — Suite du huitième circuit. Guido de Montefeltro, vénéré comme un saint sur la Terre, explique au poëte la cause de sa damnation.

La flamme se taisait, calme, dressée en l'air,
Et, recevant l'adieu du maître qui m'est cher,
S'éloignait, quand une autre, après elle accourue,
Tout à coup vers sa cime attira notre vue
Par la sourde rumeur que sa voix murmurait.

Tel le taureau d'airain (qui, par un juste arrêt, (1)
e son lâche inventeur punit d'abord les crimes)
mpruntait, pour mugir, les voix de ses victimes,
t, bronze inanimé, semblait pourtant souffrir :
insi le réprouvé, qui ne pouvait ouvrir
n passage à sa voix si tristement captive,
'exhala rien d'abord qu'une rumeur plaintive ;
lais sitôt que les sons, devenus plus puissants,
urent franchi la cime, — agitée en tous sens
Par le rapide élan que lui donnait la langue —
J'entendis : — « Ame à qui s'adresse ma harangue ;
» Toi qui parlais lombard tout à l'heure en disant : (2)
» *Je ne te retiens plus; suis ta route à présent,* »
» Un peu tard, il est vrai, j'arrive à cette place :
» De m'écouter pourtant accorde-moi la grâce :

» Moi j'écoute et je brûle. » — Il ajouta ces mots :
« Du beau pays latin, source de tous nos maux,
» Si dans ce monde aveugle on t'a jeté naguère,
» Dis-moi si la Romagne a la paix ou la guerre.
» Je fus de la montagne, entre la riche Urbin (3)
» Et la gorge où le Tibre échappe à l'Apennin. »

Et j'écoutais, penché tout entier sur la plaine,
Quand mon maître me dit, en me touchant à peine :
— « Il est Latin : tu peux répondre cette fois. » (4)
J'étais prêt : sans tarder j'élevai donc la voix :
— « Dans le cœur des tyrans, qui ne s'en cachent guèr
» La Romagne est encore et fut toujours en guerre :
» Pourtant à mon départ aucun feu n'éclatait :
» Ravenne est aujourd'hui ce qu'hier elle était.
» L'aigle de Polenta, tout en planant sur elle, (5)
» Tient encor Servia sous l'abri de son aile.
» Le rempart illustré par le siége impuissant (6)
» Qui naguère aux Français a coûté tant de sang,
» Soumis au Lion vert, le redoute et l'adore.
» Le Dogue déjà vieux et son fils jeune encore, (7)
» Du noble Montagna persécuteurs ardents,
» Ensanglantent le trône ou s'aiguisent leurs dents.
» Le Lionceau d'azur, couché dans son hermine, (8)
» Sur Imole et Faënze insolemment domine,
» Changeant deux fois par an ses amis indignés.
» Que dirai-je des murs par le Sauro baignés?
» A demi sur le mont, à demi dans la plaine,
» Tels ils sont à demi libres et dans la chaîne.
» Je te prie à présent de me dire ton nom :
» Ne sois pas plus discret que ton fier compagnon;
» Et que ton souvenir survive à ta poussière! »

La flamme quelque temps rugit à sa manière;

Bientôt sa flèche ardente alla dans tous les sens,
Puis laissa, comme un souffle, échapper ces accents :
— « Si je croyais qu'un jour, de l'abîme ou nous sommes,
» Ma réponse parvînt aux demeures des hommes,
» Cette flamme immobile étoufferait ma voix ;
» Mais puisque dans l'Enfer on n'entre qu'une fois,
» Ombre, je te réponds sans craindre l'infamie : (9)

» Les camps et le couvent ont partagé ma vie.
» J'espérais, sous la cendre et sous le saint cordon,
» De mes iniquités obtenir le pardon.
» Mon espoir était juste, autant que ma foi vive....
» Hélas ! le Grand Pontife (à qui mal en arrive !) (10)
» Dans mon premier péché me retint malgré moi :
» Sache en deux mots, mon frère, et comment et pourquoi.
» Tant que j'ai revêtu cette forme éphémère
» De sang, de chair et d'os que me donna ma mère,
» Je fus moins comparable au lion qu'au renard :
» J'étudiai la Fraude ; et, maître dans mon art,
» Je maniai si bien l'intrigue et le mystère,
» Que mon nom s'étendit aux deux bouts de la terre.
» Quand je parvins à l'âge où chacun, à son tour,
» Devrait ployer sa voile et songer au retour,
» Tout ce qui m'avait plu me remplit d'amertume,
» De mon cœur épuré je rejetai l'écume....
» Et me voilà damné ! !... Serait-il sauvé, lui ?
» Des nouveaux pharisiens lui le chef et l'appui !
» Quand il porte la guerre au palais du Saint-Siége,
» Y cherche-t-il le Maure ou le Juif sacrilége ?
» Ses ennemis, de Dieu sont-ils les ennemis ?
» Non : ils étaient ailleurs, quand Acre fut soumis ; (11)
» Nuls d'entre eux au Soudan n'ont vendu leur service.
» Il méconnut en lui le souverain office,
» En moi le cordon saint dont j'étais revêtu,

» Et qui liait jadis les cœurs à la vertu.
» Comme un jour Constantin courut au mont Soracte [12]
» Dans l'espoir de guérir sa lèpre par un pacte :
» Tel un jour le Pontife osa franchir mon seuil,
» Me disant : — « *Guéris-moi de la fièvre d'orgueil.* »
» Il me pressait en vain : je gardai le silence,
» Tant ce vœu me semblait dicté par la démence !
» Il insista : — « *Pour toi ne crains rien : je t'absous.*
» *Fais que Pellestrino tombe enfin sous mes coups.* [13]
» *Ces clefs qu'entre mes mains la terre a déposées,*
» *Sont celles que naguère un autre a méprisées.* [14]
» *Seul j'ai le droit d'ouvrir ou de fermer les cieux.* »
» Séduit par ce langage, hélas ! trop captieux,
» Trompé par mon respect, je n'osai plus me taire :
— « Eh bien ! si tu m'absous du mal que je vais faire,
» Promets beaucoup, tiens peu, (lui dis-je) et tu vaincras. »

« Je mourus : François vint, et me prit dans ses bras;
» Mais un des Chérubins de la noire cohorte
» S'écria : — « *C'est à moi! c'est mon bien qu'on empor*
» *Il a donné, le traître, un conseil frauduleux :*
» *Ma main, depuis ce jour, le tient par les cheveux.*
» *Qu'il tombe dans l'abîme où m'a jeté la foudre !*
» *Qui ne se repent pas ne peut se faire absoudre.*
» *Or, exciter au crime exclut le repentir :*
» *Donc, à céder mes droits je ne puis consentir.* »
» Malheureux que je suis ! Comme il me prit en maître
» Comme il me secouait, en me disant : — « Peut-être
» Tu ne nous croyais pas si bons logiciens. » [16]
» Minos, en me voyant, reconnut un des siens,
» Tourna huit fois sa queue autour de son corsage ;
» Puis, quand il l'eut mordue avec un cri de rage :
» *Ce maudit-là* (dit-il) *au Feu-Larron est dû.* [17]
» Frère, voilà mon crime et ce qui m'a perdu.

» Voilà pourquoi je traîne un linceul qui dévore,
» Et ce vain repentir plus dévorant encore. »

La flamme, ayant parlé, soupira, se tordit,
Et regagna son rang dans l'escadron maudit.
Le poëte, à son tour, avait repris sa marche,
En suivant le rocher, jusqu'à la neuvième arche,
Où le Ciel a soumis à de justes rigueurs
Ceux qui sèment la guerre et divisent les cœurs.

CHANT XXVIII.

ARGUMENT. — Neuvième circuit de Malébolge, où sont punis ceux qui ont semé le schisme, la discorde et le scandale. Mahomet, Mosca et d'autres Ombres s'entretiennent avec le poëte.

Nul — fût-il affranchi des liens du poëte —
A d'illustres labeurs eût-il blanchi sa tête —
Nul ne peindra jamais d'assez vives couleurs
Ce que je vis de sang, de carnage et de pleurs.
Dieu n'a point fait à l'homme un langage pour rendre
Des choses que l'esprit peut à peine comprendre.
Evoquez à la fois les sanglants bataillons
Dont la Pouille fertile a nourri ses sillons,
Grâce au fer des Romains, grâce aux terribles guerres
Où — suivant un auteur qui ne se trompe guère —
Les nobles anneaux d'or eurent si large part ; [1]
Evoquez les soldats qui de Robert Guiscard
Ont éprouvé le glaive.... Evoquez Cépéranes,
Où chaque jour encore on recueille des crânes,
Où le traître Apulien plia comme un roseau...
Evoquez les guerriers morts à Tagliacozzo, [2]
Où le vieux chef Alard triompha sans armes :
Ces flots de sang, ces chairs pendantes, déformées,
C'est peu quand on a vu le neuvième fossé.

Tel le vin sort à flots d'un tonneau défoncé : [3]

CHANT XXVIII

ARGUMENT. — [illegible]

[illegible] — dit-il, affranchi des liens du [illegible] —
[illegible] illustres [illegible] —
[illegible] le peindra jamais d'assez vives couleurs
[illegible] le sang, le carnage et les pleurs.
[illegible] point fait à l'homme un langage pour rendre
Les choses que l'esprit peut à peine comprendre.
Évoquez à la fois les sanglants bataillons
[illegible] la Pouille fertile a rougi les sillons,
[illegible] fer les Romains, grâce aux terribles guerres
[illegible] — suivant un auteur qui ne se trompe guère —
Les [illegible] anneaux d'or [illegible] large part ;
Évoquez les soldats qui de Robert Guiscard
[illegible] éprouvé le glaive.... Évoquez [illegible],
[illegible] charme pour encore on recueille les crânes,
[illegible] le traître Apulien plia comme un roseau...
Évoquez ces guerriers morts à Tagliacozzo, [illegible]
[illegible] le vieux chef Alard triompha sans armes
[illegible] le sang, les chairs pendantes, déformées,
[illegible] quand on a vu la neuvième fosse.

[illegible] un vert à flots d'un tonneau défoncé [illegible]

Tel je voyais couler le sang d'une Ame en peine
Déchirée à partir du menton jusqu'à l'aine.
Je vis ses intestins qui pendaient à ses pieds,
Son cœur, le triste sac des aliments broyés ;
Et comme je scrutais la sanglante ruine,
De ses mains elle-même elle ouvrit sa poitrine,
Disant : — « Vois à quels coups l'Ennemi me soumet;
» Vois si je t'ouvre assez le cœur de Mahomet.
» Devant moi pleure Ali, le second dans mes rôles.
» Il va, le crâne ouvert, fendu jusqu'aux épaules.
» Tous les autres blessés que tu vois avec nous,
» Comme nous déchirés, sanglants, percés de coups,
» Dans le monde ont semé le schisme et le scandale.
» Quand nous avons fourni la carrière infernale,
» Une invisible main arrête notre sang;
» Mais un Démon est là, dont le fer tout-puissant
» Frappe et rouvre sans fin nos fraîches cicatrices.
» Ainsi la pitié même ajoute à nos supplices.
» Et toi, descends... maudit ! Sur cette arche arrêté,
» Veux-tu gagner du temps contre l'Eternité ? »
— « Celui-là n'est ni mort, ni maudit par sa faute;
(Répondit mon Tuteur d'une voix ferme et haute)
» Mais, pour s'instruire à fond — avec moi qui suis mort —
» Il s'en va visitant l'Enfer de bord en bord.
» Frères, il est vivant : croyez-en ma parole. »

Ce mot *Il est vivant* de bouche en bouche vole.
On s'étonne, on se presse; on dirait qu'un moment
La surprise a fait trêve à l'éternel tourment :
— « Toi qui du ciel un jour reverras la lumière,
» Dis à Fra-Dolcino que si, dans sa tanière, (4)
» Contre les Navarrois il veut tenir longtemps,
» Et retarder encor le jour où je l'attends,
» Il faut qu'en toute hâte il s'arme et se protége

» Contre deux ennemis — la Famine et la Neige. »

Déjà, quand Mahomet me dit ces mots railleurs,
Son pied s'était levé pour le porter ailleurs.
Il partit, chancelant sur sa jambe tendue. (5)

Un autre dont la lèvre était toute fendue,
Qui n'avait qu'une oreille et n'avait plus de nez,
S'avançant du milieu des Esprits étonnés,
Ouvrit en deux sa bouche horriblement vermeille :
— « Toi qui n'es pas de ceux que le Démon surveille,
» (Dit-il) toi que j'ai vu sous le ciel des Latins
— » Si ce n'est une erreur de mes yeux incertains —
» Dans les riants vallons que Vercelli domine,
» Un jour rappelle-toi Pierre de Médicine. (6)
» Va trouver, quand pour toi le soleil aura lui,
» Le sage Angiolello, le vénérable Gui,
» Deux hommes que Fano par-dessus tous honore.
» Si de prophétiser le don nous reste encore,
» Dis-leur que, poursuivis par un lâche tyran, (7)
» Près de la Cattolique ils mourront dans un an.
» Non : de l'île de Chypre à l'immense Atlantide,
» Jamais forbans sortis des flancs de l'Argolide
» N'ont écumé les mers sous un si digne chef.
» Ce traître, qui ne voit que d'un œil, a pour fief
» La terre *qu'un de nous voudrait n'avoir pas vue*. (8)
» Ils viendront, sur la foi d'une sainte entrevue ;
» Mais, lâchement trahis, à rien ne servira
» Qu'ils adressent des vœux au vent de Foccara. »

— « Si tu veux que de toi je parle sur la terre,
» (Repris-je) montre-moi *l'Ame à la vue amère*. » (9)
Et le Médicinais, par un geste empressé,
Saisit à la mâchoire un malheureux blessé,

Lui fit ouvrir la bouche, et cria : — « Voici l'homme !
» Il est muet : c'est lui, c'est l'exilé de Rome,
» Qui du cœur de César sut trop bien s'emparer,
» En disant : — *L'homme prêt perd tout à différer.* »
Malheureux Curion ! avec sa bouche vide,
Comme il faisait défaut à mon oreille avide,
Lui pour qui la parole autrefois fut un jeu !

Un autre estropié, se rapprochant un peu,
Leva ses bras sans mains dans l'atmosphère obscure,
D'où le sang ruisselait sur sa pâle figure.
— « Daigne aussi rappeler mon nom (s'écria-t-il) :
» Je fus Mosca : c'est moi, sophiste trop subtil,(10)
» Qui prononçai ce mot dont je suis la victime :
» *Le but, quand on l'atteint, est toujours légitime.* »
» Ce mot a divisé la Toscane en deux camps.... »
— « Il a perdu ta race, et vengé les Toscans. »
(Ajoutai-je) Et Mosca, comme un homme en démence,
Entassant deuil sur deuil, avec la foule immense
Disparut, en pleurant, sous le pont rocailleux.

Et moi, continuant de promener mes yeux,
Je vis ce qu'à moi seul, sans autre témoignage,
Je n'oserais chanter, si je n'avais pour gage
Cette secrète voix de tout homme de bien,
Qui crie au fond du cœur : *Tu dis vrai, ne crains rien.*
Je vis... (et faudra-t-il que toujours je le voie ?)
Un corps décapité qui marchait dans la voie.
Pour éclairer ses pas dans l'ombre du chemin,
Il tenait en avant, de sa débile main,
Sa tête suspendue en guise de lanterne.
L'Ame disait *Hélas !* puis, marchant de nouveau,
Se faisait de soi-même à soi-même un flambeau...
Etait-ce un être en deux, ou deux parts d'un seul être ?

Dieu seul vous répondra, qui du monde est le maitre.

Quand il fut près du pont, l'Esprit de l'Imposteur
Leva le bras en l'air de toute sa hauteur,
Pour approcher de nous sa débile parole :
— « O toi, (murmura-t-il) dont l'aspect nous console,
» Toi qui vas respirant dans l'empire des morts,
» Vois si je souffre... (hélas! sans compter mes remords...)
» Vois si l'on souffre ailleurs d'aussi cruels supplices!
» Pour rappeler mon nom au séjour des délices,
» Sache au moins que je fus Bertrand de Born : c'est moi (11)
» Qui par d'affreux conseils perdis le *Jeune Roi.*
» J'armai l'un contre l'autre et le fils et le père :
» C'est ce qu'Architophel m'avait appris à faire,
» Quand il mit l'aiguillon de sa perversité
» Entre Absalon rebelle et David irrité.
» J'ai séparé le tronc de la branche; et moi-même
» Je porte, avec le poids d'un trop juste anathème,
» Mon cerveau séparé du tronc qui l'a formé. (12)
» Le droit du talion contre moi s'est armé. (13)

» Tourne ailleurs ta pensée, et laisse le perfide :
» Du haut du pont, mon fils, j'ai cru voir qu'en passant
» Il t'adressait du doigt un geste menaçant.
» *C'est Géri del Bello;* (criait la triste race) [2]
» Et lui, quand tu l'as vu, déjà quittait la place.
» Tu n'étais occupé que du sir de Hautfort. »

— « Du malheureux Bello la violente mort
» (Repris-je) par les siens n'est pas encor vengée.
» Pour eux c'est une honte, et je l'ai partagée.
» Voilà pourquoi, je pense, il s'est mis en courroux,
» Pourquoi, sans dire un mot, il s'éloigne de nous :
» Par sa colère ainsi ma piété s'exalte. »

Nous étions parvenus à la dixième halte,
D'où l'œil embrasserait — sans sortir du sentier —
S'il était moins obscur, le vallon tout entier.
Pour planer de plus haut, jusqu'au sommet de l'arche,
L'infatigable Esprit continua sa marche.
Là, les cris déchirants qui se perdaient dans l'air
Me percèrent le cœur comme des traits de fer :
Des deux mains à la fois je pressais mes oreilles;
L'odorat subissait des souffrances pareilles :
On eût dit que l'Enfer avait concentré là
Les immondes égouts de Valdichiala,
Les miasmes de Sardaigne et ceux de la Maremme : [3]
L'odeur qui de ces bords s'exhalait est la même;
Telle est aussi l'odeur des membres gangrenés.

Du haut du pont, à gauche, et plus près des damnés,
Nous étions descendus vers la dernière plage,
Et mon œil librement put parcourir la page
Où, ministre infaillible, au nom du Roi des rois,
La Justice enregistre et marque de sa croix

Le Falsificateur sourd à la voix divine.
Jamais l'affreux fléau qui ravagea l'Egine
Et jeta d'un seul coup tout un peuple au tombeau,
N'attrista les regards d'un plus sombre tableau,
Alors que, tout chargé d'une vapeur funeste,
L'air répandait au loin la mort avec la peste;
Alors que tout périt, jusqu'aux plus petits vers;
Alors que l'Eternel — disent d'antiques vers —
A l'aide des fourmis reforma notre espèce : (4)
Tels, au fond de la fosse, à travers l'ombre épaisse,
Je voyais par monceaux languir ces fils du Mal.
L'un, dans l'obscur sentier, comme un vil animal,
S'en allait se traînant; l'autre gisait par terre,
Là sur le sein, ici sur le dos de son frère.

Pas à pas, sans parler, nous cheminions tous deux,
Regardant, écoutant ces infirmes hideux
Dont pas un ne pouvait redresser sa personne.
J'en vis deux entre tous, si ma mémoire est bonne,
L'un près de l'autre assis, l'un sur l'autre appuyés,
Comme ces pots d'airain qu'échauffent nos foyers.
Leurs corps n'étaient que lèpre et livide gerçure,
Où l'ongle furieux, enfonçant sa morsure,
Ajoutait aux douleurs d'une démangeaison
Sans adoucissement comme sans guérison.
Le valet que son maître ou que le sommeil presse
Fait voltiger l'étrille avec moins de vitesse :
La gale, sous leurs doigts, s'en allait par lambeaux :
On eût dit une lame écaillant deux barbeaux,
Ou tout autre poisson à plus larges écailles. (5)
— « De ton propre filet toi qui défais les mailles,
» Toi dont l'ongle est mordant comme une dent de fer !
(Ainsi parlait mon guide) » hôte du sombre Enfer,
» Dis-nous si, près de toi, quelque Latin soupire.

» Et puisse un jour ta main à son œuvre suffire ! » (6)
— « Latin ? Nous que tu vois, nous le sommes tous d
» Nous si défigurés (dit en pleurant l'un d'eux) :
» Mais, pour m'interroger, qui donc es-tu toi-même ? »
— « Je dois montrer l'abime à ce vivant que j'aime :
» De degrés en degrés je descends avec lui. »

Il dit ; et, les damnés rompant leur double appui,
Chacun d'eux en tremblant se tourne et m'envisage ;
Et bien d'autres, comme eux, des paroles du Sage
Frappés par contre-coup, se mirent en émoi.
Virgile, se tournant face à face avec moi,
Me dit : — « Demande-leur ce que tu veux apprendre. »
Et moi : — « Puissent les noms gravés sur votre cendre
» N'être pas effacés du cœur de mes pareils,
» Et survivre à vos corps pendant bien des soleils !
» Mais dites-nous vos noms, le nom de votre ville;
» Et que cette souffrance aussi rude que vile
» Ne ferme pas pour moi vos cœurs prêts à s'ouvrir ! »
— « Arezzo m'a vu naître ; Albert m'a fait mourir. (7)
» Ce qui causa ma mort n'a pas perdu mon âme.
» Je disais en riant au fils de cet infâme
» Que je saurais voler aussi bien qu'un oiseau.
» L'esprit n'étouffait pas l'orgueilleux jouvenceau :
» Il voulut acquérir ma science fatale.
» Moi, je ne pus d'un sot faire un second Dédale ;
» Et je fus brûlé vif. Mais, pour avoir touché
» Au damnable creuset où l'or reste caché,
» Minos m'a décerné les honneurs de ce siége. »

Ainsi parla l'un d'eux : — « O Siennois, (m'écriai-je
» Nul n'est plus vain que vous... pas même les Français !
— « Grâce ! (dit en raillant l'autre que j'offensais)
» Grâce au moins pour Stricca, qui régla sa dépense !

pour Nicolas, plus profond qu'on ne pense,
ne l'Univers doit à ses soins bienfaisants
l'unir le girofle à la chair des faisans.
! grâce surtout pour une sainte ligue,
rissables biens si sagement prodigue !
ne Abbagliato, Caccia, d'autres encor
la ruine atteste un beau mépris de l'or.....
ontre les Siennois sais-tu qui te seconde ?
! fais que ton regard à mon regard réponde.
rras Capoccio... c'est son Ombre du moins!
ifier l'or j'ai donné trop de soins :
l'art d'imiter tout et de tout contrefaire,
un singe habile... et tu le sais, mon frère. »

CHANT XXX.

ARGUMENT. — Suite du dixième circuit de Malébolge. Dante rencontre un Faussaire et un Faux Monnayeur. On lui montre la femme de Putiphar. Une lutte s'engage entre le fourbe Sinon et maître Adam.

Quand l'orgueil de Junon — tant de fois révélé — (1)
Dans le sang des Thébains poursuivait Sémélé,
Athamas fut saisi d'une aveugle furie.
Ses deux fils, amenés par sa femme chérie,
Couraient à lui brillants d'amour et de plaisir :
— « Des filets ! (cria-t-il) que l'on m'aide à saisir
» Les lionceaux d'abord, et la lionne ensuite ? »
Puis, ivre de démence, il vole à leur poursuite,
Saisit d'abord Léarque, et d'un air triomphant
L'enlève, sur un roc brise le pauvre enfant...
Et la mère éperdue avec l'autre se noie....
Quand le Destin, pesant sur la superbe Troie,
Eut fait tomber sans gloire, après tant de hauts faits,
Le dernier de ses Rois dans son dernier palais ;
Quand la mère d'Hector, veuve, pauvre, captive,
Vit mourir Polyxène, et trouva sur la rive (2)
Le dernier de ses fils qu'un flot lui renvoya,
La forcenée alors comme un dogue aboya :
Tant la douleur avait bouleversé son âme !

Mais les rugissements de Thèbe et de Pergame,

Les sauvages fureurs qui font tomber parfois
La race humaine au rang de la race des bois,
Ne sont rien, quand je songe aux deux pâles fantôme
Qui couraient, à travers les lugubres royaumes,
Mordant comme un pourceau de sa bauge échappé.
Le fourbe Capoccio tout à coup fut happé
Par le lien qui joint le col avec la tête.
Le vainqueur s'attacha si bien à sa conquête,
Qu'en la tirant à lui tout à travers les morts,
Il lui fit labourer la roche avec son corps.
Griffolin, qui restait tremblant et sans défense,
Me dit : — « Ce misérable est Gianni de Florence :
» Mordre en courant, toujours, partout : telle est sa l
— « N'attends pas que l'autre Ame ait mis la dent su
» Pour me dire sa ville et son nom » (m'écriai-je) ;
— « C'est l'antique Myrrha : c'est l'Ame sacrilége (5)
» Qui d'un père... ô pudeur !.... osa faire un amant,
» Et trompa son amour par un déguisement.
» L'autre qui fuit là-bas, Gianni non moins infâme,
» Vendit pour un cheval le salut de son âme :
» Un testament public de sa bouche est sorti
» Sous le nom emprunté de Buoso Donati. »

Quand l'effroyable couple eut disparu, ma vue,
Qu'un spectacle honteux avait trop retenue,
Sur les autres maudits erra comme il lui plut.
J'en vis un dont le corps, de la forme d'un luth,
Semblait avoir perdu juste à partir de l'aine
La fourche qui soutient notre charpente humaine.
Sous le fardeau du mal qui rompt tous les accords
De l'humeur et du sang, du visage et du corps,
L'hydropique râlait, et, brûlé par la fièvre,
De sa lèvre d'en haut écartait l'autre lèvre :
— « O vous qui, sans souffrir, (et je ne sais pourqu

[illegible] matin, je l'avais sur la terre ;
[illegible] c'est ce tout ce que je voudrais.
[illegible] sous les yeux ces ruisseaux purs et frais
[illegible] Casentin allumant la verdure,
[illegible] l'eau court se perdre avec un doux murmure :
[illegible] mon tourment ! car ces tristes eaux,
[illegible] hélas ! me brûlent jusqu'aux os.
[illegible] (que mon sort s'accomplisse !)
[illegible] souvenir ajoute à mon supplice.
[illegible] Casentin, aux murs de Romena,
[illegible] l'exemple m'entraîna.
[illegible] que le saint Jean je falsifiai l'empreinte.
[illegible] je l'ai subi sans plainte ;
[illegible] sur ces bords douloureux
[illegible] Aguinolfe, et leur frère avec eux,
[illegible] Branda les limpides fontaines. [illegible]
[illegible] en croit les rumeurs incertaines,
[illegible] méritent quelque foi,
[illegible] trois maudits serait là, près de moi.
[illegible] quand mes pieds sont cloués dans leur chaîne !
[illegible] permis seulement à ma haine
[illegible] sur la longueur de ma main !
[illegible] pour les chercher, je serais en chemin,
[illegible] — baigné de tant de pleurs stériles —
[illegible] ait de tour onze milles. [illegible]
[illegible] entre de tels voisins :
[illegible] à battre les florins
[illegible] trois carats d'alliage.... »

[illegible] de ce verbiage :
[illegible] des deux maudits serrés à ton flanc droit,
[illegible]

J'écoutais, absorbé par cette étrange guerre,
Quand mon maître me dit : — « Vois : il ne s'en faut guère
» Que je ne te reprenne avec sévérité. »
Sentant bien, à ces mots, qu'il était irrité,
Je me tournai vers lui, mais avec tant de honte,
Que je me trouble encor lorsque je le raconte.
Tel, quand il voit sur lui le nuage crever,
L'homme, tout en rêvant, souhaite de rêver,
Pour que le mal souffert avec la nuit s'envole :
Tel j'étais, écoutant la sévère parole.
Je voulus m'excuser, et ne me doutais pas
Que ma meilleure excuse était mon embarras :
— « Moins de trouble expirait une plus lourde faute :
» Chasse donc ta tristesse, et remontons la côte,
» Mon fils : mais souviens-toi, si dans ces tristes lieux
» De semblables tableaux souillaient encor tes yeux,
» Souviens-toi que tu vas à côté de Virgile :
» Chercher de vils plaisirs trahit une âme vile. »

CHANT XXXI.

ARGUMENT. — Les poëtes arrivent au grand puits qui forme le centre de Malébolge. A l'entour sont rangés les Titans. Antée prend les deux voyageurs dans sa main, et les dépose au fond du puits dans le neuvième cercle.

Ce langage — si doux, même dans sa rigueur —
Avait couvert mon front d'une vive rougeur,
Puis avait répandu son baume sur la plaie.
Tel Achille autrefois — si l'Iliade est vraie —
Guérissait par le fer ceux qu'il avait blessés.

Déjà, tournant le dos aux douloureux fossés,
Nous allions, sans parler, vers le puits solitaire
Qui va de Malébolge au centre de la Terre.
Sous les vagues lueurs de l'infernal séjour
— Moins sombres que la nuit, plus pâles que le jour —
Mon regard incertain me devançait à peine :
Mais j'entendis un cor retentir dans la plaine,
Tel que tout autre bruit n'eût paru qu'un vain son.
Là d'où le bruit venait, remontant l'horizon,
Sur un seul point ma vue aussitôt fut tournée.
Le preux Roland — après la fatale journée (1)
Qui du bon Charlemagne arrêta les travaux —
D'un son moins éclatant fit trembler Roncevaux.

J'avais cru voir dans l'ombre, en relevant la tête,
Plusieurs énormes tours, et je dis au poëte :
— « Quelle terre est-ce là? » — « Dans cet obscur chemin
» Tu veux voir de trop loin (répondit le Romain).
» L'œil de l'homme s'égare en sortant de sa sphère.
» Attends: plus près du puits tu verras mieux, j'espère,
» Combien l'éloignement peut abuser nos sens:
» Presse-toi donc, mon fils. » Et l'Ombre aux doux accents
Ajouta, me prenant la main avec tendresse:
— « Avant d'aller plus loin, pour que le vrai paraisse
» Moins étrange à tes yeux, je t'apprends sans détours
» Que des Géants sont là, mon fils, et non des tours:
» Debout autour du puits, dans la caverne obscure
» Leurs grands corps sont cachés des pieds à la ceinture. »

Ainsi, quand le soleil perce de ses rayons
Les vapeurs dont la nuit a noirci nos sillons,
L'œil insensiblement retrouve et recompose
Les formes, les couleurs propres à chaque chose:
Ainsi, plus je perçais dans l'épaisse vapeur,
Plus l'erreur me fuyait, plus me pressait la peur.
Tel que Montereggio ceint de bastions énormes, (1)
Le puits était flanqué de ces immenses formes
Que Jupiter encor menace de sa voix,
Quand il tonne: j'approche, et bientôt j'entrevois,
S'élevant au-dessus de la sombre ruine,
La tête d'un Géant, son grand col, sa poitrine,
Et ses bras qui pendaient enchaînés à ses flancs.
La Nature, en cessant de créer les géants,
A fait acte d'amour, et non pas de colère;
Car elle a privé Mars d'un rude auxiliaire.
L'éléphant, la baleine, au lieu de l'accuser,
Montrent mieux sa sagesse à qui veut tout creuser.
L'être méchant et fort, je le sais, est terrible:

łais c'est par la raison qu'il se fait invincible.

La pomme d'or qui brille au toit du Vatican [3]
;ût à peine égalé la tête du Titan;
;t le reste du corps répondait à la tête.
lien qu'il fût aux deux tiers plongé dans sa retraite,
Jn Frison cependant sur un autre monté [4]
)'atteindre à ses cheveux eût vainement tenté.
Trente palmes, je crois, du front à la ceinture,
I'eussent pas mesuré son énorme stature.
– « *Zabi raphel ameck almi mai...* » Ces accents [5]
etentirent soudain, mêlés de cris perçants.
›ut autre hymne irait mal dans une telle bouche.
›n maître se tourna vers lui : — « Bête farouche,
Pour amuser ta rage et tromper ton courroux,
Contente-toi du cor dont tu fus si jaloux.
Cherche autour de ton cou le câble qui l'attache.
l est tel que, sous lui, ton vaste dos se cache....
l s'est trahi (me dit le poëte à mon tour).
C'est Nemrod, l'architecte insensé de la tour
Où le monde cessa d'avoir un seul langage.
Viens : à quoi servirait de parler davantage?
Il ne comprend personne, et nul ne le comprend. »

Il dit, et prit à gauche un détour assez grand.
: second apparut, à deux traits d'arbalète,
ɩis si grand et si fier, que, pour ployer sa tête,
fallut un pouvoir que je ne comprends pas.
ne pesante chaine attachait ses deux bras,
un ployé sur les reins, l'autre sur la poitrine.
orgée assurément par une main divine,
lle prenait au col, et cinq fois enlaçait
'out ce qui du géant, hors du puits, dépassait.
— « Ce superbe a voulu (me dit l'Ame que j'aime)

» Se mesurer un jour à Jupiter lui-même:
» Tu vois sa récompense: Ephialte est son nom; (6)
» Il fit reculer Mars, il fit pâlir Junon,
» Et ne peut plus mouvoir ce bras jadis agile. »
— « Ne puis-je un seul instant (demandai-je à Virgile)
» Voir de mes propres yeux Briarée aux cent bras? » (7)
— « Bientôt, (répondit-il) près d'ici, tu verras
» L'énorme Antée: il parle, il est libre, et j'espère
» Qu'il nous déposera dans la neuvième sphère:
» Briarée est plus loin dans l'infernal étui;
» Non moins grand qu'Ephialte, enchaîné comme lui:
» Ses traits sont seulement plus fiers et plus sauvages. »

La terre peut trembler : mais ses plus grands ravages
N'ont jamais aussi fort secoué nos créneaux
Qu'Ephialte ses bras, en entendant ces mots.
Je n'avais cru jamais mon heure si prochaine....
Et ne me rassurai qu'en regardant sa chaîne.

Je suivis la grande Ame en côtoyant les bords;
Puis Antée apparut: la moitié de son corps
De dix brasses au moins dépassait, sans la tête. (8)
— « O toi, (dit au Géant l'intrépide poëte)
» Toi qui pris en un jour cent lions pour ta part,
» Dans la riche contrée où Scipion plus tard
» Moissonna tant de gloire en détruisant Carthage!
» Toi qui contre les dieux eusses pris l'avantage,
» (La Terre au moins le croit) si, dans leurs grands combats,
» Ses fils eussent trouvé le secours de ton bras,
» Pose-nous à tes pieds, où l'éternelle glace
» Resserre le Cocyte.... allons! point de menace!
» Ou j'irai vers Typhée, et je suis sûr de lui.
» Le mortel que voilà peut te servir d'appui.
» Prends-nous.... ne fronce plus ton sourcil avec rage.....

« Il peut rendre l'honneur à ce nom qu'on outrage :
« Il vit, et de longs jours éclaireront ses yeux,
« S'il n'est, avant le temps, rappelé dans les Cieux. »

Le Géant étendit jusques à l'Ame sainte
Cette main dont Hercule avait subi l'étreinte :
Mon maître, se sentant saisir, me dit : — « Viens ! viens ! »
Et me prit dans ses bras, mais par de tels liens,
Que l'autre eut un fardeau — non pas deux — à descendre.
Tel le côté penché de la Tour Carisendre [1]
Paraît de plus en plus s'abaisser vers le sol,
Quand un nuage ailé l'effleure dans son vol :
Tel m'apparut le monstre, alors que sous la voûte
Il allait s'abaissant. — Moi, par une autre route
J'eusse aimé mieux, certes, me tirer de l'Enfer :
Mais dans l'abîme où Judas pleure avec Lucifer,
Le Géant doucement nous posa, sans rien dire ;
Puis il se redressa comme un mât de navire.

Je tournai vivement les yeux en sens contraire......
Tout glacé, devant moi, sous mes pieds, je crus voir
Un grand lac, ou plutôt un immense miroir.
Ni sur le Tanaïs voisin de la Grande Ourse, (3)
Ni sur le vieux Danube arrêté dans sa course,
Jamais un froid si lourd en hiver ne plana.
Les monts de Tambernick et de Piétrapiana,
Ecroulés à la fois sur l'infernale glace,
N'eussent pas seulement fait craquer sa surface.
Et comme la grenouille, à travers les roseaux,
Elève en croassant la tête hors des eaux,
Quand la moisson se mêle aux rêves du village :
Tels les hôtes plaintifs de la nouvelle plage,
La tête seule à l'air, du menton jusqu'aux pieds
Dans le réseau fatal étaient pris tout entiers.
Leurs dents s'entrechoquaient comme les becs des grues ; (4)
Tous sous le poids du froid baissaient leurs têtes nues ;
Et leur bouche grinçante, et leurs yeux pleins de pleurs,
Disaient éloquemment d'ineffables douleurs.

J'avais tourné d'abord mes regards dans le vide,
Puis à mes pieds.... Et là je vis un front livide
Près d'un autre, et si près, qu'ils mêlaient leurs cheveux :
— « Vous qui semblez unis par de si tristes nœuds,
» (M'écriai-je) parlez ; dites-moi qui vous êtes. »
Tous deux, non sans efforts, redressèrent leurs têtes;
Et je vis sous leurs cils, lentement, lentement,
Se glisser quelques pleurs ; mais, comme le ciment
Qui, pour les resserrer, se glisse entre deux pierres,
Le froid, en les glaçant, resserra les paupières :
Je vis par la fureur les deux fronts déliés
Se heurter à grands coups comme deux fiers béliers.

Un autre à qui le froid rongeait les deux oreilles :

— « Diras-tu de quel droit, maudit, tu nous surveilles?
» (Cria-t-il en baissant son visage et ses yeux)
» Tu veux savoir les noms de ce couple odieux?.... (5)
» Ils ont, après Albert, tenu sous leur puissance
» La riante vallée où coule la Bysance.
Un seul flanc les porta : cherche dans tout Caïn;
Tu n'en trouveras pas un seul, j'en suis certain,
Plus digne de trembler dans la glace infernale:
Ni ce Focaccia, ni cet autre plus pâle; (6)
(Dont le corps fut percé d'un tel coup de revers,
Que le soleil, dit-on, se fit jour au travers)
» Ni celui dont la tête intercepte ma vue...
» Si tu naquis Toscan, cette ombre t'est connue.
» Sassol Mascheroni fut son nom : quant au mien,
» Pour que vous n'ayez plus à me demander rien,
» Je fus Camicioné : l'on m'a maudit à Rome;
» Mais j'attends Carlino pour paraître un saint homme. »

Je voyais par milliers, dans un rayon étroit,
Ces fronts rendus violets par la rigueur du froid.
Aussi l'eau de ce lac par l'Enfer condensée
Est et sera toujours horrible à ma pensée.
Et plus je descendais vers le secret milieu (7)
Où tendent tous les corps par une loi de Dieu,
Plus un frisson mortel agitait tout mon être.
Par hasard, par malheur..., par volonté peut-être, (8)
Sur le front d'un maudit mon pied vint à heurter :
— « Pourquoi (s'écria-t-il en pleurant) m'insulter?
» Viens-tu de Mont-Ouvert accroître la vengeance?
» Pourquoi me frappes-tu du pied, maudite engeance! »
— « Maître (dis-je au Romain), daigne attendre un moment :
» Permets-moi d'éclaircir un doute seulement;
» Puis tu pourras presser ma course obéissante. »

Il s'arrêta : je dis à l'Ombre rugissante,
Qui rudement encor blasphémait contre nous :
— « Dis-moi ton nom, ô toi qu'aveugle un tel courroux! »
— « Et toi, dis-moi le tien, toi qui heurtes sans cesse
» Les hôtes d'Anténor avec tant de rudesse,
» Que, fusses-tu vivant, tes coups seraient moins forts. »
— « Je suis vivant, (repris-je) et puis servir les morts.
» Dois-je parler de toi là-haut? Dis : il me tarde
» D'ajouter ta prière à celles que je garde. »
— « A défaut du néant, c'est l'oubli que je veux :
» Ne me tourmente plus; va-t'en : voilà mes vœux.
» Tu flattes mal ici : va flatter chez les hommes. »

Je le pris par la nuque : — « Il faut que tu te nommes,
» Ou de ton front maudit j'arrache les cheveux. »
— « Arrache, (reprit-il) arrache...; je ne veux,
» Dusses-tu me meurtrir mille fois davantage,
» Ni prononcer mon nom, ni montrer mon visage. »
Et pendant qu'il baissait la tête en rugissant,
Je le tirais à moi par un effort puissant :
Déjà de ses cheveux j'avais une main pleine...
Soudain une autre voix fit retentir la plaine :
— « A quel diable en as-tu? N'es-tu donc pas content
» Du grincement criard qui nous fatigue tant,
» Sans aboyer ainsi, Bocca? » Je repris : « Traître,
» Je n'ai donc plus besoin de toi pour te connaître!
» Là-haut, pour le maudire, on redira ton nom. »
— « Va donc! (répondit-il) qu'on le répète ou non!
» Dis ce que tu voudras; mais dis aussi la honte
» Du maudit dont la langue à trahir est si prompte.
» Il pleure les florins qu'il reçut des Français :
» Dans la glace où Satan tient les pécheurs au frais,
» De Duera, diras-tu, j'ai vu l'ombre maudite.
» A citer d'autres noms si même l'on t'invite,

Regarde près de moi l'Ame de Beccara,
Que de son corps un jour le bourreau sépara.
Un peu plus loin, je crois, pleure Jean Soldanière,
Près de Thebaldello, qui, brave à sa manière,
Ouvrit, la nuit, Faënze au chevalier félon.
Tu dois voir derrière eux le traître Ganelon. »

Il se tut : je suivis le Prince des poëtes.
ans une seule fosse apparurent deux têtes
ont l'une coiffait l'autre; et, comme sur du pain
e jette un mendiant stimulé par la faim,
e maître avait posé la dent sur son esclave
la place où le col dans le cerveau s'enclave.
'el Tydée, en mourant, par un suprême effort,
Rongeait le crâne ouvert de Ménalippe mort :
Tel faisait le maudit. — « O pécheur (m'écriai-je)
» Qui révèles si haut ta haine sacrilége,
» En aiguisant tes dents sur cet horrible mets,
» Révèle m'en la cause; et, je te le promets,
» Pour peu qu'aux yeux du monde elle soit légitime,
» Quand je saurai vos noms, quand je saurai son crime,
» Je serai ton vengeur, et tu triompheras,
» Si ma langue en parlant ne se dessèche pas. »

CHANT XXXIII.

ARGUMENT. — Suite de l'épisode d'Ugolin. Les poëtes pénètrent dans le troisième circuit, dit Giron de Ptolomée, où sont punis *les Traîtres envers les amis.*

Le pécheur souleva — de l'horrible pâture —
Sa bouche, en l'essuyant après la chevelure
Du maudit dont le cou m'apparut tout rongé :
— « Pour t'obéir (dit-il) et pour être vengé,
» Il faut renouveler un mal sans espérance,
» Qui me brise le cœur d'un surcroît de souffrance,
» Même avant d'en parler, rien qu'à m'en souvenir.
» Si pourtant quelques mots semés dans l'avenir
» Font germer l'infamie autour du nom d'un traître,
» Je veux parler : mes pleurs le permettront peut-être.

» Je ne sais d'où tu viens, et ne devine pas
» Quel pouvoir jusqu'à nous a dirigé tes pas :
» A ton accent du moins je te crois de Florence,
» Et l'Evêque Roger te fut connu, je pense...
» Regarde : le voilà! moi, je fus Ugolin... (1)
» Malheur! malheur à lui de m'avoir pour voisin!
» Que, là-haut, inspiré par de secrètes haines,
» Trompant ma confiance, il m'ait chargé de chaînes,
» Puis mis à mort... qu'importe? et que sert d'en parler?
» Ce que tu ne sais pas, ce qu'il faut dévoiler,

» C'est combien cette mort pour moi fut inhumaine;
» Ecoute, et tu sauras s'il a droit à ma haine.

» Dans la *Tour de la faim*, qui de moi prit son nom,
» Et que plus d'un encor doit avoir pour prison,
» J'avais, par une fente ouverte à la lumière,
» Vu douze fois la lune achever sa carrière,
» Quand un songe montra l'avenir à mes yeux.
» Ce Roger m'apparut chassant, à coups d'épieux,
» La louve et ses petits vers la haute montagne (2)
» Qui de Lucque aux Pisans dérobe la campagne.
» Des chiens maigres, hargneux, l'escortaient en hurlant,
» Avec les Lanfranchi, les Sismond, les Gualant...
» Les louveteaux, la louve, épuisés de fatigue,
» Allaient déjà moins vite, et l'implacable ligue,
» Les ayant pris, semblait s'abreuver de leur sang.
» Quand je fus éveillé par le soleil naissant,
» Tous mes fils — avec moi plongés dans ce repaire —
» Sanglotaient en dormant... Ils appelaient leur père...
» Ils demandaient du pain... Tu serais bien cruel,
» Si tu n'as peur déjà pour ce cœur paternel
» Qu'un songe prophétique avait rempli d'alarmes; (3)
» Si tu ne pleures pas, pour qui donc sont tes larmes?

» Nous étions éveillés : c'était l'heure où la Tour
» S'ouvrait pour nous jeter le pain de chaque jour.
» Chacun de nous craignait d'interpréter son rêve. (4)
» Du fond du noir cachot soudain un bruit s'élève...
» La clef tourne... puis rien!... Sans faire un mouvement
» Je jetai sur mes fils un regard seulement;
» Mais je ne pleurai pas : mon cœur s'était fait pierre.
» Eux pleuraient. Mon Anselme... un bel enfant...— « *Mon*
» (Me dit-il) *qu'as-tu donc? Tu me regardes bien!* »
» Et, sans pleurer encor, je ne répondis rien.

» Tel je fus tout le jour, et tel la nuit entière :
» Mais quand l'autre soleil ramena la lumière,
» Et qu'au faible rayon qui blanchissait nos murs,
» Je retrouvai mes traits dans leurs traits doux et purs,
» Je mordis mes deux mains de douleur et de rage.
» Ils crurent que la faim abattait mon courage :
— « *Père,* (me dirent-ils, en se relevant tous)
» *Nous souffrirons bien moins, si tu manges de nous.*
» *Ces misérables chairs que tu nous as données,*
» *Reprends-les : que nos jours prolongent tes années !* »
» Je parus calme alors pour les moins désoler.
» Nous restâmes ce jour et l'autre sans parler.
» Et tu ne t'ouvris pas, Terre, Terre inhumaine !
» Le quatrième jour nous éclairait à peine...,.
» Gaddo tout étendu vint tomber dans mes bras,
» Disant : « Bon père aimé, ne m'aideras-tu pas? »
» Il mourut... Tu me vois. Eh bien ! j'ai vu de même,
» Après le jour suivant, mais avant le sixième,
» Les trois autres tomber, un par un abattus...
Je me mis à ramper, n'y voyant déjà plus,
Les cherchant sous mes mains entre les froides pierres.
Je les appelai morts, trois jours, trois nuits entières...
Puis la faim fit pour moi plus que le désespoir. » [5]

Il dit, roule un regard qu'il me semble encor voir ;
Puis sa dent se reprend dans le crâne du traître,
Et comme un croc de dogue au fond des os pénètre.

Pise ! refuge impur du coupable endurci !
Honte du beau climat où résonne le *si !* [6]
Puisque l'homme est trop lent à briser ta couronne,
Que sur la Capraia s'abime la Gorgone ! [7]
Et que l'Arno captif, en se précipitant,
Submerge dans tes murs ton dernier habitant !

Ugolin, je le sais, livra ta citadelle :
Mais quel crime ont commis ses fils, Thèbes nouvelle?
L'âge de Brigata le faisait innocent;
A peine Ugon naissait... qu'as-tu fait de leur sang?
Et ses deux autres fils, qu'en as-tu fait, barbare?

Nous avions traversé la ligne qui sépare (8)
Ce circuit du troisième, où les suppliciés
Sont dans leurs langes froids plus rudement liés.
Au lieu d'être en avant sur le sein abaissées,
Les têtes étaient là sur le dos renversées;
Là les pleurs, les pleurs même empêchent de pleurer.
Retenus sous les cils qu'ils ne font qu'effleurer,
Refoulés vers le cœur, ils doublent son supplice.
Le froid permet que l'œil de larmes se remplisse;
Mais elles restent là, sous le souffle fatal,
Et couvrent l'œil éteint d'un voile de cristal.

Moi, par l'excès du froid qui glaçait mon visage,
De mes sens engourdis j'avais perdu l'usage,
Comme un corps tout meurtri qui ne sent plus les coups:
Je crus pourtant sentir un souffle autour de nous.
— « Ce souffle, d'où vient-il? (dis-je rempli de crainte)
» Toute vapeur ici n'est-elle pas éteinte? » (9)
Virgile alors : — « Mon fils, encore quelques pas!
» Tes yeux te répondront : car à tes yeux, là-bas,
» La source de ce vent paraîtra tout à l'heure. »

Un des hôtes maudits de la froide demeure
Cria dans ce moment : — « Misérables damnés,
» Qu'au cercle le plus bas Minos a condamnés,
» Soulevez de mes yeux la visière infernale.
» Que par mes pleurs au moins ma souffrance s'exhale,
» Avant qu'à ma paupière ils s'arrêtent glacés! »

— « Tu demandes secours : tu souffres, c'est assez!
» Dis-moi ton nom (repris-je), et qu'au fond de la glace,
» Si tu n'es soulagé, l'Enfer m'ouvre une place! »
— « Je suis frère Albéric (répondit-il soudain), (10)
» Illustré par les fruits d'un funeste jardin;
» Et je cueille aujourd'hui des dattes pour des figues. »
— « Déjà mort! » — « Oui, là-haut, au milieu des intrigues,
» Qu'est devenu mon corps? Je n'en sais rien, vraiment;
» Car notre Ptolomée offre cet agrément,
» Que dans ses fraiches eaux tombe souvent une Ame,
» Bien avant qu'Atropos mette un doigt sur sa trame.
» Sache (pour que bientôt ta main se prête mieux
» A briser le cristal qui me ferme les yeux),
» Sache que quand une âme est dans le corps d'un traitre,
» (Comme moi, par exemple, ou comme toi, peut-être)
» Un Démon chasse l'âme et s'empare du corps,
» Jusqu'à l'heure où son tour l'appelle au rang des morts.
» L'Ame, en l'attendant, tombe à la froide citerne;
» Là-haut, peut-être encore un Ange noir gouverne
» Le corps de ce damné qui grelotte après moi.
» Si Gênes t'est connue, il est connu de toi.
» C'est Branca d'Oria : depuis plus d'une année (11)
» Aux tourments de ce lac son âme est condamnée. »
— « Oh! tu mens (m'écriai-je); oui, tu mens, j'en suis sûr.
» D'Oria n'est point mort : sous le céleste azur,
» Il mange, il boit, il dort, il raisonne, il respire. »
Mais l'Ombre : — « A Malebranche, au bienheureux empire
» Où bouillonne la poix, Sanche manquait encor, (12)
» Que déjà d'Oria, prenant son triste essor
» Avec certain parent complice de son crime,
» Avait laissé son corps au Démon qui l'anime.
» J'ai dit : toi, maintenant, étends la main en bas;
» Rouvre mes yeux... » Mais moi je ne les rouvris pas : (13)
C'est presque les flatter, que de trahir les traitres.

Il se mit à l'écart, et dit : — « Lève les yeux.
» Voilà Dité, mon fils! Et c'est ici la place
» Où ton cœur doit s'armer de courage et d'audace. »

Quelle horreur me saisit ! quel froid glaça mes sens!
Pour l'exprimer, lecteur, les mots sont impuissants.
Je vivais... j'étais mort... et si dans ta pensée
La dernière lueur ne s'est pas éclipsée,
Tu comprends, ô lecteur, ce que je dus souffrir,
Immobile, glacé, sans vivre et sans mourir!

L'Empereur qui commande à l'immense ruine
S'élevait sur le lac de toute sa poitrine.
J'égalerais plutôt la taille d'un Titan
Que le plus haut d'entre eux un des bras de Satan.
C'est mesurer d'un mot la stature du Diable.
Et s'il fut beau jadis plus qu'il n'est effroyable,
Hors de son créateur s'il chercha son appui,
On comprend que tout mal nous provienne de lui.
Oh! l'étrange merveille à troubler les plus sages,
Que cette tête immense avec ses trois visages! (2)
Le premier, vu de face, était couleur de sang;
Les deux autres, assis sur le buste imposant,
Se fondaient en un seul au sommet de la tête.
L'un est blanc, l'autre noir, et sa couleur reflète
Les races que le Nil abreuve de son eau.
Six ailes — deux par deux — bien dignes de l'oiseau,
Manœuvraient à ses flancs; mais jamais les étoiles
Ne servirent de guide à de si larges voiles.
Elles étaient sans plume, en cartilages gris,
Comme les ailerons de la chauve-souris.
C'est en les agitant que le Démon suscite
Trois vents qui jusqu'au fond condensent le cocyte.
Ses pleurs sur trois mentons par six yeux descendus,

Découlent dans l'écume et le sang confondus.
Chaque bouche, à grand bruit, comme un lin sous la presse,
Triture entre ses dents une Ame pécheresse.
Ainsi trois à la fois sont punis : mais c'est peu
De sa terrible dent pour l'Ame du milieu :
L'ongle fouille ses chairs des pieds à la figure,
Et met à nu les os à chaque égratignure.

— « Le plus martyrisé, celui-là dont le corps (3)
» Tordu par la douleur paraît seul au dehors,
» C'est le traître Judas, l'opprobre des Apôtres :
» Tu vois, la tête en bas, s'agiter les deux autres :
» Au museau noir Brutus par les pieds est pendu.
» Il se tord sans gémir. Le dernier, si membru,
» C'est Cassius. Mais viens.... l'heure du soir s'envole. (4)
» Viens : nous avons tout vu. »

Soumis à sa parole,
Je me pris à son cou comme il me l'avait dit.
Il guetta le moment ; et quand l'Ange étendit
Ses ailes dans les airs, mon intrépide maître
S'attacha fortement aux flancs velus du Traître,
Et descendit ainsi de flocons en flocons
Entre la toison rude et les épais glaçons.
Mais quand il atteignit (moi l'aidant à la tâche)
Le point où le fémur à la hanche s'attache,
Tournant avec effort ses membres repliés,
Mon guide mit sa tête où reposaient ses pieds,
Et ressaisit les crins comme un homme qui monte. (5)
Je crus que je rentrais dans l'*Éternelle-Honte*.
— « Tiens-toi bien ! tiens-toi bien !... Voilà par quels degrés
» Nous irons de l'Enfer, mon fils, aux lieux sacrés, »
Dit mon chef haletant et d'une voix éteinte.
Puis, des flancs du rocher gagnant une autre enceinte,

Il s'assit avec moi, mais lui plus près du bord. (6)

Ayant levé les yeux, je m'attendais d'abord
A revoir le Démon tel qu'il était naguère:
Je vis ses pieds en haut... et ce monde vulgaire
Qui, certes, comprend mal par où j'avais passé,
Comprendra si je fus moi-même embarrassé :
— « Dresse-toi sur tes pieds : (me dit le grand Virgile)
» Le but est loin encor, le chemin difficile,
» Et déjà le soleil est au tiers de son cours. » (7)

Nos pieds ne posaient pas sur des tapis de cours,
Mais sur d'âpres rochers ténébreux et sauvages :
— « Avant de me tirer des douloureux rivages,
(Dis-je à mon protecteur dès que je fus debout)
» Daigne achever ton œuvre!... Un seul mot, et c'est tout
» Qu'est devenu le lac? comment le mauvais Ange
» A-t-il la tête en bas? Par quelle route étrange
» Le jour a-t-il repris si vite son essor? »
— « Tu t'abuses, mon fils, si tu crois être encor
» Au delà de ce centre où, par son crin immonde,
» J'ai saisi le *Grand-Ver* qui traverse le monde. (8)
» C'est là que nous étions, tant que je descendis.
» Quand je me retournai le long des flancs maudits,
» Tu traversais le centre où tendent les corps graves.
» Te voilà — libre enfin de tes lourdes entraves —
» A l'opposé du sol que l'homme foule aux pieds, (9)
» A l'opposé du mont où furent expiés
» Nos crimes par le sang de l'homme né sans tache.
» Le point où maintenant s'achève notre tâche,
» Du cercle de Judas est l'antipode: ainsi,
» Quand le jour finit là, le jour commence ici;
» Et celui dont le crin nous a servi d'échelle,
» Est toujours là, debout dans sa fosse éternelle.

C'est par ici qu'il fut précipité des Cieux :
La terre qui jadis couvrait ces tristes lieux,
A son aspect trembla de peur et de colère,
Et, fuyant sous les flots, gagna notre hémisphère.
C'est en se retirant que peut-être, ô mon fils !
Elle vida l'espace où pleurent les maudits,
Et forma la montagne, à nos pieds opposée,
Qui du sang de Jésus fut plus tard arrosée. »

Il est un lieu secret, et loin de Lucifer [10]
toute la longueur qu'il occupe en Enfer.
œil ne l'aperçoit pas : l'oreille le devine,
bruit d'un filet d'eau qui serpente et s'incline
ns le flanc d'un rocher qu'il creuse en descendant.
st un rude sentier ! je montais cependant,
s songer au repos, oubliant ma fatigue,
ur revoir ce beau ciel de trésors si prodigue.
us gravîmes longtemps, lui premier, moi second.
e lueur d'abord perça l'antre profond ;
is les splendeurs du ciel apparurent sans voiles...
je revis enfin la clarté des étoiles.

FIN DE L'ENFER.

NOTES DE L'ENFER.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) ..... à la moitié du chemin de la vie.

L'âge de trente-cinq ans environ; deux ans avant que le poëte fût banni de Florence. Dans son *Convivio,* il avait évalué la durée de la vie humaine à soixante-dix ans.

On verra par plusieurs passages du poëme (ch. X, v. 79; — ch. XX, *in fine;* — ch. XXI, v. 113, etc.), qu'il commence son mystérieux voyage le vendredi saint, pendant la nuit du 4 au 5 avril de l'an 1300.

Au second vers, « la voie où le Ciel nous convie, » c'est-à-dire le droit sentier. Le droit sentier, c'est-à-dire, peut-être, son amour pur et chaste pour Béatrix, la foi simple et naïve dont elle serait le symbole (voy. *Purgatoire,* ch. XXX, dernier alinéa).

Hors de là, il n'y a plus que la foi raisonnée, les périls de l'examen, les écueils des passions.

Pour revenir à la vraie foi, au véritable amour de Dieu, il faut passer par les rudes épreuves de l'Enfer et du Purgatoire.

(2) ..... dans une âpre forêt.

Dans l'abîme des vices et des passions humaines. Au surplus, ce chant prête à une foule d'interprétations dont les commentateurs ne se sont pas fait faute. Le champ reste libre à l'imagination du lecteur. Je l'ai déjà dit : je traduis ; je ne commente pas.

(3) ..... il peut conduire au port.

Le port, la rencontre de Virgile, les leçons de l'expérience et du malheur, le remords salutaire, etc.

(4) ..... le pied d'une colline.

Probablement, la montagne du Calvaire, symbole du salut,

comme il sera dit plus bas par Virgile (voyez, pour le sens de cette interprétation, ch. XXXIV, dernières paroles de Virgile, et note 9). L'étoile dont il est question dans les vers suivants, est le soleil. Le poëte marche vers l'orient, vers Dieu... Les passions l'en éloignent.

(5) Dans le lac de mon cœur.....

Textuel.

Un peu plus bas : *âme qui vive;* dans le texte : *persona viva.*

(6) Voilà qu'une panthère.....

Suivant quelques-uns, symbole de la luxure, passion de la jeunesse; un peu plus bas, le lion, symbole de l'ambition, passion de l'âge mûr; la louve, symbole de l'avarice, passion de la vieillesse; mais mieux, peut-être, l'*incontinence,* la *bestialité* et le *vice; incontinentiam, feritatem, vitium,* suivant l'*Ethique* d'Aristote, et suivant aussi la division de notre poëme, ainsi que Virgile l'annonce lui-même (voyez ch. X et ch. XI, note 2). Voyez, en outre, le remarquable ouvrage que vient de publier un philosophe chrétien, M. Blot-Lequesne, et dans lequel, sans penser à notre poëte, il dit si bien : « Quand l'homme fut dépravé par les philosophes athées ou matérialistes, il ouvrit son cœur à toutes les tentations de l'esprit du mal : à *la convoitise insatiable,* à *l'orgueil brutal,* à *la haine jalouse et féroce, etc.* » (*De l'Autorité,* page 83.)

(7) ..... vers le bel horizon.

Vers le sommet de la sainte montagne; et pour indiquer cette direction, pour faire comprendre qu'il monte, le poëte a soin de dire que celui de ses pieds qui pose sur le sol est plus bas que l'autre.

(8) ..... où le soleil se tait.

Dove 'l sol tace. Cette expression hardie est trop belle pour que j'aie hésité à la reproduire.

(9) Qu'on eût dite muette.....

Virgile caractérise ainsi le langage des ombres :

. . . . Pars tollere vocem
Exiguam. . . . . (*Æneid.*, lib. VI.)

(10) ..... A moi ! *Miserere !*

Egalement en latin dans le texte.

(11) ..... au beau pays lombard.

Dans le village des Andes ou de Piétola (voy. *Purgat.*, ch. XVIII, note 5). — L'an de Rome 683, sous le consulat de Pompée, et vers la fin du temps où JULES César, encore simple général, triomphait dans les Gaules.

Un peu tard, dit le poëte, parce que bientôt la dénomination de Jules allait faire place au César par excellence, le général à l'empereur.

Dante fait redire à Virgile, avec l'accent d'une touchante mélancolie, les premiers vers de son *Enéide.*

Quoi qu'en dise notre poëte lui-même, son génie n'a aucun rapport avec celui de Virgile : s'il l'a choisi pour guide plutôt qu'Homère, c'est qu'il avait plus profondément étudié l'un que l'autre (et il le prouve bien par ses nombreux emprunts); c'est que tous deux ont décrit l'Enfer; c'est que tous deux étaient enfants de la même patrie.

Virgile figure la sagesse humaine, comme Béatrix la sagesse divine. Le premier guidera notre poëte en Enfer et au Purgatoire; mais Béatrix seule pourra le conduire au Paradis.

(12) ..... ce style qui m'honore.

C'est-à-dire si j'ai écrit en langue vulgaire, en italien, contrairement aux vieux us du moyen âge, qui n'écrivait qu'en latin (voy. *Purgat.*, ch. XXVI, note 6). Dante lui-même a écrit en latin toute sa prose.

(13) Elle s'altère à boire.....

Semper avarus eget.....
Quò plus sunt haustæ, plus sitiuntur aquæ. (HORACE.)

Voir *supra,* note 6.

(14) Un jour le *Lévrier*.....

Le lévrier (*Cane* ou *Can*) serait *Can grande della Scala,* protecteur de Dante pendant son exil, Gibelin ardent, et l'un des plus généreux seigneurs de son siècle.

Au moment où le voyage de Dante s'accomplit, *Can grande* est déjà né; mais il n'a que neuf ans, et c'est à vingt-sept ans seulement qu'il commandera les armées de Henri VII, très-peu de temps avant la mort du poëte. On voit par là que Dante a retouché son œuvre jusqu'à sa mort, puisqu'il feint ici de prédire les destinées glorieuses du noble enfant (voy. *Parad.*, ch. XVII, v. 79 et suiv.).

(15) ..... de l'humble et beau séjour..

Humble à cause de l'abaissement où l'Italie était tombée par suite de ses guerres civiles et des conquêtes de la France.

Turnus, Euryale, Camille, héros de l'*Enéide* et de l'histoire romaine.

(16) ..... le bienfait d'une seconde mort.

Belle allusion à ce passage de l'Apocalypse : *Desiderabunt mortem, et mors fugiet ab eis.* Dans le chant XIII, vers 118, on entend une Ame invoquer la mort.

Les vers suivants dessinent en trois grands traits le plan et la division de la divine trilogie : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis... Quelle tâche immense ! Et pour l'annoncer, quelle simplicité !

(17) Qu'une autre Ame que moi.....

Béatrix, aimée de Dante (voir sa vie en tête du volume, et *Purgat.*, ch. XXIX et suiv. — Voy. aussi *supra,* note 11, *in fine*).

« On respire dans ce premier chant, dit Rivarol, je ne sais quelle vapeur sombre, effet des allusions mystérieuses dont il est rempli; c'était l'esprit du temps. »

NOTES DU CHANT II.

(1) Mémoire, montre-toi.....

Cette invocation est d'une forme aussi neuve que hardie. Les vieilles Muses du Paganisme ne suffisent pas au poëte chrétien. Il en appelle à son âme, à sa mémoire et au Saint-Esprit.

Il se plaît à mêler le sacré et le profane, la fiction et la vérité, *i fregi al ver,* suivant l'expression du Tasse.

Ainsi, quelques vers plus bas, il rappelle à la fois la descente d'Enée aux Enfers et l'ascension de saint Paul au Ciel. Cette liberté d'allures fut et sera toujours le privilége des poëtes : nous ne comprenons donc pas que des esprits, éminents d'ailleurs, aient pu qualifier de *brutale profanation* ce qui est pour le lecteur une source d'ineffables jouissances (voy. note 3, ch. I[er] du *Purgat.*).

(2) La gloire des Césars.....

(Voyez, dans le même sens, *la Cité de Dieu* de saint Augustin, et, ci-après, ch. IV, note 4.)

« Cette cause finale de la grandeur de Rome, dit M. Aroux, est la » base de la philosophie historique de Dante, et le motif pour lequel » il voulait le rétablissement de l'empire romain, c'est-à-dire de la » monarchie universelle. »

(Voyez son livre *De Monarchia;* voyez aussi le beau livre d'Ozanam, *Philosophie catholique du* XIVe *siècle.*)

(3) ..... suspendus comme moi.

Suspendus entre la joie et la tristesse, entre le Ciel et l'Enfer (voy. ch. IV, note 2).

(4) *Sur la plage déserte.....*

Voy. *sup.*, ch. I, note 2.

(5) *Je dirai ta louange.....*

Dante aurait-il prétendu que les Ames des Limbes, comme celles du Purgatoire, peuvent gagner la grâce par la prière, suivant cette parole de saint Pierre : *Novos cœlos, secundum promissa, expectamus* (épît. III).

Plus bas, cependant (ch. IV), le poëte nous dira que, dans les Limbes, *on a le désir sans avoir l'espérance.* (Voy. ch. IV, note 3.)

(6) Qui décrit dans les cieux.....

Pour expliquer ce système de cosmogonie, voy. Analyse du Paradis; *Parad.*, ch. II, XXVII, et *passim.*

(7) *Une dame est là-haut.....*

La Clémence divine : peut-être la sainte Vierge elle-même.

Un peu plus bas, Lucie (de Lux) figure la grâce illuminante; Rachel, fille de Jacob, la vie contemplative (voy. *Purgat.*, ch. XXVIII, note 9). — (Voy. aussi, pour expliquer la place que Béatrix occupe dans l'Empyrée, *Parad.*, ch. XXXIII, et *supra,* ch. Ier, note 11, *in fine.*)

(8) .... ses larmes
A ce divin regard.....

Les Anglais disent : *Beauty in tears is supreme beauty.*

NOTES DU CHANT III.

(1) ..... *laissez toute espérance.*

Il n'est personne qui ne connaisse le *Lasciate ogni speranza.* Milton l'a imité sans l'atteindre :

Hope never comes
That comes to all.

(L'espérance n'y entre jamais, l'espérance qui entre partout.)

(2) Le vrai bien, le seul bien.....

Il ben dello 'ntelletto. Aristote avait dit dans son *Ethique : Bonus intellectus est ultima beatitudo.*

(3) ..... à ma vertu fragile.

Vertu doit être pris ici, comme dans le latin et l'italien de Dante, pour *courage.*

(4) ..... sous un ciel sans étoiles.

..... Loca turbida, tristes
Et sine sole domos. (Voy. *Enéide.*)

Si l'aspect d'un ciel sans étoiles est à lui seul un supplice, c'est surtout pour le poëte qui a vécu sous le beau ciel de l'Italie.

(5) ..... avec les mauvais Anges.

On lit dans Clément d'Alexandrie : *Novit enim aliquos quoque ex Angelis propter socordiam humi esse lapsos.*

Dante, comme Solon, voue au mépris cette tourbe d'hommes qui, suivant l'expression de l'Arioste, ne sont *nè corvo, nè colomba,* et qui, dans les temps d'agitations politiques, gardent une honteuse neutralité, toujours prêts à se tourner du côté du vainqueur.

(6) ..... en reconnaissant l'homme.

Célestin-Pierre de Moron, simple moine, et qui, nommé pape en 1294 (voir la vie de Dante), abdiqua presque aussitôt le souverain pouvoir. Le vers 105 du XXVII[e] chant me paraît exclure toute autre interprétation ; mais pendant que Dante plaçait ce pontife à un rang si abject, les conciles le rangeaient parmi les saints.

(7) A l'Achéron bientôt.....

Milton a introduit aussi dans son Enfer tous les fleuves de l'Enfer païen : *Abhorred Styx, sad Acheron, fierce Phlegeton* (liv. II).

On verra plus tard (ch. XIV) comment notre poëte a su rajeunir cette vieille création.

(8) Sous la main d'un nocher.....

Caron : autre emprunt fait à la mythologie.

Virgile a dit :

> Terribili squalore Caron, cui plurima mento
> Canities inculta jacet. Stant lumina flamma.....

Caron est ici un Ange déchu, un Démon, comme tous les autres gardiens de l'Enfer.

(9) Une nef plus légère.....

La barque du Purgatoire, sans doute, qui, conduite par un Ange de lumière, vient prendre les Ames des justes à l'embouchure du Tibre (voy. *Purgat.*, ch. II).

(10) On le veut.....

Ces paroles sont comme un mot d'ordre mystérieux que Virgile répètera chaque fois qu'il voudra franchir un des postes de l'armée infernale.

(11) ..... avaient compris le sens.

Les Ames ont compris que le vivant va passer avant elles et retarder leur jugement.

(12) Telles, quand vient l'hiver.....

Imité de Virgile :

> . . . Quam multa autumno, frigore primo,
> Lapsa cadunt folia.....

Mais combien le *rende* de Dante est plus beau ! Tout vient de la terre, tout y retourne... les feuilles des arbres et les hommes : *Quia, homo, pulvis es, et in pulverem reverteris.* Pour bien reproduire ces beautés délicates, il faut les bien sentir.

(13) Il dit : et tout à coup.....

On ne saurait inaugurer avec une majesté plus terrible cette invasion d'un vivant dans l'empire de la Mort.

luit ce poëme en

:.

ı l'idée du poëte :
; ils sont suspen-

e eux comme un
e pour l'admettre

ıe que cette des-
: à la rêverie qui-

parts et le ruis-
lté d'y pénétrer ;
ın hommage aux
ɲifie sans doute
de ses rayons.

:, que l'on croit
[). Electre eut de

: que les nobles
.es héros qui ont
ıt tous descendre

orte : *au regard*
:s recherches sur
: du grand guer-
comme ceux des
tait difficile d'en

ıus contre Enée.
:s Troyens contre

NOTES DU CHANT IV.

(1) J'étais au bord du val.....

« Le Dante n'aurait-il pas eu connaissance de l'Edda ou Enfer des » Scandinaves (se demande l'ingénieux auteur de la *Gaule poétique*), » quand il a tracé pour son Enfer un plan semblable à celui qu'O- » den imagina? Le Nifleim était composé de *neuf* mondes, etc. » Nous répondons : ce nombre *neuf* est la seule analogie qui se rencontre entre les deux Enfers.

(2) Mais sans adorer Dieu.....

Nous avons eu le tort de ne pas suivre la loi de l'Ancien Testament, que nous connaissions, et qui devait être la loi de toute la terre... Nous avons été idolâtres, etc.

(3) Est d'avoir le désir.....

Milton a fait de ce *désir* le plus cruel supplice de Satan lui-même :

. . . . Fierce desire
Among our other torments not the least. (*Parad. lost,* book IV.)

(4) Nul, par sa vertu propre.....

Soit par son repentir, soit par les prières des vivants qui abrégent les épreuves du Purgatoire, soit enfin par les mérites du sang de Jésus-Christ, qui a racheté l'homme de la mort.

Virgile va répondre nettement à cette question, et montrer Jésus-Christ descendant aux Enfers, après sa résurrection, pour ravir quelques Ames d'élite.

(5) Israël et celui.....

C'est-à-dire Isaac et Jacob.

Rachel, fille de Laban, pour laquelle Jacob se soumit pendant vingt ans à la domesticité.

(6) Cette forêt d'Esprits.....

Et non pas une forêt *pleine* d'Esprits, comme l'ont supposé avant moi presque tous les commentateurs. Cette première portion des Limbes n'est pas une forêt, mais bien une plaine aride et brumeuse ; la locution du poëte : *une forêt d'Esprits*, n'a d'ailleurs rien d'étrange pour nous, qui disons fort bien une forêt de cheveux, une forêt de lances, etc.

Grangier, qui vivait sous Henri IV, et qui a traduit ce poëme en vers, a dit, avec sa naïve exactitude :

. . . . La forêt noire et sombre
Cette forêt, je dis, *des Esprits* en grand nombre.

Ces mots : *que le Ciel ne hait pas*, expriment bien l'idée du poëte : les Esprits des Limbes ne sont ni purs ni pervers; ils sont suspendus entre les deux.

(7) Echangeant des secrets.....

Parlant la langue des poëtes, qui forment entre eux comme un Olympe de demi-dieux, trop au-dessus du vulgaire pour l'admettre à leurs conseils.

Quoi de plus noble, de plus calme, de plus digne que cette description des Limbes du génie? Et comme elle porte à la rêverie quiconque sait lire et penser !

(8) Un grand palais.....

Le temple du Génie, sans aucun doute : les remparts et le ruisseau profond qui l'entourent indiquent la difficulté d'y pénétrer; le nombre *sept* paraît être une allusion et comme un hommage aux sept sages de la Grèce. Ce mont qui rayonne, signifie sans doute que le génie plane sur le genre humain et l'éclaire de ses rayons.

(9) Electre était mêlée.....

Fille d'Atalante, qui régna sur une ville d'Italie, que l'on croit être aujourd'hui Corneto (dont il est parlé ch. XIII). Electre eut de Jupiter Dardanus, le fondateur de Troie.

César se trouve mêlé aux héros troyens, parce que les nobles latins, et Dante à la tête, veulent tous descendre des héros qui ont conquis l'Italie, comme les nobles français veulent tous descendre des guerriers francs qui ont conquis les Gaules :

Nascetur pulchra *Trojanus* origine Cæsar.

César *au regard d'aigle*, ai-je dit; le texte porte : *au regard d'épervier*. M. Ch. Desobry, qui a fait de savantes recherches sur *Rome au siècle d'Auguste*, trace ainsi le portrait du grand guerrier : « Les yeux extrêmement grands, *verdâtres comme ceux des* » *chevaux*, et si brillants, si pleins de feu, qu'il était difficile d'en » supporter l'éclat. »

Camille, reine des Rutules, qui secourut Turnus contre Enée. —Penthésilée, reine des Amazones, qui secourut les Troyens contre

les Grecs. — Latinus, roi du Latium, qui donna sa fille Lavinie au prince troyen, quoiqu'il l'eût promise à Turnus. — Julie, fille de César et femme de Pompée, que Corneille a faite si grande. — Marcia, femme de Caton d'Utique, qui, l'ayant répudiée par dévouement pour Hortensius, la reprit après la mort de son ami (voy. *Purgat.*, ch. Ier). — Cornélie, fille de Scipion l'Africain, mère des Gracques. — Saladin, sultan de Babylone, si fatal aux armes des croisés. Il se tient à l'écart, sans doute comme étranger d'origine, d'époque et de religion aux grands personnages que le poëte énumère; mais quelle tolérance pour un *fils de croisé*, d'avoir mis en si bon lieu un si terrible ennemi des chrétiens!

Le maître assis, etc., Aristote. *Magister dixit* était, au moyen âge, la formule scolastique qui répondait à tout. Dante le met au-dessus de Socrate et de Platon; Pétrarque, qui florissait à peu près dans le même temps, donne la préférence à ce dernier.

Démocrite, qui ne voit dans le monde qu'un composé d'atomes s'accrochant au hasard. — Diogène le Cynique, de Cynope. — Anaxagore, de Clazomènes. — Thalès, un des sept sages. — Empédocles, d'Agrigente, qui se précipita dans le cratère de l'Etna. — Dioscoride, né en Cilicie, qui a fait un traité sur les propriétés des végétaux et des minéraux.

Grangier avoue naïvement qu'il n'a pu traduire mot à mot le vers de Dante; et sa périphrase est curieuse :

> J'ai vu le bon simpliste auteur de l'Apothèque
> Des herbes et métaux, Dioscoride l'Ancien.

Il se tire par d'étranges abréviations de cette longue nomenclature de noms illustres :

> Thalès, *Empéd, Héracl*, et le Zénon Stoïque.

Celui qui écrivait de tels vers, a précédé de peu d'années le grand Corneille.

Orphée et Cicéron : les deux types de l'harmonie. Quel ingénieux rapprochement! Mais il est complet ainsi, et je n'ai pu adopter la version qui porte : *Lino,* au lieu de *Livio;* Tite-Live a bien là sa place, à côté de Cicéron et de Sénèque.

— Ptolémée : il attacha son nom au fameux système renversé par ce Galilée, qui...

> . . . . . Expia par cinq ans de prison
> L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.

Hippocrate, Avicenne, etc., médecins célèbres. Averroës, le dernier, est un Arabe qui a commenté Aristote.

(10) Le groupe où je comptais.....

On n'oublie pas que quatre illustres poëtes, allant au-devant de Virgile, avaient admis Dante parmi eux; ceux-là restent dans les Limbes. Virgile et son élève continuent leur voyage, et arrivent au second cercle, où l'air tremble, agité par l'orage éternel.

NOTES DU CHANT V.

(1) Là, l'horrible Minos.....

Minos n'est pas ici le roi de la Crète, le grand législateur; mais, comme Caron, c'est un Ange tombé, un Démon (voy. ch. III, n. 8).

Cette étrange et formidable figure a été conservée, par M. Chenavard, dans les admirables peintures murales qu'il avait préparées pour un de nos grands édifices.

(2) Sans peine on entre ici.....

Minos rappelle les vers de Virgile :

Facilis descensus Averni;
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor. (VIRG., *Enéide.*)

Lata porta et spatiosa via quæ ducit ad perditionem. (SAINT MATHIEU, chap. VII, v. 13.)

Bossuet a dit par opposition : *Qu'il est étroit le chemin qui conduit à la vie!*

(3) Où l'on peut tout.....

C'est le mot d'ordre, le mot de passe déjà donné à Caron (voy. ch. III, note 10).

(4) De tout rayon muette.....

On retrouve ici le *Dove 'l sol tace* du chant Ier; le poëte prête le silence à l'ombre, la parole à la lumière.

(5) Celle qui vient après.....

Didon : mais si, en cas de conviction de plusieurs crimes, la peine la plus forte doit seule être prononcée, ô Minos! pourquoi Didon et Cléopâtre ne sont-elles pas dans le cercle plus douloureux des suicides (voy. ch. XIII)? Pétrarque nous répondrait peut-être : *Studio*

di onestade a morte spinse Dido, non quel d' Enea (c'est sa passion pour la vertu, non sa passion pour Enée, qui poussa Didon à la mort).

(6) Voici Pâris, Tristan.....

Tristan, neveu de Marc, roi de Cornouailles, le premier des chevaliers errants, et qui, par amour pour sa tante (la belle reine Iseult), fit des prodiges de valeur (voy. les romans de la Table ronde). — Nous ne donnons pas d'explications sur les autres noms, qui se commentent par eux-mêmes, et au milieu desquels le moderne Tristan tombe un peu brusquement; mais c'est la méthode de notre poëte: déjà plus haut (ch. IV), il a mêlé Saladin aux héros et aux philosophes de Rome et de la Grèce. Plus tard, dans le Paradis, nous retrouverons des rapprochements semblables. Qu'est-ce que douze ou quinze siècles de distance devant l'éternité?

(7) ..... Quand le vent vers nous les eut ployés.

Piegate. Cette expression, littéralement traduite, paraît hasardée au premier abord; examinée de plus près, elle est d'une admirable énergie : ces Ombres sont si frêles, et le vent si violent, qu'elles cèdent comme le roseau, comme la feuille desséchée : *ludibria ventis*.

(8) ..... Mortel compatissant.

O animal gracioso! Grangier n'a pas manqué de dire : *O animal gentil!*

Deux vers plus bas, le texte porte : « Nous qui avons *teint* de notre sang. » Grangier change *teindre* en *peindre, — l'accomodant,* dit-il, *à notre langue*. Aujourd'hui notre langue exigerait le contraire.

(9) La terre où je suis née.....

Françoise de Rimini commence par décrire Ravenne, sa patrie. Voici, en peu de mots, le sujet de ce délicieux épisode :

Françoise, fille de Guido de Polenta, l'une des plus belles personnes de son temps, fut mariée à Lanciotto, fils aîné de Malatesta, sire de Rimini. Il était boiteux, laid et sans grâces. Paul, son frère, était au contraire un cavalier accompli. Il s'éprit de sa belle-sœur, et tous deux, surpris un jour par l'époux outragé, furent tués ensemble *d'un seul coup d'épée*. C'est pour cela que les deux amants ne lurent pas ce jour-là davantage.

Un beau tableau de M. Coupin de La Couperie représente cette

scène tragique. M. Sheffer a reproduit en 1836, avec l'admirable et sombre coloris que chacun sait, la visite de Dante aux deux amants.

Je crains bien que notre siècle positif ne trouve plus de fadeur que de grâce dans ces répétitions du mot *amour* et dans ces maximes érotiques. Mais il faut, d'une part, songer au caractère des personnages, et se rappeler en même temps que le siècle des controverses religieuses vit naître le *roman de la Rose*. Dante, qui parle en vers, par *majeure* et par *mineure*, par *or* et par *donc;* Dante, qui revient souvent sur la grâce illuminante, parle aussi de la *dame de ses pensées* (voy. *Vita nuova;* Paradis, *passim;* et Purgat., ch. Ier, note 3).

(10) Caïn attend.....

Caïn, pour le cercle où Caïn expie son fratricide : le neuvième et dernier cercle de l'Enfer (voy. ch. XXXIII et XXXIV).

(11) ..... Il n'est pas de plus grande douleur.

Allusion à ce vers de Virgile :

Infandum, regina, jubes. (*Enéid.*, liv. VI.)

ou à celui-ci :

Non ignara mali, miseris, etc.

(12) Je ferai comme lui.....

Comme Paul. Un des vers qui précèdent donne à entendre que Paul a déjà prononcé quelques paroles :

Dès que j'eus entendu ces malheureux Esprits.

(13) Paul... (qu'à mes bras jamais !.....).

Dans l'excellente édition de Bettoni, on lit : *Fia*. Celle de Venturi, que je préfère, porte : *Sia*. *Fia*, c'est-à-dire *Sarà;* c'est-à-dire : *il ne sera jamais séparé de moi*. Cela est froid. — Dans l'autre sens, au contraire, quelle sensibilité profonde ! « C'est lui, c'est son amour qui m'a perdue... puisse-t-il cependant ne jamais me quitter ! Je bénirai le Ciel au milieu de mes souffrances éternelles, s'il me laisse éternellement celui qui les a causées ! »

(14) ..... un autre Gallehot...

De même que Gallehot perdit par ses lâches complaisances Lancelot du Lac et la belle Ginèvre, de même la lecture de ce roman développa la passion de nos deux amants et causa leur perte.

Quel enseignement pour la jeunesse avide de ces funestes lec-

Le gracieux et savant auteur de la *Gaule poétique* s'est évidemment inspiré de cette touchante histoire, quand il nous a représenté Emma, fille de Charlemagne, apprenant à lire au bel Eginard dans les poésies d'Ovide, de Properce, d'Horace et de Tibulle : « Rapprochés l'un de l'autre, l'un vers l'autre attirés sur la page enchantée, etc. »

Quelque compassion que méritent des malheurs racontés en termes si touchants, il faut avouer que les peines semblent ici assez mal réparties entre les coupables. L'époux outragé qui tue les deux coupables *d'un seul coup* est excusable aux yeux des lois humaines. Dante, cependant, plonge l'offensé bien au-dessous des offenseurs : on reconnait qu'un amant a tenu la balance du juge.

Pour savoir comment est punie la Luxure dans le Purgatoire, voy. *Purgat.*, ch. XXVI et XXVII.

NOTES DU CHANT VI.

(1) Cerbère est là.....

Le chien est le type de la gourmandise. — *Il est sot, il est gourmand*, a dit le bon Lafontaine.

Nous verrons les damnés de ce cercle hurler comme des chiens; Cerbère aboyer et se taire comme un chien, etc.

Au reste, nous dirons de Cerbère ce que nous avons dit de Caron, de Minos : Cerbère est un Démon; c'est ainsi que Dante, en empruntant à la fable antique, lui imprime un cachet nouveau.

Le corps du terrible gardien se termine en serpent; ce qui fait que le poëte l'appelle un peu plus bas : *le Grand-Ver*, nom sous lequel il désigne aussi Satan lui-même (voy. ch. XXXIV).

La double forme de Cerbère est empruntée aux anciens (voy. l'*Hercule furieux* et l'*Enéide*).

Dante a aussi emprunté à Virgile le secret d'apaiser Cerbère : seulement, il y met moins de façons; et dans le gâteau qu'il lui jette, il n'entre ni miel ni plantes soporifiques. Grangier ne veut pas qu'il en soit ainsi :

..... Prend la terre au dedans,

(dit-il); et il ajoute dans ses notes : C'EST-A-DIRE, LA VIANDE DANS LA CORBEILLE (voir ci-après, note 7).

(2) On m'appelait Ciacco.....

Ce nom veut dire *pourceau;* ce n'était sans doute qu'un surnom. Lombardi le représente comme un parasite déhonté, mais plein d'éloquence et de grâce.

(3) L'une des factions.....

La faction des Blancs, à laquelle appartenait notre poëte, et qui avait pour chefs les *Cerchi*, venus du *Val de Nievole, situé dans les bois*. Les Blancs et les Noirs représentaient deux partis nés à Pistoie, et qui, plus tard, se fondirent avec les Guelfes et les Gibelins de Florence (voir la *Vie de Dante*).

(4) ..... j'en vois *Un* qui s'élance.

Je vois Charles de Valois, frère de Philippe le Bel (voir la *Vie de Dante*), qui écrase les Blancs ou Guelfes.

Et, plus bas, Henri, Farinata, illustres Gibelins de Florence et de Pistoie, que nous retrouverons plus tard dans les cercles inférieurs (ch. X, note 2; ch. XVI, note 4; ch. XXVIII, note 10).

(5) ..... Mosca, Tegghio.....

Je me suis déjà lamenté sur le peu d'intérêt que tous ces grands hommes oubliés inspirent au lecteur du XIX[e] siècle. Encore me suis-je permis d'estropier un peu le nom de *Thegghiaïo,* car autant vaudrait Childebrand. Quel désespoir que de pareils noms pour l'harmonie dont notre oreille est si jalouse, pour l'intérêt dont notre esprit est si avide!... Quelle différence entre le Thegghiaïo et Diomède, entre Farinata et Capanée, entre le fourbe Ulysse et le grand Jacob Rusticucci!

(6) Retourne au sage auteur.....

Aristote: lequel a dit que plus une nature est parfaite, plus elle est disposée à sentir la joie et la douleur.

Saint Augustin a dit dans le même sens: *Cùm fiet resurrectio carnis, et bonorum gaudium et malorum tormenta majora.*

Voyez la punition du Gourmand repentant (*Purgat.*, ch. XXII, XXIII et XXIV).

(7) ..... par Plutus occupée.

Plutus, dieu de la richesse, et non Pluton, dieu des Enfers; nous entrons dans le cercle des Avares et des Prodigues. Plutus est un Démon comme Caron, Minos et Cerbère; Dante l'appelle le *Grand-Ennemi* par excellence: ce qui fortifie l'interprétation donnée à la

figure de la louve dans le ch. I[er], note 7. Dante appellera Plutus *Loup maudit*.

NOTES DU CHANT VII.

(1) *Pappe! Pappe Satan!*

« Maître! maître! ô Satan! ô mon seigneur et maître! » *Aleph*, en hébreu, veut dire seigneur, maître; l'aspect d'un vivant irrite et trouble le Démon : il appelle à son aide les puissances de l'Enfer. Ce cri, poussé dans une langue inconnue, est d'un effet sauvage et mystérieux.

(2) Puis, vers la *Lèvre-Enflée*.....

Enfiata-Labbia : sans doute pour donner au symbole de l'avarice un visage ignoble, des traits abrutis.

Dante appelle aussi Plutus *Loup maudit*. Il a fait du loup le symbole de l'avarice, à cause de la maigreur et de l'avidité proverbiales de cet animal, n'ayant le plus souvent, comme dit Lafontaine,

Que les os et la peau.

(3) Où le superbe Viol.....

Textuel : « Superbo strupo » (pour stupro).

Où l'orgueilleux Satan fut terrassé par l'archange Michel, lorsqu'il tenta de violer la majesté divine.

(4) Papes ou Cardinaux.....

Dante, malgré son orthodoxie, et aveuglé par ses haines politiques, ne manque jamais de représenter la cour de Rome comme adonnée à l'avarice.

(5) Ceux-là, le front rasé.....

Le front rasé; c'est-à-dire les premiers dont il a été parlé, les prodigues, ceux qui crient aux avares : *Que fais-tu de ton or?* Ce front rasé est un symbole de misère et de dégradation : c'est la privation du dernier bien qui reste à l'homme, d'une partie de lui-même; c'est le signe de la servitude où conduit la misère.

La main fermée désigne les avares, ceux qui répondent aux prodigues : *Toi, qu'as-tu fait du tien?*

Comme le poëte rajeunit dans les vers suivants la vieille Fortune de l'antiquité païenne! comme il la relève! Elle n'est plus là, le pied

posé sur une roue qui traîne dans les sentiers de la terre. L'Ange de lumière, mêlé aux chœurs célestes, touche de sa main notre globe, le roule dans l'espace, et d'un souffle élève ou abaisse nos destinées. Cette tirade m'a toujours enchanté.

Milton suppose aussi que des Anges sont délégués de Dieu à la garde des sphères célestes : Uriel habite le soleil, etc. (*Paradis perdu*, ch. III et IV).

(6) ..... Le soleil de la nuit.

La lune.

Il est plus de minuit; du vendredi au samedi saint :

..... Suadentque cadentia sidera somnos. (VIRG., *Enéide*.)

(7) ..... un ruisseau qui bouillonne.....

Bien que cette eau bouillonne, elle est la source du Styx, et non celle du Phlégéton (voy. ch. XIV, note 10). Ici le bouillonnement du ruisseau ne provient sans doute que de sa chute à travers les rochers.

(8) Que le fond de cette eau.....

Venturi, le P. Daniel et d'autres commentateurs veulent voir au fond de cette eau « *les Colères sourdes,* » et ils placent les Paresseux dans ce cercle sans nom qui forme comme le vestibule de l'Enfer, et où sont punis ceux qui vécurent *sans vice et sans vertu* (*vid.* ch. III). Mais, suivant cette version, l'*Orgueil* et l'*Envie* auraient été passés sous silence par notre poëte, qui ne les a pas oubliés dans le Purgatoire. Comment admettre une pareille hypothèse? Je préfère de beaucoup l'explication de Pierre Alighieri, fils et interprète de Dante : il place l'*Orgueil* avec la *Colère,* à la surface du lac; au fond, la *Paresse* et l'*Envie,* auxquelles s'applique parfaitement, en effet, le bégayement que notre poëte va prêter tout à l'heure aux maudits ainsi enfouis dans le limon de l'infernal marais. *Requiescens accidiosus in fæcibus suis,* a dit Jérémie. David a dit : *Infixus in limo profundi.*

La *Paresse,* péché capital, ne pourrait être logiquement et chrétiennement placée en dehors des cercles où sont punis les péchés capitaux. Quant à l'Orgueil, un mot : outre qu'il marche en assez bon accord avec la Colère, nous verrons dans le chant suivant que Philippe Argenti est qualifié *persona orgogliosa.* Or, il entre bien dans la manière de Dante de caractériser d'un seul mot les choses. Je vois donc ici l'Orgueil *envers les hommes;* mais je retrouve dans

le cercle suivant une autre forme de l'Orgueil, l'Orgueil *envers Dieu*, sous la figure des Hérésiarques. L'Orgueil, c'est-à-dire l'esprit de discussion, de *libre examen*, comme ils disent, est vraiment le père de l'hérésie, le principe de tous ces systèmes de philosophie superbe, contraires à l'humble esprit de la loi qui dit : Bienheureux les pauvres d'esprit.

Cet Orgueil *envers Dieu* formerait la transition entre l'incontinence et les deux autres dispositions que le Ciel condamne plus sévèrement encore, *feritatem et vitium;* il occupe entre elles une place moyenne, mais à part, et il a pied dans la ville de Dité, plus spécialement réservée à la Violence et à la Fraude (voy. ch. I[er], note 7; ch. XI, note 2 et 6).

(9) ..... et ne peut qu'essayer.

A cause du limon qui les suffoque, du venin qui étouffe l'Envie, des langueurs où s'endort la Paresse.

Grangier a ainsi traduit :

Cet hymne en la luette gourgouillent.

Lui aussi voit ici les Paresseux, mais il se tait sur l'Envie.

(10) Entre la rive sèche.....

D'une part, le pied des rochers que nos poëtes viennent de descendre; d'autre part, le marais où Dieu a rapproché la Colère, l'Orgueil, la Paresse et l'Envie.

Le Styx forme donc un lac circulaire entouré par le cercle des Avares et des Prodigues, entourant à son tour la ville de Dité, dont il sera question tout à l'heure. Au milieu de la lugubrè cité, nous verrons s'ouvrir le grand puits qui sert de communication avec les cercles inférieurs (voir l'analyse en tête de l'Enfer).

Pour savoir comment les sept péchés capitaux sont traités quand on les efface par la contrition, voy. *Purgatoire, passim.*

On aime à comparer ces deux parties qui semblent devoir offrir tant de similitude, et que le génie du poëte a revêtues de formes et de couleurs si variées.

NOTES DU CHANT VIII.

(1) Je dis, en poursuivant.....

C'est-à-dire, selon moi : en continuant la description du cinquième

cercle du marais infernal. Cette explication a du moins le mérite de la simplicité. D'autres commentateurs ont cherché à établir longuement que, par suite des agitations politiques, Dante avait interrompu son poëme, et ces mots signifieraient qu'il se remet à l'œuvre. — Dans le sens que j'adopte, Arioste a dit au commencement du chant XVI de son *Roland furieux* : « *Dico* LA BELLA ISTORIA RIPIGLIANDO ; » et au début du XXII[e] : « *Ma tornando al lavor,* etc. » Nul n'a songé à torturer ces mots pour en tirer un sens caché.

Deux feux sont allumés sur la tour qui s'élève au bord du lac : le premier est destiné sans doute à appeler les Ames qui viennent demander le passage à Phlégias, comme elles l'ont demandé plus haut à Caron ; le second feu est un signal qui se voit de la ville de Dité, et qui fait appel à la barque du nautonier. Une autre flamme répond des murs de Dité, pour indiquer la vigilance des gardes et répondre à l'appel. Ces descriptions, empruntées aux usages des hommes, sont pleines de mouvement, de naturel et de poésie.

(2) Par un seul nautonier.....

J'ai essayé dans ces trois vers à bien imiter la rapidité d'une barque légère.

(3) Phlégias ! Phlégias !.....

Dans la fable, Phlégias est fils de Mars, père d'Ixion et roi des Lapithes. Irrité de ce qu'Apollon avait outragé sa fille Coronis, il brûla le temple de ce dieu, qui le tua à coups de flèches.

Phlégias, qui va sans cesse du Styx où sont plongées les Ames colères, à la ville de Dité où brûlent les Hérésiarques, paraît symboliser à la fois la Colère et l'Orgueil.

(4) Mais le poids de mon corps.....

..... Simul accipit alveo
Ingentem Æneam, gemuit sub pondere cymba. (VIRG., *Enéide*.)

(5) A ces mots, des deux mains.....

Ce passage a fourni à Eug. Delacroix le sujet d'une terrible composition, que l'on peut admirer au musée du Luxembourg.

(6) A Philippe Argenti.....

De la famille des Cavicciali et des Adhémar, suivant Boccace : homme riche et puissant qui, sur un mot, s'abandonnait à d'aveugles fureurs.

(7) La ville de Dité.....

Dité est le nom de Satan (de Δίς, un des noms de Pluton) : il est juste de donner le nom de l'Empereur des Enfers à la ville où sont punis ceux qui, comme lui, par orgueil, ont cherché à secouer le joug de l'obéissance.

(8) Ce sont donc ses remparts.....

..... Sub rupe sinistrâ
Mœnia lata videt, etc. (VIRG., *Enéide*.)

(9) ..... retrouvons ma trace.

Et non pas *notre* trace : le pied du vivant a pu seul laisser une empreinte sur le sable.

(10) Et la porte aujourd'hui.....

Allusion à la descente du Christ aux Enfers. Il est dit dans l'office du Samedi saint : *Hodie portas mortis et seras pariter Salvator noster disrupit.*

Virgile a invoqué l'aide du Ciel ; il pressent, il annonce le secours que Dieu envoie aux deux voyageurs.

Quelle variété dans les voies ! quelle pompe et en même temps quelle simplicité dans les images ! Tout cela est merveilleux, et tout cela paraît vrai.

NOTES DU CHANT IX.

(1) Oh ! qu'IL tarde à venir !.....

L'Ange annoncé par les derniers vers du VIIIe chant.

(2) Du cercle où le seul mal.....

Du cercle des Limbes, du cercle auquel appartient Virgile. Dante, inquiet, veut savoir si Virgile n'a pas trop présumé de ses forces, s'il connaît les sentiers de l'Enfer, les périls du voyage, etc.

(3) ..... évoqué par un commandement.

Dans la *Pharsale*, Erycto, magicienne de Thessalie, évoque une Ombre des Enfers pour lui demander quelle sera l'issue de la guerre civile. Dante suppose avec beaucoup d'adresse que Virgile fut chargé de la mission. Le poëte explique ainsi la connaissance des lieux parcourus, et cette explication doit rassurer son élève.

L'Ame évoquée serait sans doute celle de Brutus ou de Cassius ;

car ces deux Romains souffrent dans le cercle de Judas (voir *infra*, ch. XXXIV), et ils étaient plus que tout autre compétents pour parler des guerres civiles de Rome. Pour la commodité de la rime, j'ai adopté l'orthographe du texte, et j'ai écrit *Juda ;* mais il est mieux de dire *Judas* pour désigner le disciple de Jésus-Christ, et *Juda* pour désigner une des tribus d'Israël.

(4) ..... pas cependant sans colère.

C'est-à-dire, sans difficultés sérieuses, sans que le Ciel s'irrite.

(5) De la Reine des pleurs.....

Farinata, dans le chant suivant (note 5), parlera aussi de la *pâle reine,* de Phœbé, qui, sous le nom d'Hécate, était puissante dans l'Enfer des anciens païens. Mais Dante ne la fait apparaître nulle part dans l'Enfer du Christianisme ; et si l'on considère la situation gênante où il a placé son Satan, la taille incommensurable qu'il lui prête, on avouera que l'emprunt fait à la mythologie perd ici de sa grâce, et le récit de sa vraisemblance.

Milton n'a pas osé introduire la différence des sexes entre les Anges (voy. *Paradis perdu,* ch. v) : Flaxmann, dans ses admirables esquisses, l'a également fait disparaître.

Mégère, Alecto, Tisiphone, sont les trois Furies de l'Enfer païen.

(6) A nous, Méduse.....

Méduse ayant fait outrage à la chaste Minerve, celle-ci changea les cheveux de la belle princesse en serpents, et voulut qu'on ne pût la regarder sans être pétrifié (voy. Ovide, *Métam.,* liv. iv).

A la mort de Méduse, Minerve plaça sa tête au milieu de son armure, sous le nom de Gorgone, qui servait à désigner les trois filles de Phorcys et de Céto. Les trois sœurs s'appelaient Stényo, Euryale et Méduse.

Voyez au vers suivant.

On sait que Thésée tenta la descente des Enfers ; suivant la fable, il en fut tiré par Hercule. Ici le poëte suppose que les Furies se sont laissé vaincre par lui, et elles ne veulent plus subir la même humiliation.

(7) Réfléchis, ô lecteur.....

Voici, je pense, ce que le poëte a voulu dire : Celui qui regarde de trop près le péché y succombe, *qui vult perire peribit ;* ou bien encore, et plus directement en vue des Hérésiarques : L'homme qui

par orgueil et curiosité cherche à pénétrer les mystères s'égare : « Bienheureux les pauvres d'esprit. »

(8) Votre Cerbère est là.....

Encore un heureux emprunt à la mythologie : Hercule enchaîna Cerbère. Ici, l'Ange fait allusion à la victoire du Christ après sa résurrection : l'Enfer voulut lui résister, les serrures furent brisées (voy. ch. VIII, note 10), et Cerbère fut un instant enchaîné.

Quelle admirable chose que cette apparition d'un Ange de lumière au milieu des ténèbres éternelles !

(9) Tel, dans les plaines d'Arle.....

L'archevêque Turpin, que l'Arioste cite si souvent avec un malin respect, parle du cimetière d'Arles, qui fut bénit par sept évêques.

Pola est une ville d'Istrie, sur les frontières de l'Esclavonie et non loin du golfe Quarnero.

(10) Et ces tombeaux sont pleins.....

Quand on lit de pareils vers, comment comprendre que Dante lui-même ait été accusé d'hérésie ? N'était-ce pas déjà beaucoup trop d'en faire un socialiste et un révolutionnaire ? Au surplus, le savant Ozanam a posé cette question de l'orthodoxie de Dante, et il l'a résolue à l'honneur de notre poëte.

Dante a plongé beaucoup plus bas ceux qui sèment le schisme et le scandale (voy. ch. XXVIII) : c'est que ces pécheurs ont procédé par *fraude*, tandis que ceux-ci n'auraient succombé que par orgueil.

L'Hérésie n'a pas de place au Purgatoire, qui ne reçoit que les sept péchés capitaux précisés dans les livres saints.

NOTES DU CHANT X.

(1) Mais tes sages conseils.....

Virgile vient de reprocher à son élève (deux vers plus haut) une sorte de réticence dans l'expression de ses désirs. Dante, pour se justifier avec modestie, fait allusion au reproche que son maître lui a adressé en descendant vers l'Achéron (voy. *supra*, ch. III).

(2) Dans la cité de feu.....

L'Ame qui parle est celle de Henri Farinata, illustre capitaine des

Gibelins, qui gagna la bataille de Monte-Aperto et fut quelque temps maître de Florence (voy. la *Vie de Dante* et le ch. VI, note 6).

(3) Bien! c'étaient là des gens.....

Farinata, damné pour le péché d'Orgueil, est trop bon gentilhomme pour entamer une conversation avec un étranger sans connaître ses aïeux. Dante ne manque pas non plus cette occasion de vanter son antique origine, quoiqu'il soit en ce moment attaché au parti guelfe, c'est-à-dire au parti démocratique.

Les Degli Elisei, ancêtres de Dante, étaient comme lui attachés au parti guelfe.

(4) Jusqu'au menton à peine.....

Et non pas, comme l'autre, jusqu'à la ceinture. Toutes les Ames n'ont pas la force et l'énergie du fier Gibelin. Ici les vers expriment les efforts du malheureux, qui peut à peine se soutenir au milieu des flammes. C'est cette variété de tons et de couleurs qui fait les grands poëtes et qui toujours charme le lecteur, alors même qu'il ne se rend pas bien compte de l'art caché auquel il doit ses jouissances.

L'Ombre qui se dresse si péniblement est celle de Cavalcante de' Cavalcanti, père de Guido, qui fut l'ami du poëte. Partagé entre la philosophie et la poésie, Guido dédaignait Virgile : Dante trouve ici l'occasion de lui en faire un reproche (voy. *Purgat.*, ch. XI, note 7).

Il y a plus loin une admirable transition à une admirable page. On vient de voir le malheureux père s'affaisser dans sa tombe brûlante : on a oublié Farinata... Tout à coup le poëte vous le montre du doigt, toujours debout et immobile au-dessus des flammes... et dans quels termes il justifie ses rigueurs envers les vaincus!

(5)..... notre pâle reine.

La terrible reine de l'Enfer, Hécate, qui est aussi la chaste Diane sur la terre et la pâle Phœbé dans le ciel (voy. ch. IX, note 5).

Cinquante fois, c'est-à-dire quatre ans. Farinata parle en 1300. Dante fut exilé en 1302; mais c'est en 1304 que les Blancs, exilés, firent irruption sur Florence. Farinata fait donc allusion non pas à l'exil même, mais aux efforts inutilement tentés pour y mettre un terme (voy. la *Vie de Dante*).

Au moment où parle Farinata, le pouvoir est encore au parti guelfe, et Dante lui-même est tout-puissant.

(6) Vous semblez découvrir.....

Après Ciacco, voilà Farinata qui prédit l'avenir, et qui, en même temps, interroge le poëte sur les événements présents. Dante s'étonne de cette contradiction et cherche à en connaître le secret.

(7) Le jour où du futur le seuil se fermera.

Le jour du jugement dernier, où le monde finissant n'aura plus d'avenir et n'enverra plus personne en Enfer.

(8) Contrit d'avoir blessé la tendresse d'un père.

En entendant cette explication, Dante comprend le désespoir de Cavalcante : il s'excuse d'en avoir été la cause en ne répondant pas à cette question : *Mon fils ne voit-il plus le doux éclat du jour!* Mais il ne croyait pas alors que le présent fût un secret pour les Ames, lui qui les a entendues lui prédire l'avenir (voy. *supra*, note 6).

(9) C'est Frédéric Second, c'est le Grand Cardinal.

Frédéric II, fils de Henri V et petit-fils de Frédéric Barberousse, chef du parti gibelin, et, dit-on, persécuteur de l'Eglise. C'est pour cela, dit Venturi, que Dante l'a placé parmi les Hérétiques.

Le Grand Cardinal, que l'on appelait aussi par excellence *le Cardinal,* c'est Octave degli Ubaldini, fauteur du parti gibelin aristocratique, contraire par conséquent aux intérêts de l'Eglise ou du pape, qui tenait pour les Guelfes.

Dante, qui depuis... mais alors il sacrifiait tout aux Guelfes, Dante eût pu leur dire ce que *le Grand Cardinal* disait à leurs adversaires : *Se ho io una anima, l' ho perduta per voi.*

(10) Troublé de quelques mots qui cachaient un présage.

Ces mots, les voici : *Sans attendre le jour où notre pâle reine, etc.* (voy. *supra*, note 5).

NOTES DU CHANT XI.

(1) *Je garde dans le feu le pontife Anastase.*

Le pape Anastase II, entraîné à l'hérésie, suivant le poëte, par Photin, diacre attaché à Acacius, évêque de Thessalonique. Mais il faut, avec le père Venturi, combattre cette odieuse imputation du poëte et soutenir l'orthodoxie du saint-père : Dante a été trompé par une similitude de nom. C'est un empereur d'Orient, et non un souverain pontife, qui a été entraîné par Photin.

(2) La Fraude — enfant maudit de notre humanité—

Tandis que la Violence est le propre de la brute.

Quelque aride que soit la matière de ce chant, il faut le lire avec attention ; car il est comme l'argument et la clef du reste du poëme.

Ainsi, dans les six premiers cercles, nous avons rencontré l'Incontinence (la panthère), principalement sous la figure des sept péchés capitaux ; il nous reste trois cercles à parcourir.

Le septième, habité par les Violents (*feritatem,* la bestialité, — le lion); les Violents eux-mêmes divisés en trois catégories et répartis en trois circuits distincts : dans le premier circuit du septième cercle, la Violence envers le prochain ; dans le deuxième, la Violence envers soi-même ; dans le troisième, la violence envers Dieu et envers les lois naturelles.

Le huitième et le neuvième cercles, habités par deux sortes de Fraudes (*vitium*, la malice, — la louve), savoir :

Le huitième, divisé en dix circuits, où sont punis ceux qui, par la Fraude, ont attenté aux liens naturels et trompé le prochain ;

Le neuvième, divisé en quatre circuits, où sont punis ceux qui, par la Fraude, ont été non-seulement nuisibles au prochain, mais Traîtres à la famille, à la patrie, aux amis et aux bienfaiteurs, au prince et à Dieu.

La Fraude, qui est un vice de calcul, de préméditation, est plus sévèrement punie que la Violence, qui suppose l'irréflexion et une sorte d'aveuglement bestial.

(3) ..... Cahors.....

Cahors est une ville du Quercy qui, du temps du poëte, renfermait, dit-on, beaucoup d'usuriers. Dante considère l'Usure comme attentatoire aux lois divines et naturelles (voyez, ci-après, *in fine*, note 7).

(4) ..... moins vile.....

La Fraude envers le prochain est moins coupable que la Fraude envers les parents, les amis, la patrie, etc., parce que, dans le premier cas, tout homme sait qu'il a dans son semblable un ennemi possible, et il se tient sur ses gardes : il y a lutte ; dans le second cas, au contraire, il y a abus de confiance, trahison, etc.

(5) ..... les fils de Simon.

Les Simoniaques, qui trafiquent des choses saintes ; les frères de Sinon, ceux qui, à l'exemple du Grec Sinon, endorment la défiance

par le mensonge, etc. Parmi eux sont compris les Faussaires, qui font mentir les écrits et les métaux, comme Sinon faisait mentir le langage.

Proxénète : agent de corruption qui favorise la débauche d'autrui. Nous trouverons aussi le *Barate* (ce mot a vieilli) : le Barate est celui qui trafique des faveurs du prince.

(6) ..... ceux que j'ai vus.....

Les Colères et les Paresseux, les Avares et les Prodigues, les Gourmands, la Luxure, l'Envie, l'Orgueil; tous les pécheurs que nous avons passés en revue dans les chants qui précèdent..

(7) On voit que la *Nature*.....

Par l'argumentation qu'il prête à Virgile, on voit que Dante a divisé l'échelle des crimes et des peines d'après les règles posées dans l'*Ethique* d'Aristote : *Dicendum est rerum circa mores fugiendarum tres species esse : incontinentiam, vitium, feritatem* (voy. ch. Ier, note 8).

La division faite par l'Eglise, en sept péchés capitaux, ne suffisait pas à l'inflexible logique du poëte; il ne s'est fait purement orthodoxe que là où commence le repentir, c'est-à-dire dans le Purgatoire, où il a classé seulement et nominativement les sept péchés définis par les conciles.

« De ces deux, c'est-à-dire de la nature et l'art, il faut augmenter » ses commodités; car au Genèse il est escript qu'au commencement du monde il fut besoin que l'humaine génération prit un » ordre de vivre, et que l'un avançât l'autre par la nature et par » l'art. Pour cette cause, il montre que l'usure est une chose damnable qui est éloignée des moyens que l'on doit tenir pour augmenter son bien, comme est la nature et l'art, lesquels méprise » l'usurier. Aussi Dieu défend l'usure au Lévitique : *Pecuniam tuam » non dabis fratri tuo ad usuram, et frugum superabundantiam » non exiges.* » (Note de Grangier.)

(8) *Corus* couvre *le char*.....

Dante a décrit la chute du jour dans les premiers vers du second chant, le milieu de la nuit dans le septième. Il explique en ce moment le retour de l'aurore (Samedi saint); le soleil est dans le signe du *Bélier*. Les *Poissons* le précèdent de deux heures à l'horizon, au moment où le char de Booz ou d'Orion brille au nord-ouest, d'où s'échappe le vent appelé *corus* en latin, et en italien *maestro ponente*.

Cuvier a dit d'Homère qu'il était anatomiste profond, qu'il décrivait toutes les blessures de ses guerriers suivant les règles de la science, qu'il ne les faisait jamais mourir d'un coup qui ne fût pas mortel. Dante est tout à la fois logicien, géographe, physicien et astronome. C'est que le poëte, comme l'orateur, ne doit rester étranger à aucune des connaissances humaines.

NOTES DU CHANT XII.

(1) ..... les immenses décombres.

C'est le mont Barco, entre les villes de Trente et de Trévise.

(2) L'opprobre de la Crète.....

Le Minotaure, qui fut tué par Thésée. Le Minotaure symbolise à la fois la Fraude et la Violence faite aux lois divines et humaines; il est donc bien choisi pour veiller au seuil des trois cercles où ces vices sont punis.

(3) Où veille la *Fureur*.....

Ce genre de qualification n'est pas nouveau : le poëte a déjà désigné Plutus sous le nom de *Lèvre-Enflée* (voy. *supr.*, ch. VII, note 2).

(4) Quand ici j'ai passé.....

Évoqué par Eryсto (voy. *supr.*, ch. IX, note 3). Alors les rocs étaient debout, car je venais de mourir; et le Christ, dont l'apparition a fait trembler l'Enfer, vivait encore cinquante ans après moi (voy. ch. IX, vers 23 et suiv.; — ch. IV, vers 53 et suiv.; — ch. XXII, note 8).

Plus tard, Virgile exprimera une grande surprise, en voyant dans le cercle de Malébolge une arche de pont rompue et l'Ame de Ponce-Pilate mise en croix (voy. ch. XXII et XXIII), parce que ce sont là des choses qu'il n'a pu voir lors de sa descente au cercle de Judas.

Par ces mots *les soupirs sans tourments*, il faut entendre les Limbes (voy. ch. IV).

(5) ..... ces sourdes sympathies.

C'est le système d'Empédocle, que la face du monde aurait passé plusieurs fois du chaos à la division et de la division au chaos. Le

chaos, c'est la *sympathie* des éléments, puisqu'il a pour effet de les rapprocher et de les confondre.

(6) Des Centaures.....

Les Centaures conviennent pour garder les Ames coupables de Violence ou de Brutalité; car ces monstres tiennent à la fois de l'homme et de la brute, et ils ont péri par un acte de violence commis chez le roi des Lapithes (voy. *infra,* note 8).

(7) Se fit de sa mort même.....

Nessus, fils d'Ixion et de la Nue, tué par Hercule au moment où il lui enlevait Déjanire. Il trempa dans son sang le voile de la jeune fille et le fit remettre à Hercule, qui, s'en étant enveloppé, se sentit brûler jusqu'à la moelle des os.

Un peu plus bas, j'ai cherché à imiter le galop du cheval, le célèbre

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

(8) L'autre qui se regarde au poitrail.....

Attitude qui exprime le recueillement, l'étude, la sagesse. — Chiron, fils de Saturne et de Philire, précepteur d'Achille.

Folus, qui vient ensuite, est celui qui, assistant aux noces de Pyrithoüs, roi des Lapithes, voulut lui enlever sa jeune épouse, Déidamie. Il fut tué avec presque tous les autres Centaures (voy. *supra,* note 6).

(9) Ici brûle Alexandre.....

Presque tous les commentateurs refusent de voir ici Alexandre le Grand; c'est, suivant eux, je ne sais quel Alexandre de Phères, tyran de Thessalie. L'auteur de l'*Ode à la Fortune* (J. B. Rousseau) en aurait, je crois, jugé autrement.

Quel caractère plus violent, d'ailleurs, que celui de cet Alexandre qui tuait ses amis au milieu des joies d'un festin?

Denis, tyran de Syracuse.

(10) La tête brune.....

Cet Azolin ou Azzon était gouverneur de la marche de Trévise, pour Frédéric II.

Obizzon d'Este, dont il est parlé plus bas, marquis de Ferrare, homme avide et cruel, fut tué par son propre fils. Les mots *per vero,* au 101e vers, et le signe que Dante fait à Virgile, indiquent que les opinions étaient partagées sur ce point.

Il est curieux de rapprocher ici deux grands poëtes, qui ont tracé es mêmes portraits.

L'Arioste parle ainsi d'Azzon :

Ezzelino, immanissimo tiranno,
Che fia creduto figlio del Demonio,
« Farà troncando i sudditi tal danno
» Chè..... »
Federico imperator secondo
Fia..... rotto e messo al fondo.

Et plus bas :

Obizzo vidi, etc.

(*Orlando furioso*, ch. XXXIII.)

(11) Un cœur à qui l'Anglais garde un culte immortel.

Guy de Montfort, pour venger la mort de son père, tua dans l'église de Viterbe, et pendant la messe, Henri, fils de Henri III, roi d'Angleterre. Le cœur du jeune prince fut embaumé et envoyé à Londres. Je crois avoir vu à Westminster-Abbay une statue qui le représente, tenant à la main une coupe d'or où cette relique est déposée.

(12) ..... le fléau de Dieu même.

Attila, roi des Huns; lui-même s'était donné ce surnom impie.

NOTES DU CHANT XIII.

(1) ..... entre la Cécine et Cornet.....

Entre la Cécine, qui se jette dans la Méditerranée à une demi-journée de Livourne, et la petite ville de Corneti ou Corneto, située dans les terres de l'Eglise. — Pays sauvage et couvert de forêts.

(2) ..... ces hideuses Harpies.

Les Harpies, filles de Neptune et de la Terre. Elles étaient trois : Ello, Occipité et Céléno; elles habitaient les Strophades, dans la mer Ionienne, et en chassèrent les Troyens, après la chute d'Ilion.

Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus et pallida semper
Ora fame.

(VIRG., *Enéide*.)

(3) Aux sables douloureux.....

Au troisième circuit du septième cercle, où sont punies les Violences de la troisième catégorie.

(4) ..... Virgile, je suppose.

Mot à mot : Je crois qu'il crut que je croyais ;

Je crois bien qu'il croyait que j'eusse la croyance.

dit l'honnête Grangier.

Les concetti de Dante empêchaient apparemment l'Arioste de dormir ; car voici comment il renchérit sur son modèle :

I' credea, e creder credo il vero.

O sommeil d'Homère !

(5) Rien qu'en lisant mes vers.....

Il est question dans l'*Enéide* d'arbres habités par des âmes. Le Tasse a reproduit cette fiction dans la forêt enchantée de la *Jérusalem.*

(6) .. .. mon fils, dès demain.

Pour expier sa faute envers toi, il vengera ta mémoire.

Nous avons déjà fait remarquer que les damnés tiennent à ne pas mourir tout entiers, à laisser un souvenir quelconque sur la terre ; à plus forte raison, à rectifier l'opinion égarée. C'est l'horreur du néant, même au sein de la mort éternelle ; c'est le souci de l'opinion, même sous l'arrêt du juge.

(7) ..... ma bouche a des accents voilés.

Ma bouche a ici un sens amèrement ironique.

L'accent des Ames est voilé, en raison de l'étrange enveloppe qui les recouvre. — Le poëte décrira d'une manière tout aussi poétique les entraves que la voix d'Ulysse rencontre en s'échappant de la flamme où il est renfermé (*infra,* ch. XXVI).

(8) Du cœur de Frédéric j'ai tenu les deux clefs.

Celui qui parle est *Pierre Desvignes,* né à Capoue, d'une famille obscure, mais devenu par son mérite le chancelier et le confident de Frédéric II. L'infortuné ministre, privé de la vue et jeté en exil, se brisa la tête contre les murailles de Saint-Paul, à Pise. Il jure par sa jeune tige ; il n'était mort que depuis peu d'années. Dante paraîtrait encore ici bien sévère, s'il eût jugé en philosophe, mais il a jugé en chrétien. Il a jugé aussi en poëte, et le poëte doit plaire avant tout. Que serait son Enfer, s'il l'eût peuplé seulement de scélérats ou de bêtes brutes ? si l'on ne rencontrait Françoise de Rimini non loin de Ciacco, Pierre Desvignes à côté de Vanni Fucci ? que serait la terreur sans la pitié ?

(9) O mort!... viens... viens... protége!...

La coupure du vers est essoufflée comme le pauvre fuyard. Virgile a déjà dit que les damnés

Invoquent le bienfait d'une seconde mort.
(Voy. ch. Ier, vers 117, note 14.)

Lano, Siennois, ayant dissipé tous ses biens, prit du service dans l'armée des Guelfes, et combattit à Arezzo. Poursuivi par l'ennemi, il ne put fuir assez vite et fut tué.

(10) Jacques de Saint-André.....

Gentilhomme padouan, célèbre par ses profusions; qui s'amusait, dit-on, à faire des ricochets sur les rivières avec des pièces d'or; et qui, un jour, ayant vu de loin arriver ses amis, fit brûler son château pour leur donner un spectacle à la Néron.

C'est la folie de ce gaspillage qui distingue le Dissipateur du Prodigue, et justifie la diversité de rangs qu'ils occupent dans l'Enfer (voy. ch. VII). Le Prodigue enrichit au moins quelqu'un à ses dépens; le Dissipateur se ruine sans profit pour personne.

(11) ..... vous, témoins de l'injure.

Roch de' Mozzi, noble Florentin, qui se pendit pour ne pas survivre à sa fortune.

Dans les vers suivants, il décrit Florence, d'abord consacrée au dieu Mars par les soldats de Sylla et de Pompée (voy. *Parad.*, ch. VI, note 6; ch. XVI, note 19); puis à saint Jean-Baptiste. La statue de Mars resta placée en tête du Pont-Vieux jusqu'en 1337, qu'elle fut entraînée avec le pont même dans un débordement de l'Arno. — Le poëte feint d'attribuer à la vengeance du dieu Mars les discordes civiles qui déchirent sa patrie. Ce chant XIII est d'un effet saisissant. Quels arbres dans cette forêt! quels oiseaux dans ces branches! quels chasseurs! quelle proie! quelle meute! quels plaisirs de rois sous ces sinistres ombrages!

Nota. C'est par une faute d'impression que, dans le poëme, le mot *témoin* a été mis au singulier.

NOTES DU CHANT XIV.

(1) ..... ces landes arides.

La Lybie, que Caton traversa après la mort de Pompée, pour opérer sa jonction avec l'armée de Juba, roi de Numidie (LUCAIN, *Pharsale*, ch. IX).

(2) Quelques-uns, sur le dos.....

Ces trois vers indiquent les nuances du supplice gradué suivant la gravité du crime. L'immobilité absolue sous la pluie de feu punit le blasphémateur plus coupable; l'usurier reste accroupi; les débauchés parcourent sans fin les landes brûlantes (voy. ch. XV, note 4).

(3) Tels ces feux dévorants.....

On ne sait trop où Dante a pris cette comparaison.

« Albert le Grand, dit Grangier, confesse que l'Indie est sous le » cancre (cancer), où le chaud du soleil rebrusle la vapeur de l'eau » et tire en haut la vapeur grossie et terrestre, laquelle est chassée » par le froid de la terre, et s'enflamme et tombe en façon de neige » jusques à terre. »

(4) Que le cri de Phlégra.....

Quand les Titans entassèrent les montagnes pour escalader le ciel, dans les plaines de Phlégra, Jupiter, alarmé, demanda des foudres à Vulcain.

(5) Tel le *Bulicamé*.....

Bains d'eaux minérales qui existent encore à deux milles de Viterbe, et non pas dans Viterbe même. Le Bulicame n'a pas cessé d'être le rendez-vous des débauchés. « Mais, dit Venturi, ce devait être bien pire dans les temps plus corrompus où vivait Alighieri. »

Avis aux louangeurs du *temporis acti*.

(6) ..... depuis le seuil trop facile à franchir.

Depuis la porte de l'Enfer (*facilis descensus Averni*).

(7) ..... sous un sage et bon maître.

Sous le règne de Saturne, qui, exilé du ciel par son fils Jupiter, se retira dans l'île de Crète, d'où il fit rayonner l'âge d'or sur toute la terre :

> Credo pudicitiam Saturno rege moratam
> In terris.
>
> (JUVEN., *Satyr.*)

(8) Là le fils de Cybèle.....

Cybèle (aussi nommée Berecynthia, Rhea, Ops, la Terre, fille du Ciel et de Vesta), fut unie à Saturne, qui eut d'elle Jupiter, Neptune et Pluton. Averti par le Destin qu'il serait détrôné par un de ses enfants, Saturne les dévorait aussitôt qu'ils avaient vu le

jour. C'est pour tromper sa cruelle vigilance que Cybèle vint cacher ses couches dans l'île de Crète, etc.

9 ..... un grand vieillard.

Belle image du Temps qui tourne le dos au passé et les yeux vers l'avenir, allant ainsi de l'orient à l'occident, de Damiette à Rome. Dante aujourd'hui écrirait : *de Constantinople à Paris*. Les différents métaux dont la statue est composée, représentent les différentes époques du monde ; les pleurs qui s'en échappent figurent les malheurs et les remords engendrés par nos vices. Aux âges déjà connus des anciens, Dante a ajouté l'âge d'argile, par allusion sans doute à ce vers de Juvénal :

> Nona ætas agitur, pejoraque sæcula ferri
> Temporibus.

On croit retrouver aussi dans cette grande peinture une réminiscence du songe de Nabuchodonosor.

10 ..... par la gauche...

Les poëtes prennent toujours la gauche en Enfer, de même que dans le Purgatoire ils suivent toujours la droite. La gauche est le symbole du mal, la droite le symbole du bien. Le lecteur a pu cependant remarquer qu'en entrant dans la ville de Dité (ch. IX), le poëte Virgile tourne à droite. Pourquoi? Je ne le sais [illegible]. Un instant après, il reprend à gauche sa marche [illegible], [illegible] les remparts et [illegible] le milieu à travers les tombes enflammées. Virgile explique ici à son élève que [illegible] de droite à gauche que la neuvième partie de chacun des neuf cercles de l'Enfer, puis [illegible] vers le centre [illegible] le chemin qui descend aux cercles inférieurs. [illegible] compas. [illegible] jusque-là [illegible] leurs regards. [illegible] sous les yeux de Dante au moment [illegible] ne fait pas [illegible] [illegible] (ch. VIII) [illegible] [illegible] dans lequel [illegible] Achéron et le Styx. [illegible] de l'Enfer, et le Léthé dans le Purgatoire. [illegible] des pleurs du grand vieillard [illegible] de bien la fait jaillir du paradis [illegible] deurs (*Purgat.*, ch. XXVIII [illegible]).

(11) ..... Quittons le bois : suis bien ma trace.

C'est-à-dire, continuons à marcher vers le centre du septième cercle, en suivant les bords du ruisseau dont la vapeur mystérieuse nous met à l'abri de la flamme.

NOTES DU CHANT XV.

(1) ..... Chiarentane.....

C'est le nom de la partie des Alpes où la Brenta prend sa source. Cette rivière, gonflée par la fonte des neiges, déborde au printemps et inonde tout autour d'elle.

(2) Des Esprits cependant passaient sous le glacis.

(Voyez ch. XIV, note 2.)

Le glacis veut dire la digue qui traverse et domine la plaine. *Ce regard indécis*, c'est-à-dire ce regard voilé, clignotant, à l'aide duquel, dans le crépuscule, on cherche à démêler les objets; *ce regard* d'une vue affaiblie par le contact éternel d'une trop vive lumière.

(3) ..... ser Brunetto.....

Brunetto Latini, professeur de Dante (voir la vie de Dante). Les prétentions astrologiques de ce savant paraitraient étranges là où il n'y a plus d'illusions possibles, si son erreur n'était en même temps celle du poëte qui le fait parler, disons mieux celle du moyen âge (voy. *Parad.*, ch. II, note 3; ch. VIII, note 3, et *passim*). Du reste, ce tableau est touché avec une délicatesse, une *chasteté* et une teinte de mélancolie admirables. Oh! non, Dante n'est point le cœur sec et froid que quelques commentateurs nous ont montré. Comme ce cœur est ouvert à la reconnaissance!

(4) ..... un siècle sous la flamme.

A côté des blasphémateurs, plus sévèrement traités que nous (voy. ch. XIV, note 2).

(5) Qui descend de Fiesole.....

Il est ici question de Florence; *Fiesole*, ville autrefois située au sommet de la côte dont le pied est occupé aujourd'hui par Florence, sur les bords de l'Arno. Pompée détruisit Fiesole, et c'est de ses débris, pour ainsi dire, que se forma Florence (voy. *Parad.*, ch. VI, note 6).

(6) ..... Un vieux récit.....

.es Pisans ayant offert aux Florentins le choix entre divers pré-
.ts, les Florentins donnèrent la préférence à deux colonnes cou-
tes d'un voile magnifique; mais, les voiles ayant été enlevés, on
onnut que les colonnes étaient dégradées et sans valeur. De là le
nom de *Orbi* donné aux Florentins, et aux Pisans le surnom de
aditori.

(7) La vénérable et chère image paternelle.

Que de délicatesse dans ces épithètes accumulées! Comme après
a le poëte se sent à l'aise pour parler d'amour à un homme tel
e ser Brunetto!

(8) ..... à la dame qui m'aime.

A Béatrix vos prédictions, celles de Ciacco, de Farinata.

(9) Que la Fortune passe.....

l'ai traduit par un équivalent: il y avait là une sorte de locution
verbiale vulgaire en italien, inadmissible en français, qui eût
nti et gâté cette noble sortie du poëte; voici le sens littéral:
ue la fortune tourne sa roue comme il lui plaît, et *le manant son*
pas; » et c'est ainsi que se termine la tirade. L'oreille française
ulait autre chose.
J'ai conservé, au surplus, la pensée à laquelle Virgile fait allusion
ns sa courte réponse:

..... Superanda omni fortuna ferendo est.

(10) ..... un pâle troupeau d'Ames.

La légion que Brunetto a quittée tout à l'heure.
Priscien, de Césarée en Cappadoce, grammairien célèbre du
xième siècle.
François d'Accurse, jurisconsulte de Florence, très-renommé en-
re de nos jours.

(11) Déporta de l'Arno sur le Bacchilione.

Andrea de' Mossi, *prélat de mœurs si corrompues* (dit Venturi),
e le pape Nicolas IV l'exila de l'évêché de Florence à celui de
cence. La peine était un peu bien indulgente.
Le vers suivant a été traduit mot à mot.
Voy. ch. XIII, note 6.)

(12) C'est par lui, par lui seul, que je puis vivre encor.

Le *Trésor,* ouvrage de Latini, écrit en français, et traitant *de tout et de plusieurs autres choses*, de omni re scibili et de aliis rebus.

(13) ..... semblable à ces athlètes.

Les courses étaient alors fort à la mode en Italie. Ainsi, à Florence, on avait dressé de distance en distance, autour de la ville, des bornes destinées à marquer les stations des coureurs (*Parad.*, ch. XVI).

Le drap vert de Vérone, que l'on se disputait le premier dimanche de carême, était surtout en grande renommée et attirait la foule de tous les points de l'Italie.

NOTES DU CHANT XVI.

(1) L'onde, en tombant plus bas.....

Plus nous nous rapprochons du centre où s'engouffre le ruisseau, plus le bruit de la cascade devient retentissant.

(2) ..... dans ces chairs frémissantes.

Inutile de faire remarquer que le sang, que les chairs, que les membres ne sont ici que des apparences de chair, de membres et de sang; ce n'est qu'au jour du jugement dernier que les Ames iront dans la vallée de Josaphat *quérir leurs chairs mortes* (ch. XIII; ch. VI, note 7). On ne saurait se renfermer ici dans la rigueur des idées, sans se rappeler la spirituelle parodie de l'*Enéide* par Scarron:

L'Ombre, avec l'ombre d'une brosse,
Etrillait l'ombre d'une rosse, etc.

(3) Son aïeule parlait fièrement, même aux rois.

Othon IV ayant voulu un jour embrasser Gualdrada, fille noble de Florence, elle lui dit: « qu'à son mari seul elle accorderait cet honneur. » Othon, charmé de ce chaste et fier langage, fit contracter à la jeune fille une haute alliance.

(4) Homme d'Etat profond et grand homme de guerre.

Le Tasse a dit dans son début de la *Jérusalem délivrée:*

Molto egli oprò col senno e colla mano.

Ce Guidoguerra était l'un des principaux chefs du parti guelfe,

et contribua beaucoup à la victoire décisive que Charles d'Anjou remporta sur Mainfroy (voy. la Vie de Dante).

Plus bas, le Tegghiaïo... le même qui conseillait aux Guelfes d'éviter le combat à Monte-Aperto (voy. *ibid.*; — voy. ch. VI, note 5).

Rusticucci, encore un Guelfe comme Guidoguerra (comme il traite ses anciens amis, le terrible juge!). Rusticucci, marié à une femme méchante, se sépara d'elle et vécut dans la débauche (voy. ch. VI, note 5).

(5) Puisse longtemps ton âme accompagner ton corps.

Voy. ch. XV, note 12; ch. XIII, note 6.) Toujours chez les damnés ce regret de la vie, cette soif de renommée! Il en est autrement chez les élus; dès le Purgatoire, Dante gémit de ce que son âme n'a pas encore brisé ses liens de chair pour s'élever au Ciel (voy. *Purgat.*, ch. II, v. 110 et *passim*).

(6) Les fortunes d'un jour.....

Quoique attaché au parti du peuple, Dante n'en est pas moins un fier gentilhomme. Il a horreur des parvenus et des petites gens. Il fait ici probablement une double allusion, d'abord à l'émigration des Noirs de Pistoie, qui, réfugiés à Florence, y rallumèrent la guerre civile (voir la Vie de Dante; voir aussi *infrà*, ch. XXV, prédiction de Vanni Fucci); ensuite à l'agrégation de certains faubourgs, qui, séparés d'abord de la ville, y avaient été plus tard incorporés (voy. *Parad.*, ch. XVI, discours de Cacciaguida).

(7) Le temps de dire *Amen*.....

J'ai cherché dans ces cinq derniers vers à rendre l'élégante rapidité du texte.

Le Tasse a encore imité cette tournure dans le quinzième chant de son poëme :

Quando mi gioverà narrar...
E dire : io fui.

(8) L'acquaqueta bondit.....

L'acquaqueta (l'eau tranquille) s'appelle aussi *montano*, dans le même sens peut-être que les matelots disent : la *mer moutonne*.

Grangier dit avec raison que tout le reste du chant *est une merveilleuse figure*. Il faut en dire autant du chant suivant.

(9) Où son eau par cent mains.....

C'est-à-dire par un grand nombre de moines, tandis que le couvent est presque désert.

(10) Disposé pour saisir la brillante panthère.

Le cordon de Saint-François (voy. ch. Ier, note 6). On sait que Dante s'était affilié au saint ordre des Franciscains; cela veut dire qu'il avait espéré, par les macérations, dompter les révoltes de la chair. En effet, le cordon auquel le poëte fait souvent allusion était un symbole de continence et de chasteté.

(11) Oh! qu'il faut être habile en présence d'un Sage.

Ces mots correspondent au vers 117 du texte, que j'ai cru devoir transposer pour éviter le rapprochement de deux réflexions qui se ressemblent.

NOTES DU CHANT XVII.

(1) ..... le monstre à la queue acérée.

Géryon, démon de la Fraude, gardien du huitième cercle (voy. ch. XI, note 2).

Géryon était un roi d'Espagne que la fable représente avec trois corps, et qui fut tué par Hercule.

(2) Tel aussi le castor.....

La comparaison est pleine de justesse:

« Le castor, a dit Buffon, se tient debout, la tête et les parties antérieures du corps élevées, et toutes les parties postérieures plongées dans l'eau... L'habitude qu'il a de tenir continuellement la queue dans l'eau, paraît avoir changé la nature de sa chair. »

Il est ainsi, comme on dit vulgairement, *moitié chair, moitié poisson,* comme Géryon est moitié homme, moitié serpent.

On dit très-bien les mains d'un castor, par la raison qu'il appartient au genre des quadrumanes.

(3) ..... une bourse à leur cou.

Le poëte ne nomme pas les usuriers; mais il emploie un tour ingénieux et neuf pour les faire reconnaître: il suspend à leur cou une bourse sur laquelle sont brodées les armoiries des coupables; ce

qui prouve, à la honte de la noblesse italienne, que les juifs du moyen âge n'avaient pas le monopole de ce vil métier. L'orgueil, dit M. Ginguené, sert ici d'enseigne à l'avarice.

Les personnages que nous allons passer en revue sont tous Florentins ou Padouans : ce sont les Gianfigliazi, les Obbriachi, de Florence ; un Scrovigni, de Padoue.

4 ..... mon œil suit son essor.

L'exactitude de Grangier a enfanté ici un vers curieux :

Faisant marcher de mes yeux la charrette.

Il y a dans le texte : *le char de mes yeux* ; j'avais hasardé cette expression dans ma première édition de l'Enfer : des juges d'un goût sévère me l'ont fait supprimer.

5 ..... mon voisin Vitalien ...

Voilà Vitalien flétri de son vivant par le fer rouge du grand [illegible].

6 ..... *le puissant chevalier.*

Le puissant chevalier si impatiemment attendu, c'est Buiamonte, de Florence, le plus infâme usurier de l'Europe entière, et qui avait pour armoiries trois becs d'oiseaux :

7 ..... la voix ne me vint pas.

Inceptus clamor frustratur hiantem.
..... Vox faucibus hæsit
Virg., *Énéide.*

Le reste du chant forme une admirable peinture : on se sent emporté par Géryon dans les profondeurs de l'abîme.

NOTES DU CHANT XVIII.

1 Malebolge est son nom ...

De *mala*, mauvaise, et *bolge*, vieux mot gaulois qui veut dire bourse, ou bouge peut-être.

Le puits dont on parle ensuite est comme un axe creux qui perce par le centre tous les circuits que nous allons parcourir. Le poëte dit qu'il en parlera plus tard ; c'est-à-dire lorsqu'ayant traversé les dix circuits qui composent le huitième cercle, il se disposera à descendre dans le neuvième (voy. *Enfer*, ch. XXXI).

(2) Tel le peuple romain.....

Boniface XIII institua, en 1300, un JUBILÉ général, à l'exemple du peuple hébreu, auquel cette expression est empruntée. Le nombre des pèlerins fut si grand dès la première fois, que, pour éviter la confusion et les accidents, on sépara le pont Saint-Ange en deux parties, dans toute sa longueur : l'une pour ceux qui allaient à l'église du côté du château Saint-Ange, l'autre pour ceux qui en revenaient. Notre Longchamps moderne et déjà vieux donne une idée assez exacte de cette double procession.

Il y a dans le texte : *Il frustato;* mais trois vers plus loin j'ai reproduit cette expression énergique (*le Flagellé*) :

(3) T'ont conduit à goûter de si fortes épices.

Littéral. De temps en temps il faut risquer de ces bizarreries, qui sont le cachet d'un auteur (voy. la Préface).

(4) ..... au marquis d'Obison.

Cet Obison, marquis de Ferrare, est le même que nous avons vu parmi les tyrans (voy. ch. XII).

(5) Le Sipa.....

Les Bolonais disent *sipa* au lieu de *si*, qui veut dire *oui* dans toute l'Italie. Le texte, plus précis, dit : De la Savena au Reno, ce qui signifie *dans toute l'étendue du Bolonais.*

Le Reno, que Silius Italicus appelle *parvus Rhenus,* borne à l'occident une partie du Bolonais du côté de la Lombardie. La Savena est une rivière à deux milles est de Bologne, du côté de la Romagne.

(6) ..... l'autre escadron qui passe.

Nous venons de voir la file des Proxénètes : voici venir celle des Séducteurs, courant en sens contraire.

(7) Qui, la première, avait trompé.....

Isiphile avait trompé les femmes de Lemnos, en feignant de tuer son père Thoas, qu'elle sut dérober au massacre général. Elle fut abandonnée de Jason, comme la magicienne Médée.

(8) ..... *Est-il laïque, ou clerc?*

Est-il ou n'est-il pas tonsuré? La question ainsi posée ne sera que trop bien comprise. Nous avons hâte de sortir d'ici.

9 ..... fut Interminelli.

Gentilhomme affable, poli, mais flatteur éhonté.

Ces kyrielles de noms propres sont le désespoir d'une traduction en vers. Le texte porte : *N'es-tu pas Alexis Interminelli de Lucques ?*

10 ..... aux cheveux pleins d'ordure.

Le lecteur va se récrier... J'ai cependant adouci l'image ; mais mon devoir de traducteur était de côtoyer d'aussi près que possible le texte sans le toucher.

Le texte porte : *unghie merdose*.

11 C'est l'infâme Thaïs.....

Voy. l'Eunuque de Térence, acte 3, sc. 1re.

Quel supplice que celui des Flatteurs ! Comment faire comprendre pourquoi cette Thaïs (autrefois si séduisante) se lève et se baisse si souvent au milieu de la foule?

NOTES DU CHANT XIX.

1 Simon, vil magicien.....

Simon, philosophe de Samarie, ayant été témoin des prodiges opérés par le baptême, voulut acheter de saint Pierre le droit de conférer aussi les grâces du Saint-Esprit : il fut maudit par l'apôtre. On appelle *Simoniaques* ceux qui trafiquent des choses saintes.

2 Pour sauver un enfant.....

Dante fut accusé de sacrilége pour le fait qu'il raconte ici en passant.

3 Quand, déjà descendu.....

Au XIVe siècle, on enterrait les parricides tout vivants. Ces deux épithètes, *perfide* et *homicide*, ne sont pas des chevilles : la première est dans le texte, la seconde rend énergiquement la pensée de l'auteur. Ici la fosse ne reçoit pas un mort, elle tue un vivant.

4 Eh quoi ! déjà.....

L'Ombre qui parle est celle de Nicolas III, de la famille des *Orsini*, élu pape en 1277, et mort en 1280. Celui qu'il croit entendre, et qui ne devait mourir qu'en 1303, est Boniface VIII, devenu pape

par le *grand refus* de Célestin V (voy. *suprà,* ch. III; — *Parad.*, ch. IX, note 18; — ch. XXVII, note 5; — *hic,* note VII).

Quelle audace au XIVe siècle! et quel désespoir l'exil avait-il dû jeter dans ce noble cœur de poëte, pour qu'il flétrît ainsi, morts et vivants, les représentants de Dieu sur la terre!

(5) ..... le digne fils de l'Ourse.

Jeu de mot sur le nom de famille du Pontife (Orsini).

(6) ..... j'ai mis dans une bourse.

Autre jeu de mot. Les Italiens, même les plus graves, en sont si friands! Dante compare à une bourse le trou rond, l'étui de pierre dans lequel est serrée l'Ame du Pontife.

(7) ..... planté là comme un pieu.

Cette image un peu triviale, mais énergique, est empruntée au 47e vers du texte : ce n'est de ma part qu'une transposition.

Nous avons vu plus haut (note 4) que Nicolas attend Boniface, qui doit le repousser au fond du trou, et servir à son tour de flambeau à l'Enfer. Il aura attendu vingt-trois ans, tandis que Boniface, repoussé à son tour sous la pierre par Clément V, ne précédera celui-ci que de neuf années.

Clément V, n'étant qu'archevêque de Bordeaux sous le nom de Raymond, obtint la tiare par le crédit de Philippe le Bel. Le poëte compare ce prélat au Jason dont il est parlé dans le livre des Machabées, et qui, ayant obtenu d'Antiochus la dignité de Grand Pontife, souilla le temple de mille abominations.

(8) Où Mathias prit le rang.....

Mathias succéda au traître Judas en qualité d'apôtre du Seigneur.

(9) Cet or qui près d'un roi.....

Nicolas III, enorgueilli de ses richesses, avait demandé la fille de Charles d'Anjou, roi de Sicile, pour un de ses neveux. Ce prince répondit *que, bien que Nicolas eût les pieds rouges* (couleur de la chaussure des princes de l'Eglise), *il n'était pas encore digne d'allier son sang au sang des fils de France.* Le pontife furieux se vengea par des vêpres, mais par des *vêpres siciliennes,* qui firent couler des torrents de ce sang français dont on était si fier.

(10) L'Evangéliste saint.....

Saint Jean l'Evangéliste (Apocalypse, ch. XVII). Dante suppose

que, dans cette sombre prosopopée, le saint, inspiré de Dieu, a eu en vue l'Eglise profanée par la Simonie.

(11) Elle adore un seul Dieu.....

Cependant l'idée d'idolâtrie emporte avec soi l'idée de pluralité. Dante aurait-il entendu par le mot *idolâtrie* le culte hébreu, si fort haï et méprisé dans le moyen âge; le mahométisme, auquel il fait si souvent allusion? Le Tasse et l'Arioste appellent les mahométans *pagani*. A-t-il voulu dire que les idolâtres de la Grèce et de Rome ne sollicitent telle ou telle grâce que d'un seul dieu à la fois : de Mars, le courage; de Plutus, la richesse, etc.; tandis que les Simoniaques, pour se procurer de l'or, encensent à la fois toutes les puissances de la terre?

(12) Que de maux n'as-tu pas.....

L'empereur Constantin, ayant été baptisé par le pape Sylvestre, combla de bienfaits le Saint-Siége, et lui fit don principalement de ce magnifique palais de Latran, d'où sont partis les foudres des Conciles. Pourquoi saint Jérôme dit avec énergie : *Devotio peperit divitias, et filia suffocavit matrem.*

(13) Pendant que sur ce ton.....

Gli cantava cotai note (je chantais de telles notes). Je n'ai fait qu'indiquer ce qu'il y aurait pour nous de trop trivial dans cette plaisanterie venant surtout à la suite d'une tirade du ton le plus élevé. N'oublions pas cependant que Dante a écrit une comédie, une satyre, qu'au milieu des pompes les plus sublimes de la parole et de la pensée se glissent à chaque pas de ces locutions simples ou vulgaires qui sont comme le cachet de son originalité (voy. la Préface).

NOTES DU CHANT XX.

(1) De ce premier cantique.....

Le poëme de l'*Enfer*.

(2) Et que son dos.....

Grangier, pour qui

Le français dans les mots brave l'honnêteté,

a dit avec plus d'exactitude :

Quand j'aperçus de près, aussi vilainement,
Nostre image à rebours, que les pleurs de la face
Baignaient dessus le c.. les fesses par disgrâce.

(3) Ici la piété.....

Langage conforme aux rigueurs du dogme catholique : il n'est pas permis de pleurer sur les damnés, ou du moins de prier pour eux.

La même pensée se reproduit dans le poëme du *Paradis :*

On ne s'amende pas en priant aux Enfers. (*Parad.*, ch. VI.)

La sensibilité de notre poëte tient bien un peu à son invincible penchant pour la divination et l'astrologie.

(4) Lève, lève la tête.....

Amphiaraüs, fils d'Apollon et d'Hypermnestre, l'un des sept rois (nous avons déjà vu l'un d'eux, Capanée, dans le 7e cercle, ch XIV), l'un des sept rois qui se liguèrent pour remettre Polynice sur le trône de Thèbes. Il avait lu dans l'avenir qu'il mourrait à ce fameux siége. Cependant, pressé par Argyre, femme de Polynice, il s'y rendit, et fut englouti dans un abime (Ovid., *Métam.*, 9).

(5) Voici Tirésias.....

Fameux devin de Thèbes. Pris pour arbitre un jour entre Jupiter et Junon sur la prééminence des sexes, il décida en faveur de Jupiter, qui lui accorda le don de lire dans l'avenir. De son côté, la fière déesse le rendit d'abord aveugle, puis le changea en femme, un jour qu'il avait séparé, d'un coup de baguette, deux serpents accouplés. La même cause produisit, sept ans après, un effet contraire : un autre coup de baguette lui rendit cette prééminence du sexe mâle qu'il avait trop vantée.

(Voy. Ovid., *Métam.*)

(6) Après lui vient Aruns.....

Devin de la Toscane, qui s'était retiré dans les carrières de Luni, au-dessus des plaines de Carrare :

Aruns incoluit desertæ mœnia Lunæ,
Fulminis edoctus motus, venasque calentes
Fibrarum et monitus errantis in aera pennæ.
(*Phars.*, ch. I. — Luc.)

Appuyé sur son ventre, puisque Tirésias marche à reculons. Le

ète ne laisse pas perdre de vue cette étrange attitude des maudits. est dans le même sens que, deux vers plus bas, il fait dire par rgile, en parlant de Manto : *ses cheveux*... QUE TU N'APERÇOIS PAS ien qu'ils recouvrent son sein et qu'elle vienne de ton côté).

(7) C'est Manto.....

Fille de ce Tirésias dont on vient de parler. Le siége de Thèbes tant terminé par la mort des deux frères ennemis, Thèbes, la lle de Bacchus, passa du joug de Créon sous celui de Thésée. Comme il était habile de mettre l'histoire de Manto dans la bouche Virgile !

(8) C'est le lac Benaco.....

Aujourd'hui lac de Garda. Il faut suivre sur la carte toute cette escription, qui est d'une rigoureuse exactitude. Les hommes chanent, mais la nature ne change pas.

(9) Avant que Pinamont.....

Pinamont de' Buonacossi conseilla au gouverneur de Mantoue l'exiler les nobles qui gênaient son ambition. Casaladi, privé de ses appuis naturels, fut supplanté par le fourbe Pinamont, qui semblait être rappelé les leçons de Tarquin le Superbe et les pavots de bie.

On retrouve le fourbe Pinamont dans le *Roland furieux* de rioste.

(10) Il fut augure.....

La flotte des Grecs, commandée par Agamemnon, fut dix ans à se nir. Retenue dans les ports de l'Aulide, elle se mit en mer à la x de Calchas et d'Euryphile :

Suspensi Eurypylum scitatum oracula Phœbi
Mittimus.....

C'est à ces deux vers de l'*Enéide* que Virgile va faire allusion.

(11) L'autre, aux flancs décharnés.....

Michel, surnommé Scott, parce qu'il était Ecossais, devin attaché Frédéric II.

Guido Bonatti, autre devin, né à Forli, qui a composé un ouvrage ir l'astrologie.

Asdent, cordonnier de Parme.

(12) Dans une image en cire.....

Pratiques de sorcellerie auxquelles les femmes surtout se livraient avec passion dans des temps de superstition et d'ignorance qui ne sont pas encore bien loin de nous. Un coup de poignard porté à l'une de ces images mystérieuses devait nécessairement frapper la personne qu'elle représentait, soit que l'on voulût rendre le coup mortel, soit que l'on se contentât d'une simple correction. Cette pratique vient de loin; car elle était en faveur chez les Romains (voy. Desobry, *Rome sous Auguste*).

(13) Mais viens : la pâle étoile.....

Dante fait souvent allusion à cette figure que les gens de la campagne croient voir dans la lune (voy. *Parad.*, ch. II, note 1re).

Il fait comprendre ici qu'une nuit entière s'est écoulée depuis que Virgile lui est apparu dans la forêt des vices, et que la lune va se coucher dans la mer de Séville.

Nous sommes au samedi saint de l'an 1300.

NOTES DU CHANT XXI.

(1) Ainsi pendant l'hiver.....

J'ai rejeté à la fin de cette poétique tirade le seul trait qui se rapportât réellement à notre sujet. Le lecteur, charmé par douze beaux vers, demande que la logique n'y perde rien. Je crois, d'ailleurs, que l'effet gagne beaucoup à cette transposition.

(2) Ah! comme il traversait.....

Déjà, par une exclamation semblable et d'un seul coup de pinceau, le poëte a peint l'ange qui lui ouvrit les portes de Dité (voy. ch. IX).

(3) ..... chers à sainte Zita!

Lucques, placée sous l'invocation de sainte Zita. On ne sait quel personnage Dante a voulu désigner ici.

(4) Excepté Bonturo.....

Ironie aussi fine que déchirante; car ce Bonturo était l'homme le plus vénal de toute la république.

(5) ..... Tu n'as pas ici la Sainte-Image.

(Pour te défendre contre nous.) — « Les Lucquois avoyent en l'é-

glise Saint-Martin la face de Notre-Seigneur, que fit faire Nicodémus, son disciple, en grande vénération. Et en l'invoquant ils se floyent beaucoup au secours et ayde de Dieu... C'est une moquerie dont usent les Démons contre ce pauvre damné. » (*Note de Grangier.*)

Le Cerchio est un fleuve de l'Etat de Lucques.

(6) Je les connais.....

Allusion au voyage ordonné par Erycto (voy. ch. IX, note 3).

(7) ..... le sixième entourage.

C'est-à-dire cette sorte de berge ou de chaussée qui tourne autour des fossés.

(8) Moi, comme ces soldats.....

Les Lucquois (Guelfes), assiégés par les Pisans (Gibelins) dans le fort de Capronne, n'en sortirent la vie sauve qu'à la condition de traverser le camp ennemi sans armes, et liés ensemble par une longue corde.

(9) Hier, un peu plus tard.....

Hier, 5 heures plus tard que cette 8e heure, qui est celle du lever du soleil, 1266 ans ont été accomplis depuis que l'arche s'est rompue (*petræ scissæ sunt*), depuis que J. C. a rendu l'âme sur la croix, ou qu'il a visité les Enfers. — On date l'ère chrétienne du jour de la naissance du Sauveur. Or, de 1266 à 1300, il y a juste les 34 ans que J. C. a passés sur la terre.

(Voy. *suprà,* ch. IV, note 3 ; — ch. XII, note 4.)

(10) Qui passe.... tu sais bien.....

Malacauda trompe les voyageurs : il n'y a pas, pour aller du 5e circuit au 6e, d'autre pont que celui qui a été rompu le jour de la mort du Christ (voy. la note précédente). Aussi les Démons font à leur chef d'horribles signes d'intelligence : Dante les remarque et s'en effraye. Plus tard, Virgile reconnaitra la perfidie (voy. ch. XXIII, *in fine,* notes 10 et 11). Virgile se laisse tromper, parce que, lors de sa descente aux Enfers, le tremblement de terre n'avait pas encore rendu ces chemins impraticables (voy. ch. XII, note 4).

Tous ces terribles noms de Diables sont une création du poëte. La plupart ont un sens facile à décomposer en italien (ali-chine, calca-brine, mala-cauda, — mauvaise-queue, foule-brouillards, ailes-inclinées). Chacun de ces noms bizarres sera en rapport avec les actes du Démon qui le porte (voy. ch. XXII, note 5).

(11) Malacauda cria.....

Le bonhomme Grangier est encore là pour déchirer le voile que nous soulevons à peine :

Par le gauche rempart tournent d'un grand désir :
Mais premier un chacun avait la langue estroite,
Et tourné sur le duc avec les dents tempête :
Et aussi de son c.. il fait une trompette.

Et sa note est encore plus explicite que ses vers!!

NOTES DU CHANT XXII.

(1) Dans les champs d'Arezzo.....

Allusion à divers combats, et notamment à celui de Campaldino, où Dante a figuré (voy. sa vie).

(2) Quand il touche un écueil.....

C'est toujours dans l'une de ces deux circonstances que les manœuvres du vaisseau sont plus actives, les cris plus confus, le mouvement plus bruyant.

Mais quel caprice de poëte! passer par une si belle tirade pour arriver à une chute si étrange! Il tient tant au dernier trait du chant précédent, qu'il y ramène le lecteur par un adroit détour. Au surplus, le ton comique domine dans ce ch. XXIIe, et le lecteur se surprend à sourire au milieu des tortures.

(3) Je fus de la Navarre.....

Giampolo, fils d'une femme noble et d'un débauché. Il finit par s'élever de la misère à la confiance de Thibault, roi de Navarre, dont il vendait les grâces à beaux deniers comptant.

(4) Gomita de Gallure.....

Né en Sardaigne. Sa patrie était alors sous le joug des Pisans, qui l'avaient divisée en quatre gouvernements ou *judicatures*. Dom Sanche était juge (gouverneur) de Logodor, et Ninus Visconti, juge de Gallure. Ce dernier, que nous retrouverons dans le Purgatoire (voy. *Purgat.*, ch. VIII), avait pour favori ce frère Gomite, qui trafiquait des charges et des faveurs. Les éloges qu'il reçut des ennemis de son maitre finirent par lui coûter cher : Visconti le fit pendre avec ignominie.

plomb les gens coupables du crime de lèse-majesté, et les jetait ainsi vêtus sur des charbons ardents.

Je demande pardon aux classiques de l'enjambement que je me suis permis ici : c'est le seul dans le cours de ces 12,000 vers.

(6) Deux Esprits dont les yeux.....

Contraste qui semble encore ralentir la marche des deux Ombres.

Dante tire tous ses effets de la position même de ses personnages. Dès qu'il a touché une matière, elle se colore, elle s'anime, elle respire. Un rhéteur fait de pompeuses descriptions; le poëte fait de la peinture.

(7) Et si lourds, que le poids.....

Le poids, c'est la chape; la balance, c'est le damné qui la porte.

(8) Tous deux *Frères Joyeux*.....

Surnom donné par dérision à l'ordre demi-religieux, demi-guerrier des *Frères de Sainte-Marie,* fondé par Benoît IV. Les gentilshommes qui en faisaient partie passaient leur vie dans la débauche. Les palais des Uberti, brûlés par les Guelfes sous l'inspiration des deux podestats, étaient situés dans un quartier appelé le Gardingo, le jardin (voy. *Vie de Dante*).

(9) ..... Il excita les pharisiens.....

Caïphe : *Expedit vobis ut unus moriatur pro populo.*

Plus bas : Ponce-Pilate.

Coupables d'hypocrisie, mais à un degré exceptionnel, ils sont punis dans le cercle des hypocrites, mais d'un supplice à part.

(10) Qui furent pour les Juifs.....

C'est-à-dire que les Juifs, par leur crime, ont fait porter de tristes fruits aux grâces dont le Seigneur les avait comblés : allusion aussi peut-être à la dispersion de la race, à la réprobation dont elle a été depuis frappée, peut-être aussi au siége de Jérusalem par Titus (voy. *Paradis,* ch. VI).

(11) Virgile s'étonnait.....

La surprise de Virgile est naturelle : quand il est descendu dans le cercle de Judas (voy. ch. IX), ces Ames n'étaient pas encore là gisantes sur la croix. Virgile était mort quelques années avant J. C. (voy. ch. XII, note 4).

(12) Oui, dit l'autre, et plus près.....

C'est-à-dire à la suite de l'arche sur laquelle les deux poëtes se sont entretenus avec Malacauda. Il n'y a pas d'autre passage : il faut donc qu'ils reviennent sur leurs pas. Au surplus, les débris de l'arche sont si difficiles à gravir (voy. ch. XXIV), que l'on pardonne presque à Barbariccia d'en avoir détourné les voyageurs (voy. ch. XXI, note 9, et ci-après, ch. XXIV). Tous ces bouleversements sont postérieurs au voyage de Virgile. Sa surprise continue, et il finit par paraître un peu confus.

« Ah ! (dit à demi-voix le magnanime Esprit)
» Le Démon nous trompait. »

(Voyez note précédente.)

Le poëte s'en va fort irrité contre les Démons, un peu aussi peut-être contre Catalano, qui vient de lui donner une leçon de prudence.

NOTES DU CHANT XXIV.

(1) Dans ces jours où l'année.....

Rien de plus naïf et de plus gracieux que ce début. Puis, un peu plus bas, comme le poëte exprime bien la sollicitude toute maternelle de son guide ! comme il lui prête ensuite de mâles et nobles accents pour plaider la cause du travail et flétrir l'indolence ! Le poëte qui honore ainsi le travail n'eût pas oublié de donner dans son *Enfer* une place à la *Paresse* (voy. ch. VII, note 8).

(2) On dompte la Paresse.....

Horace a dit :

Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit.

Ne se sent-on pas animé, en lisant ce morceau, comme aux sons d'une musique guerrière ?

(3) Escarpé, rude, étroit.....

Les supplices deviennent plus cruels, les lueurs plus sombres, les voies plus âpres et plus étroites, à mesure que l'on s'approche de Satan, du centre et du fond de l'Enfer.

(4) Quoique au sommet du pont....

Le son monte suivant les lois de la physique.

(5) Qu'on ne me parle plus.....

L'idée première de cette énumération est dans Lucain, au ch. IX de la *Pharsale*. Voici l'explication précise du texte : *Chelidri*, serpents amphibies. *Jaculi*, qui s'élancent avec la rapidité d'un javelot. *Pharee*, qui ne touchent la terre que par l'extrémité de leur queue. *Cencri* (cancres), tachetés de petits points jaunes, d'un mot grec qui veut dire grain de millet. *Anfesibena*, qui a deux têtes.

Quelques-uns de ces affreux reptiles sont purement fabuleux.

Les guerres d'Afrique avaient fourni aux voyageurs romains une occasion que ne laissent échapper les voyageurs d'aucun pays.... celle de mentir.

(6) Sans philtres, sans abris.....

Il y a dans le texte : *sans héliotrope*. Mais quel lecteur eût compris ce que venait faire là l'héliotrope? C'est une sorte de jaspe nuancé de vert et tacheté d'étoiles rouges auquel les anciens attribuaient la propriété de rendre invisible. C'est aussi le nom d'une plante bien connue, et qui, dit-on, guérit les piqûres des serpents.

(7) Tel le Phénix.....

Cette première comparaison est choquante par sa grâce même. — Je préfère de beaucoup la seconde.

(Voyez, au surplus, Pline, liv. x, ch. II; Lactance, et plusieurs autres écrivains qui ont donné très-sérieusement l'histoire naturelle de ce merveilleux oiseau.)

(8) Je fus Vanni Fucci.....

Fils naturel d'un gentilhomme de Pistoie et d'une fille inconnue. C'est pour cela qu'il s'appelle *vil mulet*, mélange d'un sang noble et d'un sang obscur; ou mieux peut-être ce mot signifierait : instincts de la brute dans une âme immortelle (voy. *infra*, note 9, et ch. XXV, note 3).

Il exerça ses brigandages dans les environs de sa ville natale, et finit par être livré au bourreau.

(9) Là-haut sa violence.....

Cela est clair pour ceux qui ont lu attentivement jusqu'ici. Vanni Fucci était cité sur la terre pour être un homme violent. Comment donc n'est-il pas dans le premier circuit du 7e cercle, dans la fosse

de sang? Quelle fraude si grave a-t-il commise, et dont il nous fait mystère, pour être tombé dans un cercle inférieur?

(10) Tu le veux, j'obéis.....

Nous avons déjà vu, par les paroles de Caccianimico (ch. XVIII, v. 52-53), que la voix haute et ferme d'un vivant exerce sur les Ames des morts une sorte d'autorité et les force à parler.

Il y a dans le vers suivant : *Je fus mise*. C'est l'Ame qui parle; il n'y a plus de sexe dans l'Enfer. C'est ce que Flaxmann a senti et rendu avec une noble chasteté dans ses admirables *Esquisses de la Divine Comédie*. Il y a cependant un vers dans le chant suivant qui contredirait ce système.

(11) Pistoie expulse un jour.....

On a déjà vu que les Ames ont le don de lire dans l'avenir (voy. Ciacco, Farinata, Latini, ch. VI, X, XIV).

Les Cancellieri, tous Guelfes, étaient divisés en deux branches, et se distinguaient par les surnoms de *Blancs* et de *Noirs*. Des discordes s'étaient glissées dans cette grande famille et parmi leurs partisans. Les Noirs furent chassés de Pistoie, et se réfugièrent à Florence, où leur présence excita de nouveaux troubles et changea la face de la république.

En 1301, le marquis Marcello di Malaspina partit du val de Magra à la tête des Noirs exilés, et battit les Blancs de Pistoie dans les champs de Picènes. Cet événement fit rappeler les Noirs à Florence, et contribua à la ruine de Dante, qui les en avait fait chasser.

C'est cette division des Guelfes entre eux qui jette tant de confusion dans l'histoire de ce temps, et qui explique peut-être la sévérité du poëte pour des hommes ayant en apparence appartenu à son parti. Dante était Guelfe alors; mais il était Blanc. Voilà pourquoi Vanni Fucci s'écrie avec une joie sauvage :

Et que ton désespoir soulage ma souffrance!

(Voir la *Vie de Dante*.)

NOTES DU CHANT XXV.

(1) Il dit; et, par un geste.....

Ce geste consiste, disent les Italiens, à passer le pouce entre l'index et le médius. *Faire les cornes* est un équivalent que j'ai cru

pouvoir indiquer. Grangier a traduit *fiche* par *fiches*. C'est de ce mot que sera venue probablement l'expression plus que triviale : *se ficher de quelqu'un, de quelque chose.*

(2) Pas même le maudit.....

Capanée, dont il est question au chant XIV.

(3) ..... Ce Centaure est Cacus.

La mythologie n'a jamais rangé Cacus parmi les Centaures. Dante, en lui prêtant cette forme, a voulu faire entendre que, par ses mœurs féroces, il tenait autant de la brute que de l'homme (voy. ch. XXIV, note 8).

Semperque recenti
Cœde tepebat humus foribusque affixa superbis
Ora virum tristi pendebant pallida tabo.
(*Enéid.*, liv. VIII.)

Séparé de sa race. On sait que les Centaures sont préposés à la garde du circuit des Violents (7e cercle, XIIe chant).

(4) Et frappé de cent coups.....

Manière naïve d'indiquer la force et la fureur de celui qui frappait.

(5) Crièrent brusquement.....

On ne saurait trop remarquer avec quel art le poëte conserve à chaque personnage sa situation, son caractère. Ne semble-t-il pas voir ici une troupe de brigands sortant d'une embuscade pour vous demander la bourse ou la vie?

(6) ..... Cianfa n'est-il pas là?

De la famille des Donati (Guelfes noirs de Florence). Voy. ch. XXIV, note 11.

Dante recommande le silence à Virgile, pour indiquer qu'il se trouve là en pays de connaissance, et qu'il veut en savoir davantage.

(7) Pauvre Angel.....

Angelo Brunelleschi, de Florence.

(8) Laisse Nasidius.....

Lucain, dans sa *Pharsale* (ch. IX), parle des serpents qui furent rencontrés en Lybie par Caton. *Se gonfler* rappelle à la fois l'effet de la piqûre et le reproche d'emphase adressé de tout temps à Lucain.

(9) Aréthuse en fontaine.....

Non-seulement le poëte, avec le sentiment de sa supériorité, porte ici un défi à deux puissants joûteurs; mais il prépare habilement l'esprit du lecteur à croire des choses merveilleuses, en s'appuyant comme au hasard sur des exemples de même nature qui donnent plus de poids à son récit.

Voilà, dit Rivarol, des tableaux où le Dante se montre bien dans cette magnifique horreur sur laquelle le Tasse s'est tant récrié. Richesse de style, fierté de dessin, âpreté d'expression, tout s'y trouve.

(10) L'autre aux Enfers, Gaville.....

Gaville, bourg situé dans le val d'Arno, dut *regretter* Francesco Guercio Cavalcante, gentilhomme florentin, tué dans ses murs; car la ville fut saccagée par ses vengeurs, et un grand nombre d'habitants périrent immolés aux mânes de la victime.

C'est ce Cavalcante qui a échangé sa forme de serpent noir avec Buosi ou Buoso Donati (voy. ch. XXX, note 3). Grangier appelle cet effroyable échange une *gentille métamorphose*.

Sciancato, fameux voleur de Florence.

NOTES DU CHANT XXVI.

(1) Va! si le vrai se mêle.....

Dante s'empare d'une superstition des anciens pour donner à ce vœu sacrilége une couleur prophétique. On retrouve la même idée avec plus de développement dans le chant IX du *Purgatoire* (note 4).

Ovide a dit :

Namque sub aurora, jamjam comitante lucerna,
Somnia quo cerni tempore VERA *solent.*

Euripide, de son côté, combattit cette erreur populaire :

Ψευδεῖς ὄνειροι χαίρετ'· οὐδέν ἐστ' ἄρα.

Fuyez, songes menteurs; vous n'êtes rien.

(2) Qu'une étoile ou Dieu même.....

L'étoile de Dante est le signe des Gémeaux sous lequel il était né. Il leur adresse une touchante invocation dans le ch. XXII du *Paradis*.

Dante fait presque un article de foi de l'influence des étoiles. Ce

n'est pas seulement Brunetto Latini, le damné, qui parle de ce dogme avec confiance; mais Virgile, quand il explique les secrets de la Fortune; mais Béatrix, dans le Paradis, quand elle explique les taches dont la lune est parsemée.

Partout se retrouve cette faiblesse d'un grand esprit à qui les lumières exactes de la science ont manqué.

(3) Rappelez-vous le Saint.....

Elysée, poursuivi par une troupe d'enfants, les maudit. Aussitôt deux ours, dit le livre des Rois, sortirent de la forêt voisine et dévorèrent un de ces malheureux (chap. II, versets 23 et 24).

Elysée assista au triomphe du prophète Elie.

(4) On dirait le bûcher.....

Etéocle et Polynice, s'étant tués l'un l'autre, furent placés sur le même bûcher; mais les flammes, dit-on, se séparèrent, comme si les haines des deux rivaux leur avaient survécu.

..... Tremuere rogi; et novus advena busto
Pellitur : exundant diviso vertice flammæ.
(STACE, *Théb.*, ch. XII.)

(5) Le tombeau d'Ilion.....

Le cheval de bois, en causant la ruine de Troie, causa aussi l'émigration d'Enée en Italie, et par suite la fondation de Rome. Nous avons déjà dit combien les Italiens attachent de prix à cette origine un peu forcée.

(6) Ils pleurent et le vol.....

Déidamie, fille de Lycomède. Thétis, pour soustraire Achille à la mort *tant prédite à son fils*, l'avait caché sous des vêtements de femme parmi les suivantes de la jeune princesse. On sait par quelle ruse Ulysse et Diomède le découvrirent. Achille, à la vue d'une épée, s'en saisit, et suivit les deux princes grecs; mais il laissa Déidamie inconsolable.

Ce sont les mêmes princes qui, s'étant glissés dans les murs de Troie, prirent sur l'autel même l'image de Pallas, appelée Palladium.

(Voy. *Iliad., Enéid.*)

(7) ..... le sang de nos aïeux.

De nos aïeux les Troyens, ennemis des Grecs (voy. note 5, *supra*). Virgile, en effet, va leur rappeler qu'il a chanté leur gloire, et il adoucira ainsi leur orgueil.

(8)..... que l'un de vous nous dise.

Ulysse : le poëte veut lui faire raconter comment il est mort, et tirer ainsi parti du silence de l'histoire et de la fable.

(9)..... J'avais quitté Circé.

Magicienne fameuse, qui changeait les hommes en bêtes. Ulysse, ayant appris qu'elle retenait plusieurs de ses compagnons, résolut de les délivrer; mais, séduit lui-même par ses charmes, il resta plus d'une année près d'elle.

Gaëta, dont il est question dans le vers suivant, avait été ainsi appelée du nom de la nourrice d'Enée.

(10) Je me mis à travers.....

C'était tout simplement cette mer Méditerranée, qui de nos jours n'est considérée que comme un grand lac. L'Océan n'avait pas encore été parcouru.

Pour suivre avec intérêt les pérégrinations d'Ulysse, il faut avoir sous les yeux une mappemonde.

(11) La Sardaigne, Maroc.....

Maroc : c'est sans doute par distraction que le poëte a mis cette expression toute moderne dans la bouche d'Ulysse, à moins de supposer (comme l'a dit Farinata) qu'il connait les événements de la terre par les récits des nouveaux venus.

(12)..... je parvins au canal.

C'est maintenant le détroit de Gibraltar, marqué des deux côtés par deux montagnes : *Abyla* en Afrique, *Calpé* en Espagne. On les appelle *Colonnes d'Hercule*. C'est sur l'une d'elles que le demi-dieu aurait gravé le *nec plus ultra* effacé depuis par Christophe Colomb.

(13) Notre poupe au matin.....

A l'orient : parti de l'Asie-Mineure (de l'orient), Ulysse, après avoir parcouru toute la Méditerranée et franchi le détroit, cingle vers la gauche (c'est-à-dire la proue au sud-ouest, la poupe restant à l'orient). Il se dirige vers les hautes mers du pôle antarctique, tout à fait inconnues alors, et que les anciens croyaient inhabitées, *senza gente*.

(14) Quand un pic apparut.....

Le pic de Ténériffe, suivant les uns;

Le Purgatoire, suivant les autres : parce que, dans le plan du

poëte, le Purgatoire est à l'antipode de l'ancien monde (voyez les dernières paroles de Virgile, ch. XXXIV *in fine*, note 9; ch. I, note 4).

L'Amérique, peut-être : connue, dit-on, des anciens sous le nom d'Atlantide, et soupçonnée au moins par le XIV[e] siècle.

Mais toutes les opinions doivent être d'accord sur ce point, que voilà un morceau plein de charme. Il réveille les souvenirs d'Homère; il nous repose des Guelfes et des Gibelins, que Dante même ne saurait grandir à nos yeux ; il nous reporte au milieu des illustres amis de notre enfance; et la pitié, ce grand ressort du drame, s'accroit de tout l'intérêt que nous inspirent ses héros.

Je ne connais rien de plus saisissant que l'image de ces quelques vieux rameurs lancés sur un frêle navire à travers les profondeurs inconnues de l'Océan; et un frisson me saisit quand je vois cette grande mer s'ouvrir, puis se refermer sur eux, en silence, sans laisser un souvenir de leur grandeur ni même une trace de leur passage.

NOTES DU CHANT XXVII.

(1) Tel le taureau d'airain.....

Phalaris, tyran de Syracuse, fit couler en bronze la figure d'un taureau dans lequel on enfermait des créatures vivantes; puis on l'exposait à la flamme. Les cris des malheureux captifs, en passant par les anfractuosités du métal, imitaient les mugissements du taureau. Péryle, inventeur de cette horrible machine, en fut la première victime.

(2) Toi qui parlais lombard.....

L'Ame s'adresse à Virgile, soit qu'elle dédaigne son compagnon, soit qu'elle ne voie pas à travers les voiles de feu qui l'enveloppent. *Je ne te retiens plus;* allusion au second vers de ce chant :

Et, recevant l'adieu du maître qui m'est cher.

(3) Je fus de la montagne.....

Guido de Montefeltro, vaillant homme de guerre pendant sa jeunesse, et pieux franciscain vers les dernières années de sa vie. Une inscription gravée sur son tombeau commente longuement l'anathème lancé contre lui par le poëte de Florence.

(4) Il est Latin.....

Voy. ch. XXVI, note 7.)

(5) L'aigle de Polenta.....

Le poëte a pris ici les armoiries des familles pour désigner les falles elles-mêmes.

(6) Le rempart illustré.....

Allusion pleine d'adresse; car celui qui écoute commandait à Forli ıtre les Français auxiliaires du pape Martin IV.

La famille des Ordelaffi, maitresse de cette ville, portait un lion ·t dans ses armes.

(7) Le Dogue déjà vieux.....

Malatesta, seigneur de Rimini, beau-père de Françoise. Le poëte le ·a mieux connaitre dans le chant suivant.

Montagna, jeune gentilhomme de Rimini, assassiné par les ordres s Malatesta.

(8) Le Lionceau d'azur.....

Armoiries de Meynardo Pagani, seigneur de Faenza et d'Imola.

Ce Pagani fut tour à tour Guelfe et Gibelin..... — O Dante, prenez garde à la poutre qui est dans votre œil!

Les murs par le Sauro baignés : Césène.

(9) Ombre, je te réponds.....

L'Ame prend Dante pour une Ombre; sans quoi elle ne lui révèrait pas son nom et la cause de son supplice.

(10) Hélas! le Grand Pontife.....

Boniface VIII, encore régnant au moment où parle Guido.

(11) Non : ils étaient ailleurs.....

es ennemis de Boniface n'étaient ni les lâches chrétiens qui ient livré au soudan Saint-Jean-d'Acre pendant la dernière croie en 1248, ni ces juifs, marchands de toutes choses dans tous les ps et dans tous les pays, mais d'honorables chrétiens que le pape : dû protéger, et que, moi Guido, je l'aidais à détruire. C'était la nille des Colonna, race puissante et respectée, qui habitait à Rome ès de Saint-Jean-de-Latran.

(12) Comme un jour Constantin.....

L'empereur Constantin, après avoir exilé le pape Sylvestre, qui

lui avait donné le baptême, vint le trouver dans une grotte du mont Soracte, où le pontife s'était retiré, et il promit de lui rendre ses honneurs s'il le guérissait de sa lèpre.

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte.

Les voyageurs trouvent encore le mont Soracte tel que l'a dépeint Horace il y a 2,000 ans : il a seulement changé de nom; et c'est sur le *Saint-Oreste* que brillent aujourd'hui les antiques neiges qui le font découvrir de loin sur la route de Rome à Viterbe.

(13) *Fais que Pellestrino.....*

Château fort défendu par les Colonna.

(14) *Sont celles que naguère.....*

Les clefs de Saint-Pierre, que Célestin V a repoussées par le *grand refus* dont nous avons déjà parlé deux fois.

(15) Promets beaucoup.....

Le conseil profita au pontife, qui s'empara du château, et en traita rudement les défenseurs.

(16) Tu ne nous croyais pas.....

Les Démons ergotant suivant les règles de l'Ecole! Est-ce un tribut payé à la manie du temps! est-ce une critique de ses ridicules? Quoi qu'il en soit, comparez ces froides subtilités avec l'épisode d'Ulysse!

(17) *Ce maudit-là.... au* FEU-LARRON *est dû.*

Au *feu-larron*, *fuoco-furo*, parce qu'il *dérobe* ses victimes aux regards (voy. ch. V, note 2.)

NOTES DU CHANT XXVIII.

(1) Les nobles anneaux d'or.....

La bataille de Cannes, où tant de chevaliers romains périrent, suivant Tite-Live, que l'on remplit plusieurs boisseaux des anneaux d'or arrachés de leurs doigts.

Dans le vers suivant, il est question des soldats de l'empereur Alexis, qui furent battus en 1081 par le vaillant Robert Guiscard, frère de Richard, duc de Normandie, dans ces mêmes plaines de la

Pouille, où César et Pompée, Annibal et Scipion, s'étaient disputé l'empire du monde.

Evoquez Cépéranes.

Et mieux Cépérano, ville de la Pouille, où Mainfroi, fils de Frédéric II, fut trahi par les Apuléens et tué par Charles d'Anjou (voy. la *Vie de Dante*).

(2) . . . . . morts à Tagliacozzo.

Le fort de Tagliacozzo, dans la Pouille, où Charles d'Anjou triompha pour la cinquième fois des troupes apuléennes, non plus par la valeur, mais par la ruse d'un vieux chevalier français nommé Alard.

(3) Tel le vin sort à flots. . . . .

Le moyen de présenter à des yeux français l'image que Grangier a cru devoir *adoucir* ainsi :

Sur les jambes pendaient les boyaux; la poitrine
Paraissait, et le sac détestable et vilain
Qui de ce qu'il gloustit fait une m.... indigne.
Tandis que, pour le voir, JE M'AMUSAIS A PLEIN...

Je m'amusais à plein! Quelle récréation! Heureusement Dante n'a pas dit que ce spectacle *l'amusait à plein;* mais il a dit tout le reste, et plus crûment encore.

(4) Dis à Fra-Dolcino. . . . .

Mahomet a déjà un pied levé pour s'éloigner. Mais, apprenant que Dante est vivant et retournera sur la terre, il lui donne en raillant ses *commissions* pour Fra-Dolcino, son confrère en prédications impies.

Ce Fra ou frère Dolcino est un fou qui, vers la fin du XIII[e] siècle, se mit à prêcher la communauté des femmes. (On voit que ce n'est pas une invention toute moderne.) Bloqué en 1305, avec trois mille de ses adeptes, dans les montagnes de la Navarre, il fut pris par famine et brûlé vif. C'est à peu près dans le même temps que les doctrines du communisme étaient prêchées en Angleterre par le curé Jean Ball (voy. *Chroniques* de Froissard).

(5) . . . . . sur sa jambe tendue.

Mouvement ordinaire aux gens estropiés.

(6) Un jour, rappelle-toi. . . . .

Médicina, bourg près de Bologne.

Pierre avait jeté la discorde entre le comte Gui (ou Guido) da lenta et Malatesta, seigneur de Rimini (voy. ch. XXVII, note 7).

(7) . . . . . par un lâche tyran.

Par Malatesta, qui était borgne. Il les attirera dans un gue apens, et les fera jeter à la mer par ses rameurs. Comme ils ne mou ront pas victimes d'une tempête, ils n'auront pas à invoquer le te rible vent qui, parti de la montagne de Foccara, rend souvent la m dangereuse dans ces parages. Cette montagne est voisine de la r vière appelée Cattolica, entre Rimini et Pesaro.

(8) La terre *qu'un de nous*. . . . .

(Voy. la note 9.)

(9) . . . . . *l'Ame à la vue amère.*

Colui dalla veduta amara.

Montre-moi l'Ame qui *voudrait bien n'avoir pas vu* la terre p sédée par Malatesta. Cette Ame est celle de Curion, orateur exilé Rome, qui, se trouvant sur les terres de Rimini au moment où C sar hésitait à franchir le Rubicon, leva tous ses scrupules par mots :

Tolle moras : nocuit semper differre paratis.

(Luc., *Phars.,* ch. I, 8, 28.)

Ce pays a donc laissé des souvenirs amers à Curion, puisque c'e là qu'il perdit son âme en jetant la discorde entre César et Pompée.

(10) Je fus Mosca. . . . .

Voilà un personnage vraiment important. C'est Mosca Lamber degli Uberti, qui, en 1215, alluma par un mot la longue guerre de Guelfes et des Gibelins (voy. la *Vie de Dante*).

(11) Sache au moins que je fus Bertrand de Born. . . . .

Vicomte de Hautfort, brave chevalier et ménestrel célèbre. Il fu le gouverneur de Jean sans Terre (fils de Henri II, roi d'Angleterre et que l'on nommait, dit M. Ginguené, *le Jeune Roi.* Il arma le fi contre son père. Le prince rebelle, assiégé dans le château de Hau fort, fut tué. Bertrand de Born, pris les armes à la main, fut bie traité par le vainqueur. Il se compare au fourbe Architophel, qu souleva le jeune Absalon contre David.

(12) Mon cerveau séparé. . . . .

De la moelle épinière, dont le cerveau n'est, dit-on, qu'un appe dice.

(13) Le droit du talion.....

Talion, du mot latin *talis*, semblable. Cette loi punissait le coupable par le même genre de dommage qu'il avait causé à autrui.

NOTES DU CHANT XXIX.

(1) Embrasse, bien peuplé.....

Ainsi, à l'aide de ce vers rapproché des vers 85 et 86 du chant suivant, on peut calculer l'étendue que Dante a donnée à son Enfer et à chacun des cercles qui le composent : chaque cercle est de moitié moins grand que celui qui le précède.

La lune est sous nos pieds, dit-il dans le vers suivant ; c'est-à-dire il est plus de midi : car, hier, elle était dans son plein ; hier, elle eût été sous nos pieds à midi juste : elle retarde aujourd'hui d'une heure ; donc, etc.

(2) *C'est Géri del Bello.....*

Géri del Bello, parent de Dante, et dont la maison touchait celle du poëte. Querelleur et *semeur de rixes*, il fut tué par un Sacchetti, et ne fut vengé que trente ans plus tard.

C'est la vendetta italienne, réfugiée de nos jours dans les montagnes de la Corse, d'où elle sera chassée bientôt par cette éducation généreuse que l'on répand partout, et qui finira par adoucir les mœurs du peuple en éclairant son esprit.

(3) Les miasmes de Sardaigne.....

La Maremme, dont il est assez souvent question dans notre poëme, est une partie du littoral de la Toscane, entre Sienne et Pise, d'où s'exhalent pendant les grandes chaleurs des vapeurs pestilentielles.

Le Valdichiana, autre partie malsaine de la Toscane, entre Arezzo, Cortone, Chiusi et Monte-Pulciano.

(4) A l'aide des fourmis.....

La peste ayant ravagé l'île d'Egine, Eaque pria Jupiter de transformer en hommes des fourmis qu'il rencontra. Ce vœu fut exaucé, dit Ovide. De là l'origine des peuples appelés Myrmidons (de μύρμηξ, fourmi).

(5) Ou tout autre poisson.....

C'est peu poétique, mais c'est textuel.

(6) Et puisse un jour ta main.....

Puisse ton ongle apaiser la démangeaison qui te tourmente!

(7) Arezzo m'a vu naître.....

Griffolino d'Arezzo, grand alchimiste, qui était parvenu à s'élever dans les airs. Mais Dieu, comme on voit, confondit cet Icare nouveau, ce nouveau Prométhée.

(8) Nul n'est plus vain que vous.....

Quel coup étourdissant pour notre amour-propre national! Les Français du XIX[e] siècle voudront-ils bien se reconnaître dans ce portrait tracé d'après nature il y a 500 ans?

Le ton de légèreté que prend ensuite Capocchio justifie bien l'exclamation du poëte; et ce n'est pas la dernière fois qu'il stigmatisera la vanité des Siennois (voy. *Purg.*, ch. XIII *in fine*).

NOTES DU CHANT XXX.

(1) Quand l'orgueil de Junon.....

Sémélé, aimée de Jupiter, et mère de Bacchus, était fille de Cadmus, le fondateur de Thèbes. Junon, pour se venger, rendit furieux Athamas, époux d'Ino, sœur de Sémélé. Le reste est expliqué par le poëte.

(2) Vit mourir Polyxène.....

Polyxène, fille d'Hécube et de Priam, fut immolée, sous les yeux de sa mère, aux mânes d'Achille, après la prise de Troie.

Polydore était le dernier des cinquante enfants de Priam.

..... *Torva canino*
Latravit rictu.....
(JUVÉN., *satyr*. X.)

Latravit, conata loqui.
(OVID., *Métam.*, XIII.)

(3) C'est l'antique Myrrha.....

Fille de Cynire, roi de Chypre, qui prit le voile de sa mère pour recevoir les caresses de son père.

Gianni Siacchi, non moins infâme, emprunta la voix de Buoso Donati, déjà mort (voy. ch. XXV, note 10); et, s'étant couché dans le lit de ce dernier, il dicta sous son nom un testament qui enrichis-

sait les Donati au préjudice des héritiers naturels. Le prix de cette fraude fut la plus belle cavale des écuries de Simon Donati.

C'est sur ce fond d'infamie que le poëte Regnard a brodé si élégamment sa comédie peu morale du Légataire.

(4) Regardez maître Adam.....

C'était un artisan de Brescia qui, pressé par les comtes de Romena, falsifia les florins d'or de Florence frappés à l'effigie de saint Jean-Baptiste. Il fut brûlé vif.

Les comtes de Romena étaient trois frères : Gui, Alexandre et Aguinolphe. Adam exprime par une image énergique la soif de vengeance qui le dévore.

La qualification de *maître* qui précède son nom s'appliquait autrefois aux roturiers, par opposition à *ser, messer, sire* ou *signor*, qui distinguait les gentilshommes.

(5) J'oublirais de Branda.....

La fontaine de Sienne, qui existe encore près d'une porte appelée *porta di fonte Branda.*

(6) Sur moitié de largeur.....

(Voy. ch. XXIX, note 1.)

(7) L'une accusa Joseph.....

La femme de Putiphar; l'autre, Sinon, ce Grec qui feignit de se livrer aux Troyens pour mieux les tromper. C'est lui qui, blessé de cette désignation *le Grec de Troie,* frappe maître Adam.

(8) Quand Priam abusé.....

Allusion à ce mot de Priam, dans l'*Enéide : Noster eris.*

On a beaucoup reproché au poëte toute cette scène; et lui-même, comme on le voit à la fin, semble aller au-devant de la critique. Mais il faut remarquer le rang obscur des interlocuteurs, le relief que ces ombres mêmes prêtent au coloris du tableau. D'ailleurs, le dialogue a le mérite de la rapidité, de la finesse et de la vigueur. C'est bien quelque chose.

NOTES DU CHANT XXXI.

(1) Le preux Roland.....

Les romanciers racontent que le bruit de son cor fut entendu à huit lieues de là par l'empereur Charlemagne.

Par *les travaux* de Charles, il faut entendre les efforts qu'il tentait pour chasser les Sarrasins de la terre chrétienne.

(2) Tel que Montereggio.....

Château fort qui appartenait à la république de Sienne.

(3) La pomme d'or qui brille.....

Haute de onze pieds, et qui depuis a été descendue des toits de la basilique pour servir d'ornement aux jardins du Belvédère.

(4) Un Frison cependant.....

Les habitants des montagnes de la Frise sont renommés pour leur haute stature.

(5) *Zabi raphel ameck*.....

Syllabes bizarres et sans aucune signification qu'il convenait de mettre dans la bouche de Nemrod, pour indiquer la confusion des langues qui fut la punition de son orgueil.

Dante rapproche ici les Titans fabuleux et le prince superbe qui éleva la tour de Babel. C'est que les deux légendes pourraient bien n'avoir qu'une seule origine ; c'est qu'il faut croire à la fable de Deucalion et de Pyrrha, ou douter du déluge et de Noé.

La demi-science avait appris à rire des géants ; la science approfondie, telle que Cuvier nous l'a faite, démontre la réalité de leur existence dans ces premiers temps du monde, où la nature puissante et sauvage devait créer souvent des monstres, et s'essayait à l'élégance de la perfection par la grandeur de l'ébauche.

(6) ..... Ephialte est son nom.

Fils de Neptune et d'Hyphiménide, femme de l'un des Titans. — « Il croissait tous les mois de neuf doigts, et Homère a dit qu'*il estoit dèsjà grand de neuf pas.* » (*Note de Grangier.*)

Il vainquit Mars, et fut tué par Apollon.

(7) ..... Briarée aux cent bras.

Briarée, décrit par Virgile (*Enéid.*, liv. x, v. 565 et suiv.).

L'énorme Antée, fils de Neptune et de Cybèle, tué par Hercule, qui l'étouffa en l'enlevant de terre. Il pratiquait ses brigandages dans la Lybie. Il est libre et parle intelligiblement, parce qu'il n'a pas conspiré contre le Ciel avec ses frères.... Mais alors pourquoi n'est-il pas avec Cacus et Vanni Fucci?

(8) De dix brasses au moins.....

Il y a dans le texte : *de cinq alles*. L'alle est une ancienne mesure d'Angleterre, qui équivalait à deux brasses.

(9) Il peut rendre l'honneur.....

Les géants eux-mêmes, comme on voit, ne sont pas insensibles à cette bonne renommée dont tous les damnés sont altérés. C'est par là que Virgile va séduire Antée.

(10) Tel le côté penché.....

La Carissendre, appelée aujourd'hui Torre-Mozza, sur la place Mineure, à Bologne, haute de cent trente pieds, avec une inclinaison d'un pied. Celle de Pise, bien plus effrayante, a un surplomb de treize pieds.

Chacun, du reste, a pu observer sur un monument élevé l'effet d'optique décrit par le poëte.

NOTES DU CHANT XXXII.

(1) ..... pour peindre ce Dité.

Plus bas : *Aidez-moi, chastes sœurs....*

Dicitur Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere sono testudinis et prece blandâ
Ducere quo vellet.
(HORACE.)

Dante retombe en plein paganisme; mais il n'abandonne pas sa première invocation, et la mémoire de l'historien conserve le pas sur l'imagination du poëte (ch. III, note 1).

(2) Nous avait déposés plus bas.....

C'est-à-dire loin de ses pieds.—Le sol, le rocher, la glace, vont, en pente à mesure que l'on se rapproche du centre occupé par Satan.

(3) Ni sur le Tanaïs.....

Le Don ou Tanaïs, fleuve qui sépare l'Europe de l'Asie.

Le Danube, qui prend sa source dans les montagnes des Grisons, et se jette dans l'Euxin avec tant d'impétuosité, que son eau se conserve douce à plusieurs lieues en mer.

Les monts de Tambernick, en Esclavonie; la Piétrapiana, en Toscane.

(4) Leurs dents s'entrechoquaient.....

Ipsa sibi plaudit crepitante ciconia rostro.

(Ovid., *Métam.*, VI, v. 97.)

J'ai cherché à imiter par mon vers le bruit des dents choquées les unes contre les autres.

Comme on a déjà froid en mettant le pied sur cette glace éternelle!

Nous entrons dans le giron de Caïn, où sont punis *les traîtres envers la famille.*

(5) Tu veux savoir les noms.....

Tous deux fils d'Albert degli Alberti. Unis d'abord pour tyranniser leurs vassaux, ils finirent par s'entr'égorger.

(6) Ni ce Focaccia.....

Noble de Pistoie, qui coupa la main à un de ses cousins, et assassina ensuite le père de cet infortuné.

L'Ombre plus pâle est celle de Mordrec, fils d'Arthur roi d'Angleterre, et le premier des chevaliers de la Table ronde. Mordrec s'étant embusqué pour assassiner son père, celui-ci le prévint, et le perça d'un coup d'épée si violent, que l'écuyer Guirflet, disent les romanciers, vit le jour à travers son corps.

Sassol Mascheroni, Florentin qui tua un de ses oncles.

Camiccione de' Pazzi, du val d'Arno, celui qui parle, tua par trahison messer Ubertino, son parent. Il attend Carlino, plus coupable que lui, parce qu'il fut *traître à la patrie* et livra le château Piano di Tre Vigne aux Noirs de Florence. Près de lui, Camiccione paraîtra un saint.

(7) Et plus je descendais.....

Nous entrons dans le 2e circuit, dit giron d'Anténor, où sont punis les *traîtres à la patrie :* du nom d'Anténor, qui, suivant quelques écrivains, passa des Troyens aux Grecs. Les souvenirs de Troie préoccupent toujours le fier Italien (voir *Purg.,* ch. V, note 3, où il est encore question d'Anténor).

(8) Par hasard, par malheur.....

(Voy. la *Vie de Dante,* pour expliquer ce geste barbare.)

Le damné ainsi outragé est Bocca degli Abbati, qui, par trahison, fit perdre aux Guelfes la bataille de Monte-Aperto. C'est pour cela qu'il dit plus bas :

Viens-tu de Mont-Ouvert accroître la vengeance?

Duera, Buoso di Duera, de Crémone, Gibelin qui laissa passer, sans l'attaquer, l'armée française commandée par Guy de Montfort, lieutenant de Charles d'Anjou.

Beccara, et mieux Beccaria, de Pavie ou de Parme, légat du pape à Florence, qui conspira contre les Guelfes, et fut décapité.

Jean Soldanière, Gibelin qui favorisa les Guelfes.

Tebaldello, de Faënza, Gibelin qui livra la ville aux Français pendant la nuit.

Ganelon, gentilhomme mayençais, qui trahit Charlemagne, et fit gagner aux Sarrasins la fameuse bataille de Roncevaux, au pied des Pyrénées. L'Arioste parle de lui dans son *Roland furieux*.

NOTES DU CHANT XXXIII.

(1) ..... moi, je fus Ugolin.

Voici en quelques mots le sujet de ce célèbre épisode :

Ugolin, de la famille des comtes de la Ghérardesca, était un noble Pisan attaché au parti guelfe, et qui, avec l'aide de l'archevêque Roger degli Ubaldini, chassa Ninus Visconti, et devint à sa place seigneur de Pise.

Bientôt l'archevêque, jaloux de cette élévation, et poussé par les puissantes familles des Lanfranchi, des Sismondi et des Gualandi, ameuta la populace contre son ancien allié, s'empara de sa personne, et le fit enfermer avec ses quatre fils dans la tour qui est sur la place des Anciens (*degli Anziani*). Après quelques mois, il jeta les clefs dans l'Arno (*la clef tourne..... puis rien!.....*), et le malheureux comte mourut de faim avec toute sa famille.

(Villani, liv. VII, ch. 120, 127.)

C'est en accusant Ugolin d'avoir trahi la patrie et livré une citadelle à l'ennemi, que Roger parvint à ameuter le peuple contre lui. C'est à raison de ce crime (très-peu prouvé) qu'Ugolin est plongé dans le Cocyte à côté de son ennemi.

(2) ..... vers la haute montagne.

La montagne de Saint-Julien.

(3) Qu'un songe prophétique.....

Un songe du matin. Ugolin a vu dans la louve et les louveteaux soi-même et ses enfants.

(4) ..... d'interpréter son rêve.

Son rêve, et non pas mon rêve, comme on pourrait le croire au premier abord. Pour donner plus de solennité à l'avertissement du Ciel, le poëte suppose qu'un rêve prophétique a été envoyé aux enfants comme au père. On a vu qu'en dormant ils sanglotaient et demandaient du pain. J'ai compulsé toutes les éditions; elles portent toutes *suo sogno*.

(5) Puis la faim fit pour moi.....

C'est-à-dire : le désespoir me laissait vivre; la faim me fit mourir. Je ne me prêterai jamais à adopter une autre version qui soulève d'horreur tous les sentiments de la nature. Dante a voulu jeter de l'intérêt sur Ugolin. Ugolin ne vivait que pour ses enfants. D'un père ne faisons pas un cannibale!

« Si tu manges de nous » (textuel). Quand on traduit un poëte tel que Dante, il faut oser beaucoup.

(6) Honte du beau climat.....

Honte de l'Italie (voy. ch. XVIII, note 4.)

(7) Que sur la Capraïa.....

Deux îlots dans la Méditerranée, qui semblent garder l'embouchure de l'Arno. Retenu par cette barrière, il faudrait qu'il refluât vers sa source, et il inonderait la ville de Pise.

(8) Nous avions traversé.....

Nous entrons dans le giron de Ptolomée, ainsi appelé du nom d'un roi d'Egypte qui trahit Pompée, son bienfaiteur et son hôte.

(9) Toute vapeur ici.....

Aussi n'est-ce pas une cause ordinaire qui produit cette agitation. Nous verrons tout à l'heure qu'elle est due au battement des ailes de Satan.

(10) Je suis frère Albéric.....

Albéric de Manfredi : encore un *Frère Joyeux* (voy. ch. XXIII, note 7). Ayant invité quelques amis à diner, il les fit tous assassiner au moment où les fruits parurent sur la table.

(11) C'est Branca d'Oria.....

Génois qui tua par trahison Don Michel Sanche, juge de Logodoro, dont il a été question dans le chant XXII[e].

(12) . . . . . Sanche manquait encor.

(Voy. ch. XXII.) — On trouve parmi les chartes du IXe siècle un document où Dante pourrait bien avoir puisé l'idée du supplice de Branca d'Oria : c'est une lettre des évêques à Louis le Germanique, pour obtenir de ce prince la restitution des biens du clergé. Ils rappellent que S. Euchère, étant en oraison, aurait vu l'âme de Charles Martel tourmentée dans l'Enfer, pendant que ce prince accomplissait de si grandes choses sur la terre.

Pépin le Bref, fils de Charles, effrayé de cette révélation, aurait rendu au clergé une grande partie des biens confisqués par son père (*apud* Baluz., cité par M. Guizot, *Essai sur l'Hist. de France,* p. 92, 8e édition).

(13) . . . . . je ne les rouvris pas.

C'est la seconde action que le poëte ait à se reprocher depuis que nous sommes entrés avec lui dans le 9e cercle. Sans doute il n'agit pas ainsi sans raison. Parvenu à la fin de sa course, il faut qu'il épuise les dernières ressources de la terreur. Au plus profond de l'Enfer, rien ne se gouverne plus par les lois ordinaires : l'atmosphère est sans vapeurs, la douleur sans larmes, le cœur sans pitié.

Que l'on me pardonne de critiquer l'apostrophe qui termine cet admirable chant. Les grands mouvements ne veulent pas être prodigués, et l'austère Alighieri le sait mieux que tout autre poëte. L'âme est encore remuée de cette magnifique prosopopée qui tombe comme la foudre sur les murs de Pise. En voici tout de suite une autre sur les Génois. On sent là une monotone uniformité, j'allais dire une fausse chaleur.

Rachetons notre hardiesse par les belles réflexions de Rivarol : Il me semble que, dans un siècle où la religion était toute-puissante sur les esprits, ce dernier supplice dut produire un effet bien effrayant. Voici trois hommes coupables de grands crimes à la vérité, mais illustres par leur naissance, et tous trois pleins de vie. Le Dante vient affirmer à la face de l'Italie que ces trois hommes ne vivent plus, que ce qu'on voit n'est que leur enveloppe animée par un Démon, et que leur âme est en Enfer depuis longues années. C'est montrer le doigt de Dieu au festin de Balthazar. Aussi reste-t-il une tradition du désespoir où il réduisit les trois coupables. On ne peut sans doute faire un plus bel usage de la poésie et de ses fictions

que d'imprimer de telles terreurs au crime. C'est faire tourner la superstition au profit de la vertu.

NOTES DU CHANT XXXIV ET DERNIER.

(1) *En vexilla Regis.....*

Les étendards du Roi (des Enfers) se déploient! Ce début d'un des plus anciens cantiques de l'Eglise, appliqué à Satan, n'est pas, comme le veut Venturi, *une grossière profanation;* c'est une sublime ironie. Les voilà, ces étendards devant lesquels devaient s'abaisser les bannières du Ciel! Les voilà!... des ailes de chauve-souris!

Nous entrons dans le 4e et dernier circuit du 9e cercle, dans le circuit de Judas. — *Dité* est un des noms de Pluton dans la mythologie [Δίς] (voy. ch. VIII, note 6; ch. XXXII, vers 2).

(2) Que cette tête immense.....

Les trois visages paraissent figurer les trois parties du monde alors connu, pour faire entendre que le pouvoir du mal s'étend partout.

Le visage blanc représente l'Europe, le rouge figure l'Asie, le noir l'Afrique.

(3) Le plus martyrisé.....

C'est Judas l'Iscariote, symbole de quiconque trahit Dieu, comme Brutus et Cassius figurent ceux qui trahissent le souverain. Ce n'est pas dans les œuvres du républicain Alighieri qu'il faut chercher des maximes en faveur du régicide.

(4) ..... l'heure du soir s'envole.

Nous sommes à la nuit qui sépare le samedi saint du dimanche de Pâques: les poëtes ont consacré vingt-quatre heures à leur voyage (voy. ch. II, vers 1er, *et passim*).

(5) Et ressaisit les crins.....

Il a franchi le centre de gravité. Virgile donnera bientôt lui-même cette explication.

(6) ..... mais lui plus près du bord.

Témoignage de touchante sollicitude que l'on retrouve dans le *Purgatoire,* ch. XIII, note 5).

(7) Et déjà le soleil.....

Mezza terza, la moitié de la troisième heure, suivant la distri-ution du jour adoptée par les Hébreux, dit Venturi, et pour nous ne heure et demie avant midi.

Virgile a dit, il n'y a qu'un instant : *L'heure du soir s'envole;* ais, depuis, il a franchi le centre de la terre, et est arrivé par con-équent aux antipodes du lieu qu'il vient de quitter.

(8) J'ai saisi le *Grand-Ver*....

Dante appelle Satan, comme Cerbère, *le Grand-Ver,* non-seule-ent par mépris, mais parce qu'ils habitent dans les entrailles de la rre.

(9) A l'opposé du sol.....

La gran secca (la grande sèche), dit le texte, c'est-à-dire la partie u monde sèche et habitée, par opposition à l'autre hémisphère, que ante croyait une immense étendue d'eau *senza gente*. Le poëte va onner une singulière et toute poétique explication de cette diffé-rence que Colomb, un siècle plus tard, fit cesser par la découverte de l'Amérique.

La terre, chassée de l'autre hémisphère et des entrailles mêmes du globe par l'apparition de Satan, s'est repliée vers l'hémisphère opposé; et la partie sur laquelle s'est opérée la chute des Démons, cédant à la force même de l'impulsion, a formé la montagne du Calvaire (voir ch. I[er], note 4).

(10) Il est un lieu secret.....

D'où vient ce filet d'eau? où va-t-il? Vient-il du Lété? et va-t-il se perdre dans le Cocyte? (Voy. *sup.*, ch. XIV, note 10; *Purg.*, ch. XXXIII et XXXIV.)

A mesure que le poëte s'éloigne des fétides et ténébreuses ré-gions de l'Enfer, il semble que sa voix s'épure et s'adoucisse comme l'air qu'il respire. On se sent, comme lui, plus libre, plus léger, plein d'une force nouvelle pour commencer avec lui un moins triste voyage.

On a remarqué que chacun des trois cantiques composant la *Divine Comédie* se termine par le mot *stelle*, comme si le grand poëte, l'œil fixé vers le but, s'était dit en déployant ses ailes. *C'est qu'il faut monter!*

Sic itur ad astra.

FIN DES NOTES DE L'ENFER.

LE PURGATOIRE.

Lettor, tu vedi ben com' io innalzo
La mia materia.....

(PURGAT., cant. IX.)

..... Son contenti
Nel fuoco, perchè speran.....

(INFERNO, cant. I.)

ANALYSE DU PURGATOIRE.

C'est le matin du vendredi saint 4 avril de l'an 1300, que Dante a commencé son mystérieux voyage : c'est le jour de Pâques, *un peu avant midi,* qu'il est sorti de l'Enfer avec Virgile, pour revoir la clarté des étoiles. Le reste du jour et la nuit suivante sont consacrés au repos (1), et le lundi 7, au lever de l'aurore, nos deux poëtes se trouvent au pied d'une montagne inconnue, juste à l'antipode du Calvaire. Cette montagne, c'est le Purgatoire. Ils mettront, pour gravir jusqu'au faîte, le même temps qu'ils ont employé à descendre au plus profond de l'abîme. C'est le mercredi 9 avril que Dante, conduit par Béatrix, s'élancera de la terre vers le ciel.

Le Purgatoire est une petite île (isoletta) baignée de tous côtés par cet Océan qui, du temps de Dante, n'avait pas encore abaissé ses barrières et déchiré ses voiles. La fantaisie tout à la fois chrétienne et mathématique du poëte était à l'aise dans cet hémisphère inconnu, pour y placer sa sphère moyenne entre l'Enfer et le Paradis.

Le Purgatoire est, comme l'Enfer, un cône divisé en neuf régions concentriques, mais là-bas renversé, ici droit sur sa base. Il pèse sur la pyramide infernale, dont il est séparé par ce long conduit âpre, obscur, étroit, où Satan est resserré comme dans un étui, marquant par la moitié de sa hauteur, par sa hanche, le centre du globe terrestre, le point qui divise les deux hémisphères.

De même que dans l'Enfer, les cercles du Purgatoire vont se rétrécissant toujours du premier au dernier, qui n'est autre que cet Eden où Adam et Eve furent placés par la main de Dieu même.

---

(1) Cette explication neuve, je crois, me paraît commandée par la combinaison de deux vers, l'un à la fin de l'Enfer, l'autre au commencement du Purgatoire. Dans le premier on voit, ch. XXXIV, page 190, note 7, qu'*il est près de midi* quand les poëtes sortent de l'abîme; dans le second (Purg., ch. Ier, page 268, note 6), *l'aurore se lève :* il est donc évident que les deux poëtes, fidèles à l'observance du dimanche, se sont reposés tout un jour avant de se remettre en marche.

Les Ames sont amenées au rivage sur la barque d'un Ange d lumière, qui est allé les chercher à l'embouchure du Tibre. Cato d'Utique les reçoit, et leur montre la montagne où elles s'empre sent d'aller chercher le doux martyre.

Mais on n'y arrive pas si facilement! Avant de toucher le seu désiré, il faut traverser la région intermédiaire, la foule immen des *négligents,* c'est-à-dire des pécheurs qui ont attendu l'heure d la mort pour se repentir. Cette plaine au bord de la mer où l'Am de Caton est condamnée à errer éternellement entre la terre et Ciel, comme un délégué des Limbes, ce premier degré de la mo tagne où l'on attend la souffrance, comme dans cette vie nous atte dons le bonheur, sont en quelque sorte le péristyle du Purgatoir et correspondent d'un côté à la région des *Neutres* et des *Limb* qui précède le véritable ENFER, de l'autre aux sphères de l'air du feu qui précèdent le véritable Paradis.

Dans l'Enfer, on arrive devant Minos avec le V[e] chant. Dans l Purgatoire, c'est avec le IX[e] seulement que l'on atteint le seuil gardé par un Ange. De la pointe de son glaive, le lieutenant de saint Pierre grave sept fois la lettre P sur le front des pécheurs : la porte s'ouvre devant eux avec fracas; on entre dans le premier cercle où souffre l'Orgueil.

Dans les cercles supérieurs, on rencontre successivement l'Envie, la Colère, la Paresse prise dans un sens un peu abstrait, l'Avarice et la Prodigalité — double forme d'un même vice,— la Gourmandise, la Luxure, c'est-à-dire les sept péchés capitaux. La division est ic purement orthodoxe, et ne se complique pas, comme en Enfer, de subdivisions de la Violence et de la Fraude, empruntées à la philosophie d'Aristote. A mesure qu'il s'approche du ciel, les chants du poëte s'épurent comme son âme.

Au-dessus du septième cercle, nous sommes dans le Paradis terrestre, où les plus splendides apparitions vont entourer le poëte e lui donner un avant-goût des magnificences de l'Empyrée. La mission de Virgile est terminée, comme il l'avait prédit à son élève : il disparait. Béatrix le remplace; Béatrix, l'adorée de Dante, figure mystique de la théologie, qui, à son tour, va guider le poëte et l'aider à monter jusqu'au trône de Dieu.

FIN DE L'ANALYSE DU PURGATOIRE.

LE PURGATOIRE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT. — Virgile et Dante ont posé le pied sur la terre du Purgatoire, dont Caton est le gardien. Au nom de Béatrix, ils obtiennent la permission de gravir la montagne.

Pour courir plus léger vers de plus doux rivages, (1)
Loin de la sombre mer où grondent tant d'orages,
La nef de mon génie ouvre sa voile au vent.
Je chante la montagne où, toujours s'élevant, (2)
L'âme se purifie et dans les pleurs aspire
A monter radieuse au radieux empire.
O Muses! relevez mes chants d'entre les morts! (3)
A moi qui suis à vous inspirez vos transports.
Toi-même quelquefois, sainte Calliopée, (4)
Prête à mon humble chant la fière mélopée
Qui, s'emparant des cœurs sitôt que tu parus,
Ravit toute espérance aux filles de Piérus!

Haletant sous le poids de l'atmosphère morte, (5)
A peine de l'Enfer j'avais franchi la porte:
Et le doux coloris du céleste saphir
Mollement caressé par l'aile du zéphyr,
Qui jusqu'au premier cercle en riant se déploie,
Déjà calmait mon cœur et ranimait ma joie.
Déjà l'astre si beau qui convie à l'amour, (6)
Escorté des poissons, les voilait de son jour;
Et l'Orient brillait de son divin sourire.
Moi, j'admirais ce ciel que j'oserai décrire.
Mes regards vers la droite ayant pris leur essor, (7)
Je vis, heureux mortel, les quatre étoiles d'or
Que nul ne vit jamais, hors la race première;
Et le ciel paraissait joyeux de leur lumière.
Vous que ce doux rayon n'a jamais visités,
Pleurez, enfants du nord, enfants déshérités!

Quand du fanal divin j'eus reporté ma vue
Vers le pôle où déjà l'Ourse était descendue,
A mes yeux apparut un vieillard dont l'aspect, (8)
Comme celui d'un père, imposait le respect.
Sa barbe et ses cheveux, de la blancheur du cygne,
Séparaient sur son sein leur ondoyante ligne.
Les quatre étoiles d'or, du haut du firmament,
Illuminaient son front d'un tel rayonnement,
Qu'un instant je crus voir le soleil face à face.

— « Et qui donc êtes vous? Comment? Par quelle audace
» Vient-on du sombre abime au brillant horizon?
» Qui donc, qui vous ouvrit l'infernale prison?
(Dit-il en secouant sa barbe avec colère)
» Et qui vous a guidés? Qui vous fit l'ombre claire,
» Pour sortir — en montant de circuit en circuit —
» Des noires profondeurs de l'éternelle nuit?

» L'Enfer a-t-il rompu ses lois? Ou Dieu lui-même
» Change-t-il les décrets de son conseil suprême,
» Que vous venez, maudits, braver ici mes lois?

Mon guide alors, s'aidant du geste et de la voix,
Fit baisser mes genoux et mes yeux vers la terre:
— « Je ne viens pas par moi : (dit-il au Solitaire) (9)
» Une dame des Cieux, en me priant pour lui,
» M'a fait de ce mortel le tuteur et l'appui.
» Mais puisque ton désir est de nous mieux connaître,
» Ton désir est pour moi comme l'ordre d'un maître;
» Je ne veux rien te taire, et tu vas tout savoir :
» Mon fils n'a pas encore atteint son dernier soir;
» Mais peu s'en est fallu. Telle fut sa folie,
» Qu'à peine il eut le temps de rentrer dans la vie,
» Quand je fus appelé, comme je te l'ai dit.
» La seule issue était celle où je l'ai conduit.
» Nous avons visité la race des Infâmes:
» Je désire à présent lui faire voir les Ames
» Qui, sous ta garde, ici, se lavent dans les pleurs.
» Le temps manque, ô vieillard, pour dire nos labeurs;
» Mais sois sûr que d'en haut on daigne nous défendre.
» Quand mon fils vient à toi pour te voir et t'entendre,
» Reçois-le doucement et sans trop de fierté.
» Il va, par tous chemins cherchant la liberté, (10)
» La liberté si chère à qui mourut pour elle,
» Si chère au grand Caton, qui se la fit si belle
» Dans les vieux murs d'Utique, où gît le vêtement (11)
» Qui brillera sans tache au jour du jugement.
» Le Ciel ne nous hait point: lui, Caton, il respire;
» Et sur moi, qui suis mort, Minos n'a point d'empire. (12)
» J'appartiens à ce cercle, entre l'ombre et les cieux,
» Où de ta Marcia brillent les chastes yeux
» Qui demandent encore à Dieu, comme une grâce,

CHANT II.

ARGUMENT. — Les deux poëtes voient arriver une barque remplie d'Ames et conduite par un Ange. Parmi ces élus, Dante reconnaît Casella, qui lui chante une de ses canzones. Mais bientôt, réprimandées par Caton, les âmes s'enfuient vers la montagne.

Le Soleil cependant montait à l'horizon
Par le méridien qui traverse Sion; [1]
Et la nuit — qui toujours contraire à lui s'avance —
Sortait des eaux du Gange, en tenant la balance
Qui lui tombe des mains, quand, puissante à son tour,
Elle prend le dessus et triomphe du jour :
Blanche et rose d'abord, comme une chaste femme,
L'aurore avait rougi sous ce baiser de flamme.
La mer baignait nos pieds ; et le sage Romain
Ressemblait à ces gens qui rêvent leur chemin,
Immobiles de corps, marchant par la pensée.

J'ai vu Mars, à travers la vapeur condensée,
Rougir à son déclin dès que le jour paraît :
Telle, des hautes mers vers la plage accourait
(Puissé-je la revoir !) une lueur si prompte,
Qu'au vol de l'épervier sa course aurait fait honte.
e temps d'interroger mon maître avec mes yeux,
'astre déjà brillait plus grand, plus radieux.
uis de chaque côté parut à notre vue

Je ne sais quoi de blanc, comme une aile étendue;
Puis une autre au-dessous se dessina bientôt.
Mon maître cependant ne disait pas un mot;
Mais dès qu'il reconnut le radieux pilote:
— « C'est lui ! (s'écria-t-il) c'est sa voile qui flotte.
» A genoux ! joins les mains : voici l'Ange de Dieu.
» D'autres t'apparaîtront souvent dans ce saint lieu.
» Comme il est dédaigneux de l'industrie humaine !
» Il va sans avirons, car c'est Dieu qui le mène.
» Nous avons, nous, la voile; il a ses ailes, lui !
» Vois comme il les élève au Ciel son seul appui !
» Vois comme il traîne l'air dans leur plume éternelle,
» Eternellement blanche, éternellement belle ! »

Plus il se rapprochait, et plus l'oiseau divin (2)
Triomphait de mes yeux, que j'abritais en vain.
Il fallut les baisser et regarder la terre.
Il aborda, montant une nef si légère,
Qu'à peine au flot docile elle semblait toucher.
Immobile, debout, le céleste nocher
Se tenait à la poupe, et sa noble attitude
Portait le sceau divin de la béatitude.
Les Esprits, par centaine, assis le long du bord,
Chantaient *In exitu* dans un commun accord, (3)
Et sans omettre un vers du glorieux cantique.
L'Ange traça sur eux le signe évangélique :
Après quoi sur la plage ils se jetèrent tous.
Comme il était venu, lui s'éloigna de nous....
Rapide.

Cependant la foule abandonnée
Regardait à l'entour, indécise, étonnée.
On eût dit, à les voir, de ces sauvages nus
Tout à coup transportés sur des bords inconnus.

déjà le Soleil, à sa deuxième borne,
son trône enflammé chassait le capricorne, [4]
transperçait le·ciel de ses traits radieux,
ıand les nouveaux venus, levant sur nous les yeux,
›us dirent : — « Pouvez-vous nous montrer un passage
ᵓour gagner les hauteurs? — Non. (répondit le Sage)
Vous croyez qu'à l'épreuve admis depuis longtemps,
)e ce rivage heureux nous sommes habitants ;
Mais, étrangers tous deux, Frères, comme vous l'êtes,
Nous venons d'arriver par des routes secrètes,
Si rudes pour les pieds, les mains et les genoux,
Que gravir désormais n'est plus qu'un jeu pour nous. »

A mon souffle bientôt ces enfants de l'Eglise
›yant que je vivais, pâlirent de surprise ;
, comme sur les pas d'un messager de paix
peuple curieux se presse à flots épais,
ιu soucieux des gens foulés sur son passage :
: même, se pressant pour mieux voir mon visage,
‹s bienheureux semblaient ne plus songer qu'ailleurs
devaient se hâter pour devenir meilleurs.

L'un d'eux, pour m'embrasser, se tira de la presse
ˀec de tels transports de joie et de tendresse,
ıe je courus à lui tendre et joyeux.... Hélas !
ıine Ombre qui semblait être, et qui n'était pas !
'ois fois derrière lui mes deux mains s'enlacèrent, [5]
trois fois sur mon sein mes deux mains se pressèrent.
étonnement, je crois, se peignit sur mon front ;
ır l'Ombre en souriant recula.... Non moins prompt,
m'avançai, jaloux d'empêcher sa retraite.
le me dit alors d'une voix douce : — « Arrête ! »
)i, je la reconnus, et j'exprimai le vœu
ı'elle daignât rester pour me parler un peu.

— « Ainsi que je t'aimai prisonnière, de même,
» Libre de mes liens, (reprit l'Ame) je t'aime.
» Je reste donc : mais toi, que vas-tu chercher là ? »
— « Moi, je fais ce voyage, ô bien cher Casella, (6)
» Pour rentrer humblement dans mon humble demeure.
» Mais toi, quelle infortune a retardé ton heure ? » (7)
L'Ombre me répondit : — « Nul tort ne me fut fait,
» Si l'Ange, qui nous prend quand et comme il lui plaît,
» M'a plusieurs fois, là-bas, refusé le passage.
» Il fait sienne, ô mon fils ! toute volonté sage.
» J'étais depuis trois mois sur le bord de la mer,
» Où le Tibre si doux se mêle au flot amer.
» Le nocher prit d'abord les Ames les plus belles,
» Puis daigna m'accueillir, et déploya ses ailes
» Vers ce rivage heureux où toujours il conduit
» Ceux qui ne tombent pas dans l'éternelle nuit. »

— « Si la *Loi* (répondis-je au vénérable Sage)
» De tes chants amoureux ne t'a ravi l'usage,
» Chante, Casella, chante ! Et que tes doux accents
» Qui charmaient ma tristesse et ravissaient mes sens,
» Consolent, s'il se peut, mon âme qui déplore
» D'avoir vu cette rive et d'être esclave encore. »
— « L'*Amour* (commença-t-il avec tant de douceur, (8)
Que le son de sa voix vibre encor dans mon cœur)
» *L'Amour, qui de mes sens purifia la fange....* »
Mon maître et moi, tous ceux qu'avait amenés l'Ange,
Nous écoutions charmés : il semblait, à nous voir,
Que nul autre penser ne pût nous émouvoir.
Nous étions là pressés, suspendus à ses notes,
Quand soudain apparut le vieux gardien des grottes. (9)
— « Esprits lents ! (criait-il avec un saint courroux)
» D'où vous vient ce retard ? qu'est-ce ? qu'attendez-vous ?
» Courez à la montagne, et déchirez le voile

» Qui vous dérobe encor notre éternelle étoile. » (10)

Tels, ces ramiers fuyards qui, par bande assemblés,
Vont glanant à travers les seigles et les blés,
A leurs fières amours un instant infidèles :
Si quelqu'un leur fait peur, soudain, à tire-d'ailes,
Ils partent, laissant là le festin commencé,
Et, pris entre deux soins, courent au plus pressé.
Tels, dès les premiers mots, je vis les nouveaux hôtes,
Oubliant les chansons, s'élancer vers les côtes,
Comme parfois l'on court, sans savoir où l'on va...
Virgile, derrière eux, avec moi se sauva.

CHANT III.

ARGUMENT. — Les deux poëtes rencontrent une tribu d'Ames à laquelle ils demandent leur chemin. Dante s'entretient avec Mainfroi, roi de Sicile, qui l'invite à prier pour lui.

Pendant que la frayeur, à travers la campagne,
Dispersait les Esprits tournés vers la montagne
Où le plus juste même est frappé justement, (1)
Moi je suivis mon chef jusqu'au dernier moment.
Qu'aurais-je fait sans lui? Sans l'appui de mon maître,
Comment gravir ce mont? Comment me reconnaître?
Virgile, cependant, paraissait abattu.
O noble conscience! ô sublime vertu!
Pour un tort si léger fallait-il tant de honte!

Quand il eut ralenti cette allure trop prompte
Qui même à la sagesse ôte sa dignité, (2)
Je sentis mon esprit à son tour agité :
Je sentis s'élargir, s'élever ma pensée,
Et mon regard monta vers la cime élancée
Par-dessus tous les monts qui dominent les flots.
Le Soleil cependant flamboyait sur mon dos ; (3)
Et mon corps, à cette heure, éclairé par derrière,
Aux traits perçants du jour opposait sa barrière.
Mon ombre, en s'allongeant, marchait donc devant moi;
Et je me retournai plein de trouble et d'émoi,
Me croyant délaissé, quand j'abaissai ma vue, (4)

Et que devant moi seul je vis l'ombre étendue.

— « Te crois-tu sans ami? ne suis-je plus le tien?
» Pourquoi te défier? (s'écria mon soutien
» En se tournant vers moi). Déjà la nuit est sombre (5)
» Aux lieux où gît le corps qui projetait mon ombre.
» Naples, qui le recèle, à Brindes l'a ravi.
» Si tu ne me vois pas de mon ombre suivi,
» Faut-il s'en étonner devant ce grand spectacle
» Des cieux où la clarté pénètre sans obstacle?
» Pour souffrir les tourments de la glace et du feu,
» De tels corps nous sont faits par une loi de Dieu.
» Mais les décrets d'en haut sont pour l'homme un mystè
» Malheur à l'insensé! malheur au ver de terre
» Qui penserait atteindre, à travers l'infini,
» Ce Dieu triple, en un seul distinct et réuni.
» Contentez-vous, mortels, d'un *parce que* modeste. (6)
» S'il vous était donné de comprendre le reste,
» Il n'eût servi de rien que Marie eût son fils.
» Combien ont proclamé par d'impuissants défis
» Le désir d'appeler Dieu même dans la lice!
» Combien dont ce désir est l'éternel supplice!
» Aristote, Platon... hélas! d'autres encor! » (7)

Un grand trouble à ces mots fit pâlir mon mentor:
Il se tut, et baissa son front sur sa poitrine.

Nous étions parvenus au pied de la colline,
Dont une roche à pic hérisse les contours.
Là le pied le plus sûr est d'un faible secours;
Et près d'un tel chaos, le voyageur oublie
L'âpre sentier qui va de Léris à Turbie. (8)
Mon maître s'arrêta, puis il dit : — « Maintenant,
» Qui sait de quel côté ce roc va s'inclinant?

» Par où gagner la cime, à moins d'avoir des ailes? »

Et, rêvant, à part lui, quelques routes nouvelles,
Il tenait le front bas; et moi, silencieux,
Tout autour du rocher je promenais mes yeux :
J'aperçus à ma gauche, en côtoyant la pente, (9)
Une foule d'Esprits qui marchait, mais si lente,
Que, venant droit à nous, il n'y paraissait pas.
— « Maître, lève les yeux : je vois quelqu'un là-bas
» Qui te pourra, j'espère, indiquer un passage....
» Si tu n'en peux trouver par toi-même, ô grand Sage. »
Et lui, me regardant, répondit avec feu :
— « Allons vite à ces gens qui se pressent si peu. (10)
» Mon fils, espérons tout d'une haute assistance. »

Quand nous eûmes marché mille pas, la distance
Qui du peuple inconnu nous séparait encor,
Était celle qu'un trait franchit d'un seul essor.
Contre les blocs massifs de l'étroite chaussée
La tribu cependant se tenait adossée,
L'œil fixe, l'air troublé, semblable au pèlerin
Qui s'arrête et regarde en cherchant son chemin.
Mon bon maître leur dit : — « Vous dont la mort fut belle,
» Heureux prédestinés ! par la paix éternelle (11)
» Où tous vous aspirez, où vous entrerez tous,
» Dites où la montagne a des degrés plus doux :
» A qui veut s'élever indiquez un passage !
» Le temps a plus de prix, alors qu'on est plus sage. »

Au sortir du bercail, un par un, deux par deux,
Ainsi vont les agneaux. Le troupeau, derrière eux,
Se presse tout timide, et portant bas la tête.
L'un marche où l'autre va : si le premier s'arrête,
Les autres sur son dos appuyés restent coi,

Simples, doux et bêlants, sans trop savoir pourquoi.
Tels ces heureux Esprits, dont la première ligne
Se rapprochait de nous d'un air modeste et digne.
Mais sitôt qu'à ma droite, en travers du chemin,
Ils virent s'allonger l'ombre d'un corps humain,
Ils firent en tremblant quelques pas en arrière.
Ceux qui venaient après, de la même manière,
Et machinalement, cédèrent à leur tour.
— « Ames, je vous comprends, et je dis sans détour:
» Il vit; c'est par son ombre à ses pieds étendue
» Que du Soleil ainsi la lumière est fendue.
» Frères, ne craignez pas! mais croyez que, d'en haut,
» Ce mortel a reçu la vertu qu'il lui faut
» Pour gravir la montagne. »

Ainsi parla Virgile.

— « C'est là, » — dirent en chœur les fils de l'Evangile,
Etendant devant eux le revers de la main,
Comme un de ces signaux qui marquent le chemin.

Une Ame, s'approchant: — « Regarde-moi, (dit-elle)
» Et, tout en cheminant, créature mortelle,
» Réfléchis si mes traits ne te rappellent rien. »
Je me tournai vers l'Ame, et je la fixai bien.
C'était un homme blond, beau, de noble figure,
Qui portait au sourcil une antique blessure.
Et quand j'eus humblement imploré sa merci,
Pour ne l'avoir pas vu jusqu'alors.... — « Et ceci? »
(Montrant sur sa poitrine une autre cicatrice)
— « Constance, (ajouta-t-il) la fière impératrice,
» Constance est mon aïeule, et moi je suis Mainfroi. [12]
» Va, va trouver ma fille, et calme son effroi.
» Ma fille a mis au jour dans un royal asile
» L'honneur de l'Aragon, l'honneur de la Sicile.

Dis-lui la vérité: tous ne la disent pas.
Quand, percé de deux coups, je touchais au trépas,
Je me livrai, pleurant, au juge qui pardonne.
Je fus un grand pécheur; mais de celui qui tonne
L'indulgence est si grande et le sein est si grand,
Qu'il y reçoit toujours l'ennemi qui se rend.
Si donc, mieux inspiré, le pasteur de Cosence
Eût mieux lu dans le cœur de la divine Essence,
Alors qu'à ma recherche il fut mis par Clément,
Mes os seraient encore au pont de Bénévent,
Sous la protection d'un lourd amas de pierre.
Mais le vent et la pluie ont semé ma poussière
» Sur la Verde, où je fus transporté sans flambeau
» Loin de ma Syracuse et loin de mon tombeau.
» Leur malédiction, par bonheur, n'est pas telle
» Qu'elle puisse arracher à l'amour immortelle
» Une Ame où l'Espérance épanouit ses fleurs.
» Il est vrai cependant: sans pitié pour nos pleurs,
» Et bien que le remords dise au mourant: Espère,
» Quiconque meurt frappé des foudres du Saint-Père,
Doit demeurer ici, hors du bienheureux seuil,
Trente fois tout le temps qu'il vécut dans l'orgueil;
A moins qu'aux vœux fervents de nos amis propice,
Celui qui fit la loi n'abrége le supplice.
Va donc! et si tu veux adoucir mes ennuis,
A ma fille, à mon sang fais savoir où je suis.
Daigne unir ta prière à celles de Constance,
Et du but où j'aspire abrége la distance.

CHANT IV.

ARGUMENT. — Dante gravit péniblement jusqu'à une plate-forme, où il rencontre les *Négligents*. Il s'entretient avec Bellacqua.

Quand une impression de peine ou de plaisir
Pèse sur l'âme humaine assez pour la saisir
Et la soumettre au joug d'une puissante étreinte,
Toute autre faculté semble un moment éteinte :
Et par là, je repousse une erreur qui prétend (1)
Que par-dessus notre âme une autre âme s'étend.
Ainsi, vous entendez, vous voyez une chose
Où se prend fortement l'esprit qui s'y repose :
Le temps passe, et l'esprit ne s'en aperçoit pas.
C'est que l'ouïe ou la vue ont alors pris le pas
Sur d'autres facultés qui dorment inactives :
L'une est libre, en un mot ; les autres sont captives.
Ce que je dis d'autrui, je l'éprouvai pour moi,
Tandis qu'en l'écoutant je regardais Mainfroi ;
Car déjà le Soleil (et je n'y pouvais croire)
De cinquante degrés s'élevait dans sa gloire,
Au moment où soudain nos guides arrêtés
S'écrièrent : — « *Voilà ce que vous souhaitez!* » (2)

Quand la vigne revêt ses couleurs purpurines,
Il suffit au manant d'un seul fagot d'épines

Pour fermer un sentier plus large que celui
Où s'élança Virgile et moi derrière lui,
Dès qu'on nous eut laissés seuls au pied de la digue.
J'ai gravi Bismantoue à force de fatigue ; (3)
Le pied, même à Noli, ne m'a pas fait défaut:
Mais il faudrait ici des ailes.... Il me faut
Les ailes du désir pour suivre la bannière
Du maître à qui je dois la force et la lumière.

Nous montions, haletants, au flanc des rochers droits
Qui nous tenaient serrés dans leurs âpres parois;
Et des pieds et des mains il fallait faire usage.
Quand mon guide eut atteint le faîte du passage
Où le sol escarpé s'abaisse et s'aplanit,
Que faire ? m'écriai-je. — « Embrasser le granit,
» Te traîner jusqu'à moi : (me répondit mon maître)
» Aidons-nous ; puis le Ciel nous aidera peut-être. »

Le rocher se dressait plus droit dans son élan (4)
Que l'aiguille arrêtée au plus haut du cadran ;
Mais la cime du mont triomphait de ma vue.
J'étais las ; je criai d'une voix éperdue :
— « Mon père, tourne-toi, regarde... et tu verras
» Comme je reste seul si tu ne m'attends pas. »
Lui, me montrant du doigt un rocher, me dit : — « Ferme !
» Encore un pas, mon fils, et nous touchons au terme.
» Un plateau large et doux couronne ce sillon. »
Ces mots m'avaient percé d'un si vif aiguillon,
Que je fis un effort en rampant sur sa trace,
Et je me relevai maître enfin de la place.

Nous voilà donc assis sur les granits domptés,
Regardant l'orient d'où nous étions montés ;
Car tout homme aime à voir la route parcourue.

Vers l'Océan d'abord ayant baissé ma vue,
Quand je la relevai, je fus tout stupéfait (5)
De voir que le Soleil à gauche m'échauffait.
Virgile s'aperçut que, d'un regard avide,
Sans faire un mouvement, je suivais dans le vide
Le char de la lumière entre nous et le nord.
— « O mon fils (me dit-il), si Pollux et Castor
» Servaient déjà d'escorte à ce miroir du monde
» Qui va semant partout sa lumière féconde,
» Sur son axe enflammé, mon fils, tu le verrais
» Côtoyer la grande Ourse encore de plus près,
» A moins qu'il ne sortît de son antique route.
» Mais veux-tu dissiper jusqu'à l'ombre d'un doute?
» Figure-toi Sion et ce mont radieux
» Disposés sur le globe, en sorte que tous deux
» Ont un seul horizon sur un double hémisphère :
» Tu dois avoir compris, si la raison t'éclaire,
» Pourquoi, comment la route où luit le grand Fanal,
» La route où Phaéton se dirigea si mal,
» Suit la droite à Sion, la gauche au Purgatoire. »

— « La lumière se fait, ô mon maître, ô ma gloire !
» Sous le vif aiguillon qui vient de l'assaillir,
» Mon esprit se relève où tu l'as vu faillir.
» Le cercle qui sépare et maintient à leur place, (6)
» D'un côté la chaleur, et de l'autre la glace,
» Le cercle qu'à l'Ecole on appelle équateur,
» Est traversé deux fois par un grand sécateur,
» Qui, pour Jérusalem, au midi prend sa course :
» Tandis qu'il semble, ici, pencher vers la grande Ourse.
» Mais laisse à tes leçons prendre un plus libre essor :
» Dis-moi s'il nous faudra marcher longtemps encor :
» Mon regard va moins haut que ce terrible faite. »
— « La montagne où tu vas, mon fils, est ainsi faite,

» Que, d'un sauvage abord, rude au premier assaut,
» Elle devient plus douce à qui monte plus haut.
» Quand elle semblera, sous tes pieds qu'elle brise,
» Plus douce que l'esquif balancé par la brise,
» Tu toucheras au but : c'est seulement alors,
» Mon fils, qu'il sera temps de reposer ton corps.
» Je ne dis rien de plus : mais crois à ma promesse. »

Soudain, interrompant le Prince du Permesse,
Une voix près de nous jeta ces mots railleurs :
— « Peut-être faudra-t-il d'abord s'asseoir ailleurs. »
Nous tournâmes tous deux la tête, et sur la gauche
Nous vîmes se dresser un grand quartier de roche
Que mon maître ni moi nous n'avions vu d'abord.
Négligemment couchés comme l'esquif au port,
Je vis, en approchant, des Esprits en grand nombre
Qui, d'un air nonchalant, se reposaient à l'ombre.
L'un d'eux, qui me parut plus fatigué que nous,
Etait assis, les bras autour de ses genoux,
Et jusqu'à ses genoux laissait tomber sa tête :
— « Regarde celui-ci ; regarde ! ô mon poëte ;
» La Paresse en personne eût-elle été sa sœur,
» Que pour lui l'indolence aurait moins de douceur. »

L'Ame se retourna d'un air de lassitude,
Souleva ses regards sans changer d'attitude,
Et dit : — « Monte donc, toi, si leste et si dispos. »
Je reconnus l'Esprit qui m'avait dit ces mots ;
Malgré l'épuisement qui me privait d'haleine,
J'allai vers lui ; mais lui, levant la tête à peine,
Quand je fus arrivé, me dit avec effort :
— « As-tu bien vu pourquoi le soleil suit le nord ? »

Ses mouvements si lents, sa parole si brève,

Invitèrent ma bouche à sourire... — « Est-ce un rêve?
» Bellacqua (m'écriai-je) au nombre des Elus ! (8)
» Mais parle : attends-tu là, gisant comme un perclus,
» Qu'un Ange te conduise à la béatitude?
» Ou bien est-ce un retour à ta vieille habitude? »
— « A quoi bon me presser? (répondit-il) hélas!
» L'Ange qui veille au seuil ne me l'ouvrirait pas.
» Je suis indigne encor d'aller au doux martyre.
» Il convient que le Ciel loin de moi se retire
» Aussi longtemps que moi je m'éloignai de lui;
» (Et j'ai tardé longtemps à chercher son appui)
» A moins que d'un cœur pur l'innocente prière
» Du Ciel, avant le temps, ne m'ouvre la barrière :
» Toute autre est comme rien ; Dieu ne l'écoute pas. »

Virgile, cependant, allait pressant le pas :
— « Viens, (dit-il) le Soleil au méridien arrive ; (9)
» Et déjà du Maroc la nuit touche la rive. »

CHANT V.

•

[ARG]UMENT. — Le poëte s'entretient avec quelques personnages qui ont [p]éri de mort violente, et qui, en mourant, se sont réconciliés avec Dieu.

Nous étions déjà loin : soudain un des Elus,
[L]e désignant du doigt, s'écria : — « Doux Jésus!
Quel est donc celui-là qui monte par derrière?
[A] droite seulement il reçoit la lumière.
[V]oyez-le donc marcher... Vivant, ferait-il mieux? » (1)
[Mo]i, dès le premier mot, j'avais tourné les yeux.
[J]e les vis tous pâlir devant ce phénomène
[Du] Soleil arrêté par une forme humaine.

— « Qu'est-ce? (me dit mon maître) Et qui retient tes pas?
Dois-tu t'inquiéter de ce qu'on dit là-bas?
Marche derrière moi ; marche, et laisse-les dire.
Je veux que ton esprit — trop facile à séduire —
Ressemble à ces créneaux qui, dans l'air s'élevant,
Ne sont point ébranlés par le souffle du vent.
Tout mortel qui se perd de pensée en pensée,
Dont l'une chasse l'autre et par l'autre est chassée,
S'éloigne du fanal qui brille au Paradis. »

Que répondre? *Je viens :* ce seul mot, je le dis,
[No]n pas sans colorer mon front de l'humble signe

Qui fait que du pardon quelquefois l'homme est digne.

Devant nous cependant s'avançait en travers
Une procession qui chantait, vers par vers,
Miserere mei.... Mais à côté du Sage,
Quand on vit la lumière arrêtée au passage,
Le chant fut remplacé par un *Oh!* long et sourd.
L'un des Esprits s'arrête, il s'élance, il accourt,
Puis un autre, et tous deux, comme deux interprètes,
De crier à la fois : — « *Dites-nous qui vous êtes!* »
— « Retournez, (dit Virgile) et répétez là-bas
» Que c'est bien un vivant qui marche sur mes pas.
» Si, comme je le crois, votre foule s'arrête
» Pour admirer sa forme et l'ombre qu'il projette,
» On peut mieux faire : allez; que tous les Bienheureux
» Honorent ce mortel : il peut beaucoup pour eux... »

Virgile avait parlé : ni ces légers nuages
Que chasse le vent d'est après les jours d'orages,
Ni ces vapeurs qui vont comme des traits de feu,
Perçant pendant la nuit le ciel limpide et bleu,
N'ont jamais pris leur vol d'une aile plus rapide,
Que les deux messagers à la voix de mon guide.
Près de la foule à peine ils étaient retournés,
Elle fixa sur nous des regards étonnés,
Puis je la vis courir, haletante, éperdue,
Pareille à l'escadron qui va bride abattue.

— « Mon fils, prends garde au flot qui va fondre sur nous
» Ces Esprits, par milliers, te prîront à genoux :
» Marche, et tout en marchant écoute leur prière. »
— « O bienheureux Esprit qui vas à la lumière
» Avec ce corps que Dieu donne à l'homme en naissant,
» Arrête ! (criaient-ils l'un l'autre se pressant)

legarde! parmi nous n'est-il donc pas une Ame
)ont tu puisses là-bas parler sans trop de blâme?
ttends donc! ne peux-tu rester un peu pour nous?
)'un trépas violent nous avons péri tous;
t nous avons péché jusqu'à la dernière heure.
ous avons pris bien tard une route meilleure,
ssez tôt cependant pour que, bénis de Dieu,
ous soyons venus tous en paix vers le saint lieu,
)ù de l'amour divin le dard nous aiguillonne. »

Je repris: — « Parmi vous je ne connais personne;
Mais ce que vous voulez, dites-le hardiment;
Et je vous servirai; je vous en fais serment
Par la paix que je vais cherchant de sphère en sphère,
Sur les pas de mon guide ou plutôt de mon père. »

Un des élus me dit: — « Pour garantir ta foi,
Ne fais pas de serment: nous nous fions à toi:
Chacun de nous d'ailleurs saura garder sa place.
Moi qui viens le premier, je ne veux qu'une grâce.
i tu revois jamais le pays qui descend (2)
)e la Romagne aux lieux où Charle est tout-puissant,
'rête-moi ton secours dans ma propre patrie.
'ar pitié, dans Fano fais que pour moi l'on prie.
'est là que je naquis; mais les fils d'Anténor
)nt vu partir les coups qui donnèrent l'essor
ce sang qui là-bas trop longtemps nous enchaîne.
à je devais me croire à l'abri de la haine;
lais je comptais, hélas! sans le farouche Azzon,
ans cette maison d'Est, fatale à ma maison.
'habiterais encore aux lieux où l'on respire,
i des murs d'Oriago j'avais fui vers la Mire;
lais je courus blessé jusqu'aux bords d'un étang
)ù la vase et les joncs m'embarrassèrent tant,

» Que dès lors l'espérance et la lutte étaient vaines,
» Et je tombai noyé dans le sang de mes veines. »

— « Puisses-tu parvenir (dit un autre à son tour)
» Jusqu'à la haute cime où nous conduit l'amour !
» Et de ta piété tu m'aideras peut-être.
» Je suis Buonconté : Montfeltre m'a vu naître. [3]
» Jeanne... ou tout autre, hélas! n'a de moi nul souci.
» Pour cela, le front bas, je reste avec ceux-ci. »
Je repris : — « Buonconté, dis-moi quelle aventure
» Loin de Campaldino cacha ta sépulture,
» Si bien que nul jamais n'a connu ton destin ? »
— « Il est une rivière, au pied du Casentin,
» Qui prend sa source aux murs d'un pieux monastère,
» (Dit l'Esprit) et qu'on nomme Archiano sur la terre.
» Où cette eau perd son nom j'arrivai languissant,
» Blessé, vaincu, marquant chaque pas de mon sang.
» Là je cessai de voir, et, pour jamais tarie,
» Cette voix s'éteignit dans le nom de Marie.
» Je tombai, laissant là mes périssables chairs.
» Reporte ma parole à ceux qui me sont chers;
» L'Ange de Dieu me prit; l'autre, venu des flammes, [4]
» Criait : — « *Eh! fils du Ciel, pourquoi prends-tu mes âmes?*
» *Tu prends de celui-ci la meilleure moitié,*
» *Pour un tout petit pleur indigne de pitié.*
» *A moi donc l'autre part! nous joûterons ensemble.* »
» Frère, tu sais comment dans les airs se rassemble [5]
» Cette humide vapeur qui nous revient en eau,
» Sitôt qu'avec l'air froid elle a pris son niveau.
» Eh bien! par la vertu qu'il tient de son essence,
» Le Démon mit en œuvre à la fois sa puissance
» Et le mauvais vouloir qui tend toujours au mal.
» Il souffla les brouillards et le vent sur le val,
» Puis, de Pratomagno jusques à la montagne,

» De nuages épais il couvrit la campagne.
» Le jour en fut éteint, et le Ciel si chargé,
» Que, sous sa pression, l'air en eau fut changé.
» Alors la pluie à flots déborda sur la plaine,
» Et, se creusant un lit dans la terre trop pleine,
» Emportant, brisant tout, se rua dans l'Arno.
» Par l'orage gonflé, le fougueux Archiano
» Dans sa course heurta ma dépouille glacée,
» L'entraina loin du bord où je l'avais laissée.
» Et, (le Démon aidant) il brisa sur mon sein
» La croix que de mes bras j'avais faite à dessein,
» Quand j'entrevis, mourant, un jour impérissable.
» Il fit rouler longtemps mes restes sur le sable;
» Puis au fond du grand fleuve il les ensevelit
» Sous les débris sans nom entassés dans son lit. »

Une troisième voix fit taire la seconde,
Disant : — « Quand tu seras retourné dans le monde,
» Rappelle-toi mon nom : je m'appelle Pia. (6)
» Sienne éleva mon front; Marenne le plia.
» Mon bourreau fut l'amant qui m'avait enchaînée
» En passant à mon doigt la bague d'hyménée. »

CHANT VI.

ARGUMENT. — Parmi les Négligents, Dante rencontre Sordello, poëte de Mantoue. Le chant se termine par une rude apostrophe à Florence et à l'Italie.

Au jeu de la zara, le perdant délaissé [1]
Reste seul à l'écart, triste, le front baissé;
Il repasse les coups, il pèse, il étudie :
L'autre s'en va pressé par la foule étourdie.
Tel marche par derrière, et tel autre en avant,
Celui-là de côté, tous — partout — le suivant.
Lui ne s'arrête pas, entend l'un, parle à l'autre;
Si vous serrez sa main, il effleure la vôtre,
Et fait tant qu'il échappe aux flots d'un fol encens.
Tel j'allais, à travers mes pâles courtisans,
Deçà, delà, tournant, retournant mon visage,
Souriant, promettant pour forcer le passage.
Je vis l'Arétin mort sous les coups de Tanno; [2]
Et celui que sa fougue emporta dans l'Arno;
Et ce Pisan tombé sous le fer d'un infâme,
Qui fit voir si son père avait une grande âme.
Frédéric Novelli m'implorait à genoux;
Avec le comte Orso, je vis courir à nous
Celui que la justice, un peu moins que l'envie,
(Comme il le dit lui-même) a privé de la vie,
Le bon Pierre Labrosse... Il tomba sous vos coups,

O Dame de Brabant ! Pleurez, repentez-vous :
Le salut de votre âme est à ce prix peut-être !

Lorsque j'eus dépassé, suivant de près mon maître,
La foule qui priait que l'on priât le Ciel
D'abréger un exil qui n'est pas éternel,
Je dis : — « O pur flambeau qui luis sur ma carrière,
» N'as-tu pas quelque part nié que la prière (2)
» Eût le don de fléchir une inflexible loi ?
» Pourtant ici l'on prie. Est-ce donc, réponds-moi,
» Que l'on se flatte ici d'une espérance folle ?
» Ou n'ai-je pas plutôt mal compris ta parole ? »
— « En m'étudiant mieux, (reprit-il) tu verrais
» Que les Esprits font bien, et que mes vers sont vrais.
» Dire que par l'*amour* la loi s'est satisfaite,
» Est-ce donc de la loi tant abaisser le faîte ?
» Etais-je dans l'erreur quand je disais, hélas !
» Qu'à prier dans l'Enfer on ne s'amende pas.
» Là le Ciel a rompu même avec la prière.
» A tes doutes, mon fils, oppose une barrière.
» Le doute est dangereux, à moins d'être éclairci
» Par la sainte Beauté qui bientôt, près d'ici,
» Des ombres de la nuit dégagera ta route.
» Cette sainte Beauté... tu m'as compris sans doute,
» Mon fils, c'est Béatrix... Marche, tu la verras...
» Du haut de la montagne elle te tend les bras. »

Et moi : — « Marchons, marchons, (m'écriai-je), ô mon maîtr
» Je ne suis plus si las, et je me sens renaître.
» Vois le faîte : déjà l'ombre glisse sur lui. »
— « Nous irons aussi loin que possible aujourd'hui ;
» Mais le chemin n'est pas tel que tu le supposes.
» Bien avant que là-haut, mon fils, tu te reposes,
» Tu reverras encor l'astre que ce rocher

» Intercepte à son tour et va bientôt cacher. (4)
» Mais vois-tu cet Esprit qui de loin nous observe,
» Et qui seul envers nous garde tant de réserve!
» Il nous dira par où l'on gravit le rempart. »

Nous nous mimes en marche : ô généreux Lombard,
Que ton air dédaigneux était plein de noblesse!
Que ton regard brillait du feu de la sagesse!
Fier lion au repos, en nous suivant des yeux, (5)
Il nous laissait venir calme et silencieux.
Virgile, s'avançant, le pria de nous dire
Quel chemin vers le but pouvait mieux nous conduire:
Et lui ne répondit que par des questions;
Et lui voulut savoir de quel lieu nous étions,
Nos œuvres, nos desseins... Virgile dit : — « Mantoue... »
Du Lombard, à ce mot, j'ai vu briller la joue :
Il se lève, il s'écrie, en accourant vers nous :
— « Mantoue! ô mon pays! ô souvenir trop doux!
» Mon nom est Sordello : viens dans mes bras, mon frère. »

Italie! Italie! ô misérable terre!
Asile de douleur! navire sans nochers,
Poussé par la tempête à travers les rochers!
Toi, jadis si brillante, aujourd'hui si flétrie!
Vois sur de nobles cœurs ce que peut la patrie!
Vois comme à ce seul mot le dédain et l'orgueil
Ont fait place aux transports d'un fraternel accueil!
Tes fils, hélas! bercés par la guerre civile,
Nourris du même pain, nés dans la même ville,
Se serrent de plus près pour se dévorer mieux.
Vois autour de tes ports, puis retourne tes yeux
Jusqu'en ton propre sein, et puis ose nous dire
Qu'un peu de paix habite un coin de ton empire.
Le frein d'or qu'a forgé le grand Justinien, (6)

Tant que la selle est vide, hélas! ne sert à rien.
Que dis-je? en se brisant, il ajoute à ta honte.
Mais de ta résistance un jour tu rendras compte,
Si tu ne rends le mors et la bride à César...
Sourde à la voix du Ciel, galopant au hasard,
Dans ton aveugle orgueil ta vertu s'est éteinte :
Il t'a fallu poser le pied sur l'arche sainte!
Au fer de l'éperon tu voulus échapper,
O cavale indocile, il faut donc te frapper!
Oui, frappe, Albert d'Autriche, et dompte la rebelle!
Mais jusqu'en ses écarts, toi qui la vis si belle,
Tu t'es prêté bien vite à vider les arçons!
Albert! Dieu garde aux rois de terribles leçons.
Puisse-t-il te punir dans tes fils, dans ta race!
Puisse un autre après toi ne pas suivre ta trace!
Si l'on a déserté les jardins de César,
C'est que ton père et toi, livrant tout au hasard,
Vous vous êtes complus dans vos lointaines guerres.
Viens voir (bien que nos pleurs ne te touchent plus guères)
Ici les Monaldin, là les Philippeschi,
Les fiers Capellino, les sages Montecchi,
Ceux-là déjà brisés, ceux-ci bien près de l'être.
Viens, ô cruel, viens voir, et plaindre aussi peut-être,
Tes vassaux dans les fers, tes amis outragés,
Santafior avili... viens! et qu'ils soient vengés!
Viens voir ta veuve en deuil, ta Rome qui soupire,
Rome qui, nuit et jour, crie au fils de l'Empire :
« *César, ô mon César, pourquoi me laisses-tu?* »
Viens voir combien ce peuple aime encor la vertu;
Et si tu n'as pitié d'une race qui t'aime,
Songe à ta gloire, Albert! prends pitié de toi-même.
Dieu, qui mourus pour nous! Jéhovah, roi des cieux,
Aurais-tu donc ailleurs tourné tes justes yeux?
Ou bien faut-il penser, quand ta main nous sépare,

Que pour nous un grand bien par le mal se prépare?
Mon Dieu! qu'ils sont profonds tes desseins! qu'ils sont grands!
La terre d'Italie est pleine de tyrans;
Et le premier manant sorti de sa campagne,
Se croit un Marcellus, insultant l'Allemagne.

Tu dois, mon doux pays, être content de moi.
Les écarts de mes vers ne vont pas jusqu'à toi,
Florence! Tes enfants font si bien leur office!
D'autres ont dans le cœur l'amour de la justice;
Ils sont lents à juger de peur de juger mal;
Il leur faut la balance, il leur faut le fanal :
Tes fils ont la justice — eux — au bord de la bouche.
D'autres, fiers d'être obscurs, dressent un front farouche :
Tes fils, courbés sous l'or, ne s'en lassent jamais,
Disant tout bas : *Donnez;* tout haut : *Je me soumets.*
Tout cela te rend fière; et c'est ton droit, Florence!
Florence, à toi la paix, les trésors, l'espérance!
Les faits, les faits sont là pour dire si je mens.
Athènes, Sparte, avaient de sages règlements,
Et leurs antiques lois sont un noble cortége
Qui partout, à jamais, les suit et les protége;
Mais c'est trop peu pour toi! Ton art est si subtil,
Qu'il suffit de souffler pour en mêler le fil,
Et que tant de décrets, nés à peine en novembre,
Meurent sans avoir vu les décrets de décembre.
Qui peut, depuis vingt ans, dire combien de fois
Tu changeas ta monnaie, et tes mœurs, et tes lois?
Combien tu fis tomber d'officiers et d'offices?
Mais sais-tu le plus clair de tant de sacrifices?
Comme un malade au lit, Florence, en t'agitant,
Tu cherches le repos, c'est la mort qui t'attend.

» Parle : es-tu de l'Enfer, ou de cette arche sainte? »

Et mon guide : — « A travers la ténébreuse enceinte,
» (Dit-il) de cercle en cercle ici je suis venu,
» Par la force d'en haut conduit et soutenu.
» De ce sacré Soleil où ton amour aspire,
» Que j'ai connu trop tard, hélas! pour mon martyre,
» J'ai perdu pour toujours l'aspect qui t'est promis,
» Non pour avoir fait mal, mais pour avoir omis.
» Dans l'abîme éternel il est des lieux funèbres,
» Sinon par les tourments, au moins par les ténèbres.
» Là point de cris! mais là des soupirs incessants!
» Là pleurent avec moi les petits innocents
» Que la mort a marqués de sa dent éternelle,
» Et qui portent au front la tache originelle.
» Là pleurent avec moi les Esprits revêtus
» De toutes... excepté des trois saintes vertus.
» Dis nous, si tu le sais, comment de cette rive
» Jusqu'au sommet du mont, sans faillir, on arrive... »

— « Rien ici ne m'enchaîne à tel ou tel degré :
» Je puis tourner la côte ou gravir à mon gré.
» Tant qu'on pourra marcher, acceptez-moi pour guide.
» Mais déjà le soleil gagne sa couche humide,
» Et comme on ne saurait monter pendant la nuit,
» Frères, cherchons ensemble un commode réduit.
» A ma droite, là-bas, quelques Ames fidèles
» Se tiennent à l'écart. Venez, venez près d'elles :
» Frères! à les connaître il est quelque plaisir. »

Mais Virgile, animé d'un tout autre désir :
— « Qu'entends-je? (reprit-il) Est-ce une loi divine
» Qui défend de gravir, la nuit, sur la colline?
» Et que nous manque-t-il? ou la force, ou le droit? »

Sordello fit un trait par terre avec son doigt :
— « Tu ne franchirais pas seulement cet espace,
» (Dit-il) quand à la nuit le jour aura fait place.
» Rien n'entrave la route; au passant rien ne nuit;
» Rien, mon frère, excepté la ténébreuse nuit :
» C'est assez pour glacer toute ardeur indiscrète.
» Où le pouvoir finit la volonté s'arrête.
» Quand l'horizon au jour est fermé, cependant,
» Il est permis encor d'aller en descendant,
» Et de se promener tout autour de la côte. »

Mon seigneur paraissait émerveillé : — « Cher hôte,
» Allons (s'écria-t-il) dans l'enceinte où pour nous
» Tu dis que le retard peut encor sembler doux. »

Quand nous eûmes suivi quelque temps l'Ame heureuse,
Je vis que devant nous la montagne était creuse,
Comme l'on voit chez nous se former les vallons :
— « C'est là, (dit Sordello) c'est là que nous allons.
» Sous cette ombre où le sol s'enfonce plus encore,
» Nous attendrons en paix le retour de l'aurore. »

Et l'Esprit généreux nous guida sans retard
Entre la haute cime et le pied du rempart,
En suivant pas à pas un sentier qui serpente
Par d'obliques détours jusqu'au bas de la pente.
Le carmin, la céruse et la pourpre de Tyr,
L'or, l'argent, l'émeraude et le brillant saphir,
(Quand on vient de tailler ses plus vives arêtes)
Près de l'herbe et des fleurs qui parent ces retraites,
N'eussent pas à coup sûr tenu le premier rang;
Car il faut que partout le petit cède au grand.
Dans ce nouvel Eden la main de la nature
N'avait pas seulement prodigué la peinture;

Mais de mille parfums mélangés et divers
L'ineffable douceur s'exhalait dans les airs.

Je vis, parmi les fleurs, sur le gazon couchées,
Des Ames que le pli du sol m'avait cachées.
Elles chantaient en chœur le *Salve Regina.*
L'Esprit qui nous guidait vers nous se retourna :
— « Tant qu'ici le soleil jette un reste de flammes,
» N'essayez pas (dit-il) de rejoindre ces Ames.
» D'ici, mieux que d'en bas, et plus facilement, (1)
» Nous pourrons observer leur moindre mouvement.
» Celui-là qui domine et qui semble, ô mon frère,
» Avoir trop négligé ce qu'il aurait dû faire,
» Qui seul aux saints accords ne mêle pas sa voix,
» C'est l'empereur Rodolphe. Il pouvait autrefois (2)
» Guérir les coups portés à cette humble Italie
» Que nul pouvoir humain ne peut rendre à la vie!
» Celui que ses regards cherchent avec amour,
» C'est Ottocar, seigneur du paisible séjour
» Où naît la Moldava, tributaire et sujette
» Du fleuve impérial qui dans la mer se jette.
» Père de Venceslas, mais bon, chaste et pieux,
» Il valut mieux enfant que son fils déjà vieux.
» L'autre à l'œil si hardi, qui parle en confidence
» A celui dont l'air grave indique la prudence,
» De ses lis en fuyant a terni la blancheur.
» Voyez! comme à grands coups il se frappe le cœur!
» L'un écoute en pleurant ce que l'autre raconte,
» Et, le front dans ses mains, paraît pleurer de honte.
» Tous deux proches parents du *Fléau des Français,*
» Ils connaissent sa vie et savent ses excès :
» De là le deuil profond qui tous deux les poignarde.
» Celui qui, grand et fort, tout en chantant regarde (3)
» L'Ami qu'on reconnaît à son nez aquilin,

De toutes les vertus eut le cœur toujours plein ;
Et si le Jeune Roi qui derrière lui siége,
De la mort plus longtemps eût évité le piége,
L'honneur de vase en vase eût passé plus longtemps.
Les autres héritiers font bien des mécontents !
Frédéric et Jacob règnent... Mais en partage
Nul des deux n'a reçu le meilleur héritage.
La vertu rarement va du tronc aux rameaux.
Celui qui distribue et les biens et les maux
Aime à donner le bien, mais veut qu'on le réclame.
Je dis cela pour Charle aussi bien que pour l'Ame
De ce Pierre qui prie et qui chante avec lui...
La Provence dira ce que vaut leur appui !... [4]
De même que le gland cède au chêne en mérite,
De même Béatrix, de même Marguerite [5]
Le cèdent à Constance en vantant leurs maris.

« Voyez-vous ce roi seul, loin des autres Esprits ?
C'est Henri d'Angleterre, aux mœurs simples et franches. [6]
i l'arbre a poussé de bien meilleures branches.
illaume est au-dessous, soldat et courtisan, [7]
rquis de Montferrat et de Canavisan...
ux noms tristes et chers à son âme attendrie,
i n'a pas oublié les fers d'Alexandrie. »

CHANT VIII.

ARGUMENT. — Satan s'approche sous la forme d'un serpent; deux Anges le mettent en fuite. Le poëte s'entretient avec Conrad Malaspina, qui lui prédit son exil.

L'heure était arrivée où le navigateur [1]
...rne ses désirs du brûlant Equateur,
...se sent attendrir par la pensée amère
...triste et long adieu qu'il a dit à sa mère;
...ure où le pèlerin sent des élans d'amour,
...nd il entend la cloche au loin pleurer le jour
...i se meurt... On parlait; mais j'écoutais à peine,
...r voir un des Elus qui, debout dans la plaine,
...aissait réclamer le silence; et d'abord
...éleva ses mains jointes avec transport;
...urnés vers l'orient ses regards semblaient dire :
« *C'est toi, mon Dieu, c'est toi, toi seul que je désire!* »
...a bouche alors s'ouvrit; et le *Lucis ante* [2]
...ec tant de douceur et d'élan fut chanté,
...e l'admiration me ravit à moi-même.
...s Ames, l'œil fixé sur le Ciel qui les aime,
...ec le même élan et la même douceur
...pétèrent le chant de leur dévote sœur.

Maintenant, ô lecteur, aiguise bien ta vue : [3]
...jà la Vérité se montre demi-nue.

Je vis, après le chant, les favoris des Cieux,
Tremblants, pâles, sans bruit, lever en haut les yeux,
Comme s'ils s'attendaient à des scènes étranges.
Je vis du haut des Cieux venir à nous deux Anges
Qui portaient à la main un glaive flamboyant
Dont on avait rompu la pointe et le taillant.
Ils étaient revêtus d'une robe plus verte
Que la feuille des bois au printemps entr'ouverte,
Qui, flottant derrière eux, s'agitait mollement
Sous un plumage vert comme leur vêtement.
Près de nous, au-dessus, l'un se posa; son frère,
En face, descendit sur la rive contraire;
Si bien que les Esprits restaient entre les deux.
Mes yeux, qui distinguaient l'or de leurs blonds cheveu
Ne purent supporter l'éclat de leur visage.....
L'excès de la puissance en affaiblit l'usage.

— « Du giron de Marie ils viennent tous les jours
» (Dit notre guide). Hélas! il nous faut leur secours
» Pour nous mettre à l'abri du serpent qui nous guett
Moi, qui ne savais pas d'où sortirait la bête,
Je regardais partout, tremblant, mort à demi,
Et me serrant bien fort au bras de mon ami.
— « Avant que les sentiers ne deviennent trop sombre
» Marchons (dit Sordello) vers ces illustres Ombres :
» De les interroger vous aurez le pouvoir.
» Elles-mêmes, je pense, aimeront à vous voir. »

Cinq pas avaient suffi pour mesurer l'espace.
Je vis qu'un des élus me regardait en face,
Comme pour s'assurer s'il me reconnaissait.
Le ciel de plus en plus déjà s'obscurcissait.
Nos regards cependant pouvaient saisir des choses
Qui, de loin, en plein jour, nous avaient été closes.

Il accourut vers moi qui m'élançais vers lui.
— « Juge intègre, ô Nino ! mon plus beau jour a lui,
» Puisque je te retrouve au séjour d'allégresse. »
Et tous deux nous rendions caresse pour caresse.
Puis il me demanda : — « Mon frère, depuis quand (1)
» As-tu, des bords du Tibre, abordé notre camp? »
— « Des lieux où pour jamais l'espérance est ravie,
» J'arrive, et suis encor dans la première vie,
» Bien que je gagne l'autre en voyageant ainsi. »

Sordello m'entendait : il en fut tout saisi.
Nino fit, comme lui, quelques pas en arrière ;
Et, se réfugiant près d'une Ame en prière :
— « Conrad, s'écria-t-il, viens, Conrad, il le faut ;
» Conrad, c'est un miracle, une grâce d'en haut. »
Puis il me dit : — « Au nom de la reconnaissance
» Que tu dois à Celui qui couvre son essence
» D'un voile impénétrable à nos profanes yeux ;
» Va voir ma fille Jeanne, en descendant des Cieux.
» Des prières pour moi ! La prière vous touche,
» Mon Dieu, quand elle part d'une innocente bouche.
» Je doute que sa mère ait pour moi bien des pleurs,
» Depuis que du veuvage échangeant les couleurs...
» Les regrets lui viendront... un jour... mais quelle femme
» Sut jamais nous garder une constante flamme,
» Quand l'absence à son cœur laisse un trop long repos ?
» Le serpent que Milan brode sur ses drapeaux
» Aura-t-il sur sa tombe une plus noble allure
» Que le coq si fidèle aux armes de Gallure? »

Et pendant qu'il parlait, ses traits calmes et doux
Semblaient marqués du sceau de ce noble courroux
Qui fait battre le cœur sans colère et sans haine.
Moi, je plongeais mes yeux dans l'azur de la plaine

Où les astres plus lents tournent autour des cieux, (5)
Comme ferait la roue au plus près des essieux.
— « Que regardes-tu donc là-haut comme un prodige
(Me dit Virgile). Et moi : — « Ces trois feux (répondis-
» Si brillants que le pôle en est tout embrasé... »
— « Là-bas ont disparu, mon fils, à l'opposé
» Les quatre flambeaux d'or qui ce matin sans voiles
» Brillaient où maintenant montent ces trois étoiles. »

— Virgile, (dit l'autre Ame en le prenant à part)
« Voilà notre ennemi. » Je suivis du regard,
Et par la route, hélas! qui n'est qu'à demi-close,
J'aperçus un serpent... le même, je suppose,
Qui du fruit défendu fit couler tant de pleurs.
Il glissait, le méchant, sous l'herbe et sous les fleurs,
Tournant de çà de là sa tête meurtrière,
Comme fait le lion pour lécher sa crinière.
Je ne vis pas dans l'ombre, et ne sais point encor
Comment les fils du Ciel avaient pris leur essor;
Mais ils frappaient les airs de leurs ailes ouvertes.
Le reptile, entendant frémir les plumes vertes,
S'enfuit; et nos gardiens, vivement élancés,
Reprirent aux deux bords leurs postes avancés.

L'Ame, au cri de Nino, près de Nino venue,
Avait suivi l'assaut sans me perdre de vue :
— « Que le flambeau divin qui te guide là-haut,
» T'illumine, ô mortel, des vertus qu'il te faut
» Pour atteindre le but de ton pèlerinage!
» Si de Valdimagra, si de son voisinage
» Tu sais quelque nouvelle, ô mon fils, dis-la moi!
» Je fus de ce pays seigneur et presque roi.
» Conrad Malaspina fut mon nom sur la terre.
» Mes aïeux seuls ont fait sa gloire héréditaire;

» J'épure ici l'amour qu'à mon nom j'ai porté. » (7)

— « Conrad, je n'ai point vu ton beau fief si vanté;
» Mais dans toute l'Europe où trouver un seul homme
» Qui ne te reconnaisse aussitôt qu'on te nomme?
» Tous proclament si haut, avec tant de raison,
» Les seigneurs de Magra, l'éclat de leur maison,
» Qu'on les a reconnus, même avant qu'on les voie.
» Aussi vrai que du Ciel je recherche la voie,
» La gloire de ton nom, l'honneur de ton pays,
» Je t'en fais le serment, n'ont pas été trahis.
» Ta famille est fidèle à cette renommée,
» La richesse du pauvre et l'orgueil de l'armée.
» Ta race, doux espoir de la terre et des cieux,
» Seule a bravé le joug d'un monde vicieux,
» Seule va, le front haut, et foule aux pieds le vice. »

— « Ecoute, (reprit-il) service pour service!
» Mon fils, quand le Soleil aura sept fois touché
» Le lit où le Bélier dans la pourpre est couché,
» Pour graver plus avant, et d'un burin plus ferme
» Les instincts bienveillants que ton âme renferme,
» Si des arrêts divins rien n'entrave le cours,
» Un seul fait vaudra mieux que les plus longs discours. » (8)

CHANT IX.

ARGUMENT. — Dante s'endort. Pendant son sommeil, sainte Lucie l'enlève et le dépose à la porte du Purgatoire. L'Ange qui veille au seuil laisse passer les poëtes.

Déjà du vieux Tithon la pâle concubine, (1)
Arrachée aux douceurs de sa couche divine,
D'un reflet argenté blanchissait l'Orient.
Autour de son front pur (comme un joyau brillant
Tressé dans les saphirs de sa couronne bleue),
Rampait l'insecte froid qui tue avec sa queue.
La nuit, des quatre points qui partagent son cours,
En avait franchi deux pendant nos longs discours,
Et déjà de son aile effleurait le troisième.
Moi, fils du faible Adam, et faible aussi moi-même,
Vaincu par le sommeil, près de mes quatre amis, (2)
Je me couchai sur l'herbe, et bientôt m'endormis.
A l'heure où l'hirondelle, au bord du toit gothique,
Commence avant le jour son lai mélancolique,
Comme par souvenir de ses premiers malheurs, (3)
Quand l'esprit, éclairé de plus vives lueurs, (4)
Moins soumis à la chair dont le joug nous domine,
S'enveloppe en rêvant d'une vertu divine,
Un aigle m'apparut avec des plumes d'or.
Suspendu dans le ciel par un sublime essor,
L'aile ouverte, il semblait s'apprêter à descendre.

Moi je foulais aux pieds ces murs réduits en cendre,
Ces bords d'où Jupiter, le souverain des cieux,
Emporta Ganimède au cénacle des dieux.
A part moi je disais: — « Que faut-il que je croie?
» Est-ce un oiseau vulgaire en quête de sa proie? (5)
» Ou bien sous cette forme est-ce un pouvoir divin,
» Cherchant là ce qu'ailleurs il chercherait en vain? »

Je crus le voir tourner un instant dans l'espace;
Puis, plus prompt que la foudre, il fondit à ma place,
Et sembla m'enlever vers la sphère du feu; (6)
Mais tous deux nous brûlions à ce terrible jeu
D'un feu si dévorant, qu'il fit cesser mon rêve.

Quand Thétis, au Centaure enlevant son élève, (7)
Endormi dans ses bras l'eut caché dans Sciros
Où la Grèce à son tour enleva le héros,
Achille, en s'éveillant, comme moi, je suppose,
Dut, d'un air stupéfait, regarder toute chose.
Sitôt que le sommeil eut délaissé mes yeux,
Je me sentis trembler, pâle, silencieux,
Comme l'homme surpris qu'un soudain effroi glace.
Seul près de moi, Virgile avait gardé sa place. (8)
Le Soleil s'élevait de deux heures dans l'air;
Et vainement au loin mes yeux cherchaient la mer. (9)
— « Nous sommes à bon port; ne crains rien, cher élève:
» Qu'au lieu de s'affaiblir, ta vigueur se relève!
» Au seuil si désiré te voilà parvenu.
» Vois ces murs de granit au front sévère et nu.
» La porte est ménagée où le roc se sépare.
» Naguère, pendant l'heure où le jour se prépare,
» Quand ton âme dormait, là bas, parmi les fleurs
» Qui peignent le vallon de leurs vives couleurs,
» Une dame apparut disant: — « *Je suis Lucie:* (10)

» *Que celui-là qui dort à mes bras se confie,*
» *J'abrégerai pour lui la longueur du chemin.* »
» Nos amis sont restés; elle t'a pris la main;
» De t'enlever, mon fils, elle t'a fait la grâce;
» Et comme il faisait jour, moi j'ai suivi sa trace. (11)
» Elle t'a posé là; l'éclat de ses beaux yeux
» A découvert aux miens le seuil qui mène aux Cieux;
» Puis, elle et le sommeil ont pris la même route. » (12)

Comme un homme effrayé qui tremblait dans le doute,
Impose tout à coup silence à sa terreur,
Quand la vérité brille et dissipe l'erreur :
Je me changeai de même; et dès que le poëte
Vit le souci chassé de mon âme inquiète,
Il monta... Je suivis mon digne protecteur.

Mon sujet s'ennoblit et s'élève, ô lecteur! (13)
Ne t'étonne donc pas qu'à partir de mon rêve,
Ma parole à son tour s'ennoblisse et s'élève.

Où je n'avais cru voir, avant de m'approcher,
Qu'une brèche entr'ouverte au milieu d'un rocher,
Un portique imposant fixa ma vue errante,
Dominant trois degrés de couleur différente.
Sur le plus haut des trois, sans faire un mouvement,
Un Ange assis semblait garder le monument;
Mais quand, pour le mieux voir, j'approchai du passage,
Je ne pus supporter l'éclat de son visage.
Le glaive qu'il tenait droit et la pointe en l'air,
Reflétait ses rayons sur nous comme un éclair,
Qui vingt fois fit baisser ma tremblante prunelle.
— « Holà! qui vous conduit? (cria la sentinelle)
» Des régions d'en bas qui vous a fait sortir?
» D'être monté trop vite on peut se repentir. »

Mon maître répondit à cette voix sévère :
— « Une dame du Ciel, qu'au Ciel même on révère,
» Nous a dit ce matin : « *Montez: la porte est là.* »

D'une voix douce alors le gardien nous parla :
— « D'une telle Vertu si l'amour vous protége,
» Montez, montez, mes fils, jusqu'au seuil où je siége. »

Le premier des degrés est tout en marbre blanc, (14)
D'un travail si parfait et si pur, qu'en tremblant
Je pus y voir mes traits et mon image entière :
Le second, presque noir, est une simple pierre,
Profondément brûlé, fendu dans tous les sens ;
Le troisième, où posaient deux pieds éblouissants,
Est formé de porphyre, et si brillant, qu'à peine
Aussi rouge est le sang qui jaillit de la veine :
Là, mais plus haut encore, avec un saint orgueil,
Le messager du Ciel reposait sur le seuil
Qui d'un seul diamant est formé.

Mon bon guide
Franchit les trois degrés d'un pas ferme et rapide,
Disant : — « Fais qu'il nous ouvre, et cherche à le fléchir. »
A genoux j'implorai la grâce de franchir
Le redoutable seuil de la porte divine;
Mais à trois fois d'abord je frappai ma poitrine.
Lui, sept fois de son glaive il traça sur mon front (15)
La lettre P, disant : — « Ces taches s'en iront,
» Si tu sais les laver avant de redescendre. »

Il m'en souvient : sa toge était couleur de cendre. (16)
Il tira de ses plis — mystérieux trésor —
Deux lourdes clefs, dont l'une en argent, l'autre en or.
La blanche en premier lieu, la jaune la dernière,

ouèrent tour à tour, mais de telle manière
)u'à ma sainte allégresse il ne manqua plus rien :
– « Si l'une de ces clefs ne s'adaptait pas bien,
(Nous dit l'Ange du Ciel) à dégager le pêne
J'épuiserais en vain et mon temps et ma peine.
L'une a plus de valeur; l'autre exige plus d'art;
Au travail d'ouverture elle prend plus de part,
Car le ressort caché ne se meut pas sans elle.
Pierre les confia toutes deux à mon zèle ;
Et c'est lui qui l'a dit : dans le doute, il sied mieux (17)
D'ouvrir que de fermer le portique des Cieux,
Pourvu que le pécheur à nos pieds se prosterne. »

L'Ange, à ces mots, poussa la divine poterne,
ı nous disant : — « Passez; mais retenez ceci :
Qui regarde en arrière est chassé sans merci. » (18)

Quand sur ses gonds d'airain il fit gronder la porte,
ı montagne rugit une clameur plus forte
ue la Tarpeïa, quand de ses propres mains (19)
ésar lui vint ravir le trésor des Romains.
écoutais... tout à coup une voix angélique, (20)
ariée aux accords d'une douce musique,
ianta derrière nous *Te Deum Laudamus*.
els, d'un pieux transport tous les cœurs sont émus,
uand l'orgue, un jour de fête, unit sa voix austère
ux chants que tour à tour il provoque ou fait taire.

CHANT X.

ARGUMENT. — Premier cercle du Purgatoire, où les Orgueilleux s'en vont portant de lourds quartiers de roche. Divers traits d'histoire sculptés dans les parois de la montagne rappellent sans cesse aux yeux des exemples d'humilité.

Derrière mon Mentor j'avais franchi le seuil
(Hélas! trop délaissé, grâce au fatal Orgueil
Qui, loin du droit chemin, ô mortels, vous emporte).
J'entendis à grand bruit se refermer la porte....
J'entendis.... Si, pour voir, j'eusse tourné les yeux,
Quelle voix eût plaidé ma cause dans les Cieux? (1)
Les degrés entaillés dans une roche étroite,
Là s'en allaient à gauche, ici venaient à droite,
Comme le flot des mers fuit et revient toujours :
— « De l'art, me dit Virgile, empruntons le secours;
» Imite-moi, mon fils, et que tes mains prudentes
» S'attachent tour à tour à ces roches pendantes. »
Je fis ce qu'il voulait, mais non pas sans efforts;
Car la blanche Phœbé, brillant sur d'autres bords,
Derrière la montagne était déjà cachée,
Que nous luttions encor debout dans la tranchée.

A force de gravir le long des rochers nus,
Lorsqu'enfin au sommet nous fûmes parvenus,
Moi haletant, tous deux incertains de la route,

Il fallut s'arrêter; car le Désert, sans doute,
Est moins inhabité que ce triste rempart :
Aussi loin que pouvait s'étendre mon regard,
Entre celui des bords qui confine l'abîme
Et l'autre au pied du mur qui monte vers la cime,
Vous eussiez en trois fois, avec un corps humain,
Aisément mesuré la largeur du chemin. (2)
Moi, dès les premiers pas hasardés sur le sable,
Je vis que ces rochers, muraille infranchissable,
Etaient comme un seul bloc formé de marbres blancs
Dont un ciseau divin avait taillé les flancs;
Si bien que Praxitèle, et même la nature,
N'eussent pas égalé ces trésors de sculpture.

L'Ange qui sur la terre est descendu jadis (3)
Pour ouvrir à nos pleurs cet heureux Paradis
Depuis longtemps fermé par notre ingratitude,
Apparaissait si vrai dans son humble attitude,
Que je me dis: — « *Vit-il? ou n'est-il que gravé?* »
On eût cru que sa bouche allait vous dire *Ave*.
Devant lui se tenait la sainte jouvencelle
Qui de l'amour divin fit jaillir l'étincelle.
La main à la pensée avait bien obéi,
Car sa pose disait : *Sum ancilla Dei*.
Ainsi, sur le papier, la cire à peine éteinte
Reproduit le cachet dont il garde l'empreinte.

Mon généreux ami, qui du côté du cœur (4)
Me tenait près de lui, me dit avec douceur :
— « Varions nos regards quand la scène varie. »
Je regardai plus loin, et derrière Marie,
Dans le roc, en plein marbre, à droite de mon chef,
Je lus une autre histoire écrite en bas-relief.
Pour mieux voir, je me mis plus avant dans l'enceinte :

e vis le char, les bœufs traînant seuls l'arche sainte, [5]
'ant la peur d'y toucher avait glacé les cœurs !
a foule allait devant, divisée en sept chœurs,
'els que mes yeux disaient : « *On chante ;* » et mon oreille :
« *Non, l'on ne chante pas.* » La lutte était pareille
Pour les parfums d'encens élevés jusqu'aux cieux :
« *Non,* » disait l'odorat ; « *Oui,* » répondaient les yeux.
Au-dessus de la foule, en parure de fête,
Devant le vase saint, dansait le Roi-Prophète,
Qui me parut alors et moins et plus qu'un roi.
Du haut de son palais, à quelques pas de moi,
L'orgueilleuse Micol, d'un œil superbe et triste, [6]
Semblait, comme à regret, suivre l'humble Psalmiste.

Au delà de Micol je repris mon élan,
Pour lire une autre page en ce beau livre blanc.
Là brillait l'empereur dont l'immortelle gloire
A d'un éclat si vif entouré saint Grégoire. [7]
Je parle de Trajan..... La veuve d'un Romain
Au mors de son cheval osait porter la main,
Pâle de désespoir, et belle de ses larmes.
Les champs étaient au loin couverts de chevaux, d'armes,
De soldats.... Au-dessus, les aigles s'élevant
Flottaient dans leurs plis d'or agités par le vent.
A travers tout ce bruit de guerre et de conquête,
La pauvre femme en pleurs exposait sa requête :
— « Seigneur, vengez mon fils ; sa mort me fait mourir. »
L'empereur répondait : — « Je veux te secourir,
» Je reviendrai. » Mais elle, avec cette insistance
Que donne aux malheureux l'excès de la souffrance :
— « Si tu ne reviens pas ? » — « Un autre règnera ;
» Il sera ton vengeur. » — « Mais le bien qu'il fera,
Que t'en reviendra-t-il, prince ? pense à l'histoire. »
— « Allons ! (s'écriait-il)... à demain la victoire !

» De mes jours au devoir accordons la moitié :
» La pitié me retient ; je cède à la pitié. »

Celui-là qui sait tout, à qui tout est possible,
Au marbre a pu prêter ce langage visible.
Tout nous étonne, hélas ! nous qui ne savons rien !

Pendant que j'admirais, en artiste, en chrétien,
De tant d'humilités l'inimitable image,
De l'œuvre à l'ouvrier reportant mon hommage,
Virgile s'écria : — « Je vois venir là-bas
» Une foule d'Esprits qui marchent pas à pas ;
» Ils nous dirigeront vers la seconde sphère. »

Ma vue avait ailleurs de quoi se satisfaire ;
Mais j'aime à tout savoir, je cherche le nouveau,
Et mes yeux de ses yeux reprirent le niveau.
Que parmi vous, pécheurs, nul ne se décourage, (8)
En voyant de quels coups Dieu frappe qui l'outrage.
Que vous fait après tout la forme du tourment ?
Le plus long doit finir au jour du jugement.
Il est doux de souffrir, ô mon Dieu, si l'on pense
Qu'après le châtiment viendra la récompense.

Je répondis ces mots : — « Les Etres que tu vois
» Ont-ils la forme humaine ainsi que tu le crois ?
» J'ai beau les regarder : je m'y perds, je l'avoue. »
— « Leur peine (interrompit le chantre de Mantoue)
» De ces pauvres pécheurs tient le corps si voûté,
» Que mes yeux pour les voir ont rudement joûté.
» Mais regarde, ô mon fils : sous son manteau de roche
» Ne distingues-tu pas le premier qui s'approche ?
» Tu peux déjà mieux voir quel poids ils traînent tous —
» O superbes chrétiens, vous voilà ! oui, c'est vous

» Qui, jetés sans flambeau dans l'obscure carrière,
» Croyez voler au but et rampez en arrière.
» Vous n'êtes, ô mortels, dans votre humble sillon,
» Que l'humble chrysalide où dort le papillon,
» Qui s'en ira plus tard brûler ses ailes d'ange
» Au flambeau de ce Dieu qui juge et qui se venge.
» Pourquoi donc vous lancer dans de si hautes mers,
» O faibles avortons ! ô misérables vers ! »

Telles vous avez vu ces bizarres sculptures
Qui, ployant sous le poids de nos lourdes toitures,
Tiennent le front baissé jusques à leurs genoux,
Et dont le seul aspect fait souvent naître en nous
Pour de fausses douleurs une pitié sincère :
Tel, et quand de plus près je vis mieux sa misère,
Le groupe m'apparut. Sous les mêmes fardeaux
Tous, à la vérité, ne courbaient pas le dos ;
Mais le moins maltraité dans ce triste partage
Semblait dire en pleurant : « *Je ne puis davantage.* »

CHANT XI.

ARGUMENT. — Dans le cercle des Orgueilleux, Dante s'entretient avec plusieurs Ames. L'une d'elles lui prédit qu'avant peu il sera exilé et réduit à tendre la main comme le fier Salvani.

« Notre père, ô Seigneur qui trônes dans les Cieux !
» Ton empire est partout ; mais le Ciel, à tes yeux,
» Est comme un premier-né que ton amour préfère.
» Que ton nom soit béni, Seigneur, de sphère en sphère !
» Bénis soient tes desseins dans leur obscurité !
» Béni soit ton pouvoir dans son immensité !
» Que la paix de ton règne à son tour nous arrive !
» Tout notre art ne saurait nous conduire à la rive :
» Il faut, pour y toucher, qu'elle vienne vers nous.
» Si les saints devant toi prosternés, à genoux,
» De leurs secrets désirs te font le sacrifice,
» L'homme, comme eux, Seigneur, ne veut que ta justice.
» Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien :
» Sans toi, dans ce désert, courir ne mène à rien.
» Comme à nos ennemis nous pardonnons nous-mêmes,
» Pardonne-nous, Seigneur, nos péchés, nos blasphèmes :
» Sois clément envers nous : juste... ne le sois pas.
» Fais que notre vertu, qui tombe à chaque pas,
» Résiste aux coups pressés de l'antique adversaire.
» Délivre-nous du mal qui de si près nous serre.....

» Ce dernier vœu n'est plus pour nous dont tu pris soin,
» Mais pour ceux qui là-bas en ont encor besoin. »

Et pour eux et pour nous murmurant ces prières,
Les Esprits s'en allaient traînant de lourdes pierres,
Et souffraient comme en rêve on souffre quelquefois.
Ils ne semblaient pas tous chargés du même poids;
Mais, pour purifier les souillures du monde,
Tous ils suivaient — courbés — la première rotonde.
Et si de nous, là-haut, ils disent tant de bien,
Pensez-vous qu'ici-bas, pour eux, ne puisse rien [2]
Celui dont la prière a de saintes racines?
Il peut les avancer vers les sphères divines;
Il peut laver leur front, il peut le soulager,
Et, le rendant plus pur, le rendre plus léger.

— « Que justice et pitié secondent les fidèles,
» Mes frères! Puissiez-vous ouvrir bientôt vos ailes,
» Et parvenir au but où tendent tous nos vœux!
» Montrez-nous le sentier qui mène vers les Cieux;
» Et, s'il en est plusieurs, montrez le moins rapide.
» L'Esprit que vous voyez, et dont je suis le guide,
» Chargé des chairs d'Adam et vêtu de son corps,
» S'épuise, pour me suivre, en stériles efforts. »

Ainsi parla Virgile; et je ne pus connaître
D'où partait la réponse adressée à mon maître;
Mais on lui dit : — « Marchez à droite, en nous suivant.
» Vous verrez un sentier que peut suivre un vivant.
» Si je n'étais moi-même empêché par la pierre
» Qui dompte, en la courbant, cette tête trop fière,
» Et qui force mes yeux à regarder en bas,
» Je chercherais à voir si je ne connais pas
» Ce mortel dont le nom, pour nous, est un mystère.

» Je l'intéresserais peut-être à ma misère.
» Je fus du Latium : d'un beau sang je naquis;
» Car mon père est issu des Aldobrandesquis.
» Je ne sais si ce nom vous est connu, mes frères.
» Les grandes actions, le haut rang de mes pères,
» Me rendirent si vain, hélas! que j'oubliai
» Par quels liens secrets l'homme à l'homme est lié.
» Je pris en tel dédain votre espèce et la mienne,
» Que j'en perdis le jour, comme on le sait à Sienne.
» Le Campagnatico n'a pas un habitant (3)
» Qui n'ait connu ma mort et qui n'en soit content.
» Je m'appelais Humbert : l'Orgueil a fait ma perte;
» De ceux qu'il entraîna cette plaine est couverte.
» Pour l'expier, mon Dieu, je porterai ce poids,
» Le temps de satisfaire à tes divines lois.
» Vivant, je les trahis; mourant, je fus plus sage. » (4)

J'avais, pour mieux entendre, abaissé mon visage.
Un autre que celui qui parlait avec nous
Se tordit sous le poids qui courbait ses genoux.
Il me vit, me connut, et, malgré sa fatigue,
(Pendant que, le front bas, je côtoyais la digue)
Il éleva vers nous ses regards et sa voix :
— « Odrige, (m'écriai-je) est-ce vous que je vois?
» L'honneur de Gubbio! la gloire, l'espérance
» De cet art que l'on nomme *Enluminure* en France! »
— « Ami, répondit-il, admire les tableaux
» De Franck le Bolonais : ceux-là sont vraiment beaux.
» Moi, je n'ai que l'honneur d'avoir été son maître;
» J'eusse autrement parlé quand je vivais, peut-être;
» Tant j'avais le désir d'être partout vainqueur
» Dans cet art magnifique où j'avais mis mon cœur!
» Ici, dans les tourments, un tel orgueil s'expie.
» Je souffrirais ailleurs, n'était que, moins impie, (5)

» Je me tournai vers Dieu, pouvant pécher encor.
» O gloire des humains! frêle et pâle décor!
» A moins d'avoir grandi dans les siècles barbares, (6)
» Quel homme a vu mûrir les fruits dont tu te pares?
» Cimabüe, en peinture, a cru régner un jour;
» Giotto l'a détrôné, Giotto règne à son tour.
» Sur un Guido tombé l'autre Guido s'élève; (7)
» Le maître en poésie est vaincu par l'élève :
» Et peut-être déjà respire au milieu d'eux
» Celui-là qui du nid les chassera tous deux.
» Qu'est-ce que tout ce bruit de renommée humaine?
» Un souffle qui, dans l'air, au hasard se promène,
» Et qui change de nom en changeant de côté. (8)
» Dans mille ans, (et mille ans sont à l'éternité
» Ce qu'un clin d'œil serait à l'immense durée
» Des révolutions de la sphère azurée)
» En seras-tu plus grand, en seras-tu plus fort
» Pour être tombé vieux, plutôt que d'être mort
» Avant d'avoir quitté les hochets de l'enfance?
» Celui-là qui, courbé sous son fardeau, s'avance,
» Et qui gagne si peu de terrain devant nous,
» A pu voir la Toscane esclave à ses genoux.....
» A peine on dit encor son nom à Sienne même :
» De Sienne cependant il fut maître suprême,
» Au temps où pour Florence un jour fatal a lui...
» Florence, reine alors, courtisane aujourd'hui!
» Ce brin d'herbe, ô mortels, qu'un souffle fait éclore,
» Qu'un souffle fait verdir, qu'un souffle décolore.....
» Voilà, voilà la gloire. »

Et moi je répondis :
« Les grandes vérités, frère, que tu nous dis
» Ont fait tomber l'orgueil dont se gonflait mon âme.
» Elle est humble à présent, comme Dieu la réclame

» Mais quel est ce pécheur que tu traites si mal? »
— « C'est le fier Salvani, c'est le fier Provençal
» Qui, de toutes les lois n'invoquant que la sienne,
Essaya d'asservir tout le pays de Sienne.
Il traîne sans repos et sa pierre et son deuil,
Double tribut que Dieu fait payer à l'Orgueil. »

Je repris : — « Tout mortel qui de son existence
Attend le dernier jour pour faire pénitence,
Au seuil de cette enceinte est, dit-on, arrêté, (9)
Tant que de chastes pleurs ne l'ont pas racheté :
» Ce Salvani, qui donc l'a fait entrer si vite? »
— « Il était au plus haut de sa gloire maudite :
» Humblement, librement, (répondit l'Ame), un soir,
» Sur la place publique, à Sienne, il vint s'asseoir ;
» Et là, pour soulager un ami dans la peine,
» Pour payer sa rançon et pour briser sa chaîne,
» Il soumit et son cœur et sa main à trembler.....
» Tu ne me comprends pas... mais à quoi bon parler!
» Tes chers concitoyens, pour te payer, mon frère,
» Te rendront avant peu ma parole trop claire.
» Tu sauras par quelle œuvre, au fort de son orgueil,
» Salvani, sans prière, a passé notre seuil. »

CHANT XII.

ARGUMENT. -- Suite du premier cercle. Le poëte énumère différents sujets d'histoire sculptés sur le sol du chemin, et représentant des exemples d'orgueil humilié. Un Ange fait monter ensuite les deux voyageurs du premier au second cercle.

De front, comme ces bœufs qu'un même joug assemble,
L'Ombre pesante et moi nous allâmes ensemble,
Tant qu'à mon protecteur il plut de le souffrir ;
Mais sitôt qu'il m'eut dit : — « *C'est assez discourir ;*
» *Quitte cette Ame et viens ; que, suivant son étoile,*
» *Chacun manœuvre ici ses rames et sa voile,* »
Vite, et comme il convient à l'homme pour marcher,
Je redressai mon corps, bien qu'à ne rien cacher,
Je restasse humblement courbé par la pensée.

Déjà, loin de la foule à grands pas devancée,
J'avais suivi mon guide, et l'on pouvait juger [1]
Si nous allions tous deux d'un pas lent ou léger,
Quand il me dit : — « Regarde à tes pieds sur la digue :
Pour alléger un peu le poids de la fatigue,
Il serait bon de voir où se posent tes pieds. »

Ainsi, pour que leurs noms ne soient pas oubliés,
Sur la tombe des morts on retrace leur vie :
On rouvre ainsi la source (hélas! trop tôt tarie)

Des pleurs que l'homme doit aux pauvres trépassés,
Et qui ne sortent purs que des cœurs bien placés :
Tel — du ciseau divin chef-d'œuvre impérissable —
Je voyais des tableaux encadrés dans le sable (2)
Qui forme le chemin autour du mont sacré.
Et d'abord j'aperçus celui qui fut créé
Le plus beau, le plus noble entre les créatures :
Sur un des bords du sol enrichi de sculptures,
Il semblait — foudroyé — choir du plus haut des Cieux.
En face, Briarée apparut à mes yeux (3)
Percé d'un trait divin, et lourd pour cette terre
Qui porte sa dépouille et qu'il nomma sa mère.
Mars, Apollon, Minerve, encore tout armés,
Environnaient leur père, et regardaient, charmés,
Les membres du géant dispersés sur la plage.
Je vis Nemrod, au pied de son immense ouvrage,
Fixant, d'un œil éteint où l'orgueil avait lui,
Sennaar — orgueilleux, abattu comme lui.
Niobé ! dans tes yeux quelle douleur profonde !
Et comme tu pleurais, ô mère trop féconde,
Sur tes quatorze enfants immolés à l'Enfer !
Saül mourait frappé, mais de son propre fer,
Sur cette Gelboë qui, de sang arrosée,
N'a plus jamais senti la pluie et la rosée.
Oh ! comme, en te voyant, de pitié j'ai frémi,
Folle Arachné, déjà transformée à demi
Sur ces brillants tissus dont tu retiens les restes,
Chefs-d'œuvre de ta main à ta main si funestes !
Où sont donc, Roboam, tes yeux si menaçants?
Où vas-tu sur ce char, hué par les passants?
Fuis.... devance l'arrêt d'un peuple qui t'abhorre.

Le pavé du chemin me laissa voir encore
Comme à sa mère un jour Alcméon fit payer

funeste présent d'un trop riche collier.
vis Sennachérib — terrible et grand exemple —
appé par ses deux fils, se mourant dans le Temple.
r des monceaux de morts dans le sang disparus,
voyais Tomyris dire au grand roi Cyrus :
« Tigre altéré de sang, bois! je t'en rassasie. »
vis l'Assyrien, le fléau de l'Asie,
umilier du jour qu'Holopherne eut vécu,
le vainqueur d'hier fuir aujourd'hui vaincu.
vis Troie..... un monceau de cendre, une ruine....
n! Ilion! comme la main divine
vait faite humble et basse, ô superbe cité!

Il irait d'un pas sûr à l'immortalité,
rtiste aimé du Ciel qui d'un rayon céleste
imerait ainsi la voix, l'ombre, le geste!
vivants respiraient, et les morts semblaient morts.
témoin de ces temps fertiles en remords
pas vu mieux que moi ceux dont je vis l'image,
it que, le front baissé, je foulai cette plage.
is, portez-le bien haut, et défiez les Cieux,
ils d'Eve, ô mortels!... Ne baissez pas les yeux :
is pourriez voir l'abîme et l'éviter peut-être.

Le soleil cependant, et moi-même, et mon maître,
is avions cheminé plus que ne le croyait
n esprit absorbé par tout ce qu'il voyait.
gile, qui toujours précédait son élève,
dit : — « Lève la tête, et laisse là ton rêve :
n autre soin t'appelle, un autre soin plus doux :
ois l'Ange qui s'apprête à descendre vers nous!
a suivante du jour qui marche la sixième
st bien près de céder sa place à la septième.
evant l'Ange de Dieu prends un humble maintien,

» Pour qu'il daigne se faire et mon guide et le tien.
» Ce jour passé, mon fils, ne doit plus reparaître. »

Il m'avait tant de fois — mon noble et digne maître —
Vanté l'emploi du temps, que j'en savais le prix,
Et qu'à peine exprimé, son désir fut compris.
Mais déjà s'avançait la belle créature,
Livrant au vent les plis de sa blanche parure.
Son visage brillait de l'éclat argentin
Que darde, en scintillant, l'étoile du matin.
L'Ange étendit ses bras, puis, déployant ses ailes,
Dit : — « Je garde le seuil : venez, Ames fidèles,
» Désormais sans fatigue on monte vers les Cieux.
» Bien peu d'âmes, hélas ! répondent à nos vœux.
» Mortels, que Dieu créa pour voler vers la cime,
» Faut-il qu'au moindre vent vous tombiez dans l'abîme?

Nous gagnâmes le seuil d'un pas tranquille et sûr :
L'Ange effleura mon front de ses ailes d'azur,
Et daigna me promettre un voyage facile.

Tel, pour rendre plus doux l'accès du saint asile, [4]
(Où — chrétien et rêveur — tant de fois j'ai monté
Pour prier et planer sur le Rubaconté)
L'homme, brisant l'orgueil de ces pentes rebelles,
A droite, aux flancs du roc, a fixé des échelles,
Dans un temps où l'honneur présidait aux trafics
Et préservait du faux les registres publics :
Tel s'ouvrait un sentier dans la montagne sainte
Qui tombe à pic du haut de la seconde enceinte.
Le rocher, des deux parts, presse les escaliers.
Sitôt que sur le seuil nous posâmes les pieds :
— « *Beati pauperes* » soudain se fit entendre, [5]
Mais d'un accent plus doux que je ne puis le rendre.

Oh! qu'ils sont différents, les sentiers des Enfers!
Là d'affreux hurlements, ici de doux concerts!

Nous étions déjà loin; et, sans reprendre haleine,
Je me sentais léger bien plus que dans la plaine.
— « Maître, dis-je au Romain, que s'est-il donc passé?
» De quel pesant fardeau suis-je débarrassé?
» Je n'éprouve en marchant presque plus de fatigue. »
Et lui : — « Quand sur le front de mon enfant prodigue,
» Les PP que de sa main le bon Ange a tracés,
» Comme un d'eux l'est déjà seront tous effacés,
» Ses pieds, mûs par l'amour, ne seront plus rebelles.
» Le bonheur de monter leur donnera des ailes;
» La fatigue sur eux n'aura plus de pouvoir. »

Je fis comme celui qui marche sans savoir
Qu'il s'est fait par hasard quelque tache au visage;
Pour peu qu'un geste, un mot, l'avertisse au passage,
Vite il porte la main pour s'en assurer mieux;
Et la main accomplit ce que n'ont pu les yeux.
Elle cherche, elle trouve... Ainsi, non moins adroite,
La mienne, en promenant ses doigts de gauche à droite,
Trouva réduits à six — et c'était trop encor —
Les signes du péché que l'Ange à la clef d'or
M'avait gravés au front sur le seuil de l'Empire.....
Ce que voyant mon maître, il se prit à sourire.

CHANT XIII.

ARGUMENT. — Deuxième cercle, consacré à l'Envie. Dante s'entretient avec les Ames. Des voix se font entendre dans les airs, rappelant des exemples de charité.

Nous étions arrivés par de secrets chemins
Dans le second circuit où le cœur des humains,
Déformé par le mal, par le deuil se reforme.
Là, comme un peu plus bas, une autre plate-forme
Entoure le rocher qui monte haut et droit.
Là, seulement, le cercle est déjà plus étroit.
Là, plus de marbres blancs, de reliefs, de peinture.
Le rempart, le chemin qui lui sert de ceinture,
Ne sont plus qu'un rocher muet, livide et brut. (1)

— « Attendre un guide ici, c'est manquer notre but,
» C'est perdre bien du temps » (se disait le poëte).
Puis, d'un air inspiré, soudain dressant la tête,
Il fixa le soleil sans sortir du sentier;
Puis à droite, et soudain, se tournant tout entier :
— « Soleil (s'écria-t-il), ô clarté douce et vive,
» Eclaire, éclaire bien cette nouvelle rive :
» Où nous devons aller conduis-moi; je te suis.
» Tu répands la clarté dans ce monde où tu luis :
» Si quelque loi pour nous ne te défend de luire,
» Ta lumière fidèle au port doit nous conduire. » (2)

D'une volonté forte admirez le pouvoir !
Je fis un mille et plus sans m'en apercevoir;
Et bientôt j'entendis — prompts comme la tempête
Des Esprits qui passaient au-dessus de ma tête,
Et qui, d'un mot touchant salués tour à tour,
S'invitaient à s'asseoir à la table d'amour.
En traversant les airs, l'un d'entre eux, à voix haut
Dit : — « *Vinum non habent.* » Et ces mots d'un bo
Furent derrière nous répétés mille fois.
Avant que la distance eût étouffé la voix,
Une autre avait passé criant : — « *Je suis Oreste.* »
J'entendis ces mots seuls, je perdis tout le reste.
— « Oh! quelles sont ces voix? » (dis-je à mon doux
Et comme je parlais, une autre voix encor
Nous dit : — « *Aime celui par qui le mal t'arrive.*

Et Virgile : — « Le Ciel frappe sur cette rive
» Le péché de l'*Envie;* et, par un saint retour,
» Les cordes *du fouet* sont aux mains de l'Amour.
» Ce qu'on nomme *le frein* a des accents contraires
» Tu l'entendras, je pense, au milieu de nos frères,
» Avant d'avoir atteint le sentier du pardon...
» Mais là-bas, devant nous, mon fils, regarde donc!
» Vois-tu ces gens assis le long des hautes pierres? »

Et moi, plus que jamais, écartant mes paupière
J'aperçus des martyrs couverts de manteaux gris,
Qui de la pierre offraient le triste coloris.
En avançant plus loin dans cette Samarie,
J'entendis qu'on criait : — « Priez pour nous, Mari
» Priez pour nous, Michel, saint Pierre, et tous les s
Nul homme (eût-il sa place au rang des assassins)
N'eût pu voir sans pitié ce que je vis ensuite :
Quand je fus assez près de ces Ames d'élite

saisir l'aspect, les gestes, les douleurs,
émotion se trahit par mes pleurs.
e couvrait leur dos et leur poitrine :
épaule pesait sur l'épaule voisine;
— sur le rocher qui borde le chemin.
ux portes d'un temple, en nous tendant la main,
lheureux privés du pain et de la vue,
ein d'un enfant posent leur tête nue,
cœurs les plus durs se font maîtres deux fois,
spect du malheur, par l'accent de la voix;
mme la clarté des cieux leur est ravie,
anque aux pécheurs que fit pâlir l'*Envie*.

c un fil de fer leurs yeux étaient cousus,
e ceux du faucon, lorsqu'il n'obéit plus.
e peur de blesser l'urbanité que j'aime,
yant les Esprits sans être vu moi-même,
rrogeai des yeux mon sage conseiller,
sûr d'être compris même avant de parler.
attendre, en effet, ma première parole,
: — « Parle, et sois bref : songe au temps qui s'envole ! »

Virgile m'escortait en côtoyant le bord (5)
, partout dégarni de rampe et de support,
eût exposé peut-être à tomber dans l'abîme.
r le bord opposé qui s'adosse à la cime,
vis des Envieux l'innombrable troupeau
ont les pleurs comprimés, comme la goutte d'eau,
S'infiltrent au travers de l'horrible soudure,
Et lavent du péché la dernière souillure.
Je me tournai vers eux, disant : — « Amis de Dieu,
» Certains de voir un jour le soleil du saint lieu
» Où tendent les désirs dont l'ardeur vous consume;
» Puisse bientôt la grâce avoir fondu l'écume

» Dont vos cœurs étaient pleins! et sur un lit moins dur
» Le ruisseau de vos vœux couler limpide et pur!
» Dites-nous, (et croyez à ma reconnaissance)
» Est-il quelqu'un de vous Latin par sa naissance?
» Heureux s'il m'est donné d'adoucir ses destins! »

— « Tu veux dire : *exilé sur le sol des Latins :*
» Nous sommes tous enfants de la sainte patrie. »

Cette voix me parut d'un peu plus loin partie;
Je fis donc quelques pas, et finis par trouver
Un de ces saints martyrs qui semblait m'observer.
C'est-à-dire (s'il faut que ce mot s'interprète)
Que, pour m'entendre mieux, il redressait la tête : (6)
— « Toi que le repentir élève au Paradis,
» Si c'est toi que je cherche et qui me répondis,
» Quel est ton nom, (lui dis-je) et le nom de ta ville? »

— « Sienne fut mon berceau : d'une existence vile
» Nous lavons la souillure, assis sur ce rocher,
» Offrant au Ciel des pleurs qui le puissent toucher.
» Mon nom fut Sapia; mon nom fut un blasphème. (7)
» J'aimai le mal d'autrui plus que mon bonheur même.
» Si tu veux t'assurer que je ne te mens pas,
» Ecoute mon histoire, et tu me jugeras.

» Un jour — j'avais atteint le déclin des années —
» On vit, près de Collé, combattre deux armées,
» Celle de mon pays contre les Florentins.
» La grâce que du Ciel j'implorais, je l'obtins :
» Le parti des Siennois prit lâchement la fuite.
» Quand je vis les vainqueurs courir à sa poursuite,
» Je fus ivre de joie, et mon transport fut tel,
» Que, d'un air de défi, dressant ma tête au ciel,

» Je criai : *Je te brave.* — Ainsi, sur votre terre,
» Le merle, après l'orage, insulte le tonnerre.
» Bien que mes derniers jours m'eussent rendue à Dieu,
» Je languirais encore aux portes du saint lieu,
» Si le bon Pettinagne, à genoux sur la pierre, [8]
» Ne m'eût prêté l'appui de sa sainte prière.....
» Mais quel est l'étranger qui visite ces bords,
» Qui respire en marchant dans l'empire des morts,
» Et va les yeux ouverts, au moins je le suppose? »

— « Hélas! ma vue aussi par ce fil sera close, [9]
» Mais pour bien peu de temps : sur mon prochain heureux
» J'ai jeté rarement un regard envieux.
» Mon âme est bien plutôt suspendue à la crainte
» De traîner son rocher dans la première enceinte.
» Déjà mon front se courbe, et le remords me suit. »

— « Mais, reprit Sapia, vers nous qui t'a conduit?
» Et comment penses-tu rentrer dans l'autre vie? »
— « Voici, dis-je à mon tour, l'Ame que j'ai suivie.
» Mais mon guide se tait, lui qui parle si bien!
» Moi qui respire encor, pour toi ne puis-je rien?
» Je suis prêt à le faire : ordonne, Ame d'élite;
» Pour seconder tes vœux, j'irai loin, j'irai vite. »
— « Ce que j'entends (dit l'Ame) est bien nouveau pour moi!
» C'est un signe assuré que Dieu marche avec toi :
» Tu peux sécher mes pleurs, tu peux calmer mes craintes.
» Je t'en supplie, au nom des choses les plus saintes,
» Au pays des Toscans si tu rentres jamais,
» Réchauffe l'amitié de tous ceux que j'aimais.
» Tu les rencontreras chez cette race vaine [10]
» Qui croit que Talamon va la remettre en veine :
» Les flots de la Diane ont vidé son trésor;
» La mer, à son honneur, coûtera plus encor. »

CHANT XIV.

ARGUMENT. — Dante rencontre dans le même cercle deux Ames qui maudissent la Toscane. On entend dans les airs des voix qui rappellent des exemples d'envieux punis.

— « Qui donc parcourt ainsi le cercle de l'Envie,
» Sans avoir pris déjà son vol hors de la vie?
» Qui donc marche à son gré, les yeux fermés ou non?
» Je sais qu'il n'est pas seul; mais j'ignore son nom. »
— « Frère, il est près de toi : ta place est bien choisie,
» Frère : interroge-le, mais avec courtoisie,
» Pour qu'il parle à son tour. »

Ainsi, presque à mes pieds,
Conversaient deux Esprits l'un sur l'autre appuyés.
Pour me parler ensuite ils dressèrent la tête;
Et l'un d'eux : — « Vers le Ciel toi qui vas, Ame honnête,
» Bien que captive encor dans les nœuds de la chair,
» Oh! de la charité si le devoir t'est cher,
» Dis quelle est ta patrie et comment l'on t'appelle.
» La grâce qui te guide est chose si nouvelle,
» Que rien, jusqu'à ce jour, ne nous a tant surpris. »
— « A travers la Toscane, ô bienheureux Esprits,
» Dans le mont Falterone un fleuve prend sa source,
» Dont cent milles et plus n'ont point lassé la course :
» C'est de là que chez vous j'arrive avec mon corps;

» Mais je dirais mon nom vainement chez les morts.
» Chez les vivants sa gloire à peine est commencée. » (1)
— « Si mon intelligence a compris ta pensée,
(Dit l'Ame qui parlait pour la seconde fois)
» Ce fleuve, c'est l'Arno. »

L'autre, élevant la voix :
— « Pourquoi taire ce nom? Est-ce que dans le monde
» Le nom de ce beau fleuve est une chose immonde? »
Et l'Ame interrogée en ces mots répondit :
— « Périsse jusqu'au nom de ce fleuve maudit!
» A partir de sa source (où les Alpes plaintives
» Pleurent le mont Pélore arraché de ses rives,
» Et forment de ces pleurs mille et mille ruisseaux)
» Jusqu'aux mers — où, portant le tribut de ses eaux,
» Il rend ce que le ciel a pris pour que le fleuve,
» Par un secret échange, à son tour s'en abreuve,
» Partout — soit par penchant, soit par fatalité —
» Comme on fuit un serpent, on fuit la vérité.
» Ceux qu'abreuve en passant la fatale rivière
» Ont tellement changé leur nature première,
» Que Circé semble encor les nourrir de sa main.
» L'Arno creuse d'abord son modeste chemin
» Entre de vils pourceaux à qui le fruit du chêne (2)
» Vaudrait mieux que le pain fait pour la race humaine.
» Il coule un peu plus bas chez des roquets hargneux.
» Pour éviter leurs cris, le fleuve dédaigneux
» Tourne la tête et passe, et plus son lit se creuse,
» Et plus dans cette fosse infâme, abjecte, affreuse,
» Il trouve, en avançant, le chien devenu loup.
» Dans un profond abîme il tombe tout à coup :
» Là, le renard, pétri de ruse et de malice,
» Insulte à nos chasseurs comme à notre justice.
» Bien qu'on m'entende ici, je ne me tairai pas. (3)

» Il serait même heureux que ce mortel, là-bas,
» Redit les vérités que l'*Esprit* me révèle.
» Je vois, dans les hasards d'une lutte nouvelle,
» Sur la rive orgueilleuse, à la chasse des loups,
» Courir ton petit-fils, qui les massacre tous.
» Il vend au plus offrant leur chair encor vivante;
» Comme des bœufs vieillis il les tue, et s'en vante.
» Beaucoup perdent la vie, et lui perd son honneur.
» Je vois de la forêt sortir le grand veneur :
» La voilà toute en feu, toute en sang... mille années
» N'auront pas reverdi ses parures fanées. »

Quand de quelque malheur le bruit s'est répandu,
On voit ceux qu'il menace et qui l'ont entendu
Pâlir, de quelque part que vienne la tempête.
L'Esprit qui, pour entendre, avait tourné la tête,
Bien avant que son frère eût cessé de parler,
Se fit triste de même et parut se troubler.
L'un, par son air ému, l'autre, par son langage,
Me faisaient curieux d'en savoir davantage.
Je pressai, je priai pour apprendre leur nom;
Et le premier des deux : — « Je devrais dire *non;*
» (Reprit-il doucement) car on est sans excuse [1]
» Demandant au prochain les dons qu'on lui refuse.
» Mais la grâce de Dieu brille si claire en toi,
» Que tu peux, ô Toscan, attendre tout de moi.
» Je m'appelai Guido del Duca dans la vie.
» Tout mon sang d'un tel feu fut brûlé par l'envie,
» Qu'à voir quelqu'un heureux je me disais : *Malheur!*
» Et me faisais livide à force de pâleur.
» Comme j'avais semé, je recueillis l'ivraie.
» O race des humains, que le bien seul effraie!
» Faut-il te consumer, les yeux tournés en bas,
» A convoiter des biens qu'on ne partage pas! [2]

» Toscan, voici René! garde bien sa mémoire :
» Il fut des Calboli l'espérance et la gloire;
» Il a légué son nom, mais non pas sa vertu.
» Hélas! comme son fils, bien d'autres ont perdu
» Le pur amour du vrai que la paix accompagne.
» De l'Adige à la mer, du Rène à la montagne,
» Tant de plants vénéneux infestent le terrain,
» Que la bêche et la herse y passeraient en vain.
» Ce Licio si bon, ce Manardi si digne,
» Pierre Traversaro, Guido de la Carpigne,
» Où sont-ils? ô Romagne, ô peuple abâtardi!
» Bologne, qu'as-tu fait de Fabre le Hardi?
» Verras-tu, Faënza, pour la saison prochaine,
» Reverdir un Fosco, ce gland devenu chêne?
» Race des Anastaze et des Traversari,
» Votre sang noble et pur, les lâches l'ont tari!
» Ai-je tort de pleurer lorsque je me rappelle
» Frédéric Tignoso, sa famille si belle,
» Les Ugolin d'Azzon, les Guido da Prata,
» Dont l'amitié pour moi tant de fois éclata!
» Ai-je tort de pleurer les chevaliers, les dames,
» Leur noble courtoisie et leurs pudiques flammes,
» Leurs chansons, leurs combats, leurs gloires, leurs revers,
» Dans ces champs où les cœurs se sont faits si pervers!
» Brettinore, à ton tour que ne prends-tu la fuite?(6)
» Vois tes plus nobles fils et d'autres à leur suite!
» Pour se soustraire au crime, ils ont fui triomphants.
» J'aime Bagnacaval, qui ne veut plus d'enfants.
» Castrocare est moins sage, et Conio moins encore;
» Car la fécondité quelquefois déshonore.
» Pour que la paix un jour revienne aux Pagani,
» Il faut que leur démon soit à jamais banni!...
» Je doute cependant qu'on garde leur mémoire.
» Heureux Fantolino, tu gardes mieux ta gloire!

» Nul ne profanera le nom que tu te fis,
» *Heureux* Fantolino... car tu n'as pas de fils.
» Mais, ô Toscan, adieu! ne te fais plus attendre :
» J'ai besoin de pleurer plus que toi de m'entendre. »

Nous pressâmes le pas, sûrs d'arriver à bien;
Car on nous entendait, et l'on ne disait rien. (7)
Nous avions marché seuls quelques instants à peine...
Plus prompte que l'éclair qui sillonne la plaine,
Une voix s'écria, s'avançant droit à nous :
« *Quiconque me prendra doit me percer de coups.* » (8)
Puis elle passa vite au-dessus de ma tête,
Comme fait le tonnerre au fort de la tempête.
Quand elle fut si loin qu'on ne l'entendait plus,
Une autre retentit au milieu des élus
Avec un bruit semblable aux éclats de la foudre,
Qui de près suit l'éclair et réduit l'arbre en poudre.
La voix disait : « *Je fus Aglaur... je suis rocher.* » (9)

Et moi, tout éperdu, derrière mon nocher,
Au lieu d'aller plus loin, je cherchais un asile.
Mais quand de tous côtés l'air fut calme et tranquille,
Virgile s'écria : — « Mortels, voilà le frein
» Qui devrait vous tenir sur un meilleur terrain;
» Mais le péché l'emporte!... et l'antique adversaire
» Toujours dans ses filets de plus près vous resserre.
» Le frein et le fouet ne servent plus à rien.
» En vain le Ciel est là qui vous rappelle au bien,
» Déployant à vos yeux ses beautés éternelles :
» Vous abaissez toujours vos débiles prunelles.....
» Jusqu'à l'heure où le *maître*, à qui rien n'est caché,
» Frappe et brise le cœur esclave du péché. »

CHANT XV.

ARGUMENT. — Un Ange introduit les poëtes dans le troisième cercle, où la *Colère* est punie. Une vision offre à Dante divers modèles de douceur et de modération. Il se trouve bientôt ensuite enveloppé dans une épaisse fumée qui lui cache la vue du ciel.

Le soleil, cependant — sur la splendide roue
Qui se meut sans repos comme l'enfant qui joue —
Devait marcher encor, pour atteindre le soir,
Tout le temps écoulé sans qu'il se laisse voir,
Entre la troisième heure et la naissante aurore;
Quand minuit sonne ici, là le jour va se clore.
Ses traits, en ce moment, nous frappaient dans les yeux,
Car nous avions tourné le mont qui mène aux Cieux,
Et droit à l'occident j'allais avec mon guide.
Là, mon œil fut blessé d'un rayon plus splendide [1]
Que ceux du soleil même; et, n'ayant pas compris
D'où partait cet éclair, je m'arrêtai surpris;
Puis, pour atténuer l'excès de sa lumière,
De mes mains à mes yeux je fis une visière.

Comme l'expérience et l'art nous ont fait voir
Qu'un rayon, réfléchi par l'éclat d'un miroir,
S'écarte de la ligne où va la lourde pierre,
Et, se brisant, fait angle au foyer de lumière :
Tel, l'éclat inconnu que je vis flamboyer
Me parut un reflet du céleste foyer;

Ce qui fit que mes yeux se baissèrent bien vite.
— « Quelle est cette splendeur que mon regard évite,
» Vaincu par un éclat qu'il ne peut soutenir,
» Et qui, du haut des Cieux, vers nous semble venir? »
Virgile répondit : — « Est-ce une chose étrange
» Que tu baisses les yeux en présence d'un Ange?
» Celui-là vient d'en haut pour nous tendre la main;
» D'autres, sans te troubler, t'apparaîtront demain;
» Demain, tu leur devras toute la jouissance
» Que peut goûter un cœur borné dans sa puissance. »

Quand nous fûmes venus vers l'Ange éblouissant :
— « Entrez ici, (dit-il avec un doux accent)
» La pente est plus facile. » Et, comme à sa prière
Nous montions les degrés, j'entendis qu'en arrière
On chantait : « *Beati vos misericordes,*
» *Beati, gaudete quoniam mercedes!* »

Plus haut, je me trouvai seul avec mon bon maître,
Qui, tout en cheminant, voulut bien me permettre
D'éclairer mon esprit sans ralentir le pas.
— « Qu'est-ce donc que ce *bien qu'on ne partage pas,* (2)
» Et dont parlait l'Esprit venu des Romagnoles?
» Maître, j'ai mal compris le sens de ses paroles. »
— « Il sait (répondit l'Ombre à qui rien n'est caché)
» Quel tourment lui revient de son plus grand péché :
» Il veut t'en préserver par son rude langage;
» Et de son dévoûment sa rudesse est le gage.
» Le concours de vos vœux ardemment dirigés
» Vers des biens — affaiblis dès *qu'ils sont partagés* —
» Enflamme vos soupirs au souffle de l'envie.
» Mais si le saint amour de l'éternelle vie
» Vers les trésors d'en haut tournait votre désir,
» La crainte, dans vos cœurs, ferait place au plaisir:

» Car plus on dit là-haut *notre* bien, *nos* fortunes,
» Plus chacun s'enrichit des richesses communes,
» Plus la charité sainte enflamme les rivaux. »
— « Tu livres ma pensée à des doutes nouveaux;
» Et si ma soif redouble à boire ta science,
» Maître, à quoi m'a servi de rompre le silence?
» Dis : comment se peut-il que tout vienne de rien,
» Qu'un homme s'enrichisse à partager son bien? »
— « Si pour toi l'évidence est encore un mystère,
» C'est que ton œil s'arrête aux choses de la terre,
» O mon fils!... Ce trésor ineffable, éternel,
» Que Dieu cache là-haut dans l'arcane du Ciel,
» S'élance vers l'*Amour*, avec l'*Amour* s'allie,
» Comme un rayon s'attache à la glace polie :
» Éclairant, éclairé, cause, effet tour à tour,
» Ce que l'Amour lui donne, il le rend à l'Amour;
» Ainsi que le miroir, il absorbe et reflète.
» La terre l'enrichit des trésors qu'il lui jette;
» On dirait qu'il disperse, il ne fait que semer.....
» Là, mon fils, plus on aime et plus on sait aimer.
» Pour apaiser ta soif, moi, je ne puis mieux faire.
» Mais vienne Béatrix! et dans une autre sphère,
» Quels que soient tes désirs, quand elle te verra,
» Des flots de sa lumière elle t'abreuvera.
» Mais il te faut d'abord fermer les cinq blessures
» Dont l'Ange a sur ton front scellé les flétrissures :
» Pour les cicatriser, il faut souffrir encor. »

J'allais dire : « *Je suis éclairé, cher Mentor;* »
Mais je me vis en haut, touchant à l'autre terre;
Mon regard voulait voir : ma bouche dut se taire.
J'étais comme en extase, et dans l'ombre je vis
Un temple dont la foule inondait les parvis.
Sur le seuil, une femme au front chaste et sévère,

Disait de cet accent qui révèle une mère :
— « *Pourquoi donc, avec nous, mon fils, agir ainsi?*[3]
» *Voilà ton père et moi qui venons jusqu'ici*
» *Te chercher en pleurant* »

A ma vue éblouie
La sainte vision s'était évanouie.
Une autre m'apparut, les yeux baignés de pleurs,[4]
Non de ces pleurs si doux qui charment nos douleurs,
Mais de ces pleurs amers que fait jaillir la haine :
— « *Si vous êtes vraiment seigneur de cette Athène*
» *Dont le nom souleva la guerre dans les Cieux,*
» *Et qui fait rayonner sa lumière en tous lieux,*
» *Vengez-vous, Pisistrate, et punissez le traître*
» *Dont la main a touché la fille de son maître.* »
Et le maître écoutait, d'un air tranquille et doux,
Sans élever la voix : — « Femme, que voulez-vous?
» Et pourquoi le punir? Doit-on traiter de même
» Et celui qui nous hait et celui qui nous aime? »

Puis je vis un concours furieux, effrayant,
De gens qui lapidaient un jeune homme, en criant :
« *Martyr! martyr!* » Et lui, je le vis vers la terre, [5]
Sous le poids de la mort, baisser son front austère;
Ses yeux resplendissaient; son âme, par ses yeux,
Semblait déjà s'ouvrir un chemin vers les Cieux.
Et, de cet air qui veut que l'on plaigne et qu'on aime,
Dans ce terrible assaut, dans ce moment suprême,
De son affreux supplice il plaignait les auteurs;
Et, mourant, il priait pour ses persécuteurs.

Quand, après une extase où tout était mystère,
Mon âme, s'éveillant, fut rendue à la terre,
Je sentis, non sans trouble et sans confusion,

.e rien n'était menteur dans cette vision. (6)
n bon maître sourit, en voyant son élève
anceler comme un homme au sortir d'un long rêve :
« Qu'as-tu donc? (me dit-il) Tes pieds sont-ils perclus?
'u viens, ô mon cher fils, de faire un mille et plus,
In te voilant les yeux, en trébuchant sans cesse,
Comme un homme accablé de sommeil ou d'ivresse. »
« Si tu veux, (répondis-je encore tout ému)
le puis te raconter, maître, ce que j'ai vu,
Alors que de mes pieds j'avais perdu l'usage. »
« Mon fils, un masque épais couvrirait ton visage,
Que tes moindres pensers ne m'échapperaient pas.
Après ta vision, il faut te plaindre, hélas!
Si tu n'ouvres ton cœur aux eaux pures du fleuve
Dont la source est au Ciel, et dont le Ciel s'abreuve.
Quand j'ai dit : *Qu'as-tu donc?* je devais le savoir.
es yeux ont dans ce monde un tout autre pouvoir
Que ceux d'un corps sans vie et privé de lumière.
Mais il fallait te rendre à ta vigueur première,
'ortifier tes sens et hâter le réveil
De ton esprit courbé sous un trop lourd sommeil. »

Dans l'abîme où le jour commençait à descendre,
ongeant l'œil aussi loin que l'œil pouvait s'étendre,
ous allions éblouis par le soleil couchant.....
ilà que, par degrés, et toujours s'approchant,
ous vîmes s'élever une épaisse fumée,
pénétrable à l'œil comme une nuit fermée.
l moyen d'échapper à ce nuage obscur
i cachait à nos yeux le ciel limpide et pur.

CHANT XVI.

RGUMENT. — Tout en cheminant dans la brume épaisse, Dante s'entretient avec les Ames. Dissertation sur le libre arbitre. Rome abaissée pour avoir concentré dans la même main le spirituel et le temporel.

La brume de l'Enfer, sous un ciel sans étoiles
Qu'une éternelle nuit recouvre de ses voiles,
(Quelle que fût l'horreur de ces terribles lieux)
N'avait pas obscurci ma pensée et mes yeux
Autant que cet infect et lugubre nuage
Qui me cachait ma route et souillait mon visage.
omme je ne pouvais tenir mes yeux ouverts,
'ami fidèle et sûr dont j'aime tant les vers
e prêta son épaule, et moi, sous cette égide,
omme l'aveugle va suivant de près son guide,
e peur de se heurter, de se perdre ou de choir,
marchais à travers le flot amer et noir,
coutant mon mentor qui me disait : — « Prends garde !
Ne te sépare pas de l'ami qui te garde. »

J'entendis des élus qui, dans l'ombre cachés,
riaient l'agneau divin qui lave les péchés;
ls semblaient demander paix et miséricorde :
— « *Agnus, agnus Dei,* » tel était leur exorde. (1)
t ces chants vers le Ciel élevés à la fois,
ans leur touchant accord ne formaient qu'une voix.

— « Quels Esprits ont parlé? ne puis-je les connaître? »
— « Sache la vérité (me répondit mon maître):
» Ici de la Colère on détache les nœuds. »
Une voix s'écria : — « Dis-nous ce que tu veux,
» Toi qui parles de nous en traversant nos landes,
» Comme si tu comptais par ide et par calendes? » (2)
— « Demande-lui, (me dit le poëte romain)
» Si tu dois pour monter suivre un autre chemin. »

— « O toi qui te fais pure, afin d'arriver belle
» Au sein du Créateur, créature fidèle,
» Suis-nous; par mes récits je t'émerveillerai. »
— « Autant qu'il m'est permis, frère, je te suivrai.
» Si je ne puis te voir sous cette sombre nue,
» Que ta voix me dirige à défaut de ma vue! »

Et moi : — « Je vais là-haut, captif dans les liens
» Dont la mort tour à tour nous dégage, et je viens
» A travers les tourments de l'infernale race.
» Si Dieu m'ouvrit si bien le giron de sa grâce,
» Qu'il m'appelle à sa cour par de secrets chemins
» Interdits dès longtemps aux profanes humains,
» Dis quel fut ton pays, ton nom parmi les hommes;
» Dis si l'on monte au but par la route où nous sommes;
» Que le son de ta voix nous guide à notre tour! »

Et lui : — « Chez les Lombards j'ai vu mon premier jour;(3)
» Marc est mon nom : j'aimai les prouesses de guerre,
» Où votre ambition, je crois, ne tend plus guère.
» Va tout droit pour monter : quand tu seras au but,
» Daigne prier pour moi. » L'Ombre dit, et se tut.
— « Ce que tu veux de moi sera fait; mais écoute :
» Mon esprit, enlacé dans les liens d'un doute,
» Ne saurait sans secours reprendre un libre essor.

CHANT XVII.

ARGUMENT. — Une vision offre à Dante plusieurs exemples de supplices infligés à la Colère. Les deux poëtes sortent ensuite de l'épaisse fumée, et montent au quatrième cercle, où s'expie la Paresse.

Sur les monts Apennins, si jamais la tempête,
D'un nuage, ô lecteur, enveloppa ta tête;
Tu vis l'éclat du jour, à travers ce rideau,
Comme l'aveugle taupe à travers son bandeau.
Tu sais comme à la fin, dans ce liquide opale,
Le disque du soleil perce tremblant et pâle,
Quand la vapeur commence à se raréfier.
Donc à tes souvenirs je puis me confier;
Ce soleil sans rayons, tu l'entrevis peut-être,
Tel que moi je l'ai vu tout près de disparaître.

Réglant toujours mes pas sur les pas du Latin,
Je sortis de la nue au reflet incertain
Du bel astre endormi dans sa couche dorée.
Imagination ! ô puissance adorée,
Qui nous ravis si bien aux choses du dehors,
Que nous demeurons sourds aux plus bruyants accords !
Enfant capricieux, né des sens et de l'âme, (1)
Feu divin que parfois un souffle humain enflamme,
Et qui brûles parfois allumé par le Ciel,
C'est par toi que j'ai vu la femme au cœur cruel

» Chère — même avant d'être — au divin Créateur,
» Simple comme l'enfant qui pleure et rit sans cause,
» L'âme sort de ses mains ignorant toute chose,
» Si ce n'est qu'arrachée au sein qui la nourrit,
» Elle va par instinct vers ce qui lui sourit.
» Des biens mortels d'abord l'âcre parfum l'enivre;
» Trompée, elle les suit, et se plaît à les suivre,
» Si la bride et le frein ne modèrent ses pas.
» Le frein est dans la loi, qui ne suffirait pas
» Si *quelqu'un* n'était là dont la main ferme et sage
» Evite les écueils semés sur son passage.
» Il est des lois, mon fils..., l'homme y tient-il la main?
» Non : le pasteur chargé d'éclairer le chemin, (6)
» Nous prêche des vertus qu'il ne pratique guère.
» Qu'arrive-t-il de là? Le troupeau du vulgaire,
» Voyant courir son guide à l'herbe qui lui plaît,
» Sans songer à mieux faire, y court et s'en repaît.
» Si donc l'homme se perd, il est clair à ta vue,
» Non pas que la nature en lui s'est corrompue,
» Mais qu'à ce monde il manque un guide ferme et sûr.
» Rome, qui fit longtemps l'homme innocent et pur,
» Rome avait deux soleils, dont l'éclat salutaire (7)
» Nous montrait le chemin du Ciel et de la Terre;
» L'un s'est soumis à l'autre; et vous voyez, humains,
» La houlette et le glaive entre les mêmes mains.
» Alliance fatale aux fils du saint apôtre!
» Deux droits sont confondus : l'un n'a plus peur de l'autre;
» Si tu ne me crois pas, vois les effets produits,
» Et (comme on dit chez vous) juge l'arbre à ses fruits.
» Dans les riches cités que l'Eridan arrose,
» Avant que Frédéric eût mis l'Eglise en cause, (8)
» On trouvait la valeur jointe à l'urbanité.
» A suivre ce chemin quiconque eût hésité,
» Par la peur d'y trouver la vertu noble et sainte,

» De nos jours, tu le sais, peut y passer sans crainte.
» Trois vieillards cependant y respirent encor,
» Par qui l'âge de fer se lie à l'âge d'or.
» Mais le Ciel tarde bien, au gré de leur envie,
» A leur ouvrir l'accès d'une meilleure vie.
» C'est Conrad Palazzo, c'est le pieux Gérard,
» C'est Guido du Castel ou mieux le *bon Lombard*
» (Puisque de ce doux nom en français on le nomme).
» Va! tu peux dire à tous que l'Église de Rome,
» Pour avoir sur son front réuni deux bandeaux,
» Dans la fange est tombée avec ses deux fardeaux. »

— « Ami, » dis-je à mon tour » tu parles comme un sage.
» Grâce à toi, je comprends pourquoi du *grand partage*
» Les enfants de Lévi furent exclus jadis.[9]
» Mais quel est ce Gérard, ce vieillard que tu dis
» Être un débris des temps laissé sur le rivage,
» Comme un vivant reproche à ce siècle sauvage? »
— « Ou ton accent me trompe, ou tu me tentes... Quoi!
» Gérard, le bon Gérard n'est pas connu de toi!
» Et tu parles toscan!... Il est un nom peut-être
» Qui t'aidera, mon frère, à le mieux reconnaître :
» Gaïa, la noble fille, est fille de Gérard.....
» Le Ciel soit avec vous! je vous laisse..... Il est tard.
» Vois : l'aube qui rayonne à travers la fumée[10]
» Blanchit déjà la route, hélas! qui m'est fermée.
» L'Ange est ici, mon frère, et je dois l'éviter. »

Il dit, et s'éloigna sans vouloir m'écouter.



CHANT XVIII.

ARGUMENT. — Suite du quatrième cercle. Virgile explique à Dante quelques-uns des mystères de la Psychologie. Il revient sur le libre arbitre. Tous deux sont rejoints par une foule d'âmes qui expient la Paresse par une course incessante.

Le Sage dit ces mots, et cessa de parler :
Mais ses yeux dans mes yeux cherchaient à démêler
Si l'explication m'avait paru complète.
Non : ma soif redoublait au souffle du poëte :
Et, muet au dehors, je me disais tout bas :
— « A l'interroger trop, ne l'offense-t-on pas ? »
L'Esprit, d'un seul regard, avait su reconnaître
Ce timide désir qui n'osait apparaître :
Il délia ma langue en parlant.

Je repris :
— « Tes rayons, ô Virgile, éclairent mes esprits.
» Je vois très-nettement, je distingue, je touche
» Tout ce que la raison révèle par ta bouche.
» Donc, ô mon noble maître, ô mon père, apprends-moi
» Ce que c'est que l'Amour d'où viennent, suivant toi,
» Le vice et la vertu de notre humaine engeance. »
— « Aiguise bien le dard de ton intelligence,
» Dit Virgile, et connais enfin ces faux docteurs
» — Aveugles comme toi qui se font conducteurs —

« L'âme [illegible] — pour aimer — [illegible]
» Par tout [illegible]
» [illegible] du plaisir.
» Mais cette [illegible] de saisir
» Les [illegible]
» [illegible]
» [illegible] que l'on appelle [illegible]
» C'est une autre nature, et comme un [illegible]
» Qui [illegible] réveille l'âme.
» Tout [illegible] à son pouvoir, de même que la flamme
» Tend toujours à monter vers la sphère du feu,
» Le cœur, une fois pris, fait de l'amour son jeu,
» Et se livre en aveugle au désir qui l'entraîne
» Jusqu'à l'objet aimé dont il porte la chaîne.
» Juge donc maintenant combien la vérité
» Est cachée à ces gens dont la témérité
» Pense que tout amour est une sainte chose.
» Ils confondront ainsi l'effet avec la cause.
» L'amour, né dans le Ciel, peut être vil et bas :
» Souvent la cire est pure, et le sceau ne l'est pas. »

Je repris : — « Tes discours, dont mon esprit s'ém
» M'ont expliqué l'amour, mieux que le plus beau livre
» Mais, loin de s'affaiblir, mes doutes sont plus forts.
» Si dans le cœur humain l'amour vient du dehors,
» Et que d'un pas fatal le cœur aille à son hôte,
» Qu'il marche droit ou non, maître, est-ce donc sa faut

Et lui : — « Je puis, mon fils, te montrer aisément
» Ce que l'esprit peut voir par le raisonnement ;
» Mais l'œuvre de la foi n'est pas une œuvre humaine.
» Attends donc Béatrix : la foi, c'est son domaine.

» Toute forme de l'*Etre* (en tant que pur esprit

« Distinct de la matière à laquelle il s'unit)
» Renferme une vertu conforme à son essence,
» Mais dont ses actes seuls révèlent la puissance ;
» Comme l'art du poëte éclate dans ses vers,
» Et la sève des pins dans leurs feuillages verts.
» Notre esprit ne sait pas (telle est son indigence !)
» D'où part le premier jet de notre intelligence,
» Ni la sensation des appétits divers
» Qui naissent avec nous généreux ou pervers,
» Comme l'instinct du miel est inné dans l'abeille.
» Que sur ce point le blâme où l'éloge sommeille !
» Mais tout ruisseau, mon fils, de sa source descend.
» La vertu qui conseille, on l'apporte en naissant.
» Elle garde le seuil et prépare la terre.
» C'est de là que l'amour tire son caractère,
» Qu'il est digne d'estime ou digne de mépris,
» Suivant que votre cœur est bien ou mal épris.
» Ceux-là dont la raison va jusqu'au fond des choses,
» De cette liberté découvrirent les causes.
» Au monde ils ont légué la morale et sa loi.
» Suppose que l'amour, quand il s'allume en toi,
» De la fatalité soit l'œuvre nécessaire :
» Dieu plaça sous ta main le frein qui le resserre.
» Ta Béatrix entend par *sublime vertu* (3)
» Ce pouvoir toujours libre et toujours combattu....
» Il faut t'en souvenir, s'il te prenait envie
» D'interroger la sainte au séjour de la vie. »

Phœbé, presque à minuit, plus lente en son essor, (4)
S'élevait, et brillant comme une coupe d'or,
Faisait paraître à l'œil les étoiles plus rares.
Elle suivait — contraire à ces modestes phares — (5)
La route que son frère enflamme, quand, le soir,
Dans le golfe Génois Rome le voit s'asseoir....

Le sage à qui Piétole (humble hameau que j'aime) (6)
Doit un renom plus grand que Mantoue elle-même,
S'était par la science aisément dégagé
Du poids des questions dont je l'avais chargé.
Et moi qui méditais (pour m'instruire et lui plaire)
Cette raison si haute et cependant si claire,
J'étais comme égaré dans un vague sommeil,
Quand soudain apparut, et hâta mon réveil,
Une autre légion qui, sans être aperçue,
Jusqu'à nous sur nos pas était déjà venue.

Tels on dit que l'Ismène et l'Asope, autrefois,
Ont vu courir, la nuit, au bruit de mille voix,
Les Thébains furieux dans leur idolâtrie,
Quand l'appui de Bacchus manquait à leur patrie :
Tels ceux qu'un juste amour harcèle de son dard,
Se pressent pour presser le moment du départ
Vers ce divin repos où le Ciel les invite.
Sur nous, plus loin que nous, la foule arriva vite :
Telle éclate la foudre ou roule le torrent !
Deux précédaient la foule, et criaient en pleurant :
— « Marie en toute hâte a gagné la montagne... (7)
» César quitta Marseille et vola vers l'Espagne,
» Pour soumettre à son joug la superbe Isorda. »
De toutes parts alors le flot nous déborda :
— « Vite ! (sécriaient-ils)... vite ! suivons leur trace !...
» Vite ! l'amour de Dieu fait reverdir la grâce. »
— « Esprits à qui le Ciel accorde la faveur
» De racheter ici, par excès de ferveur,
» La tiédeur qui peut-être a terni votre rôle,
» Ce vivant... car il vit, (croyez-en ma parole)
» Veut, pour monter plus haut, quitter cette prison,
» Aussitôt que le jour va dorer l'horizon.
» Pour vous, après l'épreuve, où donc s'ouvre un passage ?

» Dites, je vous en prie. »

Ainsi parla le Sage.
Une Ame répondit, d'un accent grave et doux:
— « La porte est près d'ici. Venez derrière nous.
» Nous sommes si brûlants du désir d'aller vite,
» Qu'à vous attendre en vain la charité m'invite.
» Nous ne pouvons rester, frère : pardonne moi
» Si je te désoblige en respectant la loi.
» Vivant, je fus abbé de Zénon à Vérone, (8)
» Quand le bon Barberousse honorait la couronne.
» Milan, qui fume encor, ne l'a pas oublié.
» Tel déjà vers la tombe est à demi plié,
» Qui pleurera bientôt sur la sainte abbaye,
» Et se repentira de l'avoir envahie.
» Puissant, au vrai Pasteur il ravit le pouvoir,
» Pour en doter son fils... un monstre horrible à voir,
» Et dont l'âme est plus laide encor que le visage:
» Cacher qu'il était né, certe, eût été plus sage. »

Je ne sais s'il se tut ou suivit son discours,
Tant le torrent suivait rapidement son cours;
Mais j'entendis ces mots qu'il m'a plu de redire.
Celui qui vers le but sut toujours me conduire,
Me dit : — « Retourne-toi : ces deux-là, moins ardents,
» Sur la *Paresse* encor mordent à belles dents. ».
— Ils s'en allaient criant derrière la cohorte:
— « La race à qui la mer ouvrit ses flots est morte
» Avant que le Jourdain ait vu grandir ses fils.
» La race qui, craignant de glorieux périls,
» S'arrêta dans la route au fils d'Anchise ouverte,
» A vivre sans honneur s'est d'elle-même offerte. »

Lorsqu'enfin ces élus qu'entraînait le devoir,

Furent si loin de nous que je ne pus les voir,
Mon esprit accueillit de nouvelles pensées.....
Puis d'autres.... tour à tour ou folles ou sensées...
Errant de l'une à l'autre au gré capricieux
D'un désir qui finit par me fermer les yeux,
Fatigué de la lutte, à la fin je fis trêve,
Et ma pensée alors ne fut plus qu'un long rêve.

CHANT XIX.

ARGUMENT. — Suite du quatrième cercle Dante voit en songe la Sirène, personnification des amours coupables. Les deux poëtes montent ensuite au cinquième cercle, habité par les *Avares*. Ils conversent avec l'Ame du pape Adrien V.

La lune avait touché l'heure où la froide nuit
Combat avec le jour qui de près la poursuit,
Sans pouvoir échauffer cette fraîcheur nocturne
Qui nous vient de la terre, ou plutôt de Saturne.
C'est l'heure où l'astrologue étudie en riant
a *Fortuna Major* qui brille à l'orient.) (1)
lors je vis en songe une femme hideuse, (2)
qui les mains manquaient, louche, bègue, boiteuse,
t le front tout voilé d'une affreuse pâleur;
oi je la regardais... Bientôt, comme la fleur
ui, sous le froid penchée, au soleil se redresse,
on regard lui rendit la grâce et la souplesse.
lle se redressait : son front même à son tour
evêtit la rougeur qui convient à l'amour.
i tôt qu'elle sentit sa voix libre comme elle,
a vision chanta... chanta d'une voix telle,
ue je ne pouvais plus en détourner mes sens :
– « Ecoutez la Sirène aux suaves accents :
(Disait-elle) c'est moi qui disperse les flottes,
Tant l'attrait de ma voix enivre les pilotes!

» Charmé par elle, Ulysse a perdu son chemin.
» Le jour où l'on me suit n'a pas de lendemain.
» Malheur à qui m'entend! malheur à qui me touche! »

Et la Sirène encore allait ouvrir la bouche,
Quand une femme sainte et qui venait des Cieux,
Soudain, pour la confondre, apparut à mes yeux;
Et d'un ton de reproche: — « O Virgile, Virgile,
» Est-ce à toi d'exposer une âme si fragile? »
Et lui venait vers elle, et sur ses yeux d'azur
Il tenait attaché son regard ferme et pur.
Elle... avait saisi l'autre, et, de sa main divine,
Déchirant le tissu qui couvrait sa poitrine,
Me fit voir le cancer qui lui rongeait les os...
Je m'éveillai: mon maître alors me dit ces mots:
— « Voilà trois fois au moins, mon fils, que je t'appelle:
» Viens, et cherchons le seuil d'une rampe nouvelle. »

Déjà j'étais debout; déjà le mont sacré
Des feux brillants du jour était tout éclairé,
Et le nouveau soleil nous guidait sur le sable;
Mais moi, comme un rêveur que la pensée accable,
Je suivais mon ami, sans relever mon front,
Presque à demi courbé comme une arche de pont.
— « *Venez, on monte ici.* » — Ces mots à mon oreille
Semblaient si caressants, qu'une douceur pareille
N'est plus faite, ô mortels, ni pour moi ni pour vous.
Celui qui nous parlait un langage si doux,
Entre les deux parois des roches éternelles,
Se tenait sur le seuil, ouvrant ses blanches ailes
Dont le cygne eût à peine égalé la blancheur.
L'Ange daigna tourner ses yeux vers le pécheur,
Et, du bout de sa plume effleurant mon visage:
Il chanta: — « *Beati qui lugent ! — Paix au sage!*

» Les consolations l'attendent dans les Cieux. »
— « Qu'as-tu donc? et pourquoi baisser ainsi les yeux? »
Me dit mon conducteur, quand, déjà loin de l'Ange,
Nous montions les degrés. — « O maître, un rêve étrange
» M'obsède tellement, que je ne puis marcher,
» Et que mon faible esprit ne s'en peut détacher. »
— « Aurais-tu vu, mon fils, l'antique enchanteresse
» Qui, là haut — seule — expie un court moment d'ivresse? (3)
» As-tu vu comment l'homme échappe à ses liens?
» C'est assez : secouons nos sandales, et viens.
» Tourne-toi vers l'appeau qu'avec ses grandes ailes (4)
» Dieu fait mouvoir du haut des voûtes éternelles. »

Et comme le faucon baisse d'abord se yeux,
Puis, au cri du chasseur, les tourne vers les cieux,
Et s'élance dans l'air où l'attire sa proie:
Tel, tant que le rocher m'ouvrit sa rude voie,
Je gravis, en courant, l'escalier de granit,
Jusqu'au point où la côte en tournant s'aplanit.

Dès que j'eus débouché dans la cinquième enceinte,
Je vis de tous côtés pleurer la race sainte,
Gisant, le front tourné vers la terre. Et bientôt
Ils chantèrent le psaume *Hœsit pavimento*
Mens mea, Domine. Mais j'entendis à peine —
De pleurs et de soupirs tant leur voix était pleine!
— « O vous, les saints élus d'un Dieu juste et clément,
» O vous dont l'espérance adoucit le tourment,
» Daignez nous diriger vers les sphères plus hautes. »
— « Si le prosternement ne punit pas vos fautes, (5)
» Par le plus court chemin s'il vous plaît de marcher,
» Appuyez vers la droite, et suivez le rocher. »

Telle fut la réponse à l'appel du poëte :

A quelques pas gisait celui qui l'avait faite.
Il nous était caché, mais sa voix le trahit.
Un curieux désir aussitôt m'envahit :
J'interrogeai des yeux les yeux de mon poëte,
Qui d'un signe approuva ma supplique muette.
Dès que je pus agir ainsi que je voulus,
J'abordai vivement le premier des élus
Qui m'avait, par sa voix, révélé sa présence :
— « O toi, toi dont les pleurs font mûrir la Clémence
» Qui seule de la paix peut nous ouvrir le seuil :
» Pour moi, daigne un instant faire trève à ton deuil.
» Dis ton nom; dis pourquoi vos fronts touchent la terre;
» Dis si je puis t'offrir un concours salutaire
» Dans ce monde mortel d'où je sortis vivant. »

— « Oui, mon fils, tu sauras pourquoi, dans ce couvent,
» Le Ciel ne permet pas qu'on le regarde en face :
» Mais, à ton premier vœu pour que je satisfasse,
» *Unus ego fui successorum Petri.* (6)
» Entre l'humble Chiavère et l'humble Siestri,
» L'eau qui tombe, en grondant, dit assez, j'imagine,
» De ma noble maison quelle fut l'origine.
» J'ai su pendant un mois que le sacré bandeau,
» Pour qui le garde pur, est un si lourd fardeau,
» Que tout autre, à côté, pèse moins que la plume.
» Du vice, hélas ! bien tard j'ai rejeté l'écume;
» Mais du troupeau de Dieu dès que je fus pasteur,
» Je sentis le néant de ce monde imposteur.
» Là je vis que les cœurs ne sont jamais tranquilles,
» Que l'on y perd ses pas dans des sentiers stériles.
» Pour un monde meilleur je m'enflammai d'amour :
» Vil esclave de l'or, j'étais, avant ce jour,
» Une âme misérable, et de Dieu séparée :
» Tu vois comme ma faute est ici réparée.

'our punir le pécheur que la grâce a touché,
lieu reproduit ici l'image du péché.
a montagne n'a pas de peine plus austère.
le même qu'attachée aux choses de la terre,
'*Avarice* jamais ne regarde les cieux,
e Dieu juste à la terre attache ici nos yeux;
t comme l'*Avarice* enchaîne avec notre âme
a sainte activité dont elle éteint la flamme,
a justice du Ciel, par les pieds et les mains,
'ient enchaînés au sol les avares humains;
t tant qu'il lui plaira, nos pleurs seront stériles,
t nous resterons là — prosternés — immobiles. »

Et moi je m'étais mis à genoux pour parler;
ais, dès les premiers mots, et sans me regarder,
s'était aperçu de mon humble posture.
- « Pourquoi (me dit alors la sainte créature)
Te prosterner ainsi? » — « C'est votre dignité
Qui m'a fait un devoir de mon humilité,
Répondis-je). » — « Non, non! relève-toi, mon frère.
onge mieux (reprit-il) à ce que tu dois faire.
est un seul pouvoir qu'on implore à genoux :
mme toi je le sers, et nous le servons tous. (7)
le *neque nubent* du livre plein de grâces, (8)
n fils, dans ta mémoire a laissé quelques traces,
comprends, n'est-ce pas, pourquoi je parle ainsi.
t maintenant, adieu : retire-toi d'ici.
u retiendrais mes pleurs, et leur cours qui commence
oit mûrir, tu l'as dit, la suprême clémence.
'ai là-bas une nièce : on la nomme Aléja.
on âme est pure encor... Dieu, qui la protégea,
Daigne la préserver d'un exemple funeste!
Va! dans ce monde impie elle seule me reste! »

CHANT XX.

ARGUMENT. — Continuation du cinquième cercle. Dante rencontre Hugues Capet, qui maudit sa propre race. La montagne tremble; toutes les Ames du Purgatoire chantent en chœur *Gloria in excelsis*. Dante est saisi d'un pieux effroi.

Le désir lutte mal contre un plus fort désir. (1)
Ainsi, pour plaire au Sage — à mon grand déplaisir —
Je retirai de l'eau l'éponge encore avide.
Je marchai... devant moi déjà montait mon guide,
Par un étroit chemin côtoyant le rocher,
Comme entre deux écueils navigue le nocher :
Car de l'autre côté, sur le bord de la route,
Gisaient ceux dont les yeux rejettent goutte à goutte
Le Mal qui sous son joug tient le monde abattu.
O louve, antique louve! oh! maudite sois-tu! (2)
Bête avide et cruelle entre toutes les autres,
Et dont la soif s'accroît du sang où tu te vautres!
O ciel, où l'on croit lire et suivre pas à pas (3)
Les révolutions qui se font ici-bas,
Quand viendra le chasseur pour venger ses victimes,
Et rejeter le monstre au fond des noirs abîmes!

Nous allions à pas lents, arrêtés quelquefois,
Mais toujours attentifs à ces pieuses voix,

A ces pleurs dont jamais la source n'est tarie.
J'entendis devant nous ces mots : — « *Douce Marie!* »
Mêlés aux cris plaintifs, aux sourds gémissements
Que jette une victime au milieu des tourments;
Puis ces mots : — « Tu fus pauvre et tu fus respectable,
» O Vierge, de qui Dieu naquit dans une étable. »
La voix continuait : — « O bon Fabricius, [4]
» Tu préféras rester pauvre avec tes vertus,
» Plutôt que d'être riche en devenant infâme. »
Ce langage pieux plaisait tant à mon âme,
Que j'avançai pour voir et pour entretenir
Le groupe d'où la voix m'avait semblé venir.
L'Esprit parlait encor des pieuses largesses
Qui de saint Nicolas tarirent les richesses,
Pour guider la pudeur au port de la vertu. [5]

— « Toi qui parles si bien, dis-moi, qui donc es-tu?
» (M'écriai-je), et pourquoi seul, dans ce Purgatoire,
» Rappelles-tu des faits si dignes de l'histoire?
» Va! ta parole aura sa récompense un jour,
» Si je rentre vivant au terrestre séjour,
» Pour y finir un temps qui vole vers son terme. »
— « Je n'attends rien des cœurs que le monde renferme :
» Si je cède à tes vœux, tu le dois au trésor [6]
» Que le Ciel daigne ouvrir pour toi qui vis encor.

» La plante (dont je suis l'humble racine) étale
» Sur la terre chrétienne une ombre si fatale,
» Qu'il est bien rare, hélas! d'y cueillir un bon fruit.
» Déjà, pour vous venger, l'arbre serait détruit,
» Si la cité de Gand, si Douai, Lille et Bruge,
» Pouvaient ce que ma voix demande au Dieu qui juge.
» Je fus Hugues Capet dans ce monde où tu vis, [7]
» Et j'ai donné naissance aux Philippe, aux Louis,

ont la France nouvelle adore la puissance.
'un boucher de Paris j'ai reçu la naissance.
uand il ne resta rien de tant et tant de Rois,
un faible enfant caché sous des haillons bourgeois,
moi qui pris en main les rênes de l'empire.
voir, les amis... que le pouvoir attire...
ient rendu si fort, qu'ils eurent bientôt mis
te couronne veuve au front d'un de mes fils.
t par lui commença cette race exécrée
ue l'huile du Seigneur a pourtant consacrée!
ant que la riche dot du comté provençal [8]
eut pas mêlé l'orgueil à ce sang de vassal,
valait peu... pourtant il végétait sans crimes...
ais, dès qu'il devient riche, il lui faut des victimes.
près la Normandie — et pour apaiser Dieu —
unit la Gascogne au comté de Ponthieu.
t — pour apaiser Dieu — Charles vient en Sicile,
assacre Conradin qui lui donnait asile;
t — pour apaiser Dieu — notre illustre maison
orte Thomas d'Aquin au Ciel... par le poison.
e jour viendra, voisin d'une époque avilie,
ui pousse un autre Charle au fond de l'Italie;
'our faire mieux connaître et ses amis et lui,
y vient sans armée; il a pour tout appui
a lance de Judas, qui, du sein de Florence,
ire le sang et l'or dont se gorge la France.
ne gagnera pas de fiefs à ce marché;
ais il y gagnera la honte et le péché,
éché d'autant plus lourd, d'autant plus lourde honte,
ue de pareils fardeaux il tiendra moins de compte.
n autre encore est pris sur mer : homme sans cœur,
vend pour un peu d'or sa fille à son vaiqueur,
mme on vend une esclave au marché d'un corsaire.
arice! eh! pour toi, que reste-t-il à faire,

» Puisqu'à tes lois mon sang est à ce point soumis,
» Qu'il vend sa propre chair même à ses ennemis?

» Tu frémis, n'est-ce pas? Ecoute encor, mon frère.
» Après ce qu'ils ont fait, voici ce qu'ils vont faire :
» Je vois le lis français planté dans Alani,
» Le vicaire du Christ emprisonné, honni.
» Je vois renouveler le fiel et le vinaigre ;
» Puis, entre deux larrons, expirer l'homme intègre.
» Je le vois si cruel, ce Pilate nouveau,
» Qu'il ne lui suffit pas d'être juge et bourreau :
» Sans loi que son caprice, au mépris du saint-siége,
» Il porte sur le temple une main sacrilége...
» De ta vengeance, ô Ciel, quand donc viendra le jour?
» Je l'attends, je l'attends! Puisse-t-elle, à son tour,
» Plus longtemps suspendue, être plus implacable!...

» Mon frère, sous le poids du remords qui m'accable,
» Quand naguère tes yeux se sont tournés vers moi,
» J'invoquais Notre-Dame et j'adorais sa loi :
» Tel est, pendant le jour, le sens de nos prières.
» La nuit, nous rappelons des exemples contraires :
» Soit ce Pygmalion qui, par amour de l'or,
» Fut voleur, parricide et traître ; — ou bien encor
» Cet avare Midas, dont l'étrange supplice,
» En la satisfaisant, punit son avarice.
» Quand nous parlons d'Acham qui pilla Jéricho,
» Du courroux de Josué nos voix semblent l'écho.
» Avec son lâche époux nous accusons Saphyre ; (9)
» Héliodor sent le fouet d'une rude satyre ;
» Nous crions anathème à ce Polymnestor
» Qui, pour le dépouiller, égorgea Polydor.
» Chacun crie à la fin : — Crassus, héros sans gloire,

» Dis-nous, car tu le sais, si l'or est doux à boire.
» C'est ainsi que chez nous on parle haut ou bas,
» Suivant que le sujet prête ou ne prête pas,
» Suivant que de l'amour l'aiguillon nous stimule.
» Mais ne va pas penser que je sois sans émule,
» Quand l'éloge du bien revient avec le jour;
» Seulement, quand tu vins, je parlais à mon tour. »

Nous étions déjà loin, et, sans reprendre haleine,
Nous allions aspirant à dépasser la plaine :
Tout à coup sous mes pas s'ébranla le rocher;
On eût dit que du sol il allait s'arracher.
Je sentis dans mes sens courir un froid de glace,
Comme à l'heure où la mort dans ses bras nous enlace.
Non : l'île de Délos ne tremblait pas si fort, (10)
Avant qu'une déesse eût posé sur son bord
Le nid où se cachaient les deux flambeaux du monde.
Puis, de partout, sortit une clameur profonde,
Telle que mon Mentor se retourna vers moi,
Et me dit : — « Ne crains rien quand je suis près de toi. »
Alors, (si je dus croire aux voix les plus voisines)
Toutes dirent en chœur ces paroles divines :
« *Gloria, gloria in excelsis Deo!* »

Mes pieds semblaient fixés à l'aride préau;
Et, comme le pasteur dont parle l'Evangile, (11)
Je restais là muet, serré près de Virgile,
Tant que dura le chant, tant que le sol trembla.
Puis avec mon tuteur je m'éloignai de là,
Regardant les Esprits étendus sur la pierre,
Où retombaient déjà les pleurs et la prière.

Si ma mémoire est sûre et ne me trompe pas,
Jamais je n'ai senti de si rudes combats

Entre mon ignorance et la soif de m'instruire.....
La pensée avec soi porte aussi son martyre!
Je brûlais de parler; mais je restai sans voix,
Par respect pour mon guide..... Et pourtant, cette fois,
Je ne pouvais rien voir, rien juger par moi-même.....
Je suivais tout pensif le poëte que j'aime.

CHANT XXI.

ARGUMENT. — Les poëtes rencontrent l'Ame de Stace, qui leur explique pourquoi la montagne a tremblé. Virgile se fait connaître à Stace.

Brûlé par cette soif qui nous prend au berceau,
Et grandissant toujours, ne s'éteint que dans l'eau
Où la Samaritaine un jour puisa la grâce,
Je pressais mon Mentor, tout en suivant sa trace
Dans le chemin étroit, encombré de pécheurs;
Et j'accusais du Ciel les trop justes rigueurs.
Soudain..... (comme il est dit dans la sainte Ecriture
Qu'aux passants d'Emmaüs, après sa sépulture,
Apparut le Sauveur), telle, à l'air grave et doux,
Une Ame s'avança, marchant derrière nous,
Et qui baissait les yeux vers la foule en prière.

Je ne la voyais pas; mais, parlant la première:
— « Dieu vous donne la paix! » (dit-elle.) — A cette voix,
Nous tournâmes la tête, et d'un salut courtois,
Mon maître répondit comme il devait le faire.
Il ajouta ces mots: — « Que le Juge, ô mon frère,
T'admette avec sa paix au doux concert du Ciel,
Comme il m'a relégué dans l'exil éternel. »

L'Ame — sans ralentir cependant notre marche,

S'écria : — « Se peut-il? Si le Seigneur dans l'arche
» Ne vous a point, hélas! jugés dignes d'entrer,
» Qui donc vous a conduits, frères, dans son sentier? »
— « Pour juger que cette Ame est digne de louange,
» Vois son front (dit Virgile) empreint du sceau de l'Ange. (1)
» La sœur qui, nuit et jour, agite son fuseau,
» N'a pas encor posé sous le fatal ciseau
» La trame que Cloto prépare à sa quenouille.
» Cette Ame traîne encor sa mortelle dépouille :
» Elle n'est pas encor soumise à notre loi,
» Et ne peut gravir seule ainsi que vous et moi.
» Donc, pour guider ses pas et lui servir d'escorte,
» Je fus tiré du gouffre à la béante porte,
» Et j'entends la conduire avec fidélité,
» Tant qu'il sera permis à mon indignité.
» Mais toi que vers le Ciel la lumière accompagne,
» Apprends-nous sous quel choc a tremblé la montagne,
» Et pourquoi ces clameurs dont l'éclat solennel
» De l'humide rivage est monté jusqu'au Ciel. »

Ces seuls mots, prononcés par une bouche auguste,
Au cœur de mon désir avaient frappé si juste,
Que déjà par l'espoir j'étais désaltéré.
L'inconnu répondit : — « Sur ce mont révéré,
» Sans un ordre de Dieu rien n'arrive, ô mon frère,
» Et rien, rien ne se fait que ce qui doit se faire.
» Nulle altération ne peut troubler ces lieux :
» Le saint élan d'une Ame, en montant vers les Cieux,
» D'un trouble passager peut seul être la cause.
» La pluie et le brouillard dont la terre s'arrose, (2)
» La neige, les frimas qui la couvrent de deuil,
» De la sainte prison ne passent pas le seuil.
» On ne voit point ici s'épaissir le nuage,
» L'éclair briller, rougir l'iris au doux message,

» Tout ce qui change l'air au pays que j'aimais.
» Les arides vapeurs ne s'élèvent jamais
» Au delà de l'enceinte où, sur la triple pierre,
» Siége avec ses deux clefs le délégué de Pierre.
» La terre peut là-bas trembler plus ou moins fort;
» Mais elle brave ici ce souterrain effort,
» Ces vents dont nul ne sait la cause et la nature.
» Quand le sol tremble ici, c'est que, se sentant pure,
» Une Ame se relève ou se meut pour gravir;
» L'hymne la suit au Ciel qui daigne la ravir.
» Seul, de sa pureté son désir est le gage.
» Libre de s'arracher au lien qui l'engage,
» Elle voudrait céder à l'attrait du plaisir :
» C'est une volonté, ce n'est pas un désir;
» Et libre, elle se ploie au joug de la Justice.
» Elle a commis le crime; elle veut le supplice.
» Moi qui te parle, moi, qui cinq cents ans et plus,
» Ai souffert au milieu de ces pieux reclus,
» Pour la première fois j'ai senti tout à l'heure
» L'impérieux désir d'une couche meilleure,
» Alors que tu sentis tressaillir le saint lieu,
» Alors que la montagne a crié : *Gloire à Dieu.* »

Il cessa de parler; et moi, comme il arrive
Qu'à boire on se plaît mieux, quand la soif est plus vive,
Je ne puis exprimer quel plaisir fut le mien.
Mon guide répliqua : — « Maintenant je vois bien
» Quel filet tour à tour vous retient, vous renvoie,
» Pourquoi ce tremblement, pourquoi ce cri de joie.
» Mais qu'il te plaise encor de me dire ton nom!
» Permets-moi de savoir pourquoi, dans ce vallon,
» Tu demeuras gisant de si longues années. »

— « Dans le temps où Titus, suivant ses destinées,

» Avec l'aide du Ciel, vengea sur les Hébreux
» Ce sang qu'ils laissaient vendre et qui coula pour eux,
» Moi je vivais aussi, (nous dit l'Ame parfaite)
» Sous le plus beau des noms, sous le nom de poëte.....
» Célèbre, mais hélas! à quoi bon sans la foi?
» Le souffle poétique était si doux en moi,
» Qu'au chantre toulousain Rome offrit une place,
» Et mit une couronne au front de l'heureux Stace..... (3)
» Stace est encor mon nom dans ce monde pervers;
» Thèbes, le grand Achille, ont inspiré mes vers.....
» Sous le dernier fardeau je tombai de fatigue.
» A ce brillant foyer de clartés si prodigue,
» Où se sont allumés tant d'immortels écrits,
» J'ai puisé la chaleur dont mes vers sont nourris.....
» Ce foyer, tu l'entends, frère, c'est l'*Enéide;* (4)
» Elle fut mon appui, ma nourrice, mon guide,
» Le guide sans lequel je n'osais faire un pas.
» Oh! pour avoir vécu dans le temps où là-bas,
» Virgile a vu le jour, je resterais sans peine
» Tout un soleil de plus dans cette triste plaine. »

Et Virgile, à ces mots, tourna ses yeux vers moi,
Ses yeux qui, sans parler, semblaient dire : *Tais-toi.*
Mais la *vertu qui veut* n'est pas toujours maîtresse,
Chez quiconque est saisi de joie ou de tristesse.
Et le rire et les pleurs, qui n'ont rien d'emprunté,
Suivent la passion plus que la volonté.
Je souris..... pour s'entendre il suffit d'un sourire.
L'Ame se tut, cherchant dans mes yeux pour y lire....
(Les yeux, de nos pensers sont le plus sûr miroir)
— « Puisse un heureux succès couronner ton espoir!
» Mais pourquoi ce sourire (ajouta le vieux Sage)
» A-t-il comme un éclair passé sur ton visage? »

Me voilà maintenant pris entre deux faux pas :
L'un me dit : — *Parle-moi;* l'autre : — *Ne parle pas.*
Je soupirai... je fus compris. — « Va, (dit mon maître)
» Réponds, et ne crains rien ; réponds, fais-lui connaître
» Ce qu'avec tant d'instance il te demande. »

Et moi :
— « Si pour avoir souri je t'ai mis en émoi,
» Sainte Ame, en m'écoutant tu vas crier merveille.
» Celui-là dont l'amour me guide et me surveille,
» C'est lui, c'est ce Virgile aux chants mélodieux,
» Qui t'apprit à chanter les hommes et les dieux.
» Ce que tu lui disais, Stace, et non autre chose,
» D'un innocent sourire est l'innocente cause. »

Et Stace avait déjà les deux genoux pliés,
Pour honorer mon maître et lui baiser les pieds.
Celui-ci, l'arrêtant, lui dit : — « Qu'allais-tu faire?
» Tu n'es qu'une Ombre; et moi, que suis-je donc, mon frère? »

L'autre, se relevant, répondit à son tour :
— « Tu peux juger pour toi jusqu'où va mon amour :
» J'oubliais que le pouls ne bat plus sous ta veine.....
» Je prenais pour un corps — vaine Ombre — une Ombre vaine. »

CHANT XXII.

ARGUMENT. — Tout en cheminant, Virgile et Stace s'entretiennent de poésie et de religion. Sixième cercle, où souffre la Gourmandise. Des rameaux d'un bel arbre chargé de fruits sort une voix qui rappelle des traits de sobriété.

L'Ange, derrière nous demeuré dans le fond,
son aile divine avait touché mon front,
nous avait admis dans la sixième enceinte.
x qui veulent justice avaient, de leur voix sainte,
nté ceux que tourmente et la soif et la faim,
squ'au mot *sitiunt*, mais sans dire la fin. (1)
i, déjà plus léger que dans les autres plaines,
e cheminais si bien, que, sans plainte et sans peines,
e suivais presque au vol mes légers conducteurs.

Virgile dit à Stace, en gagnant les hauteurs :
—« Toujours un pur amour allume une autre flamme, (2)
» Dès que, pour se produire, il sort du fond de l'âme.
» Dans les limbes glacés de l'abîme infernal,
» Du jour où, parmi nous descendu, Juvénal,
» Pour flatter mon orgueil, m'eut dit ta sympathie,
» Plus d'amitié pour toi fut par moi ressentie,
» Que jamais inconnu, frère, n'en inspira :
» Ce voyage, avec toi, trop vite finira.
» Parlons donc sans contrainte; et, comme ami, pardonne

» L'extrême liberté que l'amitié me donne.
» Dis comment dans ce cœur qui, grâce à tant d'efforts,
» De sens et de sagesse était plein jusqu'aux bords,
» Dis comment l'Avarice a-t-elle trouvé place? » (3)

Ces mots firent d'abord sourire le bon Stace;
Ensuite il répondit : — « Virgile, un mot de toi
» Est un gage d'amour bien précieux pour moi.
» Souvent on juge mal la nature des choses,
» Pour n'en avoir pas su les véritables causes.
» Ainsi, par ta demande, il m'est bien démontré
» Qu'en raison de la place où tu m'as rencontré,
» Tu me crois entaché d'Avarice... O mon frère,
» J'avais pour ce péché trop d'horreur, au contraire :
» C'est pourquoi j'ai pleuré tant de milliers de mois.
» Si j'évitai le cercle où, courbé sous le poids, (4)
» On se livre sans fin à la terrible joûte,
» Je le dois à tes vers... tu m'as montré la route,
» Quand, au remords peut-être ouvrant un noble essor,
» Tu criais aux mortels : *Fatale soif de l'or!* (5)
» *Où n'entraînes-tu pas les cœurs dont tu disposes!*
» Je reconnus alors, avec bien d'autres choses,
» Qu'il était périlleux de trop ouvrir la main.
» Je pleurai mes péchés et changeai de chemin.
» Combien, le front rasé, se lèveront, mon maître, (6)
» Au jour du jugement, faute, hélas! de connaître
» Que, pour laver ce crime, il fallait seulement
» En faire pénitence à son dernier moment!

» Quand l'homme — criminel en évitant un crime —
» Tombe par l'autre bord au fond du même abîme,
» Dieu le jette à son tour dans le même creuset.
» Voilà pourquoi sur moi la justice pesait
» Dans le cercle où l'Avare invoque la Justice...

» La Prodigalité pleure avec l'Avarice. »

— « Ami, quand tu chantas cet effroyable duel [7]
» Qui, pour Jocaste en pleurs, fut doublement cruel,
» A travers les rayons dont Clio les colore,
» J'ai cru voir qu'à tes chants la Foi manquait encore.
» Rien pourtant sans la Foi n'est parfaitement beau.
» Or, s'il en est ainsi, quel soleil, quel flambeau
» T'a si bien, sur la terre, éclairé de ses flammes,
» Qu'il rallia ta nef au grand pêcheur des âmes? »

Stace prit la parole, et répondit : — « C'est toi [8]
» Qui, le premier, m'ouvris les sentiers de la Foi,
» Comme aussi le premier tu m'appris, sur ta trace,
» A me désaltérer aux sources du Parnasse.
» Tel un guide, la nuit, et dans les mauvais pas,
» Elève le flambeau qui ne l'éclaire pas,
Et répand sur sa troupe un éclat salutaire.
Quand tu disais : — « *Le Ciel renouvelle la terre...*
La terre va revoir l'âge d'or triomphant,
Aux mortels apporté par un divin enfant... »
Je fus chrétien par toi ; par toi je fus poëte.
Mais, pour être compris comme je le souhaite,
Achevons le tableau que je n'ai qu'ébauché.
Le monde, trop longtemps flétri par le péché,
Etait comme imprégné de la semence vraie
Que les saints messagers jetaient parmi l'ivraie.
Tes beaux vers s'accordaient si bien — vrais ou menteurs —
Au langage nouveau de ces prédicateurs,
Que de les visiter je contractai l'usage.
Bientôt dans chacun d'eux je trouvai plus qu'un sage ;
Et quand Domitien les fit souffrir, mes pleurs
Ne firent pas défaut à leurs saintes douleurs.
Tant que je fus comme eux relégué sur la terre,

» Je les aidai : leur vie irréprochable, austère,
» Me fit prendre mon culte en un profond dédain.
» J'avais donc le baptême, avant qu'au sol thébain
» J'eusse conduit les Grecs par mon droit de poëte.
» Mais je cachai ma foi : la peur la tint secrète ;
» Et, chrétien, aux faux dieux je prodiguai l'encens.
» Cette lâche tiédeur, plus de quatre cents ans
» M'a donné pour prison la quatrième sphère.
» Toi donc de qui la main a soulevé, mon frère,
» Le voile qui cachait ce que j'aime à bénir,
» Au sommet de l'échelle avant de parvenir,
» Dis où sont nos amis Cécilius et Plaute,
» Et Térence, et Varron?... Aucun d'eux n'est notre hôte
» Dis-moi : s'ils sont damnés, dans quel cercle sont-ils? »

— « Ils ne sont pas mêlés aux pécheurs les plus vils.
» Avec Perse, avec moi, leurs Ames sont recluses
» Où pleure aussi ce Grec, l'enfant gâté des Muses. (9)
» C'est le premier circuit des aveugles prisons.
» Pour charmer notre exil, souvent nous devisons
» De la colline chère à nos chastes nourrices.
» D'autres qui de la Grèce ont été les délices,
» Et qu'elle a couronnés, en dépit de Platon,
» Simonide, Euripide, Antiphonte, Agathon,
» D'autres Ames encor — par le talent divines —
» Se retrouvent chez nous avec tes héroïnes,
» Antigone, Argia, Déiphile sa sœur,
» Ismène à qui son deuil offre tant de douceur,
» La sibylle Daphné, l'imprudente Isiphile,
» Déidamie et ses sœurs, et la mère d'Achille. »

Tous deux ayant parlé, puis se taisant tous deux,
Les Esprits, de nouveau, regardaient autour d'eux :
La roche était franchie, et nous tenions le faîte.

uatre filles du jour avaient leur tâche faite. [10]
a cinquième déjà s'enfuyait en volant,
t poussait au zénith son char étincelant :
– « Je crois, dit mon Mentor, qu'il faut tourner à droite,
Et gagner les degrés par cette ligne étroite :
Ce qui nous a servis ne nous faillira pas. » [11]

Ainsi l'expérience allait guider nos pas.
jà moins inquiets, à droite nous tournâmes,
and Stace eut approuvé son ami.

Les deux Ames
eminaient en avant : derrière eux, moi, sans bruit,
coutais leurs discours, dont je gardais le fruit,
ur m'ouvrir au Parnasse une route inconnue.
is ces doux entretiens cessèrent, à la vue
un bel arbre touffu qui barrait le chemin,
dont les fruits tentaient et la bouche et la main.
ais comme du sapin la forme est ainsi faite,
u'il va de branche en branche aminci jusqu'au faîte;
arbre, pour arrêter un sacrilége assaut,
ait mince à sa base et large par le haut :
ns les flancs du rocher se frayant un passage,
filet d'eau baignait son immortel feuillage.

Vos guides s'approchaient... du milieu des rameaux,
voix retentit qui prononça ces mots :
« *Ne touchez pas ce fruit.* » Elle ajouta : — « *Marie,* [12]
ui vous défend là-haut, qui pour vous pleure et prie,
ccupait à Cana des honneurs du festin,
us que de satisfaire et sa soif et sa faim.
eau pure suffisait aux antiques Romaines.
aniel, insensible aux faiblesses humaines,
rouva dans l'abstinence un éternel trésor.

» *Le monde, au premier âge, était pur comme l'or;*
» *La faim aux glands amers, la soif à l'eau des nues,*
» *Ajoutaient des saveurs maintenant inconnues.*
» *Saint Jean, dans son désert, pour mériter le Ciel,*
» *S'est nourri quarante ans d'insectes et de miel;*
» *Et c'est là ce qui fit sa grandeur et sa gloire,*
» *Comme l'enseigne à tous une divine histoire.* »

CHANT XXIII.

ARGUMENT. — Suite du cercle des Gourmands. Le poëte les représente avec des traits pâles et décharnés. Il reconnaît son ami Forèse, et converse avec lui.

J'attachais mes regards au beau feuillage vert,
Comme les gens oisifs dont tout le temps se perd
A suivre un roitelet dans les branches d'un hêtre.
Mais mon père (il m'était plus qu'un père peut-être)
Me dit : — « Viens; les moments qui nous sont octroyés
» Méritent, mon cher fils, d'être mieux employés. »
Je ramenai ma vue et me retournai vite
Vers le chemin suivi par ces Ames d'élite
Qui me charmaient si bien par leurs sages discours,
Que des sentiers plus longs m'eussent paru trop courts.

On pleure autour de nous ; autour de nous on chante
« *Domine, labia* » d'une voix si touchante, (1)
Que mon cœur est saisi d'un triste et doux émoi :
— « Qu'est-ce donc que j'entends, bon maître? dis-le moi, »
M'écriai-je) — « O mon fils, des Ombres qui peut-être (2)
» Remplissent un devoir, » (me répondit mon maître).

Tels, quand des pèlerins s'en vont priant tout bas,
S'ils rencontrent quelqu'un qu'ils ne connaissent pas,

Ils le regardent bien, mais sans quitter leur guide.
Tel, après nous venait, mais d'un pas plus rapide,
Un large flot d'Esprits dévots, silencieux,
Qui sur nous, en passant, n'arrêtaient que les yeux...
Mais quels regards éteints au fond de ces yeux caves!
Quels fronts pâles! quels traits décharnés, maigres, hâves
Comme les os marquaient leur forme sur la peau!
Certe, Erésichthon même, à son dernier morceau, (1)
Quand la faim l'effraya de ses plus noirs présages,
Dut sembler moins défait que ces pâles visages.

Aurait-on, me disais-je, assemblé dans ce lieu
La race qui perdit la cité chère à Dieu,
Quand les enfants servaient de pâture à leurs pères?
De tels yeux ressemblaient à des chatons sans pierres. (2)
Ceux qui lisent "M" sur le visage humain,
N'eussent vu que des M M en suivant mon chemin;
Et comment, dans mes vers, persuader à l'homme
Que l'odeur d'une eau claire et l'odeur d'une pomme
Puissent d'un tel désir enflammer les Esprits!...
Dire — *Dieu l'a voulu*... c'est avoir tout compris.

Mais moi, qui ne savais alors par quel mystère
Peut s'affamer une Ame enlevée à la terre,
J'admirais, pénétré d'une pieuse horreur,
La foule — transparente à force de maigreur —
Et voilà tout à coup que, du fond de sa tête,
L'un d'eux tourne sur moi son regard; il s'arrête,
Il s'écrie : — « Est-ce donc une faveur des Cieux? »

J'eusse mal reconnu cette Ombre avec mes yeux;
Mais ce que son aspect dérobait à ma vue,
S'éclaircit par le son d'une voix bien connue.
Rappelant, recueillant mes souvenirs épars,

r cette bouche pâle, et dans ces yeux hagards,
retrouvai les traits de mon ami Forèse.
« Je crains que mon aspect (dit-il) ne te déplaise;
ixe moins tes regards sur mes traits amaigris.
arlons de toi : dis-nous quels sont ces deux Esprits
ui, marchant devant toi, paraissent te conduire;
t ne nous quitte pas, ami, sans nous le dire. »
« Toi que je pleurai mort, l'état où je te vois
ermet que je te pleure une seconde fois.
uel vent t'effeuille ainsi, pauvre fleur si flétrie?
arle, et dispense-moi de parler, je te prie.
ui brûle d'écouter, tu le sais, répond mal. »

Et lui : — « Dans ce beau fruit et dans ce pur cristal
Que nous avons (dit-il) dépassés tout à l'heure,
Le juste Ciel, qui veut que je souffre et je pleure,
caché la vertu qui me dessèche tant.
ette foule d'Esprits qui pleurent en chantant,
our avoir à la bouche obéi sans mesure,
la soif et la faim se refait sobre et pure.
fruit, cette eau qui court à travers les rameaux,
alent un parfum qui, pour doubler mes maux,
nflamme du désir de manger et de boire.
dans ce long voyage autour du Purgatoire,
n'est pas une fois que le pauvre pécheur
t raviver sa peine... ou plutôt son bonheur;
le même désir vers ce fruit nous renvoie, (5)
conduisit Jésus à crier avec joie
quand tout son sang fut répandu pour nous. »

répondis : — « Ami, depuis ce jour si doux
tu fus séparé des Ames condamnées,
e s'est pas encore écoulé cinq années.
u perdis là-bas le pouvoir du péché,

» Avant l'heureux moment où le cœur desséché
» Revient par le remords au Dieu bon qui l'invite,
» Comment si haut, Forèse, es-tu monté si vite?
» Je croyais te revoir dans ce lieu séparé,
» Où le temps par le temps, Forèse, est réparé. » (6)
— « Si j'ai goûté sitôt les douceurs du martyre,
» Je le dois à Nella, qui sur moi les attire...
» Nella, dont les soupirs, les pleurs, l'amour constant,
» M'ont si vite arraché du cercle où l'on attend,
» Nella m'a délivré de ma dernière épreuve.
» Elle que j'aimai tant, ma noble et chaste veuve,
» Se fit par ses vertus d'autant plus chère au Ciel,
» Qu'au milieu des frelons elle forme son miel :
» Dans la Sardaigne même, au milieu des Barbages, (7)
» Les femmes sont, je crois, plus pures et plus sages
» Que dans le vil repaire où j'ai laissé Nella.
» Que puis-je, ô mon bon frère, ajouter à cela?
» Je vois venir un jour — non loin de nous peut-être —
» Où, du haut de la chaire, et par la voix du prêtre,
» Aux dames de Florence il sera défendu
» De marcher en public le front haut, le sein nu.
» Quelle femme de cœur, chez les Sarrasins même, (8)
» De la terre ou du Ciel attendrait l'anathème
» Pour dérober aux yeux ce qu'on ne doit point voir?
» O filles des Toscans! si vous pouviez savoir
» Comme votre impudeur vous mène à votre perte,
» Nous verrions pour gémir plus d'une bouche ouverte,
» Et si je ne m'abuse en mes prévisions,
» Vous verrez s'envoler bien des illusions,
» Avant que le duvet n'ait recouvert la joue
» De l'enfant au berceau qui dans vos bras se joue.
» J'ai dit : mais à ton tour, mon frère, explique-toi;
» Et non pas pour moi seul : tous aussi bien que moi
» Admirent en passant l'ombre que tu projettes. »

— « Ami, s'il te souvient quelles étaient nos fêtes,
» Quel tu fus avec moi, quel avec toi je fus,
» Tu dois souffrir encor de ce temps qui n'est plus.
» Le guide que voici, des bords de l'autre monde,
» Avant-hier, quand la sœur de cet astre était ronde,
» Jusqu'à ces bords heureux, jusqu'à toi m'a conduit,
» A travers les vrais morts et l'éternelle nuit :
» Revêtu de ma chair, partout je l'accompagne,
» Tantôt tournant, tantôt gravissant la montagne
» Qui vous redresse, ô vous que le monde a tordus !
» Que de reconnaissance et d'amour lui sont dûs !
» Il sera, m'a-t-il dit, mon compagnon fidèle,
» Tant que ma Béatrix ne m'aura pas près d'elle.
» Mais alors il faudra me séparer de lui....
» Tu veux savoir son nom : mon guide, mon appui,
» C'est Virgile (et du doigt j'indiquai mon poëte).
» L'autre Ame, tu le vois, à vous quitter s'apprête.
» C'est pour lui faire honneur, c'est pour lui dire adieu,
» Que la montagne émue a crié : *Gloire à Dieu*. »

CHANT XXIV.

ARGUMENT. — Suite du sixième cercle. Forèse montre et nomme plusieurs âmes. Puis les poëtes rencontrent un second arbre chargé de fruits auxquels il est défendu de toucher. Plus loin, avertis par un Ange, ils montent du sixième cercle au septième.

Tous deux, menant de front la marche et le discours,
Cheminant, discourant, nous avancions toujours,
Légers comme la nef qu'un vent propice emporte.
Les Esprits affamés la foule, deux fois morte,
Tirait de ses yeux creux des regards étonnés
Qui tous sur le vivant ensemble étaient tournés :
Et moi, continuant ma phrase à moitié dite :
— « Ami, ce bienheureux au Ciel irait plus vite,
» N'était que, pour nous plaire, il ralentit le pas.
» Dis-moi, de Piccarda ne me parles-tu pas ?
» Dans cette légion qui me presse et m'observe,
» N'est-il pas quelques noms bons à mettre en réserve ? »

— « Ma sœur, (répondit-il) cet Ange de bonté
» De qui la vertu seule égalait la beauté,
» Dans l'Olympe, avant nous, trône avec sa couronne. » (1)

Il dit, puis ajouta ces mots : — « Le Ciel nous donne
» Le droit de désigner chaque Ame par son nom,
» Soit que là-bas, mon frère, on l'ait connue ou non,

» Tant la famine ici la rend méconnaissable.
» Ce pécheur, dont le pied touche à peine le sable,
» C'est Buonagiunta de Lucques : son voisin, (2)
» Qui semble plus qu'un autre exténué de faim,
» A tenu dans ses bras la belle et sainte Eglise :
» Il vint de Tours à Rome, et la faim qui l'aiguise (3)
» Le punit de l'anguille apprêtée au vin blanc. »

D'autres noms furent dits, chacun suivant son rang;
Et ce dénombrement parut plaire à chaque Ombre,
Car je n'aperçus pas un seul visage sombre.
Je vis mâcher à vide Ubaldin de Pila,
Torturé par la faim. Boniface était là,
Lui que tant de troupeaux suivaient à la pâture.
Marchèse aspirait l'air pour toute nourriture.
Il combattit la soif par une autre liqueur,
Mais jamais du combat il ne sortit vainqueur.
Moi, comme fait celui qui va de rue en rue,
Et presque à son insu, pour arrêter sa vue,
Choisit ceux qui pour lui témoignent plus d'égards,
Sur Buonagiunta j'arrêtai mes regards.
Il murmurait un nom ; et moi, sous cette lèvre
Que le Juge divin sèche au feu de la fièvre,
Je crus avoir surpris le nom de Gentutta.
— « Si tu veux me parler, ô Buonagiunta,
» J'écoute avec plaisir; mais parle à voix moins basse :
» Que ta parole ainsi tous deux nous satisfasse ! » (4)
— « Il est une beauté, dit-il, frêle trésor,
» Que le voile jaloux ne cache pas encor,
» Et qui te rendra douce et chère ma patrie,
» Quel que soit le mépris dont l'homme l'a flétrie.
» Que ma prédiction te suive à ton retour !
» Et par l'événement tu connaîtras un jour
» Si j'ai d'un vain murmure abusé tes oreilles.

» Mais parle : es-tu celui qui tira de ses veilles [5]
» Ces vers nouveaux encor, dont le premier serait :
» *Femmes, qui de l'amour possédez le secret ?* »

Et moi : — « J'écris des vers quand l'amour les inspire.
» Ce qu'il dicte à mon cœur, je ne fais que l'écrire. »
— « A présent (reprit-il), je devine pourquoi
» Nous restâmes toujours, Nota, Guiton et moi,
» Etrangers aux douceurs de ces œuvres nouvelles !
» Aux ailes de l'amour vous attachez vos ailes :
» C'est ce qu'aucun de nous, hélas ! ne fit jamais.
» Pour avoir dépassé le guide que j'aimais,
» J'ai, comme eux, mal compris, mal rendu son langage. »

J'écoutais.... l'humble Esprit n'en dit pas davantage.

Tels, ces oiseaux frileux qui, fuyant les hivers,
Tantôt par bataillons s'étendent dans les airs,
Tantôt, pressant leur vol, se suivent à la file :
Ainsi, lasse bientôt d'un spectacle futile, [6]
La foule repartit d'un pas précipité,
Légère par maigreur, moins que par volonté.
Et comme le chasseur, las de courir la plaine,
Suit de loin ses amis pour mieux reprendre haleine :
Ainsi, laissant passer la foule devant soi,
Forèse s'en allait derrière elle avec moi,
En me disant : « Ami, quand te retrouverai-je ? »
— « Je ne sais : plaise à Dieu que mon exil s'abrége !
» Mais je n'entrerai pas tellement vite au port,
» Que mon ardent désir n'y soit entré d'abord ;
» Car la place où là-bas Dieu m'ordonne de vivre,
» Du fardeau des vertus chaque jour se délivre....
» Qui sait quelle ruine en tombera sur nous !... »

— « Va, dit l'autre : je vois le plus méchant de tous, [7]
» Par un coursier fougueux emporté vers l'abîme
» Où les pleurs du remords ne lavent pas le crime.
» Le corps du malheureux traîne, la tête en bas;
» Le furieux galop redouble à chaque pas;
» Et le fier cavalier, sanglant, méconnaissable,
» N'est plus qu'un bloc informe oublié dans le sable.
» Ces sphères (et Forèse au ciel levait ses yeux)
» N'auront pas bien longtemps à rouler dans les cieux,
» Sans que Florence ait vu ce que je lui présage.
» Je ne dis rien de plus.... adieu, (reprit le Sage)
» Adieu, le temps ici ne se prodigue pas;
» Je le perds à marcher avec toi pas à pas. »

Tel, jaloux de porter le premier coup de lance,
Hors des rangs quelquefois un cavalier s'élance:
Telle, et plus vite encor, l'Ame prit les devants,
Me laissant sur la route avec les deux savants
Dont les vers ont servi d'enseignement au monde.
L'autre plongeait déjà dans la foule profonde,
Qu'avec mes faibles yeux je le suivais toujours,
Comme avec mon esprit je suivais ses discours.
Or, voilà qu'au détour du haut rempart de marbre,
Chargé de beaux fruits mûrs, je vis un second arbre,
Dont les joyeux rameaux pendaient sur le chemin.
Je vis nombre d'Esprits vers eux tendre la main,
Et crier je ne sais quelle douce parole,
Comme ferait l'enfant volontaire et frivole,
Qui prie et prie en vain, quand sa mère à plaisir
Semble se faire un jeu d'irriter son désir,
En lui montrant — de loin — le hochet qu'elle agite.

Désabusée enfin, la foule partit vite;
Et nous vîmes de près l'arbre aux vives couleurs

ui recueille si mal la prière et les pleurs.
- « Passez, n'approchez pas.... L'arbre touché par Eve
Est plus haut : celui-ci de celui-là relève. »
e ne sais qui parlait ainsi dans les rameaux ;
lais Stace, l'autre et moi, retenus par ces mots,
ntre l'arbre et la côte humblement nous passâmes.
a voix continua : — « Songez, mes chères Ames,
» A ces fils de la Nue, à ces monstres sans lois,
» Que le vin et Thésée ont vaincus à la fois ;
» A ces lâches Hébreux agenouillés pour boire,
» Que Gédéon chassa sans honneur et sans gloire,
» Quand vers le Madianite il tournait ses efforts. »

Nous avancions toujours, côtoyant l'un des bords,
coutant les Esprits qui citaient à voix haute
s Gourmands dont le Ciel avait puni la faute.
s nous prîmes le large, et, changeant de sentier,
us fîmes dans la plaine au moins un mille entier,
ntemplant sans parler ces rives délaissées....
— « Seuls, tous trois, où vont-ils, plongés dans leurs pensées ? »
t une voix soudaine.... et moi je tressaillis
mme un daim, quand le cor fait trembler le taillis.
r voir ce que c'était, je relevai la tête....
s les fourneaux brûlants quand la matière est prête,
verre ou le métal jamais n'étincela
me l'Etre divin qui nous dit : — « C'est par là
S'il vous plaît de monter à de plus hautes sphères
Ceux qui cherchent la paix montent par [illegible] »

J'avais perdu la vue à ce splendide aspect.
béis donc, suivant mon maître [illegible]
omme un aveugle marche à la voix [illegible]
Tel, précurseur joyeux de l'aurore [illegible]
Le vent de mai s'élève en semant [illegible]

Dont il s'est imprégné dans l'herbe et dans les fleurs:
Tel, quand je fus touché par la plume au passage,
Un parfum d'ambroisie inonda mon visage;
Puis j'entendis chanter: — « *Heureux! heureux là-haut,*
» *Celui qui sait là-bas jeûner quand il le faut!*
» *C'est la grâce du Ciel, dans son cœur allumée,*
» *Qui des instincts grossiers dissipe la fumée.* »

CHANT XXV.

RGUMENT. — En montant du sixième au septième cercle, Virgile et Stace expliquent à Dante comment la maigreur peut affecter les Ames, et comment elles se revêtent, même après leur mort, d'une forme visible. Les trois poëtes parviennent ensuite au septième cercle, où s'expie la Luxure.

L'heure pressait nos pas; l'heure qui n'attend rien:
ar le taureau passait sur le méridien, (1)
e scorpion sous la nuit; et nous — comme le Sage,
nsensible aux attraits d'un riant paysage,
arche sans s'arrêter et sans tourner les yeux
usques au noble but où tendent tous ses vœux —
e même, par la brèche, un par un, nous passâmes,
our gravir librement cette échelle où les Ames
e peuvent aller deux, tant l'espace est étroit!
el l'aiglon, essayant son essor maladroit,
uvre l'aile, la ferme, et reste sur la cime,
etenu par la peur, appelé par l'abîme:
el, sans dire un seul mot, je me laissais aller
usqu'à ce mouvement qui dit: *Je vais parler....*
e voulais, je n'osais interroger mon guide.
ais lui, sans ôter rien à sa marche rapide :
— « Tends l'arc jusqu'à le rompre, et vide ton carquois:
Parle, parle, mon fils. »

J'élevai donc la voix :

— « Maître, pour qui n'a pas besoin de nourriture,
» Maigrir est-il conforme aux lois de la nature? »
— « S'il suffit de si peu pour troubler ta raison,
» Rappelle-toi le feu qui, brûlant un tison,
» Brûlait en même temps Méléagre lui-même. (2)
» Veux-tu chercher ailleurs la clef de ce problème?
» Vois comme ton miroir avec fidélité
» Reproduit les aspects de la réalité.
» Mais, pour que ton erreur ne laisse pas de trace,
» J'invoque notre guide, et je demande en grâce
» Qu'il daigne te guérir et te désabuser. »
— « Il ne m'est pas permis de te rien refuser
(Lui répondit l'Elu). » Si j'ose en ta présence
» Lui dessiller les yeux, c'est par obéissance. »
Puis, se tournant vers moi : — « Frère, si ton esprit
» De mes enseignements s'abreuve et se nourrit,
» Crois-moi, tes questions n'auront pas été vaines.

« Notre sang n'est pas bu tout entier par nos veines : (3)
» La portion qui reste est comme un de ces mets
» Qu'on pose sur la table et qu'on ne sert jamais.
» Ce sang prend dans le cœur la vertu que l'on nomme
» La *vertu formative,* et dont est formé l'homme.
» L'autre sang — celui-là que les veines ont bu —
» Par un autre chemin, tend vers le même but;
» Par de secrets canaux il coule avec mystère
» Jusqu'au centre caché dont le nom doit se taire.
» Là, plus pur, il se mêle avec un autre sang
» Dans un vase où lui-même il s'enflamme en passant,
» Et pénètre à son tour d'une flamme pareille
» Le principe endormi que son contact éveille.
» Unis ainsi, tous deux se condensent d'abord,
» Puis le travail se fait : l'embryon, déjà fort,
» Puise dans la vertu de la *Puissance active*

» Cette âme que l'on nomme *Ame végétative,*
» Qui suffit à la plante, et non à l'être humain;
» Par qui l'une est au port, l'autre au tiers du chemin. (4)
» Cette œuvre, cependant, d'une autre œuvre est suivie;
» Déjà se fait sentir le mouvement, la vie,
» Telle que la reçoit l'éponge ou le corail.
» Mystère merveilleux! simple et divin travail!
» Voilà qu'il organise, approchant vers son terme,
» Toutes les facultés dont il contient le germe.
» Déjà se développe et croît avec vigueur
» Ce principe secret, ce sang venu du cœur,
» Du cœur où la nature a mis dans un atome
» Toutes les facultés, tous les membres de l'homme.

» Tu ne vois pas encore, ou du moins tu vois mal
» Comment l'homme, après tout, descend dans l'animal:
» De plus sages que toi, non moins que toi profanes,
» Pour avoir vu l'esprit opérer sans organes,
» Ont imposé des lois à la création,
» Et séparé l'esprit de la sensation.
» Mais écoute et comprends (ajouta le poëte):

» Sitôt que du cerveau la structure est complète,
» L'architecte divin y repose ses yeux,
» Se sourit à soi-même, et, du plus haut des Cieux,
» Souffle sur son ouvrage une vertu nouvelle,
» Qui, par la *Force active,* au grand jour se révèle.
» C'est l'âme, l'âme simple avec ses triples droits,
» Qui végète, qui sent et raisonne à la fois;
» Et, pour que mon discours te semble moins étrange,
» Vois comme du soleil la chaleur se mélange
» A l'humeur de la vigne et se transforme en vin.

» Sitôt que Lachésis vient à manquer de lin, (5)
» L'âme quitte la chair, emportant avec elle

CHANT XXVI.

ARGUMENT. -- Suite du septième cercle, où les Ames des Luxurieux se purifient en marchant dans les flammes. Dante rencontre plusieurs poëtes contemporains et s'entretient avec eux.

Nous allions près du bord, l'un l'autre nous suivant,
Et mon guide attentif me répétait souvent :
« Prends garde ! souviens-toi que la berge est étroite. »
Le soleil me frappait d'aplomb l'épaule droite, (1)
Et, déjà fatigué, son rayon moins ardent,
Teignait en rouge vif l'azur de l'occident.
Mon ombre s'allongeait noire au milieu des flammes.
Ce prodige inconnu fit tressaillir les Ames,
Et bientôt sur moi seul j'attirai tous les yeux :
— « Est-ce un Esprit ? Vient-il de la terre, ou des Cieux ? »
(Se disaient les élus) Vers moi quelques-uns même
Couraient en évitant avec un soin extrême
Toute place où le feu les eût moins fait souffrir :
— « Toi qui suis tes amis (dit l'un d'eux) sans courir,
» Peut-être par lenteur moins que par déférence,
» Réponds-moi ; prends pitié de ma double souffrance.
» Le désir et le feu me brûlent à la fois.
» Je n'aspire pas seul à recueillir ta voix :
» Ils en sont altérés, ceux-là pour qui je prêche,
» Plus que le Lybien n'est altéré d'eau fraîche.
» Comment par le soleil n'es-tu pas pénétré ?

» Aux filets de la Mort n'es-tu donc pas entré? »

Et j'allais à la foule expliquer ce miracle,
Quand je fus arrêté par un nouveau spectacle.
Sur la route enflammée — au-devant des Esprits
Qui déjà de mon ombre avaient paru surpris —
S'avançait en chantant une troupe nouvelle;
Mes regards aussitôt se tournèrent sur elle.
Je vis les deux tribus, avant de se croiser,
Echanger, en passant, un fraternel baiser,
Et sourire au bonheur qui les fuyait si vite.
Telles, au fond des bois, où l'ombre les invite,(2)
Sous l'herbe et sous les fleurs vous voyez deux fourmis
S'aborder, s'embrasser comme font deux amis.
La pieuse accolade acceptée et rendue,
L'une des deux tribus, la dernière venue,
Avant de s'éloigner, répéta mille fois :
— « O Sodome! ô Gomhor! » L'autre, élevant la voix,
Criait : « *Pasiphaé, transformée en génisse,*
» *De ses impurs désirs fit le taureau complice.* »

Comme les étourneaux qui, par instincts divers,
Redoutant le soleil ou craignant les hivers,
S'envolent divisés en deux bandes semblables,
Les uns aux Monts Riphés, les autres vers les sables : (3)
Telle une légion s'en va, quand l'autre vient;
Et chacune retourne au chant qui la soutient,
Au pleur qui l'embellit, au cri qui la signale.

Ceux qui m'avaient parlé d'une voix amicale
S'approchèrent encore, attentifs et tout prêts
A recueillir ma voix dès que je parlerais.
Touché déjà deux fois de tant de courtoisie,
Je leur tins ce discours : — « Race heureuse et choisie

» Pour goûter tôt ou tard la douce paix du Ciel,
» Je n'ai pas de la vie épuisé tout le fiel ;
» Je viens avec le sang que m'a donné ma mère.
» D'ici j'irai plus haut pour trouver la lumière.
» Une dame du Ciel, par ses pleurs, m'a valu
» D'assister, moi mortel, au bonheur de l'élu.
» Puisse un Dieu plein d'amour bientôt vous satisfaire,
» Et le Ciel vous ouvrir sa plus brillante sphère !
» Mais dites, pour grossir les notes que je prends,
» Vos noms, ceux des derniers comme des premiers rangs. »

Tel, quand le montagnard dans nos villes pénètre,
Simple et naïf encor, pour y chercher un maître ;
Tout est charme et prodige à ses regards surpris :
Tels devant moi, troublés, s'arrêtaient les Esprits.
Mais, secouant bientôt cette surprise vaine,
Tant un cœur élevé brise aisément la chaîne,
Mon interlocuteur me dit : — « Béni des Cieux
» Celui qui nous aborde, et qui, pour vivre mieux,
» Emmène son vaisseau chargé d'expérience !
» Ceux qui s'en vont là-bas ont sur la conscience
» Le péché pour lequel, après mille combats,
» César fut appelé *Reine* par ses soldats.
» Ils marchent, s'accusant par ce cri de Sodome
» Qui t'a déjà frappé dans ce triste royaume.
» Ainsi la honte ajoute au supplice du feu.
» Frère, notre péché du leur diffère peu.
» Il est hermaphrodite à force de luxure :
» Pour avoir méconnu les lois de la nature,
» Et suivi nos instincts comme les animaux,
» Nous brûlons, répétant... tu sais quels tristes mots ;
» Nous citons, par horreur de notre horrible chute,
» Celle qui s'abrutit dans la peau d'une brute.
» Tu sais par quel péché nous faillîmes là-bas.

» Mais te dire nos noms, je ne le voudrais pas;
» Et je n'ai pas le temps, d'ailleurs, de te les dire.
» Si tu veux cependant au mien seul te réduire,
» Sur terre on m'appela Guido Guinicelli.
» Si dans le feu sacré je me suis embelli,
» C'est qu'avant de mourir j'ai bien pleuré mon crime. »

Quand Lycurgue levait le bras sur sa victime, (4)
Tels, aux cris d'Isiphile, accoururent ses fils:
Tel — ce qu'ils avaient fait — moins grand qu'eux, je le
En entendant nommer mon père par lui-même,
Lui, le meilleur poëte entre tous ceux que j'aime,
Lui qu'en ses chants d'amour nul ne peut égaler.
Longtemps sans rien entendre, et longtemps sans parler,
Je m'en allais pensif, admirant la belle Ame, (5)
Mais n'osant m'approcher, à cause de la flamme.

Quand j'eus de son aspect rassasié mes yeux,
J'offris de le servir sur terre et dans les Cieux...
J'avais, en promettant, cet accent qu'il faut croire.
Et lui : — « Ce que j'entends reste dans ma mémoire,
» Si clair et si profond, que par l'eau du Léthé
» Un si doux souvenir ne saurait m'être ôté.
» Mais dis : si tes serments n'ont pas été frivoles,
» Pourquoi dans tes regards, pourquoi dans tes paroles
» Laisses-tu donc percer tant de signes d'amour? »
— « Guido, j'aime tes vers (m'écriai-je à mon tour) : (6)
» Tant que le nouveau rhythme au soleil aura place,
» J'aimerai jusqu'à l'encre, ô Guido, qui les trace... »
— « Celui que je te montre avec mon doigt, là-bas,
» (Et vers un autre Esprit il étendait son bras),
» Mania mieux que moi sa langue maternelle.
» Oui, sa prose et ses vers sont d'une douceur telle,
» Qu'en prose comme en vers il nous surpasse tous.

D'autres donnent la palme au chantre de Limoux :
Laisse dire les sots : pour plaire à la sottise,
C'est peu que d'être grand.... c'est beaucoup qu'on le dise.
Ses jugements sans règle et jetés au hasard
Devancent la raison et se moquent de l'art.
Nos anciens pour Guiton ont ainsi fait, mon frère.
A force de vanter sa gloire, ils l'ont su faire ;
Jusqu'au jour où le Vrai, levant son sceptre d'or,
A brisé cette idole et bien d'autres encor.
Maintenant, si tel est, frère, ton privilége,
Que tu puisses monter jusqu'au sacré collége
Qui reconnaît pour chef Notre-Seigneur *Jésus*,
Fais dire en ma faveur, par quelqu'un des élus,
Les strophes du *Pater* qu'avec fruit on peut dire (7)
Pour nous, sur qui le Mal n'exerce plus d'empire. »

Puis, comme s'il cédait le pas à son voisin,
t semblable au poisson qui fuit dans un bassin,
lui qui me parlait disparut dans la flamme.
pprochai vers la place où je voyais l'autre Ame ;
jurai qu'à son nom, grand comme son bonheur,
n souvenir gardait une place d'honneur.
Esprit me répondit avec un franc sourire : (8)
« Ie non puesc ne vueill a vos cobrire
» Tan m'abelis vostre cortes deman !
» Ie sui Arnaut che plor et vai cantan
» Con si tost vei la passada folor :
» Et vei iauzen lo iorn che esper, denan.
» Sovengaus a temps de ma dolor.
» Avaus pree per aquella valor
» Che vos guida al som de la scaline. »
uis il chercha la flamme où l'âme se raffine.

CHANT XXVII.

ARGUMENT. — Dante est obligé de passer par l'épreuve des flammes; puis un Ange indique aux trois poëtes le sentier qui conduit du septième cercle au huitième, où se trouve le Paradis terrestre. Arrivé là, Virgile fait ses adieux à son élève.

C'était l'heure du jour où le soleil naissant (1)
Brille aux lieux que le Christ a rougis de son sang;
L'heure où l'Indus prend feu sous les traits qu'il lui lance,
L'heure où l'Ebre endormi coule sous la balance;
L'heure où l'éclat du jour s'éteignait dans ce lieu
Où je vis resplendir un bel Ange de Dieu :
Debout sur le chemin, en dehors de la flamme,
Il chantait d'une voix qui remua mon âme,
Le *Beati mundo corde*. — Puis, s'arrêtant : (2)
— « Ames saintes, (dit-il) ne vous pressez pas tant;
» Nulle ne passe ici que le feu ne la morde.
» Entrez; mais Dieu permet qu'en brûlant on accorde
» Une oreille attentive à d'autres chants plus doux. » (3)

Comme il disait ces mots, l'Ange était près de nous.
Je me sentis pâlir, trembler, rien qu'à l'entendre,
Comme si dans ma fosse on m'eût dit de descendre.
Je joignis mes deux mains, je les tendis au ciel;
Je regardais le feu, comme un grand criminel
Que j'avais vu brûler par arrêt de justice,

CHANT LVII

[illegible]

[illegible]
[illegible] de son sang.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de la femme.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Et dont le souvenir commençait mon supplice.
Mes deux guides émus se tournèrent vers moi;
Et Virgile me dit : — « Mon fils, rassure-toi:
» On peut souffrir ici, mais non mourir... Courage!...
» Souviens-toi : ton salut déjà fut mon ouvrage.
» Si j'ai pris Géryon pour te sauver là-bas, (4)
» Ici, plus près du Ciel, que ne ferai-je pas?...
» Tu resterais mille ans dans ce feu qui t'arrête,
» Sans qu'il tombât, mon fils, un cheveu de ta tête.
» Tiens cela pour certain. Si tu doutes de moi,
» A toi-même, ô mon fils, peut-être auras-tu foi.
» Livre donc à la flamme un lambeau de ta toge;
» Laisse, laisse la peur; reste digne d'éloge;
» Tourne-toi vers le feu, viens, et ne tremble pas. »

Sourd au cri de mon cœur, je n'osais faire un pas.
Quand Virgile me vit si rebelle et si ferme,
Il parut se troubler, et dit : — « Si près du terme!!
» Quand Béatrix est là derrière ce rempart!... »

Tel, au nom de Thisbé, ranimant son regard,
Pyrame presque mort tourna les yeux vers elle,
Quand le beau mûrier blanc prit sa couleur nouvelle :
Tel je sentis ma foi plus forte que ma peur,
En entendant le nom tout-puissant dans mon cœur;
Et je me retournai vers le sage poëte.....
— « Comment! (s'écria-t-il en secouant la tête)
» Voulons-nous rester là, mon fils? » — Puis il sourit,
Comme on fait à l'enfant vaincu par un beau fruit.
Ensuite, et devant moi se mettant dans la flamme,
En arrière il plaça la pieuse et belle Ame (5)
Qui toujours jusque-là se tenait entre nous.

Quand je fus dans le feu, j'eusse trouvé plus doux

Un bain d'huile bouillante, un bain de plomb liquide.
Pour me réconforter, en marchant, mon bon guide
Parlait de Béatrix en termes gracieux,
Disant : — « Je crois déjà voir l'azur de ses yeux... »
Un chant — lointain encor — nous guidait vers la rive ;
Et j'ouvrais pour lui seul mon oreille attentive.

Quand je quittai la flamme et les pécheurs flétris,
Ces strophes : — « *Venite, Benedicti patris,* »
Jaillirent près de là, d'un foyer de lumière (6)
Si brillant, qu'il fallut abaisser ma paupière :
Et j'entendis ces mots : — « Ne vous arrêtez plus ;
» Le jour fuit : gravissez le chemin des Elus,
» Avant qu'à l'occident le ciel ne se noircisse. »

Le sentier dans le roc s'élevait droit et lisse,
Tellement dirigé, qu'au devant de mes pas (7)
J'arrêtais les rayons du soleil déjà las.
ous avions peu gravi, quand, avec les deux Ames,
mon ombre effacée aisément nous jugeâmes
e l'astre était enfin couché derrière nous.
ant qu'un seul aspect les eût remplacés tous
ns l'immense horizon déjà devenu sombre,
ant que de la nuit partout s'étendît l'ombre,
acun sur les degrés s'arrangea de son mieux.
fallait s'arrêter : la nature des lieux,
us laissant le désir, nous ôtait la puissance.
lles — sans frein ni lois avant la dépaissance,
s chèvres, quand vient l'heure où le ciel est en feu,
l'ombre en ruminant se reposent un peu,
endant que le berger, courbé sur sa houlette,
uvre — en sommeillant même — un œil qui toujours guette ;
u tel encor le chien, modèle des amis,
Rôde et veille à l'entour des troupeaux endormis,

Pour empêcher, la nuit, que le loup ne s'approche:
Tels nous voilà tous trois étendus sur la roche,
Qui nous tenait serrés entre les deux hauteurs;
Moi semblable à la chèvre, eux comme les pasteurs.

Ma vue était gênée à travers de tels voiles;
Mais si peu que je vis, le globe des étoiles
Me parut bien plus grand, bien plus brillant qu'ici.
Tout en les admirant, tout en rêvant ainsi,
Le sommeil vint à moi, sommeil plein de mystère, (8)
Qui prédit l'avenir aux enfants de la Terre.
A l'heure (je suppose) où le mont des Elus
Voit poindre à l'orient l'étoile de Vénus
Qui paraît s'allumer d'une éternelle flamme;
Jeune, belle, à mes yeux apparut une femme
Dans un de ces grands prés d'où l'œil au loin s'étend.
Elle cueillait des fleurs, et disait en chantant:
— « Je révèle mon nom à qui me le demande;
» Je suis Lia... Je vais tressant une guirlande : (9)
» Avec mes blanches mains je me pare, et veux voir
» Si je me trouverai belle dans mon miroir.
» Assise devant lui, la nuit et la journée,
» Rachel de ce bonheur n'est jamais détournée.
» Ma sœur se plaît à voir l'azur de ses beaux yeux.
» Me parer de mes mains, en marchant, me plaît mieux.
» J'agis; elle contemple. »

Alors que la nuit pâle
Cédait de tous côtés à ces lueurs d'opale
Où l'heureux pèlerin aime tant à chercher
Le chemin du village et l'azur du clocher,
Avec l'ombre s'enfuit mon sommeil et mon rêve.
Les deux maîtres debout faisaient honte à l'élève...
Je me levai... Virgile alors me dit ces mots:

— « Ce fruit mystérieux que, par tant de rameaux, (10)
» L'homme s'en va cherchant dans ce monde qu'il aime,
» Apaisera ta faim, mon fils, aujourd'hui même. »

Près de ces quelques mots, tous les trésors d'un roi
Eussent été sans charme et sans valeur pour moi.
Le désir que j'avais des rives éternelles
S'accrut d'un tel désir, que je sentais mes ailes
Grandir à chaque pas pour alléger mon vol.
Quand nous eûmes quitté le rocher pour le sol, (11)
Et que l'échelle entière eut été parcourue,
L'Ombre me dit encor, fixant sur moi sa vue :
— « Je t'ai fait voir, mon fils, avant d'entrer au Ciel,
» Et l'éternelle flamme et le feu temporel.
» Mais te voilà venu dans une haute sphère
» Où pour toi désormais je ne puis plus rien faire.
» Ici je t'ai conduit avec art et bonté;
» Ici ne prends conseil que de ta volonté.
» Où le péril n'est plus, l'art s'incline et s'arrête.
» Vois là-haut ce soleil qui brille sur ta tête;
» Vois ces gazons, ces fleurs, ces arbres, ces beaux fruits
» Que la terre, en riant, d'elle-même a produits.
» Tu peux marcher, t'asseoir, au gré de ton caprice,
» Jusqu'à l'heure où viendra la sainte protectrice
» Dont les yeux en pleurant m'ont fait venir à toi.
» N'attends donc plus un mot, plus un signe de moi.
» Ta volonté, mon fils, est libre, droite et bonne...
» Et, pour régner sur toi, c'est toi que je couronne. »

CHANT XXVIII.

ARGUMENT. — Dante, suivi de Virgile et de Stace, marche au hasard dans le Paradis terrestre. Il est arrêté par le fleuve Léthé, et rencontre Mathilde, qui répond à ses questions.

Heureux de visiter dans ses moindres détours
a divine forêt qui vit nos premiers jours,
t dont l'aube éclairait doucement le feuillage,
ns tarder plus longtemps, j'abandonnai la plage,
marchai pas à pas dans les prés toujours verts
où s'exhalent sans fin mille parfums divers.
vent toujours égal — mystérieux présage — [1]
ait dans mes cheveux, caressait mon visage,
ployait les rameaux où le feuillage épais
te sa première ombre à ce séjour de paix.
travers ce murmure, au-dessus de ma tête,
lle oiseaux célébraient leur éternelle fête;
chés sous la feuillée, ils saluaient le jour
leurs joyeux concerts. Et la feuille à son tour
compagnait leurs chants de ses notes — plus graves
le le fier sirocco, quand, brisant ses entraves,
r un signe d'Eole, il tournoie enlacé
ns la cime des pins qui couronnent Classé. [2]
jà — mais à pas lents — murmurant des cantiques,
tais venu si loin sous les rameaux antiques,

Que je ne voyais plus par où j'étais entré.
Un ruisseau m'arrêta sous l'ombrage sacré.
Il coulait vers la gauche, et ses vagues légères
Caressaient en passant les fleurs et les fougères.
Ce qu'on nomme ici-bas le cristal des ruisseaux
Eût paru bien impur près de ces belles eaux,
Qui ne vous cachent rien, mais qui vont sombres, sombres
Sous l'éternel abri de ces paisibles ombres
Que nul astre jamais ne perça de son dard.
Arrêté par les pieds, je franchis du regard
La barrière, admirant en chrétien, en poëte,
Tous ces beaux *mais* plantés pour l'éternelle fête. (3)
Soudain (comme l'aspect d'un objet merveilleux,
Qui de tout autre objet détournerait nos yeux)
Une femme à ma vue apparut solitaire,
Qui s'en allait chantant et prenant à la terre,
Comme un brillant tapis étendu sous ses pas,
Des fleurs, puis d'autres fleurs qu'elle n'épuisait pas.

— « O beauté que l'amour échauffe de sa flamme,
» (S'il est vrai que les yeux soient le miroir de l'âme),
» Daigne combler mes vœux, (lui dis-je en m'approchant
» Et qu'il me soit permis d'entendre mieux ton chant!
» En voyant ta fraîcheur et ta grâce divine,
» Je me suis rappelé la jeune Proserpine, (4)
» Alors qu'on enlevait, sans pitié pour ses pleurs,
» Une mère à sa fille, une vierge à ses fleurs. »

Telle une femme au bal, se dressant avec grâce,
Fait voltiger ses pieds sans en laisser la trace:
Telle, pour satisfaire à ma pieuse ardeur,
Les yeux modestement voilés par la pudeur,
Elle foulait aux pieds, en les courbant à peine,
Ces mille et mille fleurs qui décorent la plaine;

Et je la vis venir à moi, si près des bords,
Que j'entendais sa voix et ses moindres accords.

Quand elle fut venue où l'herbe est arrosée
Par le flot qui lui verse une douce rosée,
Elle daigna sur moi lever ses yeux d'azur.
Un rayon dut jaillir moins brillant et moins pur
Sous les cils de Vénus, quand son fils l'eut frappée
De cette flèche d'or à son arc échappée. (5)
Elle riait, chantait, recueillant en chemin
Les couleurs qui semblaient renaître sous sa main.
Le ruisseau par trois pas nous séparait à peine;
Mais c'en était assez pour m'inspirer la haine
Que Xercès dut jurer à ce fier Hellespont (6)
Où nul autre après lui n'osa jeter un pont;
La haine qu'avant tous dut lui jurer Léandre,
Quand aux murs d'Abydos il aimait à se rendre.

— « Vous êtes étrangers, et de ce que je ris
» Dans ce berceau de l'homme où Satan l'a surpris,
» Vous êtes étonnés, scandalisés peut-être...
» Le chant *Delectasti*, que vous devez connaître, (7)
» Peut rendre la lumière à votre esprit troublé.
» Toi qui vas en avant, et qui m'as bien parlé,
» As-tu des questions à m'adresser, mon frère?
» Je n'accours près de toi que pour y satisfaire. »

— « Ce bruit sourd que j'entends, ce ruisseau que je vois, (8)
» Troublent ma foi nouvelle, en démentant la voix
» Qui m'avait annoncé (répondis-je) autre chose. »
— « Eh bien! je te dirai, frère, de quelle cause
» Procèdent ces effets que tu ne comprends pas :
» J'éclairerai la nuit où s'égarent tes pas.

» Le vrai Bien qui, là-haut, se complaît en lui-même,
» Fit l'homme à son image; et ce beau lieu que j'aime
» Lui fut un avant-goût de l'éternelle paix.
» Par sa faute il perdit ces fleurs, ces bois épais;
» Par sa faute il changea le bonheur, l'espérance,
» Contre le désespoir et contre la souffrance.
» Pour le mettre à l'abri de ces troubles jaloux
» Que la chaleur attire et forme autour de vous
» Par les exhalaisons des eaux et de la terre,
» Ce pic dressa bien haut sa cime solitaire,
» Inaltérable et pure, à partir du saint lieu
» Où, les clefs à la main, trône un Ange de Dieu.
» Maintenant, comme l'air, en tournant dans le vide,
» Suit l'élan primitif qu'il reçut de son guide,
» A moins que dans sa course il ne soit arrêté,
» Sur ces libres hauteurs il souffle en liberté :
» La forêt retentit parce quelle est touffue ; (9)
» Chaque plante — qu'il frappe en passant — est pourvue
» De certaines vertus dont il reste imprégné,
» Et qu'il sème — en volant — dans un monde éloigné.
» Votre terre, suivant son climat, sa nature,
» Des germes dans son sein déposés se sature ;
» Puis, au terme, elle enfante et met au jour des fruits
» Divers comme les grains qui les ont reproduits.
» Pourquoi donc t'étonner que l'autre monde enferme
» Des fruits dont nul ne semble avoir semé le germe?
» Sache que le jardin où tu viens de monter
» De tout ce qui se sème est rempli, sans compter
» Le fruit dont la semence ailleurs resterait vaine.
» L'eau que tu vois ici ne sort pas d'une veine
» Où les vapeurs de l'air s'amassent par le froid,
» Et qui, suivant les temps, se tarit ou s'accroît :
» Elle vient d'une source immuable, éternelle,
» Où le *vouloir* de Dieu sans cesse renouvelle

» L'aliment de deux cours sur ce sol répandus.
» L'un (il coule à nos pieds) est doué de vertus
» Qui des péchés du monde effacent la mémoire;
» L'autre rappelle au cœur toute œuvre méritoire.
» On nomme celui-ci le Léthé; le second,
» Mon frère, est l'Eunoë qui, pour être fécond,
» Veut qu'on ait étanché sa soif aux deux rivages.
» Tout breuvage est amer après de tels breuvages.

» Bien qu'à tes questions j'aie assez répondu,
» Frère, pour te payer tout ce qui t'était dû,
» Je veux bien par faveur ajouter quelque chose.
» Mes discours n'auront pas moins de prix, je suppose,
» Pour être allés plus loin que je n'avais promis.
» De sublimes rêveurs, dans l'extase endormis, (10)
» En chantant l'âge d'or, ont pu, sans le connaître,
» Rêver ce doux royaume et l'entrevoir peut-être.
» Là vécut innocent le père des humains;
» Là toujours le printemps!.. là toujours, sous les mains,
» Des fruits mûrs, et toujours, pour d'éternelles fêtes,
» Ce nectar si souvent chanté par vos poëtes. »

A ces mots j'observai mes deux nobles amis:
Ils riaient doucement du charitable avis
Que peuvent s'appliquer ceux qu'Apollon enflamme...
Je reportai mes yeux sur l'adorable femme.

CHANT XXIX.

GUMENT. — Dante remonte le cours du Léthé en suivant de loin Mathilde. Description du magnifique spectacle qui s'offre à sa vue.

D'un accent plein d'amour la douce voix chanta:
· « *O beati quorum tecta sunt peccata !* »
comme dans leurs jeux les nymphes du bocage
en vont, l'une évitant l'autre cherchant l'ombrage;
e suivit l'eau pure en remontant son cours. (1)
i, sans me rapprocher, je l'escortais toujours.
peine on eût compté cent pas de moi vers elle.
au, faisant un détour, prit une marche telle,
'en côtoyant ses bords j'allais droit au levant.
us avions fait ainsi quelques pas en avant,
and, se tournant vers moi, la belle avant-courrière
dit : — « Regarde, écoute et profite, mon frère. »

Voilà qu'une clarté tout à coup, comme un trait, (2)
rça de toutes parts la profonde forêt;
lle que d'un éclair j'aurais eu la pensée,
la vive lueur se fût vite éclipsée :
is comme elle durait, plus grande à chaque pas :
« D'où viennent ces rayons? » (Me disais-je tous bas)
dans l'air lumineux courait une harmonie

Si douce, que, contre Eve et son mauvais génie
Me laissant emporter par un zèle pieux :
— « Quoi ! quand tout obéit sur terre et dans les cieux,
» La femme seule, à peine au néant arrachée,
» Ne veut pas d'un seul voile être un seul jour cachée ?
» Hélas ! que ne fut-elle humble et soumise à Dieu !
» J'eusse goûté plus tôt la joie en ce saint lieu,
» Et plus longtemps ailleurs d'ineffables délices. »

Cependant qu'à travers de si douces prémices,
Enivré de bonheur, mais non pas sans désirs,
J'entrevoyais au loin les éternels plaisirs,
Voilà que, tout à coup, sous la voûte agrandie,
L'air parut s'embraser d'un immense incendie,
Et le divin concert, en s'approchant de nous,
Semblait — mieux entendu — former des sons plus doux.
O filles d'Apollon, fécondes en merveilles !
Si j'ai souffert pour vous la faim, le froid, les veilles,
Douez-moi d'une force égale à mes travaux !
Faites que l'Hélicon m'abreuve de ses eaux,
Et que, jusqu'à l'Eden Uranie élancée,
Chante ces grands aspects qui troublent ma pensée !

Trompé par la distance où nous étions encor,
Je crus voir devant moi briller sept arbres d'or.
Mais quand je fus plus près de l'admirable phare,
Quand l'aspect général, où l'œil de loin s'égare,
M'eut permis, moins confus, de voir plus clairement,
La vertu qui conduit l'âme au raisonnement,
M'apprit que sept flambeaux marchaient sous le portique,
Et que les voix chantaient l'Hosannah du Cantique.
Les flammes du cortége, avec ordre conduit,
Brillaient plus que la Lune au milieu de la nuit,
Quand elle s'arrondit sous un ciel sans nuage.

Plein d'admiration je regardai le Sage;
Et si, comme toujours, ses yeux étaient sans peur,
Comme les miens, du moins, ils peignaient la stupeur.
Puis, je me retournai vers les torches brûlantes
Qui de notre côté s'avançaient — mais plus lentes
Que la nouvelle épouse arrachée à l'autel. [3]
La Dame s'écria : — « Ton regard, ô mortel,
» A ces vives clartés va-t-il brûler ses ailes?
» Que ne regardes-tu ce qui vient après elles? »
Et, comme on suit un chef, le cortége, à pas lents,
Suivait les sept flambeaux, dans de longs voiles blancs :
Rien n'égale ici-bas la blancheur de ces voiles.

Le ruisseau cependant semblait semé d'étoiles,
Réfléchissant mes traits comme un brillant miroir,
Et du côté du cœur chacun pouvait me voir.
Quand j'eus assez marché pour que nul autre obstacle
Ne me tint séparé du merveilleux spectacle,
Je fis trève à mes pas pour mieux voir, et je vis
Les flammes s'avancer sous les sacrés parvis,
Laissant sur le chemin des sillons de lumières
Que le vent déployait en flottantes bannières.
Dans leurs plis ondoyants ces divines lueurs
Faisaient distinctement briller les sept couleurs
Dont Phébus et Phébé peignent parfois la nue.
Ces lignes se perdaient au delà de ma vue :
Je crois qu'entre chacune on eût compté dix pas. [1]

Sous ce dais (malheureux qui ne le verra pas!)
Vingt-quatre beaux vieillards composaient le cortége;
Deux à deux, couronnés de lis blancs comme neige,
Tous ils chantaient en chœur ces mots de Gabriel :
— « *Bénis soient tes attraits sur terre comme au Ciel,*
» *O Vierge! sois bénie entre toutes les femmes!* »

Tout avait disparu, les vieillards et les flammes;
L'ombre avait recouvert les fleurs et le gazon
Qui, de l'autre côté, fermaient mon horizon :
Soudain, comme dans l'air l'étoile suit l'étoile,
D'un mystère nouveau se déchira le voile.
Derrière les vieillards je vis quatre animaux
Qui marchaient couronnés de verdoyants rameaux.
De leurs flancs veloutés partaient de grandes ailes
Toutes couvertes d'yeux aux mobiles prunelles,
Qui me firent penser au vigilant Argus.
Pour les peindre, ô lecteur, je ne dis rien de plus:
Je ne puis sur un chant m'étendre davantage :
D'autres chants de mes vers exigent le partage.
Mais lis Ezéchiel qui les a peints d'abord
Tels qu'il les vit venir des régions du Nord,
Avec le vent, l'éclair, la foudre et les nuées :
Tels je les vis dressant six ailes déployées,
Six ailes (sur ce point — j'en atteste le Ciel —
C'est saint Jean qu'il faut croire, et non Ezéchiel).
Un char, paré de fleurs comme aux grands jours de fêtes,
Prenait la place libre entre les quatre bêtes :
Un griffon le traînait; ses ailes, au fond bleu,
Entre les sept couleurs passaient par le milieu,
Sans en toucher aucune, et si loin étendues,
Que leurs extrémités ne pouvaient être vues.
Son buste était en or; sa croupe de lion
Aussi blanche qu'un lis mêlé de vermillon.
Dire qu'un char moins beau vit triompher Auguste,
C'est être historien, ce n'est pas être juste.
Le char du Soleil même eût paru pâle auprès,
Le jour où Jupiter, dans ses desseins secrets,
De la Terre tremblante accueillit la prière,
Et brûla Phaéton de sa propre lumière.

Trois femmes qui dansaient à la droite du char,
Par leur étrange aspect fixèrent mon regard :
L'une avait la rougeur d'un rubis : dans la flamme
On n'eût pas distingué l'éblouissante Dame.
La seconde semblait avoir pris, en naissant,
D'une pure émeraude et ses chairs et son sang.
La troisième brillait plus blanche que la neige,
Quand d'un contact impur l'air encor la protége.
Parfois c'était la Blanche, et la Rouge parfois,
Qui conduisait le chœur aux accords de sa voix,
Dans un cercle sans fin l'une à l'autre enchaînées,
Tour à tour entraînant, tour à tour entraînées.
A la gauche du char, un brillant quatuor
Formait un autre chœur vêtu de pourpre et d'or.
La femme qui guidait la merveilleuse fête
Avait trois yeux ouverts tout autour de la tête.

A la suite du char et des saintes Vertus
S'avançaient deux vieillards diversement vêtus.
Égaux par cet air grave où la sagesse éclate,
L'un d'eux semblait un fils de ce grand Hippocrate
Que le Ciel parmi nous a fait descendre un jour,
Comme un signe assuré de faveur et d'amour;
L'autre tenait en main un signe tout contraire,
— Un glaive — d'où partaient de tels jets de lumière
Que d'une rive à l'autre il me glaça de peur.
Puis je vis — à demi cachés par la vapeur —
Quatre autres s'avancer dans une humble posture ;
Puis, plus loin, un vieillard d'une haute stature,
Qui marchait dans l'extase en dormant à demi ;
Car son esprit veillait dans son corps endormi.
Lecteur, les sept vieillards qui composaient ce groupe
N'étaient pas étrangers à la première troupe :
Seulement, pour couronne, au lieu de fleurs de lis,

Des fleurs d'un rouge ardent ornaient leurs fronts pâlis;
Tels qu'à les voir ainsi, de loin, entre les branches,
On eût dit qu'un rayon ceignait leurs têtes blanches.

Quand le char fut venu juste en face de moi,
Le tonnerre gronda, nul ne montra d'effroi ;
Mais ce signal sans doute avait clos la carrière...
Tout s'arrêta, le char, la troupe et la bannière.

CHANT XXX.

ARGUMENT. — Suite de la description. Béatrix apparaît au milieu d'un brillant cortége de Saints, d'Anges et de Vertus, et reproche à Dante les désordres de sa vie.

J'avais vu s'arrêter, comme un autre Ezéchiel,
L'ardent Septentrion qui brille au premier ciel, (1)
Astre sans orient ni couchant, que nos fautes
Peuvent seules troubler dans des sphères si hautes.
Les yeux fixés sur lui, tous songeaient au devoir,
Comme ici-bas sa sœur (quand l'homme peut la voir)
Dirige vers le port nos fiers palais de planches.
Je vis au même instant les saints aux barbes blanches,
Qui suivaient le fanal et précédaient le char,
Jeter sur l'arche sainte un sublime regard.
L'un d'eux, qui me parut l'organe de Dieu même,
Levant au ciel son front ceint du blanc diadème,
Chanta : « *Veni, sponsa, de Libano,* » trois fois ;
Et le chœur des vieillards répondit à sa voix.
Tels les élus un jour, aux sons de la trompette,
Du fond de leurs tombeaux relèveront la tête,
Et, vêtus de leurs chairs, diront Alleluia :
Ainsi, du fond du char que Dieu leur confia,
Je vis, au saint appel de ces voix souveraines,
Les ministres de Dieu se lever par centaines.

Et tous : « *Benedictus* (disaient-ils) *qui venis.* » (2)
Puis : — « *Manibus date jam lilia plenis.* »
Et, pour qu'au même instant la loi fût accomplie,
Mille fleurs — de leurs mains — tombaient comme une pluie

J'ai vu notre orient légèrement rosé,
Quand l'aurore se lève, et quand à l'opposé,
Dans un limpide azur, pâlissent les étoiles :
J'ai vu le blond soleil sourire sous les voiles
Que jette le matin sur ses traits éclatants :
Mes faibles yeux alors l'ont pu fixer longtemps.
Tel, du milieu des fleurs qui, de la main des Anges,
Montaient pour redescendre en gracieux mélanges,
Parmi les fleurs du char et les fleurs du sentier,
Sous un long voile blanc couronné d'olivier,
Sous sa mante, aux couleurs d'espérance et de flamme,
J'entrevis les attraits d'une céleste femme ;
Et, bien que dès longtemps l'aspect de mon vainqueur
N'eût pas brûlé mon sang et fait battre mon cœur ;
Bien qu'elle fût cachée à mon œil infidèle,
Tel était cependant le charme émané d'elle,
Que mon antique amour reprit tout son pouvoir.

Sitôt que par mes yeux, et presque sans la voir,
J'eus senti pénétrer cette invisible flamme
Qui, dès ma tendre enfance, avait brûlé mon âme,
Je retournai la tête (ainsi qu'un faible enfant
Qui vers sa mère accourt ou peureux ou souffrant),
Pour dire à mon tuteur : « Je n'ai pas, il me semble,
» Une goutte de sang qui dans mon cœur ne tremble...
» Je reconnais la voix des premières amours... » (3)
Virgile avait, hélas ! disparu... pour toujours !
Virgile, mon ami, mon bon père, Virgile,
L'inébranlable appui d'une plante fragile !

Malgré tous ces trésors qu'Adam avait perdus,
Que j'ai tant désirés, et qui m'étaient rendus,
Ma joue, humide encor de la sainte rosée,
Par un torrent de pleurs se sentit arrosée.

— « Ah! pour avoir perdu ton vertueux mentor,
» Dante, ne pleure pas.... ne pleure pas encor!
» Dante, attends pour pleurer les coups d'un autre glaive. »
Tel un brave amiral, au bruit du vent, se lève,
De la poupe à la proue allant, venant, pour voir
Si chacun à son poste a rempli son devoir,
Excitant, ranimant le courage ou le zèle:
Telle je vis debout la sainte Damoiselle.
Quand je levai les yeux, au nom que j'ai cité,
Lecteur, non par orgueil, mais par nécessité,
Celle dont j'avais vu déjà la noble tête
Se voiler sous les fleurs de l'angélique fête,
M'apparut — radieuse en sa fière beauté —
Dirigeant comme un dard ses yeux de mon côté,
Sous son voile enlacé du rameau de Minerve :
Puis, comme un orateur qui tiendrait en réserve
Le trait le plus perçant pour la fin d'un discours,
Sans dévoiler ses yeux, mais me fixant toujours :
— « Va, regarde moi bien : (s'écria-t-elle encore
» D'un air vraiment royal et d'une voix sonore)
» C'est moi, c'est Béatrix, moi que ton cœur attend!
» Que d'apprêts pour venir! tu savais bien pourtant
» Que l'homme sur ce mont trouve une paix certaine. »

J'avais baissé les yeux vers la claire fontaine;
Mais je les détournai, quand son miroir vengeur
Trahit mon front chargé de honte et de rougeur.
Et comme pour un fils les leçons d'une mère
Puisent dans l'amour même une saveur amère,

Ainsi je l'écoutais, honteux quoique ravi.

Elle se tut : — « *In te, Domine, speravi,* » (4)
Tel est l'hymne divin que les Anges chantèrent;
Mais à *pedes meos* ensemble ils s'arrêtèrent.
Quand la neige a voilé de ses tristes couleurs
Le front des Apennins, ses arbres et ses fleurs,
Le vent des Esclavons la durcit en silence : (5)
Mais du pays sans ombre un vent plus doux s'élance;
Le cristal échauffé se fait eau jusqu'au fond,
Comme la cire au feu s'amollit et se fond :
De même, avant ces chants des substances fidèles
Mariés au concert des sphères éternelles,
Je restais oppressé, sans soupirs et sans pleurs :
Mais sitôt qu'en chantant, à d'obscures douleurs
Je les vis compatir (mieux qu'en disant peut-être :
A de si rudes coups faut-il donc le soumettre!)
L'effroi qui de mon cœur avait fermé le seuil
Le fondit en sanglots, en larmes; et mon deuil,
Par la bouche et les yeux, sortit de ma poitrine.

Toujours fière et debout, ma maîtresse divine
Adressa la parole aux purs enfants du Ciel,
Et leur dit : — « Vous veillez dans un jour éternel;
» Et la nuit ne saurait, dans le monde où nous sommes,
» Vous cacher les sentiers où s'égarent les hommes.
» Si donc je parle encor, Anges, c'est moins pour vous
» Que pour lui, qui là-bas souffre et pleure à genoux :
» Il faut que son remords soit égal à ses fautes.

» C'est peu qu'il eût pour lui les sphères les plus hau
» Qui poussent bien ou mal les fils d'Eve en naissant,
» Suivant que l'astre luit funeste ou bienfaisant :
» C'est peu… car les torrents de la grâce divine

» (Dont la source est si haut, que rien ne l'avoisine,
» Et que nos faibles yeux ne l'aperçoivent pas)
» Ont abreuvé sa lèvre ; et dès ses premiers pas,
» La plus simple culture eût tiré de son âme
» Les fruits délicieux que la vertu réclame.
» Mais, plus le sol est riche, et plus il est fatal
» A qui l'emplit d'ivraie ou le cultive mal.
» Longtemps je le soutins, rien que par mon visage,
» Et je le conduisis dans les sentiers du Sage,
» Rien qu'en tournant sur lui mes regards enfantins :
» Mais quand je fus venue à de meilleurs destins,
» Quand j'eus touché le seuil de l'éternelle vie,
» D'autres prirent son âme !... elle me fut ravie !
» De la chair à l'esprit sitôt que j'eus monté,
» Plus belle de vertu, plus pure de beauté,
» Je lui devins moins chère et lui parus moins belle :
» Vers des chemins trompeurs tournant son pied rebelle,
» Il suivit loin de moi l'image du faux bien,
» Du bien qui promet tout et qui ne donne rien.
» Des inspirations en vain j'obtins la grâce ;
» Des songes vainement le mirent sur ma trace....
» Il s'était fait aveugle, il voulut être sourd ;
» Puis il tomba si bas, chargé d'un poids si lourd,
» Que du salut partout les portes étaient closes,
» A moins de lui montrer les infernales choses.
» Pour lui je visitai les portes de la mort :
» A celui qui depuis l'a guidé sur ce bord,
» Je portai, toute en pleurs, ma fervente prière ;
» Mais de la loi divine il romprait la barrière,
» S'il passait le Léthé, s'il buvait le nectar
» Sans donner au remords des pleurs venus trop tard. »

CHANT XXXI.

ARGUMENT. — Béatrix continue d'adresser à Dante d'amers reproches. Mathilde le plonge ensuite dans l'eau du Léthé ; puis les quatre dames représentant les vertus cardinales le conduisent aux pieds de Béatrix.

— « Toi, (poursuivit la voix impitoyable et brève,
En retournant sur moi la pointe de ce glaive
Dont le tranchant déjà me déchirait le sein),
» Toi, que je vois là-bas, au bord du fleuve saint,
» Parle : ai-je dit vrai ? parle ! un si rude anathème
» Veut être confirmé par le pécheur lui-même. »

Un tel trouble agitait mon esprit éperdu,
Que je ne pus parler comme je l'aurais dû ;
Et ma voix expira dans mon gosier pressée.
Ma Dame attendit peu : — « Quelle est donc ta pensée ?
» Réponds-moi : l'eau du fleuve où tu daignas venir [1]
» N'a pas encor troublé ton triste souvenir. »
A ces mots, ô lecteur, le remords et la crainte
Tirèrent un tel *oui* de ma voix presque éteinte,
Que là-bas, pour l'entendre, on eut besoin des yeux.
Comme, au fort du combat, l'archer trop furieux,
Pour l'avoir trop tendu, brise l'arc et la corde,
Et le trait n'atteint pas le but ou le déborde :
De même, trop chargé, je pliai sous le poids.

Les pleurs et les soupirs m'étouffaient; et ma voix
Se glaça tout à coup, par trop d'ardeur sans doute.
L'autre ajouta : — « Réponds: dans cette sainte route
» Où mes yeux te guidaient vers le souverain bien,
» Hors duquel tout est mal, hors duquel tout n'est rien,
» Quels écueils t'ont brisé? quel piége, quelle entrave,
» T'ont fait tomber vaincu, t'ont fait servir esclave?
» Quels regards, quel sourire armaient donc ton vainqueur,
» Pour le faire passer avant moi dans ton cœur? »

Après un long soupir qui s'exhalait à peine,
Ma voix péniblement rompit enfin sa chaîne,
Et je dis en pleurant : — « Dès qu'à mes yeux, hélas!
» Vos yeux furent cachés, je tombai dans les lacs
» Que les objets présents nous tendent sur la terre. »
— « Il t'aurait peu servi de nier ou de taire
» Ce que ta bouche avoue et qui fut un péché:
» Pour toi je suis un juge à qui rien n'est caché.
» Mais lorsque le pécheur menacé d'anathème
» De lui-même s'accuse et se juge lui-même,
» Au pied du tribunal qui l'appelle à son ban,
» Le fer déjà levé se détourne en tombant.
» Pourtant, comme à ton cœur il faut serrer les rênes,
» Et le rendre enfin sourd à la voix des sirènes,
» Ecoute-moi: taris la source de tes pleurs.
» Apprends que ce n'est pas au péché, mais ailleurs,
» Que devait te guider ma chair ensevelie.
» Quand j'habitais encor la prison qui te lie,
» Dis, la nature et l'art t'offrirent-ils jamais
» Tout le bonheur promis par mes jeunes attraits?
» Si ma mort t'a ravi la volupté suprême,
» Devais-tu t'enchaîner à ce que le monde aime?
» Non, non: au premier trait de ce monde trompeur,
» Il fallait, secouant la faiblesse et la peur,

» Gravir derrière moi par des routes nouvelles, (2)
» Et tu ne devais pas appesantir tes ailes,
» Subir de nouveaux coups, servir un autre amour,
» Et chercher des plaisirs qui ne durent qu'un jour.
» L'aiglon une fois pris n'échappe pas au piége;
» Mais l'aigle!... vainement dans son aire on l'assiége,
» Le filet vainement sous ses pieds est tendu. »

J'étais comme l'enfant, muet et confondu,
Qui, le front bas, écoute une voix ferme et haute,
Pleure, demande grâce et déteste sa faute:
— « Ma voix te fait rougir; mais, pour me venger mieux,
» Regarde à ton menton — j'en appelle à tes yeux. »
Et moi je résistai plus longtemps que le chêne,
Quand pour le renverser l'Aquilon se déchaîne;
Mais sur ma barbe épaisse un regard abaissé
Me fit sentir le trait qui m'était adressé. (3)
Je reportai mes yeux tout autour de l'enceinte:
Les fleurs avaient cessé de pleuvoir sur la Sainte.
Je vis (bien que mon trouble, hélas! me servît mal)
Béatrix se tourner vers le noble animal (4)
Qui forme un être seul sous sa double nature.
Vue ainsi sous son voile, au delà de l'eau pure,
Elle éclipsait autant son antique beauté
Que toute autre par elle autrefois l'eût été.
Le remords me serrait d'une cruelle étreinte;
Et plus il ranimait ma flamme mal éteinte,
Et plus tout autre objet me semblait odieux.
Mon crime apparut donc tel à mes propres yeux,
Que je tombai vaincu... sans plus voir autre chose;
Mais celle-là sait tout, qui de tout fut la cause. (5)

Quand la vie à la fin me fut rentrée au cœur,
Je plongeais jusqu'au cou dans la sainte liqueur:

La Dame qui déjà m'était seule apparue, (6)
Se penchait sur mon front, et, d'une voix émue:
— « Tiens-moi, tiens-moi »(dit-elle en me traînant sur l'eau
Que ses pieds effleuraient plus légers que l'oiseau).
Quand je fus près du bord où l'on semblait m'attendre;
L'*Asperges* fut chanté, mais d'une voix si tendre (7)
Que je n'y puis penser sans le chanter tout bas.
La Dame en souriant alors m'ouvrit ses bras,
Elle enlaça ma tête, et la tint tout entière
Plongée au plus profond de la sainte rivière;
Puis, me tirant de l'eau tout ruisselant encor,
Elle me fit entrer dans le beau quatuor,
Où je fus embrassé par les quatre Immortelles.

— « Etoiles dans les cieux, ici, (me dirent-elles) (8)
» Nymphes de Béatrix, nous attendions sa loi
» Avant que dans le monde elle ne vînt pour toi.
» Suis-nous : devant ses yeux nous allons te conduire.
» Dans leur brillant miroir d'abord tu verras luire
» Nos trois sœurs que, là-bas, tu vois danser en rond, (9)
» Et qui jettent sur Elle un regard plus profond. »

Tout en chantant ainsi, les saintes Damoiselles
Du côté du Griffon m'entraînaient après elles,
Où trônait Béatrix, face à face avec nous.
Le chant continua : — « Voilà ses yeux si doux;
» Voilà ces bleus saphirs, cette éternelle flamme
» D'où l'amour a tiré ses flèches sur ton âme. »

Déjà mille désirs, brûlant de mille feux,
Attachaient mes regards à l'éclat de ses yeux,
Qui semblaient ne chercher que la divine Bête.
Comme dans un miroir le soleil se reflète,
Ainsi le beau Griffon, sous mille aspects divers,

Rayonnait dans ces yeux dont rayonnent mes vers.
Comment croire, ô lecteur! une chose incroyable?
La cause du reflet restait invariable, (10)
Et le reflet lui-même à tout moment changeait.

Etonné, mais joyeux, mon esprit se plongeait
Dans ce flot de plaisirs inconnus à la Terre,
Qui sans fin nous enivre et sans fin nous altère.
Les Sœurs, dont la démarche annonçait le haut rang,
Au-devant du Griffon vinrent en l'adorant,
Et toujours en dansant comme dansent les Anges;
Et leurs doux chants disaient : — « Reine de nos phalanges,
» Sur ton fidèle ami tourne le beau miroir. (11)
» Il a beaucoup souffert, Béatrix, pour te voir.
» Par grâce, par pitié, daigne, ô vertu sans taches,
» Dévoiler à ses yeux la bouche que tu caches;
» Laisse, laisse entrevoir ta seconde beauté. »

O splendeur éternelle! ô source de clarté!
Quel homme, eût-il pâli sous l'ombre du Permesse,
Eût-il tari ses eaux et bu jusqu'à l'ivresse,
Quel homme, s'il n'est fou, tenterait dans ses vers
De peindre tant d'attraits à mes yeux découverts.....
Quand je les vis soudain briller, sans autres voiles
Que les rayons du ciel et l'ombre des étoiles!

CHANT XXXII.

ARGUMENT. — Dante se remet en marche avec le cortége, et parvient ainsi à la place où s'élève l'arbre de la science du bien et du mal. Là différents mystères s'accomplissent.

Mes faibles yeux bientôt se firent si puissants,
Pour se désaltérer d'une soif de dix ans,
Que dans mes autres sens la vie était éteinte.
C'est qu'ils semblaient liés par une forte étreinte,
Ces yeux si longtemps veufs, et que l'antique attrait
D'un sourire enchanteur dans ses lacs attirait!
Il fallut cependant porter ailleurs ma vue,
Quand j'entendis ces mots dits d'une voix émue:
— « C'est assez, c'est assez. » — Tout ébloui d'abord,
Je tentai, vers la gauche, un inutile effort
Pour voir les changements de la divine fête.
Quand ma vue à la fin se fut un peu refaite...
(Un peu, dis-je, en raison de l'extrême clarté
D'où mon œil, à regret, venait d'être écarté)
Je vis qu'à mon flanc droit la pacifique armée
Avait changé de front et s'était reformée,
Faisant face au soleil ainsi qu'aux sept flambeaux.
Ainsi, quand, pour sauver de glorieux lambeaux,
Un escadron recule, il convient que la tête,
Avant les derniers rangs, commence sa retraite :

Telle avait manœuvré la milice des cieux,
Qui déjà défilait devant les saints essieux.
Avant que le timon eût tourné sur lui-même,
Chaque Dame bénit des yeux celle que j'aime;
Et le Griffon tira ses précieux fardeaux,
Sans qu'une seule plume eût frémi sur son dos.
Je suivis la Beauté qui, dans les eaux du fleuve,
M'avait fait la faveur d'une si douce épreuve.
Stace allait avec nous tout près de l'essieu droit,
Qui décrivait alors un cercle plus étroit. (1)

Dans la haute forêt (depuis longtemps déserte,
Grâce au serpent maudit qui causa notre perte)
Nos pas étaient réglés par d'angéliques chants.
Une flèche, trois fois tirée à travers champs,
Eût à peu près franchi la route parcourue,
Quand Béatrix encore apparut à ma vue.
J'entendis murmurer partout le nom d'Adam;
Puis la foule entoura, par un pieux élan,
Un arbre à qui la feuille et les fleurs faisaient faute,
Et dont l'immense tige, aussi large que haute,
Eût surpris l'Indien même au fond de ses grands bois.
Anges, Nymphes, Vieillards, dirent tous à la fois :
— « O Griffon ! sois béni : de cette douce écorce (2)
» Ton bec n'a pas touché la dangereuse amorce ;
» D'autres en ont goûté, qui s'en trouvèrent mal. »
— « C'est ainsi, c'est ainsi, (dit le noble animal)
» Que de toute justice on garde la semence. »
Puis, liant le timon au pied de l'arbre immense,
Lui, (son gardien si sûr, son guide tant aimé)
Il le rendit sans tache au tronc qui l'a formé.

Quand aux feux du Bélier l'astre qui nous éclaire
Mêle de ses rayons la chaleur tutélaire,

La sève se réveille, et le bouton grossit,
Puis sous les rameaux verts l'ombrage s'épaissit,
Avant que le soleil, déjà près de la ligne,
Ait soumis ses coursiers au joug d'un autre signe:
Tel je vis le grand arbre, auparavant si nu,
Se parer tout à coup d'un feuillage inconnu,
Dont l'éclat paraissait plus violet que rose.
Je n'entendis jamais, et jamais, je suppose,
On ne chante ici bas l'hymne mystérieux
Que chantèrent en chœur les bien-aimés des Cieux;
Je n'en supportai pas la divine harmonie.
Que ne puis-je, inspiré d'un plus puissant génie,
Dire comment, vaincu par la lyre et les vers,
Argus ferma ses yeux, ses yeux toujours ouverts, (3)
Et paya chèrement leur veille trop fidèle!
Peintre deux fois heureux, peintre d'après modèle,
Je te dirais, lecteur, comment je m'endormis.
Aux secrets du sommeil si quelqu'un est admis,
Qu'il se lève, qu'il parle et me montre la route.....
Moi je passe au réveil, pour dire à qui m'écoute:
Une lueur soudaine et ce cri : « *Que fais-tu?* »
Chassèrent le sommeil sur mes sens abattu.

Tels Pierre, Jacque et Jean, cédant au doux prestige, (1)
Avaient cru voir des fleurs pendantes à la tige
Dont le fruit, savouré par la race du Ciel,
L'abreuve et la nourrit de nectar et de miel:
Tels, plus tard éveillés par la voix douce et grave
Qui d'un sommeil plus lourd eût pu briser l'entrave,
Ils cherchèrent en vain leurs amis autour d'eux :
Moïse, Elie, au Ciel étaient rentrés tous deux,
Et la nouvelle robe enveloppait leur maître :
Tel je revins à moi, telle je vis paraître,
Se penchant sur mon front, la Dame aux doux ébats

Qui le long de l'eau sainte avait guidé mes pas.
Je me sentis troublé : — « Béatrix ! (m'écriai-je)
» Où donc est Béatrix? » — « Là, mon frère; elle siége
» Sous le nouveau feuillage, au pied de l'arbre saint.
» Près d'Elle sont mes sœurs : le radieux essaim
» D'Anges et de Vieillards que tu vis tout à l'heure,
» Escortant le Griffon vers sa haute demeure, [5]
» Remonte avec un chant plus doux et plus profond.....

Ainsi parla Mathilde : en dit-elle plus long?
Je ne sais... j'avais vu la Sainte que j'adore...
Près d'Elle, quelle voix pouvais-je entendre encore!...
Sur le rude terrain, seule, assise à l'écart,
Elle semblait veiller à la garde du char
Que j'avais vu trainer par le Griffon fidèle.
Les sept Vertus formaient un rempart autour d'elle,
Tenant les sept flambeaux que peuvent agiter
Et non pas obscurcir l'Aquilon et l'Auster.
— « Tu n'es là qu'en passant, mon frère; mais la Grâce,
» Près de moi, pour toujours, te réserve une place
» Dans cette noble Rome, où le Christ est Romain : [6]
» Rappelle, en attendant, le monde au droit chemin.
» Regarde bien le char; et, rentré chez les hommes,
» Ecris ce que tu vois dans le cercle où nous sommes. »

Ainsi parlait la Sainte. Humble et silencieux,
Je tournai vers le char ma pensée et mes yeux.
Plus rapide qu'un trait, plus prompt que le tonnerre,
Un aigle, tout à coup élancé de son aire, [7]
A travers les rameaux jusqu'à nous descendit,
Mutilant, déchirant, de son ongle maudit,
Et la feuille et les fleurs, et jusques à l'écorce ;
Il frappa sur le char, mais avec tant de force,
Que l'arche du Seigneur ploya comme l'esquif

Que la vague et le vent jettent sur un récif.
Puis je vis se glisser dans la nef immortelle
Un renard à l'œil louche et d'une maigreur telle,
Qu'il paraissait nourri de fange et de poison.
D'un seul geste, d'un mot ma Dame en eut raison;
Le lâche prit la fuite, et plus vite peut-être
Que ses os décharnés ne semblaient le permettre.
Par le même chemin l'aigle revint encor;
Puis il laissa le char plein de ses plumes d'or.
Une voix s'échappa du Ciel avec tristesse,
Comme d'un cœur blessé sort un cri de détresse.
Et dit : — « O mon vaisseau, comme on te charge mal ! »
a terre alors s'ouvrit : un hideux animal,
n dragon, en sifflant, se dressa dans l'enceinte;
uis il plongea son dard au fond de l'arche sainte,
t, l'ayant retiré comme un dard de frelon,
traina les débris à travers le vallon,
eçà, delà rampant, radieux et superbe;
t, comme un sol fertile est vite rempli d'herbe,
e qui restait du char fut soudain recouvert
u plumage brillant que l'aigle avait offert
ans un but qui semblait généreux, je l'avoue.
couvrit le timon, il couvrit chaque roue,
eut-être en moins de temps qu'on n'exhale un soupir.
'édifice sacré que j'avais vu souffrir,
llait subir bientôt d'autres métamorphoses.
ept têtes à la fois, dans différentes poses,
alèrent soudain leurs étranges beautés :
ois sur le timon seul, quatre aux quatre côtés.
es trois, comme le bœuf, avaient au front deux cornes;
es autres une seule, ainsi que les licornes.
n, un monstre pareil jamais ne s'était vu.
ur son dos se dressait, l'œil ardent, le sein nu,
anquille comme un roc sur un mont solitaire,

Une prostituée; et près d'elle, par terre,
Un géant tout armé, comme pour empêcher
Qu'à la garde du monstre on ne vint l'arracher.
Ils échangeaient parfois des baisers pleins de flamme;
Mais les yeux provoquants de l'impudique femme
M'attaquaient si souvent, que son amant jaloux
Leva le bras sur elle et l'accabla de coups.
Puis, ivre de colère, il détacha la bête,
Et l'entraina si loin, chargé de sa conquête,
Que la sombre forêt me fit un bouclier
Contre l'affreux géant, sa dame et son coursier.

CHANT XXXIII ET DERNIER.

ARGUMENT. — Béatrix recommande au poëte d'écrire ce qu'il aura vu et entendu dans le Paradis terrestre. Mathilde le fait plonger dans les eaux de l'Eunoé. Il en sort purifié et prêt à monter vers les étoiles.

— « *O Deus, venerunt gentes.* » Ces tristes gammes [1]
aient avec les pleurs des immortelles Dames,
par trois et par quatre, alternaient en chantant. [2]
ix, à genoux, pleurait, soupirait tant,
n doutait, à la voir, si Marie outragée
au pied de la croix plus pâle et plus changée.
sitôt que les voix s'arrêtèrent un peu,
ment redressée et le visage en feu :
Modicùm (s'écria la Beauté que j'adore) [3]
me videbitis. » — Puis elle dit encore :
« *Modicùm iterùm, et videbitis me.* »

e cortége autour d'elle était déjà formé:
sœurs d'abord, puis elle; et, sur un simple signe,
ame aux fleurs, le Sage, et moi le plus indigne.
marchait ainsi; mais je ne pense pas
elle eût sur le gazon avancé de dix pas,
d, de ses yeux plongeant dans mes yeux: — « Viens plus vite.
t'approcher de moi, moi-même je t'invite;
u pourras de plus près mieux m'entendre et me voir. »

J'obéis : mon bonheur était dans mon devoir.
— « Frère, (dit-elle alors) quand nous sommes ens
» Tu pourrais m'adresser quelques mots, il me semb
Il m'advint comme à ceux qui, troublés à l'aspect
De leurs supérieurs, ne peuvent, par respect,
Tirer d'entre leurs dents une voix nette et pleine.
Je bégayai ces mots qui s'entendaient à peine :
— « Madame, ai-je besoin de vous dire tout haut
» Et le bien où j'aspire et le bien qu'il me faut?
» Ne le savez-vous pas? » — « Je veux, reprit la Sai
» Qu'avec moi désormais tu laisses toute crainte.
» Ne me parle donc plus comme on parle en rêvant
» Le char que le dragon jetait naguère au vent
» Fut et n'est plus... Malheur au coupable, aux compl
» La vengeance de Dieu craint peu les sacrifices.
» L'aigle ne sera pas toujours son héritier, (5)
» Et tous ne seront pas tenus de l'imiter.
» Tous, recouvrant le char d'or, de pourpre et de
» N'en feront pas un monstre, et du monstre une
» Frère, le temps approche où, bravant les affronts,
» Un astre plus riant brillera sur nos fronts.
» Le chiffre cinq cent quinze, envoyé de Dieu mê
» Percera le géant et la Phryné qu'il aime.
» Peut-être à mon oracle auras-tu peu de foi;
» Car le Sphynx eût parlé plus clairement que moi.
» Mais les faits parleront, et, mieux que la Naïade,
» Te donneront le mot de l'obscure charade,
» Sans danger pour les grains, sans dam pour les tr
» Note donc mes discours : tels qu'ils sont, sans re
» Prêche-les à ceux-là dont la vie insensée
» Est un pas vers la mort... Grave dans ta pensée,
» Pour en parler là-bas, l'arbre mystérieux,
» L'arbre qui fut deux fois dépouillé sous tes yeux.
» Nul ne touche à ses fruits, ou même à son écorce,

ms offenser ce Dieu dont l'appui fait ma force.
e Dieu l'a créé saint à son usage seul.
our en avoir goûté, notre premier aïeul
souffert cinq mille ans de désir et de chaîne,
vant que de sa faute un Dieu subît la peine.
n réfléchissant bien, frère, tu comprendrais
ue Dieu n'a pu créer, sans des desseins secrets,
ne tige si haute, une si large cime.
si les vains pensers où ton esprit s'abîme, (7)
eussent agi sur lui comme l'eau de l'Elsa,
u le sang que Thisbé sur le mûrier versa,
u saurais par tes yeux, rien qu'à ce double indice,
e Dieu moralement fit acte de justice
interdisant l'arbre à tout autre qu'à Dieu.
puisque ton esprit, peu digne du saint lieu,
déteint dans le vice et par lui s'est fait pierre,
que tu t'éblouis de ma vive lumière,
faut du burin, au moins que mes discours
nt livrés en esquisse à ce monde où tu cours.
ille au moins une palme au bord de l'Idumée! »

moi, je répondis : — « O sainte bien-aimée,
mme un sceau dans la cire empreint avec vigueur,
s discours à jamais sont gravés dans mon cœur.
s saurai-je pourquoi cette chère parole
delà de ma vue, hélas! si haut s'envole,
e plus je veux l'atteindre, et plus elle me fuit? »
« C'est que de ses leçons le monde te poursuit;
st que tu veux trouver dans ses pauvres doctrines
chemin où s'en vont mes paroles divines.
ta route est plus loin de la mienne, ô mortel,
e le fond de l'Enfer n'est éloigné du Ciel. »
« Je ne me souviens pas, (répondis-je) et je doute
e j'aie un seul instant déserté votre route.

» Ma conscience est pure, et mon cœur sans remords. »
— « Oui, de tous tes péchés les souvenirs sont morts
» (Dit-elle en souriant). Pourtant, que ta mémoire
» Te reporte à ce fleuve où ma sœur t'a fait boire.
» Et, si par la fumée on démontre le feu,
» L'oubli prouve la faute aussi bien que l'aveu.
» Sois tranquille : à présent, je mettrai mes paroles
» Au niveau de tes sens incomplets et frivoles. »

Et déjà le soleil, en haut du firmament,
Sur sa roue enflammée allait plus lentement,
Voyageur indécis au sommet de deux routes :
Je vis les chastes sœurs soudain s'arrêter toutes,
Comme fait une escorte en avant des soldats,
Si quelque objet étrange inquiète ses pas :
C'est qu'avec la forêt l'ombre avait cessé d'être,
Comme ces frais abris que l'Apennin fait naître
Avec ses rameaux noirs et ses feuillages verts.
Je crus voir dans leur source, à mes yeux découverts,
L'Euphrate près du Tigre — humbles amis d'enfance,
Lents à se séparer pour grandir dans l'absence.
— « O lumière éternelle, orgueil du genre humain,
» Quelle est cette eau qui fuit par un double chemin,
» Et d'elle-même ainsi se sépare elle-même? »
— « Interroge Mathilde : elle est bonne, elle m'aime;
» Elle te répondra, si tu veux la prier. »

— « Je tiens (reprit Mathilde) à me justifier.
» Cette explication, et bien d'autres encore,
» Ma sœur, je l'ai donnée à celui qui t'implore.
» Il n'a pu l'oublier en buvant le Léthé. »
— « Peut-être son esprit, Mathilde, a-t-il été (9)
» En proie à quelque soin, à quelque souci grave :
» Parfois dans de tels nœuds la mémoire s'entrave.

voici l'Eunoë : sur sa rive, ô ma sœur,
e à ta coutume, emmène ce pécheur,
is revivre en lui sa vertu deux fois morte. »

les cœurs généreux que la nature emporte,
ıt au moindre appel pour vous prêter appui,
. leur volonté des volontés d'autrui:
ıyant pris ma main, la noble et sainte Dame
tace : — « Avec moi viens aussi, viens, chère âme. »

ı place, ô lecteur, ne manquait à mes chants,
lrais consacrer quelques accords touchants
eau dont j'étais, en buvant, plus avide;
ıuisque j'ai rempli le cadre longtemps vide
vais réservé pour mon second tableau,
ı de l'art m'arrête, et j'éteins mon flambeau.

ırtis rajeuni de l'onde sanctissime,
ble à l'arbrisseau qui, du pied à la cime,
elle au printemps son voile gracieux :
beau, pur, et prêt à monter vers les Cieux.

FIN DU PURGATOIRE.

NOTES DU PURGATOIRE.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) Pour courir plus léger.....

Il n'est personne qui, ayant lu l'*Enfer,* ne sente profondément le charme de ce début. Ce n'est pas seulement le poëte, c'est la poésie qui, naguère oppressée par l'atmosphère *morte* de la nuit éternelle, semble se dilater et respirer plus à l'aise en revoyant l'azur du ciel. Les dernières strophes de l'Enfer ont servi de transition à cette peinture pleine de fraicheur, de mouvement et de vie. Tout est ménagé, d'ailleurs, avec un art infini. Le vers ne brille que d'un éclat tempéré; il n'exprime qu'une joie calme et contenue : ce n'est plus l'Enfer, ce n'est pas encore le Paradis.

(2) Je chante la montagne.....

Le Purgatoire est, d'après notre poëte, une montagne qui s'élèverait du sein des flots du vaste Océan, à l'antipode de Jérusalem. Elle a, comme l'Enfer, la forme d'un cône divisé en plusieurs circuits qui vont toujours se rétrécissant de bas en haut, du premier au dernier; il y a seulement cette différence, qu'ici l'on monte vers le ciel, et que là on descend dans les entrailles de la terre. Le dernier cercle de l'Enfer est le centre même de notre globe; le dernier circuit du Purgatoire est le point le plus élevé de la terre au-dessus du niveau de l'Océan (voy. ch. III, v. 14 et 15), le point d'où les âmes purifiées s'élancent vers le Ciel.

(3) O Muses, relevez mes chants.....

Le poëte n'a pas seulement voulu dire : Ranimez ma voix que l'Enfer vient d'affaiblir, mais : Faites que j'ouvre une ère nouvelle

au monde. La barbarie du moyen âge a fait son temps : belle littérature, sublime poésie, brillantes illusions de la Grèce et de Rome, redescendez sur la terre ! Que je sois le premier à vous rendre ce culte innocent et pur qui a civilisé le monde en faisant le charme de l'existence humaine.

(4) ..... sainte Calliopée.

Calliope ou Calliopée, muse des chants héroïques. Dante, après avoir hésité sur le ton qu'il donnerait à son poëme, avait adopté la simple allure du genre tempéré : de là le nom de Comédie donné par lui-même à son œuvre. Mais il ne renonça pas pour cela à s'élever de temps en temps jusqu'au genre sublime. De là cette invocation à Calliopée, dont il a soin de limiter cependant et de purifier pour ainsi dire la mission par ces deux mots : *sainte* et *quelquefois*.

Les filles de *Pierus* ou mieux de *Pierius* avaient défié les Muses; elles furent vaincues et métamorphosées en pies.

(5) Haletant sous le poids de l'atmosphère morte.

Morte en effet : l'air ne saurait pénétrer dans les régions infernales. C'est déjà dans ce sens que le poëte a dit :

Toute vapeur ici n'est-elle pas éteinte?
(*Enfer*, chant XXXIII.)

(6) Déjà l'astre si beau qui convie à l'amour.

L'étoile de *Vénus*, qui paraît avant l'aube à l'horizon, précédée du signe des *Poissons*, qui, moins brillants, sont éclipsés par elle. Le soleil étant alors dans le signe du Bélier (voy. *Enfer*, ch. Ier, le poëte indique qu'il met le pied sur le sol du Purgatoire deux heures avant le jour. Les Poissons précèdent de deux heures le lever du soleil.

(7) Mes regards vers la droite.....

Il est tourné du côté de la mer : il a l'orient en face, à gauche le nord, à droite le sud, où brillent ces quatre étoiles qui ont beaucoup occupé les commentateurs. On a supposé que, dès avant la découverte de l'Amérique, quelques navigateurs avaient pu s'aventurer assez loin sur l'Océan pour y découvrir la constellation appelée la *Croix du sud*. En effet, bien longtemps avant Christophe Colomb, et dès le grand siècle de Charlemagne, de hardis navigateurs, partis de l'Islande, semblent avoir abordé les rives virginales de la belle Amérique. (Voyez Jonas Armgrim, *Histoire d'Islande*, ch. 9,

3, etc.; — Kalm, *De Itinere prisc. Scandin. in Americ.* Abo, 757; — Malte-Brun, *Géographie universelle ; — Gaule poétique,* ol. 2, récit XIe; — etc.)

Cette version ne nous paraît pas inconciliable avec l'idée que les uatre étoiles de Dante représentent les quatre vertus cardinales : *Prudence*, la *Justice*, la *Force* et la *Tempérance*. On sait que, uivant les poëtes, ces vertus n'étaient en honneur que pendant les remiers âges du monde. Que le lecteur se reporte au chant XXXI u Purgatoire : là, les *quatre Vertus cardinales* expliquent elles-mêmes à Dante qu'elles sont étoiles au ciel et vertus sur la terre.

(8) A mes yeux apparut un vieillard.....

Ce vieillard est Caton d'Utique. Virgile lui avait déjà donné une place d'honneur dans son Elysée :

..... his dantem jura Catonem.
(*Enéide*, liv. VIII.)

A ceux qui trouveraient ce païen trop bien partagé, nous ferons remarquer que Caton est plutôt la sentinelle perdue des Ames que leur gardien et leur tuteur; car chaque cercle est gardé par un ange du Ciel. Profonde allusion aux misères de la sagesse humaine !

Quoi qu'il en soit, quelle admirable tolérance dans un temps où triomphait l'inquisition.

(9) Je ne viens pas par moi.....

Cette Dame du Ciel, c'est Béatrix (voy. *Enfer*, ch. II).

(10) Il va par tous chemins cherchant la liberté.

Ne serait-ce pas là, en passant, une justification des infidélités politiques qui, de son vivant même, ont été reprochées au poëte ? Honnête et fier, ne trouvant partout que la corruption et la tyrannie, n'était-il pas excusable d'aller demander aux Gibelins, ou plutôt à l'empire, les vertus et le bonheur qui avaient déserté le camp des Guelfes, sauf à gémir ensuite sur les misères et les crimes de tous les partis ? (Voyez *Vie de Dante*, en tête de l'*Enfer*.)

(11) ..... où gît le vêtement.

La dépouille mortelle, le corps de Caton, qu'il ira reprendre le jour du jugement dernier. (*Enfer*, ch. VI *in fine*, et ch. XIII. — *Parad.*, ch. XIV, note 4.)

(12) Et sur moi qui suis mort, Minos.....

J'habite les Limbes au-dessus du premier cercle, où le Démon Minos fait comparaître devant lui les damnés. (Voy. *Enfer*, ch. IV. — Relativement à Marcia, voy. ibid. ch. IV, note 4.) Notre poëte met ici dans la bouche de Virgile les vers de Lucain :

..... Da fœdere prisci
Illibata tori, da tantum nomen inane
Connubii, liceat tumulo scripsisse : Catonis
Marcia......

(LUCAIN, *Phars.*, ch. II.)

(13) Et je dois l'oublier, par la loi.....

C'est un dogme de la religion catholique, que les âmes des réprouvés sont vouées à l'oubli. (Voy. *infra*, ch. VI, note 3. — *Enfer*, ch. XX, note 3.)

Caton ajoute : « Quand je fus délivré, etc. »

Quand Jésus-Christ, après sa résurrection, descendit dans les Limbes pour en tirer les âmes des justes qui étaient morts sans avoir reçu le baptême. (*Enfer*, ch. IV, note 4, et *passim*.)

(14) Serre autour de ses reins.....

Le jonc est le symbole de la faiblesse, de l'humilité. (S. Pierre, Epître I, II.)

(15) ..... Mais l'arbuste (ô prodige !).

Imitation de Virgile :

...... Uno avulso non deficit alter.

(*Enéide*, liv. VI.)

NOTES DU CHANT II.

(1) Par le méridien qui traverse Sion.

Pour bien comprendre ce passage, il faut avoir une sphère sous les yeux. Voyez en outre ch. IV, vers 65 et suivants, notes 5, 6, 9, et les premiers vers des chants XV et XXVII.

Bocace a imité les deux derniers vers de ce passage : *Aurora già di vermiglia cominciava, appressando il sole, a divenir rancia.*

(2) ..... et plus l'oiseau divin.

L'Ange... Il y a dans le texte *l' uccel divino.*

(3) Chantaient *In exitu*.....

In exitu Israel de Ægypto. C'est le début du 113e psaume de David rendant grâces à Dieu de la délivrance d'Israël. Chaque phase du voyage que nous commençons avec le poëte sera marquée par les premiers vers d'un cantique analogue à la situation.

(4) ..... chassait le Capricorne.

Le Capricorne commençant à descendre, le soleil se trouvait depuis environ deux ou trois heures au-dessus de l'horizon.

Avec quelle charmante naïveté tous ces étrangers demandent leur chemin dans un pays où tout est nouveau pour eux! Dante a le secret de peindre les chôses les plus étranges avec des couleurs si naturelles que l'on croit avoir vu ce qu'il raconte.

(5) Trois fois derrière lui.....

Imitation de Virgile :

Ter conatus eram collo dare brachia circum :
Ter frustra comprensa manus effugit imago.
(*Enéide,* liv. VI.)

(Voyez d'ailleurs *infra,* ch. III, note 4, et ch. XXV, le système exposé par Stace sur la formation et l'essence des corps aériens.)

(6) ..... ô bien cher Casella.

Ami de Dante et musicien très-renommé qui avait mis en musique plusieurs canzones de notre poëte, comme celle dont il chante ici les premiers vers.

(7) ..... quelle infortune a retardé ton heure?

Non pas l'heure de la mort, mais celle de l'arrivée au rivage du Purgatoire. Dante suppose qu'après la mort les âmes des justes se réunissent à l'embouchure du Tibre, où elles demeurent errantes jusqu'à ce que l'Ange les admette dans sa barque pour les transporter au Purgatoire. Il y a donc trois mois que Casella était mort lorsque, le matin du jour de Pâques, 7 avril 1300, Dante et lui se rencontrent.

(8) L'amour, commença-t-il.....

C'est le premier vers d'une des canzones de Dante.

(9) Quand soudain apparut le vieux gardien des grottes.

Caton, l'*honnête vieillard* (dit le texte); mais plus haut (ch. Ier, vers 48 du texte italien), il s'est appelé lui-même le *gardien des grottes*.

(10) Qui vous dérobe.....

C'est-à-dire purifiez-vous, rendez-vous dignes de voir Dieu, l'*éternelle étoile*.

On verra dans le *Paradis* que l'essence divine est représentée sous la forme d'un point lumineux (ch. XXXII, XXXIII).

La comparaison qui suit est pleine de grâce et de naïveté.

NOTES DU CHANT III.

(1) Où le plus juste même.....

Les justes meurent en état de grâce, mais non pas de perfection. Tous doivent passer par les épreuves du Purgatoire.

(2) Qui même à la sagesse.....

Virgile est honteux de s'être laissé attarder par les doux accents de Casella, d'avoir encouru les réprimandes de Caton le Censeur, d'avoir pris la fuite et accéléré cette démarche grave qui est l'allure de la sagesse. Le bon Virgile n'a encore fait que quelques pas dans le *second royaume,* et il a déjà commis plus d'une faute. Il va tout à l'heure se trouver fort embarrassé (*infra,* vers 52). On voit qu'il n'est plus chez lui, qu'il hésite. Déjà même son élève commence à le railler doucement de son inexpérience (voy. *infra,* vers 10, 61 et suiv., et note 9). Tout cela est simple, bien conduit et de bon goût.

(3) Le soleil cependant flamboyait sur mon dos.

Il n'est pas encore midi par conséquent : n'oublions pas que les deux poëtes viennent de la mer, tournant le dos au soleil levant, et se dirigeant vers la montagne (voy. ch. Ier, note 7).

(4) Me croyant délaissé.....

Ce ne peut être qu'un premier moment de surprise; car le phénomène de la transparence des Ombres a dû déjà être remarqué par le poëte en Enfer, ne fût-ce qu'à la lueur des flammes. Virgile se croit cependant obligé de lui donner des explications qui seront plus tard complétées par l'Ame de Stace (voir chant XXV).

(5) ..... Déjà la nuit est sombre.

Il fait nuit à Naples quand il est plus de midi pour le Purgatoire. Virgile, mort à Brindes, fut enseveli à Naples, dans la grotte du mont Pausilippe, que tous les voyageurs vont encore visiter avec respect.

Mantua me genuit : Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope.....

(6) Contentez-vous, mortels, d'un *parce que* modeste.
(*State contenti, umana gente, al* quia.)

Ce terme latin jouait un grand rôle dans les écoles, où l'on recherchait avec tant d'avidité les *causes des choses*. A force de creuser, il fallait s'arrêter, et c'est de là qu'est venue l'expression familière : Être à QUIA, ne savoir plus que dire, que penser. Arrivé à ce terme des facultés humaines, Pascal disait en soupirant : *Peut-être;* Newton, plus grand que Pascal, se découvrait avec respect en disant : *Dieu...*

La philosophie, dans son impuissance, proclame heureux celui qui peut connaître les causes des choses. La religion, dans son humilité, nous invite à borner nos recherches comme nos désirs; car au sommet de la tour de Babel il y a la confusion des langues et la ruine... *Altiora te ne quæsieris.*

Ce *Parce que modeste* est sans doute une allusion au *Quia complacuit* de l'Ecriture.

Le poëte continue :

S'il vous était donné de comprendre le reste,
Il n'eût servi de rien que Marie eût son fils :

Car ayant su et vu toute chose, l'homme n'eût pas péché, et la venue du Messie n'eût pas été nécessaire au salut du monde. C'est dans ce sens que saint Anselme adresse à la sainte Vierge cette belle prière :

Peccatores noli abhorrere, sine quibus nunquam fores tanto digna filio.

Virgile ajoute : *Combien ont proclamé*, etc., c'est-à-dire combien de mortels, appelés Sages sur la terre, ont désiré approfondir la cause des choses, l'essence de la Divinité, forcer Dieu, pour ainsi dire, à se révéler à eux : ils n'y ont pas réussi; et ce désir sans espérance est leur éternel supplice, le supplice des Limbes (voy. *Enfer*, ch. IV).

(7) Aristote, Platon, hélas! d'autres encor.

C'est comme si Virgile disait : *Et moi-même.* Aussi un regret amer traverse la pensée du Sage qui compare en lui-même tant d'orgueil à tant de misère ; il se trouble, la voix lui manque, et son front se baisse sur sa poitrine.

Ces quelques vers donnent plus à rêver qu'une longue tirade : ils sont admirables de grandeur et de mélancolie.

(8) ..... de Léris à Turbie.

Deux châteaux qui gardent à ses deux extrémités le territoire de Gênes, l'un au levant, l'autre au couchant, et qui sont séparés par des chemins presque impraticables.

(9) J'aperçus à ma gauche.....

(Voy. *supra*, note 2, *in fine.*)

(10) ..... qui se pressent si peu.

La précipitation ne les conduirait pas plus vite au but. Il faut qu'une longue attente et les prières des fidèles leur ouvrent le seuil du Purgatoire (voy. *infra*, vers 136 et suiv. ; ch. IV *in fine*, et *passim*).

(11) Heureux prédestinés.....

Electi ante mundi constitutionem. (Ephés., c. I.)
(Voy. en outre chant XXXII du *Paradis.*)

(12) Constance est mon aïeule.....

Constance, fille de Roger, roi de Sicile, femme de Henri V, empereur, et mère de Frédéric II, qui donna le jour à ce Mainfroi. Mainfroi était roi de la Pouille et de la Sicile. Il fut tué à la bataille de Cépérano, livrée contre Charles d'Anjou (voy. *Enfer*, ch. XXVIII). Il parle de ses crimes. L'histoire, en effet, l'accuse d'avoir fait mourir son père Frédéric et Conrad son frère ; il avait de plus mené une vie fort licencieuse : aussi fut-il excommunié.

Charles d'Anjou avait fait jeter à la hâte de grosses pierres sur son cadavre, près du pont de Bénévent, où il était tombé. Mais, après la mort de Charles, l'archevêque de Cosence fut envoyé par le pape Clément IV pour exhumer les restes de l'excommunié, et les jeter sans honneurs (sans flambeaux) dans les eaux de la Verde, près d'Ascoli, et loin du royaume de Sicile.

La fille de Mainfroi, nommée Constance comme sa bisaïeule,

était mère de Frédéric, roi de Sicile, et de don Jacques, qui fut roi d'Aragon. Des bruits bien divers ont dû courir sur la mort de Mainfroi; la pieuse Constance doit croire à la damnation de son père, mort en état d'excommunication. Combien il est doux pour celui-ci de rencontrer un messager qui la reverra, qui séchera ses larmes, et qui obtiendra de sa piété les prières dont il a besoin pour abréger les souffrances du Purgatoire!

NOTES DU CHANT IV.

(1) Et par là je repousse.....

Voyez plus loin, chant XXV, le système des trois âmes que les sophistes appelaient *végétative, sensitive* et *intelligente*. Ici, il n'est question que de deux âmes, et la critique s'adresse probablement à la théorie d'Averroës, qui, réfutée par saint Thomas et par Scott, fut condamnée en ces termes par le concile de Latran, sous le pontificat de Léon X : « *Apparet quosdam in tantum impietatis venisse, ut homines duas animas habere impudenter dogmatizent.* »

Lorsque le poëte s'éloigne de Mainfroi, le soleil a déjà parcouru cinquante degrés de sa carrière, c'est-à-dire qu'il est levé depuis trois heures vingt minutes, le soleil parcourant quinze degrés par heure.

(2) ..... *Voilà ce que vous souhaitez.*

Voilà le sentier creusé dans le roc qui conduit à la porte du Purgatoire (voy. ch. III, vers 98 du texte français).

(3) J'ai gravi Bismantoue.....

Montagne très-élevée sur le territoire de Reggio, en Lombardie.

Noli, ville maritime entre Final et Savone, où l'on ne descend qu'avec une extrême difficulté.

(4) Le rocher se dressait plus droit.....

Le poëte reproduit encore ici ce grave et mystérieux symbole du travail, par lequel doit passer l'homme pour arriver au but, au repos, à la vérité (voy. *infra,* même chant; *Enfer,* ch. XXIV, et *passim.*).

(5) .... je fus tout stupéfait
De voir que le soleil à gauche m'échauffait.

Imitation de Lucrèce :

Ignotum vobis, Arabes, venistis in orbem
Umbras mirati nemorum non ire sinistras.

(6) Le cercle qui sépare.....

C'est-à-dire l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral, le septentrion et le sud ; non pas *toujours la chaleur d'un côté et le froid de l'autre ;* car dans les deux hémisphères la part de la chaleur et du froid est la même ; mais, comme le poëte vient de l'expliquer lui-même, le soleil se penchant également des deux côtés de l'équateur par la voie de l'écliptique, la chaleur et le froid s'y maintiennent tour à tour.

(7) Peut-être faudra-t-il.....

On a déjà vu qu'il est donné à bien peu d'Ames d'arriver de suite à la porte du Purgatoire. Ceux qui écoutent en ce moment Virgile ont donc le droit de penser que ce nouveau venu se vante ou se fait illusion, et ils le raillent en passant.

(8) Bellacqua (m'écriai-je).....

A te voir sur la terre tellement adonné à la mollesse, je craignais que tu ne fusses damné.

Du reste, ce qu'était Bellacqua, nul ne le sait.

C'est un article de foi dans la religion catholique que les prières du Juste abrégent la durée des peines du Purgatoire ; mais cette longue inaction des Ames avant d'être admises *au doux martyre* est tout entière, je pense, de l'invention du poëte.

(9) ..... le soleil au méridien arrive.

Par conséquent, il est midi pour le Purgatoire, minuit pour Jérusalem.

Dum loquor, hesperio positas in littore metas
Humida nox tetigit.
(OVID.)

NOTES DU CHANT V.

(1) A droite seulement il reçoit la lumière.

Le soleil ne le pénètre pas de part en part comme nous autres Ombres : serait-ce un vivant? Déjà dans le chant III les Ames ont

manifesté leur surprise et leur effroi en voyant s'allonger sur la route l'ombre d'*un corps humain* (p. 282.)

(2) Si tu revois jamais le pays ....

La marche d'Ancône, pays situé entre la Romagne et le royaume de Naples, où régnait alors Charles II, de la maison d'Anjou.

L'Ombre qui parle ainsi est celle de Jacques del Cassero, noble de Fano. Il fut assassiné près du bourg d'Oriago, sur le territoire de Padoue, ville bâtie, dit-on, par le Troyen Anténor.

(3) Je suis Buonconté.....

Fils de Guido ou Gui de Montefeltro (voir *Enfer,* ch. XXVII). Il périt à la bataille de Campaldino, là où la petite rivière appelée Archiano perd son nom et se jette dans l'Arno. Le monastère dont il est question ici s'appelle encore aujourd'hui l'*Eremo* (le Désert), et est occupé par des moines de l'ordre des camaldules.

(4) L'Ange de Dieu me prit; l'autre.....

Cette lutte entre le bon et le mauvais Ange en rappelle une autre de même nature que nous avons vue dans le chant XXVII de l'*Enfer,* entre saint François et un Démon, au sujet précisément du père de ce Buonconté. Ce rapprochement est bizarre.

Prato Magno (aujourd'hui Prato Vecchio), entre le val d'Arno et le mont Casentin.

(5) Frère, tu sais comment dans les airs.....

« Cette machine poétique du Diable troublant tout sur la terre » et dans les airs, bouleversant les éléments et mettant partout » le désordre dans l'œuvre du grand Ordonnateur de l'univers, » se trouvait bien déjà dans quelques légendes et dans quelques » contes ou fabliaux; mais elle paraît ici, pour la première fois, » revêtue des couleurs de la poésie. » (Ginguené, *Histoire littér.,* tom. II.)

On sait quels trésors le Tasse, l'Arioste et Milton ont su depuis tirer de cette mine féconde.

(6) Rappelle-toi mon nom.....

Pia, noble Siennoise qui, soupçonnée d'adultère, fut envoyée par son mari dans la Maremme, où elle mourut.

NOTES DU CHANT VI.

(1) Au jeu de la zara.....

Connu autrefois en Italie, apporté en France par les Médicis. Il se composait de trois dés, et avait presque l'importance d'un événement public, à en juger par le passage qui ouvre le VI[e] chant. (Voy. le Vocabulaire de la Crusca, v° ZARA.)

(2) Je vis l'Arétin mort.....

Benincasa d'Arezzo, célèbre jurisconsulte, assassiné par un voleur de grand chemin.

Le suivant est Ciacco Tarlatti, qui fut emporté dans l'Arno par son cheval, pendant qu'il poursuivait l'ennemi.

Celui qui montra une grande âme est Mazucco de Pise, qui, devenu moine, baisa, en signe de charité, la main de l'homme qui avait assassiné son fils Farinata.

Pierre Labrosse, ministre et favori de Philippe-le-Bel, diversement jugé par l'histoire, et accusé par la reine d'avoir attenté à sa vertu.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être cité.

(3) N'as-tu pas quelque part nié.....

Desine fata deum flecti sperare precando.
(*Enéid.*)

Mais Virgile répond que si la prière est inutile en faveur des damnés, elle peut servir les Ames du Purgatoire en faisant appel à la clémence du Dieu Tout-Amour (voy. ch. IV, p. 289 *in fine*; ch. V, p. 294; — ch. VIII, p. 311, et *passim*).

(4) Intercepte à son tour.....

C'est-à-dire comme tu l'interceptais toi-même tout à l'heure.

Le soleil descend déjà derrière la montagne.

(5) Fier lion au repos.....

Le Tasse a copié littéralement ce beau vers :

A guisa di leon, quando si posa.
(*Jérus. déliv.*, ch. x.)

L'Ame que l'on traite ici avec tant de cérémonie est celle de Sordello, poëte de Mantoue, qui n'a pas laissé grand renom sur la

terre. Mais bénie soit son apparition! elle a inspiré à notre poëte cette longue apostrophe qui termine le VI[e] chant, et qui est une des plus belles pages de ce beau livre.

Nulle part Alighieri ne s'est montré plus violent; mais nulle part aussi il ne s'est montré plus poëte. Cet Albert d'Autriche, auquel on s'adresse, est l'empereur Albert II, fils de Rodolphe, dont il est question dans le chant suivant (voy. ch. VII, note 2).

Dante semble prédire à l'empereur Albert les désastres de sa maison et sa mort, survenues seulement en 1308. C'est que le poëme a été écrit, ou du moins retouché, bien après les événements auxquels il fait allusion (voy. *Parad.*, ch. XXX, note 9).

(6) Le frein d'or qu'a forgé.....

Le frein des lois fondées ou recueillies dans le *Digeste* par l'empereur Justinien (voy. *Parad.*, ch. VI). A quoi bon la loi, si l'on renverse l'autorité impériale de qui elle émane? A rendre la rébellion plus odieuse et le rebelle plus coupable, puisque sous l'empire de la loi les droits et les devoirs de l'homme sont mieux définis.

NOTES DU CHANT VII.

(1) D'ici, mieux que d'en bas.....

Imitation de ces vers de Virgile :

Et tumulum capit unde omnes longo ordine possit
Adversos legere et venientum discere vultus.

(2) C'est l'empereur Rodolphe.....

Père d'Albert II, mort depuis très-peu d'années... Encore un trait lancé à sa mémoire (voy. ch. VI, note 5, *in fine*).

Ottochar, gendre de Rodolphe et roi de la Bohême, où la Moldave prend sa source pour aller se perdre dans l'Elbe, qui elle-même a son embouchure dans la Baltique.

L'autre à l'œil si hardi,

C'est Philippe III, dit le Hardi, roi de France, et fils de saint Louis. Dante le surnomme *Nasuto* (au gros ou grand nez). Il est fait ici une allusion amère à ce que Philippe le Hardi, après la défaite de son armée navale, fut forcé de se réfugier à Perpignan, où il mourut.

Celui auquel il s'adresse d'un air de mystère est Henri III, roi

de Navarre et comte de Champagne, gendre de Philippe le Bel. C'est ce dernier que le poëte appelle le *fléau des Français.* Il était fils de Philippe le Hardi.

(3) Celui qui, grand et fort.....

Pierre III, roi d'Aragon, celui-là qui, grâce à la valeur de l'amiral Roger ou Ruggieri, avait dispersé la flotte de Philippe le Hardi (voir note précéd.). Il chante le psaume en s'entretenant avec Charles Ier, roi de Sicile (Charles d'Anjou).

Le jeune roi qui derrière lui siége est très-probablement Alphonse, fils de Pierre III. *Frédéric et Jacob,* frères d'Alphonse, qui régnèrent après lui. (Voir l'histoire d'Italie et de Sicile, écrite par un contemporain nommé Bartolomeo de Neocastro.)

(4) La Provence dira.....

La Provence et la Pouille faisaient partie des Etats de Charles Ier.

(5) De même Béatrix, de même......

Béatrix et Marguerite, filles de Béranger V, comte de Provence, épousèrent l'une saint Louis, et l'autre le frère de ce prince, Charles Ier, roi de Sicile. Constance était femme de Pierre III d'Aragon (voir la note 3 ci-dessus). Cette comparaison assez obscure a pour objet de rabaisser tout ce qui vient de France, tout ce qui rappelle nos glorieuses conquêtes au delà des Alpes. Dante ne pouvait oublier surtout que Charles de Valois avait aidé les Guelfes noirs à le chasser de sa patrie (voy. *Vie de Dante,* en tête de l'*Enfer*).

(6) C'est Henri d'Angleterre.....

Fils de Richard. — « *Simple en sa vye,* (dit Grangier) *non de la* » *simplicité qui s'attribue à l'ignorance, mais de celle qui provient* » *d'une pureté et sincérité du cœur.* »

« *L'arbre a poussé de bien meilleures branches,* » parce que les fils de ce prince valent mieux, suivant notre poëte, que ceux qui viennent d'être nommés avant lui.

(7) Guillaume est au-dessous.....

Les noms de Montferrat et de Canavisan doivent être tristes et chers à sa mémoire; car ces deux contrées s'engagèrent dans de sanglantes querelles avec Alexandrie, pour délivrer leur seigneur, qui y était retenu prisonnier.

NOTES DU CHANT VIII.

(1) L'heure était arrivée.....

L'heure du soir : début gracieux, empreint d'une sensibilité profonde.

(2) ..... et le *Lucis ante.*

« *Te lucis ante terminum,* » premiers mots d'un cantique qui se chante à la fin des vêpres.

L'ingénieux poëte met dans la bouche des Ames, à mesure qu'il les rencontre, un cantique analogue à leur situation.

(3) ..... ô lecteur, aiguise bien ta vue.

Nous avons déjà trouvé la même figure dans le poëme de l'*Enfer* (ch. IX, v. 57, note 7).

Voici comment j'explique cette allégorie :

Le glaive des Anges est représenté sans pointe et sans taillant, parce que le Serpent (le Démon) est plus qu'à demi vaincu, et qu'il s'agit plutôt de le surveiller que de le combattre. Les plumes et les robes des Anges sont vertes, en signe de l'Espérance qui sourit aux Ames du Purgatoire. Ils descendent chaque soir pour faire bonne garde au seuil de la sainte vallée, parce que Satan ne s'endort pas, et tourne incessamment autour des Ames, comme un lion, *quærens quem devoret.*

(4) ..... Mon frère, depuis quand.

L'embouchure du Tibre, où l'Ange va chercher avec sa barque les Ames des justes (voy. *supra,* ch. II, p. 276). Le soleil n'est plus là pour faire ressortir l'ombre de Dante. Nino ne s'aperçoit pas qu'il respire encore :

Nino de Visconti, juge, c'est-à-dire seigneur de Gallure en Sardaigne, l'un des chefs du parti guelfe, et neveu du malheureux Ugolin (voy. *Enfer,* ch. XXII, note 4 ; — ch. XXXIII, note 1re).

Ce Conrad qu'il va tout à l'heure appeler est Conrad Malaspina, seigneur de Lunigiano, et l'un des protecteurs de Dante pendant son exil.

Jeanne, fille de Nino, épouse de Richard da Cammino (de Trévise). — Béatrix d'Este, veuve de Nino, avait épousé en secondes noces Galéas des Visconti de Milan. Le deuil des veuves se portait alors en blanc.

..... Varium et mutabile semper
Fœmina,

Avait dit Virgile avant Dante. D'autres ont dit après lui :

Souvent femme varie ;
Bien fol est qui s'y fie.

Les derniers vers de cette apostrophe veulent dire : ma veuve aura-t-elle à s'enorgueillir d'avoir changé mes armoiries pour celles de Galéas ?

(5) Où les astres plus lents.....

Le pôle antarctique, l'axe de la terre, le centre du système planétaire, suivant les fausses notions d'astronomie qui dominaient encore à cette époque. La comparaison tirée de la roue fait parfaitement comprendre la pensée du poëte.

(6) ..... Ces trois feux, répondis-je.

Les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. — Etoiles au ciel, suivantes de Béatrix sur la terre (voy. ch. Ier, note 7, *in fine ;* — et ch. XXXII).

(7) J'épure ici l'amour.....

Je passerai par le 1er cercle du Purgatoire, où sont punis les Orgueilleux (voy. ch. X et suiv.).

(8) Un seul fait.....

C'est-à-dire, dans sept ans, quand tu seras exilé, tu recevras l'hospitalité dans ma famille.

Noble échange entre de nobles cœurs ! Les Malaspina ont donné un asile au poëte : le poëte leur donne l'immortalité.

NOTES DU CHANT IX.

(1) Déjà du vieux Tithon la pâle concubine.

L'aurore, ou plus exactement l'aube qui la précède (voy. ch. II, au début, et note 4). Il est une heure du matin ; la nuit a parcouru deux des quatre phases qui la partagent, et qui, chez les anciens, s'appelaient *sero, media nox, galli cantus* et *mane*. Enfin, à cette époque de l'année elle se trouve dans le signe du Scorpion, *l'insecte froid qui tue avec sa queue* (voy. ch. X, vers 14 et 15). — Après elle viendra l'heure du matin, l'heure des rêves prophétiques (voy. *infra,* note 4).

(2) . ... près de mes quatre amis.

Virgile, Sordello, Nino et Conrad Malaspina.

(3) Comme par souvenir de ses premiers malheurs.

Les malheurs de Progné, femme de Térée, qui fut changée en hirondelle. (Ovid., lib. 6, *Métamorph.*)

(4) Quand l'esprit, éclairé.....

Dante fait souvent allusion à cette vertu mystérieuse des rêves du matin, qui seraient tantôt comme une révélation de l'avenir, tantôt comme une vague intuition des choses d'un autre monde (voy. *Enfer*, ch. XXVI, note 1re ; — *Purg.*, ch. XXVII, note 8, etc., etc.).

Ovide a dit dans une de ses épîtres :

Namque sub aurora, jam dormitante lucerna,
Tempore quo cerni somnia vera solent.

(5) Est-ce un oiseau vulgaire.....

Ou bien serait-ce Jupiter enlevant Ganimède au sommet du mont Ida ? — C'est Lucie. Le poëte mélange ainsi, dans ses rêveries du matin, la part de la fantaisie et celle de la réalité.

(6) ..... vers la sphère du feu.

Pour dire *très-haut*. Les anciens appelaient ainsi la sphère située entre la terre et la lune, au-dessus de celle de l'air (voy. *Parad.*, ch. Ier, note 10).

(7) Quand Thétis, au Centaure.....

Voyez *Enfer*, ch. XXVI, note 6.

(8) Seul près de moi, Virgile.....

Les autres Esprits, Sordello, Conrad et Nino, sont restés dans la vallée d'attente.

(9) ..... au loin mes yeux cherchaient la mer.

Pour gagner la porte du Purgatoire, il a fallu tourner la montagne ; mais, puisque le Purgatoire est une île (*isoletta*, ch. Ier, discours de Caton), comment ne voit-il pas la mer de tous côtés ?

(10) ..... *Je suis Lucie.*

Voy. *sup.*, note 5.

(11) Et comme il faisait jour.....

On a vu dans les chants qui précèdent (notamment, ch. VII) qu'il est impossible de gravir la côte pendant la nuit.

(12) Puis, elle et le sommeil.....

Image familière aux poëtes :

Nox Æneam somnusque reliquit.
(*Enéid.*)
Discedunt pariter somnusque deusque.
(*Métamorph.*)

(13) Mon sujet s'ennoblit.....

Que nous sommes déjà loin de l'Enfer, où le poëte s'écriait :

S' i' avessi le rime aspre.

(14) ..... est tout en marbre blanc.

Ces trois degrés paraissent figurer la sincérité de la confession, le deuil de la contrition, les ardeurs de la charité.

(15) Lui, sept fois de son glaive.....

La lettre P, l'initiale du mot *peccatum*, péché. — Sept fois, parce qu'il y a sept péchés capitaux.

(16) ..... était couleur de cendre.

Symbole de contrition, comme le vêtement vert du premier Ange (ch. VIII) est un symbole d'Espérance.

La clef d'argent figure la doctrine ; la clef d'or, l'autorité.

La doctrine a moins de prix que l'autorité ; mais elle exige plus de travail, d'étude, de science. L'autorité sans la doctrine, c'est la puissance sans le frein de la loi ; c'est l'odieuse tyrannie... c'est le *Sic volo, sic jubeo.*

Devant Dieu, là où le droit manque, l'autorité s'arrête ; la clef d'or ne sert à rien, si la clef d'argent fait défaut :

« Car le ressort caché ne se meut pas sans elle. »

Pour bien rendre de telles pensées, il faut d'abord bien les sentir ; et la traduction intelligente d'un semblable poëme exige quelque chose de plus que l'alignement des rimes et l'élégance du style.

(17) ..... dans le doute, il sied mieux.

Il vaut mieux risquer d'admettre une Ame douteuse que de rejeter une bonne Ame : c'est le *favores ampliandi* qui fait la base des législations modernes. C'est un admirable adage de mansuétude et de tolérance.

(18) Qui regarde en arrière.....

Quiconque regrette la terre en montant vers le Ciel est repoussé, etc. — *Sic*, Orphée suivi d'Eurydice, au sortir de l'Enfer.

(19) Que la Tarpeïa, quand.....

Tunc rupes Tarpeia sonat, magnoque reclusas
Testatur stridore fores.
(Luc., *Phars.*, ch. III.)

(20) ..... tout à coup une voix angélique.

ι voix de l'Ange gardien du seuil sacré, mêlée peut-être au ır des Ames.

NOTES DU CHANT X.

(1) Quelle voix eût plaidé ma cause.....

ɔy. ch. IX, note 18.

(2) ..... la largeur du chemin.

est-à-dire que l'espèce de corniche qui circule autour du roc ral et qui sert de chemin pour arriver à la cime, est d'une lar- · de 18 pieds environ.

(3) L'Ange qui sur la terre ....

'Ange Gabriel, qui vint se prosterner devant Marie et lui annon- la venue du Messie, en ces mots: *Ave, Maria,* auxquels Marie ındit: *Ecce ancilla Dei.* Cette scène de l'Annonciation est sculptée ; le marbre comme une leçon d'humilité donnée aux Orgueilleux.

(4) ..... qui du côté du cœur.

our indiquer que nos deux voyageurs cheminaient à droite. Cette ction de gauche à droite a une haute signification facile à saisir . ch. III, notes 13 et 14).

uant au poste que s'est réservé le bon Virgile, nous l'avons déjà n Enfer se placer ainsi entre son élève et l'abîme (*Enfer,* ch. ΚIV).

(5) Je vis le char, les bœufs.....

'arche sainte, que l'on faisait porter sur un char et traîner par bœufs, tant on redoutait le sort d'Oza, qui, l'ayant touchée pour ɔutenir, fut frappé de mort subite.

(6) L'orgueilleuse Micol.....

Ιicol, épouse de David. — Son orgueil se révoltait de voir le roi lé à la foule et dansant ainsi au milieu de son peuple. Tous ces

tableaux sont des leçons d'humilité offerts à ceux qui ont péché par orgueil. — Quelle admirable invention !

(7) A d'un éclat si vif.....

Suivant certaines légendes, saint Grégoire, touché des vertus de Trajan, aurait prié avec tant de ferveur pour le salut de son âme, que Dieu avait tiré des Limbes l'âme de ce prince païen.

On représente ici l'empereur au moment de partir pour une expédition lointaine, et s'arrêtant sur la simple prière d'une femme du peuple qui lui demande justice.

(8) Que parmi vous, pécheurs.....

Les huit ou neuf vers qui suivent sont un artifice poétique pour stimuler, en la suspendant, la curiosité du lecteur, et pour le préparer à la description du supplice réservé aux Superbes.

Comme il les humilie, notre poëte ! comme il les écrase de son dédain suprême ! Ne semble-t-il pas que le poids de ces nobles rimes doit leur faire baisser la tête plus encore que le quartier de roche sous lequel ils se traînent ?

NOTES DU CHANT XI.

(1) Ce dernier vœu.....

C'est-à-dire le vœu exprimé dans le vers qui précède : « *Délivre-nous du mal.* » Les Ames du Purgatoire n'ont plus rien à craindre du Démon, quoiqu'il vienne encore rôder autour d'elles (voy. ch. VIII ; — ch. XXVI, note 7).

Toute cette paraphrase de l'Oraison dominicale ne vaut pas la touchante et sublime simplicité de son divin modèle.

(2) Pensez-vous qu'ici-bas.....

Nous avons déjà vu se reproduire souvent cette pensée, que les prières d'une bouche pure sont utiles aux Ames du Purgatoire.

(3) Le Campagnatico.....

Humbert Aldobrandeschi, noble Siennois si arrogant et si fier, que le peuple de Sienne le fit périr à Campagnatico, dans les maremmes.

(4) Vivant, je les trahis ; mourant.....

Les mêmes péchés (ou à peu près) sont punis dans l'Enfer et

dans le Purgatoire. Ici seulement la contrition a précédé la mort, et c'est assez pour le salut des pécheurs. (Voir la note suivante.)

(5) Je souffrirais ailleurs.....

En Enfer, dans le marais fangeux (chant VIII), ou avec les Titans (ch. XXXI), si je ne m'étais repenti (voir la note 4 ci-dessus).

(6) A moins d'avoir grandi.....

C'est-à-dire à moins d'avoir vécu à une époque, dans un pays où les hommes marquants étaient rares et n'avaient pas à craindre la rivalité. Il en est autrement chez les peuples civilisés, où la renommée du jour est obscurcie par celle du lendemain, où nul, par conséquent, ne doit s'enorgueillir d'un triomphe éphémère... *Vanitas vanitatum!*

(7) Sur un Guido tombé.....

Non pas le célèbre peintre connu sous ce nom, mais un poëte du XIII[e] siècle (Guido Guinicelli), qui fut éclipsé par Guido Cavalcante, ami de Dante, lequel était cependant plus philosophe encore que poëte (voy. *Enfer,* ch. X, note 4; — *Purgat.,* ch. XXVI, note 6).

Cimabue est, comme on sait, l'un des pères de la peinture moderne. Plusieurs de ses tableaux ornent encore nos musées. Son tombeau est dans l'église cathédrale de Florence.

(8) Et qui change de nom.....

Qui s'appelle l'Aquilon ou l'Eurus, etc., suivant qu'il souffle du nord ou du midi.

Tous ces enseignements sont appropriés au péché d'orgueil; ils ont pour objet de faire sentir à l'homme le néant de son mérite et de sa puissance.

(9) Au seuil de cette enceinte.....

En dehors de la porte du Purgatoire, dans la vallée d'attente (voy. les chants précéd., et notamm. ch. IV, note 7; — *supra,* note 2).

L'orgueilleux Salvani avait un ami prisonnier de Charles d'Anjou. Pour le racheter, il ne craignit pas de demander l'aumône aux passants, et *soumit ainsi son cœur et sa main à trembler* (de honte et d'humiliation).

Aldobrandeschi ne s'explique pas davantage, pour donner à ses paroles toute l'obscurité d'une prophétie. Il veut faire entendre que,

dans peu d'années, Dante, exilé par ses concitoyens, sera réduit, lui aussi, à tendre la main ; qu'il comprendra alors tout ce qu'il y a de sublime dans le dévouement de Salvani, et comment une si noble action dut peser d'un grand poids dans la balance du souverain Juge.

NOTES DU CHANT XII.

(1) ..... et l'on pouvait juger.

En comparant notre marche avec celle des Ames que nous laissions bien loin derrière nous.

(2) Je voyais des tableaux ....

Les reliefs offrant des images d'humilité *s'élevaient* le long de la route ; ceux qui représentent des traits d'orgueil *gisent par terre*, destinés à être foulés aux pieds. Toutes ces nuances sont pleines de délicatesse et veulent être étudiées ; c'est comme une réalisation de ces paroles : *Ceux qui s'abaissent seront élevés ; ceux qui s'élèvent seront abaissés.*

Ce contraste, incessamment offert aux regards des Superbes, complète leur expiation en ajoutant à leur supplice.

(3) En face, Briarée.....

L'un des Titans qui voulurent escalader le Ciel, et que Jupiter foudroya avec l'aide de ses enfants Mars, Pallas et Apollon (voy. *Enfer*, ch. XXXI, note 5).

Nemrod. — L'un de ceux qui élevèrent la tour de Babel.

Sennaar. — C'est, à proprement parler, le nom de la plaine où la tour s'élevait. Ce mot est pris ici pour les hommes de Sennaar, comme on dit la France pour les Français ; Lévi, Juda, pour la tribu de Lévi, la tribu de Juda.

Niobé. — Fille de Tantale, dont les quatorze enfants furent tués sous ses yeux par les flèches d'Apollon et de Diane.

Gelboë. — Montagne de la Judée. Allusion à ce passage du livre des Rois : *Montes Gelboë, neque ros neque pluvia veniant super vos.*

Arachné. — Changée en araignée par Minerve, qu'elle avait osé défier à un travail de broderie.

Roboam. — Fils de Salomon, contre lequel onze tribus se révoltèrent.

Alcméon. — fils d'Amphiaraüs, tua sa mère pour la punir d'avoir accepté un collier des Thébains, qu'il assiégeait.

Sennachérib. — Assassiné par ses deux fils dans le temple, où il sacrifiait aux idoles.

Tomyris. — Reine des Scythes qui, ayant vaincu Cyrus, lui fit couper la tête, et la jeta dans un tonneau plein de sang, en lui disant : *Satia te sanguine quem sitiisti.*

Holopherne. — Général des armées du roi d'Assyrie, tué par Judith, qui fit ainsi lever le siége de Béthulie.

(4) ..... l'accès du saint asile.

L'église de Saint-Miniato, qui domine la ville de Florence. On y monte encore à l'aide de degrés qui furent taillés dans le roc en 1237, à une époque où l'administration publique était pure. Le pont Rubaconte, appelé aujourd'hui *Ponte alle grazie,* avait été construit en 1236, par un podestat nommé Rubaconte da Mandello. On devine pourquoi les regards du poëte choisissent ce point de préférence à tous ceux de l'immense horizon qu'il embrasse : il aime à comparer les vertus passées aux vices d'aujourd'hui.

(5) *Beati pauperes.....*

Beati pauperes spiritu, quia regnum cœlorum est eis. Paroles de l'Evangile, destinées à glorifier l'humilité.

(6) Les PP que de sa main.....

L'Ange, en effleurant tout à l'heure du bout de son aile le front du poëte, en a effacé le premier P, pour signifier que le premier cercle est traversé, que la première épreuve est subie. La même cérémonie se répètera de cercle en cercle.

A mesure que le poëte s'allége du poids de ses péchés, sa marche devient plus légère, jusqu'au moment où, tout à fait purifié, il s'élèvera de lui-même vers les sphères célestes (voy. *Paradis*, ch. Ier).

Quelle charmante naïveté dans la comparaison qui termine ce chant XIIe !

NOTES DU CHANT XIII.

(1) ..... muet, livide et brut.

Livide, comme il convient au cercle où souffre l'Envie (en latin

livor). Muet et brut, par opposition aux marbres qui parlaient plus bas un si noble langage.

(2) Ta lumière fidèle.....

Image qui se trouve déjà dans le chant Ier de l'*Enfer*.

(3) Dit : « *Vinum non habent.* ».....

Paroles de la sainte Vierge, adressées à son Fils pendant les noces de Cana. Symbole de Charité, contraste de l'Envie.

Plus bas, « *Je suis Oreste.* » L'un des plus beaux types de l'amitié dans les temps anciens. *Orestis cui non nota fides?* Mais Oreste n'en était pas moins un cruel parricide.

Plus bas : « *Aime celui par qui le mal t'arrive.* » C'est le précepte de Jésus-Christ : *Diligite inimicos vestros, benefacite iis qui oderunt vos* (Matth. v).

(4) Les cordes *du fouet*.....

Dieu *stimule* les Ames à aimer le prochain, en leur citant des exemples de charité et d'amour. Un peu plus tard, et dans le même cercle (ch. XIV), Dieu va recourir au *frein* (contraste du fouet), c'est-à-dire que les voix citeront des traits d'Envie propres à faire *reculer* les Ames dans la voie de ce vice honteux. De même que plus haut (ch. X et XII) nous avons vu tour à tour des exemples d'orgueil puni et d'humilité glorifiée.—(Voy. ch. XIV, note 8 *in fine*.)

(5) ..... en côtoyant le bord.

Voy. *Enfer*, ch. XXXIV, note 6; — *Purgat.*, ch. X, note 4.

(6) Que, pour m'entendre mieux.....

Cette remarque est pleine de justesse : les aveugles ne nous voient pas, mais ils relèvent la tête en nous parlant. C'est là leur manière d'*observer* leurs interlocuteurs.

(7) Mon nom fut Sapia.....

Il y a ici un jeu de mots que Venturi trouve misérable. *Sapia* veut dire *sagesse*, et l'Esprit qui parle fait entendre que ses œuvres ont menti à son nom.

Sapia était une noble Siennoise exilée à Colle. Furieuse contre son pays, elle avait appelé de tous ses vœux la victoire remportée par les Florentins.

(8) Si le bon Pettinagne.....

Je serais encore dans la vallée d'attente (voy. chants précédents et

NOTES DU CHANT XV.

(1) Là, mon œil fut blessé....

Les deux poëtes ont fait à demi le tour du second cercle : ils arrivent au pied de l'escalier qui conduit au troisième. Un Ange les attend pour leur montrer le chemin, et prononce des paroles en harmonie avec les choses qu'ils vont visiter.

(2) Qu'est-ce donc que ce *bien qu'on ne partage pas?*

Voy. ch. XIV, p. 347 *in fine*.

(3) *Pourquoi donc avec nous, mon fils*.....

Jésus-Christ, n'étant âgé que de douze ans, disparut de la maison paternelle. Saint Joseph et Marie se mirent à sa recherche, et, après de mortelles inquiétudes, le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs (Evang. selon S. Luc). Les paroles de la Vierge sont citées ici comme modèle de mansuétude, par contraste avec le péché de la Colère, que Dieu punit dans le troisième cercle.

Avec quel art sont variées les inventions du poëte! Dans le premier cercle, il a offert à nos regards des sculptures qui représentent l'orgueil abattu et l'humilité glorifiée. Dans le cercle de l'Envie, des voix mystérieuses traversent les airs comme la foudre, et font retentir d'admirables enseignements de charité. Ici des visions, tour à tour gracieuses et terribles, rappellent à la modération ceux qui furent enclins à la Colère. La riche imagination du poëte n'en reste pas là; et cette variété d'images est brodée, pour ainsi dire, sur des fonds non moins divers de formes et de couleurs. Les lourds fardeaux qui courbent le front de l'Orgueilleux vers la terre, le fil de fer qui traverse les paupières de l'Envieux, la fumée qui dérobe aux Ames colères la vue du ciel : ce sont là des allégories puissantes dont la variété nous charme, dont la profondeur nous fait rêver.

(4) Une autre m'apparut.....

C'est la femme de Pisistrate, tyran de cette Athènes dont le nom fut une cause de querelle entre Neptune et Minerve. Un jeune homme, épris de la fille de Pisistrate, l'avait embrassée en public. De là, la sainte indignation de la mère. En conscience, la modération de Pisistrate paraît poussée un peu loin.

(5) *Martyr! martyr!.....*

C'est le supplice de saint Etienne. Rien de plus touchant que l'image de cette mort, que l'exemple de ce martyr priant pour ses bourreaux!

(6) Que rien n'était menteur.....

Non pas qu'il vit réellement tout ce qu'il vient de voir en état d'extase, mais parce que ce sont là des faits appartenant à l'histoire, des leçons données par l'histoire aux âmes que *la Colère* aveugle.

NOTES DU CHANT XVI.

(1) *Agnus, Agnus Dei.....*

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, etc.: versets qui se chantent principalement aux messes des morts.

(2) Comme si tu comptais par ide.....

Comme si tu étais encore au nombre des vivants, qui divisent le temps par ides et par calendes; comme si tu arrivais ici pour nous visiter, et non pour partager notre supplice.

(3) ..... Chez les Lombards j'ai vu mon premier jour.

Nous ne savons guère autre chose sur ce personnage que ce qu'il en dit lui-même.

(4) Est-elle sur la terre?.....

C'est-à-dire : est-elle dans les passions du monde, ou dans l'influence des planètes? Ici, le poëte met en présence la doctrine des moralistes purs et celle des savants égarés dans les rêves de l'astrologie judiciaire. Les premiers, plus sages assurément, attribuent au libre choix des hommes leurs vices et leurs vertus. Les seconds, dangereux sophistes, rejettent sur l'influence des astres la responsabilité de nos œuvres. Dante a déjà laissé percer en mille occasions son faible pour l'astrologie; mais il la veut en chrétien, en philosophe; il la veut avec le *libre arbitre* de l'homme. C'est le principe de cette difficile alliance qu'il va poser en fort beaux vers par l'organe de messire Marc le Lombard (voy. ch. XVIII, note 1re; — *Paradis*, ch. V, note 1re; — *Enfer*, ch. XIV).

(5) ..... dérive-t-il d'en haut?

D'en haut ne doit pas se prendre ici tout à fait en bonne part : il

s'agit au moins autant de la mauvaise influence des astres que de la voix de Dieu.

(6) Non ; le pasteur chargé.....

Le Pape. — L'exilé fait trop souvent taire le chrétien dans l'œuvre du poëte.

(7) Rome avait deux soleils.....

Deux pouvoirs distincts, le spirituel d'un côté, le temporel de l'autre : l'empereur et le Pontife. Il y a là de l'impérialiste mécontent, mais aussi du hardi philosophe, qui demande au XIVe siècle cette séparation des pouvoirs que le XIXe siècle a consacrée, et que Dieu lui-même avait proclamée par ces paroles : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.* Remarquons seulement que c'est au nom de la séparation des pouvoirs que, de nos jours, le plus libéral des princes et des prêtres, le vénérable Pontife Pie IX, a été chassé de la cité sainte par le socialisme furieux. Et concluons que les principes les plus sages ont besoin d'être appliqués avec modération. Ce sera la gloire éternelle de la France, où les pouvoirs sont si nettement séparés, d'avoir voulu qu'ils restassent réunis, à Rome, entre les mains du Saint-Père.

(8) Avant que Frédéric.....

Avant que l'empereur Frédéric II (voy. *Enfer,* ch. X) n'eût combattu les Papes, et n'eût perdu, par sa défaite, une partie de son autorité.

Cette longue tirade a pour objet d'établir :

1° Que l'influence des astres peut toujours être vaincue par le libre arbitre, et que, par conséquent, à l'homme seul incombe la responsabilité de ses actes ;

2° Que, pour diriger l'homme dans sa carrière, deux conditions sont nécessaires : la loi, qui refrène ses mauvaises passions ; le prince, qui édicte ou applique la loi ;

3° Que ces deux pouvoirs doivent rester religieusement séparés, indépendants, et que leur confusion entraîne la ruine des nations, la dépravation des hommes.

(9) Les enfants de Lévi.....

C'est-à-dire, je comprends que Dieu, en partageant aux Hébreux la terre de Chanaan, ait laissé en dehors la treizième tribu, qui était celle de Lévi. C'est qu'elle était chargée de l'autorité pontificale, et

que Dieu ne voulait pas, dans l'intérêt des sociétés humaines, y ajouter la puissance temporelle.

(10) Vois : l'aube qui rayonne.....

C'est-à-dire : nous touchons à l'extrémité du nuage; car je commence à entrevoir la lumière du jour qui finit, ou la splendeur de l'Ange qui garde le seuil du quatrième cercle. Or, comme mon supplice consiste à rester plongé dans ces ténèbres fétides, je dois retourner en arrière et me séparer de toi.

NOTES DU CHANT XVII.

(1) Enfant capricieux.....

L'imagination est une faculté qui se conçoit, en tant qu'elle n'est que l'image, que le reflet, pour ainsi dire, des phénomènes externes qui ont laissé leur empreinte sur nos sens. Mais quand elle nous révèle, à l'état de sommeil ou d'extase, des choses dont nous n'avons pas puisé la notion dans l'expérience, la puissance de l'imagination devient un problème bien difficile à résoudre. Il faut alors, dit le poëte, que la révélation nous vienne directement de Dieu : *c'est un feu divin,* etc.

La nuit n'est pas encore venue : ce n'est pas encore l'extase ou le rêve, c'est l'imagination qui déroule ses tableaux aux yeux du poëte.

(2) Qui déroba ses traits.....

Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, qui, pour se venger de Térée, lui servit, dans un festin, les membres de son fils Itis. Elle fut changée en rossignol.

L'homme en croix dont il est parlé plus bas, c'est le perfide Aman, ministre d'Assuérus, et persécuteur de Mardochée.

La jeune fille qui pleure amèrement est Lavinie, fille de Latinus et d'Amata. Celle-ci s'était pendue dans un mouvement de colère (voy. *Enéid.,* liv. XII).

(3) Mon fils, sans qu'on le prie.....

Il lui est aussi doux de nous être utile, qu'il semble doux à l'homme d'être utile à soi-même. C'est l'Ange annoncé à la fin du chant précédent.

(4) Nous ne pouvons gravir, si.....

Il a été déjà dit plusieurs fois que l'on ne peut gravir la montagne pendant la nuit (voy. notamment ch. VII).

(5) D'un souffle frais et doux.....

C'est l'Ange qui, du bout de son aile, efface un des PP gravés sur le front du poëte.

(6) Il naît sous trois aspects.....

Les huit vers qui suivent définissent l'Orgueil, l'Envie et la Colère, que nous avons passés en revue dans les trois premiers cercles du Purgatoire. Nous sommes dans le cercle de la Paresse; nous visiterons ensuite l'Avarice, la Gourmandise et la Luxure, qui sont trois sortes d'amour mal dirigé.

Ainsi, tous les péchés viennent de l'amour comme toutes les vertus, d'après ces paroles de saint Augustin : *Boni aut mali mores sunt boni aut mali amores : talis est quisque qualis ejus dilectio,* etc.

Il y a trois sortes d'amour : amour de soi-même, amour du prochain, amour de Dieu.

Il y a l'amour du bien et l'amour du mal.

L'*amour du bien* peut pécher par excès ou par tiédeur : par excès, il engendre l'Avarice, la Gourmandise, la Luxure; par tiédeur, la Paresse, à laquelle Dante prête ici un sens mystique, et qu'il rapporte principalement à l'amour de l'homme envers Dieu. Mais l'amour de Dieu et de soi-même ne saurait pécher par son principe; car l'homme ne saurait haïr ni soi-même, ni le Dieu qui l'a créé.

L'*amour du mal* ou la négation de l'amour ne peut donc concerner que le prochain. Alors il engendre l'Orgueil, la Colère et l'Envie. Il est mauvais dans son principe comme dans ses moyens, comme dans son but; il est plus criminel aux yeux de Dieu; il est puni dans les cercles inférieurs les plus rapprochés de la terre, les plus éloignés du ciel. Encore est-il bien expliqué que c'est *après le repentir*. Sans cette condition essentielle, les pécheurs seraient plongés en Enfer.

Ces distinctions servent de base au plan de l'auteur et à la division de ses chants. Celui-ci, qui est comme le programme de tout ce poëme, correspond par cela même au chant XI de l'Enfer; mais ici

l'on trouve, ce me semble, sinon plus de méthode, au moins plus de clarté.

(7) Il est un autre bien.....

D'après les explications qui précèdent, on doit comprendre, par ce mot BIEN, le bien-être poussé à l'extrême, l'amour de soi-même mal compris, — l'Avarice et la Prodigalité, la Gourmandise, la Luxure.

(8) Dans quel ordre.....

Je ne te dirai pas si, dans l'ordre des peines, la Gourmandise est classée avant ou après la Luxure, et la Luxure avant ou après l'Avarice. C'est à toi à découvrir par la réflexion lequel des trois péchés mérite une répression plus sévère.

NOTES DU CHANT XVIII.

(1) Mais cette faculté.....

Celle que, dans le langage de l'Ecole, on appelait l'*appréhensive* (de *apprendere,* prendre, se saisir).

(2) ..... vers la sphère du feu.

La première au-dessus de la sphère de l'air, suivant la physique des anciens. La flamme, qui tend toujours à s'élever, est supposée vouloir remonter à la source d'où elle émane.

(3) Ta Béatrix.....

Tout ceci est clair, et a besoin cependant d'être médité. C'est un beau développement de la thèse posée dans le XVI[e] chant (note 4), le libre arbitre en lutte avec la tentation. Béatrix a bien raison de l'appeler *sublime vertu, vertu par excellence;* car sans elle tout serait fatal dans les actes humains.

(4) Phœbé, presque à minuit.....

La lune est à son déclin depuis cinq jours que Dante est en voyage. Elle ne se lève guère avant minuit dans cette saison qui touche à l'équinoxe du printemps. Le poëte la compare à un seau de cuivre (*una secchia*). En effet, au moment où elle se lève à travers les vapeurs de la nuit, elle paraît rouge comme un cuivre poli. Cette image eût été mal saisie dans notre langue: j'y ai substitué celle d'une coupe d'or, qui, vue de profil, donne une idée exacte de la lune parvenue à son troisième quartier.

(5) Elle suivait — contraire.....

Il y a dans le texte italien : *contraire au ciel ;* et dans ce sens, il faudrait entendre le mouvement périodique du système céleste, qui est d'occident en orient, contrairement à la révolution quotidienne des planètes, qui vont d'orient en occident. Mais, avec la traduction, il faut entendre que les astres (et non les planètes) ont leur système propre, tandis que la lune suit la route tracée par son frère, le soleil.

« La route que son frère enflamme ..... »

C'est-à-dire que la lune se levait à l'extrême limite du Scorpion, que traverse le soleil, quand, de Rome, on le voit se coucher entre la Sardaigne et la Corse.

Ainsi, l'an 1300, la lune a été dans son plein le 4 avril. Elle était alors au 16e degré 44′ de la Balance, et le soleil au 22e degré 55′ du Bélier. Mais au moment où parle le poëte, la lune est depuis cinq jours à son déclin ; il marque ainsi la date du 9 avril 1300.

(6) Le sage à qui Piétole.....

Petit village où est né Virgile, à peu de distance de Mantoue, autrement appelé Endes.

(7) Marie en toute hâte.....

Citations tirées de l'Ecriture et de l'Histoire comme modèles d'énergie et d'activité (le fouet. — Voy. ch. XIII, note 4).

(8) Vivant, je fus abbé de Zénon.....

Sous le règne de Barberousse, ironiquement surnommé le Bon, parce qu'il avait brûlé Milan.

Albert de la Scala, après la mort du dernier abbé, et près de mourir lui-même, imposa aux religieux, pour les diriger, son fils naturel, homme méchant et difforme.

Plus bas :

La race à qui la mer.....

Exemples de Paresse punie (le frein.—Voy. ch. XIII, note 4, et p. 340). Les Israélites, qui, après le passage de la mer Rouge, murmuraient contre les fatigues de la route, furent frappés de mort avant que leurs fils ne parvinssent en Palestine en traversant le Jourdain.

Second exemple : Une partie des Troyens qui accompagnaient Enée après la ruine de Troie s'étaient arrêtés en Sicile, sous la conduite d'Alceste. Ils y périrent sans avoir pu rejoindre le prince qui, en conquérant le Latium, fut en quelque sorte le premier fondateur de la puissance romaine (voy. *Parad.*, ch. VI, note 1[re]).

Les Italiens ne veulent pas plus descendre de Turnus que les Français de Vercingétorix. — Le *Væ victis!* n'est pas le cri de la justice et de la charité; mais c'est le cri de l'histoire.

(Voy. *Enfer,* ch. XXVI, note 7, et *passim.*)

Et ma pensée alors.....

Le cercle est parcouru; mais il fait nuit, et nous savons que, pendant la nuit, il n'est pas permis de monter d'un cercle à l'autre. Donc, le poëte s'endort en attendant le jour, comme il a fait déjà deux fois; mais son sommeil sera rempli de visions analogues à la réalité qui l'attend dans les cercles supérieurs.

NOTES DU CHANT XIX.

(1) La *Fortuna major*.....

C'est le nom que les astrologues et les devins donnaient à un groupe d'étoiles situées à l'orient, et qu'ils avaient soin d'observer avant l'aube... *en riant*. Allusion au mot de Cicéron à propos des augures, qui ne croyaient pas à leur propre science.

(2) Alors je vis en songe.....

La Volupté. — A force d'art, l'affreuse magicienne parvient à séduire le monde. Elle enchante par sa douce voix ceux qui l'écoutent: mais elle ne les embrasse que pour les étouffer. C'est la Sirène, en un mot. Le poëte la fait apparaître dans le cercle de la Paresse, sans doute parce que nous touchons à celui de la Luxure, et que les *dangereuses rêveries de l'oisiveté* (suivant l'expression de Bossuet) portent les sens à la volupté. Dante, nourri, comme il l'était, des mythes profonds de l'Antiquité, n'avait pas oublié la Vénus que Phidias nous représente accroupie sur une tortue.

La dame descendue du Ciel est sans doute la Chasteté personnifiée.

Je n'ai pas osé étaler dans toute sa nudité l'image qui termine ce

petit épisode. Il est dit littéralement dans le texte : « *Elle me découvrit son ventre, et je m'éveillai à cause de l'infection qui s'en exhalait.*

Milton a dépeint le Péché à peu près sous les mêmes traits que la Sirène de Dante (*Paradis perdu,* ch. II).

(3) Qui, là-haut — seule— .....

***Là-haut*, dans le cercle réservé à la Luxure. *Seule,* n'ayant plus ce brillant cortége qui l'entoure sur la terre ; ou bien encore, séparée des Ames repentantes, elle est un mythe ou un Démon. De même, dans le cercle de l'Envie, on entend les voix d'Oreste, d'Aglaure, celle même de Caïn, qui certainement est plongé au plus profond de l'Enfer, dans le cercle qui porte son nom (voy. ch. XIV, note 8; *Enfer,* ch. XXXII).**

(4) Tourne-toi vers l'appeau.....

Au lieu de t'abandonner à l'attrait coupable des plaisirs terrestres, tourne les yeux vers le Ciel qui te convie. *Avec ses grandes ailes,* continuation de la métaphore, parce que l'appeau n'est souvent autre chose qu'un oiseau vivant attaché à la terre, et qui, en battant des ailes, attire à lui ceux qui planent dans les airs.

(5) Si le prosternement.....

Si vous n'avez pas à expier, comme nous, le péché d'avarice en restant *prosternés* la face contre terre ; si vous ne faites que traverser le cinquième cercle pour passer à une autre épreuve, appuyez à droite (on sait déjà que c'est la direction constamment suivie par les poëtes depuis qu'ils sont dans le Purgatoire).

(6) *Unus ego fui.....*

Je fus un des successeurs de saint Pierre. L'Ame qui parle est celle d'Ottobuono de' Fieschi, comte de Lavagna, qui occupa pendant un mois et neuf jours le trône pontifical sous le nom d'Adrien V.

Parmi les membres du sacré Collége qui ont concouru de nos jours à l'exaltation de l'illustre Pie IX, figure un cardinal originaire de cette ancienne famille, Son Em. Adrien Fieschi, des comtes de Lavagna et San Valentino, né à Gênes le 7 mars 1788.

Notre poëte fait parler le Saint-Père en latin, sans doute pour donner plus de solennité à son langage, et en raison de ce que la langue latine est celle de l'Eglise universelle.

La Lavagna, d'où les Fieschi tirent leur nom, est un torrent qui se précipite entre Sestri et Chiavari, deux bourgades des Etats de Gênes.

(7) Comme toi, je le sers.....

« *Vide ne feceris : conservus tuus sum.* » Paroles de l'Ange à saint Jean, qui voulait l'adorer.

(8) Si le *neque nubent*.....

Si tu as bien compris les paroles de l'Evangile selon saint Marc : « *Neque nubent neque nubentur (mortui)*, etc., » tu dois savoir que la mort a rompu les nœuds qui m'attachaient à l'Eglise. Je ne suis plus son époux, je ne suis plus prince ; je ne suis plus qu'un pécheur égal devant Dieu aux plus humbles pécheurs.

Il ajoute :

J'ai là-bas une nièce.....

Aléja, ou plutôt Alagia, épouse, dit-on, de ce Malaspina chez qui le poëte reçut l'hospitalité (voy. ch. VIII, notes 4 et 7).

NOTES DU CHANT XX.

(1) Le désir lutte mal.....

La volonté du Saint-Père était plus puissante que ma curiosité ; et, quoique avide encore d'apprendre, je cessai d'interroger.

(2) O louve ! antique louve !.....

L'Avarice (voy. *Enfer*, ch. Ier, notes 2 et 9 ; — ch. VII, note 1re.

(3) O ciel où l'on croit lire.....

Encore un tribut payé à l'astrologie : les deux vers qui terminent cette apostrophe se rapportent au Ier chant de l'*Enfer*, et à Can Grande della Scala, qui fut un seigneur magnifique et l'un des protecteurs de Dante.

(4) ..... O bon Fabricius.

Fabricius, général romain qui refusa les présents de Pyrrhus pour rester fidèle à sa parole.

Suivent plusieurs exemples de désintéressement ; plus loin, des

exemples d'avarice — encore le fouet et le frein (voy. ch. XIII, note 4).

(5) Pour guider la Pudeur.....

On dit que saint Nicolas formait de ses deniers des dots aux jeunes filles pauvres, pour les soustraire aux périls de la séduction.

(6) ..... tu le dois au trésor.

C'est-à-dire je ne puis refuser cette marque de déférence à un mortel que le Ciel comble de ses faveurs et admet, vivant, parmi les Ames. Hugues Capet ne dédaigne pas les prières des hommes. Par ces mots : Je n'attends rien des cœurs, il veut dire sans doute que ce n'est pas en Italie que l'on priera pour le chef d'une race détestée ; et quant à cette race elle-même, elle est trop impure à ses yeux pour que ses prières soient accueillies du Ciel.

(7) Je fus Hugues Capet.....

Toute cette tirade est admirable de verve et d'énergie, mais non pas certes de modération et de justice. On a déjà pu voir que Dante n'aime pas cette glorieuse monarchie française qui avait envahi l'Italie et concouru à le jeter en exil.

(8) Tant que la riche dot.....

Marguerite, fille du comte de Toulouse, avait apporté en dot à saint Louis le comté de Provence. Il appelle la race de ce prince *Sang de vassal,* en se reportant toujours à l'origine de Hugues Capet lui-même, que l'on disait fils d'un boucher de Paris.

Pour le sens des autres passages de cette tirade, nous renvoyons le lecteur à l'histoire de France, et à la vie de Dante qui est en tête de l'Enfer.

Ce Charles qui massacre Conradin (1) et empoisonne Thomas d'Aquin, c'est Charles d'Anjou, premier du nom, conquérant de la Sicile. Celui qui vient en Italie avec la lance de Judas (avec l'arme des traîtres), c'est Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel. Notre poëte lui voue une haine toute particulière, parce qu'en venant intriguer à Florence et remuer les passions, il paraît avoir concouru à l'exil et à la ruine de Dante. Celui qui se laisse prendre sur mer,

(1) Conradin était petit-fils de Frédéric II et fils de Conrad I. Pris par Charles d'Anjou, il fut décapité en place publique comme un vil criminel (voy. *Vie de Dante*).

c'est Charles II, fils de Charles I[er], qui donna sa fille en mariage à Azzon d'Este son vainqueur.

Le Vicaire du Christ dont il est parlé plus bas est Boniface VIII, que Sciarra Colonna (ce n'est pas un Français, celui-là) frappa de son gantelet.

(9) Avec son lâche époux.....

Saphire et Ananias, qui, venant de faire vœu de pauvreté entre les mains de saint Pierre, avaient secrètement retenu des sommes d'or considérables.

Héliodore, chargé par Séleucus de piller le temple de Jérusalem.

Polymnestor, qui, étant l'hôte de Polydore (l'un des fils de Priam), le tua pour s'emparer de ses richesses.

Crassus, qui, ayant été fait prisonnier, fut condamné, pour expier ses rapines, à vider une coupe remplie d'or fondu.

(10) Non : l'île de Délos.....

L'île de Délos, où Latone vint se cacher pour mettre au jour Apollon et Diane. La déesse, en posant le pied sur l'île, fit cesser les tremblements de terre qui la désolaient; ou bien (suivant la mythologie), la rendit stable, de flottante qu'elle était.

(11) Et comme le pasteur.....

Comme les pasteurs de Bethléem, qui, le jour de la naissance du Christ, furent les premiers à entendre chanter par les Anges, *Gloria in excelsis.*

Le chant suivant expliquera la cause de la clameur et du tremblement de terre qui inquiètent tant notre poëte.

NOTES DU CHANT XXI.

(1) Vois son front.....

Virgile ne veut pas que l'on prenne son élève pour un maudit échappé de l'Enfer; et il s'empresse de montrer les PP tracés sur son front par l'Ange gardien.

En ce qui touche les Parques, voy. la note 3 du chant I[er].

La soif dont il est parlé au premier vers est cette soif de savoir qui ne s'éteint que par la science parfaite, laquelle vient de Dieu seul.

(2) La pluie et le brouillard.....

Dante mêle ici fort ingénieusement les lois de la physique avec les mystères de la Foi. Au delà d'une certaine élévation, l'atmosphère terrestre a cessé. Dès que l'Ame arrive au seuil du Purgatoire, elle respire un air nouveau, et voit les orages se former sous ses pieds. Ce n'est pas encore le Ciel avec sa pureté divine; mais ce n'est déjà plus la terre avec ses misérables fluctuations de chaleur et de froid, de soleil et de pluie.

Le phénomène qui a troublé les poëtes (voir ch. XX) est admirablement expliqué dans celui-ci. Une Ame purifiée par l'épreuve s'élève vers le Ciel: toutes les légions des Esprits saluent d'un hosanna unanime la glorification de leur frère; la terre elle-même tressaille jusqu'au fond de ses abîmes, et semble s'associer à ce pieux élan de joie et de charité.

(3) Et mit une couronne au front.....

Dante confond ici, comme tous les écrivains de son temps, Statius Papinius, qui était de Naples, et Statius Ursolus, qui était de Toulouse. C'est le premier qui composa la Thébaïde. L'erreur de Dante tient à ce que le seul ouvrage où Stace parle de son origine napolitaine ne fut découvert et connu que plus de cent ans après la mort de notre poëte.

(4) Ce foyer, tu l'entends, frère.....

Allusion sans doute à ces vers de la Thébaïde:

Vive, precor; nec tu divinam Æneida tenta:
Sed longè sequere et vestigia semper adora.

Quelle habile et gracieuse flatterie à l'adresse de Virgile qui l'entend, lorsque Stace le croit si loin de lui! Que Venturi, le père d'Aquin *e tutti quanti* crient encore au sacrilége! nous comprenons le vœu de Stace. Cet enthousiasme est digne à la fois et du poëte qui l'éprouve et du poëte qui l'inspire.

NOTES DU CHANT XXII.

(1) Jusqu'au mot *sitiunt*.....

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam (paroles de saint Mathieu). — Les Esprits qui chantent s'arrêtent au mot *sitiunt*, parce qu'ils

sont renfermés dans le sixième cercle pour souffrir *matériellement* de la soif et de la faim : un mot de plus *(justitiam)* ajouté à la citation, et elle cesserait d'être applicable aux gourmands.

Ces subtilités, qui ne sont guère de notre goût, étaient la passion de l'époque où Dante a vécu : nous en avons déjà trouvé un exemple dans la récitation de l'Oraison dominicale (voy. *supra*, ch. XI, note 1re).

(2) Toujours un pur amour.....

Virgile reprend la conversation commencée dans le chant précédent, et répond avec courtoisie à l'enthousiasme de Stace. Déjà, dans son épisode de Françoise de Rimini (*Enfer*, ch. V), Dante avait indiqué son système sur la sympathie des Ames :

« Amour (quand on l'inspire), il veut qu'on le partage). »

Il ajoute que ce long voyage lui semblera désormais trop court, grâce au charme d'une si douce compagnie.

(3) Dis comment l'Avarice.....

Dante est artiste jusqu'au fond de l'âme ; il professe un souverain mépris pour l'Avarice. Il comprend l'Orgueil, il excuse la Colère, il a un grand fonds de pitié pour la Luxure ; mais un poëte avare lui semble une monstruosité. Stace prend bien sa revanche, comme on va voir.

(4) Si j'évitai le cercle....

Le cercle des Avares et des Prodigues en Enfer (voy. *Enfer*, ch. VII). Dans l'Enfer comme dans le Purgatoire, l'Avarice et la Prodigalité souffrent ensemble le même supplice : car,

Frappés, quand ils vivaient, du même aveuglement,
Tous des biens de la terre ont usé follement.
(*Enfer*, ch. VII.)

(5) ..... *Fatale soif de l'or !*

..... Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames !
(*Enéid.*, liv. III, vers 56.)

(6) Combien, le front rasé.....

Suite de l'allusion au supplice des Prodigues en Enfer. Le poëte les a dépeints *le front rasé*, pour indiquer qu'ils se sont dépouillés de tout (voy. *Enfer*, ch. VII).

(7) Ami, quand tu chantas.....

La guerre sacrilége d'Etéocle et de Polynice, doublement cruelle pour Jocaste leur mère, puisque le combat lui ravit ses deux fils.

(8) Stace prit la parole, et répondit.....

La passion de Dante pour Virgile ne s'est jamais révélée avec tant de délicatesse et d'énergie. Non-seulement Stace eût accepté une année de Purgatoire pour voir Virgile un seul instant (voy. ch. XXI *in fine*); mais voilà qu'il reporte à lui seul le mérite d'avoir rougi de sa prodigalité, et le bonheur d'avoir ouvert les yeux à la vraie foi. Si Dante est un rude ennemi, convenons qu'il est aussi un ami dévoué. Il caresse comme il frappe, avec passion.

Les vers de Virgile auxquels Stace fait ici allusion sont dans la mémoire de tous :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
Jam redit et virgo.....
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
..... (*Eglog.* 4e.)

Dante n'est pas le seul qui, dans ces beaux vers, ait cru voir une allusion directe à l'incarnation du Sauveur. Saint Augustin avait dit avant lui : — « *Nonne quando poeta ille... dicebat : Jam nova* » *progenies, etc., Christo testimonium perhibebat ?* »

De nos jours, cette thèse a été également soutenue par des hommes d'un grand mérite.

(9) ..... l'enfant gâté des Muses.

Homère (voy. *Enfer*, ch. IV). Tous les autres personnages sont assez connus pour nous dispenser de toute explication.

(10) Quatre filles du jour.....

Quatre heures.

(11) Ce qui nous a servis.....

C'est-à-dire qu'ayant toujours été invités à marcher vers la droite, nous devons probablement continuer ainsi (voy. ch. III, note 13, et *passim*.)

(12) *Ne touchez pas ce fruit.....*

Divers exemples de sobriété tirés de l'histoire sainte et de l'histoire profane. Valère Maxime dit, en parlant des dames romaines : *Vini usus olim eis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur* (liv. 2, ch. 1er).

Daniel repoussa les mets exquis offerts par Nabuchodonosor.

Saint Jean-Baptiste ne se nourrissait dans le désert que de miel sauvage et de sauterelles (saint Marc, I, vers. 6).

Plus bas, au dernier vers :

Comme l'enseigne à tous.....

L'Evangile dit : — « *Inter natos mulierum non fuit unus major Joanne Baptista.*

NOTES DU CHANT XXIII.

(1) *Domine, labia.....*

Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam. (David, Psaume 50, vers. 17.)

(2) ..... des Ombres qui peut être.

Tu entends probablement les Ames des pécheurs qui chantent en expiant leurs péchés.

(3) Certes, Erésichthon même.....

L'un des princes de la Thessalie, que Cérès condamna à mourir d'une faim sans cesse renaissante, pour le punir d'avoir abattu une forêt consacrée à cette déesse.

(4) Quand les enfants servaient......

C'est-à-dire, c'est bien ici une race d'hommes affamés comme ceux qui, assiégés par Titus dans la ville de Jérusalem, se virent réduits à se nourrir de la chair de leurs propres enfants (Josèphe, *de Bello Judaïco,* liv. VII, ch. 15).

Le vers suivant signifie que les yeux creusés par l'inanition ressemblaient à des chatons de bague auxquels manquerait la pierre précieuse qui en fait l'ornement.

Je n'ai pas la prétention d'excuser l'étrange fantaisie du poëte dans tout le reste de ce passage. D'après quelques physionomanes, les yeux de l'homme formant deux OO, l'ovale de la figure, les sourcils et le nez une M ; la réunion de ces signes formerait ce verbe OMO, que les langues humaines auraient emprunté à la nature elle-même, pour désigner son plus bel ouvrage. J'aurais bien voulu passer à pieds joints sur ces niaiseries qui déparent un chef-d'œuvre ; mais si *tout traducteur est traître* (1), alors même qu'il est fidèle, que dirait-on de lui s'il ne l'était pas?

(1) Traduttori, traditori (proverbe italien).

(5) Car le même désir.....

Le désir de souffrir pour expier le péché, le désir qui conduisit Jésus à souffrir la mort avec joie.

(6) ..... dans ce lieu séparé.

Dans la vallée d'attente, en dehors du seuil du Purgatoire.

(7) Dans la Sardaigne même.....

Dans la Barbagia, contrée de la Sardaigne où l'impudicité des femmes est devenue proverbiale. Forèse était de Florence : il donne ainsi deux coups de boutoir à la fois.

(8) Quelle femme de cœur.....

C'est-à-dire, si les femmes des idolâtres et des mahométans se soumettent aux saintes lois de la pudeur, que dire des femmes chrétiennes qui s'abandonnent à tous les excès?

(9) A travers les vrais morts.....

Les damnés. Les élus ne sont pas vraiment morts : ils n'ont fermé les yeux à la vie passagère que pour les rouvrir à la vie éternelle.

(10) L'autre Ame, tu le vois.....

Stace, qui a subi toutes les épreuves du Purgatoire : c'est en son honneur que ce matin les Ames ont chanté hosannah, et que la montagne a tressailli. Pour le supplice des Gourmands dans l'Enfer, voy. *Enfer*, ch. V.

NOTES DU CHANT XXIV.

(1) ..... trône avec sa couronne.

C'est-à-dire dans le Ciel de la Lune, parmi les religieuses qui ont rompu leurs vœux. (Voy. *Paradis*, ch. III.)

On a pu le remarquer déjà, notre poëte ne laisse échapper aucune occasion de payer son tribut au *beau défaut de la nature,* au sexe que l'on appelle aussi la plus belle moitié du genre humain.

(2) C'est Buonagiunta de Lucques.....

Bon poëte de son temps, suivant Daniello.

(3) Il vint de Tours.....

Martin IV, souverain pontife, né en Brie, ancien chanoine de Tours, très friand des anguilles que l'on pêche au printemps dans le lac de Bolséna. Il mourut, dit-on, d'un excès d'embonpoint.

Ubaldino degli Ubaldini, de Pila, bourgade du comté de Florence.

Boniface de' Fieschi, de Gênes, archevêque de Ravenne.

Marchese de' Rigogliosi, seigneur de Forli, grand buveur qui, s'entendant reprocher de toujours boire, répondait : *C'est que j'ai toujours soif.*

(4) Que ta parole ainsi tous deux.....

Toi qui apparemment parles pour être entendu, et moi qui désire t'entendre.

La jeune dame dont il va parler a été aimée de notre poëte : et c'est peut-être à elle, sinon à beaucoup d'autres, que la sévère et jalouse Béatrix fait allusion quand elle reproche à son ami ses infidélités (*infra,* ch. XXX, XXXI). Gentucca est encore tellement jeune, qu'elle marche encore le visage découvert.

Le voile était au moyen âge comme chez les anciens le signe de la nubilité, de l'adolescence.

(5) Mais parle : es-tu celui.....

Es-tu ce Dante Alighieri, auteur de la canzone qui commence par ces mots, etc., etc. — Et Dante répond avec modestie, sans prononcer son nom ; mais il donne une leçon de goût à tous les poëtes de son temps, qui manquaient de naturel et d'inspiration.

(6) Ainsi, lasse bientôt.....

Lasse *de me regarder.*

(7) . ... je vois le plus méchant de tous.

Corso Donati, l'un des plus puissants du parti Guelfe-Noir, qui s'était tourné contre Dante. En 1308, Corso Donati, poursuivi par la populace, s'enfuit à toutes brides, tomba, le pied pris dans l'étrier, et fut traîné par son cheval dans les sables, où son cadavre resta misérablement oublié.

(8) ..... Songez, mes chères Ames.

Tout à l'heure la voix citait des exemples de tempérance (voy. ch. XXIII). La voilà qui, par contraste, rappelle des traits de gourmandise et de sensualité. Encore le frein après le fouet. — *Ces fils*

de la Nue sont les Centaures — qui, surpris au milieu d'une orgie, furent vaincus par le vin plus encore que par Thésée.

Les lâches Hébreux sont ceux qui, ayant reçu de Gédeon la permission de se désaltérer dans l'Avod, s'agenouillèrent pour boire plus à leur aise, et que Gédéon punit en les chassant des rangs de son armée.

(9) Seuls, tous trois, où vont-ils?.....

C'est l'Ange du septième cercle qui parle : *seuls,* c'est-à-dire séparés de la foule des Ames, en dehors du chemin qu'elles suivent ensemble. Nos trois voyageurs ont tourné la montagne, et sont arrivés au pied du sixième escalier.

NOTES DU CHANT XXV.

(1) Car le Taureau passait.....

Cela veut dire qu'il était deux heures après midi, puisque le Soleil est dans le signe du Bélier, qui, sur le méridien, précède de deux heures le signe du taureau. La nuit passe en même temps sur le Scorpion, qui est à l'opposé. — L'heure presse les pas des voyageurs ; car le lecteur se rappelle que, par une loi du Purgatoire, on ne peut gravir pendant la nuit.

(2) Brûlait en même temps Méléagre.....

La fable parle du tison fatal auquel était attachée la vie de Méléagre (Ovid., *Métam.,* liv. VIII).

(3) Notre sang n'est pas bu.....

L'admirable tirade qui va suivre a été l'objet de nombreuses controverses. Quant à nous, tout en faisant à la poésie la magnifique part qui lui est due, nous aimons à reconnaître ici les principes de la philosophie dont nous avons été nourri. Nous aimons à voir répudier les abstractions du spiritualisme pur aussi bien que les brutalités du matérialisme absolu. Dante, de nos jours, eût dit, comme nous, qu'il n'aimait ni Kant ni Condillac, et il eût consacré sa plus belle page à cet immortel Descartes, qui a si bien reconnu l'alliance de l'esprit et de la matière dans la plus noble des créatures de Dieu.

Dante adopte les distinctions de l'Ecole, qui admettait trois sortes d'âmes : *végétative,* pour les plantes ; *végétative* et *sensitive*, chez les animaux ; *végétative, sensitive* et *pensante*, chez l'homme. Ce sont là des mots : mais ce qu'il importe de constater, c'est que déjà (voy. *supra,* ch. IV, note 1re) le poëte a stigmatisé le système sacrilége de deux âmes superposées dans l'homme, distinctes et indépendantes l'une de l'autre. Maintenant, en proclamant bien haut l'unité de l'âme, il proteste contre les téméraires qui

Ont imposé des lois à la création,
Et séparé l'esprit de la sensation.

(4) Par qui l'une est au port.....

Avec l'âme végétative, la plante est complète ; mais il manque à l'homme l'*âme sensitive* et l'*âme pensante* (les deux tiers de son essence), ou, pour mieux dire, la *sensation* et la *pensée,* dont le poëte va s'occuper dans les vers suivants.

(5) Sitôt que Lachésis.....

Lachésis, une des trois Parques ; c'est-à-dire, sitôt que l'homme meurt, l'*âme va sans tarder* soit en Enfer, soit en Purgatoire.

Plus bas :

Et, comme le rayon.....

Qui nous vient du dehors, c'est-à-dire du soleil, de par delà les nuages qui le réfléchissent.

Le discours finit par ces mots :

De ce qui t'étonnait, frère.....

Milton a donné aux purs Esprits des formes encore plus palpables et des instincts plus matériels. Il fait asseoir ses Anges à la table d'Adam, et explique ainsi ce bon appétit dont Adam lui-même semble un peu étonné.

..... Contain..... lower faculty
Of sense whereby they hear, see, smelt, touch, taste,
Tasting contact digest assimilate
And corporeal to uncorporeal turn.
(*Parad. perdu*, ch. v, Disc. de Raphaël à Adam.)

(6) ..... sur le bord de la plinthe.

Il y a *corniche* dans le texte ; mais ce terme d'architecture est si mal sonnant en vers, que j'ai cru pouvoir y substituer celui de

plinthe, qui donne également l'idée d'une étroite saillie ménagée autour de la mystérieuse pyramide (voy. ch. I[er], note 2).

(7) *Summæ, summæ Deus clementiæ.....*

Premières paroles d'un cantique qui se chante à Matines, et qui continue par ces mots : *Luxu remoto pessimo.* (Nous sommes dans le cercle de la Luxure, correspondant au ch. IV de l'*Enfer,* ou plutôt encore aux chants XIV[e] et suiv.).

L'autre citation, *Virum non cognosco,* est empruntée à la Vierge, qui répondit à l'ange Gabriel : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (Evang. suiv. S. Luc.)

Plus bas : *Diane*, etc., déesse de la Chasteté, chassa une de ses Nymphes nommée Elise, qui s'était laissé séduire par Jupiter.

NOTES DU CHANT XVI.

(1) Le soleil me frappait.....

Le soleil descendait vers le couchant, qui commençait à changer de couleur.

(2) Telles, au fond des bois.....

Il est inutile d'insister sur la naïveté de ces comparaisons qui plaisent tant à notre poëte. Le divin Homère, lui aussi, puisait à pleines mains aux sources fécondes de la nature et de la vie des champs. L'extrême grandeur est si voisine de l'extrême simplicité, que ces rapprochements n'ont rien qui choque les esprits délicats : la justesse de l'image, d'ailleurs, demanderait grâce pour sa puérilité.

Nous laissons dans l'ombre le passage qui va suivre.

(3) Les uns aux monts Riphés.....

Les monts Riphés, situés dans la Russie septentrionale; les sables de la Lybie, en Afrique : les uns au nord, les autres au midi.

(4) Quand Lycurgue levait le bras.....

Lycurgue, roi de Némée (et non pas le roi législateur de Sparte), avait confié la surveillance de son fils à Isiphile, princesse captive à sa cour. Au moment où il allait la faire périr pour avoir laissé mordre l'enfant par un serpent, Thoas et Euménius, tous deux fils

d'Isiphile, accoururent pour sauver leur mère. Tel je m'élançai vers mon maître en poësie, mais avec la retenue de la peur.

(5) Je m'en allais pensif.....

Le mot *pensif* a ici une signification profonde. Dante est l'homme de la pensée, de l'étude, de la poésie.

En entendant Guido, en se rappelant Latini (*Enfer*, ch. XIV), l'un savant, l'autre poëte, il se demande sans doute comment l'homme, à mesure qu'il s'élève plus haut par l'intelligence, semble se ravaler plus bas par la sensualité.

(6) Tant que le nouveau rhythme ....

C'est-à-dire la versification en langue moderne. Jusque-là, tout s'écrivait en latin (voy. *Enfer*, ch. Ier, note 11). Dante était un des chefs de cette heureuse et grande révolution. Celui que Guido recommande avec tant de modestie, et qui va tout à l'heure nous débiter des vers de sa façon, est Daniel Arnault, dont les Provençaux admirent encore la grâce et la naïveté. Hélas! voilà tout ce que la France, et même l'Europe entière, pouvaient alors opposer à ce puissant joûteur qui s'appelle Dante Alighieri, et qui, créateur d'une langue nouvelle, la faisait du premier coup digne des Anges et de Dieu même.

Guiton d'Arezzo, surnommé de Limoux, soit qu'il fût né dans cette ville, soit parce qu'il avait surtout écrit en langue d'oc, était le chef d'une coterie plutôt que d'une Ecole, et il avait ses séides aux dépens de Dante lui-même, comme Chapelain a eu les siens aux dépens de Corneille.

Pétrarque a classé tous ces poëtes : il nous semble avoir traité bien cavalièrement Dante Alighieri, son maître et son modèle.

Tra tutti *il primo Arnaldo Daniello*,
Gran maestro d'amor che alla sua terra
Ancor fa onor col suo dir novo e bello.
. . . .
Ecco Dante e Beatrice : ecco Selvaggia,
Ecco Cin da Pistoja, *Guitton d'Arezzo*,
Che di non esser primo par ch' ira aggia.
(*Trionf. d'amor.*)

Sur Guido Guinicelli, voy. *supra*, ch. XI, note 7.

(7) Les strophes du *Pater*.....

Jusqu'à cette phrase : *Et libera nos a malo;* car ce vœu est inu-

tile pour les Ames du Purgatoire, déjà délivrées du mal (voy. *supra*, ch. XI, note 1re).

(8) L'Esprit me répondit.....

Ici comme ailleurs, pour le provençal comme pour le latin, je me suis bien gardé de traduire ce qui est cité en original dans le texte. Les traducteurs qui ont suivi un autre système me paraissent avoir enlevé à leur modèle une de ses plus vives couleurs.

Voici le sens des paroles attribuées au poëte provençal :

« Je ne puis ni ne veux vous le cacher (mon nom), tant votre » courtoise prière m'a charmé. Je suis Arnault, qui vais chantant et » pleurant, au milieu des flammes, mes fautes passées. J'entrevois » devant moi le jour que j'espère. Souvenez-vous à temps de ma » douleur, je vous en prie par cette Puissance qui vous guide au » sommet de l'échelle. »

NOTES DU CHANT XXVII.

(1) C'était l'heure du jour.....

C'est-à-dire, le soleil se couchait pour le Purgatoire. Le poëte prend divers points du globe représentant à peu près les quatre principales stations du soleil, le levant et le couchant, le zénith et le nadir. N'oublions pas que le Purgatoire est à l'antipode de Jérusalem. En suivant du doigt et de l'œil sur une mappemonde, on reconnait que, quand le soleil se lève pour Jérusalem, il se couche pour le Purgatoire, supposé à l'antipode; qu'il est midi pour le Gange, et minuit à l'embouchure de l'Ebre; que l'Ebre, en ce moment du jour, descend vers la mer sous le signe de la Balance, par la raison que le soleil est entré dans le signe du Bélier.

Venturi appelle ce passage : *grande imbroglio di parole*. — J'espère être parvenu à le rendre clair.

(2) Le *Beati mundo corde*.....

Le cantique commençant par ces mots : *Heureux les cœurs purs !* etc... Nous sommes dans le cercle des Luxurieux.

(3) ..... à d'autres chants plus doux.

C'est-à-dire au chant *Venite, benedicti Patris* (*Venez, les bénis du Seigneur*). Ce chant est plus doux; car c'est celui qui appelle les pécheurs au delà de la flamme : il annonce non-seulement la bé-

nédiction de Dieu, mais le terme de la souffrance (voir même chant, plus bas, note 6).

(4) Si j'ai pris Géryon.....

Géryon, le Démon de la Fraude, qui, là-bas, dans l'Enfer, a transporté les deux poëtes d'un cercle dans un autre (voy. *Enfer*, ch. XVI, XVII). La parole de Virgile est entrecoupée, pour exprimer l'excès de son trouble, dans ce moment suprême où le courage de son élève est près de faillir.

(5)..... la pieuse et belle Ame.

L'Ame de Stace.

(6) Jaillirent près de là.....

Furent chantées par l'Ange éblouissant qui garde le sentier du Paradis terrestre (voy. note 3).

(7) Tellement dirigé.....

C'est-à-dire que nos voyageurs montent tournés vers l'orient, puisque le soleil, en se couchant, projette en avant l'ombre du poëte. N'oublions pas que la montagne est ronde, et que les deux poëtes passent, en marchant, par tous les points cardinaux. Si la montagne ne leur faisait obstacle, ils verraient en face d'eux la mer (voy. ch. Ier, note 7; — ch. III, notes 3, 13 et 14).

(8) Le sommeil vint à moi.....

Voici encore ce sommeil du matin auquel le poëte attribue des vertus prophétiques (*Enfer*, ch. XXVI, note 1re; — *Purgat.*, ch. IX, note 4, et *passim*).

(9) Je suis Lia.....

Fille de Laban, image de la vie active; sœur de Rachel, qui figure la vie contemplative (le monde et le cloître). On indique ainsi que l'homme peut faire son salut partout. Le miroir dans lequel ces belles Ames aiment à se contempler, c'est Dieu (voy. *Paradis*, *passim*).

(10) Ce fruit mystérieux.....

La *Vérité absolue*, la science du bien et du mal. Nous voilà dans le Paradis terrestre, où l'arbre fatal va nous apparaître.

(11)..... le rocher pour le sol.

C'est-à-dire, quand de l'escalier taillé dans le roc nous fûmes arri-

vés à la plate-forme qui couronne la montagne. Les vers suivants, et surtout ce simple hémistiche : *Fixant sur moi sa vue*, me paraissent empreints d'une majesté tempérée par une douce mélancolie : ce sont presque les adieux de Virgile. Là où le Ciel commence, l'appui de la terre doit finir. Le lecteur arrive (et il le sent bien) à une limite solennelle que l'on ne se décide à franchir qu'avec une sorte de crainte religieuse.

Le bon Grangier a traduit ainsi les derniers vers :

N'attends plus mon conseil, mon dire, ma sentence :
Car l'arbitre tu as libre et droict ci-après ;
Et ce serait faillir, ne faire ce qu'il pense :
Pour ce, sur toy la mytre et couronne ie mets.

NOTES DU CHANT XXVIII.

(1) ..... mystérieux présage.

Ici le vent est toujours égal, pour signifier que la sphère où nous nous trouvons est à l'abri des vicissitudes du monde. Une sainte Dame, que le poëte va rencontrer, lui expliquera l'origine du vent, la cause du murmure et de l'agitation des branches. Le vent les courbe du côté où se forme *la première ombre*, c'est-à-dire d'orient en occident (voyez dans le *Paradis Perdu* de Milton la description du Paradis terrestre, ch. IV) :

..... Airs, vernal airs
Breathing the smell of field and grove, attune
The trembling leaves.....

Des brises printanières, soufflant les parfums des champs et des bocages, accordent à l'unisson les feuilles tremblantes.

Mais Milton, bien plus profane que notre poëte, mêle tout cela

..... with universal Pan
Knit with the Graces and the Hours in dance.

(2) ..... qui couronnent Classé.

Classe, ou mieux *Chiasse* (prononcez l'é fermé) est une forêt de pins près de Ravenne, sur les bords de l'Adriatique, souvent tourmentée par le vent d'Afrique appelé sirocco.

(3) Tous ces beaux *mais* plantés.....

On appelle encore du nom de *mai* un arbre chargé d'emblèmes,

couronné de guirlandes, et qui, dans certains jours de fête, est comme un symbole de joie et d'abondance (voy. *Diction.* de Trévoux, v° MAI).

(4) ..... la jeune Proserpine.

Fille de Cérès, enlevée par Pluton au moment où, dans les prairies de la Sicile, elle cueillait des fleurs avec ses compagnes. Voilà sans doute un langage bien profane à l'encontre d'une Dame du Ciel. Mais que de gracieuses et fraîches images! Ne croirait-on pas, en lisant ces vers, que l'on respire un air embaumé, et que l'on foule aux pieds une terre où les fleurs naissent sous nos pas?

(5) De cette flèche d'or.....

L'Amour avait, par mégarde, blessé Vénus en l'embrassant.

Jamque pharetratus dum dat puer oscula matri,
Inscius extanti perstrinxit arundine pectus.
(OVID., *Métamorph.*, liv. X.)

(6) Que Xercès dut jurer.....

Xercès avait fait disposer un pont de bateaux sur l'Hellespont, qui le séparait de la Grèce. Le même bras de mer séparait Abydos de Sextos, Héro de Léandre.

(7) Le chant *Delectasti*.....

Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exultabo (David, Ps. 91). La belle Mathilde veut dire : Au premier abord, vous vous offensez de me voir rire et folâtrer dans ce Paradis que l'homme a perdu par sa faute ; mais, pour m'excuser, il suffit de se rappeler le cantique où il est dit que la créature trouve sa joie dans les œuvres du Créateur.

On remarque, aux premiers mots de ce discours, que Dante marche maintenant le premier. Virgile s'efface ; il va bientôt disparaître.

(8) Ce bruit sourd que j'entends.....

Semblent contredire ce que m'a dit naguère, dans le cinquième cercle, l'Ame de Stace (voy. ch. XXI, note 2). J'avais cru, d'après elle, qu'au delà de l'enceinte gardée par le délégué de saint Pierre, il n'y avait plus ni pluie ni orages ; et cependant j'entends le vent murmurer, je vois couler des ruisseaux.

(9) La forêt retentit.....

La Sainte vient d'expliquer fort bien que le sommet de la montagne échappe, par son élévation même, aux désordres qui troublent l'atmosphère terrestre; mais sa haute cime ne peut échapper de même à l'action du vent produit par la rotation des corps célestes (suivant la physique du temps), et de la terre (suivant la réalité). La résistance que le feuillage oppose au souffle est la cause naturelle du bruit qui inquiète le poëte. La Sainte ne s'en tient pas là; et, devançant les questions de l'étranger, elle lui apprend que le Paradis terrestre est comme un immense réservoir d'où le vent emporte avec lui tous les germes que notre terre reçoit ensuite et féconde dans son sein (sauf la semence du fruit défendu, qui ne germerait pas ailleurs que dans le Paradis terrestre).

Plus bas :

On nomme celui-ci le Léthé.....

Fleuve de l'oubli, emprunté à la mythologie grecque, et annoncé par Virgile dans le troisième circuit du septième cercle de l'Enfer (voy. *Enfer*, ch. XIV, note 9).

Eunoë, création du poëte, d'un mot grec qui signifie bonne pensée, bon souvenir.

(10) De sublimes rêveurs ....

Ceci va droit à l'adresse de Virgile et de Stace, que nous avons un peu oubliés. Ils ont rêvé le *saturnia regna;* peut-être même ont-ils entrevu le Paradis terrestre dans leurs sublimes aspirations. C'est bien ici que l'âge d'or a régné, et non pas dans les champs habités par Saturne. C'est ici qu'Adam et Eve ont joui, avant leur péché, de tous les biens que Dieu leur avait préparés.

> Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
> Mulcebant zephyri natos sine semine flores...
> Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant.
>
> (OVID.)

NOTES DU CHANT XXIX.

(1) ..... en remontant son cours.

Elle à la droite du ruisseau, moi à la gauche. Nous avons vu dans le chant XXVIII[e] qu'il coule de droite à gauche, du sud au nord. Dante, qui vient de l'occident, tourne donc à droite, vers le sud;

puis, quand le ruisseau fera un coude, le poëte se retrouvera faisant face à l'Orient, et ayant toujours sa gauche (le côté du cœur) appuyée au ruisseau. Nous cherchons à bien faire comprendre la marche symbolique de notre pèlerin — toujours de la gauche à la droite, du mal au bien.

(2) Voilà qu'une clarté.....

Ici commence cette magnifique parabole empruntée au genre apocalyptique, et qui ne doit finir qu'avec le poëme. Nous allons voir Jésus-Christ descendu des Cieux sous la forme d'un griffon, moitié lion et moitié aigle, avec son cortége de Vertus, d'Anges et de Pères de l'Eglise, éclairés par le chandelier aux sept branches. Au-dessus de toutes ces grandes figures qui forment la cour du Seigneur par excellence, nous verrons planer Béatrix radieuse, Béatrix, depuis si longtemps annonçée, attendue, et qui ne doit apparaître qu'au dernier moment pour imprimer le cachet suprême à l'œuvre du poëte.

Nous expliquerons successivement les passages qui seraient trop obscurs, laissant d'ailleurs à l'imagination du lecteur ce qu'elle doit deviner, et à ses souvenirs ce qui doit être gravé dans la mémoire de tous.

(3) Que la nouvelle épouse.....

Par une pudeur instinctive, elle hésite à quitter l'autel qui la protége, et non pas, comme le dit gravement Venturi, *parce que, surchargée de joyaux, elle ne marche qu'avec peine*. On ne peut s'empêcher de sourire en voyant combien la science donne de tact et d'esprit.

(4) ..... semblait semé d'étoiles.

A cause des lumières qu'il réfléchissait. Le poëte ajoute que dans son cristal on pouvait le voir du côté du cœur, c'est-à-dire qu'il suivait, en la remontant, la rive gauche du fleuve ou du ruisseau (voy. note 1re).

(5) ..... on eût compté dix pas.

Sans doute pour figurer les dix commandements de Dieu, comme les sept nuances de l'arc-en-ciel figurent les sept dons du Saint-Esprit.

Les vingt-quatre beaux vieillards sont, je pense, les rois et les prophètes venus avant le Messie. Ils sont couronnés de lis, sym-

bole de pureté. Ceux qui suivent, au contraire, martyrs de la foi, sont couronnés de fleurs rouges, symbole du sang qu'ils ont versé. L'éclipse que subit un moment la mystérieuse lumière doit figurer la mort du Christ.

Les quatre animaux sont les quatre évangélistes Mathieu, Marc, Luc et Jean. Le poëte remarque, avec sa précision toute scolastique, qu'ils avaient non pas quatre ailes, comme le dit Ezéchiel, mais six, suivant la version de saint Jean.

Le grand char, c'est l'Eglise dirigée par Jésus-Christ sous la forme d'un griffon, aigle et lion à la fois, homme et Dieu tout ensemble. Son sang répandu pour nous colore seul la blancheur de son pelage (la pureté de son essence); ses deux ailes figurent, dit-on, la justice et la miséricorde.

Les trois femmes qui forment un groupe à la droite du char, ce sont les trois vertus théologales : *la Foi* (plus blanche que la neige), *l'Espérance* (verte comme une émeraude), *la Charité* (rouge comme la flamme).

L'autre groupe est formé des quatre vertus cardinales : la Tempérance, la Force, la Justice et la Prudence, qui est figurée avec trois yeux autour de la tête.

Les deux vieillards qui marchent derrière le char sont saint Luc, non pas l'évangéliste, mais, suivant saint Paul, un des plus illustres disciples d'Hippocrate; l'autre serait saint Paul lui-même. Ils ont une mission toute contraire : celui-ci de frapper, celui-là de guérir.

Les quatre suivants sont plus difficiles à saisir. Peut-être faut-il voir en eux les quatre apôtres Jacques, Pierre, Jean et Judas. Celui qui *sommeille*, entre eux et le dernier groupe, est bien certainement saint Jean, l'auteur de l'Apocalypse, à cause de ses sublimes visions, qui sont comme *un rêve* inspiré de Dieu.

Nous avons dit plus haut que les sept vieillards qui ferment le cortége paraissent représenter les martyrs.

NOTES DU CHANT XXX.

(1) L'ardent Septentrion.....

C'est pour notre terre la constellation de la Grande Ourse, composée de sept étoiles qui guident le navigateur. Mais il faut entendre ici, par assimilation, le candélabre aux sept branches qui guide le

cortége — *astre sans orient ni couchant* — le flambeau de l'Église.

(2) ..... *Benedictus* (disaient-ils) *qui venis*.

Paroles des Juifs en voyant entrer Jésus-Christ à Jérusalem. Le *manibus date lilia plenis* est un emprunt fait à Virgile, non-seulement par Dante, mais par Raphaël.

Plus haut, il y a : *Veni, sponsa, de Libano* (paroles tirées de l'Ancien Testament, Cantique des cantiques).

(3) Virgile avait, hélas! disparu....

Virgile avait fait pressentir sa disparition en disant au poëte qu'il avait cessé de lui être utile; et déjà, depuis quelque temps, il s'est tout à fait effacé dans les splendeurs du Paradis terrestre. Les regrets accordés par l'élève à son maître sont touchants, bien qu'exprimés en peu de mots. Pleurer un ami quand on retrouve une femme aimée, c'est assez, sans doute, pour l'honneur de l'amitié. Faut-il l'avouer cependant? la *précieuse* Béatrix ne nous fait pas oublier le *bon* Virgile; et bientôt peut-être plus d'un lecteur sera de notre avis (voy. note 6).

(4) ..... *In te, Domine, speravi*.

(30e Psaume de David). Les Anges chantent ces paroles pour adoucir Béatrix : « *J'ai mis en toi, Seigneur, mon espérance.* » Mais ils s'arrêtent aux strophes dont le sens est étranger à la situation du poëte. Nous avons déjà vu quelque chose dans ce genre (ch. XXVI, note 7).

(5) Le vent des Esclavons.....

Le vent du nord, relativement à l'Italie. — *Le pays sans ombre* — l'Afrique et ses déserts.

(6) C'est peu qu'il eût pour lui.....

C'est peu qu'il fût protégé par l'influence des astres, et surtout celle des Gémeaux, signe sous lequel il était né (voy. *Parad.*, ch. XXII); il eut encore la grâce de Dieu et mon amour, et pourtant il s'éloigna de la droite voie. Il est donc juste que mes reproches l'accablent.

Béatrix, avec sa sainte colère, est toujours un peu femme, si je ne me trompe; mais la charmante naïveté de ce dépit céleste ajoute la grâce à la majesté : la vérité ne gâte pas la poésie.

Le chant suivant rendra plus sensible encore la justesse de cette observation; mais combien Béatrix sera changée quand nous mon-

terons avec elle dans les sphères célestes! Alors, pour être plus mystique, en sera-t-elle plus aimable? Hélas! non : nous l'aimons mieux trop femme que trop déesse; nous l'aimons mieux tendre que précieuse; et si le langage de la scolastique eut toujours le don de nous déplaire, c'est surtout dans la bouche d'une femme aimée, cette femme eût-elle au front une double auréole de gloire et de sainteté.

NOTES DU CHANT XXXI.

(1) ..... l'eau du fleuve où tu daignas venir.

Tu n'as pas encore bu l'eau du Léthé, qui fait perdre la mémoire des fautes.— *Où tu daignas venir* —est dit avec l'ironie de la femme blessée par le peu d'empressement de celui qu'elle aime.

(2) Gravir derrière moi.....

Quitter les amours profanes pour l'amour de Dieu, de la vérité, etc.

(3) Me fit sentir le trait.....

C'est-à-dire, en voyant ma barbe épaisse, presque grisonnante, signe de l'âge mûr, je compris qu'elle voulait me faire rougir à mes propres yeux de ces fautes que l'extrême jeunesse seule peut faire excuser, suivant ce précepte de Juvénal :

Quædam cum prima resecentur crimina barba.

Elle avait déjà plus haut fait la distinction entre l'aiglon et l'aigle.

L'hémistiche : *regarde à ton menton*, arrive bien brusquement, et manque à la fois de noblesse et de clarté; mais la faute n'en est pas au traducteur, qui a bien assez des siennes. Aucun portrait de Dante ne le représente avec barbe au menton.

(4) ..... vers le noble animal.

Vers le griffon; vers Jésus-Christ, qui conduit le char de l'Eglise (voy. ch. XXIX, note 5).

(5) Mais celle-là sait tout.....

Ce qui se passa pendant mon évanouissement, Béatrix seule pourrait le dire, elle qui fut la cause et le mobile de tout ce qui m'arrivait.

(6) La Dame qui déjà.....

Mathilde (voy. ch. XXVIII, note 4).

(7) L'*Asperges* fut chanté.....

« *Asperges me hyssopo, Domine, et mundabor*, etc., » (David, Psaume 50), que l'on chante à Complies, et à la messe pendant l'eau bénite.

(8) Étoiles dans les cieux.....

Ce sont les quatre vertus cardinales qui parlent (voy. ch. Ier, note 7; — ch. XXIX, note 5).

(9) Nos trois sœurs que, là-bas.....

La Foi, l'Espérance et la Charité sont les trois vertus qui brillent plus que toutes les autres dans les yeux de Béatrix, c'est-à-dire qui sont le principal fondement de la connaissance de Dieu : ce sont des vertus toutes chrétiennes. Les vertus cardinales, au contraire, sont de toutes les religions, et tiennent un rang moins élevé dans le Ciel.

On croit généralement que, dans la *Divine Comédie*, Béatrix figure la théologie, la science de Dieu, la vraie sagesse.

(10) La cause du reflet.....

C'est-à-dire, l'Eglise reste une et invariable; mais ses lois et sa règle peuvent se modifier suivant les temps et les lieux : ce qui est parfaitement orthodoxe. Ou bien : la puissance de Dieu est une, la nature de Dieu est une; mais sa nature et sa puissance peuvent se révéler sous mille formes diverses.

(11) Sur ton fidèle ami.....

Dante s'appelle *fidèle*... N'oublions pas qu'il vient de boire l'eau du Léthé. D'ailleurs, ce titre lui a été déjà donné dans le Ciel par une bouche divine (*Enfer*, ch. II, Discours de Béatrix à Virgile). Il y a bien de la passion dans les vers qui suivent. Pour échapper à toute mauvaise pensée, il faut songer que le poëte n'est épris que de l'amour de Dieu, et qu'il n'aspire à voir que des beautés métaphysiques. *Ta seconde beauté* veut donc dire *ta bouche*, que ton voile a cachée jusqu'à présent; ta beauté divine, par opposition à la beauté terrestre, à la *première*, à l'antique beauté dont il a été parlé plus haut (vers 83).

NOTES DU CHANT XXXII.

(1) Qui décrivait alors.....

On tournait à droite : donc le char pivotait sur l'essieu droit, et le grand cercle était tracé par l'essieu gauche.

(2) O Griffon ! sois béni....

L'allégorie cachée sous les vers suivants est facile à saisir. Dante suppose que le char de l'Eglise a été façonné avec l'arbre de la science du bien et du mal. Jésus-Christ, en mourant, laissa le char intact et pur, et fit fructifier, en l'arrosant de son sang précieux, l'arbre flétri par la faute des premiers humains.

(3) Argus ferma ses yeux.....

Mercure endormit Argus et le tua.

(4) Tels, Pierre, Jacque et Jean.....

Comparaison empruntée à la scène de la transfiguration du Christ.

(5) ..... avec un chant plus doux.....

Avec des chants connus du Ciel seulement, que le Ciel seul peut comprendre.

(6) Dans cette noble Rome.....

Non plus dans cette Rome terrestre où Dieu est représenté par un vicaire, mais dans la véritable patrie du Christ, où il règne par lui-même, où il habite éternellement.

(7) Un aigle, tout à coup.....

L'aigle, symbole de l'empire romain et du schisme grec. Sous les premiers empereurs, il déchira les premiers chrétiens, et les fit martyrs ; puis, sous l'empereur Constantin, il corrompit l'Eglise en la comblant de richesses, comme en ce moment il remplit le char de ses plumes d'or.

Le renard figure l'hérésie introduite dans l'Eglise par le pape Anastase (voy. *Enfer,* ch. XI). — « Vulpes insidiosos maximeque » hæreticos fraudulentos significat. » (S. Augustin.)

La voix du Ciel gémit sur ces richesses dont on surcharge le vaisseau de l'Eglise. — Le dragon est, dit-on, Mahomet, qui reprend

en sous-œuvre et sape sourdement l'édifice de la chrétienté; peut-être, plus simplement, le Démon, qui, vaincu d'abord par l'incarnation, relève la tête, grâce aux vices de la terre, puisqu'il ose se montrer encore jusque dans les vallées du Purgatoire (voy. *supra*, ch. VIII, note 3). Les débris dispersés seraient l'Eglise romaine; ce qui reste du char et les plumes d'or qui le recouvrent, l'Eglise grecque avec ses richesses. Les sept têtes figurent peut-être les sept vertus fortifiées par les dix commandements, qui, avant la chute de l'Eglise, étaient son ornement et sa force, et qui sont devenues son opprobre et sa honte.

Ce sens me paraît s'appuyer victorieusement sur un passage de l'Apocalypse, auquel Dante a fait lui-même une éloquente allusion dans son *Enfer* (voy. ch. XIX, vers 109 et 110). Là, l'Eglise est encore représentée avec sept têtes et dix cornes. — Par suite même de ce rapprochement, la prostituée, tour à tour frappée et caressée par le géant, serait la personnification de l'Eglise tour à tour persécutée et flattée par le pouvoir temporel, après que les richesses et l'ambition l'eurent fait déchoir de sa simplicité primitive.

Le champ, d'ailleurs, est ouvert aux interprétations; mais il n'y aura qu'un avis sur la valeur de cette poésie si énergique et si vivement colorée.

NOTES DU CHANT XXXIII ET DERNIER.

(1) *O Deus, venerunt gentes.....*

Début du 78e Psaume de David.

(2) Qui, par trois et par quatre.....

D'un côté, les trois vertus théologales; de l'autre, les quatre vertus cardinales.

(3) *Modicum* ....

Paroles du Christ annonçant à ses disciples que bientôt ils ne le verront plus, mais que bientôt ensuite ils le reverront (Evang., 16, selon S. Jean).

(4) ..... Malheur au coupable.....

L'offense est telle, que Dieu ne se laissera pas attendrir par ses prières, par ses flatteries, par ses offrandes. Il a été dit ailleurs que

l'on ne peut prier avec fruit pour les damnés (voy. *suprà*, ch. VI, page 298 ; — ch. VI ; — ch. XXXII, note 7, *in medio ; — Enfer*, ch. XX, vers 28).

(5) L'aigle ne sera pas toujours.....

L'empire finira par venger l'Eglise, et continuera, en la purifiant, l'œuvre de Constantin (voy. la note suiv.).

(6) Le chiffre cinq cent quinze.....

Ce nombre, en chiffres romains, figure le mot *Dux* (DVX), qui veut dire *chef*. Le poëte entend par là, à la manière de l'Apocalypse, que l'empereur Henri VII viendra venger l'Eglise, réfréner la licence et contenir les empiétements du pouvoir temporel.

La Sainte a un peu trop raison, quand elle dit que le sphinx parle plus clairement qu'elle (voy. ch. XXX, notes 3 et 6).

Les Naïades s'étant arrogé le pouvoir de deviner les oracles, Thémis envoya un sanglier qui dévasta les récoltes et les bergeries. Les événements, dit Béatrix, parleront plus haut, plus clairement que les Naïades, et ne causeront pas tant de ravages.

(7) Et si les vains pensers.....

.... N'eussent pas étouffé ta perspicacité. L'Elsa est une rivière de Toscane qui a la propriété bien connue de couvrir d'un tartre épais les objets que l'on dépose dans son lit.

Le sang de Thisbé, versé sur le mûrier blanc, le fit changer de couleur.

En un mot, si tu réfléchissais, tu reconnaîtrais que Dieu a dû garder pour lui seul la science du bien et du mal, etc.

La Sainte termine son énigme en disant : Puisque tu n'as pas assez de force pour graver ces vérités en traits ineffaçables dans ton esprit, reporte au moins et communique à la terre une faible idée de ce que je t'ai appris. Fais comme le pèlerin, qui, à défaut d'un palmier, emporte au moins de Jérusalem une branche, une palme enlacée à son bourdon, comme souvenir et comme preuve de son pieux voyage.

Encore une fois, j'aime mieux les colères de Béatrix que ses dissertations.

(8) L'Euphrate près du Tigre....

Deux fleuves d'Asie, qui tous deux prennent leur source en Arménie, dans le mont Ararat, et qui tous deux, par des routes diffé-

rentes, vont se jeter dans le golfe Persique. Les deux sources que le poëte rencontre ici sont celles du Léthé et de l'Eunoë, dont Mathilde a déjà parlé au poëte.

(9) Peut-être son esprit. Mathilde.....

Ceci est une malice de Béatrix. En effet, depuis que son volage ami s'est retrempé dans les eaux du Léthé, il a été si troublé par le bonheur de revoir *sa Dame,* il a été si rudement mené par elle, qu'il peut bien avoir un peu perdu la tête.

Mais il va reprendre ses esprits ; et, achevant sa purification dans l'Eunoë, il sera bientôt prêt à suivre son amie dans la sphère des étoiles.

FIN DES NOTES DU PURGATOIRE.

LE PARADIS.

..... Volgeva il mio desiro e 'l velle
L'amor.....

(PARADISO, cant. XXXIII.)

..... Diretro a me con migliori voci
Si pregherà.....

(*Ibid.*, cant. I.)

ANALYSE DU PARADIS.[1]

Nous avons vu que l'Enfer et le Purgatoire font partie de notre globe terrestre ; que l'Enfer est un cône renversé descendant de la surface au centre de la terre ; que le Purgatoire est un autre cône dont la base baigne dans l'Océan, à l'antipode de Jérusalem, et dont le sommet, occupé par le Paradis terrestre, s'élève bien au-dessus de notre atmosphère.

Le système du Paradis est tout différent.

Dante, purifié par les épreuves, est arrivé au dernier cercle du Purgatoire. Son âme et son corps ne tiennent plus à la terre par les liens du péché. Il suffit alors au poëte de regarder Béatrix pour s'élever avec elle jusqu'au premier Ciel, en traversant la sphère de l'air et celle du feu. Il pénètre d'abord dans la Lune, qui est la première station de son voyage. C'est là que sont récompensées les Ames qui sont au dernier rang sur l'échelle de la perfection. De là, il parcourt successivement les huit autres cieux, en visitant tour à tour, et dans l'ordre suivant, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, les deux Gémeaux, qui sont dans le huitième Ciel, et le neuvième Ciel, autrement dit *Premier Mobile*.

La terre est le centre de ces neuf sphères qui tournent autour d'elle avec d'autant plus de rapidité qu'elles sont plus loin de leur axe, et ont par conséquent un plus grand cercle à décrire. Le premier mobile est donc nécessairement celui qui tourne le plus vite. C'est lui qui donne aux autres l'impulsion qu'il reçoit lui-même de l'Empyrée, c'est-à-dire d'un autre système céleste placé à une distance incommensurable des Cieux que nous venons de décrire, et qui les enveloppe tous.

L'Empyrée est le séjour de Dieu même, de la Haute Valeur, du Principe éternel. Il est figuré par un point, qui, comme symbole d'unité et de puissance, est d'une ténuité extrême et d'une excessive splendeur. Autour de ce point immobile se meuvent neuf sphères dont il forme le milieu, et où tout est contraire à ce que nous avons vu dans le premier système. Là, en effet, l'éclat et la vertu des Cieux grandissent en raison inverse de la distance par rapport au centre, qui est la terre. Ici, l'éclat et la vertu sont en raison directe de leur distance par rapport au centre, qui est Dieu. Plus les cercles sont rapprochés du centre, plus ils sont brillants, plus ils sont rapides. Ils sont composés ainsi qu'il suit, en commençant par le plus voisin de Dieu : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Archanges et les Anges. Chacune de ces sphères correspond par un lien secret à chacune des sphères du premier système, la plus parfaite à la plus parfaite, les Séraphins au premier mobile, et ainsi de suite jusqu'aux Anges, qui se rattachent à la Lune, en ce qu'ils sont, relativement à Dieu, les moins brillants entre les créatures célestes, de même que la Lune est la moins brillante des sphères par rapport au Premier Mobile.

Dans chacun des mondes du premier système, les Ames se présentent au poëte sous un voile de feu qui ne lui permet pas de distinguer leurs traits. Elles affectent le mouvement circulaire, qui est le symbole de la perfection et de l'éternité; elles émergent d'un abîme de lumière chaque fois qu'elles daignent répondre à l'appel du poëte, et leur lumière scintille plus ou moins vive suivant qu'elles éprouvent plus ou moins de joie. Leur sourire est une suprême splendeur; leurs yeux sont continuellement élevés vers le centre suprême, où elles lisent comme dans un livre ou dans un miroir les événements avant qu'ils ne soient accomplis, et les pensées du poëte avant qu'il ne les ait exprimées.

Chaque fois que Béatrix sort d'un Ciel pour monter vers un autre et se rapprocher de Dieu, son éclat augmente, et c'est, chaque fois, dans ses yeux que le poëte puise la vertu qui l'élève de sphère en sphère, non plus avec les fatigues qui ont signalé sa descente aux Enfers et son ascension sur le Purgatoire, mais avec une rapidité que la pensée peut à peine comprendre.

Le poëte a donné au deuxième système des Cieux le nom et la forme d'une rose blanche dont le calice n'est autre que Dieu même. Chaque feuille figure un trône sur lequel une Ame bienheureuse brille de l'éclat que lui prête le Premier Principe. C'est là, comme le dit notre poëte, le sénat du Roi suprême; ce sont là les pairs du Royaume éternel. Les rangs sont au complet et aucun trône n'est vacant dans la portion de la rose occupée par les Ames de l'Ancien Testament. Des siéges, au contraire, restent vides dans la partie réservée aux Saints, aux Ames des Justes venus après le Christ.

J'ai cru devoir retracer à grands traits ces données générales pour faciliter l'intelligence du poëme et faire saisir non-seulement son ensemble, mais quelques formes un peu abstraites qui se reproduisent à chaque pas. Cela ne m'empêchera pas, bien entendu, d'éclaircir par des notes simples et précises chaque passage obscur, à mesure qu'il se présentera.

LE PARADIS.

CHANT PREMIER.

UMENT. — Invocation. Le poëte, dégagé du fardeau de ses péchés, et
s léger que l'air, quitte la terre avec Béatrix, et s'élève vers le premier
Ciel.

La gloire de Celui qui gouverne le monde,
'inégales splendeurs le pénètre ou l'inonde.
'ai visité le Ciel, où ses divins rayons
rillent plus éclatants au front des légions.
t dans ce Ciel j'ai vu... des choses qu'il faut taire,
u'on ne saurait redire en revoyant la terre; [1]
ar, en volant au but où tendent tous ses vœux,
'esprit monte si haut dans l'abime des Cieux,
u'avant de retomber la mémoire est éteinte;
ais des trésors semés dans la divine enceinte
out ce que j'aurai pu recueillir en marchant,
e le lègue à la terre avec mon dernier chant.

O divin Apollon, pour cette œuvre suprême [2]
Embrase-moi du feu qui te brûle toi-même,
Et que par toi j'aspire au laurier qui t'est cher !
J'ai pu, non sans labeur, et du fond de l'Enfer,
Atteindre un des sommets du glorieux Permesse : [3]
C'est peu..... Pour secouer le joug de ma promesse,
Sur la seconde cime il faut gravir encor.
Donc, ô sainte Vertu ! seconde mon essor.
Sois pour moi comme au jour où, pour venger ta lyre,
Tu tiras du fourreau les membres du Satyre.
Si, par toi protégé, je puis à tous les yeux
(Comme elle est dans mon cœur) montrer l'ombre des C
Daphné m'abritera fatigué du voyage,
Et tu verras mon front couronné du feuillage
Que mon labeur et toi m'aurez fait mériter.
Si peu d'hommes, hélas ! craignent de t'irriter !
Père, il en est si peu qui — César ou poëte —
Aspirent au laurier pour se ceindre la tête,
Qu'en recevant mes vœux, oracle de Délos,
Le rameau que Pénée a baigné de ses flots,
Doit frémir sur ton front d'une céleste joie. [5]
Quand l'étincelle a lui, la flamme se déploie ;
Et d'autres me suivront à qui réussira
L'humble encens que j'apporte aux autels de Cirrha.

Par bien des seuils divers, sur notre humble planète
Le flambeau du Ciel brille, et les traits qu'il nous jète
Sont plus doux, lorsqu'unis par une triple croix,
Quatre cercles de feu l'enlacent à la fois.
Tout alors se ranime, et la cire du monde
S'amollit aux rayons du jour qui la féconde.
C'est par là qu'au lieu même où l'on m'avait conduit,
Le soleil se levait laissant ici la nuit :
Là, le ciel blanchissait aux lueurs de l'aurore,

Quand, sur notre hémisphère, il était noir encore.

Béatrix, vers la gauche ayant tourné les yeux,
Regarda fixement le soleil dans les cieux :
L'aigle même, à sa place, aurait baissé la tête.
Alors que dans l'eau pure un rayon se reflète,
Il s'en forme un second qui remonte au premier,
Comme le pèlerin qui revient au foyer :
Ainsi, le mouvement de la Sainte qui m'aime,
Réfléchi par mes yeux, les fit mouvoir de même...
Je fixai le soleil pour la première fois.
Si la terre et le Ciel n'ont pas les mêmes droits, [7]
C'est que Dieu fit pour nous l'humble place où nous sommes,
Et mesura la force à la vertu des hommes.

Bien court fut mon triomphe, assez long cependant
Pour voir des traits de flamme autour d'un globe — ardent
Comme le fer rougi qui sous le marteau passe.
Le jour parut au jour s'ajouter dans l'espace.
Celui-là qui peut tout semblait subitement
Voir de deux soleils orné le Firmament.

Béatrix, tout entière aux sphères éternelles,
Les contemplait sans fin et s'absorbait en elles ;
Tandis que mes regards, détachés d'ici-bas, [8]
S'abimaient dans l'amour de ses divins appas.
Tel Glaucus s'enivrait de l'herbe vénérée
Qui lui fit prendre rang chez les dieux de Nérée.
O sainte apothéose ! on tenterait en vain
De te faire comprendre avec le verbe humain !
Qu'un exemple suffise à ceux-là que la Grâce
Dans le même chemin conduira sur ma trace.

Tu sais, divin Amour, si je traînais encor

e vieil homme après moi dans mon sublime essor!
on, je montais au Ciel porté par ta lumière.

Quand mon attention s'absorba tout entière
ans ce grand mouvement de la terre et du ciel,
u'éternise l'attrait d'un désir éternel,
t dont tu règles seul l'ineffable harmonie,
on Dieu, ce ciel si grand, si plein de ton génie,
'apparut inondé par les feux du soleil:
imais pluie ou torrent ne fit un lac pareil.
a lumière, le bruit, la nouveauté des choses,
e firent curieux d'en connaître les causes;
imais d'un tel désir je ne portai le poids.
elle qui dans mon cœur voyait comme j'y vois,
our me rendre le calme ouvrit sa sainte bouche,
t, prévenant mes vœux, dit: — « Ton trouble me touc
Il t'abuse: il grossit sans mesure à tes yeux
Ce que, moins agité, frère, tu verrais mieux.
Tu n'es plus sur la terre, où tu crois être encore:
Le tonnerre, en tombant de son palais sonore,
Vient moins vite vers toi que tu ne vas vers lui. »

Dans mon esprit aveugle un rayon avait lui,
râce à ce peu de mots couronnés d'un sourire.
ais un autre lien m'enlaçant me fit dire:
- « Ma raison s'agitait; elle est calme à présent;
Mais je m'étonne encor que moi, moi, si pesant,
Sur des corps si légers sans efforts je m'élève. »

La Sainte, en soupirant, regarda son élève,
e l'air dont une mère envisage son fils,
uand soudain la démence a troublé ses esprits:
- « Il est (dit-elle enfin) une loi d'harmonie [9]
Qui retient toute chose à toute chose unie,

» Et par qui l'univers s'assimile avec Dieu.
» Elle est, pour qui sait voir, comme un sillon de feu
» Qui conduit la pensée au trône de lumière,
» Au Principe, à la Fin de la nature entière.
» Vers cet ordre parfait qui règle l'univers,
» Toute chose gravite avec des sorts divers.
» Suivant qu'elle est plus loin ou plus proche du maître,
» Vers des ports différents, sur l'océan de l'Etre,
» Elle vogue où l'entraîne un merveilleux instinct :
» Phare mystérieux qui jamais ne s'éteint,
» C'est lui qui donne au feu son élan vers la lune, (10)
» Lui qui soumet les sens à la règle commune,
» Lui qui retient la terre à des liens secrets.
» L'instinct ne poursuit pas seulement de ses traits
» Les êtres sans raison ; il perce aussi, mon frère,
» Ceux que l'amour conduit, que la raison éclaire.
» Notre soleil, caché sous ses voiles épais,
» Verse avec sa lumière une éternelle paix
» Au grand cercle où se meut le ciel le plus rapide.
» C'est là, c'est vers les Cieux que notre instinct nous guide.
» L'Ame, image de Dieu, ne peut tendre qu'au Bien.

» La forme, cependant, pour ne te cacher rien,
» Aux tendances de l'âme est trop souvent rebelle.
» Quand la matière est sourde à la voix qui l'appelle,
» La créature alors quitte les sentiers droits,
» Et tombe ainsi poussée où l'entraîne son poids.
» Et comme on voit du ciel descendre le tonnerre,
» L'aimant des faux plaisirs l'attire vers la terre.
» Donc, si tu me comprends, tu ne peux, ô mortel,
» Etre plus étonné de monter vers le Ciel,
» Que de voir le ruisseau descendant vers la plaine.
» Il serait merveilleux qu'ayant rompu ta chaîne,
» Tu fusses demeuré là-bas, toujours captif ;

» Comme il serait étrange, à coup sûr, qu'un feu vif
» Se traînat sous la cendre. »

Ayant parlé, la Sainte
Reporta ses regards vers la céleste enceinte.

CHANT II.

ARGUMENT. — Dante et Béatrix pénètrent dans la Lune, qui forme le premier Ciel. Béatrix explique à son élève l'origine et la nature des taches dont cet astre est couvert.

O vous tous qui, portés sur de frêles esquifs,
Osez suivre ma barque à travers les récifs,
Pour entendre les chants qu'à la mer elle envoie;
Retournez aux douceurs d'une paisible voie,
Et ne vous risquez pas dans ces lointaines eaux,
Pour perdre — avec ma trace — et vous et vos vaisseaux.
Apollon me conduit; Minerve enfle ma voile;
Les neuf Sœurs à mes yeux montrent la grande étoile;
Nul ne tenta jamais l'Océan où je cours.
Vous seuls, troupe choisie, (oui, vous seuls qui toujours
Tenez la bouche ouverte au pain sacré de l'Ange,
Dont personne ici-bas ne goûte sans mélange)
Vous seuls pouvez voguer sur ces profondes mers
En suivant les sillons par ma proue entr'ouverts,
Mais qui derrière moi se refermeront vite.
Vous serez plus surpris que les soldats d'élite
Qui virent les taureaux, gardiens de la toison,
Se courber frémissants sous le joug de Jason.

La soif de voir le Ciel — miroir du Dieu suprême —

Soif éternelle, innée avec le monde même,
D'un mouvement semblable au mouvement des Cieux,
Vers les Cieux nous portait, ayant toujours les yeux,
Moi sur ma sainte amie, elle sur l'Empyrée.
Dans le temps que de l'arc une flèche est tirée,
Vole et touche le but, moi je touchais au port,
Où l'admiration me saisit tout d'abord.
Celle à qui nul secret n'est caché dans mon âme,
Tournant sur moi ses yeux pleins d'une douce flamme
— « Elève à Dieu (dit-elle) un cœur reconnaissant:
» Le premier Ciel, ami, nous reçoit en passant. »

L'étoile me semblait couverte d'un nuage
Brillant, solide, épais, poli comme un vitrage
Ou comme un diamant frappé par le soleil.
Je pénétrai pourtant dans le joyau vermeil
Comme un rayon dans l'eau, sans rider son front lisse
L'homme ne comprend pas qu'un tel fait s'accomplisse
Qu'un corps impunément pénètre dans un corps,
Sans troubler sa substance ou briser ses ressorts...
Raison de plus, pécheurs, pour brûler davantage
Du désir d'être admis dans ce saint héritage,
Où l'on voit clairement par quelle loi d'amour
Notre nature et Dieu se sont unis un jour.
Ce qu'ici-bas l'on croit par la foi du baptême,
Là-haut brille aux regards, évident par soi-même,
Comme ces vérités qu'on accepte en naissant :
— « Autant que je le puis, je suis reconnaissant
» (Répondis-je) envers Lui qui m'enlève à la terre.
» Mais daignez m'expliquer, madame, un grand mystère
» Ces taches, ces points noirs dont ce bel astre est plein
» Et que l'on prend là-bas pour l'ombre de Caïn. »[1]

Elle sourit un peu, puis elle dit : — « Ecoute,

» Frère : l'esprit humain s'égare dans le doute,
» Quand il n'est pas guidé par le flambeau des sens.
» N'en soyez pas surpris, ô mortels impuissants, (2)
» Vous dont l'intelligence, en les prenant pour guides,
» Ouvre encor derrière eux des ailes si timides.
» Mais toi-même, réponds, ami: que penses-tu? »
— « Ces taches, (répondis-je) ô sublime Vertu,
» Me semblent un effet d'épaisseur et de vide. »
— « A ma voix (dit la Sainte) ouvre une oreille avide :
» Tes doutes, un par un, seront tous écartés.

» Dans la huitième sphère il est bien des clartés (3)
» Qui, sur quelque horizon que votre œil se promène,
» Offrent divers aspects à la pensée humaine.
» Or, si la transparence ou si la densité
» Jetait entre ces corps tant de diversité,
» Tous seraient animés d'une seule puissance
» Plus ou moins divisée au cœur de chaque Essence;
» Et diverses vertus, dans ce vaste univers,
» Ne seraient pas le fruit de principes divers :
» Tous — un seul excepté — si l'on suit ta doctrine,
» Seraient enveloppés dans la même ruine....
» Il n'en peut être ainsi ; poursuivons toutefois :
» Si le vide a produit les ombres que tu vois,
» Mon frère, il faut choisir, et de deux choses l'une :
» Ou bien de part en part le sol manque à la Lune,
» Ou bien ce grand volume a des feuillets divers,
» Comme il est dans le corps des muscles et des nerfs.
» S'il te plaît d'adopter la première hypothèse,
» L'éclipse du soleil te mettra mal à l'aise ;
» Car à travers la Lune on doit voir ses rayons,
» Comme à travers le vide ailleurs nous les voyons.
» Or, cela n'a pas lieu.... Reste le second thème ;
» Et s'il tombe au néant, tu l'avoûras toi-même,

» Ton calcul est sans force, et je l'ai renversé.
» Puisque de part en part l'astre n'est pas percé,
» Il faut une limite au vide, une barrière
» Qui, fermant le passage aux traits de la lumière,
» La fassent rejaillir, comme un verre étamé
» Repousse les rayons sans en être entamé.
» Peut-être diras-tu, pour expliquer cette ombre,
» Que, venu de plus loin, le rayon est plus sombre,
» Pâli par la distance et la réfraction ?..
» Pour nous débarrasser de cette objection,
» Frère, il faut la combattre avec l'expérience,
» Principe de vos arts et de votre science.
» Choisis donc trois miroirs ; pose les avec soin,
» Deux à distance égale, et l'autre un peu plus loin,
» Si bien que sur tous trois l'œil à la fois s'arrête.
» Place-toi devant eux, et derrière ta tête
» Fais tenir un flambeau qui les frappe tous trois,
» Pour qu'un triple reflet t'en revienne à la fois.
» Or, bien que le rayon de la troisième glace,
» Revenu de plus loin, occupe moins de place,
» Tu les verras briller tous d'un éclat pareil.
» Frère, ainsi que la plaine aux rayons du soleil
» Change sa neige en fleurs et son ombre en lumière,
» Je prétends affranchir ton âme prisonnière,
» Et l'éclairer d'un jour si brillant et si pur,
» Qu'elle semble une étoile en un beau ciel d'azur.

» Dans le Ciel de la paix se meut une Substance [1]
» Dont l'immense vertu contient toute existence.
» Le Ciel suivant, si riche en spectacles si beaux,
» Transporte cette vie à ses mille flambeaux,
» Distincts et seulement liés à son essence.
» Les autres Cieux, soumis à la même puissance,
» Classent, comme le veut son principe et sa fin,

» Chaque division qui se meut dans leur sein.
» De degrés en degrés ces organes du monde
» Vont ainsi fécondant la vertu qui les fonde,
» Et rendant au-dessous ce qui leur vient d'en haut.
» Suis-moi bien, et dis-moi si mon pied fait défaut
» Dans ces sentiers obscurs où, grâce à mon égide,
» Tu pourras, je l'espère, aller bientôt sans guide.
» Comme l'art du ciseau dérive du sculpteur,
» Le mouvement, la force ont leur divin moteur
» Qui les souffle sans fin au cœur de chaque sphère.
» Ce Ciel que tant de feux ont fait si beau, mon frère,
» De son moteur puissant, infaillible, profond,
» Porte la sainte image empreinte sur son front ;
» Et comme l'âme, unie avec votre poussière,
» Dans tous les membres va, s'étend ou se resserre,
» Sur mille points soumise à mille volontés ;
» Ainsi l'Intelligence — immense en ses bontés —
» De son unité sainte élargissant les voiles,
» Se divise et se donne à des milliers d'étoiles.
» Secrètement unis à ces précieux corps,
» Des principes divers forment divers accords :
» L'Ange, pour l'animer, avec l'astre s'allie,
» Comme avec le feu l'air, comme avec vous la vie.
» Chaque Vertu, suivant la loi qui la produit,
» Unie avec les corps, en eux brille et reluit,
» Comme dans vos regards se reflète la joie.
» Ainsi, plus ou moins pur, chaque Ciel vous envoie,
» O mortels, plus d'éclat ou plus d'obscurité.
» Ne parlez plus du vide ou de la densité :
» Diverse en ses reflets, c'est la *Vertu Première*
» Qui fait briller ici, là pâlir la lumière. »

CHANT III.

ARGUMENT. — Le poëte rencontre dans ce premier Ciel les Ames des mortels qui ont manqué aux vœux monastiques.

Ce soleil qui brûla mon cœur d'un saint amour, (1)
En frappant coup sur coup, m'avait dans tout son jour
Montré la *Vérité* pure, brillante et belle.
Heureux de confesser ma croyance nouvelle,
Je relevai la tête, autant qu'il convenait
Pour faire bien entendre un aveu franc et net...
Mais une vision m'apparut — si soudaine — (2)
Et qui serra mes yeux d'une si forte chaîne,
Que ma confession s'en alla dans l'oubli.

Ainsi, dans un cristal transparent et poli,
Ou dans une eau limpide aux frémissantes vagues,
Nos traits sont réfléchis si confus et si vagues,
Qu'avant d'y retrouver un portrait ressemblant,
On verrait une perle au milieu d'un front blanc :
Tels, je vis des Esprits au sourire ineffable.
Par une erreur contraire à celle de la fable (3)
Qui fit le beau Narcisse amoureux d'un ruisseau,
Sitôt que je les vis sous leur brillant réseau,
Je crus voir ces reflets qu'une glace nous donne,
Et je me retournai pour les voir en personne...

Mais, n'apercevant rien, je reportai mes yeux
Sur le brillant flambeau qui me venait des Cieux.
Dans ses regards brûlants perçait un doux sourire :
— « C'est ta simplicité (dit-elle) qui m'inspire
» Ce mouvement railleur, mon frère : ton essor
» Dans le sentier du Vrai n'est pas bien sûr encor.
» Ton pied — comme toujours — a posé dans le vide :
» Ce que tu vois ici, (continua mon guide)
» Ce sont de vrais Esprits, relégués en ce lieu
» Pour avoir mal gardé leurs serments envers Dieu.
» Va, parle, écoute et crois : car la lumière sainte
» Qui les paya si bien veut qu'ils parlent sans feinte. »

A l'Esprit qui semblait plus pressé de parler,
Je m'adressai bien vite, et non sans me troubler...
(Courir trop vivement fait souvent qu'on dévie.)
— « Toi qui, sous les rayons de l'éternelle vie,
» Savoures à longs traits des flots de voluptés
» Qui, pour être compris, veulent être goûtés :
» Il me serait bien doux d'apprendre de ta bouche
» Ton nom, bienheureuse Ame, et tout ce qui vous touche. »
Et l'Ame répondit en souriant des yeux :
— « La charité, mon frère, est la porte des Cieux. [1]
» A de justes désirs elle s'ouvre — fidèle
» Aux volontés de Dieu, son guide et son modèle.
» Je fus *sœur*, et liée à Jésus par un vœu.
» Si dans tes souvenirs tu descendais un peu,
» Tu m'y retrouverais, quoique je sois plus belle.
» Reconnais Piccarda. Tous ces élus, comme elle,
» Dans l'astre le plus lent et le moins haut de tous,
» Sont admis au bonheur qui te rend si jaloux.
» D'un feu pur et sacré notre ferveur s'enflamme,
» Selon que l'Esprit-Saint par sa loi le réclame.
» Suivant lui conformés, nous jouissons en lui.

» Sur nous — dans ce beau Ciel — un demi-jour a lui :
» Nous avions à demi gardé nos vœux, mon frère,
» Et manqué sur un point à ce qu'il fallait faire. »

— « Il est je ne sais quoi de divin dans vos yeux
» Qui voile vos attraits d'un éclat radieux,
» Et semble vous changer à la première vue.
» Avec peine, ma sœur, je t'aurais reconnue ;
» Mais ce que tu me dis me permet à la fin
» De retrouver en toi tout ce qui fut latin.
» Dis moi : dans ce bonheur qui fut votre partage,
» Ne désirez vous pas un plus haut héritage,
» Pour mieux voir et grandir dans la grâce de Dieu ? »

Je vis sourire alors les hôtes du saint lieu ;
Et, tout en souriant, la pieuse prêtresse
Reprit, mais d'un accent si brillant d'allégresse,
Qu'on l'eût dit enflammé d'un premier feu d'amour :
— « La sainte charité, mon frère, en ce séjour
» Ne permet le désir que de ce qu'on possède :
» Elle apaise la soif ; elle nous vient en aide
» Pour comprimer l'élan de notre volonté.
» Si plus haut l'un de nous voulait être monté,
» En lutte avec Dieu même, il serait indocile
» Au souverain vouloir qui nous fit cet asile.
» Si donc la charité triomphe dans les Cieux,
» Frère, tu le comprends, le désir d'être mieux
» Ne se peut supposer parmi nous sans blasphème.
» Une des saintes lois de notre bonheur même,
» C'est de nous fondre tous dans le vouloir de Dieu,
» Et que tous nos désirs ne forment qu'un seul vœu.
» Sur des degrés divers admis dans son empire, (5)
» A vouloir ce qu'il veut chacun de nous aspire :
» La volonté du maître est notre volonté ;

» Hors de là, dans le Ciel, rien pour rien n'est compté.
» C'est notre paix à nous, c'est la mer sans rivages (6)
» Où la création pousse tous ses ouvrages. »

Je vis clair à ces mots, et compris tout d'un coup
Que le beau Paradis dans le Ciel est partout,
Bien qu'entre les Elus la Grâce divisée
Ne verse pas sur tous une égale rosée.
Mais, ainsi qu'on délaisse au milieu d'un repas
Les mets connus pour ceux que l'on ne connait pas,
Aussi longtemps du moins que l'appétit nous reste :
Ainsi j'interrogeais de la voix et du geste,
Pour savoir quel malheur, sur la terre d'exil, (7)
Aux mains de l'ouvrière avait rompu le fil.

« Un mérite sublime, une vertu parfaite
» (Me répondit la Sainte) ont poussé jusqu'au faîte
» La pieuse Beauté dont la règle et le vœu
» Ordonnent qu'on se voile en se donnant à Dieu,
» Pour veiller et dormir jusqu'à la dernière heure
» Avec l'époux divin, dans la chaste demeure
» Où sont admis les vœux qui, par la charité,
» S'assimilent aux vœux de la Divinité.
» Du monde — presque enfant — je m'enfuis pour la suivre,
» Et dans son blanc linceul j'avais juré de vivre.
» Les hommes (pour mon mal plutôt que pour mon bien)
» De ma douce prison rompirent le lien.
» Ce qu'il advint de moi... Dieu le sait ! mais, mon frère,
» Vois cette autre *Splendeur* qui, près de moi, s'éclaire
» Des feux les plus brillants de notre Paradis :
» Ce que j'ai dit de moi, pour elle je le dis.
» Sœur comme je l'étais, elle se vit de même
» Dépouiller de l'abri du chaste diadème;
» Mais le monde profane avait fait à la fois

» Violence à ses vœux comme aux plus saintes lois ;
» Et toujours dans son cœur elle a gardé le voile.
» *Constance* fut le nom de cette vive étoile.
» Unie au digne fils de Frédéric le Grand,
» Elle donna le jour à cet autre ouragan, [8]
» Troisième et dernier fruit d'une superbe race. »

Elle dit : et sa voix, avec la même grâce,
De l'*Ave Maria* chanta les premiers mots,
Puis elle disparut comme un corps sous les flots.
Je la suivis des yeux tant qu'il me fut possible ;
Et quand l'éloignement l'eut rendue invisible,
Mon regard, qui cherchait un but plus désiré,
Vers les yeux que j'aimais fut bientôt attiré :
Mais d'un éclair si vif ils percèrent ma vue,
Que je ne pus souffrir cette flamme inconnue ;
Et, le regard baissé, pour parler, j'attendis
Que le calme revint à mes sens interdits.

CHANT IV.

ARGUMENT. — Suite du premier Ciel. Béatrix discute avec son élève l'excuse tirée de la violence. Elle distingue la volonté mixte et la volonté absolue.

Entre deux mets égaux de poids et de substance, [1]
és sur une table à la même distance,
omme libre attendra si longtemps, qu'à la fin,
nt de faire un choix, il sera mort de faim;
même, entre deux loups, à s'enfuir inhabile,
pauvre agneau bêlant tremble et reste immobile;
même, entre deux cerfs le limier reste coi.
nc, si je me taisais, on devine pourquoi.
st qu'entre deux désirs mon esprit en balance
ivait la loi commune et gardait le silence.
n désir cependant se peignait dans mes yeux,
l que, pour l'exprimer, ma voix n'eût pas fait mieux.

Comme autrefois Daniel, captif en Assyrie, [2]
ur calmer d'un tyran la stupide furie;
si fit Béatrix, et de sa douce voix
e me dit : — « Je lis dans ton âme : je vois
Comme entre deux désirs elle flotte incertaine,
Et dans ses propres nœuds si fortement s'enchaîne,
Qu'au dehors rien ne perce et ne se laisse voir.

» Voici ce que tu dis : *Mais si le bon vouloir* [3]
» *Résiste, se peut-il que par la violence*
» *On ôte à la vertu sa juste récompense ?*
» Un autre doute encor pèse sur tes esprits :
» *Platon ne dit-il pas dans ses plus purs écrits*
» *Que l'âme, après la mort, retourne à son étoile?*
» Tu brûles de percer, frère, ce double voile.

» Je prétends dissiper d'abord, au nom du Ciel,
» Le doute qui renferme et répand plus de fiel.
» Le plus grand Séraphin — presque Dieu, tant il aime!
» Moïse, Jean, Samuel, et Marie elle-même,
» N'ont pas d'autres degrés, d'autres rangs dans les Cie
» Que ces Esprits naguère apparus à tes yeux;
» Et dans les régions qui leur furent données,
» Ils ne doivent rester ni plus ni moins d'années.
» Tous, ils sont là, formant l'éclat du premier Ciel,
» Goûtant diversement le bonheur éternel,
» Suivant que l'Esprit-Saint plus ou moins les éclaire.
» Ils se montrent ici, non que ce soit leur sphère,
» Mais pour te mieux montrer un signe du saint lieu
» Qui, le plus près de l'homme, est le plus loin de Die
» Il faut bien avec vous emprunter ce langage :
» Chez vous, c'est par les sens que d'abord se dégage
» La lumière qui doit éclairer vos esprits.
» C'est pourquoi l'Ecriture (et tu l'as bien compris)
» Daigne à vos facultés aider et condescendre.
» A l'homme humainement elle se fait entendre ;
» Elle attribue à Dieu des yeux, des pieds, des mains.
» L'Eglise représente avec des traits humains
» L'Archange Gabriel, saint Michel, et l'autre Ange
» Qui sut guérir Tobie avec un peu de fange.
» Il en est autrement du Timée : il paraît
» Que les mots, chez Platon, n'ont pas de sens secret.

» Il fait remonter l'Ame à l'étoile cachée
» D'où le Dieu tout-puissant un jour l'a détachée
» Pour animer un corps et souffrir de ses maux.
» Il se peut cependant que Platon, sous ces mots,
» Cache une intention, un sens que tu devines.
» S'il entend reporter à ces sphères divines
» Une influence bonne ou mauvaise sur vous,
» Il aura (j'en conviens) mieux dirigé ses coups.
» Mal compris, cependant, ce philosophe austère
» A détourné du vrai presque toute la terre :
» Les hommes abusés un jour en sont venus
» Au point d'adorer Mars, Jupiter et Vénus.

» A ton premier désir je viens de satisfaire;
» Le second porte en soi moins de venin, mon frère :
» Sa malice ne peut te détacher de moi.
» Il n'est pas infidèle, il prouve qu'il a foi,
» Le mortel qui de Dieu croit la justice injuste.
» Je puis t'initier à ce mystère auguste;
» Je veux qu'à tes regards son trésor soit ouvert.

» Quand par la violence un mortel a souffert, (1)
» S'il ne résiste pas à celui qui l'opprime,
» Il se charge à nos yeux de la moitié du crime.
» Nul, s'il ne le veut bien, ne perd sa volonté.
» Permets-moi cet exemple à la flamme emprunté :
» Le vent la fait ployer; libre, elle se redresse.
» Mais céder à la force est parjure et faiblesse.
» Tels furent les Esprits que tu viens d'entrevoir :
» De retourner au cloitre ils eurent le pouvoir.
» Il manquait à l'éclat dont leur charité brille
» La force qui retint saint Laurent sur sa grille,
» Et qui fit Mucius si sévère à sa main.
» Libres, ils devaient tous revenir au chemin

» D'où les avaient tirés des ravisseurs barbares.
» De telles volontés, mon frère, sont bien rares.
» Si tu veux méditer, ainsi que tu le dois,
» Les leçons que le Ciel te donne par ma voix,
» Elles effaceront jusqu'à l'ombre du doute
» Qui sans elles peut-être eût obscurci ta route.

» Mais déjà se présente un autre mauvais pas
» D'où, seul et sans secours, tu ne sortirais pas.
» Je t'ai dit (tu le sais) au seuil de cette sphère,
» Qu'un Esprit bienheureux ne peut mentir, mon frèr
» Car sans fin il s'abreuve à la source du Vrai.
» Un mot de Piccarda, pourtant, (je l'avoûrai)
» Semble me démentir dans cette circonstance.
» Ne t'a-t-elle pas dit que l'illustre Constance
» Avait toujours gardé le voile dans son cœur !
» Il arrive souvent, mon frère, que la peur
» Pousse contre son gré l'Ame qu'on désespère,
» Comme un autre Alcméon qui, pressé par son père,
» Enfonça le couteau dans le sein maternel,
» Et que la peur du crime avait fait criminel.
» C'est qu'alors, par le nœud d'une lâche alliance,
» La volonté s'unit avec la violence ;
» Et le péché naîtra de ce pacte fatal.
» Le vouloir *absolu* n'applaudit pas au mal ;
» Il lui cède pourtant, craignant, s'il se retire,
» D'éviter un écueil pour tomber dans un pire.
» Donc, mon frère, entre nous, c'est un point résolu.
» Piccarda te parlait du *vouloir absolu*, (6)
» Moi de l'autre, et j'ai dit la vérité comme elle. »

Ainsi je m'abreuvais au flot pur qui ruisselle
De la source d'amour, de lumière et de paix ;
Le calme avait suivi mes désirs satisfaits :

— « O du premier Amour chaste et divine amante,
» Dont le souffle (si doux au froid qui me tourmente)
» Me réchauffe le cœur en dirigeant mes pas :
» Mon amour — si profond qu'il soit — ne peut, hélas !
» A tes divins attraits rendre grâce pour grâce...
» Que celui-là qui *voit* et qui *peut* me remplace !
» Notre esprit, je le sens, n'est jamais bon à rien,
» A moins qu'il ne s'abreuve aux sources du vrai Bien,
» Hors de qui rien de vrai, rien de bon n'est possible.
» Dès qu'il atteint ce but, à tout homme accessible,
» Il se pose en lion, toujours prêt à saisir
» Sa proie ; et si parfois *le doute* ou *le désir*
» Le tient captif au pied de la clarté parfaite,
» La raison le relève et le conduit au faîte.
» Donc, sans manquer, Madame, à ce que je vous dois,
» Souffrez que j'interroge une dernière fois.
» Toutes les vérités ne m'ont pas été dites :
» Je brûle de savoir si, par quelques mérites,
» Ayant trahi ses vœux, un mortel peut encor
» Dans la sainte balance avoir le poids de l'or. »

A ces mots, les regards de la divine femme
Se fixèrent sur moi, brûlant de tant de flamme,
Que je fermai les yeux, et parus un môment
Avoir perdu la vie avec le mouvement.

CHANT V.

ARGUMENT. -- Béatrix démontre au poëte le respect dû aux vœux et aux serments. Puis les deux voyageurs montent au second Ciel, c'est-à-dire vers la planète de Mercure.

— « Si je te brûle ici d'une tout autre flamme
» Que dans ce monde impur où j'étais une femme ;
» Et si tes yeux vaincus s'abaissent devant moi,
» Ne t'en étonne pas, frère : telle est la loi.
» Plus la vue est parfaite, et plus la vue aspire
» A plonger plus avant dans le divin empire.
» Déjà dans ton esprit, par le mien escorté,
» Resplendit, je le vois, l'éternelle clarté
» Qu'il suffit d'entrevoir pour que l'amour s'enflamme.
» S'il est quelque autre amour qui séduise ton âme,
» C'est toujours un rayon de l'immortel foyer
» Qui seulement s'égare et sort du droit sentier.
» Frère, tu veux savoir si, par une autre offrande,
» Ayant rompu ses vœux, il se peut que l'on rende
» Ce que l'on a repris au divin Créateur. »

Ainsi dit Béatrix ; et, comme un orateur
Qui, maître du terrain, va sans reprendre haleine,
Elle continua sa douce cantilène :
— « Des biens que Dieu prodigue à l'homme en le créant,

» Le plus digne de lui, le meilleur, le plus grand,
» Celui-là que Dieu même entre tous place au faîte,
» C'est cette liberté de volonté parfaite
» Dont les êtres pensants tous et seuls sont doués.
» Partant de ce principe, ô mortels, avouez
» Qu'un pacte avec le Ciel est une chose grave;
» Car il engage Dieu dès lors qu'il nous entrave.
» Par le fait de ce pacte entre un mortel et Dieu,
» Le don reste immolé sur le seuil du saint lieu,
» Et cette oblation est libre autant que grande.
» Donc, pour un tel trésor, que veux-tu que l'on rende?
» Tu fis une œuvre sainte en abdiquant tes droits;
» Tu les reprends, dis-tu... c'est un vol ! et tu crois
» Purifier le vol à force de largesse !
» Insister, ce serait douter de ta sagesse.
» Pourtant, comme l'Eglise accorde assez souvent
» Les dispenses du vœu qui nous lie au couvent,
» Pour rendre ma pensée à son sens véritable,
» Reste encore un instant, mon frère, à cette table :
» Les mets que je te sers sont tous d'un goût si fin,
» Que, sans mon assistance, ils tromperaient ta faim.
» Pour n'en rien laisser perdre, et pour qu'elle en profite,
» Ouvre vite ton âme et referme-la vite.
» Il n'est pas de science, ami, sans souvenir :
» C'est peu de tout apprendre, il faut tout retenir.

» Deux éléments divers entrent dans ce grand acte:
» L'offrande est le premier; le second, c'est le pacte.
» Quant au pacte, crois-moi, de ce que tu promets
» Tu ne peux t'acquitter qu'en n'y manquant jamais.
» Je te l'ai fait comprendre en posant mes prémisses.
» Ainsi, les Juifs toujours ont dû leurs sacrifices : (1)
» S'ils ont pu quelquefois changer, tu dois savoir
» Qu'ils changeaient d'holocauste, et non pas de devoir.

» Mais restons enfermés dans ton cercle, ô mon frère!
» Sans péché, (je l'avoue) il peut fort bien se faire
» Qu'un vœu se substitue à l'autre; mais, crois-moi,
» Il n'est pas sans danger de faire ainsi sa loi,
» De porter le fardeau d'une épaule sur l'autre,
» Si l'on n'a pour appui les deux clefs de l'Apôtre.
» Le second vœu devra, si tu crois Béatrix,
» Rentrer dans le premier comme quatre est dans six.
» Quand un joyau, mon frère, est d'une valeur telle
» Que tout autre à côté semble une bagatelle,
» Rien ne se peut offrir en dédommagement.
» Que l'homme au sérieux prenne donc le serment!
» Mais que, sans être aveugle, il demeure fidèle!
» Evitez de Jephté la piété cruelle :
» S'il eût dit : *J'ai mal fait*, Jephté, par cet aveu,
» Eût été moins pécheur qu'en respectant son vœu.
» Le grand seigneur des Grecs, autre mauvais génie,
» En noyant dans le sang sa chère Iphigénie,
» Nous a fait tous pleurer, mortels, sages ou non :
» Tous nous avons maudit la foi d'Agamemnon.
» Que dans vos cœurs plus mûrs un meilleur feu s'allume,
» Chrétiens! Ne tournez pas au vent comme la plume.
» Sachez qu'à vous laver toute eau ne convient pas.
» Vous avez, ô chrétiens, pour diriger vos pas,
» Et la loi de Jésus, et la loi de Moïse,
» Et la loi du Pasteur qui gouverne l'Eglise.
» Pour vous conduire au port, c'est plus qu'il ne vous faut.
» Mais si la passion vous mettait en défaut,
» Soyez hommes du moins; et, comme d'humbles bêtes,
» Pour le plaisir des Juifs ne courbez pas vos têtes.
» N'imitez pas l'agneau qui renonce au bon lait
» Pour courir, folâtrer, bondir comme il lui plaît. »

Béatrix me parla comme je le répète;

Puis, toute à ses désirs, elle dressa la tête
Vers le Ciel qui se meut plus vite au second rang. (2)
Son silence, ses yeux en se transfigurant,
Fermèrent de leur sceau mes lèvres indiscrètes,
Où d'autres questions se tenaient déjà prêtes;
Aussi prompts que le trait qui déjà touche au blanc,
Quand la corde de l'arc siffle encore en tremblant,
Nous étions parvenus à la seconde sphère.
L'aspect de Béatrix alors sembla se faire
Plus brillant que le Ciel où nous plongions tous deux,
Et qui, touché par elle, en fut plus radieux.
Si l'étoile changeait pour devenir plus belle,
Je dus bien changer, moi, créature mortelle,
Prête à changer en tout, et partout, et toujours!

Comme au bord d'un vivier, calme et pur dans son cours,
Vous voyez les poissons se presser par centaines
Vers la main qui leur tend une proie incertaine :
Ainsi mille splendeurs semblaient nager vers nous, (3)
Se disant à l'envi d'un accent calme et doux :
— « Voilà des feux nouveaux pour nos amours fidèles. »
Et, tout en s'approchant, je vis chacune d'elles
Resplendir plus brillante au milieu des rayons
Qui traînaient après soi de lumineux sillons.

Si ce début, lecteur, s'arrêtait là, j'atteste
Que tu souffrirais bien à désirer le reste.
Juge donc d'après toi si je fus curieux,
Quand je vis les élus, de les connaître mieux.

— « Toi que le Ciel admet, par un don de sa grâce,
» Au triomphe éternel de la divine race,
» Avant d'avoir posé le glaive militant, (4)
» Tous les feux de ce Ciel qui t'éblouissent tant,

» Nous les réfléchissons : si tu veux qu'on t'éclaire,
» Parle, je répondrai ; que faut-il pour te plaire ? »

Ainsi m'interrogeait l'un des pieux Esprits :
— « Parle, mon frère, et crois (ajouta Béatrix)
» Crois à ces Bienheureux comme aux plus saintes Ames. »
— « Toi que je ne puis voir sous ce réseau de flammes
» Si brillant, qu'on dirait un sourire des Cieux,
» Mais brillant là surtout où scintillent tes yeux,
» Ame, dis-moi ton nom, dis la loi qui t'arrête
» A ce degré des Cieux, et dans cette planète
» Qui, sous d'autres rayons, se dérobe aux humains. » (5)

Ces mots que j'adressais, en joignant mes deux mains,
A la vive *Splendeur* qui parla la première,
Firent plus vive encor rayonner sa lumière.
Ainsi que le soleil, par excès de clarté,
Disparaît, quand soudain ses traits ont écarté
Les épaisses vapeurs où d'abord il se noie :
Tel l'Esprit se voila sous l'excès de sa joie ;
Mais tout ce que me dit sa bouche en se cachant,
Je l'ai gravé, lecteur, dans mon sixième chant.

CHANT VI.

ARGUMENT. — Suite du second Ciel. Justinien retrace la glorieuse histoire de l'aigle romaine, devenue l'aigle impériale. Il s'indigne contre les Gibelins, amis trop tièdes, et contre les Guelfes, ennemis acharnés de l'Empire.

« Après que Constantin eut fait retourner l'Aigle [1]
» Contre le cours des cieux qu'elle avait pris pour règle,
» Quand Enée enleva Lavinie à Turnus,
» L'oiseau de Jupiter, près des monts bien connus
» Qu'il avait désertés avec le fils d'Anchise,
» Se retint aux confins de l'Europe soumise :
» Là, deux siècles et plus, sous ses ailes de feu,
» Il abrita le monde, et, quand il plut à Dieu,
» Le fit, de mains en mains, descendre dans la mienne.
» Je fus Justinien, de race césarienne :
» C'est moi qui fus choisi par le Premier Amour,
» Pour donner à nos lois l'éclat d'un nouveau jour.
» Avant de me vouer à ma législature, [2]
» J'attribuais au Christ une seule nature,
» Et je me complaisais dans mon absurdité ;
» Mais la foi véritable un jour m'a visité,
» Grâce au Pasteur suprême, au pieux Agabite,
» Qui dirigea mes pas vers ce Ciel que j'habite.
» Je le crus, et je vois clairement aujourd'hui

CHANT VI.

ARGUMENT. — Suite du second Ciel. Justinien retrace la glorieuse histoire de l'aigle romaine, devenue l'aigle impériale. Il s'indigne contre les Gibelins, amis trop tièdes, et contre les Guelfes, ennemis acharnés de l'Empire.

« Après que Constantin eut fait retourner l'Aigle (1)
» Contre le cours des cieux qu'elle avait pris pour règle,
» Quand Enée enleva Lavinie à Turnus,
» L'oiseau de Jupiter, près des monts bien connus
» Qu'il avait désertés avec le fils d'Anchise,
» Se retint aux confins de l'Europe soumise :
» Là, deux siècles et plus, sous ses ailes de feu,
» Il abrita le monde, et, quand il plut à Dieu,
» Le fit, de mains en mains, descendre dans la mienne.
» Je fus Justinien, de race césarienne :
» C'est moi qui fus choisi par le Premier Amour,
» Pour donner à nos lois l'éclat d'un nouveau jour.
» Avant de me vouer à ma législature, (2)
» J'attribuais au Christ une seule nature,
» Et je me complaisais dans mon absurdité ;
» Mais la foi véritable un jour m'a visité,
» Grâce au Pasteur suprême, au pieux Agabite.
» Qui dirigea mes pas vers ce Ciel que j'habite.
» Je le crus, et je vois clairement aujourd'hui

» Que le saint homme avait la vérité pour lui:
» Toujours dans un débat, quel qu'il soit, quoi qu'on fa
» Le mensonge et le vrai se trouvent face à face.

» Sitôt que je suivis l'Eglise, à l'Eternel
» Il plut de m'inspirer cet œuvre solennel
» Qui fit mes jours heureux et mes veilles charmées.
» Mon Bélisaire eut seul le soin de mes armées, (3)
» Et la droite de Dieu posée entre ses mains,
» M'avertit de songer au repos des humains.

» Voilà bien qui répond, frère, à ton premier doute :
» L'autre m'oblige à suivre une plus longue route ;
» Car je dois te montrer avec quelle raison
» On combat l'étendard de ma noble maison,
» Te dire qui l'outrage et qui lui fut fidèle.
» Tu sais de quel éclat tout rayonne autour d'elle,
» Depuis l'heure où Pallas, vaincu par les destins, (5)
» Mourut pour lui donner l'empire des Latins.
» Tu sais que, trois cents ans, l'Aigle fit sa demeure
» Sous le toit des Albains, et sans bruit, jusqu'à l'heu
» Où trois pour elle encor luttèrent contre trois.
» Tu sais ce qu'elle fit, mon frère, sous sept Rois,
» Depuis le deuil sabin jusqu'au deuil de Lucrèce,
» Soumettant l'Italie et menaçant la Grèce.
» Tu sais ce qu'elle fit, quand de vaillantes mains
» Déployèrent au loin le signe des Romains
» Contre le fier Brennus, contre Pyrrhus lui-même,
» Brisant peuples et rois, casques et diadème,
» Au temps où Torquatus et les trois Décius,
» Le prudent Cunctator et l'âpre Quintius,
» (Celui qui doit son nom à sa rude crinière)
» Portaient si noblement notre noble bannière.
» L'aigle un jour a brisé dans son vol triomphal

'orgueil de ces tribus qui, derrière Annibal,
vaient des Apennins osé franchir les cimes,
ux lieux où l'Eridan naît du fond des abîmes.
ous son aile abrités, deux héros, deux enfants,
cipion et Pompée, ont marché triomphants;
lais son ongle de fer a semblé dur peut-être (6)
u coteau dévasté dont le pied t'a vu naître.

» Près des temps où le Ciel voulut, par son appui, (7)
lendre le monde pur et calme comme lui,
la voix de César, l'Aigle va quitter Rome:
'out ce qu'elle accomplit, en suivant ce grand homme,
In peut le demander du Var jusques au Rhin,
l'Isère, à la Seine, à tous ces cœurs d'airain
our qui le Rhône encore enfle ses larges veines.
près le Rubicon, au sortir de Ravennes,
n vol monta si haut, que là, je te promets,
histoire ni le chant ne la suivront jamais.
Aigle revient d'abord à l'Espagne usurpée,
umet la Macédoine en poursuivant Pompée,
le frappe à Pharsale avec tant de fureur,
ie, jusqu'aux bords du Nil, tout est deuil et terreur.
ır le vieux Simoëns, sur les débris d'Antandre,
rès mille ans d'exil, elle revient s'étendre :
ıns sa tombe douteuse, elle visite Hector...
alheur à Ptolomée!... Elle repart encor, (8)
urte Juba, lui lance en passant son tonnerre,
le vers l'occident, et va poser son aire
ıns les champs où Pompée a laissé ses clairons.

Sur le règne suivant, frère, nous nous tairons. (9)
utus et Cassius, hurlant dans les ténèbres,
Modène et Pérouze, et leurs combats célèbres,
sent assez qu'Auguste écrasa leur orgueil :

» La triste Cléopâtre en garde encor le deuil,
» Elle qui, pour tromper l'Aigle dans sa poursuite,
» Prit la mort d'un serpent — la mort, après la fuite.

» Auguste emporte l'Aigle aux rives du Jourdain;
» Il chasse devant lui la Discorde, et soudain
» Du temple de Janus il referme les portes.
» Ce que l'Aigle avait fait en guidant nos cohortes, (10)
» Pour son règne mortel ce qu'elle fit plus tard,
» C'est peu : tu le verras, mon fils, si ton regard
» Pénètre assez avant pour voir et reconnaître
» Quelle gloire elle acquit sous son troisième maître.
» Ce Ciel qui m'inspira lui permit de s'unir
» Aux vengeances d'un Dieu toujours lent à punir.
» Mais sois bien attentif au discours qui t'étonne :
» Elle va sous Titus (et c'est Dieu qui l'ordonne)
» Venger Dieu des vengeurs de l'antique péché.
» Puis, quand l'affreux Lombard, à sa proie attaché,
» Arrache des lambeaux de l'Eglise outragée,
» L'Aigle suit Charlemagne, et l'Eglise est vengée. (11)

» Décide maintenant quels furent nos rivaux, (12)
» Et juge leurs méfaits, cause de tous vos maux.
» L'un au signe public oppose les lis jaunes;
» L'autre, un seul pied chez nous, habite les deux zôn
» Si bien que des deux parts, nul ne peut voir entre
» Lequel fut le plus lâche ou le plus dangereux.
» Oui : que les Gibelins, ces docteurs de l'intrigue,
» Sous un autre étendard servent une autre ligue!
» Ce n'est pas suivre l'Aigle, ami, comme on le doit,
» Que de lui marchander la justice et le droit.
» Quant aux Guelfes, vois-tu, quelque haut qu'on en p
» Ils ne l'abattront pas avec leur nouveau Charle.
» Et qu'ils craignent sa griffe, eux et leur frêle appui!

le en a renversé de plus fermes que lui.
us d'un fils fut puni des fautes de son père.
ieu n'est pas, crois-le bien, si pressé de leur plaire,
u'à la place de l'Aigle il arbore les lis.

› L'étoile de Mercure est ouverte aux Esprits
ons, actifs, généreux, qui vivent pour l'histoire,
:t recherchent l'éclat d'une solide gloire.
i, là-bas, du vrai but un seul s'est écarté,
est juste qu'en haut l'éternelle clarté
ɔse un rayon moins vif sur sa tête moins pure.
ns le Ciel le salaire au travail se mesure;
is c'est là notre joie, ami, que dans nos rangs (13)
ls ne soient réputés plus petits ou plus grands.
mour, purifié par la vive justice,
peut jamais ici tourner à la malice.
me diverses voix forment de doux concerts,
s les divers degrés du trône que je sers,
nis au grand concours des sphères réunies,
halent en roulant de douces harmonies.

L'Esprit de Roméo luit dans ce diamant : (14)
ut de ses vertus payé bien lâchement;
is bien mal en a pris à l'ingrate Provence
s'armer contre lui... Nul au but ne s'avance,
l se fait un péché de la gloire d'autrui.
ıvre, obscur, étranger, c'est pourtant grâce à lui
e, s'élevant au rang des royales familles,
ymond à quatre rois unit ses quatre filles :
is l'Envie, à son tour, distillant son poison,
s deniers du Trésor lui demanda raison.
l'on en voulait six, le Juste en donna douze.
argé d'ans, seul, sans pain, loin d'une cour jalouse,
artit... Si ce monde insolent et moqueur

» Savait, dans son exil, ce qu'il montra de cœur,
» En demandant l'aumône aux pâtres de l'Adore,
» Son nom, déjà béni, le serait plus encore.

CHANT VII.

ARGUMENT. — Justinien disparaît; et Béatrix éclaircit quelques doutes que lui a soumis Dante sur le mystère de la Rédemption.

» *Hosannah! sanctus Deus Sabaoth*
» *Superillustrans claritate tua*
» *Felices ignes horum Malaoth.*
» Hosannah! gloire au Saint! gloire au Dieu des armées
» Qui brûle de ses feux nos âmes enflammées! » (1)

Ainsi l'Ame chantait en rouvrant son sillon,
Le front illuminé par un double rayon;
Puis elle disparut; et la foule avec elle,
Aussi rapidement que la vive étincelle,
Dans un lointain subit à mes yeux se voila. (2)

J'hésitais, me disant : — « Parle, interroge-la; (3)
» Demande à Béatrix, humble enfant de la terre,
» Et le miel qui nourrit et l'eau qui désaltère. »
Mais le profond respect qui trouble mes esprits,
Rien qu'à balbutier le nom de Béatrix,
Comme un homme endormi me fit baisser la tête.
Elle prit cependant en pitié son poëte,
Et, faisant rayonner ce sourire des yeux,
Si doux qu'en me brûlant il m'entr'ouvre les Cieux :

— « Voici de tes désirs la secrète exigence :
» *Punit-on justement une juste vengeance?* (1)
» Tu vois si dans ton cœur, mon frère, j'ai bien lu :
» Mais ce doute en deux mots peut être résolu.
» Ecoute, et comme un don accepte mes paroles
» Qui ne s'arrêtent pas à des choses frivoles.

» Dieu veut que l'on résiste à l'attrait du plaisir.
» Pour s'être abandonné sans frein à son désir,
» L'homme qui vit le jour sans avoir eu de mère,
» En se damnant, damna notre race éphémère.
» Le monde (qu'à jamais, grâce au Ciel, j'ai quitté)
» Resta longtemps gisant dans son iniquité,
» Jusqu'au jour où sur terre un Dieu daigna descendre,
» Et par le seul amour s'unit à notre cendre
» Qui se tenait si loin de son divin auteur.
» Lève, lève à présent les yeux à ma hauteur.
» Tant qu'à Dieu cette cendre était restée unie,
» Elle avait été pure ; et si Dieu l'a bannie,
» L'homme seul l'a voulu, du jour qu'il a quitté
» Les chemins de la vie et de la vérité.
» En ne considérant que la nature humaine,
» Nul jamais ne souffrit une plus juste peine
» Que celle dont le Christ expira sur la croix.
» Mais quand on réfléchit que c'est le roi des rois
» Qui fut crucifié sous cette humble nature,
» Nul jamais ne souffrit une si grande injure.

» Le *Grand-Acte* à lui seul eut des effets divers :
» Si la terre trembla, les Cieux furent ouverts ;
» Et ce sang plut à Dieu comme aux fils de Moïse.
» Tu dois donc désormais montrer moins de surprise,
» Si je dis que l'arrêt a puni justement
» Le sacrilége auteur d'un juste châtiment...

» Mais je vois ta raison, de pensée en pensée,
» Dans ses liens étroits tomber embarrassée :
» Les rompre (je suppose) est ton plus grand désir.
» Tu dis : — « *Ce que j'entends, je crois le bien saisir;*
» *Mais qu'un pareil moyen de racheter la terre*
» *Ait pu plaire au Seigneur, pour moi c'est un mystère.* »
» Mon frère, un tel décret ne peut être compris
» De personne, excepté de ceux dont les esprits
» Ont grandi dans le feu de la flamme divine.
» Beaucoup ont admiré ce que nul ne devine.
» Mais moi, je te dirai pourquoi le Ciel voulut
» Accepter, entre tous, ce moyen de salut.

» La divine bonté, qui répugne à l'envie,
» Epanche à si grands flots ses feux sur votre vie,
» Qu'il en jaillit sur vous comme un reflet de Dieu.
» Tout ce qu'elle a créé d'un seul jet, sans milieu, (5)
» Vit éternellement; car l'empreinte céleste
» Sur tout ce qu'elle touche éternellement reste.
» L'Esprit qui, sans milieu, d'en haut vous est porté,
» Se meut dans une entière et pleine liberté;
» Car il échappe au joug de toute œuvre nouvelle.
» Dieu préfère, avant tout, ce qui mieux le révèle.
» Le feu sacré partout rayonne; cependant,
» Qui le réfléchit mieux le reçoit plus ardent;
» L'homme brille, entre tous, par ces prérogatives.
» Qu'une seule vous manque, ou qu'elles soient moins vives,
» Et vous voilà déchus de votre dignité.
» Ce qui vous fait déchoir, c'est cette iniquité
» Qui du souverain bien vous éloigne; c'est elle
» Qui ferme votre cœur à la flamme immortelle.
» Nul ne remonte au seuil dont il s'est détaché,
» A moins d'emplir l'abime ouvert par le péché,
» Et d'opposer au crime une juste vengeance.

» Quand le péché mordit au pied l'humaine engeance,
» Elle perdit, mon frère, avec les sentiers droits,
» Et son doux Paradis et ses antiques droits.
» Si tu réfléchis bien, tu dois déjà comprendre
» Que ces trésors perdus ne se pouvaient plus rendre,
» A moins de traverser l'un de ces deux chemins :
» Ou qu'un Dieu de bonté pardonnât aux humains,
» Ou que l'homme, échappant au péché qui le lie,
» Par l'expiation rachetât sa folie.

» Autant que tu le peux t'enchainant à ma voix,
» Sonde les profondeurs des éternelles lois.
» L'être humain ne pouvait, borné dans sa puissance,
» S'incliner aussi bas par son obéissance
» Qu'il s'était dressé haut en désobéissant.
» Donc à se racheter l'homme était impuissant ;
» Donc il fallait que Dieu ramenât par ses voies
» L'homme à sa vie entière, à ses plus saintes joies,
» Sans que le monde humain cependant fût exclus.
» Mais, comme au Créateur l'œuvre plaît d'autant plus
» Qu'elle porte du bien la marque plus profonde,
» La divine bonté qui s'empreint sur le monde
» Daigna, pour nous sauver, suivre tout à la fois
» Les lois de la justice et de plus douces lois.
» Des premiers jours du monde aux derniers jours, mon frère,
» Rien de si magnifique aura-t-il pu se faire ?
» Dieu fut plus généreux, donnant son propre sang
» A l'homme, pour l'aider à reprendre son rang,
» Que s'il eût pardonné par sa seule clémence.
» La justice exigeait ce sacrifice immense,
» Que le Fils de Dieu même — à nos destins lié —
» Revêtit notre chair et fût humilié.

» Mais dans tes moindres vœux, ami, j'aime à te plaire :

» Je reviens sur un point, et d'un mot je l'éclaire,
» Pour qu'il te soit donné de le voir comme moi.
» *L'air, le feu, l'eau, la terre* (as-tu dit à part toi),
» *Et de ces éléments tout ce qui se compose,*
» *Tendent à se corrompre et valent peu de chose:*
» *Si tous furent créés, suivant sa version,*
» *Tous devraient échapper à la corruption.*
» Non : *le pays sincère* où j'aime à te conduire,
» Et les Anges du Ciel, ont seuls droit de se dire
» Créés par l'Eternel qui seul les a formés.
» Mais ces quatre éléments que ta bouche a nommés,
» Et tout ce qui par eux se répand dans le monde,
» Sont l'œuvre médiat d'une cause seconde.
» Dieu créa leur substance, et confia pour eux
» La *vertu formative* à ces cercles heureux
» Qui roulent dans l'espace et qu'on nomme *planètes*.
» L'âme des végétaux, celle même des bêtes,
» Reléguée en arrière, aux feux du Firmament
» Emprunte la chaleur et doit le mouvement.
» Sur l'homme, et sur lui seul, sans intermédiaire,
» L'Eternel a soufflé sa flamme incendiaire,
» Et ce feu nous remplit de si vives amours,
» Que nous le désirons, que nous l'aimons toujours.
» La résurrection — supplice ou récompense —
» Tout aussi clairement s'explique, si l'on pense
» Que du limon Dieu seul a composé nos chairs,
» Et nos premiers parents qui lui furent si chers. »

CHANT VIII.

ARGUMENT. — Le poëte monte avec Béatrix de l'étoile de Mercure dans l'étoile de Vénus. Là, Charles Martel, roi de Hongrie, lui explique comment un fils vicieux peut naître d'un vertueux père.

Le monde a cru longtemps (il aurait pu mieux faire)
Que Vénus présidait à la troisième sphère
Et rayonnait de là sur nos folles amours.
Dans sa profane erreur, l'homme des anciens jours
Ne se contentait pas de chants, de sacrifices;
Il adorait encor, pour les rendre propices,
Et Dioné sa mère, et son fils Cupidon
Qu'il faisait reposer sur le sein de Didon. (1)
Il croyait emprunter à la beauté suprême
Ce doux nom qui pour nous est l'étoile elle-même,
Souriant au soleil sous des aspects divers.
Comment y pénétrai-je en traversant les airs,
Je ne sais: mais ma Dame, en se faisant plus belle, (2)
M'apprit que j'abordais une plage nouvelle.

L'étincelle se voit dans la flamme, ô lecteur;
On distingue deux voix dans l'ensemble d'un chœur,
Quand l'une file un son, et l'autre une roulade:
Tel, dans l'ardent foyer, je vis une pléiade
Où chaque tourbillon (je crois, selon son rang)

Tournoyait sur lui-même en rond plus ou moins grand.
La trombe qui s'arrache à l'épaisse nuée
— Visible ou non visible — eût paru dénuée
De vitesse et d'éclat à quiconque aurait vu
Le divin escadron près de nous accouru.
Il renonça pour nous à cette ronde agile
Dont le premier élan part du premier mobile.
Derrière les premiers plus rapprochés de nous,
L'*Hosannah* résonnait, mais dans un chant si doux,
Que je soupire encor du désir de l'entendre.

L'un d'eux sortit des rangs, et parla sans m'attendre :
— « Nous voici tous à toi (dit-il avec bonté).
» Parle ; nous répondrons suivant ta volonté.
» Tous, n'ayant qu'un désir, formant la même ronde,
» Nous suivons en tournant les princes de ce monde [2]
» Pour qui tu fis ce vers obscur à tes lecteurs :
» *O du troisième Ciel intelligents moteurs !*

» Nous sommes tous si pleins d'amour, que, pour te plaire,
» Nous suspendons sans deuil notre chœur circulaire. »

Quand j'eus interrogé des yeux avec respect
Celle dont la pensée avant tout m'occupait,
Dans son divin regard je pris la confiance
Qu'il m'était accordé d'agrandir ma science,
Et je me retournai vers la sainte Vertu
Qui m'avait tant promis : — « Ame, qui donc es-tu ? »
(Lui dis-je en m'exprimant d'une voix douce et tendre)

Oh ! comme je la vis dans sa splendeur s'étendre !
Oh ! comme à ce seul mot, qu'en tremblant j'avais dit,
D'un surcroît de bonheur son bonheur s'agrandit !
— « Mon frère, (me dit-elle ainsi transfigurée)

» Mon séjour parmi vous fut de courte durée.
» Que de maux déchaînés sur votre terre, hélas !
» Qui, si j'eusse vécu, ne la troubleraient pas !
» Je me cache à tes yeux rayonnant dans ma joie,
» Comme la chrysalide en sa prison de soie...
» Tu m'as beaucoup aimé, frère, et tu le devais : (1)
» Car si j'étais resté dans ce monde mauvais,
» Mon amour t'eût donné plus que des fleurs peut-être.
» Il m'était réservé de devenir le maître
» Du pays que le Rhône enrichit en passant,
» Quand, aidé de la Saône, il roule plus puissant.
» Je devais posséder ce coin de l'Ausonie
» Où Gaëte à Bari par Crotone est unie,
» Et qui, par un vallon sans cesse reverdi,
» Voit couler vers la mer le Tronte et le Verdi.
» Déjà, pour m'obéir et défendre ma cause,
» J'avais tout le pays que le Danube arrose,
» Quand il sort en grondant du beau pays germain.
» De Pachine à Pélor, je tenais sous ma main
» Ce golfe que l'Eurus incessamment tourmente,
» Cette terre où le soufre incessamment fermente
» (Et non, comme on l'a cru, le souffle de Typhé).
» Cette belle Sicile où Charle a triomphé,
» Du chef de mes aïeux, eût été mon partage,
» Si les peuples toujours ne tiraient avantage
» Des fautes de leur maître, et si, pour se venger,
» Palerme n'eût crié : *Mort ! mort à l'étranger !*
» Si mon frère eût pesé ces terribles paroles,
» De ses chers Catalans devenus ses idoles
» Il chasserait bien loin l'avare pauvreté.
» Par d'autres ou par soi sur la pente arrêté,
» Il n'eût pas à sa nef imposé double charge.
» A ce cœur trop étroit issu d'un cœur trop large,
» Il faudrait des amis comme il en est encor,

Plus attachés au prince et moins à son trésor. »

Je repris : — « Dans le sein de ce Dieu de clémence
Par qui tout Bien finit, par qui tout Bien commence,
Tu lis de quel bonheur je m'inonde à ta voix...
Ma joie en est plus vive !... heureux si tu la vois,
En regardant au fond de la source première !
Mais après le bonheur donne-moi la lumière.
Un doute, en t'écoutant, me vient : c'est que chez nous
Un fruit puisse être amer, quand le germe en est doux.

— » Que sur un point d'abord la lumière se fasse !
Tu lui tournes le dos, tu la verras en face.
Le Bien qui fait mouvoir les Cieux où tu gravis,
Imprima d'un seul souffle à ces mondes ravis
La secrète vertu qui fonde leur puissance.
C'est peu que d'embrasser dans sa divine essence
Tous les êtres créés qu'il fit comme il voulut :
En lui sont avec eux leur force et leur salut.
Donc, au divin carquois toute flèche arrachée
Vers une fin prévue — encor bien que cachée —
Vole — comme le trait sous la main de l'archer.
Autrement ce beau Ciel où l'on t'aide à marcher,
Bien contraire à ses fins, (ami, tu le devines)
Au lieu de monuments sèmerait des ruines.
Et pour que cela soit, il faut croire imparfaits
Et les moteurs des Cieux, et Dieu qui les a faits.
Dois-je te rendre encor le grand jour plus visible ? »

— « Non, (répondis-je) non : car je crois impossible
Que la nature manque à ses propres besoins. »

L'élu me dit encore : — « Es-tu bien sûr, au moins,
Que l'état social convienne à votre monde ? »

— « Oui, ma conviction sur ce point est profonde. »
— « Et subsisterait-il, cet état, si, là-bas,
» Par des sentiers divers l'homme ne marchait pas ?
» Non : ou votre Aristote a cessé d'être un sage. »

M'ayant ainsi conduit de passage en passage,
Il conclut en ces mots : — « Donc, dans votre univers,
» Il faut plus d'une source à des ruisseaux divers,
» Pour que l'un soit Solon ou Darius, et l'autre
» Pierre ou Melchisédech, grand prêtre ou saint apôtre,
» Ou Dédale empruntant ses ailes à l'oiseau.
» Ce monde circulaire, en imprimant le sceau
» Sur la cire mortelle, accomplit bien sa tâche,
» Mais ne distingue pas à quelle œuvre il s'attache.
» De là vient que Jacob diffère d'Esaü,
» Et que, honteux d'un père à son peuple inconnu,
» On renvoie au dieu Mars, le fondateur de Rome.
» La nature engendrée, en perpétuant l'homme,
» Serait toujours semblable à son générateur,
» Si ce n'était contraire aux lois du Créateur.
» La vérité, mon fils, d'obscure se fait claire ;
» Mais, pour te prouver mieux combien j'aime à te plaire,
» Je t'ai donné la toge, accepte le camail.
» Dès que le Ciel a mis la nature en travail,
» Il faut la cultiver, sinon elle végète,
» Comme le meilleur grain que dans le sable on jette.
» Marchez donc dans la voie où Dieu vous a placés :
» Vos pas seront plus sûrs, ô mortels insensés !
» Mais pour ceindre le glaive Anselme est né peut-être,
» Et vous le renfermez dans l'étole du prêtre :
» D'autres sont orateurs, vous en faites des rois :
» Ainsi vous cheminez bien loin des sentiers droits. »

CHANT IX.

ARGUMENT. — Suite du Ciel de Vénus. Cunizza, dame italienne, et Foulques de Marseille, s'entretiennent avec Dante.

Ton père bien-aimé, noble et belle Clémence, [1]
Me fit voir les filets tendus sur sa semence;
Il ajouta : — « Tais-toi : laisse marcher le temps.....
» Je ne dis rien de plus : des regrets éclatants
Suivront de près, mon fils, votre injuste souffrance. »

Puis Martel reporta ses yeux pleins d'espérance
Vers ce soleil caché qui rayonne sur lui, [2]
Et qui des malheureux est le plus ferme appui.
Ô mortels ! race aveugle, impie et corrompue,
Qui vers des vanités abaissez votre vue,
Et qui la détournez des célestes douceurs !...

Voilà qu'après cette Ame une autre de ses sœurs
S'approcha, me montrant par sa vive lumière [3]
Qu'elle m'était amie autant que la première.
Les yeux de Béatrix, attachés sur mes yeux,
D'un doux assentiment favorisaient mes vœux :
— « Oh ! daigne me parler, Ame pure et parfaite,
Et permets que sur moi ta clarté se reflète. »

Je dis : et la Splendeur, pour moi nouvelle encor,
De l'hymme commencée interrompit l'accord,
Et de la profondeur où se perdait sa trace,
Fit monter ces accents pleins d'amour et de grâce :
— « Dans l'infâme Italie, entre le Rialto, (4)
» La Piave et la Brenta, frère, un humble coteau
» Se dresse, dont les flancs ont enfanté naguère
» Un tyran, un brandon de discorde et de guerre.
» De la même racine échappée avec lui,
» Cunizza fut mon nom ; et si je n'ai pas lui
» Dans un cercle plus haut, c'est que de cette étoile
» L'influence sur moi s'étendit comme un voile.
» Je pardonne avec joie aux causes de mon sort.... (5)
» A vos vulgaires yeux c'est peut-être un grand tort,
» Mais vois, tout près de nous, cette lumière sainte, (6)
» L'ornement et l'orgueil de notre heureuse enceinte :
» L'éclat de son grand nom, sans jamais se ternir,
» Traversera ce siècle et les temps à venir.
» Tu vois si l'homme a tort d'aspirer à la gloire,
» Puisque, mort par le souffle, il vit par la mémoire.
» Hélas ! entre l'Adige et le Tagliamento,
» Aujourd'hui dans la fange il traîne son manteau. (7)
» Même après la défaite il ne sent pas la honte;
» Mais du devoir trahi bientôt il rendra compte.
» Bientôt on changera la couleur du marais
» Où Vicenza s'abreuve et mire ses palais.
» Aux lieux ou le Silo dans le Cagnan se jette, (8)
» Tel vit en grand seigneur et porte haut la tête,
» A qui déjà sans bruit des filets sont tendus :
» Feltre aussi pleurera ses fils, mal défendus
» Par la foi d'un pasteur si lâche, que peut-être
» Malta n'enferme rien d'aussi vil que ce prêtre.
» La cuve serait large où tiendrait tout le sang
» Que Ferrare perdra, même en s'avilissant.

» A qui voudra peser ce sang once par once,
» Le labeur sera long... c'est moi qui te l'annonce.
» Honteux gage de foi ! sanglant tribut d'amour, (9)
» Bien digne du pays qui nous donna le jour !
» Tu peux croire à ma voix... là-haut, sous d'autres zônes,
» Je lis dans les miroirs que vous appelez *Trônes*,
» Et d'où la vérité se réfléchit sur nous. »

La Splendeur se taisait ; et son éclat si doux,
Se détournant, sembla se soustraire à ma vue,
Pour reprendre à son rang la ronde interrompue.

L'Esprit que j'avais vu, voisin de Cunizza,
D'une clarté plus vive à son tour s'irisa,
Comme un prisme brillant que le soleil caresse.
La splendeur dans le Ciel est signe d'allégresse,
Comme ici le sourire, et comme au sombre bord (10)
L'ombre trahit le deuil de l'éternelle mort.

— « Dieu voit tout ; (m'écriai-je) et ta vue, ô sainte Ame,
» S'illumine au foyer de l'éternelle flamme.
» Pourquoi donc, insensible aux désirs que tu vois,
» Ne me charmes-tu pas des accords de ta voix?
» Harmonieux écho des cohortes fidèles,
» Qui devant le Seigneur se voilent de leurs ailes,
» Si pour toi je pouvais ce que tu peux pour moi ! »

L'Esprit, m'interrompant avec un doux émoi,
Dit : — « Le lac le plus vaste (après la mer profonde (11)
» Qui de ses flots d'azur enveloppe le monde)
» Entre deux régions qui n'ont rien de pareil,
» S'en va si loin à l'est, au devant du soleil,
» Que, lorsqu'il est midi pour le premier rivage,
» Des ombres de la nuit l'autre bord se dégage.

» Ses vagues sur la grève ont mouillé mon berceau,
» Entre l'Ebre puissante et le faible ruisseau [12]
» Qui sépare, en passant, la Toscane de Gênes.
» Aux deux bords opposés trônent, comme deux reines
» Bugée au sud, au nord la ville où je suis né,
» Et dont le port jadis dans le sang fut baigné.
» Foulque est encor mon nom dans la langue mortelle.
» J'imprime ici mon sceau sur Vénus ; mais c'est elle [1
» Qui me marqua du sien et troubla ma raison,
» Tant qu'une barbe blonde ombragea mon menton.
» La fille de Bélus, par ses amours profanes,
» De Creuse et de Sichée irrita moins les mânes;
» Hercule sentit moins le joug de son vainqueur,
» Quand l'image d'Iole eut envahi son cœur;
» Moins de feux ont brûlé la tendre Rodopée,
» Qui par Démophoon fut lâchement trompée.

» Du repentir ici nous sommes déliés :
» Nous sourions — non pas à des torts oubliés — [15]
» Mais au Souverain Bien, moteur de toute chose,
» Qui tire un bon effet d'une mauvaise cause,
» Et qui, du haut des Cieux, fait peser jusqu'à vous
» L'invisible lien qui nous enchaîne tous.

» J'irai plus loin : je veux pleinement satisfaire
» Aux doutes qui, pour toi, sont nés dans notre sphère
» Tu brûles de savoir quelle est cette clarté
» Qui d'un si vif éclat scintille à mon côté,
» Comme un rayon du jour dans le cristal de l'onde.
» C'est Raab, savourant la paix douce et profonde. [16]
» Mêlée aux premiers rangs, elle brille entre tous,
» Et sa vive splendeur se reflète sur nous.
» Ce Ciel dont votre monde obscurcit la lumière, [17]
» Quand Jésus fut vainqueur, la reçut la première.

» Il fallait que Jésus la laissât parmi nous,
» Comme un gage éclatant du triomphe si doux
» Qu'il fit de ses deux bras à la race mortelle.
» Au secours de Josué nul ne vint avant elle,
» Sur cette Terre-Sainte, hélas! qui de nos jours
» Vainement du Saint-Père implore le secours.
» Mais ta ville, (on dirait qu'elle a choisi pour maître [18]
» L'Ange qui le premier fut infidèle et traître,
» Et dont l'envie au monde apporta la douleur)
» Ta ville sème au loin l'abominable fleur
» Qui détourne l'agneau de sa verte prairie;
» Ta ville a fait le loup roi de la bergerie:
» Lui, laissant l'Evangile et tous les saints docteurs,
» Demande la sagesse aux édits des pasteurs...
» La preuve en est écrite aux marges de ses livres!
» Voilà de quel nectar, ô Rome, tu t'enivres!
» Voilà comme on défend ce Nazareth en deuil,
» Dont Gabriel, un jour, visita l'humble seuil!
» Mais le saint Vatican, et Rome, et chaque pierre
» Que mouilla de son sang la milice de *Pierre*,
» Bientôt d'un temps meilleur béniront le retour...
» Va!... l'adultère impur touche à son dernier jour. »

[illegible]

CHANT X.

ARGUMENT. — Du Ciel de Vénus (troisième Ciel), Dante et Béatrix s'élèvent au Ciel du Soleil. Là, saint Thomas d'Aquin s'entretient avec le poëte, et lui nomme plusieurs des Ames qui l'entourent.

En regardant son fils avec l'amour suprême (1)
Qu'ils reversent tous deux sur nous par le baptême,
Dieu le Père — ineffable et *Première Valeur* —
Dispose avec tant d'art la vie et la couleur,
Que partout où l'esprit, où le regard se pose,
Nous retrouvons son doigt marqué sur toute chose.
Donc, avec moi, lecteur, élève ton regard
Vers les cercles brillants où, d'une et d'autre part,
Un double mouvement se heurte en sens contraire:
Là d'abord, avec moi, commence à te complaire
Dans cet art que le Maître aime d'un amour tel,
Qu'il n'en détourne pas son regard immortel.
Vois la ligne qui brille entre les autres lignes
Descendre obliquement avec ses douze signes,
Dont la terre en travail implore le secours.
Vois : s'ils ne marchaient pas inclinés dans leur cours,
Les puissances du Ciel bien souvent seraient vaines,
Le sang de l'Univers tarirait dans ses veines.
Si de sa route oblique, un peu plus, un peu moins,

L'un d'eux seul s'écartait, soudain sur tous les points
Nous verrions se briser l'équilibre des mondes.
Réfléchis, ô lecteur, et sans moi si tu sondes
Jusqu'au fond des secrets que j'effleure avec toi,
La joie, et non l'ennui, descendra sous ton toit.
Marche seul maintenant : à mon pieux ouvrage,
Moi je dois tout — mon temps, ma force et mon courage.

Le ministre éclatant du Monarque éternel,
Qui marque notre monde avec le sceau du Ciel,
Et mesure le temps à l'éclat de sa lampe,
Gravissait les degrés de la céleste rampe,
Porté par le Bélier (je le répète encor) (2)
Qui de l'aube attardée accélère l'essor.
J'étais dans le Soleil, sans me douter à peine
De mon ascension vers la brûlante plaine,
De même qu'un penseur ne saurait entrevoir
L'idée encore informe, et qu'il va concevoir.
Mais il appartenait à mon céleste guide
D'aller du Bien au Mieux par un vol si rapide,
Que ce vol par le temps ne se pût calculer.
Dire de quelle flamme elle parut brûler,
Non pas par sa couleur, mais bien par son essence,
Je l'essairais en vain : à mon insuffisance
Je prêterais en vain l'art, l'esprit, les beaux vers :
Nul ne me comprendrait dans ce triste univers.
Ayez la Foi du moins, et désirez la vue.
Qu'une telle hauteur vous demeure inconnue, (3)
Faut-il s'en étonner, humbles audacieux,
Vous qui sur le soleil n'osez fixer les yeux !

Telle resplendissait la quatrième race
Du Père qui nourrit ses enfants de sa grâce,
Et qui mêle aux trésors échappés de son sein

Les trésors de son Fils et ceux de l'Esprit-Saint.
— « Rends grâce, ami, rends grâce au soleil de ces Ames,
» (Me dit la plus chérie entre toutes les femmes)
» Il t'ouvre les trésors du visible Soleil. »

Jamais dévotion, jamais désir pareil
De rendre au Tout-Puissant des actions de grâce,
Dans un Esprit mortel ne prit autant de place
Qu'il en prit dans le mien, quand je connus ce lieu.
D'un si profond amour je m'abîmais en Dieu,
Que même Béatrix en fut comme éclipsée.
Elle sourit : bien loin de paraître offensée,
Tant de flamme éclaira ses yeux éblouissants,
Que de leur sainte extase elle tira mes sens.
Je vis alors, je vis mille nouvelles Ames
Courir autour de nous comme un cercle de flammes.
Splendides par l'aspect, plus douces par la voix.
Tels, dans les champs de l'air, nous voyons quelquefois
Les vapeurs effleurant la fille de Latone,
De nuages brillants lui tresser sa couronne.

Lecteur, dans cette cour, dans ce Ciel d'où je viens,
On trouve des trésors de joie et de tels biens,
Que nul n'en a l'idée en deçà de la porte.
J'entendis l'hymne saint de notre belle escorte...
Mais n'interroge pas; je suis muet et sourd...
Pour comprendre le Ciel, vole au Ciel à ton tour.

Ces radieux soleils qu'on eût comptés par mille,
Comme l'étoile autour de son pôle immobile,
Trois fois autour de moi tournèrent en chantant.
Puis, sans rompre la chaîne, ils semblèrent pourtant
S'arrêter, écoutant, attendant en silence,
Jusqu'au dernier accord de la dernière stance.

Puis j'entendis : — « La Grâce où s'enflamme l'amour,
» Et que l'âme, en aimant, fait grandir à son tour,
» La Grâce brille en toi d'une lumière telle
» Qu'elle t'aide à gravir cette rampe immortelle
» Où l'Elu qui descend a toujours remonté.
» L'un des hôtes du Ciel — eût-il la volonté
» De refuser sa coupe à la soif de son frère —
» Ne serait pas, vois-tu, plus libre de le faire
» Que ne l'est le ruisseau de remonter son cours.
» Tu désires savoir quels célestes Amours
» Forment cette guirlande autour de la Déesse,
» Etoile de ta nuit, soutien de ta faiblesse.
» Je fus un des agneaux — sacrés pour les humains — (4)
» Que guida Dominique, en suivant des chemins
» *Où le troupeau s'engraisse, à moins qu'il ne s'égare.*
» A droite, ce beau feu, dont rien ne me sépare,
» Fut le maître et l'ami du vieux Dominicain :
» Il fut Albert le Grand, et moi Thomas d'Aquin.
» Si tu veux d'autres noms, suis des yeux mes paroles;
» Je vais prendre au hasard dans ces mille auréoles.

» Sous ce brillant éclair Gratien t'a souri. (5)
» De l'un et l'autre droit Gratien fut nourri :
» Au Monarque des Cieux c'est par là qu'il sut plaire.
» Après lui, l'ornement de notre Ciel, c'est Pierre,
» Qui fit comme la veuve, et, sans terre, sans or,
» Trouva moyen d'offrir à l'Eglise un trésor.
» La cinquième Splendeur — de toutes la plus belle —
» Respire un tel amour, que tous vous parlez d'elle.
» Unissant la sagesse à la sévérité,
» S'il faut, mon frère, ici croire à la vérité,
» *Elle fut sans second dans le plus grand des rôles.*
» Tu vois à ses côtés le flambeau des écoles,
» Qui sous votre humble chair sut démêler le mieux

» La nature de l'Ange et le secret des Cieux.
» L'autre, dont la stature est moindre que la tienne,
» De sa rude éloquence aida la foi chrétienne;
» Augustin a puisé dans ses sages écrits.
» Si tu veux maintenant promener tes esprits
» De splendeur en splendeur, tu verras par toi-même
» Que ma juste louange arrive à la huitième.
» Heureuse, elle ne voit que le Bien dans les Cieux.
» Mais son livre dévoile au lecteur studieux
» La fausseté du monde au vulgaire cachée.
» Son corps, depuis le jour qu'elle en fut arrachée,
» Sous un ciel d'or repose; elle vint sans remord
» Par l'exil au triomphe, à la paix par la mort.
» Vois flamboyer plus loin Isidor de Séville;
» Bède, savant docteur; Richard, non moins habile,
» Et qui fut plus qu'un homme en commentant la loi.
» La splendeur d'où tes yeux se reportent sur moi,
» Est celle d'un Esprit qui, dans ses pensers graves,
» Trouva la mort trop lente à briser ses entraves:
» C'est l'immortel éclat de ce savant Séguier,
» Qui, dans la rue au Fouarre, où court le monde entier,
» Enseigna hautement des vérités jalouses. »

Alors que, s'éveillant, la Reine des épouses,
L'épouse du Seigneur, par ses accents si doux,
Invite le fidèle à prier son époux,
Le *Dinn-dinn* matinal des cloches balancées,
En les gonflant d'amour élève nos pensées:
De même, quand la *Gloire* eut cessé de parler,
Je vis en scintillant la ronde s'ébranler,
Et rendre chant pour chant dans un rhythme d'église,
Connu là seulement où l'amour s'éternise.

CHANT XI.

ARGUMENT. — Saint Thomas d'Aquin raconte à Dante la vie de saint François d'Assise.

O vains soucis du monde! Obscurs ambitieux,
Qui traînez sur la terre un vol tombé des Cieux!
O vous qui traduisez la sagesse en sophismes!
L'un cultive le droit, l'autre les aphorismes.
Ici le sacerdoce, et là des étendards!
Tel règne par le fer, tel brille par les arts.
Là le commerce, ici le vol, plus loin l'intrigue,
L'oisiveté qui dort, le plaisir qui fatigue!...
Et moi, libre du joug qui courbe vos esprits,
Moi je m'élève au Ciel, conduit par Béatrix.

Quand la ronde, achevant sa dernière tournée,
Jusqu'au point de départ eut été ramenée,
Fixe comme la cire attachée au flambeau,
J'entendis jusqu'à moi s'élever de nouveau
Cette voix qui m'avait répondu la première. (1)
Je compris le sourire, aux jets de la lumière.

— « Frère, en levant les yeux vers l'éternel foyer
» Dont le pâle reflet me fait seul flamboyer,
» J'y vois, dit saint Thomas, ton désir et sa cause.

» Je t'ai laissé le doute, et tu veux que j'expose
» (Mais assez clairement pour frapper tes esprits),
» Les points qui sont restés obscurs ou mal compris.
» Je t'ai dit, par exemple : — « *Où le troupeau s'engraisse.* »
» Je t'ai dit : » — « *Il n'eut pas de second.* » Je m'empresse
» D'éclaircir ces deux mots; mais le premier d'abord :

» Le divin Créateur, dans leur sublime accord
» Cache si bien les lois du Ciel et de la Terre,
» Que l'homme essaye en vain d'en percer le mystère.
» Pour amener l'épouse à l'époux, dont le sang (2)
» Sur la croix répandu, l'a mise en si haut rang,
» Et pour la lui garder plus pure et plus fidèle,
» Il chargea deux Elus de veiller autour d'elle.
» L'un fut tout séraphique en sa pieuse ardeur;
» L'autre des Chérubins refléta la splendeur.
» Dans les enseignements dont il dota la Terre,
» Je parlerai de l'un; sur l'autre on peut se taire.
» Dire et glorifier ce que l'un des deux fut,
» C'est assez : car tous deux tendaient au même but.

» Entre l'humble Tupin et le ruisseau qui tombe
» Du faîte où saint Ubald alla creuser sa tombe,
» Un fertile coteau, suspendu presque droit,
» Envoie aux Pérugins la chaleur et le froid
» Par la *Porta-Sole;* tandis que sur la cime
» Pleurent Gualde et Nocère écrasés sous la dîme.
» Un soleil s'est levé sur ces rochers perdus,
» Comme notre soleil se lève sur l'Indus.
» Que l'on n'appelle plus du simple nom d'Assise
» Le berceau d'où sortit ce flambeau de l'Eglise !
» *Orient* est le nom qui lui convient le mieux.
» Voisin de l'aube encore et déjà radieux,
» Il promettait un jour plus doux et plus prospère.

» François encore enfant lutta contre son père,
» Pour *Celle* à qui le monde — au lieu de la choisir —
» Ferme comme à la mort les portes du plaisir.
» Prenant donc à témoin la cour spirituelle,
» Aux pieds du saint Pontife il s'unit avec Elle ; (4)
» Puis d'un amour plus vif il l'aima chaque jour.
» Veuve depuis longtemps de son premier amour,
» Onze cents ans et plus, seule, obscure, flétrie,
» Elle fut jusqu'à lui sans abri, sans patrie ;
» Et pourtant on savait qu'Amiclas son ami,
» Sous le chaume avec Elle, en paix avait dormi,
» Sans entendre la voix qui fit trembler la Terre.
» Et quand Marie au pied s'arrêtait solitaire,
» *Elle!...* elle avait monté jusqu'en haut de la croix
» Qui, par le sang du Christ, a conquis tous nos droits.
» Mais, pour être plus clair et parler ton langage,
» L'hymen des deux amants qu'un tel amour engage,
» C'est l'hymen de François et de la *Pauvreté.*
» Cette union sans trouble et sans impureté,
» Ces regards pleins d'amour, ces merveilleuses flammes,
» Dans des pensers pieux entretenaient leurs âmes.
» Bientôt le digne fils d'un tel hymen — Bernard — (5)
» S'enrôla le premier sous le saint étendard ;
» Et, courant les pieds nus, dans cette âpre carrière,
» Il semblait craindre encor de rester en arrière.
» O richesse ignorée ! ô véritable bien !
» Sylvestre se déchausse avec Egidien :
» Tous deux suivent l'époux par amour pour l'épouse ;
» Puis, au sein d'une cour orgueilleuse et jalouse,
» Père et mère s'en vont suivis de leurs enfants,
» Sous le cordon de bure humbles et triomphants.
» Et bien qu'il fût le fils de Pierre Bernadonne,
» Bien qu'un dédain railleur l'eût accueilli, personne
» Au pauvre pèlerin ne fit baisser les yeux :

» Royalement timide, humblement orgueilleux,
» Au Pape il dit les fins de sa rude entreprise,
» Sur qui le premier sceau fut posé par l'Eglise.

» Quand le temps eut grossi le troupeau de François,
» Derrière le Pasteur dont les célestes voix
» Se plaisent à chanter l'ineffable mérite,
» Le désir incessant du saint Archimandrite
» Reçut d'Honorius, au nom même du Ciel,
» Une seconde palme, un sceau plus solennel.
» Altéré de martyre, avec ses prosélytes,
» Il s'en alla prêcher les fiers Ismaëlites ;
» Mais il les vit si durs à la conversion,
» Que, pour conduire à bien sa haute mission,
» Il aima mieux cueillir les fruits d'un peuple libre.
» Entre l'Arno superbe et l'eau sainte du Tibre,
» Il prit sur son rocher le stigmate du Christ,
» Qui demeura deux ans sur ses membres écrit.

» Quand il plut à Celui qui l'avait fait sublime
» De déposer enfin au front de la victime
» La palme que Dieu garde aux cœurs humiliés,
» Groupant à son chevet ses pieux alliés,
» Il leur recommanda sa compagne fidèle, (6)
» Leur disant de l'aimer, de veiller autour d'elle ;
» Puis cette âme d'élite, échappée à ses fers,
» Retourna souriante au roi de l'Univers,
» Ne voulant pour son corps ni pompe ni cortége.
» Comprends-tu maintenant, ô toi que Dieu protége,
» Quel fut l'homme après lui digne de diriger (7)
» La barque de saint Pierre à travers le danger ?
» Celui-là, mon cher fils, fut notre Patriarche.
» Si tu vois un vaisseau sur lui régler sa marche,
» Ce vaisseau, sois-en sûr, est chargé de bon grain ;

» Mais les brebis, hélas ! s'abandonnent sans frein
» A l'attrait périlleux des nouveaux pâturages :
» Elles s'en vont au loin, affrontant les orages;
» Et plus elles s'en vont errant loin du manoir,
» Plus leur mamelle est vide en y rentrant le soir. (8)
» Il en est cependant qui craignent l'aventure,
» Et suivent le Pasteur à l'antique pâture.
» Mais c'est le petit nombre.... on dit avec raison
» Que, pour filer leur robe, il faut peu de toison.
» Si tu m'as écouté, si ma parole est claire,
» Et si tu réfléchis, mon fils, j'ai dû te plaire :
» De tes doutes au moins l'un doit être détruit.
» Tu vois de quels rameaux j'ai détaché ce fruit.
» Va ! fais voir au Pasteur qui de nous se sépare,
» *Où le troupeau s'engraisse à moins qu'il ne s'égare.* »

CHANT XII.

ARGUMENT. — De nouveaux Esprits apparaissent. Saint Bonaventure raconte au poëte la vie de saint Dominique.

Aussitôt que la Flamme eut fini son discours, (1)
Avec la sainte meule elle reprit son cours.
Mais, au premier élan de la ronde fidèle,
Voilà qu'une autre accourt et s'enlace avec elle;
Et, bien que divisés, par un accord touchant,
Les deux cercles n'ont plus qu'une danse et qu'un chant.
O Muses de la terre! ô perfides sirènes! (2)
Vos voix sont, à côté de ces voix souveraines,
Comme l'ombre est au jour, le reflet aux rayons.
Tel, dans la blanche nue, aux beaux jours, nous voyons
La blonde messagère Iris ouvrir ses ailes,
Et tracer dans son vol deux beaux arcs parallèles,
L'un à l'autre empruntant sa forme et sa couleur,
Emblème de pardon, céleste avant-coureur, (3)
Garant du pacte saint grâce auquel ce bas monde
Ne craint plus que jamais le déluge l'inonde :
Telle encore une voix, dans les monts d'alentour,
Répond à la Beauté, que dessécha l'amour,
Comme le Sirius sèche l'herbe des landes :
Des immortelles fleurs ainsi les deux guirlandes,
Dans l'éther lumineux, roulaient autour de nous,

Rendant de doux accords à des chants non moins doux.

Quand la moindre couronne et la plus large tresse
— Dont l'éclat et les chants décelaient l'allégresse —
Eurent, en mariant leurs flammes, donné cours
A leur céleste joie, à leurs chastes amours;
Je les vis s'arrêter à la fois, et, muettes,
Comme on voit les deux yeux, mus par des lois secrètes,
Se fermer et s'ouvrir.... Puis, du nouvel essaim,
Jusqu'à nous s'éleva la voix d'un nouveau saint,
Et ma vue entre tous le chercha sous son voile,
De même que l'aimant cherche une seule étoile.

— « Frère, de par l'Amour, source de ma beauté,
» Je parlerai d'un chef à qui, de ce côté, (4)
» L'on a rendu justice en parlant de mon maître.
» Où l'un deux apparaît, l'autre doit apparaître :
» De même que tous deux ensemble ont combattu,
» Il faut qu'un même éclat couronne leur vertu.

» La milice du Christ — à grands frais réarmée — (5)
» S'ébranlait lentement, rare, froide, alarmée;
» Quand l'Empereur, qui règne et gouverne toujours,
» Prit en pitié son peuple et vint à son secours....
» Par justice ?... hélas ! non, mon frère, mais par grâce.
» A son épouse en pleurs, à sa timide race,
» Il donna deux appuis, dont l'exemple et la voix
» Raffermirent bientôt cette foule aux abois.
» Sur ce point de la terre où le zéphyr se lève (6)
» Pour tirer doucement le bourgeon de la sève,
» Et prêter à l'Europe un verdoyant bandeau,
» Non loin des bords brûlants battus par la grande eau
» Qui parfois du soleil vous cache la lumière,
» Callaroga s'élève, heureuse, noble et fière,

» Sous la protection du formidable écu
» Où le lion figure en vainqueur, en vaincu : (7)
» Là naquit cet amant de notre foi chrétienne,
» L'athlète qui lutta pour ma foi, pour la tienne;
» Doux aux siens, mais terrible avec ses ennemis. (8)
» Avant qu'il vît le jour, l'Esprit-Saint avait mis
» Tant de force et de feu dans cette âme parfaite,
» Qu'il inspirait sa mère et la rendit prophète. (9)
» Quand sur les fonts sacrés de la nouvelle loi
» Le Prêtre eut marié le chrétien à la foi,
» L'un par l'autre dotés de l'éternelle Grâce,
» La femme, qui de lui répondit à sa place,
» Vit en songe, à son tour, quels admirables fruits
» Apporteraient au monde et cet homme et ses fils.
» Puis, pour vérifier ce merveilleux présage,
» Un Ange descendit, et dota l'humble Sage
» D'un nom qui rappelait son immortel appui.
» Il fut dit *Dominique :* et je parle de lui
» Comme d'un ouvrier que Jésus trouva digne
» De cultiver sa terre et d'émonder sa vigne.

» On vit bien s'il était un serviteur du Christ :
» Car son premier amour se trouve tout écrit (10)
» Dans le premier conseil du Christ à Jean l'Apôtre.
» Souvent, calme, éveillé, sa nourrice ou tout autre
» Le trouva sur le sol, semblant dire par là :
— » *Voyez, je suis venu parmi vous pour cela.* (11)
» Que le nom de Félix allait bien à son père ! (12)
» Et que le nom de Jeanne indiquait bien sa mère,
» Si ces mots ont le sens que disent vos auteurs !
» Pour devenir bientôt un des plus grands docteurs,
» Il ne se mêla point à la foule attardée,
» Bégayant les leçons d'Ostiens et de Taddée : (13)
» A la manne du Ciel empruntant sa vigueur,

» Il se mit à sarcler la vigne du Seigneur,
» Qui se fane bien vite aux mains d'un méchant homme.

» Dominique à son tour vint au siége de Rome,
» Alors plus secourable aux pauvres qu'aujourd'hui...
» (Je m'en prends au Pontife, et n'accuse que lui)
» Il demanda — non pas quelque gros bénéfice,
» Ni des biens mal acquis, *sauf un quart à justice*, (14)
» *Nec decimæ quæ sunt pauperum Domini;*
» Mais le droit de combattre avec un fer béni
» Quiconque attaquerait cette plante humble et fière (15)
» Dont vingt-quatre rameaux te couronnent, mon frère.
» Puis, vainqueur du refus qu'il avait affronté,
» Moins fort par ses pouvoirs que par sa volonté,
» Il part comme un torrent grossi par les orages,
» Puis, par la résistance accroissant ses ravages,
» Son choc sur l'hérésie est plus rude et plus fort
» Où le mal plus profond lutte avec plus d'effort.
» Débordant de son lit, vingt rivières plus lentes (16)
» Du jardin de la Foi vont arroser les plantes
» Et mettre la fraîcheur à la place du fard.

» Si tel fut, ô mon frère, un des appuis du char (17)
» Du haut duquel l'Eglise, aux champs comme à la ville,
» Etouffa les brandons de la guerre civile,
» Tu peux te prosterner devant l'autre soutien
» Dont Thomas, avant moi, t'avait dit tant de bien.
» Mais ses fils sont tombés du faîte de la roue :
» Lui brillait au soleil : eux rampent dans la boue ;
» Eux qui, d'un pas si ferme, avaient suivi ses pas,
» Ils lui tournent le dos et n'en rougissent pas ;
» Mais vienne la moisson ! si ma parole est vraie,
» Ils gémiront alors, quand on verra l'ivraie
» Jetée au gré du vent en dehors du grenier.

» Dans notre longue histoire (à quoi bon le nier ?)
» En cherchant feuille à feuille, on trouverait peut-être
» Une fois ces deux mots : « *Je suis fidèle au maître.* »
» Mais ce fardeau d'honneur, nul ne le supporta
» Dans les murs de Casal ou de l'Aquasparta. (18)
» L'un amollit la loi, l'autre la fait trop dure.

» Frère, je suis l'Esprit de saint Bonaventure
» De Bagnoreggio qui, dans ses hauts emplois,
» Soumit les lois du monde à de plus saintes lois.
» Ici, près d'Augustin, Illuminato brille.
» Ils furent des premiers dans la pauvre famille
» Qui par le saint cordon s'est attachée à Dieu.
» Hugues de Saint-Victor est dans le même lieu ;
» Voici le Comestor ; voici Pierre d'Espagne,
» Auteur de douze écrits que la gloire accompagne ;
» Le Prophète Nathan, le métropolitain
» Saint Chrysostôme, Anselme, et ce bon Donatin
» Qui daigna se prêter aux leçons du jeune âge.
» Plus loin brille Raban ; et dans mon voisinage,
» Quelqu'un qui fut doté du prophétique esprit
— » L'abbé Joachimo — mon frère, te sourit.
» De saint Thomas d'Aquin l'ardente courtoisie, (19)
» Le charme d'une langue en ton honneur choisie,
» M'ont pressé de vanter un si haut paladin.
» Tu vois dans ma guirlande onze fleurs du jardin. »

CHANT XIII.

ARGUMENT. — Saint Thomas d'Aquin explique dans ce chant une des propositions qu'il a avancées dans le chant onzième. Il engage le poëte à ne pas précipiter ses opinions.

Ce que j'ai vu là-haut et que j'ai peine à rendre, (1)
Je désire pourtant le faire bien comprendre.
Gravez donc cette image, ô lecteur, dans vos yeux:
Figurez-vous d'abord avoir pris dans les Cieux
Quinze du premier rang entre ces mille étoiles
Dont le sourire perce à travers tant de voiles.
Rapprochez-les du Char dont le premier circuit,
Dans un étroit espace enfermé jour et nuit,
De notre premier Ciel ne franchit pas la borne.
Détachez deux rubis de la brillante corne
Par sa base enchaînée à l'un des essieux d'or
Qui portent Orion dans son sublime essor :
Formez de ces joyaux un double diadème,
Pareil à ce bandeau que Mercure lui-même
Prit au front d'Ariane et scella dans les cieux,
Quand le froid de la mort eut fermé ses beaux yeux :
Disposez, partagez les rayons de manière
Que la seconde tresse entoure la première....
Et vous aurez une ombre, un reflet bien pâli
Des feux qui m'entouraient de leur double repli.

De la sainte cité les splendeurs sont aux nôtres,
Ce que le plus grand Ciel (qui tourne autour des autres)
Est à la Chiana pour la rapidité. (2)
On y chante, ô mortels, une divinité
Qui ne s'appelle pas ou Bacchus ou Pénée,
Mais qui de l'Esprit-Saint et d'une Vierge est née
— Immuable et mortelle, une et triple à la fois. —

Tout cessa cependant, et la danse et les voix ;
Et, se donnant à nous, les Ames radieuses
Changeaient ainsi de soin sans être moins joyeuses.
Celle qui m'avait peint naguère en traits de feu (3)
La vie et les vertus du pauvre enfant de Dieu,
Prit la parole et dit : — « Puisque chacun travaille
» A séparer pour toi le froment de la paille,
» L'Amour veut que j'achève ; et je vais à mon tour
» Vanner l'autre moitié, comme le veut l'Amour.

» Tout ce que l'être humain peut avoir de lumière
» Dut pleuvoir, suivant toi, de la Vertu Première
» Dans le cœur du mortel (dont la côte a formé
» Le sourire trompeur dont il fut trop charmé),
» Et dans cet autre cœur — déchiré par la lance —
» Qui du juge éternel fit pencher la balance,
» Tant le poids de son sang pour nous avait de prix !
» Et je t'ai dit pourtant (ce qui t'a bien surpris)
» Que l'Elu renfermé dans l'une de ces flammes
» *N'avait pas de second parmi les autres Ames.*
» Ouvre donc bien les yeux à ce que je réponds :
» Pour toucher au vrai but tous les deux nous frappons
» Dans le centre commun de la circonférence ;
» Et nous ne différons, frère, qu'en apparence.

» Ce qui ne meurt jamais, ce qui ne peut mourir,

» C'est l'éclat du principe ardent à se nourrir
» Au feu d'où naît l'Amour et que l'Amour enfante.
» Cette vive clarté — qui s'unit triomphante [4]
» A l'Amour éternel, à l'éternel pouvoir —
» Concentre ses rayons, comme dans un miroir,
» En les réfléchissant sur neuf grandes essences.
» Elle descend de là jusqu'aux moindres puissances ;
» Plus bas, plus bas encore elle s'en va plongeant,
» Et se donne affaiblie à l'être contingent
» (Je veux dire imparfait) que, dans son orbe immense,
» Le mouvement produit avec ou sans semence;
» Mais la cause et l'effet, la source et le ruisseau
» Ont des destins divers; et sous le même sceau,
» La cire, en s'échauffant, est plus ou moins brillante:
» De là, suivant l'espèce, et sur la même plante,
» Il est des fruits plus doux et d'autres plus amers :
» De là vous naissez tous avec des goûts divers.
» Si le cachet sur tous était marqué de même,
» Si la vertu du Ciel était partout suprême,
» Partout du même éclat brillerait le flambeau.
» Non : l'humble vêtement se donne par lambeau;
» Et dans ses procédés la nature ressemble
» A l'artiste qui sait, mais de qui la main tremble.
» Quiconque sans réserve a reçu le bienfait
» De la *Vertu Première*, est un Etre parfait.
» Tel le premier limon que le Ciel jugea digne [5]
» De porter sur son front un immortel insigne :
» Tel le fruit que Marie enfanta sans péché.
» De ton opinion je suis bien rapproché;
» Car je dis avec toi que jamais la nature
» Ne fit et ne fera semblable créature.
» Si je m'arrêtais là, tu dirais : *Comment donc*
» *L'autre dont il parlait n'a-t-il pas de second?*
» Le vrai se cache encor, mais il va t'apparaître.

CHANT XIV.

ARGUMENT. — Salomon explique au poëte qu'après la résurrection les corps des Bienheureux conserveront l'enveloppe éclatante qui, en ce moment, cache les Ames à ses yeux. Dante monte ensuite avec Béatrix au cinquième cercle, où triomphent les Ames des Chrétiens qui ont combattu pour la foi.

Dans un vase arrondi l'eau que l'on tient captive, (1)
Va de la rive au centre et du centre à la rive,
Suivant que l'on agite ou le centre ou le bord:
Et ce que je dis là me frappa tout d'abord,
Quand j'entendis aller et venir la parole
Entre ma sainte Dame et sa sainte auréole,
Quand, après saint Thomas, il plut à Béatrix
De renvoyer ces mots aux bienheureux Esprits:
— « Celui que j'accompagne (encor bien qu'il se taise
» Et ne songe pas même au désir qui lui pèse) (2)
» Veut puiser à sa source une autre vérité.
» Dites-lui donc, mes sœurs, si la sainte clarté
» Qui vous épanouit et vous renferme en elle,
» Avec vous restera dans la vie éternelle;
» Et si vous la gardez, dites: lorsque vos corps
» Brilleront avec vous visibles au dehors,
» Ne souffriront-ils pas d'une clarté trop vive? » (3)

Et comme dans nos bals bien souvent il arrive

Qu'au souffle du plaisir on ranime à la fois
Et la danse et les jeux, et les cœurs et les voix :
De même l'oraison de ma sainte maîtresse,
Des deux cercles unis redoublant l'allégresse,
Fit la ronde plus vive et les chants plus joyeux.
Ah ! quiconque, ici bas, pour vivre dans les Cieux
S'attriste de quitter sa misérable vie,
Ignore la fraîcheur de la divine pluie !

Celui qui vit toujours — un et triple à la fois —
Qui toujours règne seul, bien qu'il soit deux et trois,
Qui borne toute chose et que rien ne limite,
A trois fois fut chanté par chaque Ame bénite,
Dans un rhythme si doux, que le plus pur chrétien
— Admis à l'écouter — n'aurait plus droit à rien.
Du sein de la clarté la plus éblouissante,
Une voix s'éleva douce, mais imposante,
Comme celle de l'Ange à Marie. — « O ma sœur,
» Tant que le Paradis gardera sa douceur,
» Notre amour gardera son brillant diadème :
» L'éclat vient de l'ardeur ; l'ardeur vient de Dieu même
» Et de la vision — plus claire pour celui [1]
» A qui la Grâce prête un plus solide appui.
» Quand nous aurons repris nos chairs victorieuses,
» Nous en serons, ma sœur, d'autant plus glorieuses ;
» Car d'autant grandira l'ardeur que l'Eternel
» Nous donne pour mieux voir dans son sein paternel.
» Dès que la vision s'éclaircit, ô belle Ame,
» L'ardeur doit s'agrandir au foyer qui l'enflamme ;
» Et — plus vif — le rayon doit sortir de son lit.
» Mais comme le charbon d'où la flamme jaillit,
» Perce de sa blancheur le feu qui l'environne,
» Et demeure visible à travers sa couronne :
» Ainsi de ce manteau — qui nous est doux et cher —

» L'éclat sera vaincu par l'éclat de la chair
» Qui, dans le froid cercueil, est encore gisante.
» Pour nous cette splendeur ne sera point pesante :
» Les organes du corps seront par le Seigneur
» Disposés pour suffire à l'excès du bonheur. »

A ces mots, il partit de la double guirlande
Un *Amen* général, doux tribut, douce offrande,
Doux appel à leurs corps dans la tombe endormis...
Aux corps de ce qui fut leurs parents, leurs amis, (5)
Avant d'avoir pris place au rang des saintes Flammes.

Tout à coup, au-dessus de ces chœurs radieux, (6)
Une égale splendeur sembla luire à mes yeux,
Comme un autre horizon qui soudain se révèle.
Ainsi, quand vient le soir avec l'ombre nouvelle,
Des lueurs dans les cieux percent à chaque pas,
Mais si vagues que l'œil y croit et n'y croit pas :
De même je crus voir qu'au-dessus de la sphère,
Un autre cercle d'or commençait à se faire.
O feux de l'Esprit-Saint ! ô vrais enfants des Cieux !
Comme votre splendeur éblouissait mes yeux !
Mais ma Dame se fit si riante et si belle,
Que votre image échappe à mon pinceau rebelle...
O souvenirs d'en haut ! combien j'en ai perdus ! (7)

Quand mes yeux cependant m'eurent été rendus,
Je vis, en les levant, que, seul avec la Sainte,
Je touchais au bonheur d'une plus haute enceinte ;
Et je m'en aperçus sans peine, en regardant
Des sourires plus vifs, un éclat plus ardent.
Alors, de cette voix qui pour tous est la même,
Et du fond de mon cœur, j'offris au Dieu suprême
Les vœux que réclamait sa nouvelle faveur ;

Et de mon âme encor s'exhalait la ferveur,
Que déjà le bon maître accueillait mon hommage...
Je pus le croire au moins en admirant l'image
Qu'il fit luire à mes yeux, et tout bas je me dis :
— « Voilà de tes rayons, soleil du Paradis ! »

Le blanc sillon qui touche aux deux pôles du monde,
Des taches d'un lait pur se sème et se féconde
Par un art qui pour nous est un livre scellé. (8)
Tel, dans ses profondeurs, Mars était constellé
De rubis éclatants dont la quadruple ligne
Formait par son faisceau le *vénérable signe.*
Ma mémoire est, hélas ! plus sûre que ma voix ;
Car le Christ flamboyait sur la splendide croix,
Tel que j'essaye en vain de le faire apparaître.
Ceux qui, portant leur croix, suivent le divin Maître,
Un jour excuseront la pâleur de mes vers,
Quand ils verront là-haut briller de tels éclairs.

Là, d'une branche à l'autre et du faîte à la base,
Se cherchant, s'évitant, et variant leur phase,
Des milliers de splendeurs dardaient leurs traits de feu.
Ainsi, lents ou légers, le soleil met en jeu,
Allonge ou rétrécit ces bataillons d'atomes
— Impalpable lumière, éblouissants fantômes —
Bercés sur un rayon qui perce de son dard
L'ombre que nos rideaux forment avec tant d'art.
Et comme en mariant la harpe avec la viole,
On forme un doux *tinn-tinn* où nul son ne s'isole :
De même les splendeurs, en mariant leurs voix,
D'un tel flot d'harmonie enveloppaient la croix,
Que j'en étais ravi comme au concert des Anges.
Mais je distinguai bien que c'étaient des louanges,
En saisissant ces mots : — « *Relève-toi vainqueur !* »

Mon oreille entendait; je compris par mon cœur.

Et je m'enivrais là d'une paix si profonde,
Que, jusqu'à ce moment, rien autre chose au monde,
Rien — pas même les yeux de mon souverain Bien —
Ne m'avait retenu par un si doux lien...
Ceux qui m'accuseront, préférant quelque chose (9)
Au doux regard de celle où mon désir se pose,
Me sauront gré du moins de ma sincérité.
Mais l'excuse est ailleurs; voici la vérité :
Plus, à travers les Cieux, l'Elu des Cieux s'élève,
Plus sa beauté grandit... Et votre indigne élève,
En contemplation devant les saints Esprits,
Ne vous avait pas vue, ô reine, ô Béatrix!
Et j'ignorais encor que l'éclat et la joie
Grandissent en montant dans la céleste voie!

[illegible]

CHANT XV.

ARGUMENT. — Dans le Ciel de Mars, Dante rencontre son trisaïeul Cacciaguida, qui lui vante la simplicité des mœurs anciennes.

L'esprit de charité que Dieu porte en son sein (1)
— Qui chez nous se trahit par l'amour du prochain,
Comme l'esprit du mal par l'amour de nous-mêmes —
Fit suspendre les chants et les accords suprêmes
Qui célèbrent sans fin d'éternelles amours.
Aux prières du Juste ils ne sont jamais sourds,
Ceux qui, pour écouter l'humble pécheur qui tremble,
Daignent, dans leurs transports, s'arrêter tous ensemble !
O vous qui délaissez de tels biens pour courir
Aux voluptés qu'un jour voit naître et voit mourir,
Par quels tourments à Dieu devrez-vous satisfaire !

Telles, dans la paisible et sereine atmosphère, (2)
Des lueurs tout à coup glissent le long des cieux,
Et font tressaillir l'âme en captivant les yeux.
On dirait une étoile ayant changé de place,
N'était que sur les points où la lumière passe,
Nulle étoile ne manque et qu'elle dure peu :
Telle, du faîte au pied de la croix toute en feu,
Une étoile en filant près de moi vint s'abattre,
Comme un flambeau caché dans un vase d'albâtre. (3)

Glissant le long des bras qui semblaient la lier,
La perle descendit sans sortir du collier :
Telle — à le dire au moins Virgile m'autorise —
Au devant de son fils courut l'Ombre d'Anchise.

— « *Progenies, Dei gratiâ perfusa,* (4)
» *Cui bis unquam Cœli janua reclusa*
» *Sicut tibi fuit?* » — Ainsi dit la Lumière,
Comme pour attirer mes regards la première.
Puis je tournai les yeux vers ma sainte Beauté ;
Et je fus stupéfait d'un et d'autre côté :
Ses yeux d'un feu si vif avaient gardé la trace,
Que de mon Paradis et de la sainte Grâce
Mes regards un instant crurent toucher le fond.
L'Ame à l'aspect si doux, au parler si profond,
Reprenant son discours, me dit de telles choses,
Qu'elles étaient pour moi comme des lettres closes.
Et ce n'est point par choix, mais par nécessité,
Qu'elle trompait ainsi ma curiosité...
Trop de grandeur troublait mon humble intelligence.

Après ce premier choc, et quand son indulgence
Descendit au niveau de mes faibles esprits,
Voici les premiers mots que d'abord je compris :
— « Dieu, triple en un seul Dieu, sois béni, toi qui donnes
» A ma postérité de si belles couronnes!
» Grâce à cette Beauté qui, pour voler si haut,
» T'a revêtu, mon fils, des ailes qu'il te faut,
» Tu combles le désir que sans fin je rallume
» En lisant, l'œil fixé sur le sacré volume
» Où le blanc reste blanc et le noir reste noir.
» Tu crois que dans ton cœur il m'est permis de voir,
» De par le Saint-Esprit; de même qu'aucun nombre,
» A qui sait le premier, ne peut rester dans l'ombre ;

» Et, par cette raison, tu ne demandes pas
» Pourquoi j'accours si vite au devant de tes pas,
» Joyeux et plus pressé que ces Ames d'élite.
» Tu ne t'es point trompé, mon fils : grande ou petite,
» Toute Ame, dans le Ciel, même avant toi, peut voir
» Le fond de ta pensée au fond du saint miroir.
» Mais, pour mieux satisfaire à la charité sainte
» Qui tient mes yeux rivés à la plus haute enceinte,
» Et qui m'altère encor d'un si pieux désir,
» Parle à ta volonté, suivant ton bon plaisir,
» Libre, calme, sans peur... va : ma réponse est prête. »

Vers ma Dame, à ces mots, je retournai la tête;
Mais avant de m'entendre elle m'avait compris;
Et moi, de son sourire éclairant mes esprits,
Je me sentis voler sur de plus larges ailes.
Tel fut donc mon langage : « O clartés éternelles,
» Dès que vous connaissez la première des lois, (5)
» La Sagesse et l'Amour n'ont pour vous qu'un seul poids.
» Le Soleil, dont le feu vous brûle et vous éclaire,
» Passe si bien sur vous son niveau tutélaire,
» Que rien n'est comparable à cette égalité.
» Si *Vouloir* et *Pouvoir*, chez l'humble humanité,
» Vont d'un pas inégal, vous en savez les causes.
» Moi, je n'ai que ma part, hélas! de ces deux choses.
» Je suis homme; et mon cœur, prosterné sur le seuil,
» Peut seul te rendre grâce, ô paternel accueil! (6)
» Je te prie humblement, ô vivante topaze,
» Qui fais briller l'écrin de l'ardeur qui t'embrase!
» Daigne apaiser ma soif en te nommant à moi. »

— « Rien qu'à t'attendre ici, je me plaisais en toi,
» Mon fils, rameau béni dont je fus la racine.
» Celui de qui ton nom tire son origine, (7)

» Tourne avec son rocher, depuis cent ans et plus,
» Sur la montagne sainte où pleurent les élus :
» Il fut ton bisaïeul, et moi je fus son père.
» Tes pleurs abrégeront sa fatigue, j'espère.

» Florence, sous l'abri des vieux murs d'où l'airain (8)
» Jette encor tierce et none au pieux pèlerin,
» Florence était en paix... sobre, pudique et bonne.
» Elle n'avait alors ni colliers, ni couronne,
» Ni ceintures, ni fard, rien d'un luxe orgueilleux
» Qu'on admire aux dépens de qui l'offre à nos yeux.
» Le père aimait encor à voir naitre ses filles;
» Car la dot et l'hymen aux heureuses familles,
» Dans une juste règle, arrivaient à propos;
» Et nul palais désert ne pleurait ses héros. (9)
» Nous n'avions pas alors de vos Sardanapales,
» Pour savoir ce qu'un toit peut couvrir de scandales.
» Votre Mont-Oiseleur — si superbe aujourd'hui — (10)
» Croyait le Vatican fort au-dessus de lui.
» Mais la chute est plus lourde à qui plus haut s'élève!
» J'ai vu, sans qu'il rougît, Berti ceindre son glaive,
» Sur une toge en cuir que l'âge avait fait noir;
» J'ai vu, sans se farder, sa femme à son miroir.
» J'ai vu les Vecchio, les Nerli, pour parures,
» Vêtir de simples peaux sans soie et sans fourrures;
» Leurs femmes, nuit et jour, maniaient le fuseau...
» Que leur sort était doux! Non loin de son berceau,
» Chacune avait sa tombe; et la France jalouse
» N'arrachait pas l'époux à l'amour de l'épouse.
» Une mère endormait son fils sur ses genoux,
» Chantant, pour l'apaiser, de ces refrains si doux
» Qui font battre le cœur au foyer des familles.
» L'autre, en filant son lin, au milieu de ses filles,
» Devisait de Fiésol, de Troie et des Romains.

» Voir tomber au milieu de ces simples humains
» Saltarel, Cianghella, — l'un vil, l'autre avilie —
» C'eût été voir chez vous Caton ou Cornélie.
» Dans ce vase d'honneur, sous ce beau reposoir, (11)
» Ma mère me reçut de la Madone un soir,
» En jetant de ces cris que le bonheur fit taire,
» Quand sur l'antique fonts de votre baptistère,
» Je fus chrétien ensemble et Cacciaguida,
» Premier-né de trois fils que toujours Dieu guida.
» Dieu, du val de Pado, m'envoya dans sa grâce (12)
» Et ma femme et le nom qui distingue ta race;
» Puis je me fis soldat : l'empereur Conradin (13)
» Ceignit à mon côté le fer du paladin,
» Tant il avait pris goût à mes faibles services.
» Plus tard, je le suivis pour punir les sévices
» De ces païens qui, grâce aux fautes des pasteurs,
» Usurpent votre empire et s'en font les tuteurs.
» C'est là qu'un infidèle, avec son cimeterre,
» M'a délivré du joug qui retient à la terre
» Tant d'aveugles, hélas ! et tant d'ambitieux !
» Je vins par le martyre au triomphe des Cieux. »

» Parlez-nous du bercail de saint Jean; dites-nous (4)
» Les noms des citoyens que la paix ou la guerre
» Elevait par la gloire au-dessus du vulgaire. »

Tel, au souffle du vent, s'enflamme le charbon :
Tel je vis, à ces mots, de l'Esprit noble et bon
L'éclat se raviver sous ma douce caresse.
Comme un éclat plus vif disait plus d'allégresse,
De même il l'exprima d'une plus douce voix,
Mais sans plier sa langue à nos modernes lois : (5)
— « Depuis que Gabriel dit *Ave,* jusqu'à l'heure
» Où je fus mis au jour dans la chaste demeure
» D'une mère qui trône au Ciel où tu me vois,
» Notre Mars, ô mon fils, cinq cent quatre-vingts fois,
» Sous le Lion brûlant, réchauffa sa puissance. (6)
» Mes ancêtres et moi nous avons pris naissance
» Vers la sixième porte où chaque année encor (7)
» Les coureurs de saint Jean reprennent leur essor.
» Assez sur ma noblesse, ô mon fils...! J'imagine
» Qu'au lieu de trop vanter une illustre origine,
» Se taire est plus modeste et peut-être vaut mieux.

» Ceux qui portaient l'épée en ces temps déjà vieux, (8)
» Entre l'ère de Mars et celle de Baptiste,
» A peine eussent compté pour un quart sur la liste
» Que le dénombrement fait si longue aujourd'hui.
» De Campo, de Figghine, on vient chercher appui (9)
» Dans vos murs complaisants que souille cette fange...
» Alors l'artisan même était pur de mélange.
» Ah ! qu'il vaudrait mieux voir ces Galuzzo jaloux
» Mêlés à vos voisins plutôt que parmi vous,
» Plutôt que d'aspirer les poisons d'Aguiglione
» Que la baraterie au pillage aiguillonne !

Si la reine des rois — juste au moins par hasard — (10)
u lieu d'être marâtre aux enfants de César,
es eût traités en mère, en mère bonne et tendre,
el s'est fait Florentin pour acheter et vendre,
'ui de Semifontaine eût repris le chemin
ù son aïeul naguère allait tendant la main;
ontemurle, aujourd'hui, serait encore aux Guide,
ncône aurait encore un Cerchia pour guide,
t Valdigrievi, les Buon Delmonte.
e mal de la patrie à son comble est monté
ar la confusion des rangs et des personnes...
u choisis pour ton corps les mets que tu lui donnes : (11)
l'agneau comme au bœuf, si le pied fait défaut,
elui-là risque moins qui tombe de moins haut.
n glaive coupe mieux que cinq glaives ensemble;
ois Urbisaglia, vois Luni : que t'en semble?
hiusi, Cinigaglia, que l'on a tant cités...
i ces puissants remparts, si ces grandes cités
nt eu leur dernier jour, peux-tu trouver étrange
ue l'homme ait une fin, que tout passe et tout change?
os œuvres, comme vous, ont leur mort : seulement,
our vous la mort vient vite, et pour eux lentement.
el le ciel de la Lune, allant sans paix ni trève,
ans son flux et reflux montre ou cache la grève;
els de notre Florence ont été les destins.
. je te parle donc de ces grands Florentins
ont le temps a déjà fait pâlir la mémoire,
e t'en étonne pas, et respecte leur gloire.

· J'ai vu les Philippi; j'ai vu les Ornani;
ai vu les Albéric et les Castellani,
ermes, quoique penchés vers des temps moins prospères;
i vu les Sanella, non moins grands que leurs pères;
stico, Soldanière et les fils dell' Arca,

» Ardinghi qu'entre tous le pays remarqua.
» Du haut de cette porte, aujourd'hui si honnie, (12)
» (Et qui porte le poids de tant de félonie,
» Que la nef de l'Etat est déjà pleine d'eau)
» Planaient les Ravignan, de qui descend Guido
» Ou tout autre, après lui, dont l'écu se sillonne
» De la barre empruntée au grand Bellincionne.

» Pressa déjà dictait les règles d'un Mentor;
» Déjà Galigaï portait le pommeau d'or;
» La colonne de Vair s'élevait triomphante. (13)
» Les Galli, les Giocchi, les Baruch, les Syphante,
» Brillaient, et non moins qu'eux les Chiaramonteci,
» Qui rougissent encor du boisseau rétréci. (14)
» Le cep de Calfucco, qui dans vos rangs circule,
» Grandissait; et déjà sur la chaise curule
» Trônaient les Sazii, dont vous portez le deuil.
» Oh! combien j'ai vu grands ceux qu'a tués l'orguei
» Jamais quelque haut fait n'illustra la patrie,
» Sans que les boules d'or fussent de la partie.
» Ainsi faisaient, mon fils, les pères de ceux-là
» Qui, lorsque votre Eglise est veuve d'un prélat, (15)
» S'engraissent aux banquets du pieux consistoire.
» L'un d'eux — un insolent sans cœur... (c'est de l'his
» Lion à qui fuyait, agneau doux et prudent
» A qui lui faisait voir ou la bourse ou la dent,
» Adhémar, au soleil avait déjà sa place;
» Mais parti de si bas et de si pauvre race,
» Que Hubert Donati, par respect pour son rang,
» Gémit que son beau-père en eût fait son parent.
» Déjà Caponsacco, descendu de Fiésole,
» Sur la place au marché brillait par la parole.
» Guido, l'Infangato, brillaient par la vertu.
» Bien que ce fait soit vrai, mon fils, le croiras-tu?

» Au grand portail ouvert sur la petite enceinte,
» Péra donna son nom sans exciter de plainte! (16)

» Quiconque à son blason ajoute les trois mâts
» Du baron qui, chez vous, le jour de saint Thomas, (17)
» Est fêté tous les ans à l'égal du saint même,
» Lui doit son rang, son nom, ces titres que l'on aime,
» Bien que le plus nouveau, qui porte d'*or frangé*,
» Dans le parti du peuple aujourd'hui soit rangé.
» Importuno déjà, Guaterotte, et bien d'autres,
» Se faisaient distinguer au faubourg des Apôtres,
» Qui n'en vaudrait que mieux sans son nouveau voisin. (18)
» La cause du cancer qui vous ronge le sein, (19)
» Qui vous fit les martyrs d'une juste colère,
» Et mit fin à des temps bien dignes de vous plaire,
» C'est une noble race, un joyau de grand prix.
» O Buondelmonte! mal, bien mal t'en a pris
» De repousser sa dot pour suivre une autre voie!
» Combien sont dans le deuil qui seraient dans la joie,
» Si Dieu t'avait laissé dans les flots de l'Orma,
» Quand tu cherchais la rivé où mon sang se forma!
» Mais, hélas! il fallait que ma triste patrie,
» Dans ses derniers beaux jours, avant d'être flétrie,
» T'offrit en sacrifice, au milieu des débris
» Où dormait le dieu Mars éveillé par tes cris.

» Mon fils, avec l'appui d'une race ainsi faite,
» J'ai vu Florence en paix marcher de fête en fête,
» Sans qu'il lui restât même un prétexte de pleurs.
» J'ai vu le peuple heureux porter haut ses couleurs,
» Au lieu du drapeau blanc que votre sang arrose,
» Pour donner à vos lis l'incarnat de la rose. » (20)

CHANT XVII.

ARGUMENT. — Cacciaguida prédit à Dante son exil, et l'encourage à écrire la Divine Comédie.

Tel celui dont la chute a rendu défiants [1]
Les pères de famille à l'égard des enfants,
A Clyménée un jour alla demander compte
Des rumeurs qu'Epaphos répandait à sa honte :
Tel j'étais; tel aussi la Sainte me comprit;
Tel je parus sans doute au lumineux Esprit
Qui pour moi sur la croix avait changé de place :
— « Parle, me dit la Sainte : il faut rompre la glace.
» De tes désirs secrets laisse exhaler les feux,
» Et donne le cachet de ton âme à tes vœux :
» Non pas pour que ton âme à nos yeux se découvre; [2]
» Mais il faut bien frapper, si tu veux que l'on ouvre. »

— « Toi qui, les yeux fixés sur ce point imposant
» Pour qui l'Eternité se fond dans le Présent;
» Toi qui vois toute chose aux mortels invisible,
» Tout aussi clairement, qu'il me semble impossible
» Qu'un triangle se prête à deux angles obtus :
» O ma tige sacrée! ô source de vertus!
» Pendant que je montais, escorté de Virgile,
» La rampe où s'affermit l'Humanité fragile,

» Et quand je descendais dans l'empire des pleurs,
» On m'a prophétisé de bien âpres douleurs;
» Mais aux coups du destin je suis invulnérable :
» Je veux le voir en face avant qu'il ne m'accable...
» Le trait que l'on prévoit nous vient plus lentement...

Ainsi, pour obéir au doux commandement,
Je confessai mes vœux à l'antique Lumière
Qui m'avait, dans ma course, arrêté la première.
Ce paternel amour que sa clarté voilait,
Et que seul son sourire à mes sens révélait,
Me répondit — non pas de ces mots pleins d'ambage
Où l'oracle païen engluait son langage,
Avant que de l'Agneau le sang pour nous coulât,
Mais dans un latin pur plein de force et d'éclat :
— « Le contingent, mon fils, qui, pour se satisfaire, 3
» Ne saurait s'élever hors de son humble sphère,
» Se dépeint tout entier dans l'éternel miroir;
» Il n'en reste pas moins libre de se mouvoir :
» De même qu'en suivant du regard un navire,
» Vous ne l'entraînez pas au courant qui l'attire;
» Et comme à votre oreille un son harmonieux
» Descend de l'orgue : ainsi le Miroir à nos yeux
» Réfléchit l'avenir qui pour toi se prépare.

» Comme autrefois d'Athène une reine barbare
» Fit chasser Hippolyte, attends-toi qu'avant peu,
» Mon fils, à ta patrie il faudra dire adieu.
» On y pense, on essaye, et les choses vont vite [1]
» Aux lieux où Dieu se vend par la main d'un lévite.
» Ils criront (c'est l'usage) anathème aux absents;
» Mais Dieu témoignera contre les plus puissants,
» En vengeant l'innocence, à son jour, à son heure.
» Il faudra tout quitter! et tout dans ta demeure, 5

» Tout semblera plus cher à ton cœur désolé...
» Premier trait que l'exil décoche à l'exilé!
» L'exil ne t'offrira qu'un pain mêlé de cendre;
» Tu trouveras bien durs à monter, à descendre,
» Les degrés de l'asile offert par la pitié :
» Mais ce qui te sera plus pesant de moitié,
» Ce sont les compagnons de ta triste fortune.
» Ils te fatigueront de leur plainte importune;
» Ils se feront jaloux sans pudeur et sans foi :
» Le plus puni pourtant, ce ne sera pas toi;
» Ceux qui l'auront versée avaleront la lie.
» Ils feront si bien voir l'excès de leur folie,
» Que l'on t'applaudira de te mettre à l'écart. (6)
» La magnanimité d'un grand seigneur lombard
» — Qui porte l'oiseau saint éployé sur l'échelle —
» T'offrira la première un noble abri chez elle.
» L'accueil de ce héros sera tel qu'entre vous
» (Au contraire d'un monde égoïste et jaloux)
» Le don ira plus vite, ami, que la prière.
» Tu verras avec lui l'homme dont la carrière
» Fut si bien, dès l'abord, marquée au sceau de Mars,
» Que la gloire partout suivra ses étendards.
» La terre de son nom n'est pas encore pleine,
» Tant il est jeune encor! — Depuis neuf ans à peine,
» Ces cercles radieux tournent autour de lui. —
» Avant qu'à Henry Sept l'adroit Gascon ait nui, (7)
» Sa vertu jettera de vives étincelles,
» Par le mépris de l'or et des folles querelles.
» De sa magnificence on parlera si haut,
» Que même aux envieux le fiel fera défaut.
» Tu lui devras le toit, le lit où tu reposes;
» Par lui s'opèreront bien des métamorphoses :
» Le pauvre sera riche, et les grands sans appui.
» Ecoute les desseins que Dieu fonde sur lui;

» Mais garde le secret. »

Et la brillante Gloire
Me confia des faits que nul ne pourrait croire,
(En fût-on le témoin) puis elle dit : — « Voilà
» Le sens de l'avenir que l'on te dévoila.
» Je t'ai dit dans quels nœuds, ô mon fils, on t'enlace,
» Et de bien près déjà l'on investit la place.
» Mais de tes chers voisins ne sois pas trop jaloux :
» Tu compteras encor des jours sereins et doux,
» Qu'ils auront expié déjà leur perfidie. » (8)

J'avais fourni le fil : la trame était ourdie ; (9)
Car l'Esprit se taisait ; mais j'avais soif encor,
Et les liens d'un doute entravaient mon essor.
Comme l'homme ici-bas, dans un péril extrême,
Consulte le plus sage entre tous ceux qu'il aime :
— « Je vois (dis-je à l'Esprit) comment le temps accourt
» Pour me porter au cœur un coup d'autant plus lourd,
» Que je le recevrais avec moins de vaillance :
» Il faut donc, je le sens, m'armer de vigilance :
» En m'arrachant aux lieux qui me sont les plus chers,
» Puissé-je au moins garder un asile à mes vers !
» Dans l'abîme sans fond d'éternelle tristesse,
» Sur le mont d'où les yeux de ma sainte maîtresse
» M'ont élevé plus pur jusques à vos grandeurs,
» Dans ce beau Ciel enfin, de splendeurs en splendeurs,
» On m'a dit des secrets qui, répétés, mon père,
» Auraient pour bien des gens une saveur amère :
» Si du vrai cependant je suis timide ami,
» Je crains de ne plus vivre, ou de vivre à demi,
» Chez ceux pour qui nos temps seront des temps antiques. »

La flamme où se cachait l'Ame aux chants prophétiques

Parut en s'animant jeter un feu pareil
Aux reflets d'un miroir frappé par le soleil :
— « Oui, ta voix semblera (dit-elle) rude et fière
» A celui qui rougit de soi-même ou d'un frère.
» Dis-leur la vérité pourtant, sans les flatter;
» Laisse ta vision au grand jour éclater,
» Et l'acier du scalpel s'enfoncer dans la plaie.
» Le mets doit répugner au premier qui l'essaie;
» Mais ses sucs, une fois distillés dans son cœur,
» Porteront avec eux la sève et la vigueur.
» Comme le vent, mon fils, tes sévères maximes
» Iront frapper plus fort sur les plus hautes cimes;
» Mais non pas, crois-le bien, sans honneur pour ton nom.
» Dans les sphères du Ciel, dans les cercles du mont [10]
» Et dans les régions d'éternelles ténèbres,
» Si l'on ne t'a fait voir que des Ames célèbres,
» C'est qu'il faut, pour frapper l'esprit de l'auditeur,
» Un langage qui monte à certaine hauteur,
» Une origine, un nom qui l'enivre et l'arrête.
» Sinon, quand on lui parle, il détourne la tête. »

CHANT XVIII.

ARGUMENT. — Sixième Ciel : étoile de Jupiter. Là le poëte rencontre les Ames de ceux qui ont rendu la justice sur la terre.

Dans le recueillement l'Esprit de mon aïeul
Repliait sa parole et la savourait seul;
Et moi je méditais — fidèle à ma coutume —
Mêlant tant de douceur avec tant d'amertume. (1)
Celle qui jusqu'à Dieu daignait guider mes pas,
Me dit : — « Reprends courage, allons! ne suis-je pas
» Près du maître par qui toute plaie est guérie? »
Je tressaillis au son de cette voix chérie...
Dire quel feu brillait dans son regard divin,
Poëte ambitieux, tu le voudrais en vain!
L'amour, en t'inspirant, dût-il faire un prodige,
Que peut ta faible voix si Dieu ne la dirige?
Tout ce que je dirai, c'est qu'en la regardant
Mon chaste amour pour elle en devint plus ardent,
Et qu'au second regard je crus puiser en elle
L'ineffable douceur de la joie éternelle.

— « Retourne-toi, mon frère, et daigne écouter mieux :
» Le Paradis n'est pas tout entier dans mes yeux »
(Dit-elle, en m'enivrant de son plus doux sourire).
Comme on lit dans les yeux l'amour que l'on inspire,

Quand il est si puissant que l'âme est toute en lui :
Ainsi, d'un tel éclat mon aïeul avait lui,
Qu'à travers sa splendeur je vis soudain éclore
Le bienveillant désir de me parler encore :

— « Quelques Elus, avant d'être admis dans les Cieux,
» (Dit-il) se font là-bas un nom si glorieux, (2)
» Que le sort du poëte est bien digne d'envie.
» Au cinquième rameau l'arbre saint les convie,
» L'arbre qui se nourrit par la cime, ô mon fils,
» Et qui garde en tout temps son feuillage et ses fruits.
» Vers le haut de la croix lève les yeux : peut-être
» Ceux que je nommerai daigneront apparaître,
» Comme le feu pressé dans la nue. »

En effet,
Au nom de Josué, le miracle fut fait :
La croix se signala d'un long trait de lumière
Qui, presque avant l'appel, éclata la première.
Au nom de Machabée, un plus vif aiguillon
Chasse un globe de feu qui roule en tourbillon.
Charlemagne, Roland, éblouissent ma vue,
Comme un vol de faucon qui se perd dans la nue.
Renaud, Robert Guiscard, Guillaume, Godefroix,
D'un feu vif à leur tour illuminent la croix ;
Puis, se mêlant aux chœurs de la brillante école, (3)
L'Ame qui, pour me plaire, avait pris la parole,
Fit voir ce qu'elle était dans le concert des Cieux.

Vers Béatrix alors je retournai mes yeux,
Pour apprendre d'un mot, d'un signe de la Sainte,
Quel était mon devoir dans la cinquième enceinte.
Et je vis son regard si brillant et si doux,
Que, vainqueur de soi-même, il triomphait de tous.

Tel, suivant que le bien dans son cœur se déploie,
L'homme de jour en jour sent augmenter sa joie:
De même, avec les cieux par les cieux emporté,
Les voyant resplendir d'un surcroît de clarté,
Je sentais s'élargir le cercle de la roue.
Quand la sainte pudeur a coloré sa joue,
La Vierge en un clin d'œil retrouve sa blancheur:
Non moins vite, enlevé sur l'aile de ma sœur,
Je compris, à l'éclat d'un jour calme et sans voile,
Que j'étais accueilli dans la sixième étoile.

Le saint amour gravé par la divine main
Brille ici sous les traits de l'alphabet humain.
Tels les petits oiseaux autour de la pâture
Volent tantôt serrés, tantôt à l'aventure,
Comme pour saluer les grains et le ruisseau :
Tels les Esprits voilés sous leur brillant réseau
Figuraient, variés dans leur métamorphose,
Les lettres D-I-L... chantant à chaque pose, (4)
Descendant tour à tour et s'élevant dans l'air.
La lettre se formait plus prompte que l'éclair,
Puis tous, quelques instants, s'arrêtaient en silence.

O Muse! (par qui l'homme à la gloire s'élance,
Qui le fais immortel et qui lui sers d'appui,
Pour immortaliser les cités avec lui)
Illumine mes chants d'une clarté plus vive!
Fais que ce que j'ai vu, sous mon pinceau revive...
Et dans mes humbles vers montre ton grand pouvoir!
Le brillant alphabet, en posant, me fit voir
Vingt consonnes, plus deux, avec dix-neuf voyelles.
Je vis, en épelant, qu'elles formaient entre elles
Ces mots : — « *Justitiam, reges, diligite;* » (5)
Puis ceux-ci que je lus avec avidité :

— « *Vos qui judicatis terram…* » Mais la phalange
S'était formée en M avec un tel mélange
Que Jupiter semblait tissu d'argent et d'or.

Je vis d'autres clartés qui descendaient encor
Vers la dernière lettre, et, se posant sur elle,
Chantaient, je crois, le Bien qui vers soi les appelle.
Puis, comme du tison que l'on frappe à dessein
De brillantes lueurs s'élancent par essaim,
Où le peuple ignorant croit lire des présages :
Tel je vis par milliers les lumières des Sages
Rejaillir, s'élevant ou très-haut ou très-peu,
Au gré de l'Esprit-Saint qui leur souffle son feu.
Puis le repos se fit, et je vis que ces Ames
Composaient la moitié d'un aigle tout en flammes.
Ces évolutions se font sans directeur;
Mais il est à lui-même un puissant protecteur,
Celui qui donne au monde et sa forme et sa place.

La sainte légion, qui ne semblait point lasse
De composer à l'M ses fleurons de lis d'or,
Sous un nouvel attrait prit un nouvel essor…
Et l'aigle fut complète… O radieuse étoile !
Oh ! combien de rubis me montrèrent sans voile
Que la justice humaine émane bien des Cieux
Qui font luire la lampe à nos profanes yeux !
Puisse un jour l'Esprit-Saint, de qui vient ta puissance,
Considérer enfin dans sa munificence,
D'où sortent les vapeurs qui troublent tes rayons !
Puisse-t-il flageller les gens que nous voyons
Trafiquer dans ce temple où l'éclat du miracle,
Où le sang des martyrs scella le tabernacle !
O toi que je contemple ! ô milice des Cieux !
Adore l'Eternel pour l'avaricieux

Dont le fatal exemple entraîne le vulgaire !
Autrefois par l'épée on se faisait la guerre :
On la fait de nos jours impie, en refusant
Ce pain que Dieu pour tous arrosa de son sang.
Et toi dont les décrets — honteuse jonglerie — (7)
Ne servent qu'au trésor de la chancellerie,
Songe que Pierre et Paul sont encore vivants,
Bien que morts pour sauver la vigne que tu vends.
Va ! tu ne pourras pas toujours dire à la terre :
— « *Dans ses beaux portraits d'or j'aime le solitaire*
» *Qui par le saint martyre au Ciel a pris son vol ;*
» *Mais je compte pour rien et saint Pierre et saint Paul.* »

[illegible]

CHANT XIX.

ARGUMENT. — L'aigle éclaircit les doutes du poëte sur la question de savoir si l'homme peut être sauvé hors de l'Église.

J'avais devant les yeux — ouvrant ses larges ailes — (1)
L'image où se fondaient les Ames immortelles.
Leur joie en se mêlant s'agrandissait encor.
Tels, des rubis taillés étincellent dans l'or,
Quand, d'un soleil ardent reflétant les lumières,
Ils semblent s'allumer et brûlent nos paupières.
Dire ce que j'ai vu, lecteur, je l'ai tenté :
Nulle main n'a décrit, nulle voix n'a chanté,
L'imagination même ne peut atteindre
Ce que par la mémoire il me reste à dépeindre...
J'entendis parler l'aigle !... Il disait : *moi*, le *mien ;* (2)
Il pensait *nous, le nôtre :* et tous deux étaient bien.

Voici les premiers mots de cette bouche auguste :
— « Parce que j'ai vécu toujours pieuse et juste,
» Je savoure un bonheur qui dépasse mes vœux.
» Mon souvenir vivra chez nos derniers neveux,
» Et le plus méchant même applaudit à ma race.
» Tous honorent mon nom, mais sans suivre ma trace. »

Comme un seul feu jaillit de charbons entassés,

Ainsi pour tant d'Amours une voix est assez.

— « De l'éternelle joie ô roses éternelles,
» (Dis-je à mon tour), ô fleurs qui, sans être moins belles,
» Confondez vos parfums en un parfum divin !
» Souffrez qu'en s'exhalant, il satisfasse enfin
» Cette soif que là-bas rien ne peut satisfaire.
» Fleurs, je sais que là-haut, dans la neuvième sphère,
» La justice divine a posé son miroir,
» Et que sans voile aussi vous pouvez tout y voir.
» Parlez ! avec amour vous savez que j'écoute ;
» Vous savez sur quel point j'ai vieilli dans le doute. »

Tel, déchaperonné, le faucon se grandit,
Se pavane, et de l'aile, en chantant, s'applaudit :
Tel l'oiseau composé des divines louanges
Chanta, mais comme on chante au doux séjour des Anges.
Puis il me dit ces mots : — « Le maître que je sers,
» Qui d'un tour de compas mesura l'univers,
» Ce Dieu caché partout et partout manifeste,
» N'a pas si bien versé sur l'homme et sur le reste
» Les trésors infinis de son Verbe divin,
» Qu'un immense excédant n'en restât dans son sein.
» Ce qui le prouve assez, c'est le premier Superbe,
» En qui se résumaient les merveilles du Verbe,
» Et qui, pour n'avoir pas attendu la clarté,
» Fut comme un mauvais grain de la grange écarté.
» A plus forte raison, nulle autre créature
» Ne saurait contenir cette immense nature
» Qui n'a de loi qu'en elle et qui n'a pas de fin.
» Nos yeux (l'un des reflets de ce foyer divin
» Qui de tout l'univers est la secrète essence)
» N'ont pas une foi telle en leur propre puissance,
» Qu'ils se ferment au jour et qu'ils ne puissent voir

» Que — hors de l'homme — il est un suprême pouvoir.
» La raison est en vous et des yeux sont en elle.
» Qu'elle regarde donc! La justice éternelle
» Ressemble assez, mon fils, à l'Océan amer :
» Au bord on voit le fond, mais non en pleine mer;
» Il est là comme au bord; seulement il se cache.
» La Lumière, ô mon fils, la lumière sans tache
» N'est nulle part, sinon dans la Sérénité
» Que rien ne trouble... ailleurs tout est obscurité,
» Lueur pâle ou venin jeté par la matière.

» Je t'ai fait pénétrer au fond du sanctuaire
» Où la justice veille, et tu peux, mon cher fils,
» Répondre aux questions que souvent tu te fis :
» *Sur les bords de l'Indus un homme vient à naître;*
» (Disais-tu) *nul n'est là pour lui faire connaître*
» *Par prédications, par signes, par écrit,*
» *La véritable loi, la loi de Jésus-Christ.*
» *Autant que peut juger notre faiblesse humaine,*
» *Il suit fidèlement la vertu qui le mène :*
» *Sa vie et ses discours sont exempts de péché;*
» *Il meurt sans que l'eau sainte et la foi l'aient touché :*
» *S'il est jugé coupable, où donc est la justice?*
» *Pour qu'un décret m'oblige, il faut qu'il m'avertisse....*
» Mais toi, qui donc es-tu, présomptueux mortel,
» Pour te poser en juge entre l'homme et le Ciel;
» Pour dire ainsi : *Je vois à des milliers de milles,*
» Quand, pour voir à tes pieds, tes yeux sont inhabiles,
» Prends bien garde! on comprend le doute en certains cas, (3)
» Mais devant l'Ecriture on ne discute pas.
» O vermisseaux impurs, pauvres intelligences!
» Non : le Premier Vouloir, si riche en indulgences,
» Ne s'est jamais trahi, lui le souverain bien.
» Tout est justice en Dieu : hors de Dieu rien n'est rien.

» Rien vers soi ne l'attire; et Lui, pour toute chose,
» Il est, en rayonnant, et la fin et la cause. »

Telle, quand ses petits ont fini leur repas,
La cigogne en chantant ouvre, comme deux bras,
Ses ailes autour d'eux qui ne regardent qu'elle :
Tel j'élevais mes yeux vers l'image immortelle
Qui s'en allait battant de l'aile autour de moi,
De mille volontés ne formant qu'une loi.
L'aigle en tournant chantait : — « *Ce que seront ces gan*
» *Pour lui qui n'entend pas le langage des Ames,*
» *Tel pour vous, ô mortels, le divin jugement.* »

Les bouches qui pour moi parlaient si sagement.
Se fermèrent alors, mais sans rompre l'image
Qui du monde à genoux jadis reçut l'hommage.
L'aigle continua : — « Tout pécheur est exclus
» Du royaume des Cieux, s'il n'a servi Jésus,
» Soit avant, soit après son glorieux supplice.
» Mais beaucoup vont criant : *Jésus, sois-moi propice*
» Et qui, le dernier jour, seront plus loin de lui
» Que ceux sur qui jamais la lumière n'a lui !
» Le païen damnera plus d'un chrétien peut-être,
» Quand, séparés en deux par le Souverain Maître,
» Les uns seront élus, les autres condamnés.
» Que diront les Persans aux chrétiens couronnés,
» Quand ils verront tracé sur l'infaillible livre
» Le chemin que là-bas vos rois aiment à suivre !
» On y lira, parmi d'autres hauts faits d'Albert, (1)
» L'exploit qui doit bientôt changer Prague en désert.
» Et la plume de Dieu le mettre vite en scène.
» On y lira quel deuil a jeté sur la Seine
» Celui qui doit périr sous deux coups de boutoirs. (2)
» Et qui paye en florins cloués sur les comptoirs.

» On y lira l'orgueil, ce fléau de la terre,
» Gonflant d'un tel venin l'Ecosse et l'Angleterre,
» Que chacune des deux est chez elle à l'étroit. (6)
» Là, même au premier rang, sont inscrits de plein droit
» Les rois luxurieux d'Espagne et de Bohême,
» Pour qui semble trop lourd le poids du diadème.
» Là, par le chiffre *UN*, Dieu marqua la bonté
» Du boiteux de Sion, parvenu déhonté;
» Lui, dont le chiffre MILLE indique la malice.
» Là se verra celui dont la basse avarice
» Fait ployer, sous le poids de tributs écrasants,
» L'île où le vieux Anchise a vu ses derniers ans.
» En signes abrégés son histoire est écrite,
» Pour que l'on sente mieux le poids de son mérite,
» Et que plus de mépris soient dits en moins de mots.
» Si son oncle et son frère ont causé bien des maux,
» Le livre le dira : le livre dira même
» Qu'ils ont couvert de fange un double diadème.
» Un prince de Norwége, un duc de Portugal,
» Y liront leur sentence, et n'auront pour égal
» Que l'homme de Rascia, dont le nom s'éternise
» Pour avoir contrefait le poinçon de Venise.
» Si jamais elle songe à fustiger ses rois,
» Honneur à la Hongrie ! honneur au Navarrois,
» S'il s'armait, pour frapper, de sa lourde montagne !
» Déjà (fasse le Ciel qu'un tel exemple gagne !)
» Chypre montre les dents au stupide animal
» Qui suit fidèlement ceux qui gouvernent mal. »

CHANT XX.

ARGUMENT. — L'Aigle développe la thèse posée dans le chant précédent. Il montre au poëte plusieurs princes et législateurs célèbres.

Quand le char du soleil a fini sa carrière,
Et que l'obscurité succède à la lumière,
Soudain ce vaste ciel qu'il faisait flamboyer
Brille de mille feux — reflets d'un seul foyer.
Or, cet état du ciel me vint à la pensée,
Quand je n'entendis plus la voix grave et sensée
Du signe qui conduit notre monde et nos rois. (1)
Car, d'un éclat plus vif scintillant à la fois,
Les divines splendeurs dirent un chant de gloire
Qui n'a pu se fixer dans ma faible mémoire...
Voilé sous leur sourire, ô saint amour de Dieu,
Quelle ardeur tu prêtais à ces langues de feu
Où seul l'Esprit divin se révèle et respire !

Quand les brillants joyaux eurent cessé de dire
L'hymne qui réjouit le sixième soleil,
Je crus soudain entendre un murmure pareil (2)
Au bruit de l'eau qui va tombant de pierre en pierre,
Et que la résistance en passant rend plus fière.
Et comme, dans les flancs de la harpe ou du cor,

L'air, un instant captif, s'exhale en doux accord :
Tel des flancs de l'oiseau l'harmonieux murmure,
Comme un bouillonnement du fond d'une onde pure,
S'éleva, se fit verbe, et forma ce discours
Attendu par mon cœur qui le garde toujours :
— « Attache tes regards sur ce brillant organe
» Que l'aigle fait servir, dans un monde profane,
» A fixer le soleil sans jamais se fermer.
» De tous les diamants dont j'ai su me former,
» Ceux qui figurent l'œil constellé dans ma tête,
» Siégent au premier rang de l'éternelle fête.
» La prunelle qui luit comme un phare au milieu,
» C'est le chantre inspiré du Saint-Esprit de Dieu, [3]
» Celui qui transporta l'arche de ville en ville.
» *Il sait* si sa valeur fut précieuse ou vile,
» Maintenant qu'il reçoit du Ciel qui l'inspirait
» Un prix bien au-dessus de ce qu'il espérait.
» Mes cils, en cinq rayons, forment une auréole.
» Le plus voisin du bec où passe ma parole [4]
» A consolé la veuve en vengeant son fils mort.
» *Il sait* ce qu'on nourrit d'angoisse et de remord
» Pour n'avoir pas suivi Jésus-Christ dans sa voie,
» Lui qui vint, par l'Enfer, à la céleste joie.
» Le second, dans le cercle, à gauche, un peu plus haut.
» Par un vrai repentir à la mort fit défaut.
» *Il sait* si du Seigneur l'éternelle sentence
» Cessa d'être immuable, en cette circonstance
» Où Dieu remit pour lui le jour au lendemain.
» Celui qui vient après, se trompant de chemin,
» Bien qu'il fût par ses vœux digne d'un sort prospère.
» Se fit Grec avec moi pour céder au Saint-Père.
» L'arbre qu'il a planté porte de mauvais fruits...
» *Il sait* — malgré les maux que sa fuite a produits —
» Si le Seigneur hésite à fermer son royaume.

» L'autre — au déclin de l'arc — c'est le pieux Guillaume ;
» Et vous le pleurez mort, vous qui pleurez vivants
» Charles et Frédéric... lui bon prince, eux tyrans.
» *Il sait* si notre Ciel sourit aux bons monarques :
» Il le sait... sa splendeur en porte assez de marques.

» Qui croirait, dans ce monde en proie à tant d'erreurs,
» Qu'entre ceux-là chrétiens, prêtres, saints, empereurs,
» La cinquième splendeur soit le Troyen Ryphée !
» Mon fils, bien qu'à sa gloire il manque un beau trophée,
» *Il sait* ce que le monde en vain cherche à savoir,
» Que la Grâce n'a rien qui borne son pouvoir. »

Telle, dans un ciel pur, l'alouette se déploie,
Gazouille, puis se tait, lasse enfin de sa joie :
Tel s'offrait à mes yeux l'impérial oiseau,
Symbole éblouissant qui porte au front le sceau
Du Seigneur, souverain maître de toute chose.
Et bien que de mon trouble il distinguât la cause,
Comme on voit la couleur à travers un miroir,
Me taire plus longtemps dépassait mon pouvoir :
« *Que me dites-vous là ?* » s'échappa de ma bouche,
Comme un ressort qui part presque avant qu'on le touche ;
Et la Fête jeta des feux plus éclatants :
Pour ne pas me tenir indécis plus longtemps,
L'aigle — l'œil enflammé — me fit cette réponse :
— « Tu crois tout cela vrai, parce que je l'énonce,
» Mais tu ne comprends pas ; enfin... tu crois sans voir,
» Semblable à bien des gens qui sont fiers de savoir
» Un objet par son nom, mais qui, pour en connaître
» La nature et l'essence, ont grand besoin d'un maître.

» Le royaume des Cieux permet (dit le Seigneur)
» Qu'il soit fait violence à sa juste rigueur

» Par le brûlant amour, par l'espérance vive;
» Non qu'à le vaincre — ainsi qu'entre vous — on arrive.
» Pour vaincre le Seigneur, il faut sa volonté;
» Et le vaincu triomphe à force de bonté. (6)
» Va ! j'ai lu dans ton âme : il te paraît étrange
» De voir admis au Ciel, presque à côté de l'Ange,
» Deux des brillants joyaux qui forment mon sourcil.
» C'est qu'ils se sont tirés de la terre d'exil,
» Non pas vils mécréants, comme tu le supposes,
» Mais chrétiens, et croyant, par-dessus toutes choses,
» Aux tourments de la croix — à souffrir ou soufferts. —

» Le premier, pour revivre, est sorti des Enfers, (7)
» D'où l'on ne revient pas facilement, je pense.
» Mais d'un pieux espoir ce fut la récompense;
» Et ce pieux espoir, il l'appuya si bien
» En priant, que le Ciel ne lui refusa rien.
» L'Esprit éblouissant dont je parle à cette heure
» Revit, mais peu de temps, sa terrestre demeure,
» Croyant en *LUI* qui seul le pouvait secourir.
» Pour la seconde fois quand il fallut mourir,
» L'amour l'avait brûlé d'une si vive flamme,
» Qu'au bonheur des élus le Maître admit son âme.

» Ryphée, illuminé par la grâce de Dieu,
» (Dont la source, mon fils, se cache en si haut lieu,
» Que nuls regards jamais n'en ont effleuré l'onde)
» Epuisa son amour dans les vertus du monde.
» Et Dieu, de grâce en grâce, un jour ouvrit ses yeux
» A la rédemption promise par les Cieux.
» Sitôt qu'il crut en elle, il fit un noble schisme,
» Se garda du poison de l'impur paganisme,
» Et cria le *Tolle* sur ce monde pervers.
» Mille ans avant le jour qui sauva l'univers,

» Il fit laver son front, à défaut de baptême,
» Par trois filles du Ciel, qui t'ont servi toi-même (8)
» Hier sur la montagne, à droite de l'essieu.
» Prédestination ! sainte grâce de Dieu !
» Oh ! combien ta racine est loin de la matière
» Qui jamais n'aperçoit la cause tout entière !
» Mortels, quand vous jugez, jugez moins vite... Hélas !
» Nous, nous qui voyons Dieu, nous ne connaissons pas
» Tous les élus au Ciel envoyés par la terre ;
» Mais notre humilité sourit à ce mystère :
» Dans le divin creuset nous épurons nos vœux :
» Il est doux de vouloir, Seigneur, ce que tu veux. »

Ainsi, pour éclairer ma vue embarrassée,
L'oiseau saint me versait sa douce panacée.
Comme un bon cithariste entraîne un bon chanteur, (9)
Et fait prendre à sa voix plus de charme et d'ampleur :
Ainsi je me souviens qu'aux paroles de l'Aigle
— Comme deux yeux guidés par une seule règle —
L'éclat des deux élus sembla grandir encor
Pour mettre le langage et la splendeur d'accord.

CHANT XXI.

ARGUMENT. — Le poëte s'élève au septième Ciel, dit le Ciel de Saturne. Il y rencontre les Ames de ceux qui se sont voués à la vie contemplative. Saint Pierre Damien répond aux questions du poëte.

L'Aigle avait disparu : mes regards et mon âme
S'absorbaient tout entiers dans les yeux de ma Dame.
Hors de ce Paradis, rien pour moi n'était rien :
— « Je ne te souris pas, dit-elle, et je fais bien.
» Si je te souriais, il te faudrait descendre
» Au sort de Sémélé, qui fut réduite en cendre. (1)
» Ma beauté — tu le sais, tu l'as vu bien souvent —
» Sur l'échelle des Cieux grandit en s'élevant.
» Si je ne tempérais sa splendeur, elle est telle
» Qu'il en serait bientôt de ta force mortelle
» Comme de l'arbrisseau par la foudre abattu.

» Salue, en abordant, la septième Vertu,
» Qui lance, avec ses feux, à votre humble planète (2)
» Les feux que le Lion darde sur notre tête.
» Elève ton esprit; fais qu'il puisse entrevoir,
» A travers ton regard, comme dans un miroir,
» Le nouvel horizon dont mon œil se sature. »

Ah ! celui qui saurait quelle douce pâture

Ma vue en ce moment trouvait en Béatrix,
De ma soumission comprendra tout le prix,
Lorsque, pour obéir à la céleste Dame,
Vers de nouveaux aspects je dirigeai mon âme...
Les poids des deux côtés me semblaient si divers!

J'étais dans le cristal qui cerne l'univers,
Et dont le nom rappelle un roi bien cher au monde (3)
Qu'il a longtemps bercé dans une paix profonde.
Je vis un escalier qui montait vers les Cieux,
Mais si haut que le faite échappait à mes yeux;
Il brillait comme l'or que le soleil caresse.
Je vis descendre à nous — rayonnants d'allégresse —
Tant d'Esprits bienheureux, que, sur le même autel,
Je crus voir s'allumer tous les flambeaux du Ciel.

Ainsi, lorsque la nuit cède aux lueurs vermeilles,
Guidés par leur instinct, des essaims de corneilles,
Voletant, s'essayant autour du haut beffroi,
Réchauffent leur plumage alourdi par le froid;
Puis les unes s'en vont pour ne plus reparaître,
D'autres pour revenir aux branches du vieux hêtre;
Le reste tourne en l'air, mais ne s'éloigne pas:
De même les Splendeurs, dans leurs brillants ébats,
Dès qu'elles atteignaient certain point de l'échelle.
La plus proche de nous s'était faite si belle,
Qu'à part moi je disais : — « Je vois bien que l'amour
» L'attire ainsi vers moi par un juste retour. »
La Dame qui décide, en penchant sa balance,
S'il convient que je rompe ou garde le silence,
Ne disait mot : dès lors je crus qu'il était bien
(Quoi qu'il dût m'en coûter) de ne demander rien.
Mais, comme au livre saint où se lit toute chose,
Elle lut d'un regard mon silence et sa cause :

— « A ton désir, dit-elle, obéis si tu veux. »

Telle fut ma prière : — « Encor bien que mes vœux
» D'être exaucés par toi soient peu dignes sans doute,
» Au nom de Béatrix, qui permet que j'écoute,
» O toi, qui dans ta gloire à mes yeux es voilé,
» Dis pourquoi tu descends avant d'être appelé?
» Dis pourquoi des Elus la suave harmonie
» De ce cercle élevé paraît être bannie,
» Quand, plus bas, ses accords sont si mélodieux? »

— « Tu vois comme un mortel, et tu n'entends pas mieux.
» Si nous ne chantons pas, il faut bien te le dire,
» C'est que ta Béatrix a cessé de sourire.
» Du haut des saints degrés, si j'ai tant descendu,
» C'est pour mieux t'honorer de l'accueil qui t'est dû,
» Par ma parole amie et ma vive lumière.
» Je n'ai pas plus d'amour, accourant la première :
» Non ; un amour égal brûle au-dessus de nous,
» Révélé par ces feux si brillants et si doux. (4)
» Mais l'humble charité — cette vertu féconde
» Qui nous donne en servage au Souverain du monde —
» M'ordonne de venir, ô mon frère; et je vien. »

Et moi je répondis : — « Sainte Ame, je vois bien
» Comment le libre amour suffit pour vous soumettre
» A l'éternelle loi de votre divin Maître.
» Mais ce qui me paraît plus difficile à voir,
» C'est que seule à m'aider, par amour, par devoir,
» Entre tes mille sœurs, tu sois prédestinée. »

Et cette phrase encor n'était pas terminée,
Que la Splendeur — faisant de soi-même un milieu —
Tourna comme une roue autour de son essieu.

L'Amour qu'elle enfermait me répondit ensuite :
— « La divine clarté dont la chaleur m'excite,
» Pénètre jusqu'à moi, mon frère, en traversant
» Celle qui m'enveloppe ; et ce concours puissant
» Me fait monter si haut au-dessus de moi-même,
» Que je contemple l'Etre à sa source suprême.
» De là vient la splendeur dont je suis escorté,
» Et ma béatitude égale ma clarté.
» Mais l'Ame qui du feu le plus brillant s'éclaire,
» L'Archange qui voit Dieu de plus près, ô mon frère,
» Ne satisferait pas ta curiosité.
» Dans l'abîme sans fond de son immensité,
» Le Ciel cache si bien ce que tu veux connaître,
» Que Dieu de son secret est seul resté le maître.
» Quand tu retourneras sur la terre, crois-moi,
» Redis ce que j'ai dit, pour que nul, après toi,
» Ne hasarde sa nef sur cette mer profonde.
» Puissante ici, la vue est faible dans le monde :
» Juge donc s'il se peut qu'on achève là-bas
» Ce que dans le Ciel même on ne commence pas. »

Comme il m'était prescrit par la sainte parole,
Je contins mes désirs, et je bornai mon rôle
A savoir de l'Elu ce qu'il fut parmi nous ;
Et l'Elu répondit d'un accent grave et doux :
— « Frère, entre les deux bords qui pressent l'Italie,
» S'élèvent des rochers, non loin de ta patrie,
» Si haut qu'au dessous d'eux la foudre gronde et luit.
» Catria les couronne — invisible réduit
» Où, dans l'ombre, se cache un pieux ermitage
» Pour qui l'art de prier semble être un héritage.
» Je vécus plein de joie et seul dans ce saint lieu,
» Souffrant le chaud, le froid, pour l'amour de mon Dieu
» Ne nourrissant mon corps que des sucs de l'olive.

» Heureux de cette vie humble et contemplative.
» Ce cloître — tel, hélas ! que je l'ai vu jadis —
» Récoltait richement pour notre Paradis.
» Je fus Pierre Damien — que confond le vulgaire
» Avec Pierre — pécheur qui florissait naguère,
» Près de l'Adriatique et sous un autre toit.

» Le cercle de mes jours s'était fait bien étroit,
» Quand je dus accepter, au nom du saint empire,
» Ce chapeau qui ne va que du mauvais au pire. (6)
» Ah ! saint Pierre et saint Paul, tous deux pâles et nus,
» Tous deux vivant d'aumône au Ciel sont bien venus !
» Mais aux nouveaux pasteurs il faut la valetaille !
» Il faut... (tant ils sont lourds !) qu'on soutienne leur taille,
» Qu'on leur ouvre un passage, et qu'on porte à deux mains
» Le bas de leur manteau — traînant par les chemins,
» Ou couvrant de ses plis leurs palefrois à l'amble....
» Ainsi sous un seul froc deux brutes vont ensemble !...
» Patience du Ciel, que tu souffres longtemps ! »

A ce cri, j'avais vu, des degrés éclatants,
Mille autres feux descendre en tournant sur eux-mêmes.
Chaque tour ajoutait à leurs splendeurs suprêmes.
Ils se mirent en cercle autour de l'humble sœur,
Et poussèrent un cri, tel, malgré sa douceur,
Que je n'y saurais rien comparer sur la terre...
Puis je n'entendis rien, vaincu par ce tonnerre.



CHANT XXII.

ARGUMENT. -- Saint Benoît s'entretient avec le poëte. Puis celui-ci, entraîné par Béatrix, s'élève au huitième Ciel, dans la constellation des Gémeaux.

Je regardais ma Dame, oppressé de stupeur,
Comme le faible enfant qui, cédant à la peur,
Sous le plus sûr abri toujours se réfugie.
Elle — comme une mère, avec cette magie
Qui d'un mot rend son fils à ses joyeux ébats —
— « Nous sommes dans les Cieux ; et, ne le sais tu pas?
» Dans les Cieux tout est saint : dans les Cieux, (me dit-elle)
» Tout ce que tu vois faire émane d'un saint zèle.
» Quand le cri des Elus te cause un tel effroi,
» Je te laisse à penser si c'était fait de toi,
» Moi venant à sourire, eux à chanter, mon frère.
» Ce cri pourtant recèle une ardente prière :
» Si tu l'avais compris, il t'eût montré là-bas
» La vengeance qu'un jour et vivant tu verras : (1)
» Prête quand il le faut, elle semble, à vrai dire,
» Rapide à qui la craint, lente à qui la désire.
» Mais laissons ces discours : une foule d'Esprits
» Restent encore à voir, et tous sont d'un grand prix. »

Je reportai mes yeux où l'ordonnait ma Dame,

Et je vis par milliers des globules de flamme
L'un par l'autre embellis d'un rayon mutuel:
Moi je me tenais là, comme l'humble mortel
Qui retient l'aiguillon du désir en soi-même,
Et qui se tait, de peur d'offenser ce qu'il aime.
Mais de tous ces joyaux le plus éblouissant
A mes secrets désirs se fit obéissant:
Il s'approcha de moi, puis il me dit: — « Mon frère,
» Si, comme les Elûs de la septième sphère,
» Tu savais quel amour nous brûle de ses feux,
» Ta voix nous eût déjà fait connaître tes vœux.
» Pour ne pas retarder ta sainte traversée,
» Je toucherai d'avance au but de ta pensée :

» Le mont qui porte au flanc la ville de Cassaint (*)
» Fut fréquenté, longtemps avant d'être un lieu saint,
» Par la race enchaînée au culte de l'idole :
» Le premier j'y portai le nom et la parole
» De celui qui fraya, pour ce monde mortel,
» Le sentier de la foi par où l'on monte au Ciel.
» J'étais illuminé des rayons de la grâce;
» Car tous ceux d'alentour, s'attachant à ma trace,
» Quittèrent les faux dieux qui les avaient séduits.
» Tous ces Elus, là-bas, dans de pieux réduits
» Cachèrent leurs vertus, échauffés par la flamme
» Qui fait germer les fleurs et les fruits dans notre âme.
» Voici saint Romuald et Macaire; voilà
» Mes bons pères en Dieu dont le front se voila,
» Et dont le cœur fut pur dans une chaste enceinte. »

Et moi je répondis: — « O créature sainte,
» La bonté que pour moi tu fais voir en parlant,
» L'accueil que ces splendeurs m'ont fait si bienveillant,
» Ouvrent ma confiance et semblent me dire : — « *Ose*, »

» Ainsi que le soleil épanouit la rose,
» Qui s'ouvre à ses rayons tant qu'elle a de pouvoir.
» Donc je te prie — et toi couronne mon espoir —
» Si je puis espérer une si grande joie,
» Père, fais que sans voile un instant je te voie. »
Et lui : — « Ce saint désir sera comblé, mon fils,[3]
» Dans la plus haute sphère, où seront accomplis
» Et tes vœux et les miens : il n'est pas d'autre sphère
» Où tout désir soit mûr et bon à satisfaire.
» Tout est là comme il fut, comme il sera toujours ;
» C'est un monde sans pôle, un océan sans cours
» Où de notre escalier la cime est confondue :
» Voilà pourquoi, mon fils, elle échappe à ta vue.
» Jacob le patriarche en a vu le sommet
» S'élever jusqu'aux pieds du Seigneur qui l'aimait,
» Quand l'échelle à ses yeux apparut pleine d'Anges.
» L'homme, hélas ! ne vient plus se joindre à nos phalanges !
» Ma règle ne sert plus qu'à noircir le papier ;
» Ces murs qui ne s'ouvraient jadis que pour prier,
» Ne sont plus aujourd'hui que caverne et ruine;
» Le froc n'est plus qu'un sac de mauvaise farine.
» L'usure, avec ses fruits, distille moins de fiel
» Que la dîme et l'impôt levés au nom du Ciel :
» Ces trésors que l'Eglise entasse avec mystère,
» Prêtres, vous les devez aux pauvres de la terre,
» Rien à vos favoris, rien même à vos neveux.
» Quel respect de la chair ! quel mépris de vos vœux !
» Chez vous jamais la cause à l'effet ne s'enchaîne,
» Et pour donner du gland, c'est peu que d'être chêne.
» Vous oubliez que Pierre a fondé son couvent[4]
» Sans argent et sans or.... que j'ai jeûné souvent,
» Et que François fut humble, ô mortels ! — J'imagine
» Qu'en rapprochant vos fils de leur sainte origine,
» On verrait qu'ils ont tous changé du blanc au noir.

» Le Jourdain fut sans doute un grand spectacle à voir,
» Quand Dieu le fit d'un mot retourner en arrière ;
» Mais si Dieu maintenant exauçait ma prière,
» De l'antique miracle on serait moins surpris. »

Il dit, et regagna le groupe des Esprits :
Le groupe se serra, puis, comme une tempête
S'élevant, disparut au-dessus de ma tête.
La sainte Dame alors, par le même chemin,
Derrière eux me poussa d'un signe de sa main....
D'un seul... tant sa vertu dominait ma faiblesse !
Rien, dans ce monde, rien ne monte ou ne s'abaisse
D'un élan — quel qu'il soit — comparable à celui
Que m'imprimait le Ciel en m'aspirant à lui.
Puissé-je atteindre encor cette palme divine
Qui fait pleurer mes yeux et bondir ma poitrine !

En aussi peu de temps, lecteurs, qu'il vous en faut
Pour retirer le pied posé sur un fer chaud,
J'aperçus, j'atteignis le signe des deux frères ! (6)
O sphère vénérée entre les autres sphères !
Couple mystérieux ! lumière à qui je dois
Le peu que je possède et de verve et de voix !
Déjà vous escortiez de ce divin sourire
L'astre qui donne vie à tout ce qui respire,
Quand le ciel de Florence eut mon premier regard.
Lorsqu'il me fut donné de m'élever plus tard
Vers ce ciel étoilé dont le cours vous entraîne,
Vous m'avez enlacé de votre sainte chaîne :
Maintenant c'est à vous que je me fie encor
Pour suffire au suprême et redoutable essor.

— « Ton œil doit être sûr et perçant, dit la Sainte :
» Car nous sommes bien près de la dernière enceinte.

» Avant d'y pénétrer, regarde en bas et voi
» Combien ta pauvre terre est déjà loin de toi.
» Que ton cœur s'ouvre donc à nos saintes délices !
» Qu'un zèle saint l'emporte au-devant des milices
» Qui viennent arborant l'invincible étendard. »

Et moi, de sphère en sphère abaissant mon regard,
Au-dessous de mes pieds je vis poindre la terre,
Mais si loin, si petite en son coin solitaire,
Que j'en souris encore. Heureux, à mon avis,
Qui la voit misérable ainsi que je la vis !
C'est à la mépriser que la sagesse éclate.
Je vis un peu plus haut briller la blanche Hécate,
Pure de ces points noirs que mes faibles esprits,
Au début du voyage, avaient si mal compris. (7)
Soleil, de ta splendeur je pus souffrir la vue :
Autour et près de toi je vis comment est mue
L'étoile de Mercure et celle de Vénus :
Je vis, par Jupiter sagement contenus,
Et son père et son fils : je vis que dans l'espace
Tous ils changent sans cesse et d'aspect et de place.
De ces mondes perdus dans une mer sans bord
J'admirais la grandeur, l'harmonieux accord,
La loi qui tour à tour les retient et les presse.
Pendant que je tournais dans ce Ciel d'allégresse,
Ce point noir d'où nous vient ici bas tant d'orgueil,
Je le vis tout entier... j'embrassai d'un coup d'œil
Ses plus profondes mers, sa plus haute montagne...
Puis j'élevai mes yeux vers ma belle compagne.

CHANT XXIII.

ARGUMENT. — Le Christ apparaît au poëte, suivi d'un brillant cortége et accompagné de la vierge Marie. Le cortége remonte ensuite vers l'Empyrée, et saint Pierre seul reste avec le poëte.

Tel, sous son doux feuillage et tout près de son nid,
L'oiseau veille inquiet pendant la longue nuit
Qui cache à tous les yeux l'aspect de la nature;
Il craint que ses petits n'attendent leur pâture,
Et, rêvant les labeurs si doux à son amour,
Fixement il regarde où doit naître le jour;
Par la moindre fenêtre ouverte sous les branches,
Il devance, il saisit les moindres lueurs blanches,
Et son ardent désir appelle le soleil :
Dans la même attitude, avec un soin pareil,
Ma Dame se dressait, l'œil fixé sur la place (1)
Où le soleil suspend sa course déjà lasse.
Voyant cet air troublé, ce regard soucieux,
Moi je me fis semblable à l'homme ambitieux
Qui veut ce qu'il n'a pas et qui vit d'espérance.
Mais le temps eut bientôt parcouru la distance
Entre mon vif désir et l'instant où je vis
Briller plus radieux les célestes parvis :
— « Voilà, voilà du Christ la marche triomphante !
» Recueille enfin les fruits que ton voyage enfante :

» Les voilà ! » (dit la Sainte) Et ses traits cependant
S'étaient transfigurés en un soleil ardent.
Ses yeux, ses yeux brillaient d'une allégresse telle,
Qu'il faut, sans en parler, s'incliner devant elle.

Comme la blanche lune en souriant conduit,
Sous un ciel calme et pur, les nymphes de la nuit
Qui font étinceler les plus secrètes places :
Tel je vis, au-dessus de ces milliers de glaces,
Un soleil qui les fit resplendir à mes yeux,
Comme un autre soleil fait briller d'autres cieux.
Je voyais, à travers cette vive lumière,
Percer comme un rayon la substance première,
Telle que mon regard ne la put soutenir.
O toi par qui j'espère un meilleur avenir,
Divine Béatrix, tu t'écrias : — « Mon frère,
» Il n'est pour ce vainqueur ni rempart, ni barrière ;
» Car en lui la sagesse affermit le pouvoir (2)
» Qui rouvrit notre Ciel à la terre, et fit voir
» Ce jour que tant de vœux appelaient d'âge en âge. »

Comme le feu du ciel, enflammant le nuage,
Des nœuds qui l'enlaçaient rompt tout à coup le sceau,
Et pour tomber à terre échappe à son berceau :
Ainsi, pour prendre part à ce banquet suprême,
Mon âme s'élançait au-dessus d'elle-même.
Mais de sa vision je ne me souviens plus :
— « Ouvre les yeux, (me dit la reine des Elus)
» Et vois ce que je suis. Tu peux, tu peux, te dis-je,
» Supporter mon sourire après un tel prodige. »

Tel, quand d'un long sommeil vos sens sont déliés,
Vous voulez ressaisir les songes oubliés :
Tel j'étais, quand soudain j'entendis ce langage...

Un langage si doux, si doux, que je m'engage
A lui garder sa place au livre du Passé.
Mais dans mon humble esprit l'Amour eût-il versé
Les torrents de lait pur et les flots d'harmonie
Qui coulent de ta lyre, ô chaste Polymnie,
Vainement je peindrais, je chanterais en vain;
Car rien n'est comparable au sourire divin
Qui de ma Béatrix éclaira le visage.
Il faut marcher pourtant, et forcer le passage.
Serais-je condamné, lors même que ma voix,
Chantant le Paradis, faillirait quelquefois?
Que ne peut-on savoir ce que pèse un tel glaive!
Quand de sa faible main un mortel le soulève,
Il se soumet d'avance à ployer sous le faix.
Les gouffres de la mer, je pense, ont été faits
Pour les puissants vaisseaux, et non pour l'humble barque,
Ou pour l'enfant qui tremble au seul nom de la Parque.

— « Les yeux de Béatrix ont-ils donc tant d'appas,
» (Dit-elle) qu'après eux tu ne regardes pas
» Le jardin qui fleurit sous les rayons du Maître?
» Voici la *Rose* en qui l'Homme-Dieu voulut naître;
» Près d'elle sont les lis dont les parfums si doux
» Marquent le droit sentier qui mène jusqu'à nous. »

Il fallait obéir : aux traits de la lumière
J'exposai de nouveau ma débile paupière.
Tel parfois, à travers le nuage brisé,
Tombe en s'adoucissant un rayon divisé :
Tel, à travers mes doigts, je vis une vallée
De mille et mille fleurs richement émaillée.
Je vis des légions d'innombrables Splendeurs
Que foudroyaient d'en haut d'ineffables ardeurs,
Sans laisser voir la main qui lançait ce tonnerre.

Vertu de l'Aigle saint! au plus haut de ton aire, [3]
En les brûlant ainsi, tu voilas ton pouvoir,
Par pitié pour mes yeux qui ne pouvaient te voir!
Le doux nom de la fleur que tout chrétien adore
(Que moi, soir et matin, à deux genoux j'implore)
Absorba mes esprits, et concentra mes yeux
Sur le feu qui brillait entre ces mille feux.
Sitôt que dans mes yeux se réfléchit sans voile
L'éclat éblouissant de cette vive étoile,
Qui triomphe là-haut et vainquit ici-bas,
Je vis, prenant sa part des célestes ébats,
Un feu tomber du Ciel, qui, tournant sur soi-même,
Couronna la Splendeur comme d'un diadème.
Les terrestres concerts, les plus suaves accents,
Où flottent suspendus nos âmes et nos sens,
Ont l'éclat discordant des foudres dans la nue,
Comparés aux doux sons de la lyre inconnue,
Dont s'était couronné le saphir précieux
Qui d'un suprême éclat fait resplendir les Cieux.
Elle disait : — « Je suis le saint amour des Anges [4]
» Qui dispense, en tournant, aux célestes phalanges
» Le bonheur émané de ce bienheureux sein
» Où reposa neuf mois le Sauveur trois fois saint.
» Je veux, reine du Ciel, rayonner de la sorte,
» Lorsqu'à ton divin fils tu serviras d'escorte
» Dans le plus haut des Cieux qui l'appelle et l'attend,
» Et que ton aspect seul rendra plus éclatant. »

Ainsi la mélodie, en tournant répandue,
Gagnait les profondeurs de l'immense étendue;
Et le chœur des Elus, dans un sublime accord,
Disait ce mot : ***MARIE,*** et le disait encor.

Le grand manteau royal qui couvre tous les mondes [5]

(Le Ciel qui réfléchit des clartés plus profondes,
Sous le souffle de Dieu dont il est plus voisin)
Nous laissait loin encor, et si loin de son sein,
Que du cercle où j'étais, haletant d'espérance,
Je n'en pouvais pas même entrevoir l'apparence.
Donc, à mes faibles yeux il ne fut pas donné
De suivre jusqu'en haut le Phare couronné.
Marie, après son fils, disparut dans l'espace.
Tel, si dans son berceau sa mère le replace,
Pour réclamer le sein l'enfant lui tend les bras :
(L'amour a bien des voix pour parler ici-bas!)
Tel, chaque feu dressé vers sa haute patrie, (6)
Disait éloquemment son ardeur pour Marie.

Ces Splendeurs cependant restèrent avec nous,
Chantant le *Regina Cœli* d'un ton si doux, (7)
Que tout bas je le dis et je le recommence.
Quelle fécondité dans la bonne semence,
Pour avoir un grenier si riche en épis d'or!
Celui qui tient les clefs du précieux trésor, (8)
Jouit heureux et fier de la blanche couronne
Que lui fit dans les pleurs l'exil de Babylone.
Il n'eut souci de l'or; mais, dans un plus haut lieu,
Il trône aux pieds du Fils de Marie et de Dieu,
Entre la cour nouvelle et l'ancien consistoire...
Il sourit à leur joie et chante sa victoire.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHANT XXIV.

ARGUMENT. — Saint Pierre, à la demande de Béatrix, examine Dante sur la Foi, et approuve sa doctrine.

— « Vous que l'Agneau sans tache appelle au grand banquet
» Où vous vous enivrez du vin qui vous manquait,
» Accueillez ce mortel dans la sainte demeure
» Où la grâce de Dieu l'admet avant son heure :
» Désaltérez sa soif, rassasiez sa faim ;
» Laissez-le ramasser les miettes du festin,
» Vous qui puisez la vie — Ames récompensées —
» A la source du *BIEN*, d'où viennent ses pensées. »

Ainsi dit Béatrix : et les globes de feu,
Sur leur axe de flamme aussitôt mis en jeu,
Roulèrent à l'envi tout autour de nos têtes,
En lançant des rayons comme autant de comètes.
Ainsi, dans une horloge arrangée avec soin,
Les cercles vers le but arrivent tous à point,
Bien que l'un marche à peine, alors que l'autre vole :
Dans la ronde céleste ainsi chaque auréole,
Suivant l'attraction de l'éternel aimant,
Semble tourner moins vite ou plus rapidement.

La Splendeur qui brillait entre tous la première.

Fit jaillir de son sein de tels traits de lumière,
Que tous les autres Feux semblaient pâles et froids.
Autour de Béatrix elle tourna trois fois,
Et d'un chant si divin embellit son sourire,
Que mon Esprit, hélas! ne saurait le redire.
L'imagination, la parole ont, chez nous,
De trop rudes couleurs pour des tableaux si doux.
Il faut briser sa plume, adorer et se taire.

Le Feu saint suspendit son élan circulaire,
Et, parlant à ma Dame, il lui dit : — « O ma sœur,
» Qui daignes nous prier avec tant de douceur!
» Par respect pour l'amour que ce mortel t'inspire,
» Je me suis détaché du radieux empire. »
— « O grand Saint — dont les vœux, je crois, furent coml
» Le jour où le Seigneur te confia les clefs
» Que du beau Paradis il porta dans le monde —
» Interroge mon frère ; et lui, qu'il te réponde...
» Sur la *Foi,* par exemple : elle fit tant pour toi
» Qui marchas sur les flots, soutenu par la Foi !
» Toi qui lis dans le livre où tout se lit, saint Père,
» Tu vois s'il aime bien, s'il croit et s'il espère.
» Mais, pour les gens de foi ce royaume étant fait,
» Je demande en son nom, Pierre, comme un bienfait,
» Qu'il parle de la Foi pour qu'il la glorifie. »

Tel, prêt à disputer sur la philosophie,
Avant les questions du maître, un bachelier
— Non pour trancher le nœud, mais pour le délier —
Se prépare au combat en gardant le silence :
Tel, pendant ce discours, moi j'aiguisais ma lance,
Pour obtenir la palme et conserver mon rang,
Contre un si grand docteur, sur un thème si grand.

— « Dis, fidèle chrétien, si ta réponse est prête ;
» Dis, qu'est-ce que la Foi ? » Je relevai la tête
Vers la sainte Splendeur d'où partait cette voix ;
Puis je cherchai des yeux la Dame de mon choix,
Qui, d'un signe, affermit dans mon âme incertaine
Le désir de verser les eaux de ma fontaine :

— « Que la Grâce d'en haut (à qui déjà je doi
» D'avoir pour confesseur un prince de la Foi)
» Prête un digne langage à mon humble pensée ! »
Puis, reprenant ma thèse en ces mots commencée :
— « Un docteur dont Dieu même a dirigé la main,
» Qui remit avec toi Rome dans son chemin,
» Saint Paul a défini la Foi, mon très-saint Père,
» *La substance, le corps des choses qu'on espère,*
» *Le divin argument de ce qu'on ne voit pas...*
» Et j'adopte ce thème » (ajoutai-je plus bas).
— « La définition (répondit l'Ame) est sage,
» Si tu comprends pourquoi l'on dit dans ce passage,
» La *substance* d'abord, ensuite l'*argument.* »

Pour la seconde fois, mais plus résolument,
Je repris en ces mots : — « Bien des choses secrètes,
» Qui se montrent à moi dans ces saintes retraites, [2]
» Là-bas, sous un tel voile, échappent à nos yeux,
» Que, sans la Foi — qui mène au royaume des Cieux —
» Il nous faudrait nier même leur existence.
» C'est la Foi qui leur donne un corps, une substance.
» De la Foi — quand les yeux à l'homme font défaut —
» Le raisonnement part, pour s'élever plus haut.
» A l'argument ainsi la raison nous ramène. »

— « Si tout ce qui s'acquiert par la science humaine
» (Reprit le confesseur) était ainsi compris,

» Le sophisme là-bas troublerait moins d'esprits. »

Ces mots comme un soupir s'échappaient de la Flamme :
— « Oui, de notre monnaie (ajouta la sainte Ame)
» Tu définis fort bien l'effigie et le poids ;
» Mais l'as-tu dans ta bourse ? »

Une troisième fois
Je repris : — « Oui, je l'ai, si brillante et si nette, (1)
» Que je crains peu, Seigneur, qu'à l'épreuve on la mette. »

Du fond de la Splendeur qui brillait devant moi
S'élevèrent ces mots : — « Cette sublime Foi,
» Cet appui sur lequel toute gloire est posée,
» D'où te vient-elle ? » — Et moi : — « L'abondante rosée
» Qui se répand, mêlée aux feux du Saint-Esprit,
» Sur le nouvel oracle et sur l'ancien écrit, (2)
» Argumente à mes yeux avec tant de puissance,
» Et m'a si bien imbu de sa divine essence,
» Que JE CROIS, ô mon Père... et près d'un tel flambeau,
» L'évidence est pour moi sombre comme un tombeau. »
— « La Parole nouvelle et l'antique Parole
» Sont en effet, mon fils, une divine école ;
» Mais pourquoi les tiens-tu pour divines ? »

Et moi :
— « Je prouve que le *Vrai*, mon Père, est dans la Loi,
» Par ces miracles saints qui troublent la nature. »
— « Mais s'ils étaient, mon fils, l'œuvre de l'imposture !
» Qui te les a vantés ? Le seul qui prit ce soin,
» Pour se prouver lui-même en avait grand besoin. »

— « Si l'homme, (répondis-je au nouveau syllogisme)
» Sans miracle eût tourné vers le Christianisme,

» Ce fait seul me paraît un miracle si grand,
» Qu'entre tous il domine et marche au premier rang.
» Et ce miracle saint, c'est par toi qu'il commence;
» Par toi qui, pauvre, à jeun, répandis la semence
» Si féconde autrefois, si stérile aujourd'hui! »

Et saint Pierre, à ces mots, et tous, autour de lui,
Exhalaient en accords leur piété touchante;
Ils chantaient: — *Louons Dieu,* — mais comme au Ciel on chante.
Et le puissant docteur qui, m'ouvrant le chemin,
Avait de branche en branche élevé l'examen
A de telles hauteurs, que j'atteignais la cime,
Me dit ces derniers mots : — « L'Esprit-Saint qui t'anime,
» L'Esprit-Saint a voulu, prompt à te secourir,
» Que ta bouche s'ouvrît comme elle doit s'ouvrir :
» C'est pourquoi ton langage a dû me satisfaire.
» Mais achève : dis-moi *ce que tu crois,* mon frère,
» Et comment la croyance a pénétré ton cœur. »

— « Saint Père, ô pur Esprit qui, par la *Foi* vainqueur,
» As cru si fermement, qu'exténué de jeûnes,
» Tu courus au sépulcre avant d'autres plus jeunes : (6)
» Tu veux que je formule un symbole de foi,
» Que je dise par où la clarté luit sur moi;
» Et je réponds : « Je crois en un Dieu tout aimable,
» Tout-puissant, éternel, et qui, seul immuable,
» Fait mouvoir l'univers par un souffle d'amour.
» J'ai pour preuves d'abord, plus claires que le jour,
» Celles que la nature et la logique ont faites;
» J'ai Moyse et sa loi, les Psaumes, les Prophètes,
» Et l'Evangile, et vous, vous qui n'avez écrit
» Que sous le souffle ardent de notre Saint-Esprit.
» Je crois qu'il est en Dieu trois formes éternelles;
» Qu'elles sont trois en un comme un seul est en elles,

» Tellement qu'on peut dire *est* et *sunt* à la fois.
» Je ne dis qu'un seul mot de ces profondes lois :
» Mais le saint Evangile assez haut les proclame,
» Et de son burin d'or les grave dans notre âme.
» C'est lui qui règle en tout mes désirs et mes vœux ;
» C'est comme une étincelle allumant de grands feux,
» Comme une étoile au ciel qui me guide et m'éclaire. »

Tel, quand un serviteur à son maître sait plaire,
Et qu'il s'est bien tiré d'un message important,
Le bon seigneur l'embrasse en le félicitant : (7)
Ainsi, quand je me tus, l'apostolique Flamme,
A qui docilement j'avais ouvert mon âme,
Me bénit en chantant et m'entoura trois fois,
Tant j'avais mis de force et d'attraits dans ma voix!

CHANT XXV.

ARGUMENT. — Saint Jacques et saint Jean l'Evangéliste interviennent : le premier se dispose à interroger le poëte sur l'Espérance ; le second se dispose à l'interroger sur la Charité.

Par la grâce de Dieu, si ce poëme austère, (1)
i cet œuvre sacré du Ciel et de la terre,
ur lequel nuit et jour j'aurai pâli vingt ans,
riomphe des cruels qui, depuis si longtemps,
l'ont chassé du bercail où je dormais timide,
enacé nuit et jour par la louve homicide,
e rentrerai, sans haine, au milieu du troupeau ;
y rentrerai... couvert d'un pelage nouveau,
vec une autre voix — en penseur, en poëte. —
appendrai le laurier — préparé pour ma tête —
ur les fonts baptismaux où l'on jura pour moi.
ar eux, je suis entré, faible enfant, dans la Foi
ui nous mène au salut... Homme mûr, c'est pour elle
ue Pierre m'entoura de sa flamme immortelle.

Un autre s'élança hors du saint bataillon,
'où s'était détaché le lumineux rayon
ui du Christ ici-bas fut le premier vicaire.
lors, d'un air joyeux, la Dame qui m'éclaire
e dit : — « Regarde en haut : voici le Souverain
Par qui la Galicie est chère au pèlerin. » (2)

Lorsque près de sa sœur s'abat la tourterelle,
›utes deux roucoulant, tournant, battant de l'aile,
›nt éclater ensemble un mutuel amour :
› même, devant moi, devant l'auguste cour,
› glorieux baron fut accueilli par l'autre,
ıantant le pain du Ciel dont se nourrit l'Apôtre.
ıis tous deux, faisant trève à ce premier transport,
›vant moi, sans rien dire, et d'un commun accord,
›stèrent si brillants, que j'en baissai la tête.

— « O toi, (dit en riant mon divin interprète)
Esprit aimé du Ciel, toi qui, par tes écrits,
De notre basilique as rehaussé le prix :
Fais que sur ces hauteurs on parle d'*Espérance*, (1)
Toi qui la figurais dans chaque conférence
Où Dieu se révéla plus clair entre vous trois. »

— « Lève les yeux, mon fils; tu le peux, tu le dois :
L'arbre qui de si bas jusques à nous s'élève,
Aux rayons des Elus doit échauffer sa sève... »
t encouragement me vint du second Feu.
mon œil s'éleva, non sans trembler un peu,
r les monts dont le poids l'accablait de fatigue. (2)

— « Si le *Maître* est pour toi de faveurs si prodigue,
Qu'il t'ait permis de voir, revêtu de tes os,
Sa cour la plus secrète et ses plus grands vassaux;
Si tu peux, éclairé par ses divines flammes,
Affermir dans ton cœur et dans les autres âmes
L'Espérance, ô mon fils, qui fait aimer le *Bien*,
Parle : dis ce qu'elle est, dis le secret lien
Qui l'attache à ton cœur... dis sa source première. »

Ainsi continuait la seconde Lumière;

Et celle qui guida mon humble vol là-haut,
Répondit, pour aider à ma voix en défaut :
— « L'Eglise militante (et c'est une nouvelle
» Qu'aux seuls Elus de Dieu l'Evangile révèle)
» Dans ce monde pervers compte à peine un appui
» Qui fasse à l'Espérance autant de part que lui ;
» C'est pourquoi Dieu permet qu'il s'élève sans crainte
» De l'Egypte idolâtre à Jérusalem sainte, (5)
» Bien que l'Eglise encore ait besoin de son bras.
» Quant aux deux autres points, je n'y répondrai pas : (6)
» Tu l'as interrogé — non pas pour t'en instruire —
» Mais pour que dans le monde il eût le droit de dire
» Combien cette vertu te semble douce encor.
» Frère, avec toi sans peine il se mettra d'accord.
» Ainsi, qu'il te réponde ! et Dieu lui soit en aide ! »

De même, aux examens quand le maître procède,
De toute pièce armé le disciple répond,
Sans hâte et sans retard, ferme et haut, calme et prompt :
Tel je dis : — « L'Espérance, ô sainte créature, (7)
» C'est la foi du Chrétien dans la gloire future
» Où nous fait parvenir la Grâce avec l'Amour.
» Sur moi plus d'un soleil en fit briller le jour : (8)
» Celui qui m'éclaira d'abord comme lui-même,
» Du suprême Empereur fut le chantre suprême;
» Celui-là qui disait, pour chasser le démon :
» *Qu'ils espèrent en toi, ceux qui savent ton nom;*
» *Et quiconque a ma foi sait le nom que j'adore.*
» Ta rosée, ô grand saint, me fut plus douce encore :
» Je m'en suis abreuvé si bien, qu'autour de moi,
» Père, je fais pleuvoir le trop-plein de ma foi. »

Pendant que je parlais au pieux cénobite,
Une clarté compacte, une lueur subite,

Dans son sein lumineux trembla comme un éclair,
D'où jaillirent ces mots comme un souffle dans l'air:
— « Je brûle encor d'amour pour la vertu céleste
» Qui partout m'a suivi sur terre, et qui me reste,
» Même après le combat et quand je suis vainqueur...
» Au nom de cet amour qui brûle aussi ton cœur,
» De l'Espérance il faut que je te parle encore.
» Il faut que ta réponse et me plaise et t'honore.
» Quels biens te sont promis par l'Espérance? »

Et moi:

— « Le Testament Ancien et la nouvelle loi
» Enseignent comment Dieu fait voguer ceux qu'il aime
» Vers le port du Salut où j'ai touché moi-même.
» Un jour, (dit Isaïe) *un jour — par la vertu* — (9)
» *D'un double vêtement chacun sera vêtu*
» *Dans sa terre* — et sa terre est ce bienheureux monde
» La révélation semble encor plus profonde,
» Quand ton frère aux mortels parle des *voiles blancs*. »

Et comme j'achevais, du haut des plus hauts rangs,
Retentit le *Sperent in te* du Roi-Prophète. (10)
Et tous le répétaient comme un signal de fête.
Un feu brilla si vif au milieu du concert,
Que si d'un tel cristal était fait le Cancer, (11)
L'hiver aurait un mois d'une seule journée.

Quand la nouvelle épouse a fini sa tournée,
Une Vierge se lève, et, sans penser à mal,
En l'honneur des époux ouvre gaîment le bal:
Telle je vis de loin une Lumière sainte
Venir vers les deux sœurs qui tournaient dans l'enceinte,
Ainsi qu'il convenait à leur brûlant amour; (12)
Et son chant se joignit aux accords d'alentour.
Ma Dame cependant, entre nous avancée,

Les suivait du regard, comme la fiancée,
Sans mouvement, sans voix :

— « Frère, voilà le Saint
» Dont le front si souvent reposa sur le sein
» De notre Pélican... et que, sur la croix même, [13]
» Dieu légua, pour l'aimer, à la Vierge qu'il aime. »

Elle avait dit ces mots, sans détourner les yeux
Du point où flamboyaient les trois Elus des Cieux.
Tel celui qui, d'en bas, regarde et s'évertue
A suivre le soleil éclipsé par la nue,
Et qui, pour voir trop bien, finit par ne plus voir :
Tel j'étais, l'œil fixé sur le dernier miroir,
Quand j'entendis ces mots : — « Ta vue en vain se lasse [14]
» A rechercher mon corps dans le feu qui m'enlace :
» Mon corps dans la poussière est poussière : mon corps
» Y restera gisant avec les autres morts,
» Jusqu'au bienheureux jour, mon fils, où notre nombre,
» Conforme aux lois de Dieu, triomphera de l'ombre.
» Dans le saint Paradis deux êtres seulement
» Sont montés revêtus du double vêtement ;
» Au monde d'où tu viens reporte mes paroles. »

Ainsi dit la Splendeur, et les trois Auréoles,
Par un commun vouloir, cessèrent à la fois
La triple ronde unie au triple accord des voix :
Tels, souvent par fatigue, et souvent par prudence,
Des rameurs qui frappaient les vagues en cadence,
S'arrêtent tous ensemble au sifflet du nocher.
Mais de quelle douleur je me sentis toucher
Lorsque, me retournant pour voir celle que j'aime,
Je ne pus, ô mon Dieu, la voir, l'entrevoir même ! [15]
Et pourtant j'étais là, près d'elle, et dans le Ciel
D'où le Maître a banni l'amertume et le fiel.

[illegible]

CHANT XXVI.

ARGUMENT. — Saint Jean examine Dante sur la Charité ou sur l'Amour; puis survient Adam, qui raconte comment il a passé de l'innocence au péché, du Paradis terrestre à l'exil, à la mort.

Pendant que j'hésitais, inquiet pour ma vue (1)
Qui, dans un jour trop vif, s'était presque perdue,
Une voix s'éleva qui fixa mes esprits :
— « Mon fils, en attendant que ta vue ait repris
» La trempe qui sur moi s'est si vite émoussée,
» Qu'au moins par la parole elle soit compensée.
» Commence donc, mon fils; dis, sans me cacher rien,
» Où pose ton esprit; et d'abord sache bien
» Que ta vue est non pas morte, mais endormie.
» O mon fils, le regard de la divine amie
» Qui te mène à travers l'éternel hosannah,
» A la même vertu que la main d'Ananiah. » (2)

Je repris : — « Tôt ou tard, au gré seul de ma Dame,
» Vienne la guérison des yeux par où mon âme (3)
» Ouvrit la porte au feu dont je brûle toujours !
» Le *BIEN* qui met la joie aux célestes séjours (4)
» Est l'*Alpha*, mon saint Père, et l'*Oméga* du livre
» Où je tiens enfermé l'amour dont je m'enivre. »

La voix qui de mon âme, avec un peu d'espoir,
Avait si bien chassé la peur de ne plus voir,
Ouvrit encor l'arène à ma philosophie :
— « Qu'à ce dernier creuset ton cœur se purifie!
» (Me dit-elle) réponds, mon fils, et sans apprêts:
» Vers un si noble but qui dirigea tes traits ? » (5)

Et moi: — « Les arguments qui se pressent en foule,
» La sainte autorité qui de ce Ciel découle,
» Veulent qu'un tel amour se grave dans mon cœur.
» Le *BIEN* (je prends ce mot dans toute sa douceur) (6)
» Nous échauffe, et sa flamme est d'autant plus active,
» Qu'en soi-même il recèle une bonté plus vive :
» Donc, s'il se trouve un Etre où tant de gloire ait lui
» Que toute autre splendeur, rayonnant hors de lui,
» Ne soit qu'une étincelle échappée à ses flammes,
» L'amour ne doit-il pas lui soumettre les âmes
» A qui l'*Eclat Suprême* annonce le *vrai bien ?*
» L'Esprit qui vers ce but a dirigé le mien (7)
» M'enseigne que l'*Amour digne des cœurs fidèles*
» *Est le premier parmi les choses éternelles.*
» Je l'appris d'un auteur plus digne encor de foi,
» Qui disait à Moïse, en parlant de sa loi :
» *Viens! je te ferai voir ce qu'il faut que l'on aime.*
» Puis je l'appris enfin, Saint Père, de toi-même,
» Dès les premiers versets de ce livre immortel
» Par qui l'homme est entré dans les secrets du Ciel. »

Et j'entendis : — « Au nom de la raison humaine
» Et de l'autorité, qui vers le *BIEN* vous mène,
» Réserve à Dieu, mon fils, la fleur de tes amours;
» Mais dis-moi si ton cœur, dans ses secrets détours, (8)
» Cache quelque autre aimant qui vers ce Dieu l'attire ;
» Et s'il en est ainsi, mon fils, tu dois le dire;

» Dis quelles sont les dents qui te mordent le cœur. »

Le langage était clair, et l'argument vainqueur;
J'en sentis la portée; et, pour rompre la trame
Où l'Aigle du Seigneur enveloppait mon âme,
Je lui dis : — « Ne crains rien; va, les seuls aiguillons
» Qui poussent l'homme au Ciel par les plus droits sillons,
» Ont stimulé ma flamme en toute circonstance.
» L'existence du monde et ma propre existence,
» La mort que Dieu souffrit pour me faire immortel,
» La paix que tout Chrétien espère dans le Ciel,
» Evoqués par la voix qui crie au fond des âmes,
» M'ont sauvé de l'écueil des impudiques flammes,
» Et de la haute mer m'ont conduit jusqu'au port.
» J'aime toutes les fleurs que, seul et sans effort,
» L'Eternel Jardinier cultive; et je les aime,
» Suivant le rang que Dieu leur assigna lui-même. »

Dès que je fis silence, un chant délicieux
Fit résonner la sphère et monta vers les Cieux :
« *Sanctus, sanctus, sanctus;* » et ma Dame et mille autres
Répétèrent *sanctus* avec les trois Apôtres.

Tel vous vous éveillez soudain, si par hasard
Le soleil sur vos yeux laisse tomber son dard,
Et perce d'un seul coup les remparts de la vue;
Tel encore, en sentant cette flèche imprévue,
L'œil blessé se dérobe à l'éclat du grand jour,
Avant que la raison ne l'éclaire à son tour :
De même un des rayons de ma divine Etoile
Ecarta de mes yeux jusques au dernier voile;
Car son regard brillait plus que mille flambeaux;
Et les Cieux ainsi vus m'apparurent plus beaux. —
Tel aussi, tout troublé, j'interrogeai ma Dame,

En voyant devant nous une quatrième Ame ;
Et la Sainte me dit : — « L'Ame qui, dans ce feu,
» Bénit son Créateur en adorant son Dieu,
» Par le Premier Amour fut faite la première. » (9)

Comme un souffle en passant fait ployer la bruyère,
Qui se remet bientôt par sa propre vertu,
Tel j'écoutais ces mots, par la crainte abattu ;
Tel, la soif de parler me brûlant de sa flamme,
Je retrouvai ma force, et je pus dire à l'Ame :
— « O Père des humains ! ruisseau sans cesse accru,
» Qui vois dans chaque épouse et ta fille et ta bru, (10)
» O seul fruit créé mûr ! devant toi je m'incline
» Pour entendre un seul mot de ta bouche divine.
» Parle : quand je me tais, tu sais ce que je veux.
» Me taire, c'est hâter le succès de mes vœux. » (11)

Le noble lévrier que son maître dérobe
Sous les plis armoriés de sa flottante robe, (12)
En agite si bien jusqu'aux moindres contours,
Qu'ils trahissent sa peur, sa joie ou ses amours :
Par ses rayonnements ainsi la première Ame
Me laissait entrevoir, sous son voile de flamme,
Combien il lui plaisait de me faire plaisir.
Puis elle dit ces mots : — « Avant que ton désir
» S'exprime par ta bouche, il éclate à ma vue
» Mieux que la vérité qui t'est la mieux connue ;
» Car je lis, ô mon fils, dans le miroir du BIEN,
» D'où toute chose émane et qui ne sort de rien.
» Tu veux savoir de moi quand notre divin Maître
» Me mit dans le jardin où tu vis apparaître (13)
» Celle qui t'a conduit sur l'échelle des Cieux :
» Tu veux savoir le temps qu'il fut doux à mes yeux,
» La cause du courroux qui fit bonne justice,

» L'idiome inventé par moi, pour mon service.
» Or, ce n'est pas la plante aux redoutables fruits, (11)
» Qui d'un si grand exil fut la cause, ô mon fils!
» Le Seigneur me punit d'avoir été fragile.
» Dans le cercle où ta Dame a supplié Virgile,
» Quatre mille trois cents et deux fois le soleil,
» Autour de ta prison fit un circuit pareil,
» Avant que Dieu m'admît dans ce conseil suprême;
» Et neuf cent trente fois il a passé de même
» Par les douze palais qui marquent son chemin,
» Pendant que j'habitai l'exil du genre humain.
» Mais l'homme avait déjà changé son idiome,
» Bien avant que Nemrod eût perdu son royaume,
» Pour avoir commencé l'interminable tour.
» Car tout œuvre mortel, subissant tour à tour
» De mille astres divers la diverse influence,
» Se transforme sans fin dans l'humaine balance.
» L'homme parle : de Dieu tel est le bon plaisir;
» A l'homme cependant Dieu permet de choisir
» Tel ou tel dialecte, au gré de son caprice.
» Avant d'être tombé dans le grand précipice,
» Je donnais le nom d'*El* à ce Souverain Bien
» Qui m'enchaîne à ses pieds par un si doux lien.
» Puis *Eli* fut son nom; chez vous tel est l'usage :
» Il change toute chose, et ressemble au feuillage
» Qui va, quand l'autre vient autour des rameaux verts.

» Sur le plus haut des monts qui dominent les mers,
» Sous la garde d'un Dieu juste, mais secourable,
» Je restai — tour à tour innocent et coupable —
» Autant d'heures, mon fils, que du haut du zénith
» Il en faut au soleil pour regagner son nid. »

CHANT XXVII.

ARGUMENT. — Imprécations de saint Pierre contre les mauvais pasteurs. Dante et Béatrix s'élèvent vers la neuvième sphère, appelée Premier Mobile. La sainte Dame explique à son disciple la théorie des mouvements.

— « *Gloire,* (chantaient en chœur les Elus) *gloire au Père,*
» *Au Fils, au Saint-Esprit, en qui le monde espère.* »
Et ces doux chants troublaient mes sens d'un doux émoi;
Et ce que je voyais semblait — exprès pour moi —
Sourire... tellement que, dans mon âme émue,
L'ivresse pénétrait par l'ouïe et par la vue.
O célestes transports! ô sublimes aspects!
Vie entière d'amour, d'allégresse et de paix!
O trésors éternels, sans désirs et sans craintes!

Devant moi cependant les quatre Flammes saintes (1)
Se tenaient en brûlant; et celle qui d'abord
M'avait parlé, se mit à resplendir plus fort.
Figurez-vous, lecteur, pour en avoir l'image, (2)
Jupiter avec Mars échangeant son plumage,
Si d'étoiles soudain ils devenaient oiseaux.
Dieu, qui courbe à son gré ces débiles roseaux,
Fit faire un long silence au loin dans notre sphère,
Et j'entendis ces mots : — « Si je rougis, mon frère,
» Ne t'en étonne pas : tant que je parlerai,

;omme moi rougira ce bataillon sacré.
;elui qui sur la terre usurpe avec audace [3]
.a place de saint Pierre, oui, ma place, ma place,
'acante cependant devant le Fils de Dieu,
. fait de mon sépulcre et de tout le saint lieu
Jn cloaque de sang, un vil amas de fange,
Qui console en Enfer l'orgueil du mauvais Ange. »

Et je vis à ces mots les Cieux au loin couverts
ces rouges lueurs qui planent dans les airs,
soir et le matin, quand le soleil s'absente.
, comme vous savez que la vierge innocente,
re de sa vertu, se sent rougir pourtant
récit d'un opprobre, et rien qu'en l'écoutant ;
front de Béatrix avait rougi de même.
nsi, quand sur la croix souffrit l'Etre suprême,
nsi dut se ternir la lumière du jour.

L'Elu continua; mais sa voix, à son tour,
avait pas moins changé que sa robe immortelle :
« Mon sang, celui de Sixte et de Lin, (disait-elle)
Ont-ils porté si haut l'épouse du Seigneur,
Pour qu'on ose à prix d'or acheter son honneur?
Non, non ; c'est pour ouvrir les portes de la vie
Que saint Urbain, saint Clet, saint Calixte et saint Pie,
Ont, après bien des pleurs, répandu tout leur sang.
Nous n'avons pas voulu qu'à ce peuple innocent
On fît deux parts autour du trône des Apôtres,
La droite pour les uns, la gauche pour les autres;
Ni que ces saintes clefs qui sont entre mes mains, [4]
Servissent de symbole aux drapeaux inhumains
Qui vont portant la guerre aux têtes baptisées;
Ni qu'on livrât mes traits et mon nom aux risées,
En apposant mon sceau, par ordre des pasteurs,

» Sur des décrets vendus, sur des décrets menteurs.
» Que de loups nous voyons, du haut de ces parages,
» Sous l'habit du berger, maîtres des pâturages!
» O vengeance de Dieu ! d'où vient donc que tu dors,
» Quand le renard gascon, quand l'hydre de Cahors (5)
» S'apprêtent à verser notre sang pour le boire?
» Peux-tu tomber si bas, source de tant de gloire !...
» Mais Dieu, qui défendit avec les Scipions
» La ville et l'univers pour lesquels nous prions,
» Bientôt aura son tour... je le vois, je l'implore.
» Et toi, toi qui là-bas retourneras encore,
» Mon fils, ouvre la bouche, et répète là-bas
» Ce que moi, dans le Ciel, je ne te cache pas. »

Tel l'étroit horizon qui borne nos pensées (6)
Se charge de vapeurs par le froid condensées,
Quand la Chèvre céleste est tout près du soleil :
Tel je vis, par l'effet d'un mirage pareil,
Monter en tournoyant ces Splendeurs éclatantes
Qui, parmi nous, une heure, avaient planté leurs tentes.
Je suivis leur triomphe avec des yeux jaloux,
Tant que l'immensité déroulée entre nous
N'eut pas à mes regards opposé sa barrière.
Ma Dame, qui me vit plongé dans la prière,
Et les yeux vers le Ciel, me dit : — « Baisse les yeux,
» Vois quel chemin tu fais dans le parcours des Cieux. »

Depuis l'heure où mes yeux avaient cherché la terre, (7)
J'avais fait le chemin que le Grand-Solitaire
Parcourt du haut du Ciel jusqu'à son premier quart.
Près du port de Gada, j'embrassai du regard
Le voyage insensé d'Ulysse, et le rivage
Qui vit la belle Europe et son doux esclavage.
J'eusse vu plus avant dans notre humble maison,

Si déjà, sous mes pieds, dépassant l'horizon,
Le soleil n'eût brillé pour un autre hémisphère.

Mes yeux — que Béatrix peut seule satisfaire —
Brûlaient plus que jamais de la revoir encor.
Si la nature et l'art, dans leur commun essor,
Par le chemin des yeux envahissent les âmes, (8)
Le plus beau des portraits, la plus belle des femmes
N'ont jamais pénétré mon cœur de plus de dards
Que ce divin sourire offert à mes regards.

La vertu dont mon âme et ma vue étaient pleines,
Du beau nid de Léda me fit monter sans peine
Vers le Ciel qui se meut le plus rapidement.
Il est dans ce haut Ciel, source du mouvement,
Tant d'uniformité, que je ne saurais dire
Par quels secrets chemins je me laissais conduire.
Mais *Elle*, qui vit bien ce que je désirais,
Me dit : (et son sourire illumina ses traits,
Tel que je crus y voir resplendir Dieu lui-même)
— « Le mouvement des Cieux, ce mouvement suprême
» (Par qui tout — hors le centre — en tournant est lancé
» Comme un fruit dans son germe, est ici commencé;
» Et le neuvième Ciel n'a pas d'autre origine (9)
» Que le *Souverain-Bien*, que la source divine
» Où s'enflamment l'Amour qui seul le fait mouvoir,
» Et le souffle fécond que l'Amour fait pleuvoir.
» Comme aux huit autres Cieux ce Ciel sert de barrière,
» De même il est borné par le Ciel de lumière;
» Et l'immense Empyrée a seul prise sur lui!...
» Loin que les autres Cieux lui prêtent quelque appui,
» Il modère leur cours, et les contient eux-mêmes,
» Comme dix contient cinq et deux fois cinq dixièmes.
» Tu comprends maintenant que, dans un tel terrain,

» Le vieux Temps ait planté ses racines d'airain,
» Tandis que ses rameaux couvrent les autres mondes.
» O passion de l'or! dont les vagues immondes
» Ont submergé si bien tous les cœurs pleins de fiel,
» Que nul n'élève plus ses regards vers le Ciel!
» L'amour de la vertu peut bien fleurir encore;
» Mais, en tombant sans fin, le torrent la déflore,
» Et change un bourgeon vert en stérile fœtus.
» L'innocence et la foi ne se retrouvent plus
» Que dans la tendre enfance, et meurent avant l'âge
» Qui couvre le menton de son premier pelage.
» On consent à jeûner tant qu'on bégaye encore;
» Mais sitôt que la langue a pris un libre essor,
» On compte pour bien peu le carême et le jeûne.
» Pour respecter sa mère, il faut être bien jeune!
» Car sitôt qu'on raisonne, on l'aimerait bien mieux
» A tout jamais couchée au rang de ses aïeux.
» Voilà l'humanité! Fille de la planète
» Qu'on attend le matin, que le soir on regrette,
» Son cœur comme sa chair en grandissant noircit.
» Et pour t'étonner moins, frère, d'un tel récit,
» Sache qu'en ce bas monde il n'est rien qui vous mène. (10)
» De là tous les écarts de la famille humaine.
» Mais avant que janvier tombe dans le printemps
» Par l'effet d'un seul jour négligé trop longtemps,
» Les sphères des Elus criront tant *anathème*
» Que la fortune enfin changera de système,
» Et que, tournant la proue où la poupe s'endort,
» Elle ramènera la flotte droit au port :
» Alors tout sera bien, et dans les terres franches
» Les fruits, après les fleurs, feront ployer les branches. »



CHANT XXVIII.

ARGUMENT. — Le poëte entrevoit l'Essence divine entourée des neuf chœurs des Anges divisés en trois hiérarchies. Béatrix répond aux questions de son élève.

Celle par qui j'espère être emparadisé
Avait, dans son discours, nettement divisé,
Les fautes d'une part, et de l'autre les grâces.
Il arrive parfois, lecteur, que sur nos traces
Un flambeau qu'on oublie, ou que l'on n'a pu voir,
Se reflète soudain dans un brillant miroir :
On se retourne, on croit que la glace en impose...
Mais on trouve l'effet d'accord avec la cause,
Comme avec de beaux vers la musique est d'accord :
Tel je fus dans le Ciel — je m'en souviens encor —
En regardant ces yeux dont je crains tant la haine,
Et qui m'ont enlacé d'une si douce chaîne :
Quand je tournai plus haut mes regards curieux,
Je vis ce qui se voit seulement dans les Cieux,
Un point dont la lumière et la splendeur sont telles, (1)
Que tout regard créé se baisse devant elles.
La plus petite étoile est en comparaison
Plus grande que la lune au bord de l'horizon ;
Et comme ces vapeurs qui, dans les mois d'automne,
Reflétant le soleil, lui font une couronne,

la même distance, autour du feu divin, (2)
ı cercle lumineux tournait, tournait sans fin,
ıs vite que le Ciel où je vis les apôtres, (3)
qui tourne pourtant plus vite que les autres.
cercle s'entourait d'un autre cercle d'or :
lui-ci d'un troisième, et ce troisième encor
un autre un peu plus grand enveloppé lui-même
un cinquième circuit qui l'était d'un sixième.
septième embrassait un si vaste contour,
ıe l'arc entier d'Iris n'en eût pas fait le tour.
nsi jusqu'au neuvième; et toutes ces guirlandes
urnaient plus lentement en devenant plus grandes, (4)
selon que du centre elles étaient plus loin.
vis, en observant ces anneaux avec soin,
ıe celui-là jetait la plus vive lumière,
ıi, le plus rapproché de l'Essence Première,
pénétrait le mieux de son brillant reflet.

Ma Dame, qui vit bien quelle soif me brûlait,
ı dit : — « De ce seul point dont ton œil se sature
)épend le ciel, la terre et toute la nature.
ùur le premier anneau repose ton regard :
'est parce que l'Amour le presse de son dard,
)u'avec tant de vitesse il accomplit sa ronde. »
moi je répondis : — « Si Dieu, dans notre monde,
Iadame, eût suivi l'ordre où ceux-là sont placés,
'e que vous avez dit pour moi serait assez.
Iais l'évolution dans le monde visible
'st au souffle divin d'autant plus accessible,
)u'elle est plus loin du centre où tendent tous les Cieux.
)ans ce beau Paradis ouvert aux demi-dieux,
't dont les seuls confins sont *Amour* et *Lumière*,
'il vous plaît que je touche au but de ma prière,
)ites : pourquoi ce Ciel et les sphères d'en bas

» Aux mêmes lois, partout, n'obéissent-ils pas?
» Je ne puis à moi seul résoudre un tel problème. »

— « Va : ne t'étonne pas, (reprit celle que j'aime)
» Si, pour rompre un tel nœud, ton bras est impuissant :
» Le fardeau qu'on néglige en devient plus pesant.
» Dans le recueillement il faut que tu m'écoutes;
» Il faut que ma parole écarte tous les doutes,
» Et souffle à ta pensée une nouvelle ardeur.

» Les cercles corporels diffèrent de grandeur,
» Suivant que les Vertus, entre eux tous réparties, [5]
» Pénètrent plus ou moins dans toutes les parties :
» Plus la bonté grandit, plus elle prend d'essor;
» A la grande richesse il faut un grand trésor,
» Pour que, sans déborder, jusqu'au bord il s'emplisse.
» Le mobile qui traîne après soi dans la lice
» L'univers tout entier, correspond dans les Cieux
» Au cercle où l'on sait plus, où l'on aime le mieux.
» Si tu veux te régler, non sur les apparences,
» Mais bien sur les vertus de ces circonférences,
» Tes yeux découvriront d'admirables rapports
» Entre les plus petits, entre les plus grands corps,
» Chacun suivant sa sphère et son intelligence. »

Ainsi, lorsque Borée, avec plus d'indulgence,
Après un ouragan, daigne souffler sur nous,
L'hémisphère de l'air devient limpide et doux ;
Il disperse, il fait fuir la vapeur qui l'assiége,
Et le beau ciel sourit avec son beau cortége.
Tel, à ces mots — si clairs dans leur simplicité —
Comme une étoile au ciel je vis la vérité.

Quand ma Dame eut parlé, mille et mille étincelles

Des cercles enflammés jaillirent, comme celles (6)
Que le marteau brûlant fait jaillir dans les airs.
L'embrasement suivit ces rapides éclairs,
Qu'il eût fallu compter par millions de mille...
Le calcul du damier m'eût été plus facile.
J'entendais l'Hosannah monter de chœur en chœur
Jusqu'au point lumineux, invincible vainqueur
Qui dans l'éternité marque à chacun sa route.

Celle qui dans mon cœur vit renaître le doute,
Me dit : — « Les deux premiers des neuf cercles sont pleins
» De Chérubins groupés autour des Séraphins;
» Et dans leur doux lien si vite ils ne se meuvent
» Que pour approcher Dieu d'aussi près qu'ils le peuvent;
» Car plus ils en sont près, plus ils ont de pouvoir.
» Cet autre essaim d'Amours qu'autour d'eux tu peux voir.
» Et qui servent de base à ce premier Ternaire,
» Sont pour cela nommés Trônes de la Lumière.
» Tous, tu dois le savoir, ils aiment d'autant mieux,
» Qu'ils plongent plus avant dans le vrai cœur des Cieux,
» Où toute intelligence est dans la quiétude.
» Ainsi le fondement de la béatitude,
» Mon frère, est dans la vue, et non pas dans l'amour
» Qui provient de la vue et rayonne à l'entour.
» La faculté de voir est une récompense
» Que gagne la Vertu, que la Grâce dispense.
» La Grâce en trois degrés partagea les neuf chœurs.
» Dans le second Ternaire, ami, les saintes fleurs
» (Qu'un éternel printemps féconde, et que l'automne,
» Avec ses froides nuits, jamais ne découronne),
» Chantent, comme l'oiseau délivré des hivers,
» Leur triple Alléluia sur trois modes divers.
» Cette hiérarchie embrasse trois Essences :
» Les Dominations, les Vertus, les Puissances.

» Dans le cercle suivant, un peu moindre en beautés,
» L'Archange de bien près suit les Principautés.
» La dernière couronne est toute aux jeux des Anges :
» Les yeux tournés en haut, les chœurs des neuf phalanges
» Font descendre au-dessous la Lumière et l'Amour,
» Vers le centre attirés, attirant tour à tour.

» Denis, l'ami de Paul, étudia ces sphères
» Avec un tel désir, qu'il put dire à ses frères
» Et le nom de chacune, et sa place et son rang.
» Grégoire émit plus tard un avis différent :
» Mais quand il vit de près le sacré diadème,
» Il connut son erreur, et se rit de lui-même.
» Si de simples mortels, ô mon frère, ont là-bas
» Surpris de tels secrets, ne t'en étonne pas :
» Celui qui vit le Ciel en quittant les Apôtres, (9)
» A déchiré pour vous et ce voile et bien d'autres. »

CHANT XXIX.

ARGUMENT. — Béatrix apprend au poëte comment les Anges et la matière ont été créés; elle s'indigne contre l'ignorance et la frivolité des nouveaux prédicateurs.

Quand ici la *Balance*, et là-bas le *Bélier*, (1)
Par d'invisibles nœuds, paraissent rallier
Autour de l'horizon les enfants de Latone,
Chacun des deux s'arrête un instant sur son trône,
Tenant en équilibre et la nuit et le jour;
Puis l'un descend du Ciel, l'autre y monte à son tour.
Pendant le même temps, *Elle* — avec un sourire
Dont l'invincible attrait ne saurait se décrire —
Se tut en regardant ce point mystérieux (2)
Qui tout à l'heure encore avait vaincu mes yeux.
Elle reprit enfin la leçon commencée :
— « Ne dis rien, je réponds; car je vois ta pensée
» Là, mon frère, où l'espace et le temps sont compris. (3)

» Hors des temps, hors des Cieux et des plus purs Esprits,
» Dans son éternité qui par rien ne commence,
» Il plut à Celui-là dont l'amour est immense
» De s'agrandir encor par de nouveaux amours;
» Non pas pour que sa sphère étendît ses contours,
» Mais pour que sa splendeur en rayonnant pùt dire :

« *Je suis*... » Et ne crois pas qu'avant de les produire,
» Dieu fût comme endormi dans un morne repos.
» L'Esprit ne fut porté, mon frère, sur les eaux [4]
» Ni plus tôt, ni plus tard... Ange, forme et matière,
» Cette triple vertu fut faite tout entière,
» Dans le même moment, d'un seul mot de sa voix,
» Comme trois dards lancés d'un seul arc à la fois.
» Sur le pur diamant, le cristal et le verre,
» Un seul trait du soleil trois fois se réverbère
» Si vite, que venir et briller ne font qu'un.
» C'est ainsi qu'à la fois sur tous et sur chacun
» L'Esprit de Dieu souffla sans que nul, j'imagine,
» Ait jamais discerné la fin de l'origine.
» Il posa chaque Essence à son rang, en son lieu;
» L'une — qui tient le faîte et reste près de Dieu —
» Est aussi la plus belle et purement active.
» A l'extrême opposé gît la force passive;
» Tandis que l'Etre — actif et passif à la fois —
» Au centre est enchaîné par d'éternelles lois.

» Jérôme a discuté longuement dans son livre
» Sur des Anges que Dieu longtemps aurait fait vivre,
» Avant que sa clarté sur l'autre monde ait lui.
» De plus grands écrivains — mieux inspirés que lui —
» Ont depuis combattu cette erreur du vulgaire.
» Si tu la méconnais, tu ne réfléchis guère!
» Car au simple bon sens, à défaut des auteurs,
» Il répugne que tant et de si grands moteurs
» Eussent vécu longtemps d'une vie imparfaite.

» Tu sais donc maintenant — où — quand — pour quelle fête
» L'Amour divin créa tant d'amours; et je crois
» Que de tous tes désirs j'en ai satisfait trois.
» Dans le temps qu'il te faut pour compter vingt, mon frère.

» Moitié de ces Esprits, tombant hors de sa sphère,
» Ouvrit l'abîme impur des éléments humains. (5)
» L'autre resta fidèle; et par ses trois chemins
» Commença ce circuit — dont elle est satisfaite,
» Tellement que jamais sa course ne s'arrête. —
» La cause de la chute, hélas ! ce fut l'orgueil
» De celui que tu vis dans le sombre linceuil,
» Et sur qui tout entier pèse le poids du monde.
» Ceux que tu vois là-haut ont, dans leur triple ronde,
» Humblement reconnu la bonté de ce Dieu
» Qui les a faits si grands et mis en si haut lieu.
» La grâce illuminante et leur propre mérite
» Ont exalté leur vue et si bien et si vite,
» Qu'ils ont la volonté ferme et pleine en tout point.
» Sache donc (car je veux que tu n'en doutes point)
» Que la Grâce s'acquiert d'autant mieux, que les âmes
» Sont ouvertes d'avance à de plus vives flammes.
» Si tu m'as écoutée, et sans autre secours,
» Tu peux seul désormais contempler ces Amours.
» Mais comme on dit là-bas, sur le banc des écoles,
» Que, dans la région des saintes auréoles,
» On trouve *entendement, mémoire* et *volonté;* (6)
» Je dois te découvrir la pure vérité
» Qui chez vous s'obscurcit, sous le voile équivoque
» Des livres qu'on écrit et de ceux qu'on invoque.

» Sitôt que ces Esprits jouirent du bonheur
» De voir et d'adorer la face du Seigneur,
» A qui rien ne se cache, où toute chose est lue,
» Ils se gardèrent bien d'en détourner la vue :
» Donc, nul objet nouveau ne les ayant distraits,
» A quoi bon la mémoire? A rappeler des traits
» Qu'ils contemplent sans fin, sans obstacle et sans trève?
» Voilà comment chez vous tout éveillé l'on rêve!

» Croyant, ne croyant pas à vos propres discours,
» Coupables quelquefois, pitoyables toujours !
» Personne au droit sentier simplement ne se fie,
» Sous la garde et la foi de la Philosophie :
» Le charme de paraître et la soif d'innover,
» Pour vous égarer mieux, semblent vous enivrer...
» Et le mal va plus loin : les saintes Ecritures
» Souffrent de vos dédains, souffrent de vos tortures.
» Vous semblez oublier ce qu'il fallut de sang
» Pour semer dans le monde un germe si puissant,
» Et combien nous est cher l'humble qui le récolte.
» Non : chacun s'ingénie et chacun se révolte;
» Pour l'unique plaisir de trouver du nouveau,
» Tous vos prédicateurs se creusent le cerveau...
» Pour l'Evangile, rien !... On vous dit que la lune
» Retourna sur ses pas, contre la loi commune,
» Et qu'ainsi s'éclipsa la lumière du jour,
» Pendant que le Seigneur expiait son amour..
» Mensonge ! la clarté se cacha d'elle-même.
» Le monde s'obscurcit de l'un à l'autre extrême,
» Du Calvaire à l'Indus, et du Nord au Midi.
» Florence compte moins de Lapo, de Bendi, (7)
» Qu'on ne sème en un an de fables ainsi faites,
» En prêchant des chrétiens, les dimanches et fêtes.

» Le troupeau pour cela n'en est pas plus savant.
» Il revient au bercail, maigre, nourri de vent;
» L'ignorance est sa perte, et non pas son excuse.
» Le Seigneur n'a pas dit : « *Allez, et qu'on abuse !* »
» Il a dit aux premiers convertis à sa foi :
« *Allez ! prêchez partout la véritable Loi.* »
» Il le cria si haut, que, pour mieux faire admettre,
» En combattant pour eux, les préceptes du Maître,
» Ils portèrent *la lance* avec *le bouclier*. (8)

» Mais maintenant le prône est un jeu d'écolier;
» Et quiconque a fait rire un frivole auditoire, (9)
» Enfle son capuchon et chante sa victoire.
» Si pourtant le vulgaire acceptait le travail
» De découvrir l'oiseau niché sous ce camail,
» Il n'accueillerait pas de cette bouche impie
» L'indulgence plénière à laquelle on se fie.
» L'aveuglement pour elle aujourd'hui va si loin,
» Qu'en son nom l'on croit tout, sans preuve, sans témoin,
» Et qu'autour de quiconque en veut vendre, on se presse.
» De saint Antoine ainsi le vil pourceau s'engraisse,
» Et même des humains — plus vils que des pourceaux —
» Qui pour de l'argent pur rendent de l'argent faux...

» Mais nous voilà bien loin de Celui qui m'envoie.
» Reporte donc tes yeux là, sur la droite voie;
» Puisque le temps s'abrége, abrégeons le chemin.
» Le nombre de ces Dieux que Dieu tient dans sa main,
» Dans l'infini se plonge à des profondeurs telles (10)
» Qu'il échappe au regard des sciences mortelles.
» Lorsqu'on a vu de près les calculs de Daniel,
» On sait qu'en supputant ses millions du Ciel,
» Il a soin de laisser son dernier mot dans l'ombre. (11)
» L'éclat que réfléchit leur innombrable nombre
» A des degrés divers leur jette sa splendeur,
» Suivant qu'ils sont brûlants de plus ou moins d'ardeur.
» Comme l'amour répond à l'amour qu'il inspire, (12)
» L'amour tiède ou brûlant a plus ou moins d'empire;
» Mais tu comprends déjà l'excellence et l'ampleur
» De cet Etre nommé l'*Eternelle Valeur*, (13)
» Qui, par tant de miroirs divisée, agrandie,
» Reste *Une* cependant, sans en être amoindrie. »

[illegible]

CHANT XXX.

ARGUMENT. — Dante et Béatrix montent au Ciel Empyrée. Dante est initié au triomphe des Anges et des Bienheureux.

Peut-être à six milliers de milles loin de nous, [1]
La sixième heure en feu brûle le peuple indous :
L'ombre, comme en un lit, s'étend sur notre sphère,
Quand les plus hauts des cieux commencent à se faire
Si profonds, que, pour nous qui rampons ici-bas,
Mille feux sont là-haut comme s'ils n'étaient pas.
Puis, sitôt que l'aurore ouvre son dernier voile,
Le ciel ferme les siens, et, d'étoile en étoile,
Les plus vives lueurs s'effacent tour à tour :
Tels les cycles brillants, les triomphes d'amour
Qui vont roulant sans fin autour de cette Essence
Dont j'avais tout à l'heure éprouvé la puissance)
Absorbés par le Point qu'ils avaient enlacé,
Un par un s'éteignaient, et tout fut effacé.
Alors, cessant de voir, mais non pas infidèle,
Je reportai mes yeux sur mon divin modèle.

Dussé-je réunir ici dans quelques vers
Tout ce que j'ai dit d'Elle en mille chants divers,
Je resterais, hélas ! au-dessous de ma tâche;
Comment décrire ou peindre une beauté sans tache?

Non-seulement l'esprit ne la peut concevoir,
Mais de la savourer Dieu seul a le pouvoir.
Je me sens plus vaincu par cet éclat suprême,
Que ne le fut jamais sous le poids de son thème
Le poëte entre tous le plus ambitieux. (2)
Comme un soleil trop vif brûle nos faibles yeux,
Ma mémoire se voile et se détourne encore
Du sourire éclatant dont le feu me dévore.
Du jour où je la vis pour la première fois,
Jusqu'à ce dernier jour, je n'ai jamais, je crois,
Laissé languir le feu de mon brûlant hommage;
Mais ici je succombe, et devant cette image
Le poëte est vaincu, comme un peintre de fleurs,
Quand il a sur sa toile épuisé les couleurs.
Donc je laisse humblement celle que j'ai nommée
Au clairon plus brillant d'une autre renommée.
Il faut marcher au but qui me tient tant au cœur.

Ma Dame, avec l'accent d'un général vainqueur,
Dit : — « Nous sommes montés de la plus grande sphèr
» Dans le Ciel où toujours tout est clarté, mon frère;
» Clarté des esprits purs toute pleine d'amour,
» Amour plein d'allégresse; allégresse à son tour
» Pleine éternellement d'ineffables délices.
» Le Ciel te montrera ses deux blanches milices
» Dont l'une a déjà pris les formes de ce corps (3)
» Que nous irons un jour reprendre chez les morts. »

Comme un éclair fatigue à tel point nos prunelles
Que les plus forts objets n'ont plus prise sur elles:
Tel, d'un trop vif éclat trop vivement frappé,
Dans un voile de feu je fus enveloppé;
Et tout à coup plus rien n'apparut à ma vue :
— « Dans le Ciel qu'il apaise ainsi l'Amour salue (4)

» Ceux qu'il daigne accueillir, afin d'accoutumer
» Le cierge à la splendeur qui doit le consumer. »

A ces mots prononcés par la Sainte que j'aime,
Je me sentis grandir au-dessus de moi-même,
Et mon regard devint si perçant et si sûr,
Qu'il eût soutenu même un jour encor plus pur.
Je vis alors couler en forme de rivière, [5]
Brillant de mille feux, un torrent de lumière
Entre deux bords semés des plus riches couleurs.
Du fleuve s'élevaient, pour se mêler aux fleurs,
Des globules de feu, de vives étincelles,
Volant deçà, delà, sur d'invisibles ailes,
Comme autant de rubis tout enveloppés d'or.
Enivrés de parfums, par un nouvel essor,
Ils plongeaient de nouveau dans le brillant liquide;
D'autres s'en échappaient.

— « J'aime (reprit mon guide)!
» Le désir qui te brûle et te presse à la fois
» D'avoir la notion des choses que tu vois;
» Ce désir, plus brûlant, me plairait plus encore:
» Mais avant d'apaiser la soif qui te dévore,
» Goûte, goûte, mon frère, à ces flots merveilleux.
» Ce beau fleuve, (ajouta le Soleil de mes yeux)
» Ce gazon qui sourit, ces topazes sans nombre,
» Allant, venant sans fin, sont pour toi comme une ombre
» Qui cache à tes regards tous ces Anges de paix:
» Non pas qu'ils soient couverts de voiles trop épais;
» La faute vient de toi, dont la vue est encore
» Au-dessous des splendeurs dont le Ciel se décore. »

L'enfant que sa nourrice a réveillé trop tard,
Se jette sur le sein, du geste et du regard,

Moins précipitamment que je ne fis moi-même,
Pour pénétrer mes yeux d'une force suprême.
Je me baissai vers l'eau, qui ralentit son cours,
Pour qu'on s'améliore en y buvant toujours.
Sitôt qu'elle eut touché ma paupière, cette onde,
De longue qu'elle était, tout à coup se fit ronde, (6)
Comme le papillon dans sa larve caché
Paraît tout autre aux yeux, dès qu'il s'est détaché
De ces haillons d'emprunt qui recouvrent ses ailes.
Ainsi ces fleurs, ainsi ces vives étincelles
Eclatèrent cent fois plus belles à mes yeux,
Quand je vis au grand jour ce double écrin des Cieux.
Toi par qui j'ai pu voir, ô lumière suprême,
Le triomphe éclatant de la Vérité même,
Pour la dire aux mortels, prête-moi ta vertu!

Le Ciel, par la clarté dont il est revêtu,
Rend le Seigneur visible à toute créature
Qui se complaît à voir sa divine nature.
Le cercle qu'elle forme est tel, que le soleil (7)
Tournerait aisément dans un cercle pareil.
C'est comme un calque — pris par une main habile —
Du rayon reflété par le Premier-Mobile
Qui tire de lui seul sa vie et son pouvoir.

Comme un riant coteau semble se plaire à voir
Son faîte couronné de fleurs et de verdure,
Dans le flot transparent qui sous ses pieds murmure:
Tels, ceux qui parmi nous furent humiliés,
Sur leur trône de feu se penchaient par milliers
Vers le fleuve éternel qui sans fin les arrose.
De quel feu doit briller la cime de la rose,
Si ses moindres replis, du grand jour écartés,
Réfléchissent encor de si vives clartés!

Pour moi, peu soucieux de mesurer la voie,
Dans toute sa douceur je savourais ma joie....
Ou de loin, ou de près : qu'importe? puisque Dieu
Règne là sans ministre et parvient sans milieu :
Rien ne relève là de la loi naturelle.
Dans le calice pur de la rose éternelle
Qui s'étend, se resserre, et prodigue en tout temps
Un parfum de louange à l'éternel printemps,
Béatrix m'entraîna ; car déjà sa science
Avait lu mon désir à travers mon silence.

— « Regarde ! (me dit-elle) admire sur ces bancs
» Le Sénat réservé, mon frère, aux voiles blancs. (8)
» Vois le cercle imposant de notre cité sainte.
» Tant de trônes déjà sont remplis, que l'enceinte
» Désire à peine encor quelques Pairs en retard.
» Sur ce siége élevé qui fixe ton regard,
» A cause du rayon qui déjà le couronne,
» Bien avant que ton tour soit venu, sur ce trône
» L'Ame du grand Henri brillera parmi nous. (9)
» Il faut qu'il soit César avant ce jour si doux,
» Pour mieux régénérer cette vieille Italie,
» Qui n'est pas prête encor, tant elle est avilie !
» L'aveugle passion dont vous portez le sceau,
» Vous fait tous ressembler à l'enfant au berceau
» Qui, se mourant de soif, refuserait de boire.
» Mon frère, en ce temps-là, dans le divin prétoire,
» Le Préfet sera tel, qu'à ses yeux — droit ou non — (10)
» Pour combattre César, tout chemin sera bon.
» Mais Dieu lui reprendra bientôt la tiare sainte,
» Pour le précipiter dans la maudite enceinte
» Où Simon est en butte à de si durs combats....
» Et l'homme d'Alagni s'enfoncera plus bas. »

CHANT XXXI.

ARGUMENT. — Le poëte décrit l'Empyrée sous la forme d'une rose blanche dont chaque feuille est un trône. Béatrix est remontée sur son trône. Saint Bernard la remplace près du poëte.

La milice des Saints dans le Ciel amenée, (1)
Et qui d'un sang divin scella son hyménée,
A d'une rose blanche et la forme et l'aspect.
L'autre vole en chantant, et chante avec respect
La gloire de Celui dont elle s'est éprise,
Et qui dès le principe en si haut lieu l'a mise.
Comme un brillant essaim d'abeilles, qui d'abord
Se baignent dans les fleurs, puis rentrent dans le port,
Où des sucs les plus doux leur parfum se compose:
Tel le saint escadron plonge au fond de la rose,
Puis remonte en volant, où l'attire toujours
Un éternel foyer d'éternelles amours.
Telles que je les vis, ces immortelles Ames
Avaient des ailes d'or, des visages de flammes : (2)
Leur forme, insaisissable aux regards d'un pécheur,
De la plus blanche neige effaçait la blancheur.
Quand elles caressaient la fleur de zône en zône,
Leur aile flamboyante, effleurant chaque trône,
D'une flamme éternelle entretenait l'ardeur.
De ces bataillons blancs l'immense profondeur,

Entre les feux d'en haut et le fond du calice,
Ne cache à nul regard l'*Eternelle Délice :*
Car la clarté de Dieu va partout pénétrant,
Suivant que l'âme est digne, et quel que soit son rang,
Et sans qu'à ses rayons rien puisse faire obstacle.
Dans ce royaume saint, vers le même spectacle,
Convergent tous les yeux, s'élèvent tous les cœurs
Et des derniers venus et des premiers vainqueurs.
O triple feu jailli d'une seule lumière,
Qui les payas si bien de leur vertu première,
Sur ce monde obscurci jette un rayon d'amour!

Les Barbares — venus des rives où le jour (3)
Se couvre de Booz et de l'Ourse sa mère —
Restèrent stupéfaits de la gloire éphémère
Dont resplendissait Rome, aux beaux jours où Latran
Dans ce monde mortel se fit un si haut rang :
Jugez de moi par eux : moi, faible créature!
Moi de la terre au Ciel monté par aventure!
Moi venu de la mort à l'immortalité,
Et de Florence impure à la sainte cité!
Je restais ébloui : mon âme était la proie
D'une telle stupeur mêlée à tant de joie,
Qu'il me plut bien longtemps d'être muet et sourd. (4)
Ainsi le pèlerin que la Vierge secourt,
Pour délier son vœu, visite une chapelle,
Avec l'espoir de dire à tous comme elle est belle!
De même, en traversant la lumière des Cieux,
De degrés en degrés je promenais mes yeux,
Au-dessus, au-dessous, tout autour de moi-même.
Et je vis des splendeurs d'une beauté suprême,
Belles de leur sourire et d'une autre clarté, (5)
Dont l'aspect semblait dire : *Aimez la Charité !*

J'avais — d'un seul regard embrassant tout l'espace —
De ce beau Paradis effleuré la surface,
Sans m'arrêter à rien, sans pouvoir rien saisir.
Je me retournai donc plein d'un nouveau désir,
Brûlant d'interroger la sainte et noble Dame
Sur ces secrets du Ciel dont se troublait mon âme....
Mais je parlais à l'Une : un autre me parla.
Quand je cherchai des yeux ma Dame, je vis là
Un beau vieillard vêtu des couleurs de sa race. (6)
Une bénigne joie illuminait sa face :
Son regard paternel, son vénérable aspect,
Commandaient à la fois l'amour et le respect :
— « Où donc est Béatrix?... Béatrix!... » (m'écriai-je)
— « C'est à sa voix, mon fils, que j'ai quitté mon siége
» Pour te débarrasser du doute qui te suit.
» Regarde bien, en haut du troisième circuit :
» Tu la verras, mon fils, assise sur le trône
» Qu'elle doit, la sainte Ame, aux vertus qu'elle prône. »

Sans répondre au vieillard, je relevai les yeux,
Et je vis, aux reflets de son front radieux,
Que l'éternel rayon lui servait de couronne.
Au plus profond des mers celui qui s'abandonne
Voit de plus près la nue où se forme l'éclair,
Que je ne vis la Sainte à qui je fus si cher.
Qu'importe ! ses rayons me parvenaient sans voile :
— « O toi par qui j'espère, ô pure et sainte étoile!
» Toi qui, pour me sauver du chemin des pervers,
» Laissas de ton passage un vestige aux Enfers! (7)
» Les merveilleux aspects que j'ai vus sur ta trace
» M'ont assez révélé ta puissance et ta grâce.
» D'humble et d'esclave, un jour tu m'as fait libre et fort;
» Tu m'ouvris les sentiers qui conduisent au port.
» Tel était ton amour! tel était ton empire!

» Garde-moi ton appui, seul trésor où j'aspire :
» Préserve-moi du vice et de l'impureté,
» Jusqu'au jour de ma mort et de ma liberté. » (8)

Ainsi je la priais : et, du haut de sa sphère,
Je crus la voir sourire en regardant son frère ;
Puis vers la source pure elle tourna les yeux :
— « Mon fils, (dit le vieillard) pour te diriger mieux
» Vers le but où l'Amour m'a fait monter moi-même,
» Vole par le regard jusqu'au jardin que j'aime.
» Son aspect donnera la force à ton regard,
» Pour qu'au soleil divin il s'élève plus tard ;
» Et la Reine des Cieux, qui d'une sainte flamme
» Au Ciel et sur la terre incendia mon âme,
» Te fera cette grâce, ô mon fils, par égard
» Pour moi, qui fus toujours *son fidèle Bernard.* » (9)

Ceux qui viennent chez nous du vieux sol germanique (10)
Pour voir le saint tissu de notre Véronique,
(Car le désir l'emporte après de longs combats)
Avant de l'avoir vu, se redisent tout bas :
— « *Seigneur, ô doux objet d'un éternel hommage,*
» *Se peut-il que ce voile ait gardé votre image?* »
Tel, j'allais admirant la vive charité
De celui qui, chez nous, avec la vérité,
Entrevit le bonheur de l'immortelle race.

Le saint vieillard reprit : — « O cher fils de la Grâce,
» La Rose t'éblouit... Mais, en cherchant au fond,
» Tu ne peux voir l'éclat qui couronne son front.
» De circuit en circuit monte à la Reine sainte
» A qui tout est soumis dans la divine enceinte. »

Je relevai les yeux... Et comme, après la nuit,

Le ciel oriental à l'horizon reluit,
Plus brillant que le ciel où le soleil décline;
Mon regard, en montant de colline en colline,
Vit que sur tous les feux dont il est escorté,
L'impérial saphir l'emportait en clarté. (11)
De même encor, lecteur, vous avez vu peut-être
Briller de plus en plus la place où va paraître
Le char que Phaéton un jour guida si mal;
Pendant que, tout autour du lumineux fanal,
Le flot, en s'éloignant, pâlit de lame en lame :
Tel ce divin soleil — pacifique oriflamme —
Au centre s'avivait, pendant que ses rayons
Allaient s'affaiblissant de sillons en sillons.
Vers ce centre d'amour nageant, l'aile étendue,
Des Anges par milliers fêtaient sa bienvenue,
Chacun suivant sa sphère; et je vis à leurs jeux
Sourire une Beauté que les saints, dans leurs yeux,
Réfléchissaient plus bas sous forme d'allégresse.
Mais (mon esprit dût-il dans sa brûlante ivresse
Puiser des traits de flamme et de brillants accords)
Je serais impuissant à peindre mes transports...
Bernard, qui tout à coup vit s'abîmer mon âme
Dans le brûlant foyer de l'immortelle flamme,
Y plongea ses regards, mais avec tant d'amour,
Que son ardeur me fit plus ardent à mon tour.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHANT XXXII.

ARGUMENT. — Saint Bernard explique au poëte les divers éléments dont la Rose est composée. Il lui montre plusieurs personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament; puis il se dispose à invoquer la sainte Vierge.

Le saint contemplateur, satisfait de mon zèle,
Voulut bien remplacer la sainte Damoiselle,
Et m'instruire à son tour, en me disant ces mots :
— « Si la mère du Christ a guéri bien des maux, (1)
» Celle qui les causa par un désir rebelle
» Est assise à ses pieds plus soumise et plus belle.
» Au-dessous d'elle, au rang des troisièmes Esprits,
» Tu vois trôner Rachel près de ta Béatrix;
» Puis Sarah, Rebecca, Judith; puis cette femme,
» Bisaïeule du Roi, qui, le remords dans l'âme
» Et les pleurs dans les yeux, chanta *Miserere*.
» Tu peux descendre ainsi jusqu'au dernier degré,
» En suivant du regard, mon fils, feuilles par feuilles,
» Les noms que de ma bouche, en passant, tu recueilles.
» L'ordre qui règne en haut dans leurs pieux ébats,
» Du plus haut des circuits règne jusqu'au plus bas.
» D'autres Juives d'élite — assises sur leurs trônes —
» Divisent en deux parts chacune des neuf zônes.
» Elles sont comme un mur qui sépare en deux rangs
» Ceux que la Foi toucha sous des traits différents.

» De ce côté, mon fils, où la fleur semble mûre,
» Où chaque feuille jette un éclair, un murmure,
» Tu vois ceux qui croyaient en *Jésus à venir;*
» De l'autre, où reste encor plus d'un trône à remplir,
» Sont les croyants en Dieu *déjà né d'une femme.*
» Si la Reine du Ciel, sur son trône de flamme,
» Sur leurs trônes moins hauts si ces autres Beautés
» Forment un tel rempart entre les deux côtés,
» Saint Jean en forme un autre, assis en face d'elles;
» Saint Jean martyr, saint Jean l'exemple des fidèles,
» Et qui pendant deux ans habita les Enfers.
» Au-dessous de son trône, à des degrés divers,
» Saint Benoît, saint François, de grands saints, des Apôtres,
» Sont chargés, après lui, de séparer les autres.

» Admire les desseins de la divine loi.
» Sous l'un et l'autre aspect Dieu permet que la Foi
» Arrose également ce jardin de délice.
» Sache que jusqu'en bas, (à partir de la lice
» Qui sépare en deux camps ces fidèles amis)
» Au rang des Bienheureux un grand nombre est admis,
» Non point pour sa vertu, mais pour d'autres mérites, [2]
» Sauf les conditions que le Ciel a prescrites:
» Ce sont tous les Esprits sortis du corps humain
» Avant d'avoir là-bas choisi le droit chemin.
» Ecoute et vois, mon fils : leurs accents, leur visage,
» Font reconnaître assez l'homme à son premier âge.

» Ton esprit doute encore, et tu ne le dis pas.
» J'ai compris, et je veux te dégager des lacs
» Où s'embarrassent trop tes subtiles pensées.
» La sphère où les Vertus montent récompensées,
» N'admet pas le hasard dans ce bonheur sans fin,
» Pas plus que la tristesse, ou la soif, ou la faim.

» Le rang où tu les vois, l'éclat qui brille en elles,
» Sont décrétés, mon fils, par des lois éternelles,
» Tellement que l'anneau va toujours bien au doigt.
» Aussi ce Paradis, en payant ce qu'il doit,
» Place à des rangs divers les fils de votre race,
» Si pressés à venir de la mort à la grâce. (3)
» Le Roi que nous servons, et qui donne à sa cour
» L'inaltérable paix et l'éternel amour,
» Ne veut que ce qu'il veut, et tient seul sa balance.
» En créant vos Esprits tous à sa ressemblance,
» Celui qui, d'un seul mot, a créé l'univers,
» Peut bien verser sa grâce à des degrés divers.
» C'est assez de l'effet sans remonter aux causes.
» L'Ecriture, d'ailleurs, démontre bien ces choses :
» Souviens-toi des jumeaux l'un à l'autre enchaînés,
» Et qui se querellaient même avant d'être nés. (4)
» Comme on aime au visage adapter la coiffure,
» La couronne du Ciel aux plus beaux est plus pure.
» Quoi qu'ils fassent, mon fils, innocents ou pervers,
» Ils sont prédestinés à des siéges divers.
» Dans les temps primitifs, mourant à sa naissance,
» L'homme put se sauver par sa seule innocence,
» En prenant pour appui la foi de ses parents :
» Un autre âge imposa des devoirs différents.
» La circoncision aux enfants des fidèles
» Put seule délier leurs innocentes ailes ;
» Puis le jour de la Grâce à son tour est venu,
» Et le pauvre innocent là-bas est retenu,
» S'il n'a pas du Seigneur reçu le vrai baptême.

» Vois maintenant ces traits dont la splendeur suprême (5)
» Rappelle Jésus-Christ, et seule a le pouvoir
» De préparer tes yeux, ô mortel, à le voir. »

Je vis pleuvoir sur *Elle* une telle allégresse
Portée avec amour à leur sainte maîtresse
r les Anges créés pour voler jusqu'au port — (6)
ıe l'admiration m'absorba tout d'abord :
en ne m'avait paru digne d'un tel hommage ;
était du Fils de Dieu la plus parfaite image.

L'Ange qui le premier descendit parmi nous (7)
ait là, l'aile ouverte, et chantait à genoux
n *Ave Maria*. Puis, la Cour Souveraine
prenant à son tour la sainte cantilène,
ı tel charme ravit les profondeurs des Cieux,
ı'un surcroît de bonheur brilla dans tous les yeux.

— « Toi qui pour moi, saint père, as délaissé la place
Où d'un bonheur sans fin tu savoures la grâce,
Dis : quel est celui-là qui, l'auréole au front,
Attache sur la Reine un regard si profond ?
Il brûle d'un tel feu, qu'il semble être de flamme. »

J'avais ainsi recours aux lumières de l'Ame
ıe Marie embellit ; comme on voit, parmi nous,
nus, plus près du jour, briller d'un jour plus doux :
· « Celui-là réunit, par un divin mélange,
La pureté de l'âme à la beauté de l'Ange :
Répondit le vieillard) nous le voulons ainsi ;
Car dans l'éternité c'est lui qui fut choisi
Pour apporter le lis à la chaste Marie,
Quand Dieu daigna vêtir une robe flétrie. (8)
Mais monte avec tes yeux où va monter ma voix.
A de telles hauteurs les Esprits que tu vois,
Sont les patriciens du glorieux Empire.
Les deux assis là-haut — où plus d'une Ame aspire —
Car de l'auguste Reine ils sont les plus voisins)

» Ont servi de racine à cette fleur des saints.
» Celui qui siége à gauche, en cheveux blancs, c'est l'homme
» Qui nous fit payer cher la saveur d'une pomme;
» L'autre vieillard, à droite, est notre Père encor,
» A qui Dieu confia les clefs de son trésor.
» Près de Pierre est assis l'homme dont le génie
» Prophétisa le jour de deuil et d'agonie
» Où nous devions, cruels, par la lance et les clous,
» Lier la sainte Eglise à son céleste époux.
» Après lui vient le chef qui nourrit de la manne
» Des traîtres, des ingrats... Près de Pierre est sainte Anne,
» Si fière d'admirer sa fille, qu'elle n'a
» Plus de voix pour chanter avec nous l'Hosanna.
» Près du Saint d'où sortit toute la race humaine,
» Tu vois trôner Lucy, qui dans le noir domaine
» Envoya Béatrix, au moment où tes yeux,
» Se penchant vers l'abîme, abandonnaient les Cieux.
» Mais le temps va bientôt t'arrêter au passage...
» Donc j'en resterai là, comme l'artisan sage
» Qui mesure sa tâche à la longueur du jour.
» Dirige tes regards vers le Premier-Amour;
» Cherche, en le regardant autant qu'il se peut faire,
» A pénétrer, mon fils, dans son ardente sphère.
» Tes ailes cependant s'agiteraient en vain :
» C'est une vérité de principe divin,
» Qu'il faut par la prière aspirer à la grâce.
» Prions qui peut t'aider : prie en suivant ma trace;
» Et tiens avec ma voix ton cœur à l'unisson. »

Il dit, et commença la pieuse oraison :

CHANT XXXIII ET DERNIER.

ARGUMENT. — Invocation de saint Bernard à la Reine du Ciel. Dante est admis à contempler la Sainte-Trinité.

— « O fille de ton fils, sainte gloire des âmes !
Vierge-Mère, humble et grande entre toutes les femmes !
Noble terme prévu par d'éternels décrets,
Toi qui nous élevas par tes divins attraits
Si haut que, revêtu de notre humble nature,
Le Créateur s'est fait lui-même créature :
Dans ton sein bienheureux tu rallumes l'amour
Dont le souffle, échauffant le céleste séjour,
Épanouit la Rose aujourd'hui ta patrie :
A l'homme tu donnas l'Espérance, ô Marie,
Comme aux enfants du Ciel tu donnes la clarté ;
Là, principe de force, ici de charité.
Telle est, Reine du Ciel, ta grandeur, ta puissance,
Que demander merci sans ta haute assistance,
C'est vouloir s'élever sans ailes vers les Cieux.
C'est peu que ta bonté daigne accueillir nos vœux :
Plus qu'on n'a demandé quelquefois elle accorde.
Ce que la race humaine a de miséricorde,
De générosité, de candeur et de foi,
Reine, tous ces trésors sont réunis en toi.
Ce mortel est venu des profondeurs du monde,

Pour voir la race pure après la race immonde.
Il implore à présent ta grâce et ta vertu,
Afin que son regard — de force revêtu —
Puisse monter plus haut vers le salut suprême.
Et moi, qui de le voir n'ai jamais, pour moi-même,
Brûlé plus ardemment que je ne fais pour lui,
O Vierge ! à ma prière accorde ton appui.
Ouvre ses yeux mortels, ouvre la sainte voie,
Et fais qu'à ses regards le *Vrai-Bien* se déploie !
Mais, je te prie encor, daigne entendre mes vœux :
Toi qui peux obtenir tous les biens que tu veux,
Fais qu'après avoir vu tant de magnificence,
Il garde à son amour toute son innocence ;
Qu'il triomphe par toi des mouvements humains !
Vois comme les Elus vers toi tendent les mains,
Vois comme Béatrix aime celui qui l'aime. »

Ces yeux si doux, ces yeux révérés de Dieu même, [1]
cés sur l'orateur, lui dirent assez haut
'à ses vœux le secours ne ferait pas défaut ;
is ils s'étaient levés vers la *Sainte-Nature*.
je ne pensais pas que jamais créature
ec un œil si ferme eût osé s'en saisir :
i qui touchais au but de mon dernier désir,
ısi qu'il convenait, je le sentis s'éteindre.

Bernard me dit : — « Suis-moi : tu n'as plus rien à craindre. »
ouriait ; et moi, suivant sa volonté,
ma propre vertu, j'étais déjà monté.
vue ayant atteint sa plus haute puissance,
ıtrais de plus en plus dans la divine essence
la splendeur qui luit par sa propre clarté.
s des sentiers mortels je m'étais écarté
lement que la voix me manque avec la vue.

Ma mémoire a lutté : ma mémoire est vaincue.
J'étais comme celui qui rêve, et qui souvent
Garde l'impression qu'il a prise en rêvant,
Lorsque avec le sommeil s'est envolé son rêve.
Ma sainte vision à mes sens a fait trêve.
Ne pouvant l'exprimer, je la savoure encor,
Mais un souffle a suffi pour vider mon trésor...
Tel le givre au soleil se fond dans les fougères :
Tel l'oracle, tracé sur des feuilles légères, (2)
Loin du seuil s'envolait par les vents emporté.
Permets que par l'amour — ô divine clarté
Qui te caches si loin de la pensée humaine —
La mémoire un instant jusqu'à toi me ramène!
Soutiens mes faibles chants, ô sainte Vérité;
Et permets que je laisse à la postérité
Une seule étincelle échappée à ta gloire!
Qu'elle éclaire un instant mon aveugle mémoire!
Qu'un instant elle brille en passant par mes vers!
Et puisse à ton triomphe applaudir l'Univers!

De ce dernier rayon la puissance fut telle,
Que c'était fait de moi.... de ma force mortelle,
Si j'eusse un seul instant détourné mon regard :
Mais avec la lumière, il semblait que ce dard
A mes yeux apportât tant de force et d'audace,
Que je pus contempler le soleil face à face.
Par quelle grâce, ô Ciel! m'as-tu permis un jour
De sonder jusqu'au fond cet océan d'amour,
Tellement que ma vue y semblait abîmée!
Oui! dans ces profondeurs, grâce à ma bien aimée,
Unis en un seul nœud, j'ai vu ces fils divers
Qui, par mille ressorts, font mouvoir l'Univers
— La forme, l'accident, le mode, la substance —
Mais sous un voile tel que, malgré ma constance,

: ce triple réseau, de ce nœud adoré,
crois avoir saisi la forme universelle; (3)
me sens plus heureux, rien qu'à reparler d'Elle.

Un moment a fait plus sur mes sens alourdis
ıe vingt siècles passés sur l'exploit qui jadis
: la navire Argo fit voir l'ombre à Neptune. (4)
ıis alors, suspendue à sa haute fortune,
ɔn âme tout entière admirait; et mes yeux
:trempaient leur vigueur dans le foyer des Cieux.
:lle est l'attraction d'une si sainte flamme,
ıe nulle autre vertu n'en peut détourner l'âme.
: *Bien* — unique objet de toute volonté — (5)
: Bien est tout en elle où moi j'étais monté.
ɪut en Elle est parfait, tout imparfait sans Elle.

Pour dire maintenant ce que je me rappelle,
trouve moins de force et de voix que l'enfant
ıi tette encor sa mère et que rien ne défend :
ın pas qu'en admirant plus longtemps la lumière, (6)
ʳ retrouve une forme autre que la première.
le reste à jamais ce qu'elle fut toujours :
ıis, devenus plus forts, grâce au divin secours,
changés pour mieux voir l'immuable spectacle,
:s yeux avaient vaincu jusqu'au dernier obstacle :
ns le fond transparent de la Haute-Valeur,
vis, éblouissants d'une triple couleur,
ɔis cercles se mouvoir autour d'un centre unique.
mme Iris tient d'Iris sa changeante tunique.
second semblait être un reflet du premier ; (7)
troisième, à mes yeux, brillait comme un foyer
ɔù rayonne à l'entour une lumière égale.
e la parole humaine est pauvre !.. qu'elle est pâle.
ur rendre ma pensée et peindre un tel tableau!

NOTES DU PARADIS.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) Qu'on ne saurait redire.....

Parce que la mémoire humaine ne peut se les rappeler. On fait ici allusion en général à la gloire ineffable des Ames bienheureuses, mais principalement au mystère de la sainte Trinité (voy. chant XXXIIIe, *in fine*). Saint Paul, ravi au troisième Ciel, a dit, en parlant de lui-même : *Raptus est in Paradisum, et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui.*

(2) O divin Apollon.....

Sans revenir sur ce mélange du sacré et du profane, bornons-nous à remarquer que Dante, parfaitement orthodoxe, est aussi parfaitement poëte : c'est là non pas seulement son excuse, mais sa gloire (voy. *Enfer,* ch. II, note 1re; — *Purgatoire,* ch. Ier, notes 3 et 4 ; et *passim*).

(3) ..... un des sommets du glorieux Permesse.

Aucun de nos lecteurs n'ignore que le mont Parnasse a deux cimes, et qu'en langage poétique on l'appelle *la Double-Colline,* symbole d'ailleurs de la difficulté que l'on éprouve à atteindre la perfection. Dans le vers suivant, *pour secouer le joug de ma promesse,* veut dire : pour tenir l'engagement que j'ai pris de chanter non-seulement l'Enfer et le Purgatoire, mais encore le Paradis.

et monte vers le Ciel ; mais il ne s'en doute pas, et c'est Béatrix qui tout à l'heure lui expliquera ce phénomène.

Pour faire comprendre comment il se divinise en se nourrissant de la vue de Béatrix, il cite ingénieusement l'exemple de Glaucus, qui, en se nourrissant d'une certaine herbe, gagna, lui aussi, une place parmi les immortels.

L'apothéose est la transformation de l'homme en Dieu, l'ascension de l'âme vers le Ciel.

(9) ..... une loi d'harmonie.

C'est-à-dire : Dieu a établi l'ordre et l'harmonie non-seulement entre les corps célestes, mais entre eux et les Ames, entre les Ames et Dieu (voy. *Analyse du Paradis,* page 527). La tendance de l'homme, conforme à la volonté de Dieu, est de monter jusqu'au sein du Créateur; mais, alourdi par les mauvaises passions, il s'attache trop aux choses de la terre. Supposons-le dégagé de son fardeau, il reprend sa tendance naturelle, et s'élève vers Dieu comme la flamme vers les plus hautes régions de l'air.

Pour être bien saisis, certains passages ont besoin d'être lus deux fois. Mais le plus souvent les raisonnements du poëte ne sont voilés qu'autant qu'il est nécessaire pour aiguiser l'esprit du lecteur, et lui faire respirer ce parfum de mysticisme qui sied si bien à de telles descriptions.

(10) C'est lui qui donne au feu.....

On sait que les anciens admettaient l'existence de quatre éléments : l'air, la terre, le feu et l'eau. Dans leur système de cosmogonie, au-dessus de la terre se trouvaient la sphère de l'air, la sphère de l'eau (les nuages), et au-dessus la sphère du feu, que l'on appelait aussi ciel sublunaire, ou ciel de la Lune (voy. *Purgat.,* ch. IX, note 6).

Au vers suivant, le texte porte : *les cœurs mortels.* Mais, comme le fait très-bien remarquer Venturi, il faut prendre ces mots en tant qu'ils s'appliquent *à la brute,* à la matière qui est essentiellement mortelle; car, un peu plus bas, le poëte va dire, par opposition, que l'*Ame humaine* a aussi son instinct qui l'élève vers le Ciel.

NOTES DU CHANT II.

(1) ..... pour l'ombre de Caïn.

Le peuple, au moyen âge, croyait voir dans les taches de la lune l'image de Caïn, ou peut-être Caïn lui-même courbé sous un fagot d'épines (voy. *Enfer*, ch. XX, note 13).

(2) N'en soyez pas surpris.

Si la raison, privée de l'appui des sens, s'égare dans ses théories, faut-il s'en étonner, puisque avec leur secours elle s'égare encore; puisque, même en voyant, et de si près, les taches de la Lune, par exemple, Dante se trompe sur leur nature?

Tout ce qui suit relativement aux taches de la Lune me paraît déplorable. Il est toujours à regretter que les mystères de la théodicée ne soient pas en harmonie avec les vérités de la nature. Or, l'opinion vulgaire que Dante cherche ici à combattre a raison contre le poëte, en attribuant les taches de la Lune aux excavations de sa surface. Pourquoi donc lui prend-il fantaisie d'amoindrir Béatrix à nos yeux, en lui prêtant un langage plein de subtilités et de contradictions? On souffre à voir la sainte Dame s'égarer d'arguties en arguties pour réfuter fort mal un bon système.

Qu'il eût plu au poëte de donner à ces taches une explication toute spirituelle, il le pouvait, et la donnée même du sujet eût justifié la fiction aux yeux du lecteur; mais il fallait le faire *a priori*, au lieu de combattre pied à pied une *majeure* invincible. « Ainsi, » (dit Béatrix) avec le système des hommes, ou la Lune serait per- » cée de part en part, ce qui n'est pas (elle a raison); ou bien, s'il » n'y a que des excavations à sa surface, elles devraient repousser la » lumière avec la même intensité que les parties saillantes. » Non: c'est là une erreur grossière, contraire aux plus simples enseignements de l'expérience; et l'exemple tiré des trois miroirs n'est ici qu'un ingénieux paradoxe (voy., sur Béatrix, *Purgat.*, ch. XXX, note 6, et ch. XXXIII, note 6, *in fine*).

Milton, qui a beaucoup emprunté à Dante, a exposé aussi sa théorie de la Lune dans le *Paradis perdu*. Plus conforme aux lois de la physique, elle n'est cependant pas plus conforme aux véritables notions de l'astronomie.

(3) Dans la huitième sphère.....

Ici la sainte Dame a raison sous un certain point de vue ; mais les taches de la Lune n'y gagnent rien. Elle veut dire : Dans le ciel des étoiles fixes, il en est plusieurs qui offrent des aspects divers. Si cette diversité ne tenait qu'à la même cause, et à une cause toute matérielle, il faudrait nier la diversité de leurs substances et de leurs vertus ; car, n'étant pour ainsi dire que la monnaie d'une seule valeur, elles exerceraient toutes le même genre d'influence sur les choses de ce bas monde. Or, il est admis (avec le système du poëte et du temps où il vivait) que les astres exercent des influences variées, contraires ; que chacun d'eux a une mission spéciale et régie par un moteur différent : donc, etc., *quod erat demonstrandum*.

(4) Dans le Ciel de la paix.....

Dans l'Empyrée, calme et immobile, au contraire des Cieux du premier système, qui roulent éternellement (voy. *Analyse du Paradis,* et *passim*).

Tout le reste du chant est vraiment beau. Dégagé des entraves de la *majeure,* la *mineure* marche la tête haute ; et, poëte ou théologien, Dante redevient admirable.

Il reste entendu que ce qui brille dans les astres, dans la Lune par exemple, c'est la substance de l'Ange, du moteur : ce qui est terne et obscur, ce qui fait tache, c'est la matière brute dont la planète même est composée.

NOTES DU CHANT III.

(1) Ce soleil qui brûla.....

Béatrix.

(2) Mais une vision m'apparut.....

Les Ames sont ici comme enveloppées dans une substance transparente et lumineuse. Mais, en raison de leur nature inférieure, elles ne sont pas entièrement voilées par la lumière ; leurs traits sont seulement plus brillants que ceux des simples mortels (voy. l'*Analyse du Paradis*).

(3) Par une erreur contraire.....

C'est-à-dire : Narcisse, en voyant ses traits réfléchis dans le ruis-

seau, ne put en détacher ses regards : moi, *au contraire,* en voyant ces brillantes apparitions que je prenais pour des images réfléchies, je tournai précipitamment la tête en arrière pour découvrir les Ames en personne ; et, ne les voyant pas, je relevai mes yeux vers mon guide, pour lui demander l'explication de ce mystère.

(4) La charité, mon frère.....

Dans le Ciel, tout vient de la charité, tout y retourne. C'est toujours au nom de cette vertu, prise dans son sens le plus étendu, que les Ames répondent aux questions du poëte, heureuses de lui être agréables en comblant ses vœux.

L'Ame qui va parler est celle de Piccarda, dont il a été question dans le XXIVe chant du *Purgatoire* (voy. *ibid.,* note 1re).

Le premier Ciel est le séjour réservé aux religieuses qui ont trahi le vœu de retraite et de chasteté. La Lune est l'astre qui tourne le plus lentement, parce qu'il est le plus éloigné du Premier Mobile et le plus rapproché de la terre (voy. *Analyse du Paradis*.

(5) Sur des degrés divers.....

Le degré consiste dans la différence des félicités, et non dans la différence des séjours. Entendus autrement, ces vers seraient en contradiction avec les vers 28 et suivants du chant IVe, où il est dit très-clairement que les Ames n'ont pas de résidence attitrée ; mais que, suivant leur mérite, elles *goûtent diversement le bonheur éternel* (voy. ch. IV, note 3). Ceci est, du reste, une allusion à cette parole de l'Ecriture : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.*

(6) ..... c'est la mer sans rivages.

Toutes les créatures de Dieu sont instinctivement poussées à se rapprocher de leur auteur, à se confondre avec lui (voy. ch. Ier, note 9). C'est la loi d'harmonie universelle, cette loi qui, poussée à ses extrêmes limites, a égaré l'école de Spinosa.

(7) Pour savoir quel malheur.....

Pour savoir quel malheur avait détourné de ses vœux la sévère Piccarda. Piccarda appartenait à l'ordre de sainte Claire, dont elle va parler.

(8) ..... à cet autre ouragan.

Constance, fille de Roger, roi de la Pouille et de la Sicile. Elle

avait pris le voile à Palerme. Enlevée du couvent, elle fut donnée en mariage à Henri V, fils de Frédéric Barberousse.

Le poëte appelle Frédéric II, son fils, *un autre ouragan,* parce que, comme son célèbre aïeul, ce prince était d'un caractère impétueux et fier. Il fut le dernier roi de cette noble race.

NOTES DU CHANT IV.

(1) Entre deux mets égaux.....

Comparaisons empruntées à certaines formules de l'Ecole.

(2) Comme autrefois Daniel.....

Nabuchodonosor, furieux de ce que ses devins ne pouvaient lui expliquer un songe qu'il avait oublié, ordonna leur supplice. Mais le prophète Daniel devina le songe, l'expliqua, et sauva ainsi les devins. Telle, Béatrix devine la pensée du poëte, qui ne sait à quel désir s'arrêter entre deux désirs également impérieux, etc.

(3) Voici ce que tu dis.....

C'est-à-dire : « Deux doutes agitent ton esprit : tu te demandes, » d'un côté, d'après ce que t'a dit Piccarda, si Dieu, essentielle- » ment juste, peut punir la créature humaine qui n'a cédé qu'à la » violence. D'autre part, tu te demandes s'il faut croire, avec Pla- » ton, que les Ames viennent des étoiles et sont prédestinées à y » retourner. Je vais éclaircir d'abord ce dernier point; car ici l'er- » reur conduit à l'idolâtrie, et compromettrait ton salut. Non : les » Ames ne reviennent pas fatalement à l'étoile d'où elles seraient » descendues pour habiter le corps de l'homme. Elles appartiennent » toutes indistinctement à la cour du Roi des rois, et ne sont pas » parquées, pour ainsi dire, dans telle ou telle sphère. Si une caté- » gorie spéciale de Bienheureux s'est montrée à toi ici plutôt qu'ail- » leurs, c'est que, moins brillants entre tous les Elus, ils s'harmo- » nisent mieux avec la moins brillante des sphères célestes (voy. » ch. III, note 5).

» Peut-être Platon n'a-t-il entendu attribuer aux étoiles qu'une » influence secrète sur la vie et les actions des hommes. Ainsi » compris, son système serait juste (voy. *Enfer,* ch. XV, note 3 ; — » *Parad.,* ch. II, note 3 *in fine*, et *passim*); mais l'ambiguïté de » son langage a fait supposer qu'il personnifiait sous les noms de

» Mars, de Jupiter ou de Vénus des divinités supérieures, distinctes, » indépendantes. De là l'idolâtrie, de là le sacrilége. Il n'y a qu'un » Dieu : les Essences qui gouvernent les étoiles ne sont que des » agents de sa volonté suprême. »

Voilà pour la première objection ; la réponse à la seconde va suivre.

L'erreur de Platon, acceptée, développée par le philosophe Origène, a dû séduire les poëtes ; mais chez Dante c'était plus qu'une ressource de l'art, c'était une croyance. Pétrarque était imbu des mêmes illusions. Il a dit quelque part, en parlant de Laure déjà morte :

Anzi tempo per me nel suo paese
E ritornata par *alla sua stella.*

(4) Quand par la violence.....

Ceci est clair ; et Dante, en effet, doit être rassuré. Non : Dieu ne nous rend pas responsables des fautes que nous arrache une irrésistible contrainte. Mais, si l'homme n'oppose pas à la violence toutes les ressources dont il dispose ; si, redevenu libre, il ne rentre pas dans la droite voie, il est réputé complice du pouvoir qui l'opprime. Ainsi Piccarda, enlevée de son couvent, restait pure aux yeux de Dieu ; mais elle en prit trop facilement son parti, et la résignation avait eu le tort de ressembler à l'assentiment.

(5) Comme un autre Alcméon.....

Alcméon, fils d'Amphiaraüs, poignarda Eriphile, sa mère, pour ne pas désobéir à son père, qui lui avait ordonné de la tuer.

..... Ultusque parente parentem
Natus erit facto pius et sceleratus eodem.
(Ovid., *Metam.*, lib. IX.)

(6) Piccarda te parlait du *vouloir absolu.*

C'est-à-dire : « Constance avait bien la volonté absolue, *a priori*, » de rester fidèle à ses vœux ; mais, placée en présence d'un événement déterminé, elle a cédé : elle n'avait pas la volonté *relative* » à cet événement. Piccarda n'a donc pas menti en disant que, bien » qu'infidèle en fait, Constance *avait toujours gardé le voile dans* » *son cœur ;* mais, moi aussi, j'étais dans le vrai, en disant qu'elle » avait manqué de cette volonté indomptable qui retint saint Laurent sur son gril, et la main de Mucius sur son réchaud. Ceux-là » avaient tout à la fois la volonté *absolue* et la volonté *relative*.

» C'est pour n'avoir pas eu la même puissance de volonté que Cons-
» tance et Piccarda ne brillent dans le Ciel que d'un éclat secon-
» daire. »

Ce sont là des formes de raisonnement abstraites, obscures, et plus habituées aux bancs de l'Ecole qu'aux sentiers fleuris du Parnasse; mais, dans les plis de leur longue robe, elles cachent de nobles doctrines, des vérités fécondes, et la fatigue que l'on éprouve à les suivre est comme un exercice salutaire où l'esprit s'agrandit et se fortifie.

NOTES DU CHANT V.

(1) Ainsi, les Juifs.....

Depuis les premiers sacrifices offerts à Dieu par Adam et par sa famille, le sacrifice était devenu une loi pour les Hébreux : ils ont bien pu changer la forme et la victime, mais non le principe.

Du reste, l'argumentation de Béatrix est parfaitement claire et conforme aux règles de la morale universelle. Un serment est chose sacrée; et, si l'on peut se croire autorisé parfois à remplacer un vœu par un autre vœu, il faut néanmoins y regarder à deux fois; car on ne transige pas impunément avec la conscience.

Il est cependant, nous dit encore la sainte Dame, des serments impies que l'on ne saurait tenir sans crime : témoin Jephté immolant sa fille, Agamemnon sacrifiant la sienne, etc.

Plus haut, le poëte a dit :

C'est cette liberté de volonté parfaite
Dont les êtres pensants tous et seuls sont doués.

Dante ne laissera jamais échapper l'occasion d'exalter ce libre arbitre de l'homme qui, sans rien ôter au Créateur de son pouvoir et de sa prescience, laisse à la créature la responsabilité de ses œuvres. — Milton, dans son *Paradis perdu*, s'est plu également à reproduire cette grande pensée sous toutes ses formes :

..... I made him just and right
Sufficient to have stood, though free to fall.
Not free, what proof could they have given sincere
Of true allegiance?.... (Ch. III.)

God made thee perfect not immutable.
..... To persevere,
He left it in thy power : ordain'd thy will
By nature free..... (*Ibid.*, ch. v.)

Voyez ch. VIII, note 6.

(2) Vers le Ciel qui se meut plus vite.....

Vers le second Ciel, qui, décrivant un cercle plus vaste et plus rapproché du Premier Mobile, en reçoit une impulsion plus vive (voy. *Analyse du Paradis*).

(3) Ainsi mille splendeurs.....

Ce mot n'est pas mis au hasard : les *Splendeurs* sont les Ames du Paradis, comme les *Ombres* sont celles de l'Enfer et du Purgatoire. Dans ces deux régions, l'Ame est saisissable à la vue ; dans les sphères du Paradis, au contraire, elles sont, quoique à des degrés divers, entièrement voilées sous une vapeur lumineuse, et nagent dans un océan de lumière.

(4) Avant d'avoir posé le glaive.....

Avant que ton âme se soit séparée de ton corps.

Le glaive militant, par opposition au triomphe éternel ; de même que l'on distingue l'Eglise militante de l'Eglise triomphante, l'une sur la terre, l'autre dans le Ciel.

L'Ame qui parle est celle de Justinien : elle dit au poëte qu'elle et ses compagnes réfléchissent la clarté de Dieu même ; qu'elles ont le don de voir dans son sein comme dans un miroir ; qu'elles peuvent donc éclaircir tous les doutes, répondre à toutes les questions (voy. *Analyse du Paradis*).

Cette proposition se représentera souvent dans le cours du poëme.

(5) Qui, sous d'autres rayons.....

La planète de Mercure, où nous sommes en ce moment : elle reste souvent cachée à la Terre derrière le Soleil, plus grand et plus brillant que Mercure.

NOTES DU CHANT VI.

(1) Après que Constantin.....

C'est-à-dire après que l'empereur Constantin eut transporté le

pire de Rome à Byzance, de l'Occident à l'Orient, contrairement à la marche des cieux, qui vont d'orient en occident. L'Aigle avait suivi cette direction, lorsque, avec Enée, il avait pris son vol des ruines de Troie pour venir se poser aux bords du Tibre. Constantin, au contraire, l'avait ramené avec lui non loin de Troie, sur les confins de l'Asie, aux lieux bien connus de l'aigle, aux lieux d'où l'aigle avait pris son premier vol.

La fatale émigration de Constantin avait été opérée l'an 324 de l'ère chrétienne. C'est en 527 que l'empire échut à Justinien, un peu plus de deux siècles après, comme le dit notre poëte.

(2) Avant de me vouer à ma législature.

Il n'est ignoré de personne que Justinien a recueilli en un corps d'ouvrage les lois, édits et autres règles de justice jusque-là éparses et contradictoires.

Dans les vers suivants, il confesse avoir d'abord partagé l'hérésie d'Eutychès, moins par conviction peut-être que par faiblesse pour l'impératrice Théodora. Il fut ramené au pur catholicisme par le pape Agabite.

(3) Mon Bélisaire eut seul ....

Pendant que l'empereur illustrait son règne par *sa législature,* Bélisaire défendait l'empire par son épée. Ses victoires, signes de la faveur céleste, permettaient au monarque de se consacrer à une œuvre toute pacifique.

(4) Voilà bien qui répond, frère.....

C'est-à-dire : tu sais maintenant *mon nom ;* j'ai satisfait à la première partie de ta demande (voy. ch. V, presque à la fin). Quant à la question de savoir quelle est la loi qui arrête Justinien dans cette étoile, il n'y répond pas aussi vite. Il commence par esquisser à grands traits la gloire de l'empire sous le symbole de l'Aigle, en remontant jusqu'à Enée ; puis il arrive à ces vers, qui répondent réellement au désir du poëte :

L'étoile de Mercure est ouverte aux Esprits
Bons, actifs, généreux ....

Le poëte impérialiste a saisi cette occasion pour poser les droits de l'empire, en frappant à droite et à gauche sur les partis guelfe et gibelin, l'un ennemi trop ardent, l'autre serviteur trop réservé de la cause que Dante a embrassée avec passion (voy. *infra,* note 12).

(5) Depuis l'heure où Pallas.....

Pallas, fils d'Evandre, roi du Latium, allié d'Enée, et tué par Turnus (voy. *Enéide*, ch. VIII et X).

Depuis cette époque, la puissance fondée par Enée resta pendant 300 ans passablement obscure entre les mains des Albains, jusqu'à l'heure où le combat des Horaces et des Curiaces fonda réellement l'empire romain, et fit passer l'Aigle de ce côté.

(6) Mais son ongle de fer.....

Pompée détruisit Fiésole, qui dominait le coteau au pied duquel il fonda Florence, patrie du poëte.

(7) Près des temps.....

Près du temps où Jésus-Christ vint au monde.

(8) Malheur à Ptolomée!.....

César, après avoir visité les ruines de Troie, se retourna contre Ptolomée, roi de l'Egypte, le vainquit, et donna son royaume à Cléopâtre. — On a vu plus haut que la défaite de Pompée à Pharsale avait jeté le deuil et la terreur dans le cœur de ses amis jusque sur les bords du Nil.

Chaque mot de cette longue tirade demanderait une note pour ceux qui ne savent pas l'histoire; mais ceux-là ne liront ni Dante ni son traducteur.

Après la défaite de Juba, roi de Mauritanie, chez qui s'était réfugié Pompée, César repassa en Espagne, où, sous les murs de Monda, il tailla en pièces les débris de l'armée de son rival, commandés par ses deux fils.

(9) Sur le règne suivant.....

Sur le règne d'Octave (Auguste), qui dompta le farouche orgueil de Cassius et de Brutus, assassins de Jules César. On se rappelle que ces deux traîtres sont plongés dans le dernier abîme de l'Enfer (voy. *Enfer*, ch. XXXIV).

A Modène, Auguste battit Marc-Antoine, et le frère de celui-ci à Pérouse.

(10) Ce que l'Aigle avait fait.....

Voici qui devient terriblement subtil; cela veut dire : La gloire que l'Aigle avait conquise, celle qui plus tard illustra l'empire, ne sont rien à côté de celle qu'elle conquit sous le troisième empereur.

sous le cruel Tibère. C'est sous ce règne, et par les ordres d'un proconsul romain, que Jésus-Christ fut crucifié, *et satisfit par son sang à la colère de Dieu.*

Sous Titus, au contraire, l'Aigle venge Dieu de ses vengeurs, des Juifs, c'est-à-dire que Titus assiégea Jérusalem, et punit la race impie qui a été l'instrument criminel d'une légitime vengeance, l'instrument de la vengeance céleste (voy. ch. VII, note 4).

Comme cela sent le XIV[e] siècle !

(11) L'Aigle suit Charlemagne.....

Quand Charlemagne vainquit les Lombards, il n'était pas encore empereur d'Occident ; mais, déjà tout-puissant en Italie en 773, il avait reçu d'un concile œcuménique, présidé par le pape Adrien, le droit d'élire le Souverain Pontife. (*Chronique de Sigebert.*)

(12) ..... quels furent nos rivaux.

Conclusion que Justinien a formellement promise en commençant par ces mots :

....Je dois te montrer avec quelle raison
On combat l'étendard de ma noble maison.

Les lis jaunes étaient le symbole de Charles II, roi de la Pouille, issu de la maison d'Anjou, et fils de ce vaillant Charles I[er] qui avait conquis la Sicile. Les Guelfes avaient adopté son parti. Les Gibelins s'étaient bien rangés du côté de l'empire, mais pour s'en faire un auxiliaire, et non pas un maître. Ce n'est pas assez pour le poëte qui, exilé tantôt par eux, tantôt avec eux, leur a voué sa première haine, et semble leur réserver ses dernières imprécations. Elles sont, hélas ! bien souvent répétées dans le *Paradis*, où elles paraîtront sans doute moins bien placées que dans l'*Enfer ;* mais l'historien a pesé les hommes avec la balance du proscrit.

(13) Mais c'est là notre joie.....

Quoique moins brillantes, dit l'Ame, nous ne sommes pas moins heureuses que nos sœurs des sphères plus élevées, parce que Dieu a mesuré la puissance au droit, la félicité au mérite, les jouissances à la faculté de jouir (voy. ch. III, note 4, et ch. IV, note 3). Une plus grande somme de joie dépasserait nos forces; nous ne pouvons, par conséquent, porter envie à ceux qui la possèdent. De là l'inaltérable harmonie qui s'échappe sans fin de nos concerts.

ce contact, Dieu lui a communiqué l'incorruptibilité, le privilége des substances qui émanent directement de Dieu.

NOTES DU CHANT VIII.

(1) ..... sur le sein de Didon.

Sous les traits du jeune Ascagne. (*Enéide*, liv. III.)

Ici le poëte se montre plus rigoureusement catholique; il ne veut plus des riantes divinités de l'Olympe païen, et Venturi ne pourra plus s'écrier avec colère : *O brutta profanazione !*

(2) ..... ma Dame, en se faisant plus belle.

Nous avons déjà remarqué (voy. notamment *Analyse du Paradis*) que Béatrix devient plus brillante chaque fois qu'elle passe d'une sphère à une sphère plus élevée.

Ici les Splendeurs tournent sur elles-mêmes et décrivent des cercles plus ou moins étendus, suivant qu'elles sont plus ou moins parfaites. La première impulsion leur vient du neuvième Ciel, autrement dit *Premier Mobile*, qui lui-même reçoit le mouvement de l'immobile Empyrée (voy. *Analyse du Paradis*).

(3) ..... les princes de ce monde.

Les Anges à qui la direction de cette troisième sphère est confiée, et à qui tu as un jour adressé une de tes canzones commençant par ce vers : *Voi, che intendendo*, etc. (O du troisième Ciel, etc.).

(4) Tu m'as beaucoup aimé.....

Celui qui parle est Charles Martel, fils aîné de Charles le Boiteux, roi de Naples, auquel il aurait succédé si la mort ne l'eût pas enlevé du vivant même de son père.

Cet attachement exceptionnel du poëte pour un prince français s'explique par cette circonstance, que Dante avait été envoyé deux fois en ambassade à Naples, près du père de Charles Martel (c'est du moins l'opinion de Lombardi). Il paraît aussi, d'après Villani, que Charles Martel aurait passé quelques jours à Florence, où il aurait lié connaissance avec notre poëte.

Les divers pays que le prince décrit par des périphrases, et qui auraient fait partie de ses domaines s'il eût vécu, sont la Provence, le

royaume de Naples, la Hongrie et la Sicile; la Sicile, cette terre où le soufre exhale de brûlantes vapeurs longtemps attribuées au souffle du géant Typhée, foudroyé par Jupiter; la Sicile, qui était l'apanage de Charles Martel, du chef de Charles d'Anjou, son aïeul, mais qui fut ravie à la maison de France par les Vêpres siciliennes.

Le prince ajoute que, si son frère Robert (encore régnant à Naples) pesait mieux cette maxime : *Que le peuple tire toujours avantage des fautes de ses maîtres,* il renverrait bien vite ses amis appelés par lui de la Catalogne, et qu'il gorge de richesses aux dépens de ses sujets. Il dit que Robert « est un *cœur trop étroit, issu d'un cœur trop large,* » pour dire qu'il est le fils avare d'un père prodigue.

(5) ..... Dans le sein de ce Dieu de clémence.

Tu vois dans le sein de Dieu que je suis heureux de t'entendre. Mot à mot : Ma joie redouble à penser que tu la vois, et j'espère que tu vois aussi ce redoublement d'allégresse.

Oh ! concetti italiani ! me pardonnera-t-on d'avoir cherché à vous affaiblir?

(6) Un doute, en t'écoutant....

Tu m'as dit que Robert était le fils avare d'un père prodigue. Comment cela peut-il se faire dans les desseins de Dieu, etc. ?

L'Ame explique ce contraste par le libre arbitre, dont la glorification revient si souvent dans ce poëme, comme pour balancer la part beaucoup trop large que le poëte accorde aux influences des planètes (voy. ch. V, note 1re, *in fine*). Ainsi, dit-il, la volonté, le caprice, les influences, modifient chaque jour le principe que Dieu a jeté sur la terre. Sans cette variété, l'état social ne conviendrait pas à l'homme, qui est cependant éminemment sociable; car là où, d'un seul point de départ, tous tendraient au même but à l'aide des mêmes moyens, évidemment la société serait impossible : nul ne prêterait appui à son prochain, et l'homme n'aspirerait qu'à détruire l'homme qui lui ferait obstacle.

« Cela dit, (continue l'Ame) je veux compléter mon enseignement, ou bien, en langage métaphorique,

Je t'ai donné la toge, accepte le camail. (1)

---

(1) Il suffit de jeter les yeux sur un portrait de Dante pour saisir l'allusion. On le représente revêtu d'une longue robe flottante, et la tête recouverte d'une sorte de pèlerine ou camail qui descend jusqu'à la ceinture.

» Ce qui fait qu'avec cette variété de tendances l'homme souvent s'égare, c'est que ses guides et lui-même ne consultent pas avec assez de sollicitude et de prudence ses penchants, son aptitude, sa vocation. La société fait trop souvent d'un poëte un général, d'un soldat un juge, d'un orateur un prince, etc. »

De là le mot d'un écrivain moderne : Il fallait un homme d'Etat, ce fut un danseur qu'on choisit.

Mot, hélas! applicable à tous les temps!

NOTES DU CHANT IX.

(1) Ton père bien-aimé.....

Clémence, fille de Charles Martel, et femme de Louis X, roi de France.

Par le filet tendu sur la race de Charles Martel, il faut entendre les manœuvres à l'aide desquelles on donna, en 1309, l'investiture du royaume de Naples et de Sicile à Robert, frère cadet de Charles Martel, au détriment des enfants de ce dernier.

Quant à l'espérance d'une révolution, le poëte ne la laisse entrevoir que dans le vague, par la raison qu'il mourut sans l'avoir vue. On sait qu'il a retouché son poëme jusqu'aux derniers jours de sa vie.

(2) Vers ce soleil caché.....

Vers Dieu, vers ce point d'une extrême ténuité, dont l'ineffable splendeur pénètre toutes les sphères (voy. ch. XXXIII et *Analyse du Paradis*).

(3) ..... me montrant par sa vive lumière.

Nous avons déjà plusieurs fois remarqué que le degré d'affection ou d'allégresse des Ames se révèle par le degré de splendeur qu'elles jettent (voy. *infra,* note 10).

(4) Dans l'infâme Italie.....

Le poëte décrit ici le territoire sur lequel s'élève un château appelé *Romano.*

L'Ame qui parle est celle de Cunizza, sœur d'Azolin, tyran de Padoue, troisième du nom, de la famille des Onara, comtes de Bassano, tous deux nés d'Azolin II dit *le Moine.*

Le poëte prête à l'étoile de Vénus l'influence que la mythologie accorde à la déesse de ce nom (voy. ch. VIII, au début).

(5) Je pardonne avec joie.....

C'est peut-être un tort aux yeux du vulgaire ; car vous supposez que je dois souffrir d'être moins élevée que je ne l'aurais été sans cette imperfection. Mais vous vous trompez : notre bonheur est complet, puisqu'il se mesure sur nos facultés (voy. ch. III, note 5 ; — ch. IV, note 3 ; — ch. VI, note 13, etc.).

(6) Mais vois, tout près de nous.....

Cette autre Ame est celle de Foulques, célèbre trouvère provençal, qui florissait vers la fin du XII[e] siècle.

(7) Aujourd'hui dans la fange.....

L'homme procède par d'autres voies dans le pays de Padoue. Mais, pour avoir voulu s'emparer injustement de Vicence, le sang des Padouans teindra les marais qui avoisinent cette malheureuse cité.

(8) Aux lieux où le Silo.....

A Trévise, où domine Richard de Cammino.

Feltre, cité des marches de Trévise, pleurera la déloyauté de son évêque. Celui-ci, en effet, ayant donné l'hospitalité à des troupes de Ferrare qui fuyaient devant l'armée pontificale, les fit traîtreusement massacrer.

Malta était une prison d'Etat bâtie sur les bords du lac de Bolsène, et où le Pape ne faisait enfermer que les criminels les plus redoutables.

(9) Honteux gage de foi!.....

Le poëte suppose que l'évêque de Feltre a voulu, par ce sanglant holocauste, se rendre agréable au Pape.

(10) Comme ici le sourire.....

Au Paradis, la joie se révèle par l'intensité de la lumière, comme sur la terre par l'intensité du sourire, comme en Enfer la souffrance se manifeste par l'intensité de l'ombre qui enveloppe les Ames et affecte la forme du corps humain.

(11) .... Le lac le plus vaste.....

Après l'Océan qui enveloppe la terre, le plus grand amas d'eau est la Méditerranée, qui sépare Marseille de la côte africaine, deux

pays bien différents (*discordanti*) par les mœurs, les sites, la couleur des habitants, etc.

Ce bassin s'étend si loin de l'ouest à l'est, du détroit de Gibraltar (Colonnes d'Hercule) à la Palestine, que, quand il est midi au bord le plus oriental (à Constantinople, par exemple), l'aurore se lève à peine sur Séville, la rive la plus occidentale.

(12) Entre l'Ebre puissante.....

A Marseille, entre l'Ebre, fleuve d'Espagne très-rapproché de cette ville, et la Magra, petite rivière qui sépare la Toscane des Etats de Gênes.

(13) Aux deux bords opposés.....

Bugée, sur la terre d'Afrique; Marseille, sur le sol de la France.

Le poëte dit que le port de Marseille fut baigné jadis dans le sang.

Probablement par Brutus, que César avait envoyé contre cette ville (voy. Comment. de César, *de Bello civili,* lib. II).

(14) J'imprime ici mon sceau sur Vénus.....

Ma splendeur vivifie, fait briller la matière inerte dont est formée la planète (voy. ch. II, note 3, dernier alinéa). Au contraire, Vénus marqua son sceau sur moi pendant ma jeunesse; c'est-à-dire, je fus très-enclin à l'amour. L'Ame cite à l'appui de son aveu les noms des personnages les plus fameux par leurs faiblesses: Didon, fille de Bélus, veuve de Sychée, et qui rendit Enée infidèle à Créüse, etc.

(15) ..... non pas à des torts oubliés.

Le lecteur se rappelle que les Ames, avant de quitter le Purgatoire, boivent l'eau de l'Eunoë, qui a la propriété de leur faire oublier leurs péchés (*Purgat.,* ch. XXX et suiv.).

(16) C'est Raab.....

Encore un trait de tolérance! Raab était une prostituée de Jéricho, et, qui plus est, une misérable idolâtre. Mais son mérite devant Dieu fut d'avoir accueilli les émissaires de Josué, et de s'être sincèrement reconnue avant de mourir.

(17) Ce Ciel dont votre monde.....

Ceci est dit tout à la fois au propre et au figuré. La Terre, en par-

sant entre le Soleil et Vénus, jette son ombre sur cette planète.

Jésus, après son triomphe, avait tiré des Limbes les Ames des Justes morts avant sa venue (voy. *Enfer,* ch. IV, note 3). Raab fut une des premières qu'il choisit, comme pour montrer que sa loi est une loi de miséricorde et de charité.

(18) Mais ta ville, (on dirait.....)

Florence, à force de vices, paraît s'être vouée au culte de Satan, qui, par envie, a troublé le bonheur de nos premiers parents.

Florence sème au loin les florins, qu'elle marque d'une fleur de lis. Avec son or, elle a corrompu jusqu'au Souverain Pontife (dont le grand crime, il ne faut pas l'oublier, était de lutter contre l'empereur). Aussi Dante ne perd-il aucune occasion de frapper sur Boniface VIII, lui reprochant à chaque instant de préférer l'étude des Décrétales à celle de l'Evangile. On appelait *Décrétales* la collection des édits publiés par le Saint-Siége; et cette prédilection du Pontife se reconnaît assez, dit le poëte, aux marges du livre maculées par un long usage ou par les notes dont elles sont surchargées.

Le trait est d'autant plus perçant, que Boniface a grossi de près d'un sixième le livre des Décrétales. En rapprochant ce passage de plusieurs autres (voy. notamment ch. XVIII, note 7; — ch. XXVII, notes 3 et 4; — ch. XXIX, note 6), on voit que le reproche porte principalement sur le trafic des faveurs et des indulgences, sur l'abus des édits bursaux, sur la soif des richesses, en un mot.

Le poëte reproche ensuite à la cour de Rome l'oubli où elle laisse le berceau et le sépulcre du Christ. Le temps où vivait Alighieri était encore palpitant du souvenir des croisades. On conçoit qu'avec son caractère ardent, aventureux, Dante ait jeté un coup d'œil de regret sur ces pieuses et sanglantes expéditions.

Par ces mots : *l'adultère impur touche à son dernier jour,* il faut entendre la mort de Boniface VIII, survenue en 1303.

Milton, dans son *Paradis perdu,* a traité avec aussi peu de respect bien des choses saintes, bien des institutions religieuses, en les jetant pêle-mêle dans son *Paradis des Fous;* mais Milton était protestant, et dans toute la fièvre du puritanisme. Dante n'a pas cette excuse (voy. *Paradis perdu,* ch. III).

..... Then reliques, beads,
Indulgences, dispenses, pardons, bulls.
The spart of winds.....
(jouet des vents.....)

NOTES DU CHANT X.

(1) En regardant son fils.. ..

Dieu le Père (Première Valeur), l'Amour suprême (
t), son Fils (Jésus-Christ). C'est du concours de cette
e puissance que procèdent la vie, la couleur, etc.
Plus bas :

Un double mouvement.....

Vois les signes du zodiaque qui coupent l'équateur sur
ers; vois les étoiles fixes qui se meuvent dans un pla
quateur, etc. Déjà le poëte nous a fait admirer cett
rmonie des Cieux au début du chant Ier : *Par bien*
rs, etc. (voy. ch. Ier, note 6). Ce début est noble et g
sujet que l'on y traite.

(2) Porté par le Bélier.....

Le poëte rappelle encore qu'il accomplit son voyage
Bélier, au printemps, dans la saison où les jours gr
urore est plus matinale.

(3) Qu'une telle hauteur.....

C'est-à-dire qu'un si haut degré de splendeur dépas
n des hommes. Cela doit être, puisque, pour eux, l
is haute expression de la lumière.

(4) Je fus un des agneaux.....

L'Ame qui parle, et qui va tout à l'heure se nomme
iomas d'Aquin, élève d'Albert de Cologne, et l'un des
osélytes de saint Dominique.
Saint Thomas était né, en 1227, d'une famille illus
tite ville de la Campanie. Dominicain en 1243, m
est de lui que Martin Bucer, ministre luthérien à St
it : *Tolle Thomam, et Ecclesiam romanam subvert*
lé ce grand théologien l'Ange de l'Ecole, le Docteu
igle de la théologie.
Albert le Grand, appelé aussi Albert de Cologne, par
ngtemps dans cette ville et y fut enseveli. Il profess
t provincial des Dominicains.

Il y a ici un vers qu'il faut remarquer, parce qu'il sera dans le chant suivant l'objet d'une longue dissertation (ch. XI, note 8).

Ce vers, le voici :

Où le troupeau s'engraisse, à moins qu'il ne s'égare.

(5) Sous ce brillant éclair.....

Voici quelques renseignements sur les différents personnages dont les noms suivent :

Gratien, moine, auteur d'une savante compilation intitulée *les Décrétales*.

Pierre Lombard, connu sous le nom de *Maître des sentences*, et fameux par ses quatre livres de théologie. Par ces mots : *Qui fit comme la veuve,* etc. — Le poëte fait allusion à la dédicace de cet ouvrage, où l'auteur s'exprimait lui-même ainsi : « *Cupientes aliquid de tenuitate nostra* CUM PAUPERCULA *in gazophylacium Domini mittere.* » Laquelle pauvre femme (*paupercula*) offrit au emple, suivant saint Luc, deux minots de farine.

La cinquième Splendeur est Salomon. Il faut encore se rappeler ce ers qui le concerne :

Elle fut sans second dans le plus grand des rôles.

Saint Thomas d'Aquin en fera le texte d'une grave controverse ns le XIII[e] chant (ch. XIII, note 3).

Le flambeau des Ecoles. — Saint Denis l'Aréopagite, qui, dans livre, traita de l'essence des Anges.

L'avocat de la foi chrétienne. Paul Orosius, qui réfuta les hérésies s Gentils, et dédia son livre à saint Augustin.

La huitième Ame est celle de Séverin Boëce, mis à mort par Théo-le, roi des Goths, puis inhumé avec pompe dans l'église de Saint-re, à Pavie.

da, surnommé le Vénérable. — Richard de Saint-Victor, grand gien de la faculté de Paris.

n, l'illustre Séguier (d'autres disent Siger), professeur de lo- dans la fameuse rue du Fouarre, où Dante était aussi venu ir, et où l'on enseigne *des vérités jalouses* (*veri invidiosi*). Il te la profondeur d'une philosophie sous ce mot du poëte. Il dire que les vérités longtemps comprimées ne cessent de s'a-ns leurs entraves, et finissent toujours par les briser.

ociété humaine a beaucoup marché depuis les leçons de Sé-! Bien des *vérités jalouses* ont brisé leurs entraves : quand

donc la dernière aura-t-elle dit son dernier mot? Quand donc l'homme se reposera-t-il enfin dans ce calme qui est son but, et auquel il aspire par une éternelle agitation? Et quand cette soif de tout savoir, de tout connaître, sera enfin apaisée, en sera-t-il plus heureux? O mythe adorable et trop peu médité de l'arbre qui porte la science du bien et du mal!

La Reine des Epouses... l'Epouse du Seigneur, signifie l'Eglise.

Les vers qui terminent ce chant font succéder à une nomenclature un peu aride une image pleine de grâce et de grandeur.

NOTES DU CHANT XI.

(1) Cette voix qui m'avait répondu.....

La voix de saint Thomas d'Aquin. Il a lu dans le sein de Dieu le doute qui agite le Poëte; il va l'éclaircir (voy. ch. X, note 4, *in fine*; note 5, *in medio*).

Je compris le sourire (voy. ch. IX, notes 3 et 10).

(2) Pour amener l'épouse.....

C'est-à-dire, pour rendre l'Eglise plus sûre d'elle-même, plus forte, plus fidèle, plus digne de son divin Epoux, Dieu lui donna deux gardiens : François d'Assise et saint Dominique. Je ne parlerai que du premier, etc.

(3) Entre l'humble Tupin..... (1).

Entre le Tupin, petite rivière voisine de la ville d'Assise, où naquit saint François, et la Chiassi, qui tombe du haut d'une montagne où saint Ubald s'était retiré.

Le fertile coteau fait sentir le chaud et le froid à Pérouse : le froid pendant l'hiver, à cause des neiges dont il est couvert; la chaleur pendant l'été, par la réverbération des rayons solaires qui pénètrent par une des portes de la ville, appelée, à cause de cela, *Porta Sole, Porte au Soleil.*

Gualda et Nocera pleurent au faite, c'est-à-dire que ces deux villes sont tourmentées par la tyrannie d'un mauvais gouvernement.

La ville d'Assise s'élève sur la partie la moins rapide de ce co-

---

(1) Numéro de renvoi oublié page 592.

teau. C'est là que se leva un nouveau soleil ; c'est là que naquit saint François : d'où le poëte, continuant sa métaphore, conclut que le nom d'*Orient* doit être donné au berceau de l'illustre archimandrite.

Celle à qui le monde ferme les portes du plaisir, c'est la *Pauvreté,* que le poëte va personnifier par des images un peu obscures, mais pleines de grandeur. Il la dit veuve depuis onze cents ans de son premier époux, de Jésus-Christ. Tout le monde la reppusse, et cependant c'est grâce à elle que le pêcheur Amiclas vécut tranquille dans sa cabane, pendant qu'à sa porte Pompée et César se disputaient le monde dans les champs de Pharsale (voy. Lucain, *Pharsale*). — C'est elle encore, la dédaignée, qui a suivi Jésus-Christ jusqu'au sommet de la croix, plus digne d'admiration peut-être que Marie elle-même, qui s'était arrêtée au pied de l'arbre fatal. Ici le poëte a un peu emporté le chrétien.

(4) Aux pieds du saint Pontife.....

Il y a dans le texte : *coram parente,* paroles sacramentelles que renfermaient les actes de mariage. Seulement, ici, il s'agit du père spirituel, de l'évêque qui reçut les vœux de François en présence de son chapitre (de la cour spirituelle) figurant la famille qui assiste au mariage d'un de ses membres.

(5) Bientôt le digne fils.....

Saint Bernard de Quintavelle, premier disciple de saint François; Egidius, Sylvestre, autres disciples qui, sur les traces du saint homme, s'étaient déchaussés en signe d'humilité, et pour se conformer à la règle de l'ordre nouveau.

Tous ensuite, les disciples et François, (lui leur père, et la Pauvreté leur mère) vont à Rome demander au pape Innocent III une bulle qui autorisât la fondation de l'ordre des Franciscains, en attendant que le pape Honorius III y apposât le sceau d'une consécration plus éclatante.

Le mot *Archimandrite* est dans le texte; il dérive du grec ἀρχιμανδρίτης, et veut dire chef de cloître.

Saint François s'en alla ensuite prêcher le fier soudan d'Egypte; mais, ayant échoué dans sa tentative, il vint s'établir en Toscane, sur la montagne d'*Alvernia,* où il reçut ce que l'on appelle *les stigmates de saint François,* c'est-à-dire les marques des clous et de la couronne d'épines qui percèrent le front, les pieds et les mains du Christ.

(6) ..... sa compagne fidèle.

La Pauvreté.

(7) Quel fut l'homme après lui ....

Après un tel maître, Dominique seul pouvait prendre en main le gouvernail de l'ordre. C'est lui qui fut le chef des Dominicains. Il semble que la direction de l'Eglise (*de la barque de saint Pierre*) ne puisse s'entendre que d'un Souverain Pontife. Dante a fait allusion probablement à la célèbre vision du pape Innocent III, qui crut voir en songe saint François et saint Dominique soutenant l'église de Saint-Jean-de-Latran, *mater et caput Ecclesiarum,* qui menaçait ruine.

(8) Plus leur mamelle est vide.....

Plus les moines se mêlent au monde pour y amasser des richesses, moins ils remplissent le trésor de la grâce et des vertus.

Ceux qui suivent fidèlement la règle sont si peu nombreux, qu'il suffirait de bien peu de lin pour les vêtir.

Par cette longue et belle digression, saint Thomas d'Aquin revient à son point de départ (voy. *supra,* note 1re ; — ch. X, note 4, *in fine*).

Va! fais voir au Pasteur.....

Fais voir au nouveau général de l'ordre que les frères gagnent le Ciel (*que le troupeau s'engraisse*) en suivant les traces de saint François et de saint Dominique; que, hors de cette voie, *le troupeau s'égare* et marche à la perdition.

NOTES DU CHANT XII.

(1) Aussitôt que la Flamme.....

Aussitôt que saint Thomas d'Aquin eut fini de parler, il alla reprendre sa place dans le cercle mystérieux ; puis une autre ronde vint se former autour de la première.

(2) O Muses de la terre!.....

Ce poëte, si profane dans ses invocations, le voilà devenu bien sévère pour la fable! Il a déjà passablement maltraité la blonde Vénus au début du VIIIe chant. C'est ici le tour des Muses, de ces

Muses qui le traitent en enfant gâté, l'ingrat qu'il est ! Mais, rassurons-nous ; deux vers plus bas, nous allons voir reparaître Iris, la riante messagère de Junon, et la nympe Echo, qui expia si cruellement son amour pour le beau Narcisse.

(3) Emblème de pardon.....

Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis... et non erunt ultra aquæ diluvii ad delendam universam carnem. (Genèse, IX.)

(4) Je parlerai d'un chef.....

C'est-à-dire : saint Thomas d'Aquin, disciple de saint Dominique, t'a fait l'éloge de mon maître, de saint François d'Assise. Par une charitable réciprocité, je ferai l'éloge de saint Dominique. Les deux rondes tournent ensemble pour indiquer que les deux ordres (les franciscains et les dominicains) appartiennent à la même famille.

(5) La milice du Christ.....

L'Eglise languissait, elle que le Seigneur avait pourtant relevée au prix de son sang. Dieu, la prenant en pitié, envoya pour la soutenir saint François et saint Dominique.

(6) Sur ce point de la terre.....

Périphrase pour indiquer la ville de Callaroga, en Espagne, où naquit saint Dominique, et d'où le vent du printemps souffle sur l'Europe. — *La grande Eau,* l'Océan où le soleil se cache, soit tous les soirs, soit principalement dans certains temps de l'année et pour certains peuples de la terre.

(7) Où le lion figure.....

Dans les armes de Castille, on voit un lion sous une tour et une tour sous un lion.

(8) Doux aux siens, mais terrible.....

Terrible en effet : témoin les malheureux Albigeois, qu'il réduisit par le fer et par le feu ; témoin ce tribunal de l'inquisition dont il fut le fondateur.

(9) Qu'il inspirait sa mère.....

Sa mère, pendant sa grossesse, raconta qu'elle avait vu en songe un chien blanc et noir portant un flambeau dans la gueule : ce qui parut plus tard s'expliquer par le costume des dominicains et par l'ardeur de leur zèle.

L'autre songe dont il est parlé plus bas est celui-ci : La marraine de l'enfant rêva que saint Dominique avait une étoile au front, et une autre à la nuque, éclairant ainsi l'orient et l'occident. Son nom même, inspiré à la marraine par le Saint-Esprit, eut une signification mystérieuse. *Dominique, de Dominus* (voué au Seigneur, venant du Seigneur).

(10) Car son premier amour.....

Fut tout à la pauvreté, conformément à cette parole du Seigneur: *Vade, vende quæ habes et da pauperibus.*

(11) *Voyez, je suis venu.....*

Je suis venu parmi vous exprès pour m'humilier et pour vous prêcher l'humilité.

(12) Que le nom de Félix.....

On sait que Félix veut dire en latin *heureux*. Jeanne ou Johanna signifierait, suivant les étymologistes, *gratia Dei, grâce de Dieu*... Heureux père, heureuse mère, qui ont donné le jour à un tel fils!

(13) Bégayant les leçons d'Ostiens.....

Le cardinal Ostiens, commentateur des Décrétales de Gratien (voy. ch. X, note 5).

Taddée, médecin célèbre et grand jurisconsulte de Florence.

(14) Ni des biens mal acquis.....

Sorte de compromis qui consistait, pour les riches et les puissants, à faire sanctionner leurs rapines, à la charge de payer une amende, une prime à l'autorité; dans le sens où Louis XI promettait à la Bonne Dame de Chartres une belle statue d'or, si elle l'aidait à dépouiller son bien-aimé cousin de Bourgogne.

Nec decimas quæ sunt, etc., ni la dîme qui appartient aux pauvres. Ce vers, tout entier en latin, est probablement la reproduction de quelque aphorisme de droit canonique, ou peut-être quelque article de règlement de police, comme on dit chez nous, par exemple, le dixième des recettes brutes d'un théâtre sera prélevé au profit des hospices. On sait que, dans le moyen âge, le latin était la langue des actes publics.

(15) ..... cette plante humble et fière.

La Foi, qui a fait surgir, entre autres défenseurs, les vingt-quatre âmes qui t'entourent en ce moment de leur double ronde.

(16) Débordant de son lit....

Vingt rivières, pour dire plusieurs disciples de saint Dominique, lusieurs ordres émanés du sien.

(17) Si tel fut, ô mon frère.....

Si tel fut saint Dominique, tu ne dois pas moins d'admiration à aint François d'Assise, qui eut les mêmes vertus.

(18) Dans les murs de Casal.....

Deux communautés de l'ordre des franciscains qui s'éloignaient le la règle, l'une par excès de rigueur, l'autre par excès de nollesse.

Celui qui parle est saint Bonaventure. Né en 1221, il était entré n religion à vingt-deux ans, et fut reçu docteur en la célèbre uni-ersité de Paris. Il fut ensuite général de son ordre pendant dix ıs. Grégoire X le fit évêque d'Albano et cardinal. Il mourut à yon, à l'âge de cinquante-trois ans.

Augustin et Illuminato sont deux des premiers disciples de saint ançois.

Hugues de Saint-Victor, célèbre théologien, surnommé la langue saint Augustin.

Pierre le Comestor, auteur de l'*Histoire des écoles*, né en Lom-rdie, et inhumé à Paris en l'église de Saint-Victor.

Pierre d'Espagne, renommé pour ses douze livres de logique.

Le prophète Nathan, qui gourmanda le roi David dans ses écarts. ıelle idée d'être allé chercher ce vieux patriarche hébreu pour le ler avec tous ces soldats de la foi nouvelle!

Chrysostôme (saint Jean), archevêque de Constantinople, de la étropole de l'Eglise grecque.

Anselme, le saint évêque de Cantorbéry, martyr.

Donato, savant grammairien.

Raban, écrivain du IX[e] siècle.

Joachim de Calabre, fondateur d'un monastère célèbre à Cosence, ort en 1202.

(Voir Natal Alexandre, *Hist. ecclésiast.*)

(19) De saint Thomas d'Aquin.....

Saint Bonaventure explique les motifs qui l'ont engagé à vanter ısi le haut paladin de la Foi, saint Dominique. Il termine en disant e, dans la ronde qu'il conduit, il y a onze Ames du Paradis, onze

fleurs du jardin. Il vient de les nommer toutes : il est, lui, la douzième ; les onze autres, conduites par saint Thomas d'Aquin, ont été dénombrées par lui dans le chant précédent. — Telles sont les deux guirlandes que le poëte désirait connaître.

NOTES DU CHANT XIII.

(1) Ce que j'ai vu là-haut.....

Si vous désirez, lecteur, vous faire une idée à peu près exacte de cette double ronde qui m'entourait, de ces vingt-quatre Splendeurs qui brillaient autour de moi, choisissez dans le ciel les quinze étoiles les plus brillantes parmi celles que l'on nomme *de première grandeur*. Ajoutez-y les sept étoiles qui composent le Chariot de David, et qui, presque immobiles au pôle arctique, ne dépassent jamais dans leurs évolutions le premier ciel, le ciel le plus voisin de la Terre. Pour compléter le nombre de vingt-quatre, détachez de la *Petite-Ourse* les deux étoiles (les deux rubis) qui forment comme l'orifice d'une corne attachée par la base à l'une des roues du Chariot. Divisez ces vingt-quatre étoiles en deux couronnes semblables à celle que Bacchus prit au front d'Ariane pour la placer au rang des constellations. Telles, etc.

Voici les vers charmants d'Ovide sur cette couronne d'Ariane :

..... Sumptam de fronte coronam
Immisit cœlo... tenues volat illa per auras :
Dumque volat, gemmæ nitidos vertuntur in ignes
Consistuntque loco, specie remanente coronæ.

(*Metam.* lib. VIII, fab. 3.)

(2) Est à la Chiana.....

Ce que le Premier Mobile, la plus rapide des neuf sphères, est à la Chiana, petite rivière de la Toscane, qui coule très-lentement.

(3) Celle qui m'avait peint.....

Saint Thomas d'Aquin, qui avait raconté la vie de saint François d'Assise (voy. *supra,* ch. X). Dans ce discours, deux points avaient embarrassé le poëte; le premier reposant sur ce vers :

Où le troupeau s'engraisse, à moins qu'il ne s'égare.

(Ibid., note 4, *in fine*.)

Dans le chant XI, saint Thomas a expliqué longuement le sens de ces paroles (ch. XI, note 8).

Le second point est relatif à Salomon, de qui saint Thomas a dit :

> *Elle fut sans second dans le plus grand des rôles.*
>
> Ch. X, note 5.

C'est sur ce dernier point qu'il va revenir pour l'expliquer.

Ce qui fait l'embarras du poëte, c'est que deux êtres ont dû posséder la sagesse au moins autant que Salomon, savoir : Adam et Jésus-Christ. Comment donc Salomon aurait-il été *sans second* sur la terre? Quelle bonne fortune qu'une pareille thèse pour un docteur, et même pour un poëte du XIVe siècle! Aussi saint Thomas arrive-t-il par de longs détours à cette solution assez puérile : Tu as raison : Adam, avant sa faute, et Jésus-Christ — toujours — ont été des êtres doués de la vraie sagesse : mais je considère ici Salomon comme monarque seulement; et, par rapport aux autres princes de la terre, j'ai pu dire qu'il fut *sans second dans le plus grand des rôles !*

O triste reflet des Pierre Comestor, des Raban et des Gratien! Dante! Dante! toi qui railles avec tant de finesse ou d'amertume le pédantisme de l'Ecole (voy. *infra*, note 6, et ch. IX, note 18, *in medio*), prends garde! Poëte, ô poëte! reviens vite aux sources profanes du Parnasse et au gracieux cortége des neuf sœurs!

(4) Cette vive clarté.....

Le Saint-Esprit, qui se réfléchit du haut de l'Empyrée dans les neuf sphères visibles, et qui, au dernier degré de l'échelle des êtres, produit, vivifie les animaux, les plantes (produits par semence), certains êtres organisés (sans semence, dit-on), tels que les madrépores, les champignons, les vers, etc.

Cette diversité de destinées revient souvent à la pensée du poëte; il en fait un des caractères essentiels du libre arbitre, de la perfectibilité, de la sociabilité, etc. (voy. *suprà*, ch. VIII, note 6, et *passim*).

(5) Tel le premier limon.....

Adam.

Le fruit de Marie, Jésus-Christ.

(6) Le prince à qui Dieu dit : *Demande*.....

Dieu dit à Salomon : « *Postula quod vis...* » Salomon répondit :

« *Dabis servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit.* » Et Dieu lui accorda ce qu'il demandait par ces paroles : *Ut nullus* ANTE TE SIMILIS *tui fuerit*. Le *sans second* est une allusion évidente à ce passage du livre des Rois.

Dante énumère ensuite toutes les choses que le sage monarque ne demande pas, pour flageller rudement ces abominables formules de l'Ecole, qui sont pour nous aujourd'hui un objet de terreur, mais qui faisaient les délices du XIII[e] siècle (voy. *supra,* note 3, *in fine*). A ce titre, nous pardonnons au poëte les tortures qu'il inflige à son infortuné traducteur. Le délassement, d'ailleurs, ne se fera pas attendre : la fin de ce chant respire la plus haute raison éclairée par le plus admirable bon sens.

(7) Mets ce plomb à tes pieds.....

Que cet exemple t'apprenne à ne pas trop précipiter tes jugements : tu m'as cru en contradiction avec moi-même, parce que tu n'avais pas assez mûrement pesé mes paroles.

Il cite ensuite quelques sophistes célèbres : Mélisson, Parménide et Brissus; Sabellion, hérésiarque qui niait les trois personnes en Dieu ; Arius, qui combattit le principe de la consubstantialité.

Maître Jacques, expression familière qui a un sens bien arrêté dans notre langue, prise ici comme personnification des sots vaniteux et étourdis, qui parlent de tout à tort et à travers.

Quelle hardiesse et quelle noble tolérance dans ces quatre derniers vers !

NOTES DU CHANT XIV.

(1) Dans un vase arrondi.....

Comparaison assez étrange. La parole de Béatrix, placée au centre des deux cercles lumineux, allait à la circonférence, comme l'eau agitée au centre d'un bassin cède à la pression et tend à se retirer vers les bords : les paroles des Ames formant le cercle arrivaient, au contraire, à Béatrix semblables au mouvement des ondes qui, frappées au bord du vase, se précipitent vers le centre.

(2) Et ne songe pas même au désir.....

Il n'a pas encore eu le temps de se rendre compte du désir qui

l'assiége, tant a été rapide, de la part de Béatrix, la perception de la pensée que recèle l'âme du poëte.

(3) Ne souffriront-ils pas.....

Vos yeux mortels, disposés pour les choses de ce bas monde, ne seront-ils pas trop faibles pour supporter l'éclat qui vous enveloppe?

(4) Et de la vision — plus claire.....

La *vision* veut dire ici la faculté de voir Dieu, plus puissante pour celui qui a mieux mérité du Ciel; le reste se comprend. Rien de plus ingénieux et de plus élégant que la comparaison tirée du charbon qui se voit plus brillant au milieu de la flamme, comme le corps se verra plus brillant au travers de son enveloppe resplendissante.

Quant à la réunion du corps et de l'âme après le jugement dernier, voyez *Enfer,* ch. VI et XIII, où il est dit que cette réunion doublera la félicité des uns et le supplice des autres.

(5) Aux corps de ce qui fut.....

Douce et pieuse doctrine contestée par quelques docteurs, mais si consolante qu'elle doit être vraie. Rien n'est mieux fait pour fortifier l'homme au milieu des plus rudes épreuves que l'espérance de se retrouver dans un monde meilleur avec les êtres qui lui ont fait aimer la vie.

(6) Tout à coup, au-dessus.....

« Au-dessus des deux rondes qui m'entouraient apparut un Ciel nouveau. » Le poëte s'élève doucement de la sphère du Soleil dans celle de Mars; le visage de Béatrix devient plus brillant.

(7) O souvenirs d'en haut!.....

Le poëte, à son début (*Parad.,* ch. I[er]), a déjà déploré l'impuissance de sa mémoire, à propos des grandes choses qu'il avait vues dans le Ciel (*id.,* ch. XXIII, 3[e] alinéa).

(8) Par un art qui pour nous.....

Encore aujourd'hui, l'on n'est pas parfaitement éclairé sur la nature des corps qui composent *la voie lactée;* mais on s'accorde à les considérer comme un immense amas de nébuleuses que leur éloignement ne permet pas de distinguer.

Du reste, la comparaison est digne du sujet. Les Ames groupées ensemble par myriades éblouissantes figuraient la croix et le corps

de Jésus-Christ; et, dans cette nouvelle voie lactée, chaque étoile variait à chaque instant de pose, d'aspect et de splendeur.

(9) Ceux qui m'accuseront....

Après une admirable tirade, en voici une qui sent bien la manière et l'afféterie. Le poëte a voulu dire ceci : Je n'avais jamais rien tant admiré, pas même Béatrix. Mais c'est que je ne l'avais pas encore regardée, depuis que la croix absorbait toute mon attention. Or, par une secrète harmonie, l'éclat de Béatrix est toujours en rapport avec la splendeur des sphères où elle se trouve (voy. *Analyse du Paradis*). Si donc je l'avais regardée, j'aurais vu qu'elle était aussi brillante que Mars. Que cet aveu soit mon excuse, et que Dieu ne me punisse pas de ce que ma sincérité grandit à mesure que mon âme s'élève.

NOTES DU CHANT XV.

(1) L'esprit de charité....

Il y a dans le texte la *volonté bienveillante*. J'ai dit nettement *la charité*, pour rendre plus saisissable l'intention du poëte dans toute cette tirade.

(2) Telles, dans la paisible....

Comparaison charmante dont le poëte profite, en passant, avec sa hardiesse accoutumée, pour dire son mot sur la nature des étoiles filantes, qui, aujourd'hui encore, embarrassent la science.

(3) Comme un flambeau....

Cette image et celle qui suit indiquent avec une grâce vraiment ravissante que les Ames ou Splendeurs étaient retenues et comme absorbées dans la croix, et qu'elles changeaient de place sans s'échapper de leur brillante prison.

(4) *Progenies, Dei*....

J'ai dû conserver en latin ce qui est en latin dans l'original. « O fils de ma race, toi que Dieu inonde de sa grâce, à quel autre » mortel la porte des Cieux fut-elle jamais ouverte deux fois? »

C'est une imitation des paroles qu'Anchise adressa à son fils Enée visitant les Champs-Elysées. (*Enéide,* liv. VI.)

Venisti tandem, tuaque expectata parenti
Vicit iter durum pietas.....

Mais Venturi, qui ne ménage guère notre poëte, ajoute en citant ce passage : *Rozza copia di bellissimo originale.*

L'Ame qui parle est celle de Cacciaguida, trisaïeul de Dante. Il la fait parler en latin, parce que, dans ces temps reculés, le latin était la langue des classes supérieures. Il veut aussi, par l'emploi de cet idiome, donner un caractère plus solennel à son personnage (voy. ch. XIX, note 5, *in fine*). Tout ce passage, malgré les voiles qui l'enveloppent, peut cependant se comprendre sans commentaire.

(5) Dès que vous connaissez.....

C'est-à-dire dès que vous connaissez Dieu, la *sagesse* et l'*amour,* le *désir* et le *pouvoir* sont égaux parmi les élus : au contraire de ce qui se passe chez les hommes, qui ont tant de peine à tenir ces choses dans une balance égale.

(6) ..... ô paternel accueil !

Paterna festa. — Aux premiers mots prononcés par Cacciaguida, Dante a pu reconnaître un de ses aïeux ; mais il ne sait pas encore son nom, et il le lui demande.

(7) Celui de qui ton nom.....

« Ton bisaïeul, celui qui adopta le premier le nom ou surnom d'Alighieri, est, depuis plus de cent ans, enfermé dans le cercle des Orgueilleux, sur la montagne du Purgatoire (ch. X et XI, *Purgat.*). Tes prières, je pense, abrégeront son martyre. » (Voy. *Purgat.,* ch. III, *in fine,* et *passim.*)

(8) Florence, sous l'abri des vieux murs . ..

Où l'on voit encore la tour de l'horloge, et l'église dont les cloches appellent les fidèles.

Suit une belle comparaison des temps anciens et des temps modernes : « *Laudator temporis acti !* »

(9) Et nul palais désert.....

Allusion aux proscriptions dont les guerres civiles avaient déjà frappé d'illustres personnages à l'époque où Dante rencontre son aïeul.

(10) Votre Mont-Oiseleur.....

Montagne près de Florence. *Monte-Malo,* autre montagne près de Rome ; c'est-à-dire votre orgueilleuse cité n'aspirait pas encore à dominer Rome elle-même. Mais plus elle sera élevée, plus sa chute sera terrible. Ce qui répond à cette idée :

La roche Tarpéïenne est près du Capitole.

Suit une nomenclature de personnages bien grands alors, bien obscurs, hélas! aujourd'hui, comme le fera remarquer plus loin Cacciaguida lui-même avec un accent de profonde mélancolie.

Au reste, si tous ces noms sont tombés dans l'oubli, les vers que le poëte leur a consacrés méritent un meilleur sort. Ils sont beaux, et resteront beaux éternellement (voy. ch. XVI, note 11, *in fine*). Déjà nous avons admiré dans l'*Enfer* (ch. VII, page 37) la même idée philosophique sur la décadence et la rénovation de toutes les choses de ce monde.

(11) Dans ce vase d'honneur.....

Dans cette pure et sainte cité, ma mère me reçut comme un don de cette Vierge sainte que les chastes épouses semblent invoquer avec plus d'ardeur dans les douleurs de l'enfantement.

(12) Dieu, du val de Pado.....

De Ferrare, suivant l'opinion la plus accréditée (voy. notamment Bocace). La femme de Cacciaguida était une Alighieri, d'où vint le surnom ou second nom de la famille Cacciaguida. *Dante* paraît n'être qu'un prénom, par contraction de *Durante;* mais probablement c'était là ce qu'on appelle dans les grandes familles un prénom patronymique, et qui ne serait venu à notre poëte qu'après avoir été porté par ses ascendants.

(13) ..... l'empereur Conradin.

Conrad III, qui guerroya contre les Turcs. C'est dans une de ces guerres que Cacciaguida aurait trouvé une mort glorieuse.

NOTES DU CHANT XVI.

(1) Au manteau qui toujours.....

La comparaison peut manquer d'élégance, mais elle est d'une énergique précision. Les derniers descendants finissent toujours par

ternir la gloire conquise par les chefs de race. Tout s'use, les races comme les toges. Dante, en ajoutant que le temps répare les outrages du temps, aurait-il voulu dire qu'il est destiné, lui, à relever l'éclat de son nom? En tout cas, la postérité s'est prononcée.

(2) Pour répondre, j'usai de ce *vous*.....

Le *vous* fut substitué au tutoiement républicain, quand Jules César eut été nommé dictateur à vie; mais cette innovation ne tarda pas à périr, et le tutoiement fut le seul et triste débris échappé au naufrage des libertés républicaines. Dante a recours à la formule des temps modernes, en signe de courtoisie et de respect pour son trisaïeul.

(3) Comme une autre, dit-on.....

Ma Dame me sourit en signe d'intelligence, de même que la suivante de Ginevra fit comprendre à celle-ci, par un signe équivalent (*tossendo*), qu'elle avait surpris le baiser de Lancelot (voy. Episode de Françoise de Rimini, *Enfer,* ch. V, note 8, et collection des *Romans de la Table ronde,* par M. de Tressan).

(4) Parlez-nous du bercail ....

Parlez-nous de Florence, placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste; citez-nous les noms, etc.

(5) Mais sans plier sa langue.....

Sans renoncer à la langue latine, qu'il avait employée dès les premiers mots (voy. *supra,* ch. XV, note 4, et *infra*, ch. XVII, vers 34).

(6) Sous le Lion brûlant.....

Depuis que l'Ange Gabriel a annoncé à la sainte Vierge la conception jusqu'au jour où je vins au monde, la planète de Mars, où nous sommes, a passé 580 fois sous le signe du zodiaque nommé le Lion; c'est-à-dire, je naquis vers la fin du onzième siècle de l'ère chrétienne : car la planète de Mars fait sa révolution en 686 jours 22 heures 29 minutes, ou deux ans moins 43 jours.

(7) Vers la sixième porte.....

Dans le sixième *sestier,* près la porte Saint-Pierre, qui sert encore de point de départ ou de repos aux coureurs qui, le jour de la Saint-Jean, se disputent le prix (voy. *Enfer,* ch. XV, note 13). Florence

famille des Amidei. Buondelmonte ayant manqué à sa parole, et refusé d'épouser une Amidei pour épouser une Donati, les parents outragés se vengèrent en assassinant Buondelmonte sur le *Ponte Vecchio*, au pied de l'antique statue du dieu Mars (voy. *Enfer*, ch. XIII, note 12). De là les Guelfes et les Gibelins, qui ont tant agité l'Italie (voy. *Vie de Dante,* en tête de l'*Enfer*).

Le poëte regrette que Buondelmonte ne se soit pas noyé dans l'Orma ou Ema, rivière qu'il dut traverser pour aller de son château à Florence.

(20) Pour donner à vos lis.....

Les Guelfes, s'étant emparés du pouvoir, avaient modifié le symbole de la république, et substitué le lis rouge en champ blanc au lis blanc sur un fond rouge.

NOTES DU CHANT XVII.

(1) Tel celui dont la chute.....

Tel Phaéton, dont la chute apprit aux pères de famille à se mettre en garde contre les importunités de leurs enfants, alla trouver Climène ou Climénée, sa mère, pour lui demander si Epaphos avait pu, sans mentir, lui refuser le titre de fils d'Apollon : te j'étais, c'est-à-dire impatient, curieux, inquiet; tel je parus au lumineux esprit de Cacciaguida, que j'avais vu, comme une étoile filante, glisser vers moi du haut de la croix lumineuse (voy. *supra*, ch. XV).

(2) Non pas pour que ton âme.....

Car nous lisons dans le sein de Dieu toutes tes pensées (voy. *Analyse du Paradis;* — voy. ch. IV, vers 16; *hic,* vers 33 et suiv., et *passim*); mais encore est-il juste que tu pries, si tu veux que l'on t'accorde. — *Frappez, et l'on vous ouvrira.*

(3) Le contingent.....

C'est-à-dire les choses qui passent, qui sont finies, qui *touchent* à d'autres choses par un commencement et une fin. Ce mot, pris par opposition avec l'éternel, l'infini, est emprunté au vocabulaire des controverses philosophiques.

La puissance du libre arbitre est parfaitement dépeinte dans

ge qui va suivre. On retrouve à chaque pas de ces sorties en ır du libre arbitre (ch. V, ch. VIII, et *passim*).

(4) ..... et les choses vont vite.

Florence et à Rome. C'est pendant l'ambassade du poëte près int-Siége que fut rendu l'arrêt de son exil; et le pouvoir pon-ıl ne fut pas étranger, dit-on, à cette intrigue. Aussi Boni-VIII est-il cruellement maltraité par sa victime toutes les fois le en trouve l'occasion. C'est surtout dans le Paradis que sa e et sa vengeance éclatent à chaque pas (ch. IX, *in fine,* note 18; ı. XVIII, note 7, et *passim*). — Voyez aussi la *Vie de Dante,* en de l'*Enfer;* et *Enfer,* ch. XIX, note 4; — ch. XXVII, notes 10 l.

(5) Il faudra tout quitter!.....

ɔur avoir écrit les six vers qui suivent, et aussi pour en bien ir la déchirante éloquence, il faut avoir subi soi-même les dou-s de l'exil, les regrets de la patrie absente.

(6) Que l'on t'applaudira.....

i, il y a toute une justification de la conduite politique du poëte. lfe de cœur, exilé avec les Gibelins, il renonce malgré lui au i des premiers; mais il se sépare bien vite des seconds, dont il rise la légèreté, l'orgueil et les vaines fanfaronnades. Il se voue lument à l'empire, parce qu'il faut à tout prix arracher Flo-e aux horreurs de la guerre civile; parce que la pauvre brebis ée veut à tout prix rentrer dans son bercail, comme le poëte ap-e lui-même sa patrie.

ɔur bien sentir la nuance qui sépare les Gibelins des Impéria-s, il faut se reporter au chant VIe, vers 102 et suiv.

e grand seigneur lombard, qui, le premier, doit offrir l'hospita-au poëte exilé, est Barthélemi Scaliger, frère aîné de Can Grande a Scala, dont il va parler plus bas, et qu'il a déjà immortalisé s son *Enfer* (ch. Ier et *passim*). Il le suppose marqué du sceau Mars, en signe du caractère belliqueux qu'il déploiera un jour.

(7) Avant qu'à Henry Sept.....

ıvant que le pape Clément V, né en Gascogne, n'ait trompé ıpereur et entravé secrètement ses vues sur l'Italie, contraire-nt aux promesses qu'il avait faites à ce prince pour arriver au ıe pontifical; avant cette époque, disons-nous, la vertu de Can

Grande brillera, etc., etc. Le poëte laisse dans l'ombre de la prophétie les grandes choses qui devront illustrer son bienfaiteur, parce qu'il était bien jeune encore lorsque Dante mit la dernière main à son poëme.

(8) Qu'ils auront expié.....

Illusion dont se berçait l'exilé. Il mourut sans avoir vu la ruine de ses ennemis et sans avoir revu sa patrie.

(9) J'avais fourni le fil.....

J'avais fait ma question; l'Ame y avait répondu.

Le poëte, avant de se séparer de son ancêtre, lui demande encore s'il doit publier le récit de son mystérieux voyage, au risque de blesser bien des puissances. Le fier Cacciaguida l'encourage à tout dire, et à enfoncer courageusement le scalpel dans la plaie, non pour l'envenimer, mais pour la guérir.

Notre poëte ne se le fait pas dire deux fois.

(10) ..... dans les cercles du mont.

Il y a dans le texte : *nel monte,* le mont, la sainte montagne, le Purgatoire.

NOTES DU CHANT XVIII.

(1) Mêlant tant de douceur.....

Repassant dans mon esprit les paroles de mon aïeul, où se mêlaient tant de douceur et d'amertume, des prédictions si douloureuses et des encouragements si glorieux. C'est pour l'arracher à ses sombres pensées, et pour lui rendre l'espérance, que Béatrix lui dit (deux vers plus bas) : « Ne suis-je pas près de Dieu ? Ne veillerai-je pas pour toi ? »

(2) ..... un nom si glorieux.

Que l'on est heureux d'être poëte, pour chanter les Machabée, les Charlemagne, etc., dont les noms vont apparaître tout à l'heure. — Le cinquième rameau de l'arbre saint, c'est le Ciel de Mars, où les Ames agglomérées figurent la croix, dont la cime, plus rapprochée de Dieu, tire de lui une si vive splendeur et une joie éternelle. — Mars recueille dans son sein les Ames des grands guerriers.

Les noms que Cacciaguida va énumérer n'ont pas besoin de commentaire.

au XIV[e] siècle, était bien brûlante (voy. ch. XX, note 5, *in fine*).

(4) ..... parmi d'autres hauts faits d'Albert.

Albert, empereur, dont le poëte s'est déjà plaint dans le chant VI[e] du *Purgatoire*. En 1303, Albert fit une invasion en Bohême, et changea Prague en désert. L'Aigle est censée prophétiser ici un fait non encore accompli : elle parle en l'an 1300.

(5) Celui qui doit périr.....

Philippe le Bel était, comme on sait, détesté du poëte : aussi quel coup de boutoir il ajoute à ceux dont le prince est mort! Les historiens racontent qu'étant à la chasse dans la forêt de Montfort, non loin de Paris, Philippe le Bel aurait été renversé de cheval et tué par un sanglier. Ils l'accusent aussi d'avoir payé en monnaie équivoque l'armée qu'il avait en Flandre.

L'usage des marchands (fondé sur de vieux décrets) est de clouer sur les comptoirs les pièces de monnaie fausses.

(6) Que chacune des deux.....

Allusion aux guerres acharnées que se faisaient alors Edouard I, roi d'Angleterre, et Robert, roi d'Ecosse.

Les rois luxurieux d'Espagne et de Bohême sont Alphonse et Venceslas (voy., sur ce dernier, *Purgat.*, ch. VII).

Le boîteux de Sion, Charles I (Charles d'Anjou), roi de Pouille, de Sicile et de *Jérusalem*. Il était boiteux. Ses vertus sont indiquées par le chiffre UN, et ses vices par le chiffre *mille*, pour faire entendre qu'il avait beaucoup de vices et peu de vertus. Mais c'est le vaincu qui parle du vainqueur (voy. *Purg.*, ch. XX, et *passim*).

Le nom de Charles I se retrouve partout avec le même appareil de haine et de colère.

Celui dont la basse avarice, etc. — Frédéric, fils de Pierre d'Aragon, et son successeur au trône de la Sicile, où mourut Anchise, le père du pieux Enée.

Son oncle et son frère. — Son oncle, Jacob, roi des îles Majorque et Minorque. Son frère, autre Jacob, roi d'Aragon.

Un prince de Norwége. — La Norwége avait alors ses rois, et n'était pas soumise à la Suède.

Un duc de Portugal. — Denis, surnommé l'*Agricola*, duc de Portugal de 1270 à 1325.

L'homme de Rascia. — Rascia, dans l'Esclavonie. Le roi de cette contrée avait, à cette époque, falsifié les ducats de Venise.

Honneur à la Hongrie ! — Depuis longtemps elle était malheureuse en rois.

Honneur aux Navarrois !—Si, soulevant un jour les monts Pyrénéens, ils pouvaient écraser sous leur masse énorme la domination française.

Chypre montre les dents. — Il y a dans le texte Nicosia et Famagoste, villes importantes du royaume de Chypre.

L'histoire n'a daigné s'occuper ni de ces obscures royautés ni de ces sourdes colères ; mais Dante n'écrivait pas pour l'histoire. Irrité contre les siens, il s'en vengeait sur toute la terre, et les princes qu'il mène si rudement étaient peut-être les meilleures gens du monde.

NOTES DU CHANT XX.

(1) Du signe qui conduit.....

De l'Aigle, du symbole impérial qui domine le monde.

(2) Je crus soudain entendre.....

C'est l'Aigle qui reprend la parole. Avant d'arriver au bec impérial, la voix semble circuler parmi ces myriades d'Esprits dont l'Aigle est composée.

L'Aigle va inviter le poëte à regarder ses yeux. Les cils, les prunelles, sont des agglomérations de Splendeurs (d'Ames) dont il va nommer les plus illustres.

(3) C'est le chantre inspiré.....

David, le roi-prophète.

(4) Le plus voisin du bec.....

L'empereur Trajan (voir, pour l'intelligence des vers suivants, le *Purgatoire*, ch. X). Il fut précipité dans l'Enfer avant sa conversion ; mais il fut sauvé, dit-on, par les ferventes prières de Grégoire le Grand, et monta ainsi de l'Enfer au Ciel.

(5) Le second, dans le cercle.....

Dans le cercle formé par les cils autour de l'œil de l'Aigle. Cette seconde Ame est celle d'Ezéchias, roi de Judée, qui obtint par ses prières de remettre *le jour au lendemain*, c'est-à-dire de vivre quinze ans au delà du terme annoncé par le prophète Isaïe.

L'Ame suivante est celle de l'empereur Constantin, qui se fit Grec avec l'Aigle, quand il transporta l'empire de Rome à Byzance, et causa par cette séparation le schisme grec et l'affaiblissement de l'Eglise (voy. ch. VI, note 1re).

Il sait si le Seigneur hésite..... Il sait QUE le Seigneur hésite à fermer son royaume, puisqu'il l'a trouvé ouvert, lui Constantin, malgré les maux qu'il a causés.

Le pieux Guillaume, qui vient ensuite, est Guillaume II, roi de Sicile, dit *le Bon*. Déjà mort, la Sicile le pleure, à cause de ses vertus ; elle pleure encore vivant (c'est-à-dire elle maudit) Charles d'Anjou, dit le Boiteux, et Frédéric d'Aragon : celui-là pour son ambition, celui-ci pour son avarice (voy. ch. XIX, note 6).

La Splendeur de Guillaume porte des marques assez évidentes de la Grâce ; c'est-à-dire, on peut juger de son rang par l'éclat qu'elle jette.

Le *Troyen Ryphée,* l'un des plus braves défenseurs de Troie. (Mais pourquoi n'avoir pas préféré le pieux Enée, le héros de Virgile, le fondateur de l'empire romain?) Quoique la vraie foi n'ait pas éclairé Ryphée, Dieu l'a choisi; la Grâce l'a visité en faveur de ses vertus (voy. ch. XIX, note 3).

A cette révélation inattendue, le poëte chrétien est bien surpris et presque scandalisé. Ryphée, un païen, mêlé aux chœurs les plus brillants du Paradis! L'Aigle s'explique, et justifie non-seulement la présence de Ryphée, mais encore celle de Trajan, comme ailleurs elle l'a déjà fait pour Raab, la courtisane de Jéricho (ch. IX, note 16).

Il semble absurde au profond penseur, cruel au tolérant philosophe, que la vertu soit confondue dans l'Enfer avec le crime. Il la fait monter au Ciel sous la garde de Caton d'Utique. Seulement, pour ne pas trop se brouiller avec le saint office de Philippe le Bel et de saint Dominique, il suppose que ces sages ont été chrétiens par le cœur, et qu'ils ont adoré, d'instinct pour ainsi dire, le Christ *déjà venu* ou le Christ *à venir*.

Quoi qu'il en soit, cette part faite à Ryphée, à Trajan, à Raab, est, à nos yeux, un progrès. Quand il écrivit l'*Enfer,* le poëte s'était contenté de réserver dans les Limbes une place pour les Ames vertueuses dont le seul crime fut de n'avoir pas reçu le baptême, et

> ..... dont la seule souffrance
> Est d'avoir le désir sans avoir l'espérance.
> (*Enfer,* ch. IV.)

L'audace lui est venue en s'avançant ; son âme, comme son style, s'est élevée avec son sujet, et l'on dirait que les douces influences du Paradis ont adouci les principes du théologien aussi bien que les chants du poëte.

(6) Et le vaincu triomphe.....

C'est-à-dire qu'à force de bonté, Dieu s'applaudit d'avoir laissé vaincre sa juste colère.

(7) Le premier, pour revivre.....

Trajan (voir note 4). Dante adopte ou feint d'adopter une opinion fort controversable à coup sûr, et d'après laquelle l'âme de Trajan, tirée de l'Enfer, serait rentrée quelque temps dans son corps, et revenue à la vie des hommes avant de monter à la vie éternelle.

(8) Par trois filles du Ciel.....

Par les trois vertus théologales, *la Foi, l'Espérance* et *la Charité*, que le poëte a rencontrées dans le dernier cercle du Purgatoire, conduisant le char de l'Eglise (voy. *Purgat.*, ch. XXIX et suiv.).

(9) Comme un bon cithariste.....

Les deux Splendeurs représentant Ryphée et Trajan semblèrent obéir à une même impulsion, comme les yeux de l'homme, qui s'ouvrent et se ferment, se lèvent et se baissent toujours ensemble (voy. ch. XII, vers 28 et 29), et leur soudain éclat se mit en harmonie avec la lumière qui semblait jaillir des paroles de l'Aigle impériale.

NOTES DU CHANT XXI.

(1) Au sort de Sémélé.....

Sémélé, ayant demandé que Jupiter la visitât dans tout l'éclat de sa gloire, fut consumée par les foudres que ce dieu portait avec lui.

Ce langage de Béatrix rappelle un peu trop certain personnage de comédie nommé Matamore, avec cette différence cependant que la sainte Dame ne peut mentir, et qu'elle est capable de réaliser tout ce qu'elle annonce.

(2) Qui lance, avec ses feux.....

C'est-à-dire : la planète de Saturne, qui lance avec ses propres feux ceux dont elle est brûlée par la constellation du Lion.

(3) Et dont le nom rappelle.....

Saturne.

L'âge d'or fut apporté à la terre par Saturne, quand son fils Jupiter l'eut exilé du Ciel..... « *Saturnia regna.* »

(4) Révélé par ces feux.....

Nous l'avons déjà dit : l'intensité de la lumière qui rayonne autour des Ames est en raison directe de leur allégresse, de leur amour.

Un peu plus bas, le poëte demande à l'Ame pourquoi elle se présente plutôt qu'une autre au-devant de lui. L'Ame répond qu'elle obéit à la loi de charité et d'amour, sans comprendre le mobile qui la pousse. Pourquoi elle plutôt qu'une autre? C'est le secret de Dieu seul. Il n'est donné à aucune créature de le pénétrer.

(5) Frère, entre les deux bords.....

Entre la mer Tyrrhénienne et la mer Adriatique s'élève la chaine des Apennins, qui traverse l'Italie dans toute sa longueur. Sur le point le plus élevé, appelé Catria, dans le duché d'Urbino, se cache un monastère où j'ai vécu sous le nom de Pierre Damien, que le peuple confond souvent avec un autre Pierre, surnommé le Pêcheur, dont l'ermitage était bâti à Sainte-Marie-du-Port, sur le golfe Adriatique.

(6) Ce chapeau qui ne va.....

Ce chapeau de cardinal, qui couvre aujourd'hui tant de luxe et d'avarice.

(7) Ainsi sous un seul froc.....

L'amertume de l'ironie dégénère ici en grossièreté. Ce n'est pas par là que nous admirons notre modèle et que nous aimons à l'imiter. Au reste, malgré les colères de l'exilé, ces usages et ce costume tant critiqués se sont conservés jusqu'à nos jours.... O stabilité des institutions, combien vous concourez à leur grandeur!

Voy. ch. XXII, note 1re.

NOTES DU CHANT XXII.

(1) La vengeance qu'un jour.....

Quelle vengeance! Tout porte à croire que les vœux du poëte,

au moment de sa mort, n'avaient pas encore été exaucés. Nous avons eu déjà occasion de faire la même remarque (voy. ch. XVII, note 8). Ce cri des Elus est comme une acclamation, un signe d'adhésion au vœu exprimé par saint Pierre Damien.

Le sens des vers suivants est celui-ci : La vengeance de Dieu paraît tardive à ceux qui la désirent; mais elle paraîtra trop prompte à ceux qui la redoutent.

(2) Le mont qui porte au flanc.....

Le mont Cassaint, ou mieux Cassin. — Celui qui parle est le bienheureux saint Benoit, fondateur de l'ordre des bénédictins.

(3) Et lui : — Ce saint désir.....

Voy. ch. XXX, note 3.

(4) Vous oubliez que Pierre.....

Pierre, le prince des Apôtres. — « *Argentum neque aurum est mihi.* » (Act. apostol., III.)

Couvent est pris ici pour l'Eglise en général. Ce mot va bien dans la bouche d'un solitaire, qui n'a connu que la vie du cloître.

François. — Saint François d'Assise, dont il a été parlé plus haut (ch. XI).

(5) Le Jourdain fut sans doute.....

Sans doute, ce fut un grand miracle que ce Jourdain remontant vers sa source pour laisser passer le peuple hébreu ; mais si Dieu exauçait ma prière, s'il ramenait à la simplicité de la règle les moines d'aujourd'hui, ce serait là un miracle plus étonnant encore.

(6) ..... le signe des deux frères!

Le signe des Gémeaux, Castor et Pollux, fils de Jupiter et de Léda.

Nous sommes dans le huitième Ciel, ou Ciel des étoiles (voy. ch. II, note 3).

Le poëte était né sous le signe des Gémeaux. De là sa touchante prière à cette constellation, et l'influence qu'il lui attribue. C'est à cette douce influence qu'il en appelle pour soutenir dignement sa voix jusqu'à la fin de son poëme, ou (suivant d'autres commentateurs) pour franchir la difficile épreuve de la mort.

(7) Je vis un peu plus haut.....

La lune, qui, dans la partie frappée directement par les rayons d'en haut, n'offrait plus ce mélange d'ombre et de lumière qui avait causé la prétendue erreur du poëte (voy. *supra*, ch. II).

Le poëte énumère ensuite les diverses planètes qu'il vient de parcourir.

NOTES DU CHANT XXIII.

(1) ..... l'œil fixé sur la place.

C'est-à-dire au sommet du Ciel. Quand le soleil atteint le méridien, il semble hésiter un instant entre les deux moitiés de sa carrière. Dante nous a déjà présenté cette image.

Jésus-Christ en personne va nous apparaitre entouré de son éblouissant cortége. Le spectacle devient si imposant, que Béatrix elle-même en est troublée : et par quelle charmante comparaison le poëte exprime la tendre sollicitude de la Sainte!

(2) Car en lui la sagesse.....

Jésus-Christ uni au Père et au Saint-Esprit. Déjà (chant XV, note 5) Dante a fait ressortir la grandeur des Ames bienheureuses en disant qu'elles unissent la sagesse au pouvoir.

(3) Vertu de l'Aigle saint!.....

Ce n'est plus ici l'Aigle impériale, mais Jésus-Christ invoqué sous le nom du plus noble et du plus puissant des oiseaux.

(4) ..... Je suis le saint amour.....

L'Archange Gabriel, dont la splendeur sert de couronne à la sainte Vierge, et qui la rappelle vers l'Empyrée d'où elle est un moment descendue avec son Fils.

(5) Le grand manteau royal.....

Le Premier Mobile, ou neuvième Ciel, qui enveloppe tous les autres, tellement au-dessus du huitième Ciel, que je ne pouvais même l'entrevoir.

(6) Tel, chaque feu dressé.....

Les Ames bienheureuses, en voyant Marie s'élever vers l'Empyrée, élevaient leurs bras (leurs flammes) vers elle, comme l'enfant, etc.

(7) Chantant le *Regina Cœli*.....

Premières paroles d'une hymne en l'honneur de la Vierge.

(8) Celui qui tient les clefs.....

Saint Pierre.

Par l'exil de Babylone, il faut entendre, je crois, l'exil sur la terre, la vie mortelle; car saint Pierre ne fut jamais exilé ni à Babylone, ni hors de Babylone (voy. ch. XXV, note 5).

Il trône dans l'Empyrée, au-dessous du Christ et de la sainte Vierge, entre les bienheureux de l'ancien Testament et les saints de l'Eglise nouvelle (voy. ch. XXXII, note 1re, *in fine*).

NOTES DU CHANT XXIV.

(1) O grand Saint.....

O saint Pierre, interroge mon ami sur le mystère de la Foi, toi qui crus assez à la parole du Seigneur pour marcher sans peur sur les flots de la mer! Ce n'est pas assez que ce mortel ait la foi, je veux qu'il la confesse.

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?
(RACINE, *Athalie*.)

Puis nous entrons à pleines voiles dans ces controverses de l'École qui étaient alors une véritable fureur.

(2) Qui se montrent à moi.....

L'existence de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, les joies du Paradis, etc.— Je les vois ici avec les yeux du corps; mais, sur la terre, on ne peut les voir qu'avec les yeux de la Foi, que par la puissance du raisonnement.

(3)..... si brillante et si nette.

Continuation de la métaphore employée par l'interrogateur. On dit : une monnaie brillante, pure d'alliage, comme on dit une foi pure; on *éprouve* une pièce d'argent comme on éprouve la foi d'un chrétien.

(4) Sur le nouvel oracle.....

L'Ancien et le Nouveau Testament.

(5) Mais s'ils étaient, mon fils.....

Ceux-là qui racontent ces miracles peuvent les avoir inventés pour donner plus de poids à la doctrine de l'incarnation. Le poëte répond en faisant allusion à ce passage de saint Augustin : « *Etiamsi* » *ista miracula non credunt esse facta, hoc nobis unum grande* » *miraculum sufficit, quod ea* (*resurrectionem et ascensionem* » *Christi*) *terrarum orbis sine miraculis ullis crediderit.* » (*De Civitate Dei,* cap. v.)

(6) .. .. avant d'autres plus jeunes.

Avant des pieds plus jeunes, dit le texte.

Avant les autres disciples plus jeunes que toi, quand il vous fut annoncé que le Seigneur était ressuscité.

(7) Le bon seigneur l'embrasse.....

Ceux qui critiquent cette excessive familiarité du maître à l'égard de son serviteur n'ont pas étudié les mœurs du moyen âge. Les serviteurs faisaient alors partie de la famille, et mangeaient à la table de leurs maîtres. Il est étrange que la scission devienne de plus en plus profonde entre les deux classes, à mesure que les idées d'égalité prennent plus de puissance et sont proclamées avec plus d'ostentation.

NOTES DU CHANT XXV.

(1) ..... si ce poëme austère.

Ainsi, le poëte nous apprend lui-même qu'il a travaillé vingt ans à ce poëme, qu'il appelle l'œuvre du Ciel et de la terre, parce que les éléments en ont été puisés dans le Paradis, qui est au Ciel; dans l'Enfer et dans le Purgatoire, qui sont sur la terre ou dans ses profondeurs. Il rentrera couvert d'un vêtement nouveau, c'est-à-dire en homme grave, mûri par le malheur, illustré par ses travaux. Le laurier du poëte lui serait certes bien cher : cependant il en fera hommage aux fonts baptismaux qui l'ont initié à la foi; car il doit à la foi l'insigne honneur d'avoir été applaudi par le premier vicaire de Jésus-Christ.

(2) Par qui la Galicie.....

Saint Jacques, dont la sépulture attire les pèlerins en Galicie.

Le poëte l'appelle plus bas le glorieux Baron, parce qu'il fait partie de ces Ames d'élite dont le Souverain Maitre a composé sa cour.

(3) ..... on parle d'*Espérance.*

Sur ces hauteurs, dans ce haut Ciel où l'on n'a plus à s'occuper d'espérance, puisque l'on y jouit du suprême bonheur.

Dante vient d'être examiné sur *la Foi* par saint Pierre, le plus croyant des Apôtres; il va l'être sur *l'Espérance* par saint Jacques, qui, dans les conférences de Jésus avec ses disciples, semblait être plus spécialement animé de cette sainte vertu. Il sera enfin interrogé sur *la Charité* par saint Jean, le bien-aimé du Seigneur.

(4) Sur les monts dont le poids.....

Métaphore assez lourde pour dire : Mes yeux osèrent se lever sur les Splendeurs dont l'éclat m'éblouissait.

(5) De l'Egypte idolâtre.....

De la terre au Ciel, comme on a vu dans le chant XXIII (*in fine*) l'exil de Babylone pour l'exil sur la terre.

(6) Quant aux deux autres points.....

De la question que tu viens de lui adresser, à savoir : 1° par quels liens l'Espérance tient à son cœur; 2° quelle est la source de l'Espérance? (Voir plus haut les dernières paroles de saint Jacques.)

(7) ..... L'Espérance, ô sainte créature.

Cette définition est textuellement empruntée à Pierre le Comestor ou le Lombard, que nous avons vu figurer parmi les Elus du quatrième Ciel (voy. *supra,* ch. XII, note 18). *Est spes certa expectatio futuræ beatitudinis* (lib. III, Dist. 26).

(8) Sur moi plus d'un soleil.....

Plus d'un prophète, plus d'un sage m'a éclairé; mais le premier de tous fut David, le chantre de Dieu, lui qui chantait pour chasser le Démon de Saül : « *Sperent in te.* »

(9) Un jour, (dit Isaïe).....

(Prophét., ch. LXI.) — Il faut entendre par *le double vêtement* la réunion de la chair et de l'âme.

Mais les paroles de ton frère, saint Jean, sont encore plus concluantes; car il a dit dans son Apocalyse : « *Stantes ante thronum*

» *in conspectu Agni amicti* STOLIS ALBIS. » (Ils se tiennent en présence de l'Agneau, revêtus d'*étoles blanches*.) (Voy. *infra*, ch. XXX.)

(10) ..... le *Sperent in te*.....

Le cantique de David commençant par ces mots (voy. *supra*, note 8).

(11) Que si d'un tel cristal....

Si le signe du zodiaque appelé *le Cancer,* et qui marque pendant l'hiver le passage du Soleil, était aussi brillant que cette splendeur, il éclairerait la terre pendant le mois entier qu'il reste à l'écliptique.

C'est là une de ces images forcées que nous trouvons trop souvent dans ce beau poëme; c'est comme un tribut payé au temps où vivait Alighieri.

(12) Ainsi qu'il convenait.....

On a déjà vu que la rapidité de la rotation, comme l'éclat de la lumière, sont en raison directe de l'amour et du bonheur des Ames.

(13) De notre Pélican.....

De notre Seigneur, qui s'est déchiré le sein pour nourrir de son sang les hommes, qui sont sa famille. Cette expression est empruntée aux Pères de l'Eglise. Le reste du passage est tiré de saint Jean : « *Iste est Johannes Evangelista, qui in cœna Domini supra* » *pectus J. C. recubuit : cui Christus in cruce pendens matrem* » *suam virginem virgini commendavit.* » (Joh., XIII.)

M. Artaud, dont les notes sont en général excellentes, regrette avec raison que le *virginem virgini* n'ait pas été conservé par notre poëte.

(14) ..... Ta vue en vain se lasse.

Ceci est encore une allusion aux Ecritures : « *Discipulus ille* » *non morietur...... sic eum volo manere donec veniam.* » (Evang. selon saint Jean.) — Dante peut conclure de ce passage que saint Jean est monté au Ciel avec son corps; et le saint, qui devine sa pensée, le détrompe : il lui dit que deux mortels seulement, Adam et Eve, ont quitté la terre *avec leur double vêtement* — avec l'âme et le corps (voy. *Enfer,* ch. II, note 2).

(15) Je ne pus, ô mon Dieu! la voir.....

Tant ma vue était éblouie par la splendeur de saint Jean. Cette

explication résulte évidemment du cinquième vers du chant suivant. Le poëte ajoute : Quelle douleur pour moi de ne plus voir Béatrix ! quelle douleur ! et pourtant j'étais dans le Ciel, où tout est joie et félicité !

NOTES DU CHANT XXVI.

(1) Pendant que j'hésitais.....

C'est saint Jean qui va reprendre la parole.

(2) A la même vertu que.....

C'est-à-dire : le regard de Béatrix aura la vertu de te rendre la vue, comme la main d'Ananias rendit la vue à saint Paul.

(3) ..... des yeux par où mon âme.

Image un peu prétentieuse, et qui pourtant est assez familière aux grands maîtres. Ovide a dit : « *Oculi sunt in amore duces;* » et Pétrarque : « *Aperta la via per gli occhi al cuore.* »

(4) Est l'*Alpha*.....

Dieu est le commencement et la fin de mes pensées, qui sont tout à l'amour. Cette expression est toute biblique, et se reproduit souvent dans les livres saints.

(5) Vers un si noble but.....

Quel est le mobile qui t'a poussé vers la Charité (ou l'Amour, ce qui, dans le Ciel, est une seule et même chose)?

(6) Le *BIEN* (je prends ce mot.....).

Le *Bien* par excellence, *Dieu*.

(7) L'Esprit qui vers ce but.....

Probablement Platon, qui, dans son Banquet (imité plus tard par notre poëte), a dit : « *Amorem deorum omnium antiquissimum.* »

L'autorité plus digne de foi dont il est parlé dans le vers suivant, c'est Dieu lui-même : « *Ego ostendam omne bonum tibi.* » (Exod., XXXIII.)

Toi-même, enfin, ô saint Jean, qui, dans ton premier Evangile, nous enseignas si bien les secrets de l'amour divin !

(8) Mais dis-moi si ton cœur.....

Cette question est presque un piége. L'amour profane n'entre-t-il

pas pour quelque chose dans les éléments de cet amour divin? Dante répond avec beaucoup de noblesse et de candeur, en énumérant toutes les causes abstraites qui doivent porter l'homme à l'amour de Dieu; s'il se laisse aller à l'amour de la créature, ce n'est que dans de sages limites, dans les limites de la charité chrétienne..... On s'aperçoit ici que le sensible Dante a bu l'eau du Léthé dans le Paradis terrestre.

(9) Par le Premier Amour.....

Adam.

(10) Qui vois dans chaque épouse.....

Puisque toutes les créatures humaines sont enfants d'Adam. Mais c'est là une image de bien mauvais goût. Concetti! concetti!

(11) Me taire, c'est hâter.....

Je te laisse deviner mes vœux, pour ne pas perdre de temps à te les expliquer, et pour arriver ainsi plus promptement à les satisfaire.

(12) Sous les plis armoriés.....

On sait que les nobles lévriers du moyen âge, si bien peints par Paul Véronèse, étaient couverts de grandes tuniques sur lesquelles étaient brodées les armoiries de leurs maîtres. J'ai fait ressortir cette image pour anoblir la comparaison : elle est, au reste, d'une exactitude qui fait pardonner sa trivialité. La robe du lévrier est au lévrier même ce que la splendeur est à l'âme d'Adam. La joie de l'animal fait mouvoir sa robe, comme l'allégresse du premier homme fait scintiller son enveloppe lumineuse.

(13) Me mit dans le jardin.....

Dans le Paradis terrestre, où tu as rencontré Béatrix (voy. *Purgatoire,* ch. XXIX et suiv.)

(14) Or, ce n'est pas la plante.....

Adam répond en peu de mots à chacune des questions qu'il vient de poser lui-même. 1° Ce n'est pas pour avoir mangé le fruit défendu que je fus chassé du Paradis terrestre. 2° Je suis resté 4382 ans dans les Limbes (*Enfer,* ch. IV). 3° J'ai vécu 930 ans sur la terre, et je n'ai passé que six heures dans le Paradis terrestre, ainsi que le rapporte Pierre Comestor dans son *Histoire ecclésiastique.* 4° En vertu du don de la parole que Dieu m'avait accordé, jai créé un idiome qui plus tard a varié suivant le caprice des hommes.

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas.

(HORAT., *Ars poetic.*)

Milton n'a point adopté cette tradition des six heures passé dans le Paradis. Dans son poëme, on voit les nuits et les jours succéder.

Buffon, en traitant de toutes les variétés de la race canine, oublié le chien de l'aveugle. Dante, en traitant de la Charité dans XXVIe chant du *Paradis*, n'a rien dit du pardon des injures. L premier faisait de l'histoire naturelle en grand seigneur et en hab de cour; le second parlait de générosité en vaincu, et le cœur plei de vengeance.

NOTES DU CHANT XXVII.

(1) Devant moi cependant les quatre Flammes. ...

Saint Pierre, saint Jacques, saint Jean et Adam. Celui qui a parlé le premier est saint Pierre. C'est lui qui reprend la parole.

(2) Jupiter avec Mars.....

Supposez la planète de Jupiter, dont la lueur est pâle, emprun-tant à Mars sa couleur rouge : telle rougit la splendeur d'Adam, de brillante et de claire qu'elle était d'abord. Quelle étrange fantaisie! J'aurais supprimé cette image, s'il ne fallait respecter Homère, même dans son sommeil.

(3) Celui qui sur la terre.....

Boniface VIII, déjà bien souvent flagellé par notre poëte. Mais quelle énergie nouvelle il sait donner à son anathème, en le plaçant dans la bouche du premier Pontife, de saint Pierre lui-même! Nous retrouvons au Paradis le chantre implacable de l'Enfer.

(4) Ni que ces saintes clefs.....

On sait que les armes du Saint-Siége sont deux clefs en sautoir surmontées de la tiare. Ce symbole, dit saint Pierre, n'eût pas dû conduire les chrétiens au combat contre d'autres chrétiens.

Le sceau de la papauté est à l'effigie de saint Pierre. Il a été déjà souvent question du trafic des indulgences, des décrets ou édits bursaux, etc. (voir notamment ch. IX, note 18).

(5) Quand le renard gascon.....

Clément V, né en Gascogne (voy. *Enfer*, ch. XIX, note 7), et in XXII, de Cahors.

(6) Tel l'étroit horizon.....

Saint Pierre et la légion sainte remontent vers l'Empyrée. Dante ste dans le huitième Ciel avec Béatrix.

(7) Depuis l'heure où mes yeux.....

Voy. ch. XXII, note 6.—Le poëte veut dire qu'alors il était midi ur la terre, et que maintenant la nuit est venue pour elle. Le rcle parcouru par le soleil étant partagé en quatre parties égales, est évident que, de midi au soir, le soleil a parcouru un quart de carrière.

Gada, port d'Espagne qui confine à l'Océan.

Le voyage insensé d'Ulysse, pour l'Océan même follement tenté r Ulysse (voy. *Enfer*, ch. XXVI).

Par *le rivage qui vit la belle Europe* aux mains de Jupiter, il ut entendre la Phénicie.

Par *notre humble maison...* la terre.

La nuit empêche le poëte d'en voir davantage.

(8) Par le chemin des yeux.....

Si la nature et les arts plastiques, tels que la peinture et la sculpure, etc.

Cet accroissement de lumière au front de Béatrix, ce regard mpathique échangé entre les deux amants, nous annoncent ici, mme toujours, qu'ils vont s'élever vers une sphère supérieure, rs le neuvième Ciel ou Premier Mobile.

(9) Et le neuvième Ciel.....

Au delà, il n'y a plus que l'Empyrée, ou la cour du Roi des rois, ise pour Dieu lui-même, dont le souffle donne l'impulsion au Preier Mobile, qui la communique à tous les autres Cieux (voy. *Anase du Paradis* et ch. II).

(10) Sache qu'en ce bas monde.....

Allusion au libre arbitre, dont il est si souvent parlé dans ce ème (ch. V, VIII, XVII, et *passim*).

(11) Mais avant que janvier.....

Pour dire avant un temps bien long.

Au milieu même de ses emportements les plus solennels, le poëte n'oublie pas ses préoccupations astronomiques. Avant la rectification du calendrier Julien, le jour qui complète ce que nous appelons l'année bissextile était négligé. A la longue, cette omission devait produire les désordres que le poëte signale par ce vers : *Mais avant que janvier*, etc.

(12) Elle ramènera la flotte.....

On peut entendre ici tout ce qu'on veut. La flotte au port, c'est-à-dire l'Eglise à la droite voie, l'Italie à l'empire, Dante à sa patrie. Vaines chimères, d'ailleurs ! vœux d'exilé, vœux de poëte que la Providence n'a point exaucés ! (Voy. ch. XXII, note 1re.)

NOTES DU CHANT XXVIII.

(1) Un point dont la lumière.....

Ce point, c'est l'Essence divine, dont l'unité est figurée par l'extrême ténuité de ses proportions, et la puissance par le suprême éclat de sa lumière.

Nous sommes dans le neuvième Ciel, d'où l'on commence à entrevoir l'Empyrée.

(2) A la même distance.....

Voy. ch. XXX, note 7.

(3) Plus vite que le Ciel.....

Plus vite que le huitième Ciel, où je vis saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, lequel Ciel tourne pourtant plus vite que les sept autres enfermés dans sa circonférence.

(4) Tournaient plus lentement.....

Au contraire du système dans lequel nous sommes encore placés (voy. *Analyse du Paradis*). La rapidité étant toujours en raison directe de l'amour, du rang, de la pureté, le cercle le plus rapproché du centre (qui est Dieu) doit se mouvoir plus rapidement que le second, et ainsi de suite. Par la même raison, le Premier Mobile, plus rapproché de l'Empyrée, doit circuler plus vite que le huitième Ciel, etc., jusqu'au centre, qui est la Terre, et qui, par la nature inférieure de son essence, est réputée immobile au milieu de ce

mouvement universel. Dante, au surplus, va soulever lui-même cette question. Si dans l'Empyrée les sphères se meuvent plus rapidement en raison de ce qu'elles sont plus rapprochées du centre; pourquoi notre monde, qui doit être la copie de ce modèle, suit-il une règle toute contraire? Puis il mettra dans la bouche de Béatrix les explications que nous venons de donner, et qu'il fallait bien mettre en harmonie avec l'immobilité de la Terre, admise alors par les savants. Elle dira que Dieu et la Terre sont comme les deux pôles de la création, et tous deux immobiles par la loi des extrêmes. Béatrix, en même temps, fera saisir à son élève le mystérieux accord qui unit les sphères des deux systèmes, suivant leur grandeur, leur nature et leur destination.

(5) Suivant que les Vertus.....

Suivant que les Essences divines, c'est-à-dire les Anges qui les gouvernent, y occupent plus ou moins de place (voy. *Analyse du Paradis,* chant II; — *Enfer,* ch. VII, et *passim*).

(6) Des cercles enflammés jaillirent.....

L'image est aussi exacte qu'éblouissante. Les paroles de Béatrix sont comme un feu caché qui se communique aux sphères brûlantes : d'abord les étincelles jaillissent au dehors, comme prélude, comme indice de l'incendie qui couve encore; puis l'incendie éclate, c'est-à-dire que toutes les Ames dont ces sphères sont formées resplendissent à la fois, et figurent l'embrasement de quelque immense et splendide édifice.

Le calcul du damier est une chose connue de tout le monde. On sait qu'en doublant le chiffre 1 de case en case jusqu'à la 64e, qui est la dernière, on arrive à des nombres fabuleux qui échappent à la puissance du calcul.

(7) ..... dans le vrai cœur des Cieux.

C'est-à-dire dans le sein de Dieu même.

Où toute intelligence.....

C'est Dieu : Dieu seul est dans une quiétude parfaite, puisque le mouvement est la loi des substances mêmes qui l'approchent de plus près (ch. XXX, note 4).

En vertu de cette loi mystérieuse *que les extrêmes se touchent,* les deux centres sont immobiles dans les deux systèmes : l'un qui est *Dieu,* comme expression la plus sublime de la force; l'autre qui

est la Terre, comme dernier symbole de la faiblesse (voy. *supra*, note 3; — *infra*, ch. XXIX, note 4, *in fine*, et l'*Analyse du Paradis*).

Les vers suivants sont une froide allusion à une de ces thèses fastidieuses du temps ainsi formulées : *In quo consistat beatitudo formalis, an in visione, an in amore?* Le poëte répond que l'amour n'est pas la cause première, mais le premier effet du bonheur, et que ce bonheur, c'est le don de voir Dieu... Ceux-là aiment le mieux qui voient de plus près, etc.

(8) La Grâce en trois degrés.....

Les neuf sphères sont divisées en trois hiérarchies ou ternaires (voir *Analyse du Paradis*, page 527) correspondantes aux neuf Cieux visibles du premier système, de manière que le Premier Mobile ou Grand Ciel reçoit l'impulsion, l'amour, la lumière du premier ternaire, le plus rapproché de Dieu, et ainsi de suite (voy. ch. XXX, note 7) jusqu'à la Lune, qui est en communication avec le cercle des Anges.

Ces catégories, ces dénominations, ne sont pas arbitraires. On les trouve dans tous les livres saints, notamment dans les œuvres de saint Denis l'Aréopagite, et dans les Homélies de Grégoire le Grand, que le poëte va mentionner tout à l'heure.

(9) Celui qui vit le Ciel.....

Saint Paul (voy. *Enfer*, ch. II, note 1re). Saint Paul avait saint Denis pour disciple.

NOTES DU CHANT XXIX.

(1) Quand ici la *Balance*.....

Les deux signes du zodiaque formant les deux points extrêmes du cercle.

Les deux fils de Latone, Phœbus et Phœbé, le Soleil et la Lune.

Le poëte a déjà plusieurs fois indiqué ce temps d'arrêt presque insaisissable, et plutôt apparent que réel, des deux astres arrivés au point culminant de leur carrière. La comparaison, d'ailleurs, est neuve et riche.

(2) ..... ce point mystérieux.

Dieu (voy. les ch. précédents et suivants).

(3) Là, mon frère.....

Je vois ta pensée en Dieu, là où l'espace et le temps sont compris.

(4) L'Esprit ne fut porté.....

Allusion aux paroles de la Genèse : *Spiritus ferebatur super aquas*. Toute la création sortit d'un seul jet de la volonté divine. Saint Jérôme, à la vérité, avec Origène, Basile, Damascène et d'autres Pères de l'Eglise grecque, admettait l'existence d'une légion d'Anges créés bien avant notre monde. D'autres, mieux inspirés, saint Thomas surtout (1re part., Quest. 61, art. 3), ont combattu cette erreur. Chaque Essence a son rang et sa place. Les hiérarchies célestes, qui reçoivent de Dieu l'impulsion et figurent la force active, sont placées tout près de Dieu, et dominent la création. A l'extrémité opposée git la force passive, c'est-à-dire la terre, la matière brute, le chaos peut-être, qui ne se meuvent que par l'impulsion venue d'en haut. Entre ces deux extrêmes figurent les neuf sphères qui, suivant l'opinion ancienne, étaient d'une nature incorruptible, et qui, mues par des intelligences célestes, participent à la fois des deux forces active et passive.

(5) Ouvrit l'abîme impur.....

Satan et ses légions furent, après leur défaite, précipités sur la terre. L'Océan, épouvanté, replia ses vagues (*Enfer,* ch. XXXIV, *in fine,* note 9), et l'armée rebelle s'enfonça jusque dans les entrailles du globe, pêle-mêle avec les *neutres*, qui étaient restés spectateurs de la révolte (*Enfer,* ch. II, note 4; — Milton, *Paradis perdu*). Admirable figure, bien digne d'être méditée dans nos tristes temps de discordes civiles!

L'autre partie des Anges restée fidèle se divisa, comme il est dit plus haut, en trois hiérarchies, et commença cette ronde joyeuse qu'elle accomplit sans fin autour de Dieu.

(6) On trouve *entendement*.....

C'est-à-dire : il y a du faux et du vrai dans les doctrines de l'Ecole. Le vrai, c'est que l'intelligence et la volonté sont les attributs des Anges; mais la mémoire, à quoi bon? etc.; et de là cette bril-

lante sortie contre l'esprit de controverse, la soif des innovations, la vanité des découvertes, etc. Encore un terrible trait décoché contre le pape Boniface VIII ! abus et trafic des indulgences, oubli des saintes Ecritures : ce sont là deux des caractères de la fameuse apostrophe qui termine le IX[e] chant (voy. *ibid.*, note 18). L'un de ces deux passages jette un grand jour sur l'autre ; le second notamment (rapproché du chant XXVII, note 4) sert à fixer le sens du mot *Décrétales,* employé dans le premier.

Il est évident qu'en reprochant à Boniface sa prédilection pour les Décrétales, le poëte a voulu dire autre chose que les études spéciales sur la loi canonique. Les Décrétales sont ici l'agglomération de décrets ayant pour but de fausser la vraie foi, d'enrichir le fisc, de vendre les indulgences, etc.

(7) Florence compte moins.....

Noms de famille très-répandus à Florence, comme on dirait chez nous les Thomas, les Renaud, etc.

(8) Ils portèrent la lance.....

C'est-à-dire : la Foi a eu non-seulement ses martyrs, ses Pères de l'Eglise, pour la protéger, se tenant sur la défensive, se couvrant du bouclier; mais elle a eu encore ses paladins, comme saint Dominique, qui l'ont défendue en attaquant avec la lance les hérétiques ou les impies (voy. ch. XII, note 14, et *passim*).

(9) Et quiconque a fait rire.....

Dante, il faut l'avouer, nous présente sous un jour étrange la discipline ecclésiastique de ces temps de ferveur et de foi. Quant aux abus en matière d'indulgences, ce n'est pas la première fois que la foudre du poëte a grondé sur eux (voy. *supra,* note 6, et *passim*).

(10) Dans l'infini se plonge.....

Voy. ch. XXVIII, note 5.

(11) Il a soin de laisser.....

C'est-à-dire : quoique le prophète Daniel dise en parlant des Anges : « *Millia millium ministrabant ei; et ei decies millies* » *centena millia assistebant,* » tu peux remarquer que le nombre *exact* n'est pas *déterminé* par la prophétie.

(12) Comme l'amour répond.....

Amour (quand on l'inspire, il veut qu'on le partage).

Le poëte a déjà mis cette parole dans la bouche de Françoise de Rimini (*Enfer*, ch. V).

(13) ..... l'*Eternelle Valeur.*

Expression par laquelle notre poëte se plaît souvent à désigner Dieu.

NOTES DU CHANT XXX.

(1) Peut-être à six milliers.....

La sixième heure, c'est-à-dire l'heure de midi, pendant que la nuit commence à envelopper la terre. Cette comparaison, admirablement conduite, fait admirablement comprendre comment toutes ces Splendeurs, après avoir tourné autour de Dieu comme l'insecte ailé autour du flambeau, finissaient par s'absorber en lui, et disparaissaient ainsi aux yeux du poëte.

Il dit qu'il a tout à l'heure éprouvé la puissance de ce point lumineux, c'est-à-dire qu'il a été forcé de baisser les yeux devant sa suprême splendeur (ch. XXVIII, note 1re).

(2) Le poëte entre tous.....

Tout poëte — élaborant une *tragédie* ou une *comédie*.

Ce surcroît de splendeur indique pour la dixième fois que nous allons nous élever vers une sphère supérieure, du neuvième Ciel à l'Empyrée.

(3) Dont l'une a déjà pris.....

Deux milices : l'une, celle des Anges; l'autre, celle des Ames humaines. Celles-ci, qui, à travers le voile de flammes dont elles sont enveloppées, se montreront à tes yeux avec *les apparences,* avec *les formes* de ce corps terrestre que nous reprendrons tous au jour du jugement dernier.

Ce phénomène a été déjà annoncé au poëte par le bienheureux saint Benoît (ch. XXII, note 3).

(4) Dans le Ciel qu'il apaise.....

Nous avons déjà vu plusieurs fois (ch. XXVIII, note 7) que la quiétude est le symbole de la perfection dans la félicité comme dans la puissance. Immobile, Dieu communique à toutes choses le mouvement, qui est la vie. Il enveloppe de lumières l'Ame qui pénètre

ıs l'Empyrée, comme un cierge se revêt de flamme quand le f touché.

(5) Je vis alors couler.....

Tiré de l'Apocalyse : *Ostendit mihi flumen aquæ vivæ, splen m tanquam crystallum, procedens de sede Dei.*

(6) De longue qu'elle était.....

Sans doute pour exprimer l'éternité, après avoir figuré la gı ar sous la forme de l'étendue.

(7) Le cercle qu'elle forme.....

Le poëte, avec son inflexible esprit d'analyse, veut tout pe it décrire; il calcule, il répète (voy. ch. XXVIII, note 2) qu emier rayon émané de Dieu même l'entoure d'un cercle un ıs grand que le disque du soleil tel qu'il nous apparait vu d re. Ce cercle est, par son éclat, comme le calque de la splend vine. C'est ce reflet qui éclaire le Premier Mobile (voy. ch. XXV te 8). C'est dans ce reflet que les Bienheureux se plongent e ignent, pour ainsi dire, comme dans un lac de lumière.

Mais, depuis que le poëte a bu de l'eau mystérieuse, l'aspect oses a changé. L'enceinte où il se trouve lui apparait comm lice d'une rose immense, et les Bienheureux, comme autant is, assis sur chaque feuille de la fleur comme sur un trône.

(8) Le Sénat réservé, mon frère.....

Les voiles blancs sont le vêtement des Anges (ch. XV, note est dit dans l'Apocalypse : *Datæ sunt illis singulæ stolæ al* dans l'Evangile selon saint Marc, qui se lit le jour de Pâqu *derunt juvenem sedentem a dextris* COOPERTUM STOLA CANDIDA

(9) L'Ame du grand Henri.....

Flatterie à l'adresse du comte Henri de Luxembourg, élev mpire, en 1308, sous le nom de Henri VII, l'un des premiers tte illustre race de Habsbourg fondée par Rodolphe, et qui occ core le trône d'Autriche. Voici le sens de ce passage : *Aveug ıe vous êtes! c'est de lui que vous viendrait la lumière, et v repoussez!*

(10) Le Préfet sera tel.....

Clément V, qui succédera à Boniface VIII, et que le poëte va n

dire, parce que lui aussi osa combattre l'empire, disons mieux, prêter appui aux ennemis du poëte.

Dieu le précipitera du Saint-Siége dans l'Enfer, dans le cercle des Simoniaques, où Boniface VIII natif d'Alagni, n'aiguisera pas longtemps ses pieds sous la flamme ; car Clément V, en tombant sur lui, l'enfoncera dans la fosse, la tête en bas, comme Boniface aura fait disparaître Nicolas III. Ce sont les pieds de Clément qui alors brûleront à la surface du gouffre comme deux torches de résine (voy. *Enfer*, ch. XIX, notes 4 et 7).

NOTES DU CHANT XXXI.

(1) La milice des Saints.....

Il y a deux milices, ainsi qu'il a été dit plus haut (chant XXX, note 3) : celle des Anges et celle des créatures humaines. Celle-ci, amenée dans le Ciel par la rédemption et par les mérites du sang de Notre-Seigneur, a la forme et l'aspect d'une rose blanche... L'autre milice, qui chante en volant, est celle des Anges. Ils vont sans cesse plongeant dans le calice de la rose, etc.

(2) Avaient des ailes d'or.....

Les Anges sont éclatants de blancheur, à cause des robes blanches dont ils sont revêtus (voy. ch. XXX, note 8).

(3) Les Barbares — venus.....

Venus du Nord, où chaque jour les rayons du soleil couvrent la constellation de la Grande-Ourse et celle de Booz, *son fils*, ainsi appelée parce qu'elle est moins grande que la première et semble sortir de son sein ; et aussi, suivant la fable, parce que Junon changea en ours Calysto et son fils, qui furent ensuite transportés au Ciel.

Si donc les Barbares venus du Nord furent étonnés en voyant les merveilles de Rome terrestre, combien je dus l'être, moi, en voyant la Rome du Ciel, moi qui venais du pays le plus corrompu au séjour le plus pur... de Florence au Paradis !

(4) Qu'il me plut bien longtemps.....

D'admirer sans rien dire et sans rien écouter.

Le poëte va être cruellement puni de cette insouciance ; car,

tandis qu'il est absorbé dans sa contemplation, Béatrix l'a quitté pour aller reprendre son trône dans le sein de la Rose mystique, dans le ternaire le plus rapproché du centre divin.

(5) Belles de leur sourire.....

Brillantes de leur propre splendeur et aussi du reflet de Dieu. Cette image a déjà été offerte au lecteur (voy. le début du ch. VII, et *ibid.,* note 1re).

Etant admis que l'amour ou la charité se révèle par la lumière, cette splendeur divine était si vive, qu'elle semblait dire : *Aimez la charité... aimez!*

(6) ..... vêtu des couleurs de sa race.

Vêtue de blanc, comme la race des Bienheureux (voy. ch. XXX, note 8, et *supra,* note 2).

Ce vieillard est saint Bernard (voy. *infra,* note 9).

(7) Laissas de ton passage.....

On se rappelle que Béatrix, pour sauver son poëte, était descendue dans les Limbes, et avait imploré Virgile (voy. *Enfer,* ch. Ier, note 2).

(8) ..... et de ma liberté.

Le jour où le corps meurt est le jour où l'âme devient libre et remonte au sein de son Créateur (voy. *Purgat.,* ch. II).

(9) ..... *son fidèle Bernard.*

Saint Bernard, abbé de Cîteaux, grand panégyriste de la sainte Vierge, vivait dans le XIIe siècle. L'*Histoire ecclésiastique* l'appelle *la langue de l'Eglise dans les combats.*

(10) ..... du vieux sol germanique.

Pour dire les fidèles des pays éloignés. Ceux qui viennent adorer le voile de sainte Véronique, sur lequel est empreinte la sainte face de Jésus-Christ... De même, je me demandais, en voyant ces traits splendides et vénérables du vieillard : « Voilà donc ce *glorieux* solitaire, etc. !

(11) L'impérial saphir.....

Sainte Marie. Tout le reste de la description s'applique à la mère de Dieu, qui, elle aussi, est comme un centre autour duquel rayonnent les Anges.

Les yeux des saints réfléchissent l'image de Marie sous forme d'allégresse, comme ils réfléchissent l'image de Dieu sous forme d'amour. — Cette pensée se reproduit à chaque pas dans le poëme du *Paradis*.

Les Anges fêtaient la bienvenue de Marie, qui (on se le rappelle) avait quitté un instant l'Empyrée pour apparaître à Dante avec le divin cortége, dans le huitième Ciel (voy. ch. XXIII, note 4).

NOTES DU CHANT XXXII.

(1) Si la mère du Christ.....

Eve, la source du *Mal,* est aux pieds de Marie, qui nous a guéris en enfantant le Christ.

Celui qui parle est Bernard, le saint contemplateur. Il montre à Dante l'élite des femmes juives, et finit par Ruth, femme de Booz, bisaïeule du roi David, à qui nous devons le psaume *Miserere mei.*

Il divise la rose en deux parties : l'une occupée par les patriarches venus avant le Christ, l'autre par les saints de la loi nouvelle. Entre eux, et comme pour former une ligne de démarcation, sont assises les femmes pieuses de l'Ancien Testament (voy. *Analyse du Paradis*).

(2) Non point pour sa vertu.....

C'est-à-dire, les enfants morts—avec l'innocence, dans les premiers temps du monde; — avec la circoncision, à une époque moins reculée ; — avec le baptême, depuis la rédemption. Ce sont là *les conditions prescrites,* ainsi qu'il sera expliqué plus bas, vers 73 et suivants.

(3) Si pressés à venir.....

Morts si jeunes.

Deux vers après : « *L'inaltérable paix,* » au contraire des autres Cieux, qui sont dans un mouvement perpétuel. L'Empyrée est le Ciel de la quiétude. Nos lecteurs ne l'ont pas oublié.

(4) Et qui se querellaient.....

Esaü et Jacob.

(5) Vois maintenant ces traits.....

Les traits de la sainte Vierge.

(6) ..... créés pour voler jusqu'au port.

C'est-à-dire les Séraphins et les Chérubins : les substances du premier ternaire, celles qui, plus rapprochées du *Point,* le touchent de toutes parts dans leurs éternelles évolutions, et semblent même parfois s'absorber en lui.

(Voy. *supra,* ch. XXVIII et suiv.; — ch. XXX, vers 13.)

(7) L'Ange qui le premier.....

L'Ange Gabriel. — Dante va demander son nom à saint Bernard.

(8) Quand Dieu daigna vêtir.....

Se couvrir de la forme humaine.

(9) Les deux assis là-haut.....

Adam à gauche, saint Pierre à droite. Tous deux sont en quelque sorte la double racine de cette rose où siégent les Bienheureux. Ils ont ouvert la voie, le premier aux Pères de l'Ancien Testament, le second aux saints de la nouvelle Eglise. Puis saint Jean l'Evangéliste, auteur de l'Apocalypse, qui prédit le supplice de Jésus et la fondation de l'Eglise; puis Moïse, que les Juifs payèrent si souvent d'ingratitude. Sainte Anne, mère de la sainte Vierge. Lucy, celle qui envoya Béatrix au secours du poëte, quand il s'égarait dans la forêt des vices (*Enfer,* ch. II).

(10) Prions qui peut t'aider.....

La sainte Vierge, éternel objet des adorations de saint Bernard.

NOTES DU CHANT XXXIII ET DERNIER.

(1) Ces yeux si doux.....

Les yeux de Marie fixés sur saint Bernard, puis levés vers le point éblouissant, vers Dieu.

(2) Tel l'oracle, tracé.....

La sibylle de Cumes écrivait ses oracles sur des feuilles d'arbre

qu'elle déposait ensuite à l'entrée de sa caverne, et que le vent dispersait au hasard.

> Fata canit, foliisque notas et nomina mandat.....
> ....
> .....Verso tenues cum cardine ventus
> Impulit et teneras turbavit janua frondes.
> (*Enéide*, lib. III.)

C'est ici que le poëte cesse décidément d'évoquer les souvenirs profanes et les déesses du fabuleux Parnasse. Il n'implore que la vérité; il demande à Dieu de raviver sa mémoire troublée par une vision si profonde. Dès ses premiers pas, le poëte s'était placé sous l'invocation de sa mémoire (*Enfer,* ch. II).

Tout à l'heure il s'écriait que sa *mémoire est vaincue.*

(3) Je crois avoir saisi.....

Non pas encore la vue de Dieu, mais l'idée première, mais le germe de la création; de même que dans un œuf l'œil du naturaliste découvrirait la forme, les éléments de l'être organisé qui doit en sortir.

Mais, pour échapper à l'extrême difficulté qu'il s'est créée par son extrême audace, Dante va insister, et revenir sur cet aveu que la mémoire lui manque; qu'un seul moment, que le moment du réveil, a produit sur son esprit l'effet des vingt siècles écoulés depuis l'expédition des Argonautes. Dieu ne veut pas que de tels mystères soient divulgués au monde. Cependant le poëte recueille toutes les puissances de sa volonté pour donner une idée imparfaite de l'Essence divine qu'il a pu entrevoir un instant.

(4) De la navire Argo.....

Par un caprice de notre langue, le mot navire est féminin quand il s'attache au mot *Argo* (voy. Lhomond, *Dictionnaire de l'Acad.,* etc.).

(5) *Le Bien* — unique objet.....

Il n'y a là ni obscurité, ni paradoxe. Le bien est, en effet, le but de toutes les actions des hommes : seulement, les méchants ont en vue leur bien personnel, sans avoir égard aux droits du prochain et aux droits de Dieu (voy. *Enfer,* ch. XI et *passim*).

(6) Non pas qu'en admirant.....

Le poëte va au-devant d'une objection. Mais, puisque vous avez

déjà décrit la forme et l'éclat de l'Essence divine, *qui est immuable;* puisque vous avez vu la forme universelle du monde, comment n'avez-vous pas vu tout ce que vous allez décrire encore? Est-ce que Dieu peut changer? etc. Dante répond que de loin, avant que sa vue n'eût été fortifiée par la prière de saint Bernard et par l'intercession de Marie, Dieu lui était apparu tel qu'il l'a décrit, un point infiniment petit, infiniment lumineux; que de plus près, et avec d'autres yeux, il a vu d'autres merveilles. Maintenant qu'il a pénétré dans le sein même de la sainte Trinité, elle se révèle à lui telle qu'elle est, telle qu'elle fut et sera toujours.

(7) Le second semblait être.....

Le premier, Dieu le Père, *la Puissance,* le plus étendu des trois cercles. Le second, Dieu le Fils, *l'Amour, Lumen de lumine.* Le troisième, le Saint-Esprit, *l'Intelligence,* le foyer de lumière, *qui ex Patre Filioque procedit.*

Quelques vers plus bas, le poëte verra l'image de l'homme se réfléchir dans l'essence de Dieu le Fils.

(8) Ici l'abîme s'ouvre.....

Ce dénoûment me paraît admirable. La puissance de la pensée humaine vient d'atteindre à sa plus grande hauteur; elle a plongé dans le sein de Dieu même. Dieu s'est révélé à elle; mais elle s'est épuisée par l'excès de ses efforts. Le mystère entrevu reste mystère pour celui-là même qui en avait déchiré le voile. C'est l'audace des Titans, moins leur chute; c'est la tour de Nemrod, moins la confusion : car, de la sublime escalade que le poëte chrétien a tentée, il lui reste un immense amour qui doit conduire sa barque au port de l'Eternité.

FIN

DES NOTES DU PARADIS

ET DE LA DIVINE COMÉDIE.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTES DE L'ENFER.

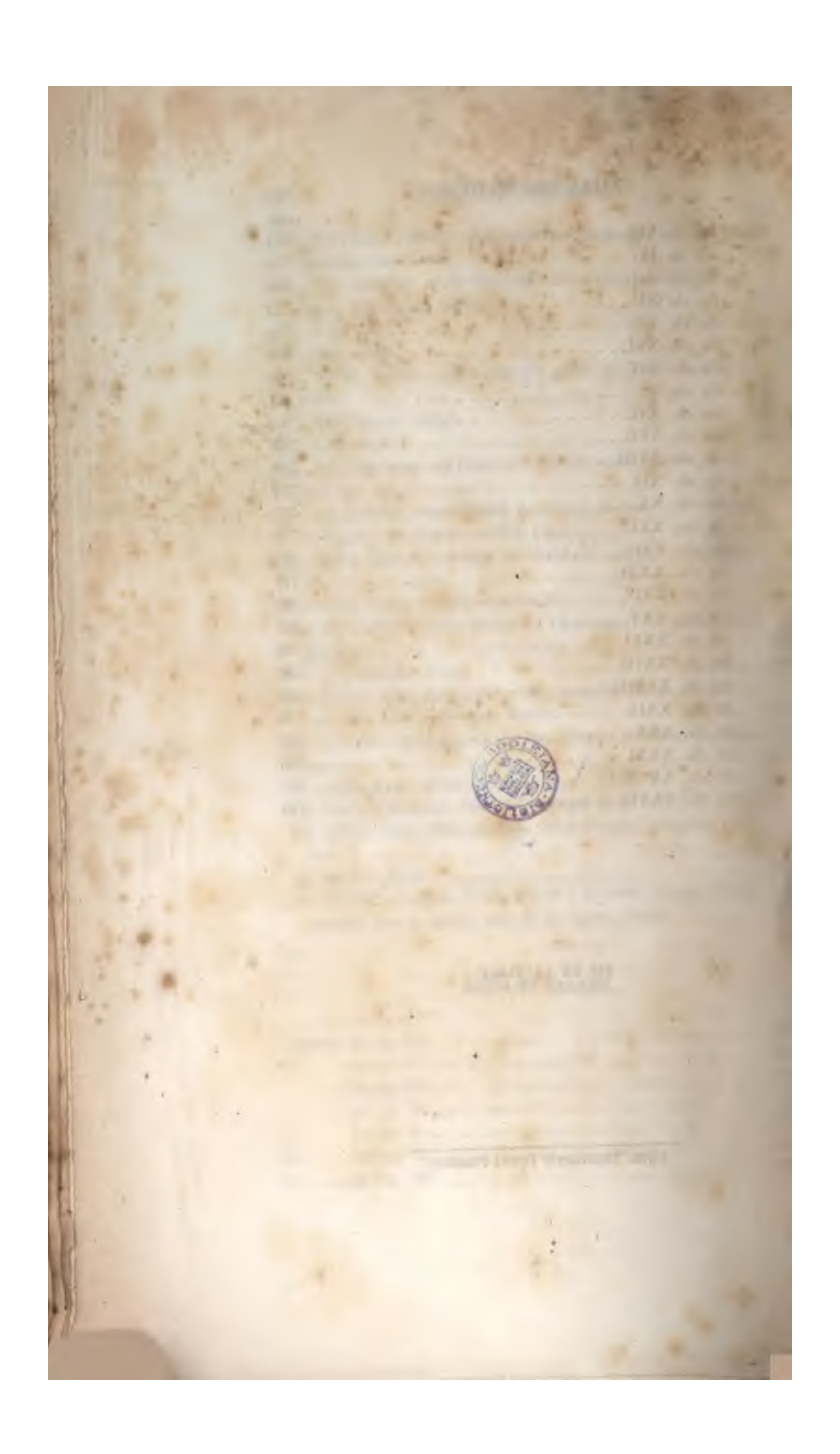
TABLE DES MATIÈRES.

NOTES DU PURGATOIRE.

NOTES DU PARADIS.

FIN DE LA TABLE.

Dijon. Imprimerie Peutet-Pommey.





DIJON, IMPRIMERIE DE PEUTET-POMMEY.

